



Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE

BULLETIN

ACADÉMIE D'ARCHÉOLOGIE DE BELGIQUE

FONDÉE LE 4 OCTOBRE 1842

PROTECTEUR SA MAJESTÉ LE ROI

BULLETIN

4^e SÉRIE DES ANNALES.

ANVERS

IMPRIMERIE GUIL. VAN MERLEN, GRANDE RUE PIERRE POT, 24

1885

4186
19

STATUTS.

But de l'Académie.

ART. 1^{er}. — L'Académie a pour but d'encourager l'étude de l'archéologie et de l'histoire par des publications et des concours, et de propager les connaissances qui s'y rapportent.

ART. 2. — Le siège de la compagnie est déterminé par elle.

Composition.

ART. 3. — L'Académie se compose de quarante *membres titulaires*, de cinquante *membres correspondants régnicoles*, d'un nombre non limité de *membres correspondants étrangers* et de *membres honoraires*.

ART. 4. — Les *membres titulaires* doivent être domiciliés en Belgique.

Tout membre titulaire qui cesse d'habiter la Belgique, est inscrit au tableau des membres correspondants étrangers, mais s'il reprend son domicile dans le pays, il redevient membre titulaire à la première vacance.

ART. 5. — Les *membres correspondants* sont choisis parmi les savants qui ont fait preuve de connaissances spéciales en archéologie ou en histoire, et dont le concours peut être utile à l'Académie.

Les membres titulaires sont élus parmi les membres correspondants régnicoles.

ART. 6. — Les *membres honoraires* sont nommés parmi les personnes qui, par leur position sociale, peuvent rendre des services à la compagnie ou qui ont acquis par leur mérite et leurs travaux, des titres à la considération publique. L'Académie peut conférer, comme un hommage particulier, le titre de *président d'honneur*. Elle peut également décerner le titre de *président honoraire* aux membres qui ont été élus cinq fois à la présidence annuelle. Les présidents honoraires sont nommés à vie et inscrits au tableau des membres honoraires.

ART. 7. — Le président d'honneur, ainsi que les présidents honoraires, ont la préséance sur tous les membres. Ils sont appelés au fauteuil dans les séances auxquelles ils assistent. Les présidents honoraires ont la priorité d'après la date de leur inscription. Ils n'ont pas voix délibérative.

ART. 8. — Les membres honoraires et les membres correspondants peuvent assister à toutes les *séances ordinaires*, mais ils n'ont que voix consultative.

Élections des Membres.

ART. 9. — Le bureau désigne le nombre des nominations de toutes catégories auxquelles il y a lieu de pourvoir et présente les noms des candidats en *séance ordinaire*. Pour chaque place de membre titulaire ou de membre correspondant régnicole, il présente deux candidats concurrents au moins.

Les bulletins de convocation adressés aux membres titulaires désignent les noms, qualités et domiciles des candidats présentés.

Les membres titulaires peuvent également proposer des candidats dont les noms sont inscrits à la suite de ceux du bureau. Ces propositions doivent être faites par écrit. Après cette inscription le président déclare la liste close.

Les titres des candidats sont discutés dans la *séance extraordinaire* suivante.

Le bulletin de convocation doit faire connaître la liste complète des candidats.

L'élection a lieu à la majorité absolue des membres présents dans une nouvelle *séance extraordinaire*, pendant laquelle toute discussion relative au mérite des candidats est interdite.

ART. 10. — Si, pour les nominations de membres titulaires ou de membres correspondants régnicoles, la majorité absolue des membres présents n'est acquise, au premier tour de scrutin, qu'à un nombre de candidats inférieur aux places à pourvoir, on procède pour les autres à un nouveau scrutin, et l'admission est prononcée à la majorité absolue des votes valables.

Si , par ce second vote , il n'est pas pourvu à toutes les places vacantes , on procède à un scrutin de ballottage entre les candidats qui ont obtenu le plus de voix , en nombre double des places restant encore à pourvoir. Dans le cas où plusieurs candidats auraient obtenu le même nombre de suffrages et que quelques-uns seulement dussent être soumis au ballottage, on procède à un scrutin préalable entre eux , pour déterminer ceux qui seront compris dans le ballottage définitif.

ART. 11. — Pour les nominations de président honoraire, de membre honoraire ou de membre correspondant étranger, l'admission est prononcée à la majorité absolue des membres présents.

ART 12. — Chaque membre nouvellement élu reçoit un diplôme et un exemplaire des statuts.

Du Conseil.

ART. 13. — L'Académie nomme un conseil composé de dix-huit membres titulaires, parmi lesquels elle choisit son président et son vice-président.

Les conseillers sont élus pour neuf ans. Ils sont rééligibles . Le conseil se renouvelle par tiers tous les trois ans.

Le mandat des conseillers commence le 1^{er} janvier qui suit l'élection.

Si un conseiller meurt, donne sa démission ou est empêché de remplir ses fonctions , le bureau propose son remplacement pour le temps que son mandat avait encore à courir.

ART. 14. — Les conseillers sont réunis dans des cas graves. Ils donnent leur avis sur les questions qui leur sont soumises par le bureau.

Du Bureau

ART. 15. — Le bureau se compose de :

UN PRÉSIDENT,
UN VICE-PRÉSIDENT,
UN SECRÉTAIRE,
UN TRÉSORIER,
UN BIBLIOTHÉCAIRE.

ART. 16. — Les fonctions de président et celles de vice-président sont annuelles. Dans la séance extraordinaire de la dernière quinzaine de décembre (art. 43), l'Académie élit pour l'année suivante un vice-président, qui devient président l'année d'après. Le président sortant ne peut être réélu vice-président qu'après un intervalle d'une année.

ART. 17. — Le secrétaire, le trésorier et le bibliothécaire sont élus pour trois ans parmi les membres titulaires résidant dans la ville où siège l'Académie. Ils sont rééligibles.

Le renouvellement du mandat de ces fonctionnaires est successif; il se fait dans l'ordre suivant : la première année le secrétaire, la deuxième année le trésorier, la troisième année le bibliothécaire. Ils entrent en fonctions le 1^r janvier qui suit l'élection.

ART. 18. — Si, pendant la durée de son mandat, un membre du bureau meurt, quitte la Belgique, donne sa démission ou se trouve empêché de continuer à remplir ses fonctions, il est remplacé pour le temps qu'il avait encore à rester en charge. Il est fait exception à ce principe en ce qui concerne le président; celui-ci n'est pas remplacé avant l'époque ordinaire.

Nul ne pourra remplir simultanément deux fonctions différentes du bureau.

ART. 19. — Le secrétaire, le trésorier et le bibliothécaire présentent au bureau, qui les agréé, des adjoints appelés à les remplacer en cas d'absence. Toutefois, dans les séances du bureau, ceux-ci n'ont voix délibérative que s'ils sont membres titulaires.

Leur mandat expire en même temps que la fonction du titulaire qu'ils sont appelés à suppléer.

Du Président et du Vice-Président.

ART. 20. — Le président a la police des séances, dirige les délibérations, recueille les suffrages et en proclame les résultats; en cas de partage, sa voix est prépondérante, sauf en matière d'élection.

Il désigne les membres des commissions et députations, qu'il préside dans tous les cas.

Il signe les procès-verbaux des séances, les mandats de paiements, les diplômes, etc., etc.

D'accord avec le bureau, il peut convoquer l'Académie, extraordinairement et dans un but scientifique, dans d'autres villes que celle où elle a son siège.

ART. 21. — Le vice-président seconde le président dans toutes ses fonctions et le supplée en cas d'absence.

ART. 22. — Si aucun des présidents n'est présent à une séance, le plus âgé des conseillers occupe le fauteuil.

Du Secrétaire et de la Commission des publications.

ART. 23. — Le secrétaire assiste à toutes les séances, rédige les procès-verbaux qu'il transcrit sur un registre, tient la correspondance, appose le sceau sur tous les objets qu'il reçoit, signe avec le président les diplômes et tous les actes de l'Académie, fait toutes les convocations, prépare les ordres du jour avec le président, rend compte dans chaque séance de tout ce qui intéresse l'Académie. Il tient un tableau des membres.

Il délivre les mandats de paiements; en dehors des frais d'impression et d'écritures, aucune dépense ne peut être faite par lui sans l'autorisation du bureau.

Il inscrit dans un registre spécial les résolutions du bureau, qui sont signées par tous les membres présents.

Le secrétaire est membre de droit de toutes les commissions et de toutes les députations.

ART. 24. — Le secrétaire dirige l'impression des *Annales*, du *Bulletin*, et des autres écrits que l'Association publie. Il est assisté d'une *Commission des publications*, dont il est tenu de prendre l'avis pour tout ce qui concerne le choix de l'imprimeur, des graveurs et les prix des publications. Cette commission, composée de six membres, est nommée annuellement.

ART. 25. — Il reçoit les lettres, mémoires, livres et autres objets destinés à la compagnie; il délivre les accusés de réception.

Il expédie les publications de la compagnie et reste dépositaire des volumes de réserve.

ART. 26. — Dans la dernière séance ordinaire de chaque

année, le secrétaire fait un exposé des travaux de la compagnie pendant l'année.

ART. 27. — Le secrétaire est remplacé, en cas d'absence ou d'empêchement, par le secrétaire-adjoint, qui l'assiste dans ses fonctions.

Lorsque le secrétaire ne se trouve pas à la séance, il est remplacé pendant cette séance, à défaut du secrétaire-adjoint, par un membre titulaire que le président désigne.

Du Trésorier et de la Commission des finances.

ART. 28 — Le trésorier est chargé de la comptabilité de la compagnie. Il prend toutes les mesures propres à assurer les recouvrements, inscrit toutes les recettes et toutes les dépenses, par ordre de date, sur un registre coté et paraphé par le président, effectue les paiements sur ordonnances signées par le président et le secrétaire, et fait connaître la situation de la caisse chaque fois que l'Académie le demande.

ART. 29. — Le budget des recettes de l'Académie est formé :

1^o Par les subsides des autorités publiques .

2^o Par les souscriptions des membres et des particuliers aux publications de la compagnie ,

3^o Par les dons des membres et des particuliers ,

4^o Par les cotisations volontaires des membres, lorsque la situation financière de l'association l'exige.

ART. 30. — Une *commission des finances*, composée de six membres, est nommée annuellement ; le trésorier la consulte sur toutes les questions relatives au placement et à la vente des fonds.

ART. 31 — Le trésorier fait connaître la situation financière de la compagnie dans la dernière séance ordinaire. Sa comptabilité est vérifiée par la commission des finances qui en fait rapport dans la même séance.

Il propose, d'accord avec la commission des finances, le projet détaillé du budget des dépenses de l'exercice suivant. Ce budget ne peut être dépassé par le bureau sans autorisation de l'Académie.

ART. 32. — En cas d'absence ou d'empêchement le trésorier est remplacé par le trésorier-adjoint, qui l'assiste dans ses fonctions.

Du Bibliothécaire et de la Commission de la bibliothèque.

ART. 33. — Le bibliothécaire est chargé de la garde et du classement des livres et des manuscrits appartenant à la Compagnie ; il en tient un inventaire, veille à leur conservation et en présente un état de situation à la dernière séance ordinaire.

ART. 34. — Tout membre honoraire, titulaire ou correspondant, qui publie un ouvrage, est tenu d'en faire parvenir un exemplaire à l'Académie, à moins d'empêchement justifié.

ART. 35. — La compagnie échange ses publications contre celles des sociétés savantes du pays et de l'étranger avec lesquelles elle est en correspondance.

ART. 36. — Le secrétaire transmet au bibliothécaire les livres et les autres objets adressés à l'Académie.

ART. 37. — Le bibliothécaire dresse ; pour être insérée au *bulletin*, la liste de tous les ouvrages reçus.

ART. 38. — Aucun objet faisant partie de la bibliothèque ne peut être prêté avant deux mois de dépôt et pour plus de quinze jours..

ART. 39. — Si l'emprunteur détériore ou perd quelque objet, le bibliothécaire en fait rapport à l'Académie. L'emprunteur est responsable.

ART. 40. — Une *commission de la bibliothèque*, composée de six membres, est nommée annuellement. Le bibliothécaire la consulte sur tout ce qui regarde la conservation des livres et collections.

ART. 41. — En cas d'absence ou d'empêchement, le bibliothécaire est remplacé par le bibliothécaire-adjoint, qui l'assiste dans ses fonctions.

Des Séances.

ART. 42. — Les *séances ordinaires* de la compagnie sont au nombre de six par an : elles sont fixées invariablement au

premier dimanche des mois de février, avril, juin, août, octobre et décembre. Toutefois, lorsque quelque motif impérieux obligera à modifier la date de la réunion, il en sera donné avis dans le bulletin de convocation de la séance précédente.

Le président peut, d'accord avec le bureau, convoquer l'Académie à un plus grand nombre de séances, s'il le juge utile.

Les bulletins de convocation, contenant l'ordre du jour, sont envoyés aux membres au moins huit jours avant chaque séance.

ART. 43. — Toutes les élections dont il est fait mention aux art. 9, 10, 11, 13, 16, 17 et 18, se font en *séances extraordinaires* qui auront lieu, autant que possible, les mêmes jours que les séances ordinaires.

Une séance extraordinaire sera tenue invariablement dans la dernière quinzaine du mois de décembre pour le renouvellement partiel du bureau.

Art. 44. — L'Académie tient des séances publiques chaque fois qu'elle le juge opportun.

ART. 45. — Le président seul a le droit d'admettre aux séances non publiques des personnes étrangères à la compagnie.

ART. 46. — Tout membre qui désire prendre la parole, la demande au président. Celui-ci a seul le droit de mettre en discussion une proposition faite en séance ; il ne peut s'en dispenser lorsqu'elle est appuyée par deux membres, mais s'il le juge utile, il renvoie la délibération à la séance suivante ou propose une autre époque.

Les décisions sont prises à la majorité absolue des voix, sauf dans le cas prévu à l'art. 74.

ART. 47. — Il suffit, dans une délibération quelconque, que le scrutin secret soit demandé par un seul membre, pour que le président fasse voter suivant ce mode.

Pour toutes les élections le scrutin secret est obligatoire.

ART. 48. — Tous les membres sont invités à faire à l'Académie les propositions ou les communications qui leur paraissent intéresser la compagnie. Les propositions sont faites par écrit au bureau qui est chargé de les examiner et de les sou-

mettre, avec son avis, aux délibérations de l'assemblée, au plus tard dans la deuxième séance qui suit celle dans laquelle ces propositions ou ces communications ont été présentées.

Des Publications.

ART. 49. — L'Académie publie des annales et un bulletin des séances.

ART. 50. — Elle n'assume pas la responsabilité des opinions émises par les auteurs des travaux insérés dans ses publications.

Aucun mémoire ne peut être imprimé sans le nom de l'auteur, ni inséré dans les publications sans un vote spécial de l'Académie, émis sur le rapport de deux commissaires au moins, désignés par le président. Les noms des commissaires sont mentionnés au bas de la première page du mémoire.

ART. 51. — La commission des publications détermine l'ordre d'insertion des travaux dans les publications de l'Académie.

ART. 52. — Les mémoires publiés par la compagnie ne peuvent être scindés, à moins de circonstances particulières jugées par la commission des publications.

ART. 53. — Les épreuves, datées, sont adressées par l'imprimeur directement aux auteurs, qui les renvoient au secrétaire, avec date de retour.

Les frais de remaniements ou de changements extraordinaires opérés après la composition première des mémoires, sont à la charge de celui qui les a ordonnés. Les contestations qui pourraient s'élever à cet égard sont jugées par la commission des publications.

ART. 54. — Les auteurs des travaux insérés dans les publications de l'Académie ont droit gratuitement à vingt cinq exemplaires tirés à part. Ce chiffre peut être augmenté dans des cas particuliers, par un vote spécial de la compagnie. Toutefois des tirés à part ne peuvent être délivrés aux frais de l'association pour les travaux qui ne comportent pas une demi-feuille au moins d'impression.

Les tirés à part fournis par l'Académie sont revêtus d'une couverture non imprimée et ne comprennent pas de feuille de titre.

Les auteurs ont la faculté de faire imprimer ces couvertures à leurs frais, ainsi que les feuilles de titre, au prix du tarif de l'éditeur. Ils doivent s'adresser à cet effet directement à l'imprimeur.

ART. 55. — Outre ce nombre de tirés à part, les auteurs ont la faculté de faire tirer des exemplaires extraordinaires en payant à l'imprimeur l'indemnité proportionnelle fixée par le tarif.

ART. 56. — Les auteurs des mémoires insérés ne peuvent livrer au commerce les exemplaires tirés à part de leurs travaux, l'Académie se réservant seule cette faculté. Le bureau pourra toutefois s'entendre avec eux pour les intéresser dans le produit de la vente.

ART. 57. — Tous les ans l'Académie publie un volume d'annales. Cependant, suivant les circonstances, cette publication peut être retardée ou avancée.

Les annales sont fournies aux souscripteurs par livraisons, au nombre de deux, trois ou quatre par volume.

Chaque série des annales se compose de dix volumes.

ART. 58. — Le coût des annales est fixé par la compagnie, avant la publication du premier volume de chaque série.

ART. 59. — Le prix de chaque volume des annales est payable lors de l'envoi de la première livraison.

ART. 60. — Les souscripteurs à une série entière des annales peuvent se libérer en payant par anticipation une somme égale aux quatre cinquièmes de l'abonnement total à la série.

ART. 61. — L'abonnement aux annales est obligatoire pour les membres titulaires et les membres honoraires régnicoles. Il est facultatif pour les membres honoraires étrangers et les membres correspondants.

Le refus de s'abonner aux annales par les membres honoraires régnicoles, est considéré comme fait de démission.

A la deuxième séance de l'année, la commission des finances fait connaître à l'assemblée les noms des membres titulaires qui, sans avoir droit à l'exemption, n'auraient pas payé leur abonnement de l'année antérieure.

ART. 62. — Le bureau pourra dispenser du paiement de l'abonnement aux annales les membres de l'Académie

qui en auraient fait la demande ou auraient rendu des services importants et signalés.

Cette exemption ne pourra jamais être considérée que comme temporaire et le bureau devra, s'il y a lieu, le renouveler d'année en année. Il sera fait mention de cette immunité aux comptes du trésorier.

ART. 63. — Les membres titulaires, résidant hors de la ville où siège l'Académie, peuvent faire compter leur présence aux séances, à raison d'un volume pour deux jetons de présence.

ART. 64. — Chaque présence aux séances donne droit :

1^o Pour les membres qui résident à moins de huit lieues de la ville où siège l'Académie à 1 jeton,

2^o Pour ceux qui résident à huit lieues et plus. à 2 jetons.

ART. 65. — L'exemption mentionnée ci-dessus ne peut valoir que pour l'année ou les années qui suivent celle pendant laquelle les droits ont été acquis.

En aucun cas, les droits à l'exemption ne peuvent porter que sur les volumes de la série en cours de publication.

ART. 66. — Les membres qui désirent jouir du bénéfice des exemptions mentionnées ci-dessus, doivent faire valoir leurs droits près du bureau.

ART. 67. — Le bulletin est distribué gratuitement aux membres abonnés aux annales.

ART. 68. — Le protecteur de l'Académie, le président d'honneur, le ministre de l'intérieur, le gouverneur de la province et le bourgmestre de la ville où siège l'Académie, ainsi que les présidents honoraires, reçoivent gratuitement les publications de la compagnie.

Concours.

ART. 69. — Les mémoires envoyés aux concours doivent être rédigés en français. Cependant, dans des cas exceptionnels, le bureau peut admettre des travaux écrits en d'autres langues, lorsque cette exception aura été expressément mentionnée dans les programmes.

ART. 70. — Les auteurs ne mettent pas leur nom à leur ouvrage ; ils y inscrivent seulement une devise, qu'ils répètent sur un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse.

Faute par eux de satisfaire à ces prescriptions, les prix ne peuvent leur être accordés.

ART. 71. — Les manuscrits des mémoires envoyés aux concours deviennent la propriété de l'Académie. Les auteurs peuvent en faire prendre des copies à leurs frais, sans déplacement des manuscrits.

ART. 72. — Les membres titulaires ne sont pas admis à prendre part aux concours, sauf décision contraire et préalable de la compagnie. Dans ce cas, les concours sont jugés par le conseil.

ART. 73 — Les auteurs des mémoires couronnés ont droit, indépendamment des prix établis par les programmes, à une médaille en vermeil et à cinquante exemplaires de leurs mémoires, avec titre et couverture imprimée.

Ils ont la faculté d'en faire tirer des exemplaires extraordinaires en payant à l'imprimeur l'indemnité proportionnelle fixée par le tarif.

L'interdiction stipulée à l'art. 56 , est également applicable à ces travaux.

Révision des statuts.

ART. 74. — Lorsqu'il s'agira d'apporter aux statuts des modifications, celles-ci devront être proposées par écrit, en séance , et ne pourront être arrêtées définitivement que dans la réunion suivante, à laquelle tous les membres titulaires auront été spécialement convoqués, au moins trente jours d'avance , et après que la compagnie aura entendu le rapport d'une commission de cinq membres titulaires, au moins, désignés à cet effet.

Ces modifications ne pourront avoir lieu qu'avec l'assentiment des deux tiers des membres titulaires présents, et sur la proposition du bureau ou d'un tiers des membres titulaires.

La même marche est applicable en ce qui concerne l'art. 2.

ART. 75. — Les présents statuts annulent toutes les dispositions réglementaires antérieures.

MEMBRES.

Présidents honoraires.

- | | | |
|---|---|--------------|
| 1. MM. De Keyser, N. Anvers. | } | 3 Août 1884. |
| 2. " Gachard, L. P. Bruxelles. | | |
| 3. " Dr Lambrechts, P. J. Hoboken. | | |
| 4. " Witte (Baron de), J. J. A. Anvers. | | |

Membres titulaires.

(Art. 3, 4, 61 des statuts).

- | | |
|--|---------------------|
| 1. MM. Alvin, L. Bruxelles. | — 3 Août 1879. |
| 2. " Balat, A. Bruxelles. | — 23 Octobre 1872 |
| 3. " Bamps, Anat. St-Gilles-lez-Bruxelles. | — 7 Décembre 1884. |
| 4. " Bormans, S. Liège. | — 22 Mai 1864. |
| 5. " Burbure, (chev. L. de), Anvers. | — 22 Mai 1864. |
| 6. " Ceuleneer, (A. de), Ga d. | — 29 Octobre 1876. |
| 7. " Chalon, R. Ixelles. | — 29 Octobre 1876. |
| 8. " Delgeur, L. Anvers. | — 5 Décembre 1875 |
| 9. " Fétis, F. Bruxelles. | — 7 Décembre 1884. |
| 10. " Génard, P. Anvers. | — 27 Octobre 1878 |
| 11. " Gife, E. L. Anvers. | — 18 Décembre 1870. |
| 12. " Goovaerts, A. Bruxelles. | — 28 Juin 1883. |
| 13. " Grandgaignage, E. Anvers. | — 27 Décembre 1870. |
| 14. " Havre, (chev. G. van), Anvers. | — 24 Décembre 1865. |
| 15. " Helbig, Liège. | — 2 Octobre 1881. |
| 16. " Henne, A. Bruxelles. | — 7 Décembre 1884. |
| 17. " Heurard, P. Anvers. | — 15 Novembre 1864. |
| 18. " Hymans H. Bruxelles. | — 28 Janvier 1883. |
| 19. " Kempeneers, A. Montenaken. | — 29 Novembre 1870 |
| 20. " Matthieu, A. Bruxelles. | — 2 Octobre 1881. |
| 21. " Piot, C. Bruxelles. | — 7 Décembre 1884. |
| 22. " Proost, J. J. E. Bruxelles. | — 11 Août 1869. |
| 23. " Raemdonck (van), St. Nicolas. | — 28 Janvier 1883. |
| 24. " Reusens, E. Louvain. | — 11 Août 1869. |
| 25. " Rooses, M. Anvers. | — 2 Octobre 1881. |
| 26. " Ruelens, Ch. Bruxelles. | — 2 Octobre 1881. |
| 27. " Schadde, Jos. Anvers. | — 28 Octobre 1872. |
| 28. " Scheler, A. Bruxelles. | — 22 Mai 1864. |

29.	MM. Schouthete de Tervarent (chev. A. de) St Nicolas.	— 22 Mai 1864.
30.	" Schuermans, H. Liège.	— 22 Mai 1864.
31.	" Thys, C. M. T. Anvers.	— 11 Août 1869.
32.	" Van der Haeghen, Gand.	— 7 Décembre 1884.
33.	" Vanderstraeten, E. Bruxelles.	— 22 Mai 1864.
34.	" Varenbergh, E. Gand.	— 23 Octobre 1872.
35.	" Wagener, A. Gand.	— 22 Mai 1864.
36.	" Wauters, A. Bruxelles.	— 11 Août 1869.
37.	" Wauwermans, H. Anvers.	— 13 Juillet 1877.
38.		
39.		
40.		

Membres correspondants régnicoles,

(Art. 5, 61 des statuts)

3 AOUT 1884.

1.	MM. Bamps, Ant. Hasselt.	— 5 Décembre 1880.
2.	" Baeckelmans. Anvers.	— 3 Août 1879.
3.	" Becquet, A. Namur.	— 11 Avril 1869.
4.	" Blomme, A. Termonde.	— 29 Novembre 1872.
5.	" Cogels, P. Deurne.	— 2 Octobre 1881.
6.	" Cuyck, H. (van) Anvers.	— 28 Janvier 1883.
7.	" Daury, F. Meux.	— 11 Avril 1867.
8.	" De Bruyn, Bruxelles.	— 2 Octobre 1881.
9.	" De Cleve, J. Mons.	— 23 Juillet 1873.
10.	" Del Marmol, E. Namur.	— 28 Août 1864.
11.	" Delvigne, A., St. Josse ten Noode.	— 11 Avril 1869.
12.	" De Schodt, A. Bruxelles.	— 5 Décembre 1875.
13.	" Devillers, L. Mons.	— 22 Mai 1864.
14.	" De Vlaminck, A. Malines.	— 29 Mars 1868.
15.	" Dubois, A. Gand.	— 11 Avril 1869.
16.	" Dupont, E. Bruxelles.	— 28 Octobre 1872.
17.	" Ertborn (Baron O. van), Anvers.	— 29 Novembre 1874.
18.	" Felsenhart G. Bruxelles.	— 18 Décembre 1870.
19.	" Frédéricq, P. Gand.	— 7 Décembre 1884.
20.	" Freson, G. Liège.	— 27 Juillet 1873.
21.	" Geerts, J. St. Nicolas.	— 15 Juillet 1877.
22.	" Goëmaere, A. Anvers.	— 7 Décembre 1881.

23. MM. Hansen, C. J. Anvers.	— 19 Novembre 1871.
24. " Hendrix, L. Anvers.	— 3 Août 1879.
25. " Jacques, Bruxelles.	— 7 Décembre 1884.
26. " Joly, E. Renaix.	— 1858.
27. " Kurth, G. Liège.	— 23 Décembre 1877.
28. " Limburg-Stirum (Comte, T. de), Gand.	— 27 Juillet 1873.
29. " Looz-Corswarem (Comte G. de), Ahin.	— 15 Juillet 1877.
30. " Oomen, A. Anvers.	— 28 Janvier 1883.
31. " Philippon, C. Bruxelles.	— 7 Décembre 1884.
32. " Parmentier, E. Bruxelles.	— 2 Octobre 1881.
33. " Poswick, E. Engihoul.	— 23 Décembre 1877.
34. " Rombouts, P. Anvers.	— 27 Octobre 1878.
35. " Rousseau, J. B. Bruxelles.	— 27 Juillet 1873.
36. " Schoy, A. Bruxelles.	— 29 Octobre 1876.
37. " Somzée, Bruxelles.	— 2 Octobre 1881.
38. " Soil, Tournai.	— 28 Janvier 1883.
39. " Stappaerts, F. Bruxelles.	— 29 Octobre 1876.
40. " Troisfontaines, A. Liège.	— 5 Décembre 1875.
41. " Van Bastelaer, D. A. Charleroi.	— 27 Juillet 1873.
42. " Van de Casteele, Namur.	— 7 Décembre 1884.
43. " Van den Branden, F. J. Anvers.	— 5 Octobre 1875.
44. " Van Even, E. Louvain.	— 28 Août 1864.
45. " Van Hollebeke, L. Anvers.	— 29 Octobre 1876.
46. " Van Hoorebeke, G. Gand.	— 29 Octobre 1876.
47.	
48.	
49.	
50.	

Membres honoraires régnicoles,

(Art. 6, 7 et 61 des statuts.)

3 Août 1884.

1. MM. Andries, F. O. Bruges.	— 1 ^{er} Juin 1879.
2. " Borman, C. (Chev. de) Schalkhoven.	— 19 Novembre 1868.
3. " Cochetoux, C. Embourg.	— 7 Décembre 1884.
4. " Cocquiel de Terheiler (Chev. de), E. Bruxelles.	— 15 Juillet 1867.
5. " De Jardin, A. Liège.	— 19 Novembre 1871.
6. " Diegerick, J. L. A. Gand.	— 2 Octobre 1881.

- | | | |
|-----|--|---------------------|
| 7. | MM. Gallait, L. Bruxelles. | — 20 Novembre 1874. |
| 8. | " Geelhand, E. Anvers. | — 27 Novembre 1870. |
| 9. | " Gevaert, A. F. Bruxelles. | — 29 Novembre 1874. |
| 10. | " Grattan, E. A. Anvers. | — 29 Novembre 1874. |
| 11. | " Hagemans, G. Bruxelles. | — 7 Décembre 1884. |
| 12. | " Kerkhoven (Vicomte de). Malines. | — 1855. |
| 13. | " Kervijn de Lettenhoven (Baron).
Bruges. | — 2 Octobre 1881. |
| 14. | " Looz Corswarem (Prince de). C. Ahin. | — 29 Mars 1868. |
| 15. | " Le Roy. A. Liège. | — 2 Octobre 1881 |
| 16. | " de Maere. A. Gand. | — 19 Novembre 1871. |
| 17. | " Pety de Thozée, Q. S. S. Marche. | — 27 Novembre 1870. |
| 18. | " Praet, J. (van) Bruxelles. | — 7 Décembre 1884. |
| 19. | " Pycke d'Ideghem (Chev.), Anvers. | — 26 Juin 1864. |
| 20. | " Lannoy (Comte de), Prince de Rheina
Waldeck, Liège. | — 1842. |
| 21. | " Siret A. Anvers. | — 2 Octobre 1881. |
| 22. | " Smekens, T. Anvers. | — 29 Novembre 1874. |
| 23. | " van den Steen de Jehay (Comte),
Namur. | — 28 Août 1864. |
| 24. | " van der Straeten Pontoz (Comte), Bruxelles. | — 1858. |
| 25. | " Thonissen, J. Louvain. | — 1 Juin 1879. |
| 26. | " de t'Serclaes de Wommersom
(Baron), O. Bruxelles. | — 28 Août 1864. |
| 27. | " Ulens, J. N. P. St Trond. | — 27 Novembre 1870. |
| 28. | " de Wael, L. Anvers. | — 5 Décembre 1875. |
| 29. | " van de Walle (Comte), A. P. C. Bruges. | — 19 Novembre 1871. |
| 30. | " Wellens, F. Bruxelles. | — 24 Juin 1866. |
| 31. | " Werve et de Schilde (Baron vande),
H. Anvers. | — 15 Juillet 1877. |

Membres honoraires étrangers.

- | | |
|-----|---|
| 1. | MM. Vicomte d'Abaete A. P. L. Rio Janeiro (Brésil). |
| 2. | " Chev. d'Antas, Lisbonne (Portugal). |
| 3. | " Baudot, A. Dijon (France). |
| 4. | " Bon De Bibra, E. Nuremberg (Allemagne). |
| 5. | " De Brive, A. Le Puy (France). |
| 6. | " Bure, E. P. A. Moulins (id.). |
| 7. | " Chev. Fiorelli, Rome (Italie). |
| 8. | " Dr Hase E, F. Altenbourg (Saxe). |
| 9. | " Keller, F. Zurich (Suisse). |
| 10. | " Dr Leemans, C. Leyden (Pays-Bas). |
| 11. | " Lloubes. A. Perpignan (France). |
| 12. | " Comte de Loeben, Nieder-Rudelsdorf (Autriche). |

13. MM. Maspéro, Le Caire (Égypte).
14. " Rabut, F. Dijon (France).
15. " Chev. Rossi. Rome.
16. " Dr Schlieman, Athènes.
17. " De Sourdeval, C. Fontordine-St. Gervais (id.).
18. " De Veliarainof-Zerno, St. Pétersbourg (Russie).
19. " Prince de Wittgestein, E. Wiesbaden (Allemagne).
20. " Worsaae, J. J. A. Copenhague (Danemark).

Membres correspondants étrangers.

1. MM. Angelucci, A. Turin (Italie).
2. " José do Amaral, Lisbonne (Portugal).
3. " Aymard, A. Le Puy (France).
4. " de Baeker, L. Canel (id.).
5. " Beauvois, E. Corberon (id.).
6. " Borstel, A. Arras (id.).
7. " Borel d'Hauterive, Paris (id.).
8. " Boutry, J. Arras (id.).
9. " Bronart, F. Douai (id.).
10. " Bruckner, Meiningen (Allemagne).
11. " Vicomte de Caix de St Aymour, A. Paris (France).
12. " Cantù, C. Milan (Italie).
13. " abbé Cernel, Lille (France).
14. " abbé Corblet, J. Amiens (id.).
15. " abbé Cortyl, Wyldre (id.).
16. " R. P. de la Croix, Poitiers (id.).
17. " Didron, E. Paris (id.).
18. " Donaldson, T. L. Londres (Grande Bretagne).
19. " Duois, A. Combe de Lancey (France).
20. " Chanoine Durand, Beziers (id.).
21. " Eichhorn, E. Stockholm (Suède).
22. " Dr Eichwald, St Pétersbourg (Russie).
23. " Engling, Luxembourg (G^d Duché).
24. " Dr Ettmuller, Zurich (Suisse).
25. " Fiedeler, C. T. Hanovre (Allemagne).
26. " Dr Förster, E. Munich (id.).
27. " Franks, A. W. Londres (Grande Bretagne).
28. " Franquinet G. D. Maestricht (Pays-Bas).
29. " Gillman, A. Edimbourg (Grande Bretagne).
30. " Grothe, J. Utrecht (Pays-Bas).
31. " Chev. Hooft van Iddenghe, La Haye (id.).
32. " Holzer, J. Trèves (Allemagne).
33. " Horner, J. Zurich (Suisse).

34. MM. Huysmans, J. B. Paris (France).
35. " Vicomte de Juillac G. Toulouse (France).
36. " Baron de Koehne F. St. Pétersbourg (Russie).
37. " De Linas, C. Arras (France).
38. " Lindenschmit, L. Mayence (Allemagne).
39. " Martins Sarmiento, F. Lisbonne (Portugal).
40. " Dr Maue, Havre (France).
41. " Maury, A. Paris (id.).
42. " Comte de Marsy, A. Compiègne (id.).
43. " Dr Menant, Cherbourg (id.).
44. " Menard, A. Poitiers (id.).
45. " Dr Meyer-Ochsner, Zurich (Suisse).
46. " Michiels, A. Paris (France).
47. " Comte de Nahuys, M. Utrecht (Pays-Bas).
48. " Dr Neyer, A. Wilts (Luxembourg).
49. " De Nouë, A. Malmédy (France).
50. " Pape J. D. W. Bois-le-Duc (Pays-Bas).
51. " Philips Jr, H. Philadelphia (État-Unis).
52. " Pollen, J. H. Oxford (Grande Bretagne).
53. " De Portalon, L. Beziers (France).
54. " De Quatrefages de Bréau A. Paris (id.).
55. " Chev. Rappard, A. G. A. Utrecht (Pays-Bas).
56. " Reichensperger A. Cologne (Allemagne).
57. " Rietstap, J. B. La Haye (Pays-Bas).
58. " Rivett-Carnac, H. Ghazipoor (Indes Anglaises).
59. " Robert, C. Paris (France).
60. " Dr Roex, Weimar (Allemagne).
61. " Rügler, Tubingen (id.).
62. " Dr Schmid, id. (id.).
63. " Dr Schweinfurth, G. Le Caire (Egypte).
64. " Loucaille, A. Beziers (France).
65. " B^{on} De Steugel, G. Augsbourg (Allemagne).
66. " Chev. De Stuers, V. La Haye (Pays-Bas).
67. " Colonel Sykes, G. H. Londres (Grande Bretagne).
68. " Taillard, E. F. J. Douai (France).
69. " Van Daele, J. H. L'Ecluse (Pays-Bas).
70. " Van der Chijs, P. C. Leyden (id.).
71. " de Vasconcellos, J. Porto (Portugal).
72. " da Veiga, E. (id.) (id.).
73. " Baron de Visconti P. H. Rome (Italie).
74. " Vogeleir, G. Zurich (Suisse).
75. " Vorsterman van Oyen, A. A. La Haye (Pays-Bas).
76. " de Wal, J. Leyden (id.).
77. " Warsinck, J. Amsterdam (id.).

78. " Wilbert, A. A. N. A. Cambrai (France).
79. " Dr Wittmann, J. Mayence (Allemagne).

Art. 4, 82. titulaire résidant à l'étranger.

M. Borchgrave (E. de), Constantinople. — 29 Novembre 1870.

COMPOSITION DU BUREAU DE L'ACADÉMIE

pour l'année 1885

<i>Président.</i>	M. E. REUSENS.
<i>Vice-Président.</i>	M. L. DELGEUR.
<i>Trésorier ff. de Secrétaire.</i>	M. P. HENRARD. — 1883—84—85.
<i>Bibliothécaire.</i>	M.
<i>Bibliothécaire-adjoint.</i>	M. A. OOMEN.

Commission des publications

(Art. 24 des statuts)

MM. DE BURBURE.	MM. P. GÉNARD.
ALPH. GOOVAERTS.	P. HENRARD.
A. DE CEULENEER.	A. SCHELER.

Commission des finances

(Art. 30 des statuts)

MM. E. GIFE.	MM. DE SCHOUTHEETE DE TER-
Jos. SCHADDE.	VARENT.
C. THYS.	A. MATTHIEU.
R. CHALON.	

Commission de la bibliothèque

(Art. 40 des statuts)

MM. L. ALVIN.
S. BORMANS.
G. VAN HAVRE.

MM. H. HYMANS.
CH. RUELENS.
M. ROOSES.

CONSEIL

(Art. 13 des statuts.)

1^{re} SÉRIE. — SORTANT LE 31 DÉCEMBRE 1887

1. ALVIN.
2. CHALON.
3. GÉNARD.

4. GIFE.
5. G. VAN HAVRE.
6. WAGENER.

2^e SÉRIE. — SORTANT LE 31 DÉCEMBRE 1890.

7. DE CEULENEER.
8. GOOVAERTS.
9. HYMANS.
10. HENRARD.

11. DE SCHOUTHEETE DE TER-
VARENT.
12. SCHUERMANS.

3^e SÉRIE, SORTANT LE 31 DÉCEMBRE 1893.

13. DE BURBURE.
14. DELGEUR.
15. REUSENS.

16. SCHADDE.
17. SCHELER.
18. WAUVERMANS.

SÉANCE DU 1 FÉVRIER 1885.

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. H. Wauwermans , président , Reusens, vice-président , L. Delgeur , secrétaire , P. Henrard , trésorier , L. de Burbure, Jos. Schadde , P. Génard , A. de Ceuleneer et H. Hymans , membres titulaires ; MM. Baeckelmans , Hendrix , Philippson , et van de Castele , membres correspondants.

Se sont excusés : MM. Mathieu , Cogels et Ant. Bamps.

Le secrétaire lit le procès-verbal de la séance du 7 décembre 1884 , qui est adopté.

Le président prend la parole en ces termes :

« Messieurs , dans une Société comme la nôtre , le président en quittant le fauteuil aime à rappeler les travaux accomplis pendant l'année écoulée et à s'approprier la part d'honneur que ses confrères ont bien voulu lui accorder d'avance en lui donnant leurs suffrages. Je regrette de constater , pour ma part , en cédant le fauteuil à mon successeur , que nous n'avons pas su secouer cette année la torpeur que j'avais déjà signalée l'an dernier : nous avons alors deux années de retard dans nos publications , nous en avons presque trois maintenant ! Une telle situation est mortelle pour une Compagnie comme la nôtre , qui n'existe que par le travail volontaire de ses associés. Si les publications n'ont pas de régularité , les travaux cessent de lui parvenir , les subsides de lui être accordés et ses membres se désintéressent bientôt d'une Société qui ne leur offre aucun intérêt. »

« Heureusement , et c'est ce qui m'empêche de désespérer tout-à-fait , je remets mes pouvoirs à un homme éminent , à un archéologue distingué , qui saura , je n'en doute pas , ramener la vie dans ce corps momentanément engourdi ;

sa haute direction ne peut avoir qu'une heureuse influence sur les destinées de l'Académie. Il sera secondé par le vice-président, le D^r Delgeur, dont l'érudition ne nous fera pas défaut. Nous avons tous à la mémoire le souvenir des résumés consciencieux et intéressants que, pendant la durée de son mandat de secrétaire, il savait nous donner des travaux les plus remarquables de nos confrères des autres cercles archéologiques.

« M. Goovaerts, élu secrétaire dans notre dernière séance, n'ayant pas accepté la charge que vous lui aviez confiée, de nouvelles élections deviennent nécessaires. En attendant, j'ai cru répondre à l'esprit de nos statuts en invitant notre trésorier, M. le colonel Henrard, à prendre provisoirement les fonctions de secrétaire.

« Les dernières élections ont infusé un sang nouveau dans nos rangs; j'espère qu'un esprit nouveau nous relèvera et que notre avenir ne sera pas indigne de notre passé, glorieux à plus d'un titre. Je rentre dans les rangs, le cœur tranquille, heureux de saluer notre nouveau président, M. le chanoine Reusens, et je le prie de bien vouloir occuper le fauteuil. »

M^r le chanoine Reusens prend la présidence.

« Messieurs, dit-il, permettez-moi avant tout de proposer à l'Académie de voter des remerciements à l'honorable confrère qui vient de quitter le fauteuil présidentiel. En vous faisant cette proposition, je pense être l'interprète fidèle des sentiments qui vous animent tous vis-à-vis de M. le colonel Wauwermans. Chaque fois qu'il a siégé au bureau de la Compagnie, comme vice-président ou comme président, il n'a cessé de se dévouer pour imprimer une nouvelle vigueur à nos travaux scientifiques et rendre ainsi nos séances attrayantes et pleines d'intérêt (*Applaudissements*).

« Permettez-moi aussi, Messieurs, de vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait en m'appelant à présider, cette année, l'Académie d'Archéologie. Si je consens à assumer momentanément ce lourd fardeau, c'est que, grâce à la

bienveillance et à la sympathie que j'ai rencontrées chez vous tous, j'ose compter sur votre indulgence et votre concours assidu. Les sentiments de cordialité fraternelle qui distinguent notre Compagnie entre toutes, allègent singulièrement la charge de diriger les travaux et les discussions, imposée chaque année à l'un d'entre nous.

« Aidé par la collaboration de tous nos confrères, et encouragé par l'exemple des hommes éminents qui ont successivement occupé ce fauteuil, je m'efforcerai de mériter votre confiance et de contribuer, dans la mesure de mes forces, à la prospérité de l'Académie » (*Applaudissements*).

M. le président prononce ensuite le discours d'entrée en charge. Il a pris pour sujet "*Les Sépultures franques*" (Voir p. 30). La lecture de cet intéressant travail est accueilli par les applaudissements de l'assemblée, qui en vote l'impression au bulletin.

M. le président informe la Compagnie de la mort de M. Frédéric Fétis, conseiller à la Cour de cassation, récemment nommé membre titulaire. M. H. Hymans veut bien se charger de la notice nécrologique de M. Fétis.

Par lettres de dates diverses, MM. Vanderhaeghen, Piot et Ant. Bamps remercient la Compagnie de leur nomination en qualité de membres titulaires; MM. Philippon, Van de Castele, Dr Jacques et Paul Frédéricq remercient également de leur nomination en qualité de membres correspondants.

M. le trésorier, ff. de secrétaire, lit une lettre de M. Mathieu, membre titulaire, réclamant plus de régularité dans la distribution des bulletins contenant les procès-verbaux des séances. Le bureau s'efforcera de donner satisfaction aux désirs de M. Mathieu.

Le même membre fait aussi connaître que M. le comte de Marsy, membre correspondant étranger, vient d'être élu directeur quinquennal de la Société française d'archéologie qui a son siège à Caen.

M. le vice-président Delgeur dépose sur le bureau trois brochures dont M. le Dr Van Raemdonck fait hommage à

la Compagnie. Ce sont : *La Topographie de Saint-Nicolas* ; *La Géographie ancienne de la Palestine*, lettre de Gérard Mercator à André Masius, datée de Duisbourg le 22 mai 1569, et les *Relations commerciales entre Gérard Mercator et Christophe Plantin*. Toutes trois sont extraites des *Annales du Cercle Archéologique* du Pays de Waes.

M. Harry Philips, de Philadelphie, fait aussi parvenir une brochure sur le *Codex Ramirez*, écrit hiéroglyphique, avec traduction de l'auteur. Ce travail qui se rapporte à l'histoire ancienne du Mexique, est extrait des publications de l'*American Philosophical Society*.

Des remerciements seront adressés aux donateurs.

M. Delgeur donne un résumé succinct des travaux les plus remarquables, appartenant aux publications des sociétés avec lesquelles nous sommes en correspondance. L'Académie impériale de Vienne publie une histoire des anabaptistes autrichiens, empruntée aux textes mêmes des livres de cette secte ; elle n'a rien eu de commun avec les folies et les cruautés des anabaptistes de Munster. Les *Sitzangsberichte* renferment des travaux philologiques remarquables, des études de Virall sur l'histoire de l'Égypte ancienne et deux mémoires de M. Hofler sur Philippe-le-Beau et ses historiens.

M. le colonel Henrard donne lecture d'une lettre de M. Ant. Bamps, membre correspondant à Hasselt. „ Je crois vous être agréable, dit M. Bamps, en vous envoyant une carte dans laquelle sont indiqués les endroits où des fers à cheval ont été découverts dans les environs de Hasselt depuis 5 ans. Ces trouvailles successives m'intriguent énormément. Comme les fers paraissent tous de la même époque, je persiste à croire qu'ils proviennent d'un nombreux corps de cavalerie en retraite, poursuivi et décimé en route. Je sou mets cette conjecture à l'appréciation de l'Académie. Il est à remarquer que l'endroit, nommé *Myn*, paraît avoir été le champ de bataille de 1490. C'est là qu'un plus grand nombre de fers ont été trouvés que partout ailleurs, et sur une grande étendue. „

M. le colonel Henrard ne partage pas l'opinion de M. Bamps

sur la provenance de ces fers. Si un corps de cavalerie avait été défait et que des chevaux eussent été tués, on ne comprend pas bien, dit-il, pourquoi les fers seuls seraient restés sur place et en aussi grand nombre. Il croit que l'on se trouve en présence d'anciens pâturages où ont pu être réunis, à l'occasion d'un siège de Hasselt, ou de grands rassemblements de troupes, de grands corps de cavalerie, ou simplement des grandes quantités de chevaux appartenant aux équipages du parc, aux bagages et aux cantiniers, ou même plus simplement encore, des prairies où pendant une longue suite d'années les chevaux des corps de cavalerie en garnison à Hasselt ont été mis au vert et ont perdu leurs fers. Il est à remarquer en effet, que tous les endroits, où ont été trouvés des fers, sont voisins de petits étangs ou traversés par des ruisseaux, ce qui est une condition essentielle des bons pâturages. Il est à remarquer également que bon nombre de fers trouvés sont de petit modèle et ont dû appartenir à des mulets, animaux de bât dont étaient souvent accompagnées les troupes espagnoles qui ont résidé dans nos provinces.

M. le colonel Wauwermans partage l'avis de son collègue; il en est de même de plusieurs autres membres; avant de se prononcer, un membre demande que M. Bamps soit prié d'envoyer en communication quelques-uns des fers trouvés et qu'il donne une idée du nombre de ceux qui ont été découverts.

A cause des fêtes religieuses du premier dimanche des mois d'avril et de juin, il est décidé, sur la proposition du président, que les deux prochaines séances auront lieu le dernier dimanche de mars et de juin.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

DES SÉPULTURES FRANQUES.

MESSIEURS ,

Pour rester fidèle aux traditions de la Compagnie, qui imposent au président entrant en fonctions l'obligation de vous entretenir de l'un ou l'autre objet en rapport avec nos travaux, je veux vous parler aujourd'hui des sépultures franques ou mérovingiennes, si nombreuses dans certaines parties de la Belgique. Grâce à des fouilles faites, depuis environ trente ans, avec soin et intelligence, sur différents points de notre pays, on connaît maintenant d'une manière exacte ces nécropoles de nos ancêtres du cinquième et du sixième siècle.

Les sépultures franques se rencontrent en Allemagne, en France et en Belgique. Elles abondent dans la partie méridionale de notre pays, notamment dans le Condroz et dans les provinces de Luxembourg, de Namur et de Hainaut; par contre elles sont rares dans les autres parties. Toutefois on en a découvert à Lede, près d'Alost, de très nombreuses et de très importantes, dont l'exploration a mis au jour une quantité considérable de bijoux, d'armes et d'autres objets, actuellement déposés au musée royal d'antiquités à Bruxelles.

Les Francs-Saliens, très arriérés en matière d'art, pour autant qu'on peut en juger par un petit nombre d'objets insignifiants recueillis dans leurs tombeaux, sortirent de l'île des Bataves et se fixèrent, dès le IV^e siècle, dans les plaines sablonneuses du nord de la Belgique. Vers la même époque, les Francs-Ripulaires, dont le goût artistique paraît avoir été beaucoup plus développé, commencèrent à faire des irruptions partielles et passagères

dans nos provinces méridionales ; ce ne fut toutefois que vers le milieu du siècle suivant qu'ils les occupèrent définitivement , après avoir abandonné leurs positions sur les bords du Rhin. Les invasions franques eurent lieu par le Luxembourg et la province de Namur. Partis des bords du Rhin ou du pays de Trèves , les Francs-Ripulaires se dirigèrent vers le nord de la France en passant par le Luxembourg , le Condroz , l'Entre-Sambre-et-Meuse et les environs de Mons.

La crémation des corps , en usage sous l'occupation romaine , est abandonnée par les Francs ; ceux-ci ensevelissent leurs cadavres sans les brûler. Les fosses de leurs cimetières ne sont pas toutes établies d'une manière uniforme : quelques-unes sont tout simplement creusées dans le sol ou taillées dans le roc ; la plupart cependant consistent dans des auges maçonnées , dont le fond se compose de grandes dalles , et les parois de pierres sèches ou cimentées (1). Elles ont assez fréquemment , à l'intérieur , un revêtement en argile ou en mortier , décoré quelquefois de traits et d'ornements rouges d'une simplicité toute primitive. Avant d'être déposés dans ces fosses , les cadavres étaient ordinairement enveloppés d'un cercueil en bois : cette particularité explique pourquoi l'on trouve dans plusieurs tombeaux francs , des clous et des morceaux de bois à peu près consumés. Chose importante à noter : de ce qu'une fosse sépulcrale est construite avec soin , quelquefois même plâtrée et peinte en rouge , on ne peut généralement rien conjecturer au sujet de la quantité ni de la richesse des objets qui y sont renfermés , car il arrive souvent qu'une telle tombe , bien qu'intacte , ne fournit à l'explorateur d'autre objet que le squelette.

(1) Lorsque les pierres sont taillées en moellons réguliers de petit appareil , elles ont été arrachées régulièrement à quelque monument romain du voisinage. Il en est de même des tuiles et des briques dont on s'est servi parfois.

Les fosses des cimetières francs sont régulièrement groupées et orientées ; les cadavres y reposent avec les pieds tournés à l'orient, et la tête à l'occident appuyée sur une pierre. Elles sont souvent plus étroites vers les pieds que du côté de la tête. Quelques-unes renferment à la fois plusieurs squelettes couchés côte à côte ou , parfois aussi , superposés les uns aux autres.

Il n'est pas rare de rencontrer, dans les cimetières, des vestiges de foyers ayant servi à la célébration des repas dont les Francs avaient coutume d'accompagner leurs cérémonies funèbres. Ces vestiges ne sont autres que des trous, d'un mètre environ de diamètre et d'un demi mètre de profondeur , où l'on trouve des cendres , des tessons et des ossements d'animaux.

Les tombes de tout cimetière franc peuvent être distribuées en trois classes, selon qu'on y découvre ou non certains objets. La première classe, et aussi la plus nombreuse, comprend les tombes ne renfermant , outre le squelette, aucun objet si ce n'est parfois un petit couteau ; ces tombes sont celles des serfs ou gens de condition servile. Dans les tombes de la seconde classe, le squelette est accompagné d'un grand coutelas en fer, nommé scramasaxe ; ce sont celles des hommes libres ou propriétaires d'alleux. L'homme libre, en effet, jouissait pendant sa vie du privilège de porter à la ceinture cet instrument, qui était ensuite déposé avec lui dans la tombe. La troisième classe se compose ordinairement d'un certain nombre de tombes riches en choses de toute nature , principalement en armes et objets de toilette féminine ; ce sont là les tombes des chefs militaires, des guerriers et des membres de leur famille. L'homme de guerre était enseveli avec tout son équipement, et, à ses côtés, reposait son épouse parée des bijoux qu'elle avait portés pendant la vie.

Nous ne pourrions mieux faire connaître les accessoires d'une tombe de guerrier franc que par la description d'une sépulture de ce genre découverte à Franchimont (Namur). Cette description , complète et minutieuse , est

empruntée à l'intéressante notice intitulée : *Nos fouilles en 1880*, publiée par M. A. Bequet, dans le tome XV des *Annales de la Société archéologique de Namur* :
« Une lourde hache ou francisque, y lisons-nous, se trouvait contre le tibia de la jambe droite du squelette, de façon que le manche devait se trouver à portée de la main. La lance ou framée, dont nous retrouvions le fer à la hauteur de la tête et la bouterolle près des pieds, était aussi placée au côté droit du guerrier. La main gauche, relevée sur la hanche, semblait tenir encore un scramasaxe, espèce de grand coutelas dont la partie supérieure passait sous l'épaule du mort. Sur l'abdomen nous recueillîmes une boucle de ceinture avec plaque en bronze assez simple de forme, mais d'excellente fabrication comme la plupart des objets en bronze de cette époque. Trois rivets du même métal, à tête aplatie en forme de cœur, étaient à côté ; ils avaient servi, probablement, à attacher le bout de ceinture de cuir qui maintenait la boucle. A droite de la ceinture se trouvaient les accessoires obligés de tout guerrier franc : le silex, le couteau, les ciseaux et la fiche ou perçoir. Enfin le squelette avait aux pieds une urne noire et un gobelet en verre parfaitement conservés. » Il n'y avait toutefois aucune règle fixe qui déterminât la position respective des armes dans la tombe. C'est ainsi, par exemple, que dans une sépulture de guerrier, explorée vers 1866 par M. Ch. Debove, à Élouges près de Mons, les armes étaient placées d'une toute autre manière que dans la tombe de Franchimont. La main droite du squelette tenait la hampe de la framée, dont la pointe gisait près des pieds ; le bras gauche s'étendait le long du scramasaxe suspendu au ceinturon, et la francisque était déposée sur la poitrine ; un bouclier même avait fait partie de l'équipement funéraire, comme il résultait de la découverte, à la droite du squelette, d'un cône en fer qui n'était autre chose que l'*umbo*, c'est-à-dire la partie centrale de cette arme défensive.

Les femmes des chefs ou guerriers étaient parées de

tous leurs bijoux au moment d'être déposées dans la tombe. Dans les fouilles pratiquées de nos jours, on retrouve régulièrement ces objets à la place même qui leur revient dans la toilette féminine : près du crâne, les pendants d'oreilles et les épingles à cheveux ; au cou, le collier de perles ou de verroteries ; sur la poitrine et vers le milieu du corps, les fibules, les agrafes et les boucles de ceinture ; aux mains, les bagues et les bracelets. Enfin, on déposait, comme dans les tombes d'homme, des vases en verre et en terre cuite aux pieds du cadavre.

Les enfants de famille étaient ensevelis avec les mêmes objets que leurs parents : les jeunes gens avec leurs armes et les filles avec leurs bijoux.

La coutume d'enterrer les morts avec leurs armes, leurs bijoux et tout ce qu'ils avaient de plus précieux, fut cause de la violation fréquente des sépultures. Comme les objets de valeur qu'on recherchait se trouvent ordinairement près de la tête et vers le haut du corps, les spoliateurs se contentèrent le plus souvent de bouleverser cette partie de la tombe. Les voleurs travaillaient la nuit ou avec précipitation, afin de se soustraire aux peines sévères que la loi salique comminaient contre ceux qui pillaient les tombeaux. On comprend par là comment quelques objets précieux ont pu échapper aux pillards.

Grâce aux fouilles que la Société archéologique de Namur fait faire depuis plusieurs années dans différentes localités de la province, sous l'intelligente direction de notre confrère M. Bequet, un grand nombre de cimetières francs ont été explorés avec soin. Les produits de ces fouilles, déposés au musée de la Société, à Namur, constituent actuellement la collection la plus riche et la plus variée d'antiquités franques et mérovingiennes qui existe dans le monde entier. Des collections semblables, mais beaucoup moins riches que celle de Namur, ont été formées par les soins de la Société paléontologique de Charleroi, de l'Institut archéologique liégeois, et de M. Ch. de Bove à Elouges, près de Mons.

Après ces observations générales, il ne sera pas sans intérêt

Fig. 1.

de jeter un coup-d'œil rapide sur les principaux objets qu'on découvre dans les sépultures franques.



Scramasaxes découverts
à Spontin (Namur).

1. Nous citerons, en premier lieu, le *scramasaxe*, espèce de grand couteau tantôt légèrement recourbé et rappelant notre sabre, tantôt droit et ressemblant à nos grands couteaux de cuisine. Sa longueur varie entre 25 et 65 centimètres. Le scramasaxe n'était pas, à proprement parler, une arme de guerre ; il avait plutôt d'autres usages : on l'employait pour égorger les animaux, pour couper et fendre le bois. C'est l'instrument qui se rencontre le plus fréquemment dans les sépultures franques (fig. 1).

Fig. 2



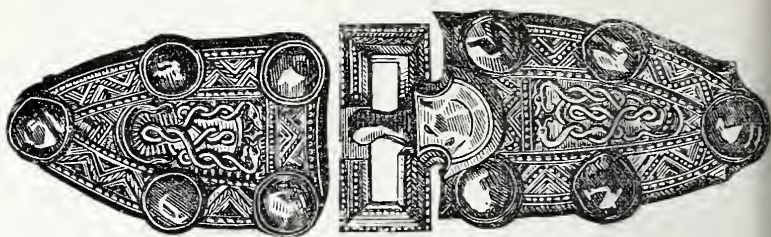
Francisques découvertes
à Spontin (Namur).

2. Vient ensuite la hache ou *francisque*, dont la forme se rapproche sensiblement de celle de notre cognée moderne (fig. 2).

3. La lance ou *framée* était, avec l'arc, la principale arme du Franc pour aller en guerre et à la chasse. On a trouvé, dans un grand nombre de tombes, les pointes en fer des framées ainsi que leurs bouterolles.

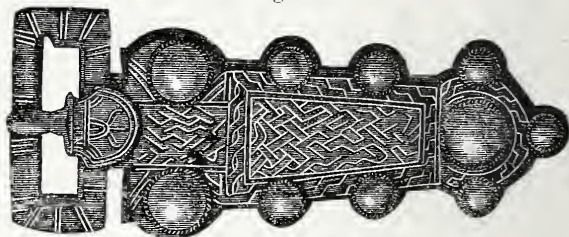
4. Les *boucles*, qu'on y rencontre aussi très souvent, avaient un double usage : les *plus grandes* servaient à fermer le baudrier en cuir auquel on suspendait le scramasaxe. La plupart sont en fer damasquiné d'argent ou revêtu de plaques d'argent découpées à jour, de manière à tracer des rinceaux ou des figures. Il y en a également en bronze, et ce sont d'ordinaire les plus belles (fig. 3 et 4).

Fig. 3



Boucle en bronze trouvée à Florennes (Namur).

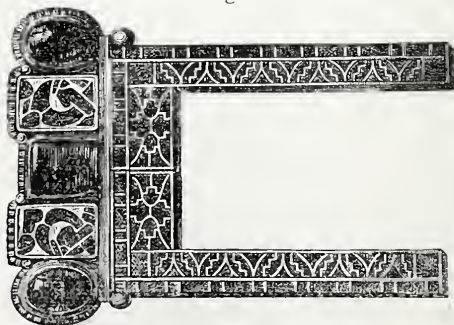
Fig. 4



Boucle en bronze trouvée à Resteigne (Namur).

Des boucles *de moindre dimension*, ordinairement en bronze, plus rarement en fer, servaient à attacher la ceinture chez les personnes des deux sexes. Elles étaient généralement dé-

Fig. 5



Boucle couverte de verroterie cloisonnée, au trésor de Tongres.

corées plus sobrement que les boucles de baudrier. On en rencontre toutefois, mais exceptionnellement, de richement travaillées; telle est par exemple une petite boucle en or, toute couverte de pierreries et de grenats cloisonnés, conservée au trésor de Tongres (fig. 5).

10. Les *agrafes*, *broches* ou *fibules*, destinées à réunir sur l'épaule ou la poitrine les deux bords du vêtement, sont sans contredit les objets les plus intéressants que nous fournissent les fouilles des cimetières francs. Elles sont en or, en argent ou en bronze, et se rencontrent

Fig. 6.



Agrafe ou broche trouvée
à Franchimont (Namur).

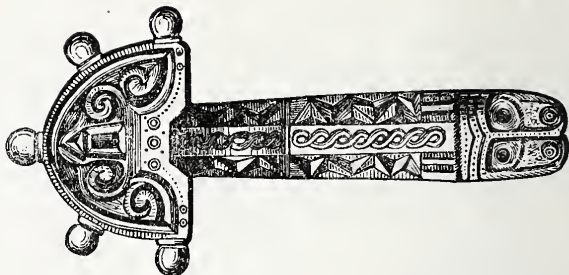
principalement dans les tombes de femmes. Un grand nombre se distinguent non seulement par la richesse de la matière, mais aussi par la perfection et le fini du travail.

La plupart, de forme circulaire, se composent de deux plaques rivées ensemble, l'une et l'autre, ou du moins la supérieure, en or battu. Des mordants, fixés à la plaque inférieure, maintenaient les lisières du vêtement. La face supérieure, souvent bombée vers son milieu, porte des sertissures de pierreries et de grenats ou verres rouges façonnés en ta-

ble, et le champ resté libre entre les bords des sertissures est couvert de filigranes, ordinairement tordus, souvent disposés en petits cercles d'un travail fin et délicat (fig. 6).

On trouve encore des agrafes ou fibules présentant d'autres formes, que nous devons indiquer. Il en est, par exemple, — et elles ne sont pas rares — qu sont composées d'une bande en or décorée de ciselures et de verroterie rouge cloisonnée; d'un côté, elles se terminent par une tête d'animal fantastique avec des yeux de grenat, et de l'autre, par une patte semi-circulaire munie, sur sa circonférence, de quatre ou cinq petits boutons en or massif, ou quelquefois aussi d'un nombre égal d'appendices aplatis incrustés de grenats (fig. 7).

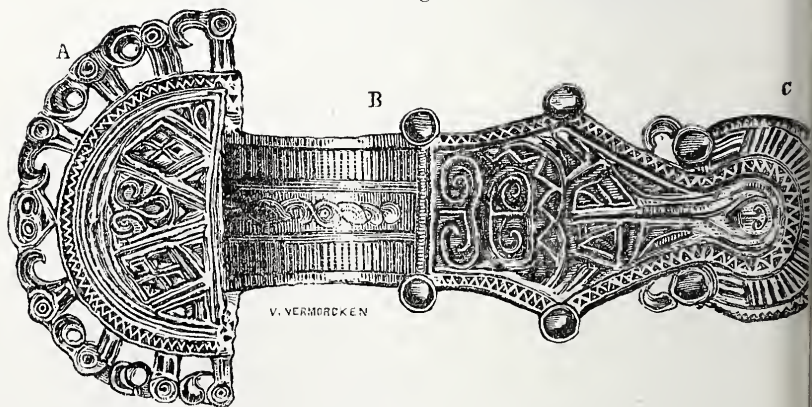
Fig. 7.



Fibule ou agrafe trouvée à Fallais (Liège).

D'autres fibules consistent en deux pattes ou deux portions de disque réunies par un arc assez relevé ; une épingle ou broche mobile, soudée sous l'une des pattes, emprisonne, en s'introduisant dans un œil fixé sous l'autre patte, les bords du vêtement logés sous l'arc relevé (fig. 8).

Fig. 8.



Fibule en or trouvée à Lede, près d'Alost.

Dans toutes ces fibules, les petits appendices sphériques ou aplatis, de même que les crochets placés au revers et qui retiennent l'épingle, ne sont pas rapportés ; on n'y

trouve ni soudures, ni filigranes; tout, à l'exception de l'épingle, est fondu d'une seule pièce. Parfois l'objet est retouché au ciseau.

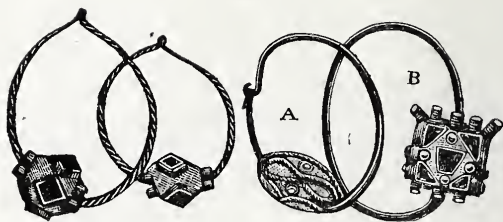
On rencontre des agrafes semblables, non seulement en Belgique et en France, mais aussi sur les bords du Rhin, en Bavière, en Autriche, et même en Hongrie. Le Musée national de Buda-Pesth en possède plusieurs. Nous avons vu, au Musée national de Munich, une fibule allongée analogue à celles que nous venons de décrire (fig. 8), toute couverte de verroterie rouge cloisonnée; de dimensions extraordinaires, elle mesure 15 centimètres de longueur sur 6 de largeur.

6 Les *épingles à cheveux* ne sont pas rares dans les tombes de femme; elles présentent souvent une grande perfection de travail. Il y en a d'or, d'argent et de bronze. Leurs têtes affectent tantôt la forme d'un oiseau à bec recourbé, tantôt celle d'un polyèdre ou d'autres figures singulières.

Les deux plus belles épingles à cheveux de l'époque franque que nous connaissions sont conservées au Musée diocésain de Liège, et furent découvertes il y a trois ans à Seny, petit village du Condroz, situé non loin de Huy. La tête de la première, en or battu, est de forme fuselée et toute couverte de filigranes granulés du travail le plus délicat, disposés en rinceaux; au milieu des filigranes sont sémés de petits triangles de grenat façonné en table sertis dans des bâtes surhaussées. La tête de la deuxième, également en or, a la forme d'une fleur dont le pistil est figuré par un grenat hémisphérique, et la corolle composée de feuilles d'or terminées par des bâtes vides qui sertissaient, sans doute, autrefois des perles ou de la verroterie de couleur.

7. Les *pendants d'oreilles* sont souvent, comme les épingles à cheveux, de petits chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Ils se composent généralement d'un anneau de grand diamètre, auquel est attaché un petit bouton d'or chargé de filigranes et de verroteries cloisonnées (fig. 9).

Fig. 9.



Pendants d'oreille trouvés à Franchimont (Namur).

8. Des *peignes* ont été extraits plus d'une fois des tombeaux francs. Il y en a de rectangulaires à deux séries de dents, et de triangulaires à une seule rangée de dents très fines. Ils sont quelquefois décorés de figures d'animaux fantastiques.

9. Les *colliers*, qu'on retire fréquemment des sépultures de femme, se composent de grains de matière, de forme et de dimensions différentes, enfilés sur un cordonnet. Les grains sont en verre et en pâte céramique diversement colorés, en ambre rouge brut ou régularisé au tour ; on en rencontre même, mais très rarement, qui sont en or battu. Ceux en verre et en pâte céramique ont souvent plusieurs couches éclatantes de couleurs, juxtaposées, rendues adhérentes par la cuisson, et dessinant des zigzags et diverses autres figures striées. Les couleurs qui dominent sont le rouge, le jaune, le vert, le brun, le bleu, le blanc et le noir.

Les dimensions des grains sont extrêmement variables ; on en trouve de très gros, tandis que d'autres ont à peine la grandeur d'un pois. On remarque parfois au collier une bulle en cristal ou un grain beaucoup plus volumineux que les autres ; il est possible qu'il y ait eu, dans l'emploi de cette bulle ou de ce grain, une intention superstitieuse des Francs encore païens, par exemple de s'en servir comme amulette.

Sous le rapport de la forme, la diversité des grains est plus grande encore. Il en est de sphériques, d'aplatis, de cylindriques, de cubiques, d'oblongs et en forme de polyèdre régulier ou irrégulier. On en trouve même qui

sont fabriqués en guise de petits bâtons dorés et colorés, imitant quatre ou cinq petites perles enfilées, perles qui d'ailleurs se séparent aisément.

Les grains en or battu ou en verre recouvert d'une mince feuille d'or, ont reçu le nom d'*olives d'or*, parce que leur forme habituelle offre une certaine analogie avec celle du fruit de l'olivier.

10. Les *bracelets*, ordinairement d'argent ou de bronze, plus rarement de verre, consistent régulièrement en un simple bandeau cylindrique aplati, ou, quelquefois aussi, contourné en torsade. Les uns sont entièrement fermés et présentent la forme d'un grand anneau; les autres, ouverts, ont assez souvent leurs extrémités terminées par une tête d'animal chimérique. On rencontre aussi des bracelets en ambre, en verroterie et en pâte céramique dont l'aspect ne diffère pas de celui des colliers.

11. Les *bagues* en or, en argent ou en bronze, sont le plus souvent de petit diamètre et formées d'un anneau muni parfois d'un chaton avec verroteries ou pierreries en cabochon.

12. Les *vases en terre cuite* constituent le complément obligé de toute tombe franque. Il s'en trouve régulièrement un ou deux aux pieds du squelette. Ces vases servaient, paraît-il, chez les Francs païens à contenir l'eau lustrale. Après leur conversion à la vraie foi, les Francs chrétiens continuèrent à renfermer des vases dans les tombeaux, mais ils changèrent la signification de cette cérémonie funèbre en remplaçant l'eau lustrale par l'eau bénite.

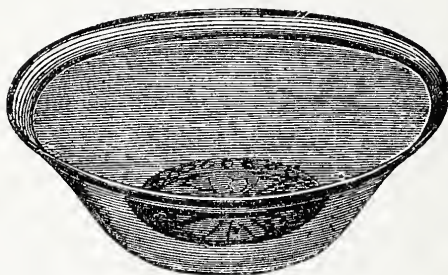


Urne funéraire
trouvée
à Strée (Namur).

Parmi ces vases, les uns, et c'est le plus grand nombre, sont en terre noire, les autres en terre rouge. Plusieurs ont la forme d'une petite urne et portent, sur la partie supérieure de la panse, des ornements d'un style tout à fait rudimentaire, imprimés à la roulette ou obtenus au moyen de la pointe d'un instrument tranchant (fig. 10). On trouve aussi des vases en forme de cruche, d'écuelle et de plateau.

13. Les *vases en verre* aux formes élégantes et variées qu'on trouve dans les sépultures franques, près de la tête ou des pieds du squelette, prouvent que l'art du verrier

Fig. 11



Vase en verre trouvé à Namur.

était arrivé chez ce peuple à un haut degré de perfection. La plupart sont en verre d'un jaune verdâtre, soufflé ou moulé; quelques-uns portent, comme ornements, de minces filets blancs ou colorés, posés après le soufflage ou mêlés à la pâte vitreuse.

Une des formes les plus communes est celle d'une jatte évasée (fig 11).

14. Des *vases en bronze*, des marmites, des écuelles, des plateaux et des bassins du même métal sont renfermés dans quelques tombeaux. On y trouve aussi des seaux dont l'anse et les cercles sont de bronze et les douves de bois. Celles-ci sont presque toujours consumées.

Nous passons sous silence une quantité d'autres objets de toute nature; tels que la fiche ou perçoir, les ciseaux, le briquet et les petits couteaux.

Parmi les objets dont nous venons de parler, il en est quelques-uns ornés de symboles chrétiens : on y voit la croix pattée et le monogramme du Christ. L'introduction du christianisme chez les Francs date de la fin du V^e siècle. La conversion de Clovis, en 496, fut suivie de celle de la majeure partie des tribus franques. Peut-être même le christianisme avait-il déjà, avant ce grand événement, fait quelques disciples dans nos contrées, principalement aux environs des grandes villes, où, grâce à la civilisation romaine qui ne s'y était jamais perdue entièrement,

l'Évangile, implanté dès les premiers siècles, ne cessa jamais de fleurir non obstant les irruptions des barbares. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on rencontre dans les tombeaux francs, particulièrement du VI^e siècle, des objets avec des symboles chrétiens.

Je termine, Messieurs et chers confrères, ces observations — trop longues peut-être — en constatant une fois de plus l'utilité des études archéologiques et le précieux concours qu'elles peuvent apporter à l'histoire proprement dite. Les fouilles des sépultures franques faites, depuis plus d'un quart de siècle, sur plusieurs points de la Belgique, nous révèlent la civilisation franque, jusqu'ici peu connue; elles nous montrent les Francs partagés en deux tribus très différentes sous le rapport des usages et du génie artistique. Elles nous indiquent aussi, d'une manière précise, la partie du territoire occupé par chacune des deux tribus : les Francs-Saliens dans les plaines de nos provinces septentrionales; les Ripuaires, au contraire, dans les parties montagneuses du Hainaut, du Luxembourg, de Namur et de Liège. Elles confirment enfin le fait de la conversion de Clovis et de la généralité du peuple franc vers la fin du V^e siècle.

Des résultats aussi beaux, aussi marquants que ceux que nous venons de signaler, doivent nous encourager à persévérer dans l'étude de nos antiquités nationales. Nous nous mettrons ainsi à même de fournir à nos historiens des renseignements utiles et qui pourront souvent suppléer avantageusement au silence des chroniqueurs contemporains.

SÉANCE DU 29 MARS 1885.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. E. Reusens, président, L. Delgeur, vice-président, P. Henrard, secrétaire ; L. Alvin, L. de Burbure, R. Châlon, E. Gife, P. Génard, G. van Havre, A. Henne, H. Hymans, M. Rooses, H. Wauwermans, membres titulaires ; MM. F. Baeckelmans, H. van Cuyck, L. Hendricx, Jacques, Soil, membres correspondants ; M. F. van der Straeten-Ponthoz, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. Balat, de Ceuleneer, Prost, membres titulaires ; Ant. Bamps, D. van de Castele, J. Freson, membres correspondants, et F. Wellens, membre honoraire¹.

Le procès-verbal de la séance du 1^r février est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture de deux lettres de M. Ant. Bamps, relatives aux découvertes des fers à cheval dont il a été question dans la dernière séance. Les fers trouvés, depuis quatre ans, dans les terrains aux environs de Hasselt, sont au nombre de près de cinq cents. Quelques-uns portent des traces de vivianite (phosphate de fer bleu), ce qui, selon M. Bamps, prouverait qu'ils proviennent de chevaux morts à l'endroit où ils ont été trouvés. Il ajoute que, dans le canton de Bilsen, l'opinion générale est que ces fers ont appartenu à la cavalerie de Jean de Weert. — Une caisse renfermant les mieux conservés des fers, un fragment de mors et une pioche trouvée à une profondeur de 1. m. 50 dans une couche de minerai de fer des marais, est adressée par M. Bamps à l'Académie. — M. le président nomme une commission, composée de MM. les colonels Henrard et Wauwermans,

¹ Le nom de M. L. A. J. PETIT, à Baudour, a été omis dans la liste des membres honoraires, page 20 du Bulletin.

P. Cogels et Oct. van Ertborn, pour examiner les pièces et présenter un rapport dans la prochaine séance.

Dans une de ses lettres, M. Ant. Bamps informe la Compagnie que l'on vient de découvrir à Neerharen, arrondissement de Tongres, canton de Mechelen-sur-Meuse, des substructions gallo-romaines fort importantes, occupant plus de 15 ares et qui paraissent avoir appartenu à une *villa*. Des fragments de fioles, de verres, de tuiles etc. y ont été découverts et, à côté d'une substruction qui paraît avoir été une tombe, on a découvert un squelette entier, assis et les bras levés.

L'Académie a appris avec douleur la mort d'un de ses membres correspondants, M. Félix Stappaerts, décédé le 3 mars, à Bruxelles. M. A. Henne a bien voulu se charger de la notice nécrologique dont il donne lecture. Elle sera insérée au Bulletin.

La question des mesures à prendre pour le Congrès des Sociétés d'archéologie est ensuite abordée. M. P. Génard est nommé, à l'unanimité, secrétaire général du Congrès, en remplacement de M. Anat. Bamps, qui a donné sa démission. — Il est décidé que le Congrès devra s'occuper d'abord de l'élaboration des statuts selon lesquels seront réglées les réunions annuelles des sociétés qui s'occupent, à un point de vue quelconque, de l'archéologie et que les sociétés anthropologiques et géographiques du pays y seront appelées; que l'on proposerait ensuite une série de questions à mettre à l'étude pour être discutées pendant la session de 1886. Une commission est nommée pour rédiger un projet de statuts; elle comprendra, outre le bureau actuel de l'Académie et le président sortant, MM. L. de Burbure, P. Génard, Gust. van Havre et Max. Rooses. Le projet sera présenté dans la prochaine séance de l'Académie, et tiendra compte de certaines idées échangées au sujet de la publication des comptes-rendus du Congrès.

Le secrétaire, interpellé sur la situation des publications de l'Académie, répond que la 3^{me} livraison du T. IX de la 3^{me} série des Annales est sous presse, que la 1^{re} livraison

du T. X sera distribuée dans quelques jours, qu'avant la fin de l'année ces deux volumes, et probablement aussi le T. I de la 4^{me} série, seront terminés. — Les trois cartes, qui devaient accompagner le T. VIII, sont gravées : l'une d'elles est tirée, les deux autres sont à correction, et l'auteur s'est engagé à colorier lui-même les limites des provinces. Aussitôt cette opération terminée, les cartes seront distribuées.

M. le président dépose sur le bureau, au nom de M. van de Castele, membre correspondant, une brochure intitulée : *Les meubles meublants d'un château princier aux XVII^e et XVIII^e siècles*, extrait du T. XVI des Annales de la Société archéologique de Namur. — M. le comte F. van der Straeten-Ponthoz offre à la Compagnie une brochure dont il est l'auteur, intitulée : *L'ombre du lion des Trazegnies, leurs sceaux et contre-sceaux*, 1176, 1374, 1417, extrait des Annales du Cercle archéologique de Mons, T. XVII. Des remerciements sont adressés aux deux auteurs.

M. H. Hymans donne lecture d'une notice intitulée : *Un nouveau maître anversois*. Il s'agit du graveur Jacques Blondeau que l'auteur restitue à l'école anversoise. — Cette notice sera imprimée au Bulletin.

M. Wauwermans informe l'assemblée que M. J. Schadde a élaboré un projet très heureux destiné à compléter le Steen. Le projet a été présenté à M. le Ministre des finances, chef du cabinet, et l'accueil qui lui a été fait permet d'espérer qu'une suite favorable y sera donnée.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

UN NOUVEAU MAITRE ANVERSOIS.

LE GRAVEUR JACQUES BLONDEAU.

Le vaste champ que l'école flamande ouvre à nos études par ses manifestations locales, le désir bien naturel de nous mieux éclairer sur l'origine et l'histoire des œuvres nombreuses qui chaque jour viennent frapper nos regards, ont dû certainement restreindre dans des limites assez étroites l'étude de cette classe de maîtres que le hasard des circonstances a fait vivre et travailler loin du sol natal et que pourtant nous voyons encore tenir à leur qualité de Flamands.

C'est le hasard aussi, sachons le reconnaître, qui, le plus souvent, révèle à notre attention ces expatriés et ce serait faire œuvre assurément méritoire de les suivre à travers leurs pérégrinations lointaines, en prenant pour point de départ les indications qu'il est encore possible de recueillir chez nous à leur sujet.

La présente notice ne vient pas solliciter une place au Panthéon des gloires nationales en faveur d'une personnalité de premier ordre ; si l'artiste qu'elle concerne mérita l'estime de ses contemporains, je n'entends pas toutefois lui assigner une influence bien haute sur les maîtres qui ont illustré notre école, particulièrement dans l'art de la gravure, car il s'agit d'un graveur.

Par le maniement du burin il se rattache à une catégorie d'artistes qui se sont à peine produits chez nous, artistes fort goûtés, surtout à Rome, au temps où ce sont les Néerlandais qui donnent la loi dans la ville éternelle et où Arnold van Westerhout, un Anversois, y prend comme éditeur une place prépondérante.

C'est du pinceau ou du crayon de Piètre de Cortone, de Cyro Ferri, que partent les principaux modèles livrés à leur burin plus amoureux de la correction que du coloris et qui prépare la gravure moderne. Corneille Bloemaert avait ouvert la voie et Michel Natalis, Albert Clouwet, Mathieu Greuter, Robert van Audenaerde, d'autres encore le suivent de près.

C'est parmi eux, et non le moindre, que Jacques Blondeau revendique sa place.

Il faut d'assez bonnes raisons pour entreprendre de revendiquer ce graveur pour notre pays, alors que, sur la foi de tous les dictionnaires et répertoires, il devrait appartenir à la France. — Il n'est pas un seul de ces livres qui ne nous dise que Blondeau est né à Langres, en 1639.

Aussi la *Biographie Nationale* et l'*Histoire de la gravure d'Anvers* de Verachter et Ter Bruggen le passent-elles sous silence. — Gori lui consacre une mention assez étendue dans ses *Notizie istoriche degli intragliamenti*, mais, chose assez singulière, évite de lui attribuer une nationalité.

Je fus surtout frappé de cette omission en voyant Blondeau s'intituler flamand, *Fiamengo*, sur une estampe allégorique d'après Solimène, composition où le Temps est vaincu par la gloire d'un prélat que ses armoiries font connaître comme Benoît Odescalchi, plus tard Pape, sous le nom d'Innocent XI.

Sans compter d'aucune sorte parmi les raretés, les planches de Blondeau ne paraissent pas s'être répandues de ce côté des Alpes, ce qui s'explique, sans doute, par le fait qu'elles reproduisent surtout des maîtres italiens et ont pour éditeurs des marchands établis à Rome et à Florence, qu'enfin l'œuvre se compose en majeure partie de portraits de prélats romains.

Le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale à Paris possède un assez volumineux recueil de ses planches. J'ai pu constater en le parcourant que Blondeau, à plus d'une reprise, s'intitule Anversois, *Antverpianus*, *Antverpiensis*.

Malgré son apparence peu flamande, le nom de Blondeau

est assez répandu à Anvers. Parfois il s'y transforme en Blondeeuw ou Blondeus. — On le trouve orthographié de cette manière dans les *Liggeren* de la gilde de St.-Luc, publiés par notre savant confrère M. Ph. Rombouts en collaboration avec feu M. van Lerijs. Jacques Blondeau y apparaît en 1666 comme travaillant chez Frédéric Bouttats. Il devait être à peine âgé de onze ans, car les anciens registres de la paroisse de Notre-Dame nous montrent qu'il fut présenté au baptême le 9 mai 1655 comme fils de Jean Blondeau et de Barbe de Printer, le parrain étant Jacques Blondeau, sans doute un oncle, et la marraine Anna Pusseel.

Ainsi donc, il est permis d'affirmer que Jacques Blondeau n'est point né à Langres en 1639, mais à Anvers en 1655, et qu'il a reçu ses premières leçons dans l'art de la gravure de Frédéric Bouttats, assurément de beaucoup inférieur à lui en talent.

Toutefois, au mois d'octobre 1665 « le petit Blondeau, » comme on le surnomme, séjourne à Paris, où il apprend déjà à dessiner, car le journal de voyage du cavalier Bernin, rédigé par M. de Chantelou et dont M. Ludovic Lalanne a entrepris la publication ¹, parle de lui dans les termes suivants : « le petit Blondeau lui a montré ses académies et il les a trouvées assez bien pour un jeune homme ; mais il faut aller à Rome lui a-t-il dit ; voilà l'âge des jeunes-gens pour y aller, car il faut que ce soit avant qu'ils aient vingt ans et qu'aussi ils ne soient pas trop jeunes. »

Le surlendemain il est encore question du petit Blondeau. « J'oubliais de dire, écrit M. de Chantelou, le 14 octobre, qu'en venant on lui a parlé (c'est-à-dire à Colbert), du petit Blondeau pour aller à Rome. » ²

¹ Journal de voyage du cavalier Bernin en France, par M. de Chantelou, *Gazette des Beaux-Arts*, 2^e période, tome XIX, p. 453, Paris (1884).

² Ibid. page 463.

Blondeau y alla en effet, et y passa la majeure partie de son existence, mais nous venons de voir qu'il ne franchit les Alpes qu'après un séjour dans sa ville natale.

Aucun doute ne peut subsister, du reste, sur l'identité de notre compatriote avec le graveur romain, puisque celui-ci s'intitule à diverses reprises Anversois sur les planches même qui nous le font connaître.

Il est superflu de donner ici la nomenclature des œuvres de notre graveur. Je ne sache point qu'il ait reproduit aucune peinture flamande. -- Ses modèles de prédilection appartiennent à l'école romaine : Piètre de Cortone, Cyro Ferri, François Solimène, J. M. Morandi, J. B. Gaulli, Marc Mangani, Ant. Lesmo, Bombelli. Son principal éditeur est J. B. de Rossi ou de Rubeis.

La qualité de « flamengo » n'est inscrite que sur les armoiries d'Innocent XI ; celle d'Anversois nous est révélée par un portrait de Joseph I^{er}, roi de Hongrie, couronné le 9 décembre 1687. C'est un buste entouré d'un ovale décoré de palmes, sommé de la couronne de St.-Étienne et supporté par un aigle qui rompt le croissant. — La planche est publiée à Rome chez Rossi.

La qualification d'Anversois apparaît encore sur l'image de Marie Béatrix d'Angleterre, dédiée à la duchesse Laure de Modène et publiée également à Rome ; on la rencontre, enfin, sur la gigantesque Chronologie des Rois d'Espagne depuis Ataulphe jusqu'à Charles II.

Les auteurs qui se sont occupés de Blondeau le font mourir à Rome en 1698. De fait, aucune date postérieure inscrite sur ses planches ne peut être acceptée avec certitude, car s'il existe des portraits de cardinaux romains, tels, par exemple, que celui du cardinal Negroni avec une date plus rapprochée de nous de vingt ans, cela ne veut pas dire que Blondeau vécût encore. — J'ai remarqué, en effet, que les mentions de l'espèce n'apparaissent qu'au deuxième état des planches et il est permis d'en conclure que ce sont là des réimpressions postérieures à la mort du signataire de l'œuvre.

En résumé, nous avons plus de preuves qu'il n'en faut pour restituer à l'école d'Anvers un maître qui n'est pas, si l'on veut, une individualité marquante, mais qui ne le cède ni en adresse ni en fécondité à aucun artiste maniant le burin de son temps. La pléiade de nos graveurs, à la fin du XVII^e siècle, n'est pas brillante à ce point que nous ne puissions accueillir avec honneur le praticien qui, malgré sa longue absence, aime encore à se souvenir qu'il est des nôtres.

HENRI HYMANS.

FÉLIX STAPPAERTS

MEMBRE CORRESPONDANT

notice par Alex. Henne.

MESSIEURS,

Si vive, si constante qu'ait été mon affection pour l'homme dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, il serait inopportun de renouveler ici les sentiments de douleur et de regrets que sa perte a inspirés, perte cruelle qui a porté le deuil dans le cœur de ses parents, de ses nombreux amis. Mais je suis certain de répondre à vos désirs en venant rendre hommage à la mémoire d'un confrère dont vous aviez depuis longtemps apprécié le mérite ¹.

Marie-Julien-Michel-Félix Stappaerts, mort le 3 de ce

¹ Stappaerts a été nommé correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique, le 29 octobre 1876.

mois (mars 1885), était né à Louvain, le 25 avril 1812 ¹. Après avoir reçu de Jacotot les premiers éléments des lettres, il fut placé dans la principale école primaire de Louvain, tenue par un vieux magister appelé le père Ansiau. Il ne fit pas d'humanités; seulement, il assista en amateur à certains cours de l'ancienne Université de Louvain, notamment au cours de littérature française du baron de Reiffenberg. Ses dispositions naturelles furent cultivées par un père intelligent, et une étude sérieuse des grands écrivains donna un prompt essor à sa vivacité de conception.

En même temps qu'il suivit les cours de l'Académie de Louvain, il reçut des leçons de dessin et de peinture de François Van Dorne. De bonne heure, il eut le goût des arts et on le vit rechercher la société des artistes parmi lesquels il a toujours compté beaucoup d'amis ².

Stappaerts débuta dans des publications périodiques et

¹ Il était fils de Jean-Baptiste-Benoit, et de Catherine-Julienne Thielens, Il appartenait par son père à une famille de négociants aisés. Son grand-père Lambert Stappaerts, originaire d'Anvers, était venu s'établir à Louvain, où il acquit le droit de bourgeoisie en 1779; il y exerça les fonctions de conseiller municipal, depuis l'an XIII jusqu'en 1814, et celles de juge au tribunal de commerce.

Le père de Félix, homme d'un esprit fin et délicat, grand ami des beaux-arts, fut conseiller de régence pendant toute la durée du régime hollandais.

Son aïeul maternel, Michel Thielens, était brasseur. Il fut maire de Louvain, en 1794.

² Van Dorne, artiste louvaniste, le peignit enfant (Ce portrait appartient aujourd'hui à son filleul M. Félix Ouverleaux). Van der Hart le représenta avec sa famille (ce dessin à la mine de plomb a été donné par Stappaerts à son ami et parent, par alliance, M. le président Bosmans, à Louvain), et lithographia son portrait. Lambert Mathieu, directeur de l'Académie de Louvain, le peignit en pied (Stappaerts a donné ce dessin à son ami le notaire Liévin Hollanders, de Louvain). Stallaert, professeur à l'Académie de Bruxelles, en a fait un médaillon (Il appartient à Madame Albert Nyssens, née Marie Stappaerts, nièce et héritière de Félix, à Louvain), et le sculpteur Isidore Derudder, un buste (Il a été légué à M. le président Bosmans).

se signala par des travaux de littérature et de critique d'art que publièrent l'*Émancipation*, le *Télégraphe*, le *Journal de Bruxelles*, l'*Observateur* et le *National* dont il eut, pendant quelques années, la direction. En 1841-1842, sous le pseudonyme de Frans Hals, il écrivit pour le *Journal de Louvain* quelques feuilletons portant le titre de *Lucioles*. Vers la même époque, il médita le plan d'un roman historique dont Jansénius aurait été le héros; mais pris et repris à diverses reprises, ce projet est resté sans suite.¹

Des revers de fortune faillirent arrêter le jeune écrivain dans la carrière où l'avait entraîné une irrésistible vocation. Pour remplir la sainte mission qu'il s'était imposée, devenu le soutien de sa famille, il se soumit à une vie d'abnégation et de dévouement.

Il quitta Louvain pour Bruxelles, où les relations qu'il s'était créées dans le monde des arts et des lettres lui procurèrent (1844) un emploi de premier commis au ministère de l'intérieur. Placé à la direction des beaux-arts, il était dans un milieu conforme à ses goûts, mais la position n'était guère lucrative et pour satisfaire à des obligations noblement contractées, il lui fallut se livrer à un travail excessif. Grâce à une imagination féconde, à une mémoire heureuse, il collabora activement non seulement aux journaux quotidiens que nous avons cités, mais encore à divers recueils périodiques : à la *Revue Britannique* dont il dirigea longtemps l'édition belge; à la *Renaissance*, à la *Revue de Belgique*, à la *Revue trimestrielle*, à la *Revue mensuelle*, au *Journal des Beaux-Arts*.

C'est alors aussi qu'il publia plusieurs examens raisonnés de nos expositions nationales des beaux-arts; des notices pour le *Musée historique belge* dirigé par Calamatta, et pour les *Monuments d'architecture et de sculpture* dessinés par F. Stroobant; un remarquable travail sur la colonne

¹ L'idée de ce roman lui avait été inspirée par la tour du célèbre prélat d'Ypres qui s'élève sur les bords de la Dyle, dans le jardin de l'institut Paridaens.

du Congrès, qui eut deux éditions, et une charmante étude sur les peintures murales exécutées par quelques-uns de nos peintres d'histoire dans l'habitation du docteur Nollet. N'oublions pas enfin une intéressante histoire de la gravure ; une description de la ville de Liège (*Belgique monumentale*) et des notices biographiques : Otto Venius, Crayer, Van der Burch (*Belges illustres*).

Rappelé à Louvain par de graves intérêts, Stappaerts s'était vu obligé de quitter sa place au département de l'intérieur (1845). Lorsque ses soins, ses sacrifices eurent abouti à un heureux et honorable résultat, il revint à Bruxelles et fut bientôt attaché au secrétariat de l'Académie de Belgique nouvellement réorganisée (1845). En 1847, cette Académie lui confia la direction de sa bibliothèque, emploi qu'il conserva jusqu'en 1868. L'état de sa santé, déjà ruinée, l'obligea alors à demander sa retraite, qui lui fut accordée le 7 septembre de cette année.

Le 9 janvier de la même année, il avait été élu correspondant de la classe des beaux-arts, dont il devint membre dix ans après.

Ses confrères n'avaient pas attendu son admission dans leur compagnie pour l'apprécier. A peine fut-elle organisée (1860), que la commission de la Biographie nationale l'appela à faire partie de son bureau, en qualité de secrétaire adjoint. Elle le chargea de la tâche délicate de reviseur littéraire des articles destinés à ce recueil, auquel lui-même collabora activement jusqu'en 1883. Ayant alors déjà le pressentiment de sa fin prochaine, il se démit de ces fonctions, les dernières qu'il eut conservées.

Journaliste, critique d'art, biographe, Stappaerts avait eu l'occasion de donner des témoignages de son érudition, d'un jugement solide, des agréments de son style ; mais la scène où il se produisit longtemps était trop restreinte. Il hésitait, il cherchait : un ami lui montra, lui ouvrit la voie où il trouva une position conforme à ses goûts, à ses aspirations, à la nature de ses études.

L'archéologie, cette science si importante, si indispen-

sable pour la connaissance de l'état social, des mœurs, des usages, des monuments, des costumes des siècles passés, est restée, jusqu'à nos jours, fort négligée par les artistes. Je ne citerai ni les bizarreries, ni les drôleries que l'ignorance a engendrées chez les gothiques. Qui n'a vu, au Musée de Bruxelles, Dieu, en évêque, tirer Ève d'une côte d'Adam, et bien d'autres choses de l'espèce encore ? Si l'archéologie avait déjà, au XIV^e siècle, attiré l'attention des savants et des poètes ; si l'étude de cette science s'était développée au siècle suivant lorsque refleurirent les lettres et les arts, elle était restée sans traces dans la plupart des ouvrages de peinture. Qui n'a entendu parler des arquebusiers espagnols gardant le sépulcre du Christ ? Dans une œuvre du siècle dernier, l'église de Marchienne-au-Pont n'exhibe-t-elle pas un Saint Hubert dont le cheval, richement caparaçonné, a dans ses fontes des pistolets d'arçon ¹ ?

Rubens habillait la Vierge et les saintes à la mode des cours de Paris et de Bruxelles ; pour les soldats juifs et romains, il affectionnait le brillant uniforme de nos célèbres bandes d'ordonnance. Il en était de même dans tous les pays et chez tous les artistes. Ils n'hésitaient pas à représenter les « disciples de Jésus-Christ avec des mitres d'évêque ; Tarquin vêtu d'un pourpoint espagnol ; les femmes grecques et romaines avec les robes de nos ancêtres ; les mages enveloppés dans un manteau de brocart ; les patriarches avec un turban, et la reine de Carthage expirant sur le bûcher au milieu d'une garde suisse ². »

L'art dramatique de même se ressentit longtemps de cette ignorance. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, on vit les

¹ Le cadre de ce tableau, sans nom d'auteur et dépourvu de toute valeur artistique, porte cette inscription « Les habitants de Marchienne me commandèrent pour être préservés de la rage. 1793. »

Les comptes de la fabrique ne font mention ni du nom du peintre, ni du prix d'achat. On suppose qu'il aura été produit ensuite d'une souscription publique et placé dans l'église en dehors de l'intervention de l'administration ecclésiastique.

² ANDRÉ LENS, *Le Costume* (édition de 1776). Introduction, VII.

héros de la tragédie en habits français les plus à la mode ; Alzire, Roxane en grandes robes de la cour de Versailles ; les soubrettes et les paysannes en paniers de quatre aunes , gantées jusqu'aux coudes et la tête fréquemment surchargée de diamants.

Pour réformer ces habitudes surannées du costume ; pour qu'on ne vit plus Néron ôter poliment son chapeau à Agrippine, que de vains efforts tentèrent Lekain, M^{me} Clairon, Larive, ainsi que M^{me} Favart et M^{me} Saint-Huberti ! Alors pourtant avait déjà paru l'histoire de l'art de Winckelman, cet admirable traité d'archéologie !

Il était réservé à Talma de triompher de tous les obstacles , et son succès , il le déclara maintes fois , il le dut en grande partie, à un Belge, à André Lens *Le Costume ou essai sur les habillements de plusieurs peuples de l'antiquité*, que ce savant artiste publia en 1776, 23 ans avant que l'archéologie fût professée à Paris par le laborieux Millin, l'aida à convaincre les Français que l'art doit avoir la vérité pour caractère et pour guide.

Mais si le grand tragédien parvint à prouver qu'il fallait représenter les Grecs comme étaient les Grecs, et les Romains comme étaient les Romains, les peintres n'admirent pas de sitôt ce que disait Lens , que la vérité ne peut être remplacée ni par la composition, ni par le coloris, ni par l'exécution.

Du reste, dans toutes les écoles, dans la société on pratiquait le style poétique sans se préoccuper du style historique ¹. On laissait tomber en ruine les superbes monu-

¹ Ce n'est que de nos jours que l'Italie se soumit à la réforme imposée par Talma , et c'est à une artiste dont le nom nous est resté bien cher , l'illustre Malibran, qu'il faut en attribuer l'honneur.

Lorsque, en 1832, elle parut pour la première fois sur le théâtre de Saint-Charles à Naples, elle s'étonna d'y trouver encore un amalgame, un anachronisme de costumes qui nuisaient considérablement à la vérité des effets scéniques, et elle exigea un changement radical pour les pièces de son répertoire.

Modifier des habitudes invétérées en occasionnant de grands frais

ments du moyen-âge et de la renaissance ; il fallut le chef-d'œuvre d'un illustre poète pour appeler sur eux l'attention publique. Après l'apparition de *Notre-Dame de Paris*, on se mit à examiner ce qui avait échappé aux modernes vandales ; on s'éprit de ce qu'on avait méprisé et l'on ne tarda pas à comprendre combien l'étude de l'archéologie est indispensable à quiconque aspire au noble titre d'artiste.

Si évidente que soit cette vérité, dans nos écoles elle resta longtemps encore à l'état de théorie, et bien des années s'écoulèrent avant que la théorie fût réduite en pratique. C'est en 1861 que, sur la proposition du directeur intérimaire de l'Académie royale des beaux-arts de Bruxelles, l'administration de cette ville créa un cours d'archéologie et d'histoire, et le confia à notre regretté confrère.

Stappaerts avait enfin trouvé sa sphère d'activité. Improvisé professeur, il montra, dès son début, l'intelligence et le dévouement qu'exigent ces fonctions si importantes et si délicates. De nouvelles études élargirent le cercle de ses connaissances ; il se fit érudit, remonta aux origines les plus lointaines, recueillit partout, chez les anciens comme chez les modernes et les contemporains, les données historiques qu'il exposa avec succès dans ses leçons.

Doué d'une élocution facile et sympathique, d'un esprit clair et élevé, d'un grand bon sens, il captiva l'attention de ses auditeurs. Son érudition, exempte de pédantisme,

aux directeurs et aux acteurs dans un pays où les saisons théâtrales sont de courte durée, n'était pas chose aisée. Pour réussir, la grande artiste ne recula devant aucune résistance, devant aucune difficulté. Elle se livra à de véritables études archéologiques, dont beaucoup de précieux documents nous ont été conservés

Un de nos honorables confrères, M. le colonel du génie Wouwermans, possède une collection de costumes qu'elle fit copier dans les manuscrits de Venise, et d'autres qu'elle composa elle-même pour tout le personnel des pièces où elle devait paraître, ajoutant au dessin des indications minutieuses sur la forme et la couleur. Tels sont, par exemple, les dessins des costumes de *Marie Stuart*, qui fut un de ses grands succès à Milan, en 1834.

implantait la science d'une manière spirituelle et toujours intéressante; il avait l'art d'instruire sans jamais fatiguer.

Il ne se bornait pas à indiquer les monuments, les costumes, les armes, les cérémonies, les attributs, tout ce qui permet de connaître et de juger les temps passés; il pénétrait dans la philosophie de l'art. Il estimait qu'il est salutaire d'établir par des faits la solidarité d'un bon jugement avec le bon goût, de la beauté artistique avec la beauté morale.

Les prémices du cours en justifiaient l'utilité ainsi que le choix du professeur. Au premier concours d'archéologie, qui eut lieu en 1862, le jury chargé de le juger loua l'administration communale d'avoir créé un enseignement d'une incontestable utilité et exprima la plus vive satisfaction des résultats déjà obtenus. Les années suivantes virent fréquemment renouveler ce dernier éloge.

Les élèves se pressaient en foule à ce cours et ils ne furent pas les seuls qu'y attira la parole si nette et si attrayante du nouveau professeur. Plusieurs de ses collègues se firent un plaisir de l'entendre, et sa renommée s'étendit au point que plusieurs jeunes gens studieux sollicitèrent la faveur d'assister à ses leçons bien que, se destinant à des carrières étrangères aux beaux-arts, ils n'appartinssent pas à l'Académie.

Du commerce le plus agréable, Stappaerts accueillait avec aménité les jeunes gens qui allaient fréquemment le consulter. Là, dans des causeries intimes, il renouvelait, il étendait ses commentaires sur l'histoire de l'art, sur les immortelles productions des anciens; mettant en parallèle leurs œuvres et celles des grands maîtres du moyen âge et de la renaissance; mêlant à ses dissertations d'intéressantes études sur les beaux siècles des arts et des lettres.

Il a puissamment contribué par ses leçons et par ses conseils à l'impulsion qui s'est produite dans le mouvement littéraire chez les élèves de l'Académie de Bruxelles. Guidés par lui, beaucoup d'entre eux se sont adonnés à de saines lectures; se livrent à des recherches dans nos bibliothèques;

ont pris le goût des livres. Déjà l'on a constaté les effets de cet heureux mouvement dans mainte œuvre de nos jeunes artistes : beaucoup ont compris que le sublime de l'art ne consiste pas seulement dans l'habileté de la main, dans le sentiment de la couleur, mais qu'il faut y joindre une instruction sérieuse, sans laquelle on tombe souvent dans les travers d'une folle et ridicule imagination.

Toujours préoccupé des moyens d'assurer les progrès de ses élèves, Stappaerts ne vécut plus que dans ses livres, Pour chacune de ses leçons, il se livrait à des travaux qui achevèrent de déranger sa frêle santé. Le mal dont il endurait depuis longtemps l'acuité offrait des symptômes de plus en plus alarmants.

Mais il puisait une stoïque résignation dans son énergie, dans sa gaité qui navrait de douleur les témoins de ses souffrances. Il se raidit contre elles jusqu'au jour où les forces physiques lui firent complètement défaut. Lorsqu'il se vit enfin obligé de demander un suppléant pour son cours, puis d'abandonner sa chaire, le chagrin de se séparer de ses élèves fut des plus cuisants.

La séparation toutefois n'était qu'apparente ; ils restèrent ses amis et il ne se déroba jamais à ceux qui réclamèrent ses conseils ou son appui.

Stappaerts fut pensionné le 1^{er} octobre 1878, et sur la proposition, prise à l'unanimité par le conseil académique, l'administration communale lui conféra le titre de professeur honoraire. Il ne cessa de faire partie des jurys d'esthétique, d'archéologie et d'histoire.

Après vous avoir dépeint l'éminent professeur, l'érudit qui contribua efficacement à l'union des arts et des sciences historiques, le charmant écrivain qui joignait l'*humour* à une sérieuse et intelligente critique, qu'il me soit permis, Messieurs, de vous parler de l'homme de bien, de l'homme de cœur. Ce sera démontrer davantage encore combien grande est la perte que nous avons faite.

Il était impossible de connaître Stappaerts sans l'aimer, sans lui vouer une profonde estime. Tous ceux qui ont

vécu dans son intimité savent ce qu'il avait de bonté, de franchise, de loyauté. L'amitié, pour lui, n'était pas un vain mot; aussi peu d'hommes comptèrent-ils autant d'amis. Ceux-ci n'oublieront jamais sa bienveillance naturelle, l'abnégation de soi-même dont il donna maint exemple, sa vie marquée par tant d'actes de dévouement et de sacrifices. Personne ne poussa plus loin que lui la reconnaissance des bienfaits reçus; loin de les méconnaître, il se complaisait à rappeler les services qu'on lui avait rendus.

Il avait des habitudes libérales; aussi désintéressé que probe, il consacrait la majeure partie de ses traitements à de bonnes actions. Quand il rémunérait ses subalternes, ses serviteurs, c'était avec une délicatesse qui doublait la valeur de la récompense. Quoi d'étonnant dès lors que dans toutes les positions qu'il a occupées sa mémoire soit restée honorée et chérie?

Après de longues et cruelles souffrances, Stappaerts s'est éteint calme et la conscience satisfaite. Il a été accompagné jusqu'à sa dernière demeure par une foule d'amis. Son éloge était dans toutes les bouches; la douleur de sa perte dans tous les cœurs. On pleurait l'homme de talent et plus encore l'homme de bien; car on avait trouvé en lui, à côté de la science, les qualités de l'âme; à côté d'un noble caractère, la véritable vertu.

SÉANCE DU 31 MAI 1885.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. E. Reusens, président, L. Delgeur, vice-président, P. Henrard, secrétaire ; L. de Burbure, P. Génard, A. Henne, H. Hymans, J. Schadde, de Schoutheete, membres titulaires ; MM. F. Baeckelmans, P. Cogels, L. Hendricx, Oomen, M. Philippson, Rombouts, van Cuyck, membres correspondants ; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : M. G. van Havre, membre titulaire ; Ant. Bamps, E. Soil et van de Castele, membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 19 mars est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture de deux lettres de M. Goemaere dont une, remerciant de sa nomination de membre correspondant et datée de février, avait été égarée.

M. Diegerick fils, conservateur-adjoint des archives de l'État à Gand, adresse à l'Académie une brochure dont il est l'auteur, intitulée : *Manifestation en l'honneur de M^r Vandenpeereboom, ministre d'État*. Bruges, 1883 et une autre, intitulée : *VARIA YPRENSIA. Ypres et Warneton, conflit de Juridiction au XV^e siècle*, par Alph. Vandenpeereboom, Bruges, 1884.

M^r Diegerick a bien voulu se charger d'écrire pour le Bulletin, la notice nécrologique de feu notre confrère, M^r Alph. Vandenpeereboom, membre honoraire.

La rédaction de *The American Journal of Archæology and of the history of the fine arts*, qui se publie à Baltimore (Etats-Unis) demande l'échange avec les Annales et envoie la première livraison de ses publications. — La demande est prise en considération.

M. Platon Loukashevits de Kieff, fait hommage à l'Académie de six volumes de ses œuvres en langue russe, inti-

tulés : T. I. *Explications de noms assyriens* (1868) ; T. II. *Etymologies de la langue grecque* (1869) T. III. *Etymologies de la langue latine* (1871). T. IV. *Etymologies de la langue hébraïque* (1881). T. V. *Recherches sur la durée de l'année solaire*. T. VI. *Exposé des lois principales de l'astronomie naturelle* (1884). Remerciements.

Il est donné lecture d'une dépêche du 7 mai de M. le Ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics, informant l'Académie qu'un subside de 1200 frs. est mis à la disposition de la Compagnie pour la mettre à même de continuer ses publications.

Le Collège des Bourgmestre et Échevins de la Ville d'Anvers a mis également à la disposition de l'Académie le subside de 1000 frs, voté par le Conseil Communal, pour l'aider à publier le *Recueil des monnaies frappées à Anvers*.

M. Petit, curé à Baudour et membre honoraire, a fait parvenir un manuscrit intitulé : *Statistique, histoire et archéologie. Les communes du canton de milice et de justice de paix de Lens en Hainaut*, M. le président désigne comme commissaires, chargés d'examiner ce travail, MM. P. Génard, et P. Henrard.

M. le président communique, de la part de M. van de Castele, membre correspondant, divers extraits de protocoles de notaire en 17^e siècle, empruntés aux archives de l'État de la province de Namur, et relatifs à divers sujets. — MM. L. de Burbure et P. Génard sont chargés de l'examen de ces extraits.

Il est donné lecture du rapport de la commission chargée de l'examen des fers à cheval et autres objets envoyés par M. Ant. Bamps, membre correspondant. Les conclusions du rapport sont adoptées et l'assemblée en vote l'impression au Bulletin.

Le secrétaire donne également lecture d'une lettre de M. Ant. Bamps, et de la minute de son rapport au gouverneur de la province de Limbourg sur une visite faite à Neer-

haeren, aux substructions dont il a été question dans la dernière séance. M. le président, délégué du gouvernement pour examiner ces vestiges d'anciennes constructions, fera connaître à la prochaine séance les résultats de son examen.

M. Martin Philippon, membre correspondant, donne lecture d'une notice intitulée : *Le séjour du prince et de la princesse de Condé en Belgique (1609-1610)* ; l'impression au Bulletin en est votée.

Le secrétaire donne lecture du projet de programme du Congrès archéologique et des avant-projets des statuts et du règlement de la Fédération archéologique et historique de Belgique, élaborés par la commission nommée dans la séance du 29 mars. Après discussion, l'assemblée décide l'impression de ces trois pièces avec les modifications qui y ont été apportées, et leur distribution aux sociétés adhérentes au Congrès. Il est décidé que le Congrès se tiendra à Anvers, les 27, 28, 29, et 30 septembre prochain.

M. le président communique une demande de M. Oomen tendante à la publication, dans le Bulletin, du catalogue de la Bibliothèque de l'Académie existant en manuscrit. Il est décidé de chercher s'entendre à ce sujet avec la Ville, qui publie en ce moment le catalogue de la Bibliothèque communale, à laquelle celle de l'Académie est annexée.

La séance est levée à 3 heures.

RAPPORT.

Sur l'origine présumée des fers à cheval trouvés dans les prairies aux environs de Hasselt et présentés à l'Académie d'Archéologie par M. ANT. BAMPS, membre correspondant.

MESSIEURS,

L'envoi de M. Ant. Bamps, soumis à la commission que vous avez nommée dans votre séance du 29 mars dernier,

se compose de huit fers à cheval, d'un pic et d'un mors de filet. Ils composent la partie la mieux conservée des objets retrouvés dans les prairies des environs de Hasselt.

Sans vouloir essayer ici l'histoire de la ferrure, qu'il nous soit permis de dire que les fers paraissent être une invention celte ou que, tout au moins, les Celtes en ont été les importateurs en Europe, car les Mongols paraissent les avoir appliqués depuis les temps les plus reculés. Ni les Grecs, ni les Romains ne connurent la ferrure ; c'est tout au plus s'ils appliquèrent aux pieds des chevaux ce qu'on appelait des *Hipposandales*, attachées avec des liens et non avec des clous, fabriquées en fer ou en bronze, quelque fois en argent ou en or, comme les hipposandales des mules de Poppée, la maîtresse de Néron.

Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, la maréchalerie resta absolument étrangère à toute notion scientifique : en appliquant un fer sur les pieds des chevaux, les maréchaux n'avaient absolument en vue que de préserver la corne de l'usure, et ne s'occupaient en aucune façon de l'influence que pouvaient avoir l'application du fer sur la corne, la forme des pieds et les applombs des chevaux. Jusqu'alors, il n'y a pas trace de maréchalerie orthopédique ou chirurgicale.

En 1564, Cesar Fioschi publia le premier traité de maréchalerie, remarquable pour l'époque, mais qui n'eut aucune influence sur l'art de la ferrure. Il faut arriver jusqu'en 1756 pour trouver dans Lafosse, père, maréchal des petites-écuries du roi de France, le véritable inventeur de la méthode rationnelle de ferrer un cheval.

Six des fers soumis à votre commission, par leur taille et les crampons qui terminent leurs deux branches, semblent avoir appartenu à des chevaux de trait ; deux sont encore munis de leurs clous. Un autre fer, très peu usé, plus petit que les autres, muni d'un seul crampon, encore garni de cinq clous et ayant appartenu à un pied gauche de derrière, est certainement le fer d'un cheval de selle et son mode de ferrure, à rainure, indique qu'il était anglais. C'est là, remarquez-le, Messieurs, une ferrure toute contemporaine.

Le 8^e fer enfin , sans étampures, est un fer orthopédique. Il a dû être appliqué à un cheval donc la sole était absente ; il devait être maintenu par un autre fer Si vous remarquez que l'orthopédie , appliquée aux pieds des chevaux , date d'un siècle à peine , vous vous convaincrez plus encore de l'origine récente des fers en question.

Voici à ce sujet l'avis d'un des membres de la commission dont la science géologique vous est bien connue : „ Les fers „ ne me paraissent pas fort anciens : l'oxydation ne les a „ que fort peu corrodés , et s'ils avaient séjourné plusieurs „ siècles dans un sol humide , le métal aurait complètement „ disparu. Il est probable que les prairies en question auront „ servi de pâturages à de nombreux chevaux, et que, souvent „ humides , elles ont retenu les fers des chevaux dont „ les pieds s'enfonçaient dans le sol. Si les fers avaient „ appartenu à des chevaux qui auraient péri dans un „ combat de cavalerie , on retrouverait des ossements et „ des dents. — Quant au pic , il a servi incontestablement „ à l'exploitation des limonites de prairie et son état de „ conservation indique que son ensevelissement est très „ récent „ — On l'a trouvé à 1 m. 50 au dessous de la surface du sol , il est vrai ; mais sans doute au fond d'un trou qu'il avait aidé à creuser.

Nous ajouterons que les traces de *vivianite* ne prouvent pas , comme le croit M. Bamps, que les fers étaient fixés à une substance animale lorsqu'ils se sont perdus dans le sol , la vivianite se rencontrant communément isolée dans les terrains d'alluvion à Anvers et sans doute aussi dans la Campine.

En résumé , la commission émet l'avis que les objets, fers, pics et mors de bride, trouvés dans les prairies des environs de Hasselt , sont relativement récents , plusieurs même contemporains , et qu'ils paraissent avoir appartenu à des chevaux de troupe et autres mis au pâturage dans les prairies où ils ont été découverts.

Le rapporteur,
P. HENRARD.

LE SÉJOUR DU PRINCE ET DE LA PRINCESSE DE CONDÉ en Belgique.

1609 ET 1610.

Tout le monde a entendu parler du *Grand dessein* prêté à Henri IV de France, de cette intention qu'il aurait eue, vers la fin de sa vie, d'établir dans la chrétienté une paix éternelle, en y constituant quinze Etats qui, tous à peu près de la même grandeur et de la même puissance, seraient indissolublement unis pour ne composer qu'une république chrétienne. Si désormais l'on devait se battre, ce ne serait plus que contre les Turcs. On croyait sérieusement, sur l'autorité des *Mémoires* de Sully, que le rusé Béarnais avait en réalité médité un projet aussi chimérique. Dans ces derniers temps, cependant, quelques auteurs n'ont pas craint de combattre une opinion si bien accréditée, et cela en faisant ressortir ce que pareil plan présentait d'irréalisable et en démontrant les nombreuses contradictions dont Sully lui-même s'est rendu coupable en exposant le *Grand dessein*. En France, M. Bazin y a contredit, ¹ et parmi les Allemands MM. de Ranke ² et Ritter, ³ et moi. ⁴ Enfin, un coup mortel a été porté à l'invention hardie de Sully par le beau travail de notre honorable

¹ Michaud et Poujoulat, Collection de mémoires, série II, t. II, notice p. XV.

² Saemmtliche Werke, t. IX p. 104.

³ Abhandl. der bair. Akad. Munich 1871.

⁴ Heinrich IV und Philipp III, t. III p. 327 ss.

confrère, M. le colonel Henrard, sur Henri IV et la princesse de Condé. Publié une première fois en 1870, il a été complètement remanié, augmenté de nouveaux matériaux très importants et débarrassé de son appendice de pièces justificatives, en 1885.¹ Cette œuvre se distingue autant par l'étendue et la sûreté de ses renseignements que par un style vif et châtié et par l'intérêt du récit. Elle prouve victorieusement que, si Henri IV, en 1610, était sur le point de faire la guerre à l'Espagne et à la Belgique, ce ne fut point pour réaliser la *république chrétienne*, mais surtout pour replacer sous son autorité la princesse de Condé, envers laquelle il se sentait porté irrésistiblement par un amour sénile. Notre savant confrère me permettra cependant de dire qu'il n'a pas entièrement épuisé son sujet et que, s'il l'a très bien développé dans tous ses traits principaux, il a omis quelques détails qui ont échappé à ses recherches. Comme je me suis particulièrement occupé des mêmes questions et que, d'autre part, elles se rapportent à une série d'événements se passant surtout en Belgique, il me sera permis, j'ose l'espérer, de compléter ici modestement par quelques notes le beau et attrayant travail de M. Henrard.

Henri IV, quoique âgé de 54 ans déjà, était tombé amoureux de la princesse de Montmorency, jeune fille de seize ans. Il l'avait mariée au prince de Condé, son cousin, homme médiocre, pauvre, dépendant entièrement du trésor royal : il avait cru trouver dans ce parent indigent un mari facile et complaisant. Ses prévisions le trompaient. Le légitime possesseur de la belle Marguerite de Montmorency ne voulait partager ce trésor avec personne, et un beau jour, ennuyé de voir son royal cousin acharné à la poursuite de sa femme, il la fit monter en coche et l'emmena en Flandre (29 novembre 1609).

Nous possédons sur cette évasion un récit très curieux, composé en vers par le fidèle secrétaire de Condé, Claude

¹ Henri IV et la princesse de Condé. Bruxelles, Muquardt 1885.

Enoch Virey, et intitulé *l'Enlèvement innocent, ou la retraite clandestine de Monseigneur le prince avec Madame la princesse, sa femme, hors de France.*

Ce poëme qui, soit dit en passant, n'a aucune valeur littéraire, a été publié par M. E. Halphen, en 1859, chez Aubry, d'après un manuscrit de la bibliothèque nationale de Paris. On y trouve d'importants détails, dont aucun historien ne s'est encore servi, sur les incidents de cette fugue et sur l'état de la cour de Bruxelles. Nous ne ferons que mentionner l'exposé de Virey sur les négociations qui eurent lieu entre le prince et le roi avant le départ de Condé. Du reste, ce prince du sang, premier en rang après le roi et ses enfants, était réduit à une tel degré de pauvreté que, pour pouvoir entreprendre son voyage, il dut faire emprunter à Paris, par Virey, une somme de 2000 écus. La belle Marguerite ne savait nullement où on la conduisait :

En une carosse prest est la princesse assise,
A qui d'estre enlevée hors de France on desguise
D'un prétexte de chasse, et luy feint on si bien,
Qu'elle monstre n'auoir doubte ou soupçon de rien.

Henri IV, feignant de voir dans l'évasion du prince des motifs politiques, envoya immédiatement à Bruxelles le sieur de Praslin, capitaine de sa garde, pour demander à l'archiduc Albert l'extradition des fugitifs. Ici se place une série de dépêches, échangées entre Albert et son chargé d'affaires à Paris, documents qui se trouvent à Vienne au *Haus-Hof und Staatsarchiv*, et dont M. Henrard n'a pas pris connaissance. Ils appartiennent à cette partie des archives belges qui avait été transportée à Vienne, lors de l'invasion française de 1794, et dont la totalité n'est pas encore rendue à la Belgique. Ainsi un nombre considérable de pièces appartenant à la correspondance diplomatique des archiducs, pendant les années de 1609 à 1610, sont ou étaient à Vienne en 1872, où j'ai pu les y étudier. Les archiducs Albert et Isabelle étaient représentés alors à Paris par Pierre Peck ou Pecquius, seigneur

de Bouchaut etc., maître des requêtes au Grand Conseil de Malines. Ce juriste-ambassadeur était bien le diplomate le plus peureux que l'on puisse imaginer. Lorsque Henri, encore tout frémissant d'émotion, lui demande d'envoyer à son tour à Bruxelles un exprès qui prierait l'archiduc, au nom du roi, de réexpédier Condé et son épouse, Pecquius perd entièrement la tête. Il conseille à Albert, par sa dépêche du 3 décembre 1609, de satisfaire à la demande peu honnête du roi, ou il en adviendra de grands malheurs. Cette proposition de la peur ne fut pas agréée. Albert était un prince très pacifique, et, pour cette raison, il ne laissait pas de déplaire aux superbes Castillans pleins de vaillance qui fourmillaient à sa cour. Certes, sa plus grande crainte était d'irriter le puissant monarque qui gouvernait la France. Mais livrer à son persécuteur un exilé de sang royal, qui avait cherché un refuge auprès de lui pour sauver son honneur et celui de sa femme, c'eût été forfaire à son propre honneur de gentilhomme et de souverain. Aussi n'hésita-t-il point à marquer son refus dans une note confiée à Praslin et rédigée en termes amicaux, mais évasifs (3 décembre, archives de Vienne). Cette réponse eut pour effet d'exciter l'ire d'Henri IV à un degré singulier. Déjà le roi et ses ministres avaient paru s'impatienter assez vivement du retard qu'on mettait à répondre, et sous cette impression de dépit, ils avaient fait entendre à Pecquius et au nonce apostolique, médiateur obligatoire alors entre les souverains catholiques, que le roi ferait de cette affaire un *casus belli*. A la tête du parti de la guerre se trouvait le protestant Sully — qui s'attribue, dans ses mémoires, un tout autre rôle — tandis que les anciens ligueurs parmi les ministres du roi, Sillery, Villeroy et Jeannin, paraissaient animés d'un esprit plus conciliateur envers les pays catholiques de Belgique et d'Espagne. Toujours est-il que Pecquius, frappé de terreur, proposa à son maître de faire sortir Condé des Pays-Bas clandestinement. (Dépêche du 5 décembre, Vienne). Les choses empirèrent après l'arrivée de la dépêche de l'archiduc. A l'audience du 7 décembre, le roi fit une scène

terrible au malheureux ambassadeur belge, qui s'empessa d'en rendre compte à son souverain le jour même (Vienne). Henri l'accusa d'avoir été instruit de la fuite de Condé, d'en connaître depuis deux mois les préparatifs et de l'avoir approuvée. « En somme le Roy m'a déclaré en bon françois, » qu'il ne fait plus d'estat de l'amytié de V. Alt^e, que lon » scaura que cest de soustenir et fomentier ses ennemys, et » que par cydevant d'autres princes se sont mal trouuez da- » uoir fait le semblable. » Malgré tous les efforts de Pecquius, Henri ne devint pas plus traitable, et lorsque l'ambassadeur se plaignit des menaces que, d'après la rumeur publique, le roi aurait proférées contre l'archiduc, Henri répliqua, « qu'il auoit accoustume de vaincre ses ennemys, et non de » les brauer de paroles, et quand il vouldroit, il ne trou- » ueroit pas seulement 50 mille, mais 100 mille homès pour » son service. »

Malgré la hauteur de cette déclaration, le roi ne voulait pas braver l'Espagne et la Belgique réunies, sans le secours d'alliés étrangers. Aussi s'adressa-t-il aux Hollandais, à l'Angleterre, à la Savoie, aux princes protestants d'Allemagne. Disons toutefois que ses projets de guerre continuaient à dépendre de ce point: si Albert et Isabelle ou bien l'Espagne lui rendraient ou non la belle Marguerite. Si son désir eut été rempli, il se serait contenté d'envoyer aux protestants allemands quelques milliers d'hommes pour les secourir contre leurs adversaires, l'empereur et la Ligue catholique, dans l'affaire de la succession de Juliers; mais il se serait abstenu de toute guerre sérieuse. C'est ce que lui et ses ministres déclarèrent, à diverses reprises, au nonce et à Pecquius. Lorsque Albert offre sa médiation entre le prince de Condé et le roi, celui-ci accepte fort gracieusement son intervention. Henri et ses confidents s'expriment à ce sujet avec la plus grande satisfaction (dép. de Pecquius du 23 déc. Vienne). Il était, en effet, du devoir de l'archiduc de tenter tout au monde pour préserver la Belgique d'une guerre qui la menaçait des plus graves dangers, sans être justifiée par aucun inté-

rêt réel du pays. Une cause aussi futile que les amours d'Henri IV et de Marguerite de Condé eût été absolument hors de proportion avec les terribles conséquences qui en seraient résultées. Pecquius fut donc informé d'avoir à promettre au roi, que les archiducs feraient tous « les offices pour disposer Condé à requérir la grace de son Roy » (Instr. à Pecquius, 31. déc. 1609. Vienne).

Malheureusement, Albert et Isabelle n'étaient que de nom les souverains de la Belgique. Dans toutes les occasions importantes, ils étaient obligés de prendre l'avis du gouvernement de Madrid. Nous sommes complètement instruits sur la conduite suivie par ce cabinet, car nous possédons sa correspondance avec son ambassadeur à Paris, don Inigo de Cardenas. Une partie de ces documents a été imprimée soit dans le second volume de *l'Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, soit dans le cinquième volume de la collection espagnole des *Documentos inéditos*, soit enfin dans le 3^e volume des *Briefe und Akten zur Geschichte des dreissigjaehrigen Kriegen*, du professeur Ritter. M. Henrard n'a puisé que dans les deux premières de ces publications. Mais la plus grande partie de la correspondance espagnole se trouve encore inédite aux archives de Paris, où on l'a expédiée de Simancas, lors de l'occupation de l'Espagne par les Français, en 1808. Je l'ai entièrement parcourue et voudrais en extraire quelques détails qui se rapportent à l'affaire de Condé et, par conséquent, à la Belgique.

Le gouvernement espagnol, à la tête duquel se trouvait le fameux duc de Lerme, ne voyait pas la présence du prince en Belgique d'un œil plus favorable que l'archiduc lui-même. Toujours à court d'argent, connaissant très bien par ses espions les négociations du roi de France avec tant de puissances étrangères, il craignait la guerre. Il repoussa avec indignation le reproche que l'archiduc, ses ministres et Cardenas eussent été d'accord avec Condé. Mais les hommes d'état espagnols croyaient impossible, avec raison, que l'on pût livrer le prince au bourreau de

son honneur. Ce fut dans ce sens qu'ils ordonnèrent à l'ambassadeur de parler au roi très-chrétien. Il avait à déclarer que Philippe III n'était favorable au prince de Condé que parce que celui-ci était du même sang que Henri IV, et parce qu'il voyait en lui un excellent médiateur entre les deux cours. Ces paroles pouvaient sembler ironiques dans leur courtoisie ; l'exposé des véritables raisons qui guidaient la conduite du cabinet de Madrid viendra les compléter. « Puisque le prince, disait le roi catholique, a recherché ma protection, non pour un crime ou pour une offense faite à son souverain, mais pour sauver son honneur gravement menacé, je ne puis faire autrement que de lui accorder réception et faveur ; et dans ce sens j'écris à mon oncle — l'archiduc Albert — qu'il aurait dû le protéger et ne point souffrir qu'on lui fit violence. ¹

Cette conduite digne et ferme de l'Espagne exaspéra Henri IV et le fit douter de l'effet des mesures de réconciliation promises par l'archiduc. Il commença donc à préparer sérieusement la guerre. Tous les soldats se trouvant en congé furent rappelés sous les drapeaux jusqu'au 25 février. La fabrication de canons et de tentes se fit sur une vaste échelle.

Il est vrai qu'à Bruxelles même il y avait un parti, composé de fonctionnaires et officiers espagnols, qui, bien loin d'approuver les efforts pacifiques d'Albert et d'Isabelle, cherchait à fomenter la discorde afin de rendre inévitable la guerre avec la France, pays qu'ils haïssaient comme l'ennemi héréditaire de leur patrie. Virey, quoique intimement lié avec le monde officiel de Bruxelles, se voit obligé de déclarer (p. 63), que surtout le marquis Spinola, ce fameux Génois chef de l'armée des Pays-Bas espagnols, faisait tout pour envenimer la querelle et pour en faire sortir une lutte violente.

¹ Délibération du Conseil d'état espagnol du 17 décembre, et instructions à Cardenas, du 26 décembre 1609 et 27 janvier 1610. Paris, Archives nationales, et *Briefe u. Akten*, t. III, p. 25 ss.

Qu'il nous soit permis de placer ici une anecdote, mentionnée par M. Picqué, conservateur à la Bibliothèque royale de Bruxelles, dans la *Revue belge de numismatique*, année 1879.

L'on sait que Salomon de Caux, célèbre pour avoir le premier découvert la machine à vapeur, fut employé, de 1605 à 1610, à l'embellissement du Parc de Bruxelles qu'il orna de fontaines, grottes et autres inventions ingénieuses. Un beau jour, en janvier 1610, le pavement de sa grotte merveilleuse se trouva « rompu et gasté. » Fort ennuyé de cet incident, il apprit « que ça esté le » prince de Condé, qui amena le jour de la feste Sainct » Pierre la princesse d'Orengé. » Le pauvre prince se consolait donc des ennuis de son exil par des jeux d'une vivacité étrange. Lorsque, quelques mois après, le grand ingénieur cauchois partit définitivement de la capitale de la Belgique, les dommages causés par le folâtre Condé et ses compagnons n'étaient pas encore réparés; car, au dire de Gérard Philippe, aide de Salomon, celui-ci laissa « plu- » sieurs mouvements des grottes et fontaines rompus et » imparfaits. »

Dans l'intervalle, Henri IV essayait de s'emparer de la personne de la princesse, par des tentatives plus dignes d'un chef de brigands que d'un grand monarque. Le marquis de Coeuvres, envoyé à Bruxelles ostensiblement pour faire une nouvelle tentative de réconciliation, fut chargé en réalité d'amener la princesse à se laisser enlever par lui. Virey nous raconte (p. 68 et suiv.) comment ce beau plan fut trahi d'avance. La reine Marie de Médicis qui, évidemment, ne tenait pas à voir à Paris une nouvelle maîtresse de son mari, en avertit le président de Thou, ami et conseiller de Condé. Le président instruisit de ce dessein le comte de Beaumont-Harlay qui, de son côté, en donna avis secret au prince. De cette manière, la première tentative d'enlever Marguerite lorsqu'elle serait allée faire ses dévotions à la chapelle de Notre-Dame-du-Lac, située à une demi-lieue de Bruxelles, fut déjouée. La seconde, qui

était d'enlever la princesse dans sa propre chambre, à l'hôtel d'Orange, fut découverte au marquis de Spinola par l'aventurier même qu'on avait chargé de l'exécution, un certain sieur de Valobré, gentilhomme d'Avignon, réfugié à Bruxelles à cause d'un meurtre qu'il avait commis dans sa patrie (Virey, p. 70 s.) Le prince, sans égard ni pour l'honneur de sa femme, ni pour celui de son roi, et ne songeant qu'à se venger, proposa alors de laisser les ravisseurs descendre tranquillement avec M^{me} de Condé de la fenêtre de l'hôtel dans le Parc, de les y surprendre et de les tuer, à l'exception de la princesse, bien entendu. Le prince d'Orange, fils aîné du Taciturne, mais élevé, comme on le sait, en Espagne, voulait en personne commander l'embuscade pour punir l'attentat dirigé contre sa propre demeure. Ce fut Spinola qui empêcha que l'on n'en vint à cette extrémité et qui conseilla de prendre publiquement des mesures rendant impossible l'exécution du dessein français (Virey p. 76 s.). L'on croit généralement que la princesse s'était laissée gagner au plan de Coeuvres; mais Virey prétend qu'elle s'y montra toujours invinciblement opposée (p. 79). J'avoue toutefois que, vu la conduite peu louable de M^{me} de Condé pendant tout son séjour de Bruxelles et sa grande antipathie envers son mari, le témoignage de Virey me semble fort suspect, le bon secrétaire ayant évidemment voulu sauvegarder l'honneur de l'épouse de son maître.

Après avoir échoué dans ses projets peu glorieux, Coeuvres dut quitter Bruxelles; mais auparavant il insista encore auprès du prince pour l'exhorter à se soumettre à la volonté du roi et à retourner en France, sous peine de haute trahison. Sur les instances de Henri IV, et comme il l'avait promis, l'archiduc ne conseilla pas moins à Condé de se montrer sujet fidèle et obéissant. Cependant le prince lui déclara avec force, que jamais il ne rentrerait en France du vivant de Henri IV, afin de ne pas livrer sa femme à son royal amoureux ¹. Le roi très-chrétien, comme l'on

¹ Délibération du Conseil d'état esp. du 11 mars 1610, d'après une dép. de Spinola, Paris, Arch. nat.

voit, était loin encore de replacer sous son autorité la belle Marguerite.

Si la guerre, à ce moment, paraissait imminente, la cour de Madrid voulut du moins ôter à Henri le prétexte de l'accuser de tenir le prince de Condé sous sa main en Belgique, afin que d'un pays limitrophe il pût toujours exciter des troubles en France. Dans cette intention, Philippe III ordonna directement à Condé de quitter les Pays-Bas et de se retirer dans le duché de Milan qui, bien qu'appartenant aussi à l'Espagne, était fort éloigné de la France et surtout de Paris (Conseil d'État esp. 13 févr. 1610; Paris ¹). La princesse resta à Bruxelles parce que l'on ne voulait pas l'exposer aux fatigues et aux dangers d'un aussi long voyage.

Aller plus loin dans la voie des concessions semblait impossible au gouvernement de Madrid. Avant tout, il lui répugnait de paraître complice des amours adultères du roi très-chrétien et de Marguerite de Condé. C'est pourquoi il commanda à l'archiduchesse de la retenir sous sa protection, dans son propre palais et de ne pas lui permettre de le quitter sans que le prince y consentit expressément ou qu'un divorce eût été prononcé (Conseil d'État esp. 31 mars; Paris). Ainsi Henri IV devait renoncer pour longtemps à l'objet de ses vœux, à moins d'entreprendre une guerre contre la Belgique et de s'emparer de la princesse de vive force. L'Espagne, prévoyant une telle éventualité, fit tout pour s'y opposer. Elle commença des armements sérieux. Les régiments suisses placés sous les ordres du comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, furent complétés, les fortifications des places italiennes étendues et augmentées. Don Pedro de Leyva, général commandant les troupes de Sicile, reçut des sommes considérables pour renforcer son corps d'armée destiné à servir dans l'Italie supérieure et pour équiper ses galères qui l'y devaient

¹ C'est donc par erreur que M. Henrard représente ce voyage de Milan comme résolu librement par M. de Condé.

transporter. Déjà Fuentès, Espagnol plein d'orgueil et de suffisance nationale, conduisait son artillerie vers la frontière, heureux d'en venir aux mains avec les Français et les Savoyards. Ses espions inondaient la Savoie. On avait, en outre, décidé d'envoyer de nouveaux *tercios* espagnols en Belgique afin de la défendre contre un coup de main de la part de Henri IV ¹.

Celui-ci ne resta pas en arrière avec ses préparatifs militaires et, en même temps, il poussa activement la négociation des alliances. Il obtint à cet effet d'heureux résultats auprès des princes protestants d'Allemagne et auprès du duc de Savoie; mais les autres puissances ne montraient aucune envie de prendre les armes pour conduire Marguerite de Condé dans les bras de son royal amant. Le Sénat de Venise, sur lequel Henri avait beaucoup compté, était si peu porté vers une telle entreprise qu'il exhorta le Pape à la neutralité et intercédâ à Paris, en faveur du prince exilé: il va sans dire que ce fut sans le moindre succès (voir mon *Henri IV et Philippe III*, t. III p. 433). Le Pape semblait plutôt favorable aux Habsbourgs qu'à la France. En Angleterre, l'affaire de Condé exerça une influence vraiment désastreuse pour les intérêts français. Voici, en effet, ce que Louis de Groote, chargé d'affaires belge à Londres, écrit le 24 décembre 1609. (Arch. du royaume, Brux., Négociations d'Angleterre vol. 9): « On parle icy avecq » beaucoup de liberte de la cause qui a forcé le prince de » Condé à abandonner sa patrie et tous blament fort la » conduite du Roy de France. [*Chiffré*:] Celluy de la Grande » Bretagne et la Royne s'en mocquent et n'ont pas ignoré » cette menée, car il y a près d'un an quelle dit à Don Pedro » de Çuniga la véhémence passion, dont le Roy de France pour » suyvoit cette parente sienne si proche. » Aucune calomnie

¹ Cons. d'État esp. 5 janv. 6 mars; Paris. — Dép. de Cardenas, 27 janv.: Paris. — Dép. de Foscarini, ambass. de Venise à Paris, du 23 févr. — Videt, Lesdiguières, p. 241. — Ricotti, Storia della monarchia piemontese, t. III, p. 405.

de l'ambassadeur de France à Londres, M. de la Boderie, envers le prince de Condé ne trouva croyance. Lorsque La Boderie se vit forcé de parler de l'amour irrésistible de son roi pour la princesse, Jacques I^{er} lui répondit vivement, que « ce n'estoit pas amour, ains villennie de « vouloir desbaucher la femme d'aultruy » (Dép. de de Groote du 11 mars 1610).

La seule chose à laquelle Jacques consentit, fut d'envoyer 4000 hommes au secours des princes protestants d'Allemagne contre la ligue catholique de ce pays. Henri eut beau renouveler ses tentatives pour obtenir une alliance au moins défensive avec l'Angleterre; il se heurta sans cesse à des fins de non-recevoir.

Le même résultat négatif attendait ses négociations avec la Hollande, à laquelle il avait demandé une ligue offensive contre l'Espagne. La passion sénile du roi pour sa cousine avant vivement indisposé contre lui l'opinion publique de l'Europe entière.

Henri et ses ministres ne se firent plus d'illusions sur ce point. Aussi préféraient-ils en venir à une entente amiable. A cet effet, ils essayèrent, par des offres de tout genre, d'amener l'Espagne et l'archiduc à leur livrer. sinon le prince et la princesse de Condé, au moins cette dernière, véritable objet de l'intérêt royal. Dans l'inconséquence de sa passion, Henri eut l'impudeur d'exiger de la reine, sa femme, d'écrire à l'archiduchesse Isabelle pour lui demander le renvoi à Paris de la princesse, afin qu'elle pût assister au prochain couronnement de Marie de Médicis. Mais la reine, bien qu'accoutumée à des humiliations navrantes de la part de son mari, refusa catégoriquement le rôle équivoque qu'il voulait lui imposer; ce qui mit le roi dans une fureur épouvantable. (Dép. de Cardenas, 30 mars; Arch. de Paris). Il alla jusqu'à l'accuser de conspirer sa perte avec Condé et avec l'Espagne.

Enfin il comprit que, sans une guerre heureuse, Marguerite ne lui serait point rendue. Il fit donc hâter les armements. Le 30 mars 1610, Pecquius écrit tout ému à

son ami Praets (Arch. de Vienne) : « On a déjà adjudé les fournitures pour l'armée française qui doit se réunir dans la vallée de la Meuse : 50,000 pains par jour, à dix deniers le pain ; 40 muids d'avoine, à 65 livres le muid ; 4000 quintaux de foin, à 28 sous le quintal. » Et le 26 avril : « tout respire la guerre; on entend les *mousquetades* continuelles des nouveaux soldats qui se livrent à leurs exercices. Le gouvernement lève d'innombrables recrues pour former des régiments. » — Les dépêches de Cardenas contiennent également de nombreux détails sur ces formidables armements. Le plan de campagne était, en quelques mots, le suivant : tandis que le maréchal de Lesdiguières et le duc de Savoie avec plus de 30,000 hommes attaqueraient le Milanais, le marquis de la Force, à la tête de 10,000 soldats, pénétrerait en Navarre, pays très mécontent de la domination castillane, et se mettrait en contact avec les Morisques, prêts à se lever en armes contre leurs oppresseurs espagnols. L'armée principale, forte de 36,000 hommes, se réunirait près de Châlons-sur-Marne et, feignant de vouloir marcher vers Juliers, entrerait dans le Luxembourg, où le duc d'Epéron avait déjà fait reconnaître la place de Thionville. ¹

Le danger, en effet, n'était pas mince pour la Belgique. M. Henrard, dans son excellent livre, nous a très bien exposé les mesures de précaution ordonnées par l'archiduc Albert pour résister à l'attaque dont la France le menaçait. Je suis à même de compléter ses données d'après les lettres d'Albert au duc de Lerme, premier ministre d'Espagne, et les dépêches de l'agent anglais Winwood. L'armée de campagne devait se réunir le 15 mai près de Bastogne dans le Luxembourg, au nombre de 15,000 fantassins et de 3,000 cavaliers, sous le commandement nominal de l'archiduc et le commandement réel de Spinola. S'appuyant sur un grand nombre d'excellentes forteresses, ces vieilles bandes espéraient bien pouvoir résister au nombre double de soldats fraîchement levés par Henri IV.

¹ Voir mon *Henri IV et Philippe III*, t. III, p. 430 s.

On a prétendu que l'Espagne, se sentant trop faible pour pouvoir opposer la force à la force, n'aurait trouvé d'autre voie de salut que de faire assassiner le roi de France. Rien de plus faux que cette supposition dont les preuves ne tiennent pas. J'ai démontré, dans mon livre plusieurs fois cité, par une foule de documents manuscrits qui se trouvent aux archives de Paris et de Turin et à la bibliothèque royale de Berlin, ainsi que par plusieurs correspondances diplomatiques récemment imprimées, que l'Espagne s'occupait activement de former une armée de campagne de 70,000 hommes, tandis que 30,000 composaient les garnisons de ses forteresses. L'empereur Rodolphe II et la Ligue catholique d'Allemagne, de leur côté, ne faisaient pas des préparatifs moindres en vue de la lutte qui allait s'engager entre les Bourbons et les Habsbourgs, dans la seconde moitié du mois de mai 1610.

Il est curieux d'observer que, précisément au moment décisif, les acteurs principaux, Henri IV et Albert, perdent courage tous les deux. Le roi a comme des pressentiments de sa mort prochaine. Il arrive qu'après avoir reçu une dépêche désagréable, il reste pendant des heures entières immobiles, les yeux fixés sur le parquet, perdu dans de tristes réflexions. Au conseil des ministres, il se montre hésitant, indécis (Dép. de Cardenas, 5 avr. 7 mai; Paris). Encore au commencement de mai 1610, il dit à un de ses officiers supérieurs, son confident intime, le marquis de la Force : qu'il ne croyait pas que la guerre éclaterait. Et la Force, convaincu de la sincérité de cette parole du roi, est d'avis que tous ces préparatifs militaires n'aboutiront à rien. D'autre part, M. Henrard nous a fort bien exposé les craintes de l'archiduc et les concessions honteuses faites par lui à Henri IV, à qui l'on permettait de passer sur le territoire belge pour attaquer les Habsbourgs allemands dans le pays de Juliers.

Cependant, malgré ses hésitations, Henri ne pouvait plus éviter la lutte avec la Belgique et l'Espagne. Marchant à la tête de son armée de Champagne, forte de 36,000 hommes,

agité par son fol amour pour Marguerite de Condé , et lié qu'il était au belliqueux duc de Savoie par une alliance offensive, il eût été entraîné sans aucun doute dans une grande guerre. De son côté l'Espagne était fort éloignée des sentiments absolument pacifiques qui animaient l'archiduc. Le nonce Bentivoglio nous raconte que les diplomates et les officiers espagnols à Bruxelles blâmaient hautement la faiblesse d'Albert. Le gouvernement de Madrid même , malgré son désir de retarder encore la rupture afin de pouvoir terminer ses armements (Cons. d'état esp., 27 avr. ; Paris), était fermement convaincu que la guerre aurait lieu. Il demanda donc aux princes de l'Italie centrale de l'aider des contingents auxquels les traités les obligeaient ; il résolut même de se mettre en rapport avec les Huguenots du Poitou , mécontents de Henri IV. (Conseil du 27 avril). En outre , il fit rédiger un manifeste destiné à l'Europe entière , sous forme de circulaire adressée à tous les agents diplomatiques de l'Espagne à l'étranger. Ce document présente la situation au point de vue espagnol. « Les mauvaises intentions de Henri IV contre la sainte religion et la maison d'Autriche entièrement dévouée au catholicisme ne se sont déjà que trop montrées. Jusqu'à cette heure , le roi d'Espagne s'est contenté d'y opposer la modération et la patience ; mais l'insolence du monarque français n'a fait que grandir. Ses plaintes sur la réception faite à Condé en Belgique et dans le Milanais n'ont aucun fondement ; avec beaucoup plus de raison , on pourrait lui reprocher la faveur qu'il montre à tous les ennemis du catholicisme, aux hérétiques et aux Turcs. »

Cette circulaire contenait des accusations si directes et si graves contre le roi de France , qu'elle aurait suffi à mettre le feu aux poudres et à provoquer une conflagration générale. Mais elle ne fut jamais expédiée : le 14 mai Henri expirait sous le couteau de Ravallac.

Le danger était ainsi passé pour la Belgique ; tout motif de conflit entre elle et la France avait disparu , et quant à la guerre générale , la minorité de Louis XIII et la situation

difficile de la régente Marie de Médicis empêchaient le gouvernement français d'y songer. Cependant l'alarme avait été chaude, et l'épisode m'a paru assez intéressant pour que je me sois permis, Messieurs, de vous soumettre quelques détails qui s'y rapportent et qui ne se trouvent pas dans l'excellent travail de notre honorable confrère.

MARTIN PHILIPPSON.

SÉANCE DU 2 AOUT 1885.

La séance est ouverte à 1 ¹/₂ heure.

Sont présents : MM. E. Reusens, président, L. Delgeur, vice-président, P. Henrard, secrétaire ; Alvin, P. Génard, Gife, G. van Havre, Helbig, H. Hymans, Ch. Ruelens, M. Rooses, J. Schadde, H. Wauwermans, membres titulaires ;

MM. Baeckelmans, Van Bastelaer, Becquet, Van Cuyck, Goemaere, Jacques, E. Soil, membres correspondants.

Se sont excusés : MM. Petit, membre honoraire, de Burbure et Goovarts, membres titulaires, Ant. Bamps, Van de Castele, Fréron, Oomen, membres correspondants.

Le procès-verbal est lu et adopté.

La Compagnie a été informée de la mort de deux de ses membres honoraires régnicoles : MM. Diegerick et le comte van den Steen de Jehay ; les bulletins de renseignements relatifs à ces deux membres sont tenus à la disposition des auteurs de leurs biographies.

L'Académie a reçu depuis sa dernière séance les ouvrages suivants :

- 1^o *Hypogée-Martyrium de Poitiers*, par le P. Camille de La Croix, S. J.
- 2^o *Lettre des habitants de Chardeneux-Bonsin à la Commission royale des monuments*, par le comte van den Steen de Jehay.

3° *Les grès-cérames de Namur*, d'après des documents inédits, par Désiré Vande Castele.

4° *Transactions of the Glasgow archaeological Society*; New series, Vol. 1. part. 1.

5° Dix planches gravées, détails de l'Église St Jean, à Bois-le-Duc, envoyées par le *Provinciaal Genootschap van Kunsten en Wetenschappen, in Noord-Brabant*.

Ainsi que divers bulletins et publications des Sociétés du pays et de l'étranger avec lesquels l'Académie est en correspondance.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Dr Van Raemdonck, par laquelle notre confrère fait hommage à l'Académie, au nom de l'*American geographical Society* de New-York (États-Unis), d'un *fac-simile* d'une mappemonde dressée sur la projection cordiforme double, composée et gravée par Mercator, éditée à Louvain, et dont le seul exemplaire original connu se trouve dans la bibliothèque de cette Société.

Des remerciements seront adressés au nom de l'Académie à notre confrère et à la Société de géographie de New-York.

MM. Henrard et Génard donnent lecture de leurs rapports sur le manuscrit de M. Petit déposé dans la séance du 31 mai. Les conclusions des deux rapports, contraires à l'insertion du travail aux ANNALES comme étant, malgré son mérite, d'un intérêt trop local, sont adoptées.

M. Génard donne également lecture de son rapport sur les extrait des actes notariés présentés par M. Van de Castele. Leur insertion au bulletin, avec le rapport de M. Génard, est votée.

M. le président dépose sur le bureau un manuscrit intitulé :

DANIEL SEGHERS, de la Compagnie de Jésus, peintre de fleurs; *Sa vie et ses œuvres*; 1590—1665, par le P. F. Kieckens, S. J.

MM. Génard et Hymans sont nommés commissaires.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Royers, ingénieur de la ville d'Anvers, invitant les membres de l'Académie à examiner un projet de restauration du Steen, exposé

dans le cabinet de M. le Bourgmestre et dont il est l'auteur, et à lui présenter leurs observations.

M. Wauwermans demande la parole et dit que le moment est venu de s'occuper sérieusement de la restauration du Steen, dont les restes pittoresques debout sur nos quais, sont en quelque sorte les armes parlantes de la cité. Il rappelle que l'Académie a maintes fois émis l'avis :

1^o Que le Steen doit être, autant que possible, conservé dans son état actuel, en se bornant à y effectuer les réparations les plus indispensables pour faire disparaître les traces des bâtiments qui y ont été accolés, et sans rien changer aux appareils de maçonneries des trois époques qu'on peut y reconnaître. Il faut surtout se garder de toute appropriation moderne, qui pourrait, en défigurant le monument, lui enlever son caractère historique.

2^o Que malgré l'intérêt que présente la construction, relativement moderne, due à de Waeghemakere et Keldermans architectes de la Cathédrale et qui forme façade intérieure, le monument serait incomplet s'il ne rappelait son origine militaire et ne conservait le souvenir de l'ancien *burg* d'Anvers, dit de Louis de Male.

Il est donc nécessaire qu'il soit complété de la porte d'entrée flanquée de ses tours, dont la bretèche serait restaurée, et aussi d'une partie des murs d'enceinte avec créneaux et plate-forme, donnant accès dans la chambre de la herse que les démolitions récentes ont mise à découvert.

Il est aussi désirable que l'on conserve autour du Steen une cour, où pourraient être réunis tous les souvenirs du vieil Anvers, tels que façades en bois, portes monumentales, etc., qui pourraient servir à masquer les parties frustes du monument. On pourrait notamment recommander la restauration du pont d'entrée et le rétablissement de la croix de pierre et du *blauwen hemel*, qui ont joué un si grand rôle dans l'histoire judiciaire d'Anvers, et qu'aux grandes fêtes l'édifice soit surmonté du drapeau de Charles-Quint, que la ville s'est engagée jadis à y arborer à perpétuité.

La Commission, que l'Académie avait chargée de l'examen

de la réalisation de ces désirs, a trouvé dans l'un de ses membres, M. l'architecte Schadde, l'artiste de talent le plus capable de leur donner un corps, et M. Wauwermans met sous les yeux de la Compagnie le dessin du projet de restauration dont l'exécution lui paraît, sinon entièrement au moins dans ses parties principales, digne d'être recommandée à l'administration communale.

Les membres présents à la séance examinent les deux projets, mais sans émettre aucun avis à leur sujet, leur importance ne leur permettant pas de les juger ainsi, au pied levé.

M. P. Génard dépose une notice sur les architectes inconnus, de l'église de St. Léonard, sous Brecht en Campine. L'impression au Bulletin en est décidée.

La question du Congrès d'archéologie est ensuite abordée.

M. le président fait connaître que plusieurs salles du Palais de justice seront mises à la disposition du Congrès pour y tenir ses séances et que des demandes de subsides ont été adressées au Gouvernement, à la Ville et à la Province.

Plusieurs questions relatives au programme du Congrès et au projet de règlement sont posées au bureau par MM. Van Bastelaer, E. Soil et H. Hymans. Il résulte des explications données, que le principal objet du Congrès d'Anvers est de constituer la Fédération, de discuter et de voter les articles des statuts et du règlement des séances des futurs Congrès. A ce vote ne seront admis que les membres des sociétés adhérentes, chaque société n'ayant droit qu'à une voix.

Quant aux communications archéologiques que les membres du Congrès d'Anvers auraient à faire et aux mémoires qu'ils se proposeraient de lire, le Congrès seul, après sa constitution, jugera s'ils seront ou non imprimés dans les compte-rendus. Le Bureau de l'Académie déclare ne pouvoir rien décider à ce sujet, de même qu'il ne lui appartient pas de fixer la durée des discours, communications ou lectures.

La séance est levée à trois heures.

RAPPORT

MM.

Les extraits des archives de Namur, présentés par mon honore collègue M. Vande Casteele, se rapportent à des travaux d'architecture qui ne sont pas sans importance.

Par le premier, en date du 14 septembre 1619, Jean Brigaude, maître-tailleur de pierres à Namur, s'engage à livrer, d'après les plans de Melchior van Boven " maître-entre-tailleur d'images de la ville d'Anvers, " les pierres manufacturées du nouvel autel des cordeliers ou récollets d'Anvers. Cet autel allait être décoré d'un des chefs-d'œuvre de Rubens, " le Christ entre les deux larrons, " tableau qui orne aujourd'hui le Musée de cette ville. Autel et tableau étaient des dons du Bourgmestre Nicolas Rockox et de sa femme Adrienne Perez, qui ont laissé de si beaux souvenirs dans l'histoire d'Anvers.

Le deuxième extrait est un contrat daté du 8 mai 1622, par lequel le célèbre sculpteur-architecte anversois Robert Colyns de Nole, traite avec le même Jean Brigaude et son allié Nicolas Brigaude pour la livraison d'un autel en marbre à exécuter d'après les patrons de de Nole; nous regrettons que le notaire, qui a rédigé l'acte, ait oublié d'indiquer l'édifice auquel cette œuvre d'art était destinée.

Les deux autres pièces, du 27 mars 1660 et du 15 septembre 1661, concernent la construction, par Jean Gillon, maître-architecte, Bartholomé Gustin et Henry Motteau, maîtres-maçons, de Namur et de Floreffe, du beau château de Hoboken (proche Anvers), appartenant à la comtesse d'Ursel et qui ne fut terminé qu'en 1670; nous en connaissons la forme par les gravures qui ornent les ouvrages du baron Jacques Leroy.

Nous avons l'honneur de proposer l'impression de ces documents.

P. GÉNARD.

ARCHIVES DE L'ÉTAT

Dépôt de la province de Namur.

*Extrait du protocole du Notaire
Berthou, 1616-1623.— N° 115*

Le XIII^e de septembre 1619, pardevant moy notaires sousignez comparurent Melchior Van Bonen ¹ maître entretailleur d'images de la ville d'Anvers, d'une parte et Jean Brigaude maitre-tailleur de pierre de Namur d'autre, lesquelz ont déclaré avoir entre eulx faict tel contract que s'ensuit : C'est assavoir que ledit Brigode at promis et par ceste promet livrer en la ville de Bruxelles à ses fraiz, coustz et despens et le plus bref qui luy serat possible à sa comodité, les pierres manufacturées et escurées propres et nécessaires pour le dressement d'une table d'autel servante pour le grand autel des frères Cordeliers en ladite ville d'Anvers. Assavoir, les deux colombes de jaspe de treize piedz et demy en longueur, les frontispièces de trois piedz et demy large, de marbre noir et la reste de marbre noir, à l'advenant et à proportion de la modele pour ce dressée. Quand aux deux pilastres ledit Brigaude les entend faire de deux pièces chacune toutteffois là ou ledit Melchior n'en poldroit obtenir le consentement de ceulx ansquelz il doit livrer ladite table d'autel, ledit Brigode les debvera faire d'une pièce. Le tout au moyen de la somme de treize cens florins, quy se payeront faict à faict que les livremens se feront audit Bruxelles, comme aussy promet munufacturer une pierre de touche de la longueur de cinque piedz et large de trois piedz trois quart ou environ servante descripteau à une épitaphe tellement quelle soit prest à pollir et escurer, et moyen que la pierre luy soit enseignée et livrée à Namur et au moyen de onze florins une fois. Promectantes les dites parties entretenir le présent contract soubz obligations de leurs biens meubles et immeubles présens et futurs. Ainsy faict et passé audit Namur, les jour, moins et an susditz.

(Signé) : MELCHIOR VAN BOVEN.
JEAN BRIGAUDE.

¹ Signé : Boven.

La mesme lisdis maistres Melchior et Nicolas Brigode ont aussy déclaré avoir entre eulx faict et arresté le contract qui s'ensuit : C'est assavoir que ledit Brigode at promis semblablement livrer audit Bruxelles les pierres de marbre noir ou pierres de touche manufacturées et escurées comme il appartient au plustôt que faire se poldra pour servir à ung épitaphe de douze piedz en haulteur et de sept piedz un quart on environ en largeur, et ce au moyen et parmy la somme de cent quarante deux florins payables comme dessus. Item, promect encor livrer audit Bruxelles deux pierres taillées et escurées de pierres de touche, l'une servante descripteau à une épitaphe de de quatre piedz en haulteur et deux piedz sept polces en longueur, et l'autre pour servir de coronis de la largeur et longueur que contient la modelle pour ce dressée, en payant pour lesdites deux pierres vingt florins, promectant lesdites parties, obligeant, etc.

(Signé) MELCHIOR VAN BOVEN.

NICOLAS BRIGAUDE ;

MONPAYE, notaire admis, 1619 :

BERTHOU, notaire admis, 1619.

*Extrait du protocole du Notaire
Berthou, 1617 à 1623— N° 115.*

Le 8 de may 1622, pardevant moy notaire soubsigné, présens les tesmoins ci-après nomez, comparut maistre Robert de Nol, marchand d'Anvers d'une part et Nicolas et Jean Brigaude maistres tailleurs de pierre de Namur d'autre. Lesquelz ont déclaré avoir entre eulx faict tel contract que s'ensuit : Cest assavoir quiceulx Brigaude ont promis et promectent par ceste de endedens le mois d'octobre prochain livrer en la ville de Bruxelles à leurs fraiz, coustz et despens certaines pierres servant pour une table d'autel, assavoir taillées et escurées, dont ancunes doibvent estre de marbres et autres de jaspres de rances ; debveront estre les deux colombes avecque les pilasses de douze piedz huit polces mesure d'Anvers, et les autres pièces du tout à proportion desdis colombes au contenu des modelles et patrons qu'en at donné ledit maître Robert, sur les quelles les pierres de marbres sont marquées Suart et celles de jaspres de la lettre R.

Sy ont aussy promis de pendant ledit temps, livrer toutes les pierres, marbres de Golzines besoingnées et polliées qui sont nécessaires pour ung épitaphe au contenu d'une autre modelle qui en est aussi délivrer, entendu toutteffois que la table du milieu dudit épitaphe doit estre seulement escurie et que les colombes, vases et toutes autres pierres de jaspres demeurent à la charge dudit maître

Robert, tellement qu'il ne s'entend à la charge desdis Brigaudes seulement les pierres noires. Bien entendu qu'estantes les dites pierres ainsy chargées sur les chariotz à Namur s'il arrivoit en chemin qu'aucunes pierres dudit épitaphe fussent rompues ou autrement riées et gastées, iceulx nen debveront estre recerchez. Et ce au moyen et parmy la somme de neufz cens vingt cinq florins à bon compte. Dequoy ils ont promptement reçu cent cinquante florins et la rest se payerat faict à faict que la besoigne se ferat et livrerat.

Promectantes les dites parties entretenir le présent contract de poinct en poinct, soulz obligation respective de leurs biens meubles et immeubles, présens et futurs. Ainsy faict et passé à Namur, présens Joachim Goblet et Michiel Werotte, bourgeois dudit Namur, tesmoins.

(Signé) : ROBERT DE NOLE ;
NICOLAS BRIGAUDE ;
JAN BRIGAUDE ;
BERTHOU, notaire admis, 1622.

Extrait du protocole du Notaire Pirotte, 1660
— N^o 2087.

Le 27^e mars 1660, pardevant le notaire sousigné admis par Messsieurs du conseil à Namur et tesmoins en fin dénomés, comparurent personnellement *Jean Gillon maitre architecte et bourgeois de cette ville* d'une parte, *Bertholomé Gustin maitre maçon résident au faubourg de ceste dite ville*, et *Henry Motteau aussy maitre masson résident à Floreffe* d'autre, lesquels nous ont dit et déclaré d'avoir entre eux faict et arresté le contract de convention suivante ascavoir ; que les seconds comparants ont promis et s'obligé de travailler à l'ouvrage de masonnerie présentement par eux commencé *au chasteau d'Hoboquen, proche Anvers* appartenant à madame la comtesse d'Ursel, que ledit architecteur at entrepris d'icelle dame et ce pour et moyennant la somme de dix florins la verge de ving pieds quarré, mesure d'Anvers, que le premier comparant promet leur payé de quinzaine à autre et à l'advenant que ledit ouvrage s'avancera ; à condition qu'ilz le deveront avoir achevé au dix-huitiesme de juillet prochain, à peine de réparer l'interrest, pourveu qu'il ne manque matériaux, auquel cas et si lesdits seconds comparans estoient retardez pour ce subject, ils deveront aussy estre salariez à l'advenant du temps, et lesquels ont aussy promis de bien et fidellement travailler audire des maitres et gens à ce cognoissant. Et comme ledit premier comparant at encor entrepris autres murailles dépendantes dudit chasteau, lesdits seconds comparans seront préférables à tous autres pour y travailler. Estar

conditionné que ledit Gilson leur donnera pendant ledit travail, chacun deux pots de bière par jour, à deux sols le pot, et à leurs manouvriers chacun un pot à un sols. Promettant les parties de maintenir et accomplir le présent act, soubz obligation de leurs personnes et biens meubles et immeubles présents et futurs; bien entendu que les dits seconds comparans ne seront obligez à aucun ouvrage que celluy qui dépend pour le service de masonnerie. Pourquoi recognoitre par werpe et condamnation volontaire, parlevant toutes cours quil appartiendra, les dites parties ont comis tous porteurs de ceste ou du double autentique. Auxquels se promettant le obligeant etc. — Ainsy faict et passé audit Namur en présence de Jean Bara bourgeois de Floreffe et Anthoine Velart tailleur de pierres résident au faubourg de la dite ville tesmoins à ce requis et appelez es jour, mois et an susdits.

(Signé) : J. GILLON, géomètre juré et architecteur, 1660.

— marque dudit GUSTIN. — HENRI MOTTEAU, 1660.

— marque dudit BARA. — ANTHOINE VELART.

— G. PIROTTE, notaire, 1660.

Bertholomé Gustin et Henry Motteau ont receu de maitre Jean Gilson la somme de trente cinques palacons sur l'ouvrage qu'ilz ont commencé au chasteau d'Hoboquen et que l'argent qui se treuvera marqué dans le registre dudit maitre Jean, se descomptera cy-après par ensembles. Fait à Namur, le 27 mars 1660.

(Signé) : HENRY MOTTEAU, 1660 — marque dudit GUSTIN.

Extrait du protocole du Notaire Dupuits, 1660-1661.

N° 897 — Archives de l'État à Namur.

Le XV septembre 1661, pardevant moy notaire sousigné, présens s tesmoins embas dénommez, comparut personnellement Henry Motteau maitre masson de son stil résident à Floreffe, lequel a testé sur sa foid corporelle en lieu de serment solemnel qu'il offre rester au besoing, d'avoir entrepris de faire l'ouvrage de massonerie par verges nécessaires au bastimens du chateau de Haubock, appartenant à la dame comtesse d'Ursel et d'y avoir travaillé depuis commencement jusque à la fin, pendant tout lequel temps il a veu de Jean Gillon maitre architecte et entrepreneur desdis ouvrages, a apporté toute la diligence et travail possible, mesme sollicité des attestant et autres ouvriers d'estre à leur travaille de grand matin, les esveillant presque tous les jours à cet effet, sans qu'icelluy

atestant auroit pendant ledit temps veu ledit Gillon , faire aucune débauches ny s'emboissoner audit lieu, ains sy a comporté diligement et en homme d'honneur sans avoir ouy dire quil aurait fait aucunes débauches, ny choses semblables, ains qu'on en faisoit estime dans ledit chasteau. Ainsy attesté à Namur en présence de Perpette Tressogne et Philibert Lhureux, tesmoins requis et appelez, les jour, mois et an susdit.

(Signé) : HENRY MOTTEAU, 1661 — P. TRESSOIGNE, 1661.

P. LHUREUX 1661 — DUPUITS, notaire admis 1661.

NOTICE

sur les architectes de l'église S^t Léonard , sous Brecht en Campine.

Il y aura bientôt vingt-cinq ans, le 26 septembre 1861, dans un rapport présenté à la Commission royale des monuments, nous eûmes l'honneur d'appeler l'attention de la savante compagnie sur l'église paroissiale de S^t Léonard, sous Brecht, en Campine. Bâtie en style ogival de la troisième époque, cette église importante fut construite, disait-on, par ordre du comte Antoine de Lalaing et de sa femme Elisabeth de Culembourg. Un vitrail y porte la date de 1543 ; les travaux ont été interrompus par les troubles de la Réforme.

“ Telle qu'elle est aujourd'hui ” nous écrivait alors notre excellent collègue, M^r l'architecte Eug. Gife, “ l'église de S^t-Léonard se compose d'un chœur avec chevet à trois pans de transepts sur l'un desquels s'ouvre une chapelle de trois nefs, et d'une forte tour ; cette dernière, terminée par un flèche peu élevée, précède la nef. Un campanile en char pente surmonte la croix. ”

Les colonnes, les meneaux, les chaînes, les seuils, etc sont en pierres blanches, toutes les autres parties du monument sont en briques. La longueur intérieure est de 4 mètres 70 cent.; la largeur des nefs de 15 mètres 55 cent. la longueur totale des transepts de 30 mètres 35 cent.

» La superficie du temple est de 733 mètres 70 cent. carrés. Son élévation est de 16 mètres. »

M. Gife évaluait à 400,000 frs. la somme que de nos jours l'on devrait consacrer à la construction d'un bâtiment pareil à celui de l'église de St Léonard , et à 45,000 frs. la somme nécessaire pour restaurer et compléter l'édifice.

Jusqu'ici les noms des architectes de l'église de St Léonard étaient restés inconnus. Un document conservé aux archives d'Anvers vient de les révéler. Dans ses recherches sur la commune de Mortsels, M^r Stockmans découvrit le contrat même passé avec ces artistes pour la construction de la tour de l'édifice. Le document date du 10 juillet 1436. Cette pièce importante détruit complètement la légende attribuant au comte et à la comtesse de Lalaing, l'érection de l'église. Au lieu de ces seigneurs, qui vécurent un siècle plus tard, ce furent le curé de Brecht, Henri van der Beke, et ses co-proviseurs de la chapelle de St Léonard, les marguilliers Gilles van Alphen et Wautier, le fils Guillaume Wouters, qui confièrent aux maîtres-maçons Nicolas van Haseldonck et Jean Stampert *alias* van Lyere la construction de la tour avec le portail, complément de l'église élevée probablement aussi sur les plans de ces artistes. Le nom du premier de ces maîtres ne nous est pas inconnu; en effet, nous voyons qu'en 1476 Jean Haseldonck, probablement le fils de Nicolas, travailla conjointement avec Jean Baeck à l'édification de l'église St Gommaire, à Lierre.

Le contrat est des plus intéressants et contient des clauses qui prouvent qu'en fait de constructions monumentales, nos ancêtres n'avaient rien à apprendre de leurs successeurs.

Nous publions le contrat de la construction de la tour et du portail de St Léonard, heureux d'avoir ajouté les noms de deux artistes de talent à ceux des architectes célèbres du XV^e siècle, dont nous avons réussi à reconnaître les travaux.

P. GÉNARD.

ANNEXE.

Acte devant les Échevins PIERRE DE BLOCSOEMAKER et GUILLAUME VAN DEN BROECKE.

Her Heinrick vander Beke, priester, Prochiaen van Brechte, Gielys van Alphen ende Wouter Willem Wouterszone, als Provisoeren ende Kercmeesteren der capellen van Sinte-Ledenaerts, aen deen partye, ende Meester Claus van Haseldonc ende Jan Stampaert *alias* van Lyere, metsers, aen dander partye, bekenden ende verliden onderlinge aen beyden partyen dat zekere condicien ende vorwaerden tusschen hen gemaect ende geordineert syn als van eenen torre te Sinte-Ledenaerts te metsene, alsoe hierna bescreven staet. Inden yersten is voirwaerde, waert dat zake dat dat fundament van den vors. torre gefundeert worde inder eerden XII voete oft daeromtrent, luttel myn oft meer, dat dan de voirs. Meester Claus ende Jan Stampert hebben sullen van elken duysent steens te metsene, XVII guldens *prout communiter in Antwerpia*, ende waert dat zake dat men den voirs. torre dieper funderen moeste toten drifsande, des soudende voirs. metsers bliven inde Kercmeesters van Sinte-Ledenaerts ende goiden mannen van geliken saken, ende des sullen hen die Kercmeesters leveren calc, savel, steen, stellinchout ende datter toe behoirt, ende zy zelen hen zelven cnaepen ende dienen. Item de voirwaerden van elken voirs. duysent steens te vermetsene zullen dueren toter tyt dat den vors. torre hoech syn sal boven der eerden XX oft XXV voete oft daeromtrent, ten wederseggen des voirs. Meesters Claus ende Jans, zonder argelist. Vorders is voirwaerde dat de vors. metsers zullen metsen een rikelic portael met sinen beelsteden voer aenden torre, ende die leene boven mit sinen witten werke mit hoirre toebehoirten, ende die pileernen buyten te cleeden met hoeren beelsteden ende al dat wit werck vanden portale vors., ende dat men aenden zelven torre metsen zal zullen de vors. Meesters Claus ende Jan bynnen leggen sonder der voirs. capellen cost. Ende voert, als van der metselryen boven der erden ende boven de voirs. XXV voete, soe hebben de voirs. metsers den voirs. persoon ende Kercmeesters geloeft ende toegeseyt dat zy altoes dat werck voertmaken zullen ende willen II guldens myn elck duysent steens dan ander wercliede van prise nemen selen, zonder argelist. *Unde obligarunt* de voirs. metsers hen ende thaere ende elc voer al.

Xa Julii

(*Protocole scabinaux de la ville d'Anvers, année 1436, fol. 33*).

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1885.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. E. Reusens, président ; L. Delgeur, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; G. van Havre, H. Hymans, M. Rooses, J. Schadde, de Schouthete, H. Wauwermans, membres titulaires ; L. Hendrix, M. Philippson, Soil et Van Cuyck, membres correspondants.

Se sont excusés : MM. Petit, membre honoraire, P. Génard, membre titulaire, Ant. Bamps, P. Cogels, O. van Ertborn, Goemaere, Oomen et Van de Castele, membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 2 août 1885 est lu et adopté.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance.

A une lettre écrite à l'Administration communale d'Anvers, dans des termes à peu près identiques à la motion du général Wauwermans, rappelée dans le procès-verbal de la séance du 2 août, et accompagnée de divers plans, coupes et élévations se rapportant à la restauration du Steen et dus à notre confrère M. J. Schadde, le Collège, après avoir accusé réception, continue ainsi : « Nous vous remercions, „ Messieurs, de votre communication dont l'objet a conquis „ toutes les sympathies de notre Administration et nous „ ajouterons que, désireux de conserver l'antique monument „ auquel vous vous intéressez, nous avons fait dresser depuis „ plusieurs mois déjà, par l'ingénieur de la ville, M. G. „ Royers, un avant-projet de restauration qui se trouve „ exposé en ce moment au salon triennal de la Société „ royale des Beaux-Arts..... Nous délivrons aussi à M. l'In- „ génieur de la ville copie de la lettre de l'Académie pour être „ étudiée et consultée lors des travaux de restauration „ éventuelle. „ A cette lettre sont joints les plans et dessins de M. Schadde. — Pris pour notification.

Il a été fait hommage à la Société :

- 1^o Par notre confrère M. Alph. Wauters, de deux brochures intitulées :
 - a) *Sur les premiers temps de l'histoire de la Flandre.*
 - b) *Les origines de la population flamande de la Belgique.*Extraits du Bulletin de l'Académie royale de Belgique.
- 2^o Par notre confrère, le colonel P. Henrard, une brochure intitulée : *Mathieu de Morgues et Philippe Chifflet*, par Aug. Caston et P. Henrard; extrait du Bulletin de l'Académie royale de Belgique.
- 3^o Par M. Ed. Jamart, vicaire à Nivelles, un volume intitulé : *Notice sur l'Académie de Dessin et l'École industrielle réunies, précédée d'un aperçu sur le passé artistique de Nivelles.*
- 4^o Par notre confrère, M. Oomen, un volume ayant pour titre : *Het Plantenrijk, zijne Legenden, poëzie en symboliek in de Algemeene Mythologie en in het Christendom.* Antwerpen, Lodewijk Janssens, 1885.
- 5^o Par le Dr Quirin Esser, la première livraison d'un ouvrage intitulé : *Beiträge zur Gallo-Keltischen Namenkunde.* Malmedy, 1884.

M. Delgeur dépose sur le bureau, de la part de M. le lieutenant Alf. Harou, du 5^e régiment de ligne, un travail manuscrit sur la commune d'Hemixem et l'ancienne abbaye de St Bernard.

MM. Rooses et Génard sont chargés d'examiner ce travail.

M. le président prend ensuite la parole. « Nous devons
„ nous féliciter, Messieurs, dit-il, du succès qu'a obtenu
„ notre Congrès d'Archéologie. La Fédération est créée et
„ nous pouvons espérer que cette création portera ses
„ fruits. N'oublions pas toutefois que l'organisation si bien
„ entendue de notre Congrès est due au zèle infatigable de
„ notre secrétaire général, M. Génard, et vous voudrez vous
„ joindre à moi, j'en suis certain, pour lui adresser l'expres-
„ sion de notre vive reconnaissance. » (*Applaudissements*).

Le secrétaire se chargera de communiquer à M. Génard, absent à la séance, les remerciements de la Compagnie.

Le secrétaire donne quelques détails sur le compte-rendu du Congrès. Il est entendu qu'il sera publié dans le format du Bulletin à 500 exemplaires environ. Les membres titulaires de l'Académie et tous les souscripteurs au Congrès en recevront un exemplaire; les archives des Sociétés adhérentes, la Bibliothèque de la ville et le Gouvernement en recevront également des exemplaires. Ceux non distribués seront conservés dans les archives de la Société pour compléter éventuellement les collections de sociétés ou de membres qui adhéreront encore.

L'ordre du jour appelle la lecture des rapports de MM. Génard et Hymans sur le *Mémoire* du P. Kieckens. A la demande de M. Hymans, cette lecture est remise à une prochaine séance.

M. de Burbure appelle l'attention de la Compagnie sur le nom du village de Burght et demande si l'origine en est connue. Quelques idées sont échangées à ce sujet.

Le même membre rappelle qu'il a présenté à l'Académie, il y a près d'un an, une inscription latine destinée au Steen et demande qu'une commission soit nommée pour examiner cette inscription et sa traduction flamande. MM. Reusens, Rooses et Génard sont désignés pour cet examen.

M. Rooses rappelle qu'il y a peu d'années les admirateurs d'Ortelius apprenaient que la correspondance de ce grand géographe se trouvait dans les archives de l'église calviniste de Londres. Des négociations entamées à cette époque avec les administrateurs de cette église, dans le but d'obtenir copie de ces documents afin de les faire imprimer à Anvers, n'avaient pas abouti, les administrateurs ayant déclaré qu'ils se réservaient le soin de cette publication. M. Rooses est heureux de faire connaître à la Compagnie qu'on vient d'y mettre la main et que M. Hessels, maître-ès-arts à l'Université de Cambridge et Hollandais d'origine, en est l'éditeur.

Tout porte à croire que cette publication, en format in-4°,

imprimée avec luxe, sera extrêmement intéressante, en raison de l'importance des personnages avec lesquels Ortelius était en correspondance, et qu'elle donnera toute satisfaction aux amis du géographe et de la science.

M. H. Hymans prend la parole et dit que, dans une lecture faite à l'Académie royale de Belgique, il avait avancé qu'Albert Dürer, lors de son voyage en Belgique, avait non seulement dessiné le portrait de Bernard van Orley, mais encore qu'il l'avait peint, et que ce portrait se trouvait actuellement au musée de Dresde, comme portrait d'un inconnu.

Un des conservateurs du musée de Dresde s'était élevé contre cette allégation et l'avait contredite dans une brochure ; mais, tout récemment, ayant pris connaissance des documents sur lesquels M. Hymans base son affirmation, il a reconnu son erreur, et en avouant, dans un nouvel article d'un journal d'art ¹, qu'il s'est trompé, il reconnaît le bien-fondé de l'attribution de notre confrère.

L'assemblée s'occupe ensuite des concours. Il est décidé que, dans la prochaine séance, deux questions, l'une d'importance secondaire, qui devra être résolue pour le 1^r février 1887 ; l'autre plus importante et pour laquelle il sera accordé deux ans, seront présentées à la Compagnie. Le Bureau est chargé du choix des questions et de recevoir celles que les membres lui feront parvenir.

Il est ensuite donné lecture des noms des candidats aux places vacantes : quatre de membres titulaires, cinq de membres correspondants, deux de membres honoraires régnicoles, trois de membres correspondants étrangers.

Après lecture faite par le secrétaire de nouvelles candidatures proposées par divers membres, la liste est close ; les titres des candidats seront examinés dans la prochaine séance qui aura lieu le 20 décembre.

A ce propos, M. le président dit que si la séance qui

¹ L'article est de M. Woermann, directeur de la Galerie de Dresde ; il a paru dans le *Repertorium für Kunstwissenschaft*.

devait avoir lieu le 1^r dimanche d'octobre, a été retardée jusqu'au second dimanche de novembre, c'est que le bureau a pensé qu'elle aurait suivi le congrès de trop près. De même, à cause de la rigueur de la saison, afin de ne pas déplacer deux fois en décembre les membres étrangers à Anvers, il semble au Bureau que, cette année encore, comme l'an passé, il est préférable de reculer la séance ordinaire à la dernière quinzaine de décembre et de la faire suivre immédiatement de la séance extraordinaire dans laquelle sera élu le vice-président.

Les membres présents donnent leur approbation aux propositions du Bureau.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

SÉANCE DU 20 DÉCEMBRE 1885

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. E. Reusens, président, L. Delgeur, vice-président; P. Henrard, secrétaire; de Burbure, Gife, P. Génard, H. Hymans, A. Henne, G. van Havre, M. Rooses, Schadde; de Schoutheete, Thys, membres titulaires, MM. Goemaere, Hendrix, Van Cuyck, Oomen, O. van Ertborn, membres correspondants; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. de Ceulenaer et Goovaerts, membres titulaires; Bamps et Van de Castele, membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 9 novembre est lu et adopté après de légères rectifications demandées par M. Hymans.

L'Académie a reçu en hommage :

1^o De M. le comte de Marsy, membre correspondant étranger, une brochure intitulée : *Congrès d'histoire et d'archéologie d'Anvers*, extraite du Bulletin monumental publié sous les auspices de la Société française d'archéologie.

2^o De M. le Dr. N. Cloquet, de Féloy, deux brochures :
a. Les pipes archéologiques, notice lue en assemblée générale de la société archéologique de Charleroi.
b. Excursion à Godarville.

3^o De M. Eugène Soil, membre correspondant, une brochure.
a. Poutrain, historien de Tournai.
b. D. J. Van Oost et les peintres de Tournai, notice de quelques pages.

M. Ant. Bamps, membre correspondant, a envoyé en communication deux sauf-conduits en faveur du baron de Petersenn et de ses propriétés, l'un en français, daté de Liège le 10 juin 1702 et octroyé par Albert Octave, prince T'Serclaes de Tilly, l'autre en anglais, octroyé par John, comte de Marlborough, et daté de son camp à Helchtaren le 27 Août 1702.

M. Diegerick, conservateur-adjoint des archives de l'État à Gand et fils de feu M. Diegerick, le savant archiviste d'Ypres, membre honoraire de la compagnie, envoie une notice nécrologique sur M. Alph. Van den Peereboom. Elle sera insérée dans le Bulletin.

Travaux présentés : 1^o Monographie du triptique de Philippe le Beau et de Jeanne de Castille, par M. A.-A. Reynen.

Commissaires : MM. Piot, Reusens et Rooses.

2^o La correspondance de Philippe Chifflet et de Balthazar Moretus I, au musée Plantin-Moretus.

Commissaires : MM. Rooses et Gust. van Havre.

MM. Génard et H. Hymans donnent lecture de leurs rapports sur le mémoire du P. Fr. Kiekens, intitulé : *Daniel Seghers, peintre de fleurs, sa vie et ses œuvres.*

Ils concluent à l'insertion dans les *Annales*, qui est votée par l'assemblée,

M. Génard donne également lecture de son rapport sur un mémoire de M. Harou, intitulé : *Promenade aux environs d'Anvers*. Il conclut à l'insertion aux *Annales* après que l'auteur aura complété son travail dans le sens indiqué par le rapport. M. Rooses, second commissaire, déclare adhérer aux conclusions de son confrère.

L'assemblée décide que le rapport de M. Génard, et quelques autres observations encore relatives au commencement, à la fin du mémoire et aux planches y annexées, seront communiquées à l'auteur par l'intermédiaire de M. le secrétaire.

Il est donné lecture d'une note de M. Génard relative à un travail sur les *Cartes de la province d'Anvers et les plans de la ville*, par M. le major Dejardin, membre honoraire, complément d'un mémoire du même auteur et portant ce titre, paru en 1862 dans les annales de la Compagnie. En 1880, ce complément, soumis à MM. Génard et Gust. van Havre, avait été renvoyé à son auteur pour être complété conformément aux indications des rapporteurs.

M. Génard, informé que ce travail est actuellement complet, insiste pour qu'il soit publié. Il est décidé qu'on écrira à M. Dejardin pour qu'il renvoie son mémoire à l'Académie.

Le secrétaire-trésorier lit son rapport annuel sur les travaux et les finances de la Compagnie et demande à pouvoir prendre un employé aux appointements de 200 fr. par an, qui serait chargé de l'aider dans le service du secrétariat. Cette demande est approuvée.

Le deuxième paragraphe de l'art. 18 des Statuts, ainsi conçu : « Nul ne pourra remplir simultanément deux fonctions différentes du bureau » rendant incompatibles celles de trésorier et de secrétaire, M. Henrard demande à être déchargé de la gestion des finances de l'Académie.

MM. Gife, membre titulaire et Van Cuyck, membre correspondant, sont respectivement nommés trésorier et trésorier-adjoint.

M. Oomen, bibliothécaire-adjoint, fait un court rapport

sur l'état de la bibliothèque : il se propose d'en dresser prochainement un catalogue ; il est autorisé à accorder une gratification à l'aide qu'il devra s'adjoindre pour ce travail.

L'état prospère des finances de l'Académie lui permettant de reprendre la série de ses concours momentanément interrompue, l'assemblée, après en avoir délibéré, décide que les questions suivantes seront mises au concours et publiées dans les journaux dans le plus bref délai possible.

Concours de 1887.

1^o *Traiter un sujet archéologique concernant la province du Limbourg belge ou une de ses localités.*

Concours de 1888.

2^o *Études sur l'invasion des Francs en Belgique.*

Déterminer au moyen des données archéologiques et, subsidiairement, par des témoignages historiques, quels furent en Belgique les lieux habités par les Francs saliens et ripuaires ; quels étaient les peuples existant dans nos provinces au moment de l'invasion des Francs et quel a été leur sort.

3^o Prix fondé par M. le chev. Gustave VAN HAVRE.

Faire l'histoire de l'orfèvrerie en Belgique jusqu'à la fin du 18^e siècle.

Les prix attribués à chacune de ces questions seront : pour la première une somme de 250 frs. ; pour la seconde, une somme de 600 frs. ; pour la troisième, une somme de 500 frs. Une médaille en vermeil sera en même temps remise aux lauréats.

Les mémoires, écrits en français ou en flamand, devront être adressés franco à M. le secrétaire de l'Académie, rue Gounod, 23, ceux en réponse à la première question,

avant le 1^r février 1887; ceux en réponse aux 2^e et 3^e questions, avant le 1^r février 1888.

Sur la proposition de M. de Burbure, l'Académie appelle l'attention des chercheurs sur la fabrication ancienne des faïences et des grès d'Anvers, question qui pourra faire ultérieurement le sujet d'un concours.

M. van Ertborn présente à l'Académie des bois de renne fossilifiés, incisés par la main de l'homme, trouvés dans les argiles de la Campine et appartenant aux collections de notre confrère M. Paul Cogels, à Deurne; ils constituent les preuves les plus anciennes de la présence de l'homme dans la Basse-Belgique.

Jusqu'à ce jour, tous les silex taillés, recueillis dans cette partie du pays, l'ont été à la surface des dépôts campiniens; les preuves de l'existence de l'homme pendant l'époque quaternaire dans cette région faisaient donc défaut. La découverte de ces bois de renne incisés lève tous doutes à ce sujet.

Les argiles de la Campine occupent le faite de partage des bassins de la Meuse et de l'Escaut; elles plongent vers le Nord et s'infléchissent dans le sous-sol des Pays-Bas.

Elles sont surmontées par les sédiments marins du campinien inférieur, qui les recouvrent en stratification transgressive. Les blocs erratiques d'origine scandinave reposent à leur tour sur le campinien et nous révèlent que celui-ci est antérieur à la fusion du grand glacier du nord.

Les argiles de la Campine sont d'origine fluviatile, alluvions de la Meuse quaternaire. Elles n'ont pu se déposer au niveau qu'elles occupent que lorsque les reliefs actuels du sol n'existaient pas, c'est-à-dire, avant la formation du bassin hydrographique du Bas-Escaut, modelé par les courants de la mer Campinienne.

On a également recueilli dans ces argiles des ossements de mammoth¹; il est possible par conséquent de synchroniser ces dépôts avec ceux des cavernes. Ils datent donc de

¹ STARING. *De Bodem van Nederland.*

l'âge du mammouth (*du mammouth associé au renne*), époque à laquelle l'homme habitait le *Trou du Sureau*, le *Trou Magrite*, la *Caverne de Goyet*, etc.; c'est-à-dire pendant la période moyenne de l'époque quaternaire.

Pendant l'âge du mammouth le bassin de la mer du Nord était émergé, la Meuse était un affluent du Rhin et ce fleuve avait son embouchure sous le parallèle des Shetland.

M. le président remercie M. van Ertborn de ses intéressantes communications et lève la séance ordinaire.

En séance extraordinaire des membres titulaires, M. H. Hy-mans est nommé vice-président pour l'année 1887.

Les candidatures proposées sont ensuite discutées.

La séance est levée à 2 ¹/₂ heures. La prochaine séance aura lieu le dimanche 7 février 1886.

R A P P O R T S

sur la notice intitulée :

**Daniel Seghers, de la Compagnie de Jésus, peintre
de fleurs, sa vie et ses œuvres 1590-1661.**

par le P. Fr KIECKENS, de la même Compagnie.

Si, comme la plupart des grands maîtres de l'école flamande, notre premier peintre de fleurs a eu ses biographies, cependant les principaux faits de sa vie active étaient restés dans l'obscurité. On ignorait les détails de cette existence modeste qui s'écoula en grande partie dans le silence du cloître ; un de ses frères en religion , le R. P. Kieckens, a entrepris de la faire connaître de plus près.

Il vient d'achever une notice des plus intéressantes qui, grâce à des recherches laborieuses, nous révèle l'origine, la naissance, les études, les voyages, les relations, enfin toute la carrière artistique du frère Daniel Seghers.

Nous avons lu cet écrit avec le plus vif plaisir et nous sommes heureux de proposer à l'Académie de l'insérer dans ses *Annales*. La nouvelle biographie de Seghers est une œuvre qui marquera dans l'histoire de l'École flamande, et ce sera pour notre Compagnie un honneur d'avoir contribué à sa publication.

P. GÉNARD.

Je n'examinerai dans ce rapport que la partie artistique de l'œuvre du P. Kieckens et tiens d'autant plus à m'y restreindre que j'adhère à la proposition de mon honorable confrère M. Génard de lui donner place dans nos *Annales*.

Sans contester le zèle de l'auteur, je ne pense pas que son étude puisse être envisagée comme définitive. Il n'arrive pas plus que ses devanciers à préciser l'origine artistique du personnage; nous ne savons ni dans quelles conditions, ni sous quel maître, ni dans quelle localité se firent ses débuts.

M. De Roever a récemment publié quelques notes sur Hercule Seghers dont il nous dit que le père s'appelait Pierre Seghers, comme c'est le cas pour Daniel.

Le P. Kieckens est d'avis qu'il n'y a là qu'une simple coïncidence; je suis moins affirmatif. Pour moi, l'indication n'est point du tout à négliger.

Touchant le voyage de Rome, nous ne possédons également que des données fort vagues. Jusqu'à preuve contraire, je pense qu'il faut rejeter la collaboration de Daniel Seghers et du Dominiquin. Le petit tableau du *Triomphe de l'Amour* au Louvre n'a aucune valeur probante.

La guirlande de fleurs qui l'entourne, dit M. Both de Tauzia, a été attribuée à Seghers ou à Mario del Fiore. Il est très certain que si l'on se rappelle les peintures de ce dernier au Palais Borghèse, les probabilités sont plutôt en sa faveur, car il s'agit précisément, dans ces peintures, d'amours voltigeant au milieu des fleurs.

Il est donc prudent de n'admettre qu'avec réserve une collaboration essentiellement douteuse.

Mieux vaudrait aussi, je pense, n'être pas trop affirmatif en ce qui concerne les hommages de tableaux que Seghers aurait faits à l'Infante Isabelle, à Marie de Médicis et à Christine de Suède, puisque l'auteur n'est point absolument renseigné à cet égard. Tout cela peut être vrai, mais peut aussi ne pas l'être, et, en matière d'histoire, le précepte qui veut que dans le doute on s'abstienne, conserve toute sa valeur.

Le P. Kieckens s'est imposé la tâche héroïque de dresser une liste d'œuvres de Seghers, citées dans les catalogues. Il vaut mieux n'admettre dans les listes de l'espèce que les œuvres signées ou d'une authenticité reconnue. Les catalogues de ventes sont très sujets à caution et Seghers a eu des imitateurs, tels, par exemple, que son élève Ph. Van Thielen et le chanoine Van der Baren, dont les œuvres se confondent facilement avec les siennes.

Il y aurait grand avantage pour le lecteur à obtenir un renseignement précis sur l'identité des œuvres offertes par le peintre à tel ou tel personnage princier. Bon nombre de ces œuvres figurent encore dans les galeries publiques et le P. Kieckens a été suffisamment consciencieux dans la recherche des œuvres du maître, pour que de telles indications lui soient faciles à fournir.

En revanche, l'impression et la lecture seraient simplifiées par la réunion en appendice des épîtres en vers et des pièces d'une certaine étendue qui, dans le manuscrit, sont portées aux notes marginales.

H. HYMANS.

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR

M. Alphonse Vandenpeereboom.

Le 10 octobre 1884 est décédé à Bruxelles, à l'âge de 72 ans, M. Alphonse Vandenpeereboom, ministre d'État, ancien ministre de l'Intérieur.

En ce jour, la Belgique perdit un de ses citoyens les plus dévoués qui, pendant une longue carrière, remplit les charges les plus difficiles et les plus élevées avec une rare distinction ; la ville d'Ypres, sa ville natale, perdit son bienfaiteur, celui dont le nom se rattache à toutes les mesures sages et utiles prises pendant près de 35 ans pour la gloire et le bien de cette cité ; la science historique, de son côté, eut à déplorer la perte d'un de ses vulgarisateurs les plus dévoués, alliant à la grâce du style une érudition des plus profondes.

Issu d'une des familles les plus honorables de la ville d'Ypres, M. Alphonse Vandenpeereboom naquit en cette ville le 7 juin 1812. Après avoir fait de brillantes études, successivement à Ypres, à Amiens, à Boulogne, à Paris et à Louvain, il obtint à l'âge de 21 ans le diplôme de docteur en droit. En 1834, le jeune avocat entra comme commis-rédacteur au ministère de l'Intérieur ; toutefois cette sorte d'apprentissage à la vie administrative ne fut pas de longue durée. Démission honorable de ses fonctions lui fut accordée après un an et quelques mois de services.

Rentré dans sa ville natale, M. Vandenpeereboom, à qui les luttes du barreau et les soucis administratifs

souriaient fort peu, s'adonna avec bonheur aux études historiques et littéraires qui lui inspiraient un attrait tout spécial. L'érection d'une bibliothèque publique, dont il fut nommé conservateur, l'institution d'un musée communal, l'étude des richesses que renferment les archives d'Ypres, occupèrent alors tous les loisirs du studieux avocat. Certes, nul n'aurait cru à cette époque aux brillantes destinées politiques et administratives qui allaient bientôt s'ouvrir toutes larges devant M. Vandenpeereboom.

De 1842 date le commencement de sa carrière politique. Une élection lui ouvre pour ainsi dire inopinément et à son insu les portes du Conseil provincial de la Flandre Occidentale. La même année, ses concitoyens l'appellent à siéger comme conseiller communal à l'hôtel de ville d'Ypres. Quelques mois après, un arrêté royal l'investit des fonctions de premier échevin.

M. Vandenpeereboom se trouva donc engagé en plein, en quelque sorte malgré lui, dans la vie publique. Ils s'évanouissaient déjà, les jours paisibles qu'il espérait passer au milieu de ses chers livres et des riches archives d'Ypres, loin des luttes des partis et des ennuis inhérents aux fonctions publiques. Cependant, le jeune échevin qu'animait une grande ardeur au travail et le plus vif dévouement à sa ville natale, se montra bientôt un administrateur hors ligne. Aussi le 26 février 1859, le Roi le nomma bourgmestre de la ville d'Ypres.

Innombrables sont les services rendus par M. Vandenpeereboom à sa ville natale comme échevin d'abord, puis comme bourgmestre. Le cadre de cette courte notice ne nous permet point de les énumérer tous. Deux points surtout firent l'objet de sa sollicitude toute particulière : la restauration des halles et de l'église de St. Martin, ensuite la réorganisation et le développement de l'instruction primaire, et la vulgarisation des idées d'épargne au sein de la classe populaire. Si aujourd'hui la ville d'Ypres est fière de montrer aux étrangers ses monuments magnifiquement restaurés et décorés de peintures murales, ses écoles pri-

maires et moyennes organisées d'une façon exemplaire, elle le doit au puissant esprit d'initiative de M. Vandenpeereboom et à son infatigable dévouement qui trouvèrent plus tard, chez ses successeurs, d'heureux continuateurs.

En 1848, les électeurs de l'arrondissement d'Ypres le nommèrent leur mandataire à la Chambre des Représentants; il continua à remplir ce mandat sans interruption jusqu'en 1879.

Dans cette nouvelle sphère d'action, M. Vandenpeereboom se signala par une activité et un talent des plus remarquables. En 1861 le Roi appela le premier magistrat d'Ypres à siéger dans les conseils de la couronne en lui confiant le portefeuille de l'Intérieur. Durant les sept années (1861-1868) que M. Vandenpeereboom dirigea cet important département, de nombreuses et utiles réformes furent prises. Mentionnons entre autres les notables améliorations apportées à l'enseignement primaire et à la position des instituteurs, l'organisation des écoles d'adultes, la protection généreuse et les encouragements nombreux accordés aux arts et particulièrement aux lettres flamandes. Rappelons enfin que ce fut grâce aux mesures énergiques prises par le ministre de l'Intérieur que le pays fut préservé en 1865-1866 du terrible fléau de la peste bovine qui menaçait notre agriculture d'une ruine complète.

Un différend relatif à l'application de la loi de 1842 aux écoles d'adultes détermina M. Vandenpeereboom à remettre, le 3 janvier 1868, entre les mains du Roi sa démission de ministre de l'Intérieur. Toutefois notre souverain le maintint dans son conseil en le nommant, le 4 février suivant, ministre d'État.

Pendant les onze années qu'il resta encore à la Chambre, notre représentant prit part à de nombreuses discussions. Les *Annales parlementaires* conservent les traces de la part active que prit le représentant d'Ypres à la vie parlementaire, ainsi que du talent et de l'énergie avec lesquels il défendit en toute circonstance les intérêts de son arrondissement.

Déchargé du fardeau du pouvoir, M. Vandenpeereboom reprit avec joie les études qui avaient fait le charme de sa jeunesse, et compulsant laborieusement les riches archives d'Ypres, il réunit les matériaux qui allaient bientôt servir à édifier ces œuvres magistrales qui consacraient sa réputation d'historien.

Cependant tant de dévouement à son pays et à sa ville natale, un si beau talent mis au service de la chose publique, une honnêteté et une aménité de caractère sans pareille ne purent trouver grâce devant le corps électoral. Le 13 juin 1879, jour de honte et de deuil pour la ville et l'arrondissement d'Ypres, un revirement politique renversa celui qui avait été de tout temps l'honneur du parti libéral et le bienfaiteur de tous ses concitoyens indistinctement !

Rentré entièrement dans la vie privée, M. Vandenpeereboom continua à se dévouer à sa ville natale en faisant connaître et aimer à ses concitoyens l'histoire de leur antique et riche cité. Les Annales de la Société historique archéologique et littéraire de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre, société fondée par M. Vandenpeereboom, peu de temps avant son entrée au ministère, renferment un grand nombre de notices et de mémoires dus à sa plume et témoignant de son savoir et de son infatigable activité.

Son style était élégant et facile. L'amour profond de la patrie et surtout du clocher natal perce dans tous ses écrits et donne souvent à son style une élévation d'idées et d'expressions qui charme et entraîne.

Un grand nombre de sociétés savantes de la Belgique et de l'étranger tinrent à honneur de l'inscrire au nombre de leurs membres. L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique l'admit le 9 juin 1879 parmi ses membres correspondants et le nomma le 7 mai 1883, membre titulaire. La Société d'émulation de Bruges, la *Revue Belge de Numismatique*, la *Patria Belgica*, la *Belgique illustrée* l'ont compté parmi leurs collaborateurs dévoués.

Les trois œuvres les plus importantes dues à la plume de M. Vandenpeereboom sont : *Le Conseil de Flandre à Ypres, précédé des Cours de justice qui ont exercé juridiction souveraine sur la ville d'Ypres et la West-Flandre*, — *L'Essai de numismatique yproise*, — et enfin cette œuvre de longue haleine et de profonde érudition, élevée à la gloire de la ville d'Ypres et généreusement offerte par son auteur à un grand nombre de confrères et d'amis s'occupant d'études archéologiques et historiques, nous voulons parler des : *Ypriana ou Notices, études, notes et documents sur Ypres*.

En 1878, la Société royale de numismatique offrit à l'auteur de *L'Essai de numismatique yproise* une médaille commémorative en témoignage de reconnaissance pour les services qu'il avait rendus à l'archéologie et à l'histoire du pays. Enfin, le 30 septembre 1883, de nombreux amis et admirateurs de l'éminent auteur des *Ypriana*, accourus de tous les coins du pays, lui offrirent à Ypres, à l'occasion de l'achèvement de cette œuvre magistrale, un témoignage solennel de gratitude publique. Cette fête si touchante fut pour ainsi dire le couronnement de la carrière de l'illustre vieillard. Ce fut à cette occasion que notre Roi, voulant récompenser les services éminents rendus au pays par son ministre d'État, lui décerna le grand cordon de son ordre, ratifiant ainsi les vœux d'une population entière.

M. Vandenpeereboom était doué d'une nature franche, aimante et modeste. Accessible à tous, il n'épargnait ni peines, ni labeurs pour obliger ses amis, surtout ses concitoyens. Alors que le mal, qui allait bientôt l'emporter, lui interdisait déjà tout travail, on le voyait encore faire un dernier effort pour obliger un ami ou venir en aide à une infortune. Nul ne pourrait dire les nombreux et grands services qu'il a rendus à tous, son inépuisable générosité et ses trésors de son cœur aimant et dévoué. Nous croyons le pouvoir mieux faire connaître ce beau caractère qu'en rappelant ici quelques passages de la touchante allocution qu'il adressa, le 30 septembre 1883, à ses nombreux amis

accourus pour le fêter à Ypres : « Si j'ai pu faire quelque
» chose pour ma ville natale, j'en ai peu de mérite, car je me
» suis borné, en la servant, à suivre la voie tracée par
» mes sentiments natifs. Dès mon enfance, l'amour du clocher
» natal a été chez moi une passion dominante : il m'en
» souvient encore, quand , assis sur les bancs de l'école, je
» rencontrais le nom d'Ypres dans un livre d'histoire , déjà
» j'éprouvais un inexprimable sentiment de bonheur, et le
» tableau de la grandeur passée de notre ville , comme le
» récit d'actes utiles posés par nos pères , réveillait en moi
» l'enthousiasme le plus ardent.....Plus tard quand, jeune
» encore, j'ai perdu tout ce que j'avais de plus cher au
» monde, j'ai considéré et chéri ma ville natale comme une
» seconde mère, et mes concitoyens comme des frères, formant
» ma nouvelle famille. Durant toute ma vie, ces sentiments
» innés sont restés vivaces et je me suis simplement borné
» à y obéir en consacrant , sans mérite aucun, quarante
» années de mon existence au service de mes concitoyens. »

Ces quelques lignes dépeignent le citoyen que le pays perdit le 10 octobre 1884.

Par ses dernières volontés , M. Vandenpeereboom exprima le désir d'être enterré dans sa ville natale , sans aucun honneur civil ou militaire , sans qu'aucun discours fût prononcé sur sa tombe. Une multitude recueillie et attristée suivit le convoi de cet homme de bien , du meilleur des citoyens , du plus aimé et du plus dévoué des enfants d'Ypres. Il légua à sa ville natale sa riche bibliothèque , ses collections de numismatique , d'antiquités , de tableaux et d'œuvres d'art. D'importantes libéralités furent en outre faites aux administrations charitables de la ville et de plusieurs communes de l'arrondissement d'Ypres.

LISTE CHRONOLOGIQUE

des publications de

M. ALPHONSE VANDENPEEREBOOM.

- 1843** P. J. A. Hynderick. Notice biographique. — Ypres. Br. in 8° de 14 pages.
- 1854** Description des fêtes et cérémonies religieuses célébrées à l'occasion de la restauration de l'image de N. D. de Thuynes, patronne de la ville d'Ypres, et des statues des ducs de Bourgogne replacées dans la façade des halles à Ypres. le 9 août 1854. — Ypres. Br. in-8° de 47 pages.
- Tuindag. — Br. de 44 pages. (Roman historique ayant paru en feuilleton dans le journal « le Progrès d'Ypres. »)
- 1858** Notice sur la place d'Ypres et son démantèlement. 1830-1853. — Ypres. In-8° de 141 pages avec plans.
- 1860** Claude de Clerck, poète yprois. — In-8° de 8 pages.
- 1861** Jean Thomas, peintre yprois. — Ypres. Br. in-8° de 6 pages
- Diplôme de la Société historique, archéologique et littéraire de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre. (Note explicative). — Ypres. Br. de 7 pages.
- Des gildes. Origine, organisation, firs, etc. Gilde de St. Sébastien d'Ypres. — Ypres. In-8° de 91 pages avec planches.
- 1869** Inauguration de la salle échevinale d'Ypres, le 8 août 1869. — Ypres. Br. in-8° de 25 à 30 pages (3 éditions).
- Henri de Codt, greffier et conseiller pensionnaire de la ville d'Ypres, conseiller au conseil du roi, etc. Biographie. — Ypres. In-8° de 84 pages avec portrait.
- 1872** Blocus d'Ypres. 1583-1584. Monnaie obsidionale. — Ypres. Br. in 8° de 16 pages avec gravure.
- Une vieille gazette (le Propagateur). — Ypres. Br. in-8° de 5 pages.
- La gilde de St. Sébastien à Ypres. — Ypres. Br. in-8° de 7 pages.
- 1873** Un mot à propos du mouvement flamand. — Ypres. Br. in-8° de 8 pages.
- 1874** Notice sur P. L. F. Boedt. — Ypres. Br. in-8° de 25 pages, (2 éditions).
- Visite du Roi et de la famille royale à la ville d'Ypres, le

- 16 septembre 1860. — Bruxelles. Br. in-8° de 68 pages avec portrait.
- Gildes, corps de métiers et serments. — Bruxelles. Br. gr. in-8° de 38 pages.
- Des cours de justice qui ont exercé juridiction souveraine sur la ville d'Ypres et la West-Flandre. Le Conseil de Flandre à Ypres. — Ypres. In-8° de 324 et CLXXXIII pages, avec gravures de sceaux.
- 1876** L'incendie de la halle d'Ypres en 1498. — Ypres. Br. in-8° de 28 pages.
- Les noces de Mahaut, fille de Robert de Béthune, comte de Flandre, aux halles d'Ypres, en 1314. — Ypres. Br. in 8° de 19 pages.
- La gilde de St. Nicolas à Ypres. — Bruges. Br. in-8° de 39 p. avec gravure.
- Service funèbre de Monseigneur Philippe le Bon, duc de Bourgogne, célébré en l'église de St. Martin d'Ypres, en 1467. — Ypres. Br. in-8° de 12 pages.
- Historische aanteekeningen op 'de stad Ypre (1789-1791) door A. J. de Bouck. — Ypres. In-8° de XV et 77 pages.
- 1878** Essai de numismatique yproise. — Bruxelles. In-8° de 375 pages avec 42 planches.
- Notice sur H. J. Carton. — Ypres. Br. in-8° de 37 pages avec portrait.
- Le collier (schakel) de la gilde de St. Sébastien à Ypres. — Ypres. In-8° de 11 p. avec planche.
- Ypriana. Notices, études, notes et documents sur Ypres.
- Tome I. Les halles d'Ypres. — Bruges In 8° de 402 pages avec 15 eaux fortes et 4 plans. (La notice suivante imprimée dans ce volume, a été tirée à part : « Notice sur les statues qui décorent les halles d'Ypres. » Br. in-8° de 47 p.)
- 1879** Ypriana. Tome II. La chambre des échevins. — Bruges. In-8° de 423 p. avec 6 eaux-fortes et 2 grandes planches.
- Ypres illustré. Coup d'œil sur son passé, ses monuments et ses œuvres d'art. — Bruxelles. In 4° de 38 p. avec nombreuses gravures sur bois.
- 1880** Ypriana. Tome III. Origines. — Bruges. In-8° de 442 pages avec une carte. — Les notices indiquées ci-dessous et publiées dans ce volume, ont été tirées à part.
- 1° Les Romains dans les vallées de l'Ypre et de l'Yser. Br. in 8° de 19 p.
 - 2° Origine de Ypra. Br. in-8° de 34 p.
 - 3° Ypres au XII^e siècle. Br. de 58 p.
 - 4° De l'origine de la commune d'Ypres. Br. de 88 p.

5° Origine et développement des institutions et de magistratures locales, puis communales, à Ypres, avant 1270. In-8° de 178 p.

Distribution des eaux alimentaires et fontaines d'Ypres. — Ypres. In-8° de 78 p. avec 3 gravures.

Ypriana. Tome IV. Du mouvement communal à Ypres. Esquisses historiques. 1271 à 1348. — Bruges. In-8° de 447 pages.

1881 Ypriana. Tome V. Tuindag et Notre-Dame de Tuine. — Bruges. In-8° de 427 p. avec 10 planches.

1882 Guillaume du Tielt, graveur ; notes sur sa vie et sur ses œuvres. — Ypres. In-8° de 62 p. avec gravures.

Ypriana. Tome VI. Jansenius. Les Frères Mineurs Franciscains. Le chapitre de St. Martin. — Bruges. In-8° de 460 p. avec 2 planches.

Les trois études publiées dans ce volume ont été tirées à part sous les titres suivants :

1° Cornelius Jansenius, septième évêque d'Ypres, sa mort, son testament, ses épitaphes. In-8° de 243 p. avec une planche.

2° Les Frères Mineurs Franciscains, leur couvent et leur église à Ypres. In-8° de 82 p. avec une planche.

3° Le chapitre de Saint Martin à Ypres, sa composition, son organisation, ses statuts. In-8° de 140 p.

1883 Ypriana. Tome VII. Ypres et ses comtes Léliaerts ; attaque et défense des institutions communales. — Bruges. In-8° de 510 p.

1884 Varia Yprensia. I. Ypres et Warneton. Conflit de juridiction au XV^e siècle. — Bruges. In-8° de 91 p.

SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1886.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. E. Reusens , président ; L. Delgeur, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; L. de Burbure, P. Génard, Gife, G. van Havre, A. Henne, H. Hymans, M. Rooses, J. Schadde, H. Wauwermans, membres titulaires ; M. Baeckelmans , van Cuyck, Goemaere, Rombouts, membres correspondants.

Se sont excusés : MM Oomen, membre correspondant ; Petit et comte van de Walle, membres honoraires.

Le procès-verbal de la séance du 20 décembre est lu et adopté.

M. le chanoine Reusens, en quittant le fauteuil de la présidence annuelle pour le remettre à son successeur M. le D^r L. Delgeur, remercie l'assemblée pour le concours bienveillant qu'elle lui a toujours prêté. Il est heureux et fier que son passage à la présidence ait été marqué par un événement aussi important pour la science que la création de la fédération des sociétés d'archéologie et d'histoire, création dont nous avons été les inspirateurs et qui a projeté un grand éclat sur notre Académie. (*Applaudissements*).

M. Delgeur prend possession du fauteuil, appelle au bureau M. H. Hymans, vice-président, et, dans son discours d'installation, s'occupe des *Monuments archéologiques apocryphes*. (Voir p. 120).

L'impression du discours au *Bulletin* est votée.

Le secrétaire donne ensuite lecture :

1^o D'une lettre circulaire de la Société des Antiquaires de Picardie , qui a son siège à Amiens , annonçant, pour le mois de juin prochain , la célébration de son 50^e anniversaire. A cette occasion, la Société ouvrira une exposition archéologique régionale du 1^{er} juin au 2 juillet ; un congrès , suivi de visites aux terrains préhistoriques de St Acheul , aux camps

romains de La Somme , Piquigny , Folleville , etc., se tiendra à Amiens , le 8 juin et jours suivants. La Société invite l'Académie à désigner des délégués chargés de la représenter à ce congrès.

Pris pour notification : les délégués seront désignés ultérieurement.

2° D'une lettre de M. Vorsterman-van Oijen , de La Haye , demandant l'échange des publications qu'il dirige contre celles de l'Académie. M. Vorsterman a envoyé les livres ci-après , dont il fait hommage à l'Académie :

- (a) J. H. Scheffer , *Nederlands familie-archief* ;
- (b) H. de Jager , *Het geslacht Tromp* ;
- (c) A. A. Vorsterman-van Oijen, *Dictionnaire nobiliaire* ;
- (d) id. *De hooge raad van adel* ;
- (e) id. *Genealogie van het geslacht Beets* ;
- (f) id. *Geslachtslijst der familie Smit* ;
- (g) id. et G. D. Franquinet. *Annuaire généalogique des Pays-Bas , année 1875* ;
- (h) J. F. Croockewit , *Korte kroniek van het kasteel Duurstede* ;
- (i) *Catalogus der tentoonstelling van voorwerpen betrekking hebbende op het vorstelijk stamhuis Oranje-Nassau , enz. Aug.-Sept. 1880.*

Plusieurs membres ayant appuyé la demande de M. Vorsterman, il est décidé que les volumes des *Annales* et du *Bulletin* encore disponibles à partir de la 2^e série lui seront adressés.

3° Du programme des concours de la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique pour 1887.

4° De la lettre de faire part de la mort de M. Gachard , président honoraire de l'Académie.

5° D'une lettre de M. Harou , renvoyant le manuscrit qui a fait l'objet de rapports dans la dernière séance , et auquel il a apporté les changements réclamés par les rapporteurs.

L'Académie a reçu en hommage :

1° De M. le vicaire Jamart, de Nivelles : un exemplaire de la phototypie du char et de la châsse de S^{te} Gertrude à Nivelles.

2° De M. H. van Cuyck, membre correspondant : un tiré-à-part d'un article paru dans la revue *De Vlaamsche School*, 1886, et intitulé : *Oudheid- en Geschiedkundig Congres te Antwerpen*.

3° De M. vande Castele, membre correspondant : quatre brochures extraites du *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, 8-18, intitulées :

Notes inédites sur Mathieu de Geer, qui précéda Louis de Geer en Suède.

Jean Curtius, associé de Hurtino de Ugarte, pagador-général des Pays-Bas, pour l'introduction des machines liégeoises en Espagne. 1616.

La fabrication des cuirs dorés à Liège.

Un fil de l'ancienne industrie dentellière à Liège.

4° De M. Eug. Soil, membre correspondant : une brochure, extraite du t. 21 du *Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai* et intitulée : *La peste de 1668 à Tournai*.

5° De M. L. Delgeur, membre titulaire : une brochure extraite de la *Revue des questions scientifiques* et intitulée : *La Géographie de l'Exode et les découvertes modernes en Egypte*.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

L'Académie a reçu deux manuscrits. Le premier intitulé : *Le chapitre de Notre-Dame à Tongres*, par M. Ch. M. T. Thys, membre titulaire, est un ouvrage très volumineux.

M. le président désigne MM. Schuermans et Bormans, membres titulaires, pour examiner ce travail et en faire rapport.

Le second manuscrit a été trouvé dans les papiers de feu notre confrère M. Galesloot ; il est intitulé :

Procès intenté à une abbesse de Nivelles pour s'être qualifiée et fait traiter de dame princesse de Nivelles. 1643-1658.

M. Rooses est chargé d'examiner ce travail.

M. le secrétaire lit les rapports de MM. Piot et Ruelens sur le mémoire de M. A. A. Reynen, intitulé : *Monographie*

du tryptique de Philippe le Beau et de Jeanne de Castille.
Les deux rapporteurs n'étant pas d'accord sur la question de savoir si ce mémoire est digne de figurer dans les *Annales*, le manuscrit est remis au 3^e rapporteur, M. M. Rooses.

M. M. Rooses donne lecture de son rapport sur le mémoire de M. Henrard, intitulé : *Philippe Chifflet et Balthasar Moretus I.*

Les conclusions, auxquelles se rallie le 2^e rapporteur, M. le chev. G. van Havre, favorables à la publication du mémoire dans les *Annales*, sont approuvées par l'assemblée.

Dans la séance extraordinaire des membres titulaires, qui a suivi immédiatement la séance ordinaire, ont été nommés :

1^o MEMBRES TITULAIRES ; LES MEMBRES CORRESPONDANTS :

MM. A. Bequet, conservateur du Musée archéologique de Namur.

P. Cogels, géologue, à Deurne.

G. Kurth, professeur d'histoire à l'Université de Liège.

2^o MEMBRES CORRESPONDANTS :

MM. De Bert, secrétaire du Cercle archéologique de Mons.
Mathieu, secrétaire de la Société archéologique d'Enghien.
Van Overloop, paléontologiste, à Bruxelles.
Diegerick, archiviste adjoint aux archives de l'État, à Gand.

3^o MEMBRES HONORAIRES :

MM. le B^{on} de Sélys-Longchamps, membre de l'Académie royale, à Liège.
le C^{te} de Limburg-Stirum, membre correspondant.

4^o MEMBRES CORRESPONDANTS ÉTRANGERS :

MM. A. Bertolotti, archiviste de l'État, à Mantoue.
Aug. Castan, conservateur de la Bibliothèque de Besançon.
Campbell, conservateur de la Bibliothèque royale de La Haye.

H. Hessels, M. A. à Cambridge (Angleterre).

Après un ballottage, les voix, s'étant partagées également

sur les noms qui y avaient été soumis, il est décidé qu'un second ballottage aura lieu dans la séance prochaine pour la nomination d'un membre titulaire et d'un membre correspondant.

Le séance est levée à 3 heures.

RAPPORT SUR UN MÉMOIRE DE M. HENRARD

INTITULÉ

PHILIPPE CHIFFLET ET BALTHASAR MORETUS I.

J'ai l'honneur de présenter à l'Académie le rapport que, dans sa dernière séance, elle m'a chargé de faire sur le travail de M. Henrard intitulé : *Philippe Chifflet et Balthasar Moretus I.*

Comme matériaux de son mémoire, l'auteur a utilisé à peu près exclusivement la volumineuse correspondance que, de 1628 à 1641, différents membres de la famille Chifflet tenaient avec le célèbre imprimeur anversoïis. Cet échange de lettres n'a pas pour but principal, comme c'est ordinairement le cas de nos jours, de fournir des nouvelles personnelles ou de traiter des intérêts privés des correspondants, une large part en est consacrée aux affaires publiques.

Philippe Chifflet, le principal des correspondants de Moretus, était admirablement placé pour fournir des nouvelles de la cour de Bruxelles et de l'armée des Pays-Bas espagnols. Lui-même était chapelain de l'oratoire de l'infante Isabelle depuis 1624 et resta attaché dans la même qualité au cardinal-infant. Son frère Jean-Jacques reçut en 1625 le titre de médecin de Son Altesse Sérénissime et continua à soigner

et à purger l'infant Ferninand jusqu'à ce que la mort s'en suivit. Les deux frères avaient donc leurs grandes et petites entrées chez nos souverains, tant à la ville qu'au camp ; ils étaient en relation continuelle avec les personnages les plus marquants et avec des diplomates qui pouvaient les mettre au courant des nouvelles des cours étrangères.

On comprendra l'intérêt de leur correspondance, quand on saura que, très régulièrement, de semaine en semaine et parfois de jour en jour, Philippe Chifflet transmettait les nouvelles politiques à son correspondant d'Anvers. C'est une espèce de journal rédigé par un homme haut placé, bien informé et distingué par son savoir, adressé à un ami sûr et avide de savoir ce qui se passe dans le monde.

Philippe Chifflet cultivait la littérature et fit imprimer plusieurs volumes chez Moretus. La correspondance traite naturellement aussi de la publication de ces ouvrages et mêle ainsi l'histoire de la littérature à celle de la politique.

M. Henrard s'est attaché dans son travail à nous faire connaître les principaux membres du clan bourguignon des Chifflet qui réussirent à s'asseoir si solidement et si confortablement dans les bonnes grâces de nos souverains. Il extrait des lettres échangées entre Philippe Chifflet et Balthasar Moretus ce qui peut intéresser l'histoire de nos contrées et des pays voisins. Il leur emprunte maint détail sur les personnages célèbres de cette époque.

Dans tout cela, il n'y a pas de révélation bien inattendue ni de détail extrêmement piquant, mais on y trouve une multitude de petites nouvelles sur des faits importants et sur des hommes qui jouèrent un rôle important dans notre histoire.

Ceux qui s'intéressent à l'activité littéraire d'une famille qui fournit un grand nombre d'écrivains érudits, liront avec intérêt les pages consacrées à l'impression des œuvres de Philippe et de Jules Chifflet.

M. Henrard, qui s'est fait une spécialité de l'étude de notre histoire pendant la première moitié du XVII^e siècle, ne pouvait manquer d'extraire des documents qu'il utilisait

tout ce qu'ils renferment d'utile et de curieux. Il l'a fait simplement, sans exagérer l'importance du sujet ni les proportions du travail qu'il y consacrait.

Je suis d'avis que son mémoire occupera une place honorable dans les publications de l'Académie.

MAX. ROOSES.

Je me rallie à l'avis de mon honorable confrère M. Rouses et je propose d'insérer l'intéressant travail de M. le colonel Henrard dans les *Annales* de l'Académie.

GUST. VAN HAVRE.

Les Monuments archéologiques apocryphes.

DISCOURS DE M. LE D^r L. DELGEUR , PRÉSIDENT.

Messieurs ,

En prenant place dans ce fauteuil , que je dois moins à mon mérite qu'à votre bienveillance , j'assume une charge bien lourde. Il me sera difficile en effet , de remplacer dignement mon ami le chanoine Reusens , mon honorable prédécesseur. Aucun des nombreux assistants au Congrès du mois de septembre n'oubliera le tact infini avec lequel il sut diriger les débats et concilier les diverses opinions des membres de cette importante assemblée , qui jeta les fondements d'une fédération destinée à réunir désormais les forces vives des diverses sociétés archéologiques du royaume, laquelle, justifiant la devise de nos pères : *l'union fait la force*, donnera un nouvel élan aux études historiques dans notre pays.

Ce sera à moi, comme président de notre compagnie, à vous représenter au Congrès de Namur ; je m'efforcerai de ne pas trop démériter de mon prédécesseur. Pour réussir , je compte

sur votre concours , qui ne me fera pas défaut , j'en suis convaincu.

Il est dans les usages que le nouveau président vous parle de l'un ou l'autre objet ayant rapport à nos études. Je ne me soustrairai point à cette coutume que je trouve excellente ; cependant je vous entretiendrai non pas d'archéologie , mais des fraudes auxquelles l'archéologie a trop souvent donné lieu.

Ces sortes de fraudes ont été pratiquées à toutes les époques. Pour l'antiquité nous nous bornerons à en citer une seule, c'est la Liste des rois de Thèbes, en Égypte, avec explication de leurs noms et durée de leurs règnes , attribuée à Eratosthène et insérée dans la *Chronographie* de Georges le Syncelle. De nos jours , le savant Bunsen y vit la clé chronologique des douze premières dynasties et la prit pour fondement de l'histoire primitive de l'Égypte. Il a été prouvé depuis que si cette liste provient réellement d'Eratosthène , ce qui est douteux , elle a été profondément modifiée et altérée par les copistes et ne peut être d'aucune utilité dans la question si difficile de la chronologie égyptienne.

L'époque de la Renaissance fut très fertile en supercheries et fraudes littéraires. Une des plus célèbres fut celle d'Annius le Viterbe. Il publia à Rome, en 1498, un in-folio intitulé : *Antiquitatum variarum volumina* XVII, où se trouvaient réunis des œuvres authentiques et *originales* de Xénophon, le Myrsile de Lesbos , de Caton, de Sempronius, d'Archiloque le Fabius Pictor, de Mégasthène — qu'il nomme Métasthène — de Philon de Byblos, de Bérosee, de Manéthon, etc. etc. Il prétendait avoir retrouvé ces divers ouvrages à Mantoue. Comme on faisait à cette époque beaucoup de découvertes analogues , personne ne soupçonna la fraude et cette publication fut accueillie avec grande faveur : l'imprimeur Steelius d'Anvers en reproduisit le Bérosee *sub forma enchiridii* jusqu'à deux fois , en 1545 et 1552. Mais ce fut surtout en Italie que l'ouvrage eut le plus grand succès , d'autant plus que nombre de villes de la péninsule y trouvaient des passages justifiant leurs prétentions à une antiquité reculée. Mauro le traduisit en italien et Léandre Alberti s'appuya

sur son autorité dans sa *Description d'Italie*. Cependant les érudits ne tardèrent pas à crier à l'imposture et , après de vives controverses dans lesquelles Annius trouva parmi ses défenseurs des hommes très savants, il fut bien établi que les fragments publiés étaient apocryphes. On ne croit pas cependant qu'Annius les ait fabriqués lui-même ; on pense généralement aujourd'hui qu'il y a été trompé le premier , et qu'il les a publiés de bonne foi parce qu'il les regardait comme vrais et authentiques.

A la fin du XVI^e siècle , Michel de Luna , qui devint interprète pour la langue arabe au service de Philippe III , roi d'Espagne , publia une histoire *véritable* du roi Don Rodrigue ¹. Il prétendait l'avoir traduite d'une chronique arabe écrite par un auteur contemporain des événements qu'il racontait. Cette histoire , composée avec beaucoup d'art et d'adresse , jouit pendant longtemps d'un grand crédit en Espagne , jusqu'au moment où D. Nicolas Antonio et quelques autres savants en démontrèrent la fausseté. Malheureusement elle avait servi de base à la plupart des histoires nationales composées à cette époque , et pendant longtemps l'influence de cette fourberie se fit sentir dans les histoires de l'Espagne.

Environ cent et vingt ans plus tard , la Hollande vit une supercherie du même genre ; seulement il s'agissait ici non de la traduction d'une chronique inconnue , mais d'une histoire originale. Nous voulons parler de la chronique rimée de Klaas Kolijn , soi-disant moine de l'abbaye d'Egmont. Elle vit le jour , en 1719 , dans les *Analecta Belgica* , recueil publié par Gérard Dumbar , le savant secrétaire de la ville de Deventer , et rééditée en 1745 par Gérard van Loon , le célèbre auteur de l'*Histoire Métallique des Pays-Bas*. Ce dernier s'appuya sur l'autorité de Klaas Kolijn dans son *Aloude Hollandsche Historie* en 1732 , ainsi que Wagenaar

¹ La verdadera Historia del Rey D. Rodrigo, compuesta por el Sabio Alcaide Abulcacin Tarifa Ben Tarique , de nacion arabe, traducida de la lingua arabica , por Michael de Luna. Grenade 1592 et 1600 , 2 vol. in 4^o , et réimprimé plusieurs fois dans le courant du XVII^e siècle.

dans les premiers volumes de sa grande histoire en 1740. Mais bientôt des doutes s'élevèrent sur l'authenticité de cette pièce, dont van Wijn et Wagenaar lui-même prouvèrent la fausseté. On n'a jamais connu l'auteur de cette mystification historique.

Nous n'avons pas à parler ici des poèmes d'Ossian, ni des poésies de Clotilde de Surville, non plus que de la fameuse bibliothèque du baron de Fortsas, ni des autographes du mathématicien Chasles; ce sont là des mystifications littéraires qui n'ont rien à faire avec nos études. Mais je ne puis passer sous silence le Sanchoniaton de Wagefeld. Je me rappelle très bien, qu'en 1836, lorsque j'étais à l'université, M. le professeur Arendt, qui m'honorait de son amitié, me dit un jour, tout joyeux, qu'un jeune savant allemand venait de découvrir dans la bibliothèque d'un couvent de Portugal un manuscrit donnant l'histoire de Phénicie de Sanchoniaton, traduite en grec par Philon de Byblos. Vous savez que cette histoire est perdue et qu'il n'en existe que quelques fragments, conservés par Eusèbe dans sa Préparation évangélique.

La même année, Wagenfeld voulant satisfaire la curiosité des savants, publia une analyse de son fameux manuscrit, accompagnée d'un fac-simile et précédée d'une introduction du vieux Grotefend, ce savant qui déchiffra le premier l'écriture cunéiforme. Mais ce dernier reconnut bientôt, comme tout le monde d'ailleurs, qu'il avait été la victime d'une indigne mystification. Avouons toutefois que l'analyse donnée par Wagenfeld n'est pas trop mal faite, qu'elle témoigne d'une grande imagination et d'une connaissance très étendue des antiquités sémitiques.

Vers 1851, arriva en Allemagne un Grec du nom de Simonides. Il avait longtemps vécu dans les couvents du Mont Athos et était un calligraphe excellent. Il voyageait dans le but de visiter les bibliothèques de l'Europe, pour consulter les manuscrits grecs et en comparer le texte avec celui des manuscrits qu'il avait apportés avec lui en grand nombre; les uns étaient anciens, les autres avaient été copiés par lui. Il aimait à les montrer et à en faire ressortir la beauté et l'intérêt, mais ne voulait les confier à personne. Il ne par-

lait que sa langue maternelle et le turc et, si je ne me trompe, un peu d'italien, mais pas un mot d'allemand ; ses relations étaient donc forcément limitées à un petit nombre de savants.

Ici, Messieurs, pour vous faire comprendre le reste de cette histoire, je suis forcé d'ouvrir une parenthèse et de vous parler égyptologie.

Dans le savant ouvrage de M. Bunsen dont nous avons parlé plus haut, l'auteur essaye de prouver que l'invasion des rois pasteurs Hyksos en Egypte avait eu lieu non à la fin de la XIV^e dynastie comme l'affirme Manéthon, mais longtemps auparavant, sous le troisième roi de la XIII^e dynastie. Je crois même, si mes souvenirs ne me trompent, que Lepsius n'était pas éloigné de partager le sentiment de son savant compatriote.

Le vicomte de Rougé, dans son beau travail sur le livre de Bunsen, apporte des preuves nombreuses pour réfuter cette opinion nouvelle et ajoutons-le, les études égyptologiques ont démontré qu'il avait bien jugé ; mais il y a trente ans la question pouvait se discuter.

Vous savez, Messieurs, que l'histoire de l'Égypte conservée par les auteurs grecs a deux formes bien déterminées. L'une est une suite de légendes et de traditions populaires recueillies sur les lieux et racontées sans ordre chronologique bien déterminé, c'est la manière d'Hérodote et de Diodore de Sicile ; l'autre date du temps des Ptolémées : elle se base sur les monuments et les anciens documents officiels conservés dans les temples ; elle a été employée par Manéthon, dont malheureusement il ne reste que quelques fragments conservés par Josèphe et les listes des pharaons, que nous ont transmises les chronographes chrétiens, qui les ont trop souvent modifiées pour les adapter au système chronologique qu'ils avaient adopté. A l'époque où la ville d'Alexandrie était le centre de la culture grecque, un grand nombre d'auteurs s'occupèrent de l'histoire de l'Égypte. On n'a guères conservé de leurs travaux que des fragments isolés ; de quelques-uns même on ne connaît plus que le nom et la mention qu'ils ont écrit sur l'Égypte.

Or parmi les manuscrits apportés par Simonidès se trouvait précisément un de ces ouvrages perdus. C'était une histoire de l'Égypte d'après les sources indigènes, un vrai trésor pour l'égyptologie ! Bien plus, on y lisait en toutes lettres que l'invasion des rois pasteurs avait eu lieu sous la treizième dynastie, et encore d'autres points soutenus par des savants prussiens.

Quel triomphe pour la science allemande ! Aussi fallait-il acquérir ce manuscrit précieux à tout prix. Malheureusement Simonidès refusa net de s'en défaire. Il donnait pour raison que ses manuscrits faisaient son bonheur, qu'il ne voulait pas se rendre malheureux pour quelques pièces d'or et que d'ailleurs il n'avait pas besoin d'argent. Comme on insistait, il partit pour Dresde. On l'y suivit en offrant toujours des sommes plus fortes. Enfin, pour ne plus être importuné et pouvoir travailler en paix, il céda, il livra le manuscrit et reçut à la place je ne sais plus combien de mille thalers. Le précieux manuscrit arriva à Berlin, on l'examina et on le trouva apocryphe. Cependant avouer qu'on s'était laissé tromper, c'était s'exposer à la risée du public, on préféra se taire. Simonidès cependant ayant achevé l'examen des manuscrits de Dresde, revint tranquillement à Berlin pour continuer ses travaux à la Bibliothèque.

C'était trop fort, une telle audace méritait une punition exemplaire. Aussi à peine arrivé, Simonidès fut arrêté et mis en prison comme accusé d'avoir trompé sur la qualité de la marchandise, délit prévu par tel et tel article du code pénal. Simonidès ne se troubla point de ce contretemps, il demanda un avocat ; celui-ci réclama la mise en liberté de son client, en disant : que l'accusation se trompait, que l'ouvrage vendu était authentique, et que si même il eût été faux, la justice prussienne n'avait rien à voir dans un délit commis par un sujet turc en pays étranger (la Saxe).

Le tribunal ordonna la mise en liberté immédiate de Simonidès, qui fut expulsé de la Prusse. Il se retira à Munich, où il écrivit des brochures, dans lesquelles il se moquait des savants de Berlin et les traitait d'ignorants. Je ne sais ce qu'il est devenu.

Vers le même temps que ces choses se passaient en Allemagne, vivait à Paris un riche célibataire nommé Barrois. C'était un *curieux*, un collectionneur passionné. Comme il avait de l'argent, il pouvait se passer cette fantaisie et avait réuni un grand nombre de curiosités et d'objets les plus rares et les plus extraordinaires. Crédule à l'excès, il croyait sur parole les brocanteurs qui venaient lui offrir des antiquités impossibles et les payait leur poids d'or : nous sommes convaincu que si on lui avait présenté en vente une arche du Pont-Euxin, il se serait empressé d'en faire l'acquisition.

On venait de retrouver les ruines de Ninive et tout le monde savant s'occupait des antiquités assyriennes. Notre antiquaire amateur désirait en avoir au moins quelques spécimens : on lui en servit à souhait. Il put augmenter ses collections d'un plan original de Babylone au temps de Cyrus, d'une pierre gravée où était représenté le sacrifice volontaire d'une femme immolée à Babylone, un « autel babylonien destiné aux sacrifices humains » et surtout un cristal aigu, acrologie des commandements du Seigneur, contenant le décalogue en langue protohellénique. Mais le bijou de la collection, celui auquel l'heureux possesseur attachait le plus de prix, c'était le tombeau d'Héphestion, l'ami d'Alexandre le Grand, qui dépensa 12000 talents pour son tombeau et ses funérailles. Ce tombeau fournit pendant plusieurs années des rentes régulières aux exploiters du naïf Barrois, à qui ils en apportaient un ou plusieurs fragments chaque fois qu'ils se trouvaient à court d'argent. Il les payait largement tout en exprimant le regret de ce qu'ils n'avaient pas encore pu lui procurer l'ensemble de ce monument précieux. On lui donnait bon espoir, mais la chose était difficile, les fouilles devaient se faire en secret à l'insu du pacha turc qui aurait pu y mettre le holà et compromettre le succès d'une entreprise si bien commencée. Il se contentait de ces raisons et prenait patience.

Vous savez que parmi les objets découverts dans le palais de Nimroud, se trouve le remarquable obélisque en marbre noir sur lequel on a déchiffré le nom de Jéhu, roi d'Israël.

Barrois désirait ardemment en avoir un pareil ; cependant, vu l'excessive rareté des obélisques dans les ruines assyriennes, — on n'en avait trouvé qu'un seul dans les cinq ou six palais de Ninive — il désespérait d'en voir figurer un dans ses collections. Mais un jour, un sieur Dropsy, marchand de curiosités, quai Malaquais, vint lui annoncer qu'il avait à sa disposition un obélisque assyrien trouvé dans des fouilles opérées à Babylone par une compagnie anglaise. Cet obélisque était d'une merveilleuse conservation et entièrement couvert de magnifiques inscriptions cunéiformes dont les caractères se lisaient à l'œil nu. Il en présenta des dessins superbes à la vue desquels Barrois fut convaincu ; aussi, après quelques pourparlers, le marché fut-il bientôt conclu au prix de 5000 fr. Le monolithe arriva chez l'heureux acquéreur ; celui-ci le trouva magnifique, mais considérant qu'il avait payé bien plus cher des antiquités beaucoup moins belles et beaucoup moins rares, il soupçonna — pour la première fois de sa vie peut-être — que l'on avait voulu le tromper. Il examina de plus près le beau monolithe et trouva que ce monument ancien portait la trace des outils modernes avec lesquels il avait été fabriqué. Il envoya immédiatement un huissier au sieur Dropsy pour le sommer de reprendre l'obélisque et de restituer les 5000 francs. Mais Dropsy avait quitté son établissement et était parti sans laisser son adresse. Barrois déposa une plainte, et il résulta de l'instruction que l'obélisque avait été fabriqué dans les carrières de Montmartre, sur l'ordre et les dessins de Dropsy, qui l'avait payé 2000 francs. Dropsy fut condamné par défaut à 15 mois de prison, 500 fr. d'amende et 6000 fr. de dommages et intérêts. J'ignore ce qui advint de Dropsy ; quant à l'obélisque, il resta ignominieusement couché dans la cour de la demeure de M. Barrois, qui continua à compléter son monument d'Héphestion.

En 1868 ou 1869, M. Clermont-Ganneau, chancelier drogman du consulat français à Jérusalem, apprit qu'il existait à Dhibân, l'ancienne Dibon, à l'orient de la mer Morte, un gros bloc de pierre noire couvert de caractères. Il l'envoya reconnaître par un Arabe de Jérusalem, peintre de son

métier, très habile et nommé Sélim-el-Qàri. Celui-ci prit le dessin de la pierre et copia grossièrement une partie de l'inscription ; cette copie, tout imparfaite qu'elle était, laissait entrevoir l'importance du monument , qui, — comme vous l'aurez déjà deviné sans doute — n'était autre que la stèle de Mesa, datant de neuf siècles avant notre ère et donnant le plus ancien spécimen connu de l'écriture alphabétique. Cette pierre se trouve aujourd'hui au musée du Louvre. Ce n'est pas ici le lieu de vous raconter la série d'aventures par lesquelles la malheureuse pierre a dû passer avant d'arriver, toute mutilée, à son dernier asile ; mais j'ai dû parler de ce monument parfaitement authentique, à cause des monuments apocryphes que sa découverte a fait surgir et dont il me reste à vous dire quelques mots.

L'inscription fut publiée, fac-similé et traduction, dans la *Revue archéologique* du mois de mars 1870. Tous les savants s'en occupèrent aussitôt ; mais le bruit qu'elle occasionna fut bientôt étouffé par celui du canon de la guerre franco-allemande.

Après son triomphe, l'Allemagne, non contente d'avoir vaincu la France par les armes, voulut aussi la dépasser par la richesse de ses collections. Le Louvre possédait la stèle de Mesa, roi de Moab, et Berlin n'avait aucune antiquité provenant de ce pays biblique. C'était désolant ! Mais par un bonheur inouï et vraiment providentiel, un habitant de Jérusalem, nommé Shapira, — libraire et marchand d'antiquités, juif converti au protestantisme et tenu en haute estime par tous ses coreligionnaires de la ville sainte, — se trouva avoir à vendre une collection d'idoles provenant du pays de Moab. Elle consistait principalement en figurines bizarres, vases, urnes, tablettes, etc., littéralement couverts d'inscriptions d'apparence phénicienne, le tout d'un art des plus bouffons, relevé fréquemment par une forte pointe d'obscénité, qui paraît avoir surtout frappé certains connaisseurs. ¹ M. Weser, licencié en théologie et pasteur allemand

¹ CLERMONT-GANNEAU. *Les fraudes archéologiques de la Palestine* — Pour toute la dernière partie de notre travail, nous avons fait de fréquents emprunts à cet excellent ouvrage.

de la mission protestante de Jérusalem, vit cette merveilleuse collection et s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle au Dr. Karl Schlottmann, professeur à l'université de Halle et l'un des plus savants sémitistes de l'Allemagne ; il lui fit parvenir en même temps les dessins qu'il avait pris de plusieurs de ces antiquités. Après inspection de ces dessins et des inscriptions dont les objets étaient recouverts, le docte professeur publia, dans le *Journal de la Société orientale de l'Allemagne*, un article concluant formellement en faveur de l'authenticité. Ce jugement décisif d'un savant sérieux et renommé, corroboré par d'autres articles non moins élogieux, déterminait bientôt l'acquisition par le gouvernement allemand des deux premiers groupes d'antiquités moabites, formant environ mille sept cents numéros, pour une somme de 20000, d'autres disent 22000 thalers, soit 75,000 ou 82,000 francs, généreusement fournis par la cassette impériale.

Enfin le trésor si ardemment désiré arriva à Berlin ; malheureusement le musée était trop petit pour loger convenablement un si grand nombre d'objets précieux, et l'on eut le chagrin de ne pas pouvoir les exposer immédiatement aux regards avides du public. Quelques savants privilégiés purent néanmoins les examiner et en étudier les inscriptions, et le Dr Schlottmann annonça à bref délai la publication d'un *Corpus inscriptionum moabitarum*.

Ici vous me permettrez d'ouvrir de nouveau une parenthèse. Il y a une vingtaine d'années, les Anglais ont formé une association pour explorer la Palestine, c'est le *Palestine Exploration Fund*, qui a exécuté des travaux remarquables à Jérusalem et publié une grande carte topographique de la Palestine. Les Américains, de leur côté, ont fondé une association analogue. Pour ne pas se nuire dans leurs recherches et ne pas faire double emploi, les deux sociétés se sont partagé le pays ; les Anglais exploitent la Palestine proprement dite en deça du Jourdain, les Américains toutes les contrées au delà du fleuve.

Les journaux allemands s'empressèrent d'annoncer au monde entier la merveilleuse acquisition que venait de faire le musée

de Berlin. Les Américains ne furent rien moins que charmés de voir qu'on était venu chasser sur leurs terres. Ils expédièrent aussitôt deux membres de leur association au pays de Moab pour prendre des informations sur ces trouvailles importantes et y faire des fouilles si la chose était jugée nécessaire. Les deux envoyés se rendirent directement sur les lieux et s'adressèrent aux habitants ; mais personne ne savait ce qu'ils voulaient dire , personne n'avait entendu parler d'une trouvaille archéologique quelconque. Nos Américains en conclurent naturellement à une mystification colossale. M. Clermont-Ganneau ne dit rien de cet incident dans son livre sur les fraudes archéologiques , mais tout le monde en parlait à Jérusalem et à Damas à l'époque de mon voyage en Palestine.

M. Clermont-Ganneau avait déjà manifesté des doutes sur l'authenticité de ces antiquités lorsqu'il en avait vu des dessins à Londres. Revenu à Jérusalem en 1873 , pour le compte du *Palestine Exploration Fund* , il ouvrit une enquête et trouva que l'auteur de ces pseudo-antiquités n'était autre que le peintre Selim-el-Qâri , comme il l'avait soupçonné déjà à la vue des inscriptions , dont certains caractères présentaient le même tracé fautif que la copie qu'il avait faite de la stèle de Mesa. Un potier lui apprit d'abord qu'il avait travaillé dans le temps pour un chrétien nommé Selim-el-Qâri , « qui faisait des statues et des vases avec de l'écriture , » mais qu'il ne travaillait plus pour lui. Un ancien apprenti d'Ahmed , autre potier , raconta qu'Ahmed , son maître précédent , faisait encore présentement des affaires avec Selim. Celui-ci y venait prendre de l'argile molle , en façonnait chez lui des statues « d'hommes , de chiens , de femmes , avec des nez , des pieds , des mains , des seins , le tout couvert d'écriture . » Puis il envoyait le tout cuire chez Ahmed. Ahmed lui fabriquait aussi des vases au tour et Selim y écrivait ensuite des lettres. C'était l'apprenti qui avec un de ses camarades transportait ces objets chez Selim le soir , après le coucher du soleil.

M. Ganneau envoya un rapport détaillé de son enquête

au comité du *Palestine Exploration Fund*, qui le publia dans l'*Athenaeum*.

Les conclusions de ce rapport, répétées par les mille voix de la presse, résonnèrent comme un coup de foudre en Allemagne. Le gouvernement impérial envoya aussitôt à M. Weser, qui avait négocié l'achat, l'ordre d'ouvrir une contre-enquête. Elle eut lieu ; les témoins y rétractèrent, il est vrai, leurs premiers aveux, mais ils débitèrent en même temps des choses si absurdes, si invraisemblables, que de l'avis de tous la victoire resta en définitive au savant français. Il paraît qu'à Berlin on a été du même sentiment, car les poteries moabites n'ont jamais été exposées et il n'est plus question du *Corpus inscriptionum moabiticarum*.

Je finirai par une récente supercherie, qui a malheureusement fini d'une manière tragique.

Dans le courant de l'été de 1883, le sieur Shapira, ce brocanteur de Jérusalem dont nous venons de parler et qui était devenu sujet allemand depuis un an, se présenta chez le professeur Strack de Berlin et le pria de vouloir examiner un manuscrit sur cuir qu'il avait apporté et qui contenait une partie du Deutéronome écrite en caractères phéniciens. Le savant, qui souffrait d'une ophthalmie, ne put satisfaire à cette demande. Shapira se rendit alors à Leipzig auprès de M. H. Guthe, qu'il avait vu à Jérusalem deux ans auparavant, et lui parla de son manuscrit. Il exprima en même temps le désir que des savants, autant que possible d'opinions différentes, voulussent examiner cette pièce et dire leur sentiment sur sa valeur et surtout sur son authenticité. M. Guthe lui démontra aisément qu'un tel jugement ne se fait pas au pied levé et qu'il exigerait des semaines, des mois peut-être, beaucoup plus de temps certainement que le possesseur ne pourrait y laisser consacrer. Shapira se rendit à ces raisons et permit gracieusement à M. Guthe de prendre copie du manuscrit. Ceci se passait au commencement de juillet. Dans le courant du mois, Shapira se trouvait à Londres où il présenta son manuscrit au Musée britannique, pour la bagatelle d'un million de livres sterling. C'était pour rien. Un manuscrit de la

Bible antérieur à la captivité, contemporain de Moïse peut-être ! Un pareil trésor ne pouvait se payer trop cher.

Voici comment il était parvenu entre les mains de M. Shapira. Vers la fin du mois de juillet 1878 , un Bédouin , d'une tribu habitant au delà de la mer Morte, se présenta chez lui en son absence et offrit en vente une bande de vieux cuir noirâtre ; comme il en demandait un prix assez raisonnable , le commis n'hésita pas à l'acheter. A son retour , Shapira examina son acquisition et y remarqua des caractères phéniciens , en tout semblables à ceux de la stèle du roi de Moab. Marchand d'antiquités , il savait qu'un tel manuscrit devait avoir une grande valeur ; aussi se mit-il immédiatement en devoir de chercher à acquérir le reste : il y parvint et , avant la fin de l'été , il s'était procuré trois autres fragments qui complétaient le tout. Pour ce qui est de la provenance de ce manuscrit, on avait raconté à Shapira que, lorsque vers 1865 le Vali de Damas avait contraint les tribus arabes d'au delà du Jourdain à reconnaître l'autorité des Turcs, quelques Bédouins s'étaient réfugiés dans une caverne où l'un d'entre eux avait découvert des rouleaux soigneusement enveloppés dans des linges noirâtres et embaumés à la manière égyptienne. Il se les était appropriés et les avait soigneusement conservés pendant dix à douze ans , comme un talisman qui devait lui porter bonheur.

La caverne se trouvait à environ une demi-lieue de l'antique ville d'Aroer , pas loin du wadi Modjeb , le *torrens Arnon* de la Bible , qui formait la limite nord du pays de Moab , c'est-à-dire dans la contrée occupée par la tribu de Ruben.

Shapira fit de son manuscrit une copie en lettres carrées. qu'il envoya le 28 septembre 1878 à un savant d'Europe, avec une lettre dans laquelle il lui demandait son avis sur cette pièce. Le savant, dont le nom n'est pas donné, lui répondit que , pour telle et telle raison , il jugeait le manuscrit faux et apocryphe ; il engagea en outre son correspondant à ne plus s'occuper de ces sottises, qui ne pouvaient que nuire à sa réputation et à son commerce. Shapira se le tint pour

dit ; il emballa soigneusement ses bandes de cuir, les ficela dans un paquet qu'il munit de son sceau et les déposa chez le banquier Bergheim de Jérusalem , où elles reposèrent ignorées parmi les papiers de valeur dans le coffre-fort jusqu'à Pâques 1883. A cette époque Shapira en parla au Dr. Reineke , pasteur de la communauté protestante de Jérusalem. Celui-ci manifesta son étonnement qu'une pièce si rare eût pu rester cachée pendant cinq ans, semblable au talent enfoui par le serviteur négligent dont parle l'Évangile. Shapira retira son manuscrit et en prit une nouvelle copie. Au mois de mai, le Dr. Schroeder, consul impérial allemand à Beirout, vint à Jérusalem ; il examina le manuscrit, le trouva d'une authenticité incontestable et le déclara d'une haute valeur. Sur ce, Shapira prit la résolution de l'emporter en Europe. D'après les journaux, il se serait d'abord rendu à Berlin pour y offrir son nouveau trésor et aurait été éconduit avec perte. M. Guthe ne dit rien de ce détail dans la brochure ¹ dont nous venons d'analyser la première partie. Il ne mentionne que deux savants auxquels Shapira se serait adressé. Shapira arriva à Londres. On sait le respect des Anglais pour la Bible ; aussi tout le monde s'occupa aussitôt de son fameux manuscrit, tous les journaux en parlèrent et aucun ne parraissait avoir le moindre doute sur son authenticité : chaque jour ils étaient pleins de nouveaux détails sur ces merveilleuses reliques ; les transcriptions, les traductions, les commentaires allaient leur train. Le *Times* et l'*Athenaeum* , pour ne parler que des journaux les plus sérieux , leur ouvraient leurs colonnes toutes grandes. Le British Museum, qui était en négociation avec l'heureux propriétaire pour l'acquisition de cette pièce unique , chargea officiellement de son examen le Rév. Dr. C. D. Ginsburg, hébraïsant distingué, et avait solennellement déposé quelques spécimens dans une des vitrines de la salle de Kings library. La foule se pressait autour et le premier ministre de la reine, M. Gladstone , vint en personne les honorer de sa visite.

¹ *Fragmente einer Lederhandschrift.*

Cependant le gouvernement français chargea officiellement M. Ganneau d'une mission ayant pour but d'examiner cette merveille, qui faisait tant de tapage en Angleterre. M. Ganneau arriva à Londres le 15 août et fut reçu parfaitement par le comité du *Palestine Exploration Fund* et les *trustees* du Musée britannique. Il leur déclina l'objet de sa mission et fut conduit par le savant Dr. Samuel Birch, le conservateur des antiquités orientales, dans la salle où le Dr. Ginsburg était occupé à étudier et à déchiffrer les textes. Il lui expliqua que le but de sa visite était d'étudier de près un document dont tout le monde s'occupait et qui dès lors appartenait à la discussion générale, ajoutant qu'il se bornerait à l'examen des conditions extérieures et matérielles des fragments; qu'il ne demandait qu'une heure seulement pour cet examen et s'engageait formellement à ne pas en étudier le texte et à ne publier quoi que ce soit sur leur contenu. M. Ginsburg voulut bien lui laisser jeter pendant quelques minutes un coup d'œil sur les fragments qu'il avait dans les mains, mais ajourna sa réponse au surlendemain. Lorsque M. Ganneau revint au jour indiqué, il apprit que leur propriétaire, M. Shapira, refusait formellement de les lui laisser communiquer.

Devant d'un tel parti pris, le but de la mission de M. Ganneau devenait des plus difficiles à atteindre. Il ne perdit pas courage toutefois. Il avait vu d'assez près les deux ou trois fragments que le Dr. Ginsburg lui avait laissé manier pendant quelques minutes; il pouvait examiner ceux exposés dans la vitrine du Musée britannique, au milieu de la foule qui affluait tous les jours plus considérable autour de ces débris antiques, que la presse ne cessait de signaler à l'attention. Malgré les difficultés qu'il éprouva pour achever sa tâche, il eut la satisfaction d'arriver à un résultat décisif. Dès le vendredi 18, il fut en mesure d'affirmer non seulement que le manuscrit était faux, mais encore d'indiquer comment il avait été fabriqué.

Mais donnons d'abord quelques détails sur la matière, la forme, l'aspect et le contenu de ce manuscrit. Il consiste en quinze ou seize bandes de 15 à 18 centimètres de largeur

et d'une hauteur variant entre 76 et 97 millimètres. Le cuir noirci, fripé, déchiré, troué, a un aspect de vétusté qui peut faire une certaine illusion. Le texte est écrit d'un seul côté, à l'encre et au *qalam*, en colonnes verticales de 10 à 12 lignes. Ces colonnes sont au nombre de 42; quelques fragments n'ont qu'une seule colonne, d'autres en comptent de deux à cinq. L'écriture est menue, serrée, assez mal alignée, très peu visible en plusieurs endroits et comme effacée par le temps, les caractères sont ceux de la stèle de Mesa. Le texte reproduit, en double, des extraits du Deutéronome, y compris le Décalogue, avec des variantes de fantaisie. D'après les dernières lignes, nous serions en possession du discours que Moïse adressa par ordre du Seigneur à tous les enfants d'Israël dans les plaines de Moab avant de mourir. Les deux rédactions sont sensiblement les mêmes, d'après M. Guthe, et dans l'une et l'autre se trouvent quelques fautes d'orthographe. Il a semblé à M. Ganneau qu'elles ont été écrites par deux mains différentes : c'est un détail dont M. Guthe ne parle pas.

On trouve dans les synagogues d'Orient de grands rouleaux de cuir sur lesquels sont transcrits des textes bibliques. Ils datent de deux à trois siècles et consistent en grandes pièces carrées, généralement en peau de mouton, cousues bout à bout et formant une énorme bande, qui peut atteindre trente à quarante mètres de longueur sur soixante centimètres et plus de largeur. Ils ne sont écrits que d'un côté. Le recto seul est préparé pour recevoir l'écriture, le verso est laissé à l'état brut. Le texte y est écrit d'une façon continue en colonnes parallèles très régulières, qui comptent quelquefois jusqu'à cinquante lignes bien équilibrées. En haut et en bas une marge horizontale règne le long du rouleau. Les colonnes du texte, séparées par des intervalles larges de quatre à cinq centimètres, sont réglées au poinçon ou à la pointe du canif; les lignes horizontales sur lesquelles s'alignent les caractères sont également limitées à droite et à gauche par deux grandes lignes verticales, également tracées à la

pointe sèche. Ces lignes verticales dépassent constamment la première et la dernière ligne horizontale de la colonne et, se prolongeant dans les marges inférieures et supérieures, tantôt atteignent les bords de la bande, tantôt s'arrêtent en deçà.

Voici comment le faussaire s'y était pris pour fabriquer son manuscrit. Il avait simplement coupé une des marges d'un de ces rouleaux de synagogue, probablement la marge inférieure, qui lui offrait le plus d'espace vide, et avait obtenu ainsi des bandes de cuir étroites, offrant un aspect de vétusté relative, augmenté encore par des procédés chimiques appropriés. Le cuir avait été saucé dans l'huile, et le verso enduit d'asphalte. Ensuite on avait inscrit sur le recto, au *qalam* et au moyen d'un liquide ressemblant à de l'encre, les passages du Deutéronome en employant l'alphabet de la stèle de Mésa, alphabet qui se trouve reproduit dans un grand nombre de publications. Mais on ne peut songer à tout. Les textes des manuscrits hébreux, se conformant en cela aux prescriptions du Talmud, commencent et finissent toujours à la ligne verticale si légèrement qu'elle soit tracée. Ajoutons toutefois que sur quelques rouleaux provenant de l'Yémen et vendus par M. Shapira au Musée britannique, les lignes marginales paraissent avoir été tracées après les caractères, qui les dépassent quelquefois; mais c'est là une rare exception. Cette exception est devenue la règle dans le manuscrit pseudo-moabite; si l'on excepte les toutes premières lignes, qui respectent les verticales, partout ailleurs elles les dépassent à droite et à gauche, mais restent aussi quelquefois en deçà. Le tout néanmoins est écrit si régulièrement, qu'au premier abord on ne s'aperçoit point de la fraude; la ligne marginale d'ailleurs est la plupart du temps à peine visible, de sorte qu'il est probable qu'elle a le plus souvent échappé à l'attention de l'écrivain.

Une fois en possession de ces preuves de la fausseté des fragments soi-disant moabites, M. Ganneau communiqua ses conclusions aux *trustees* du Musée britannique et adressa le 18 août, à l'éditeur du *Times*, une longue lettre contenant en substance ce que nous venons de dire. Le *Times* la publia

le 21. Dès la veille, les spécimens du manuscrit avaient disparu de la vitrine du Musée britannique. Le 27, le même journal publiait un court *Rapport officiel* du Dr. Ginsburg daté du 22. Il s'y prononçait catégoriquement pour l'*inauthenticity* du manuscrit soumis à son examen.

M. Guthe, dont nous avons parlé plus haut, publia vers la même époque ¹ une brochure dans laquelle il transcrit et traduit *in extenso* ces textes apocryphes. Il y conclut également à la fausseté du manuscrit, se basant exclusivement sur des preuves internes : formes des caractères, orthographe, grammaire, etc., et finit en se demandant si c'est bien en 1882 que ce manuscrit a traversé la Méditerranée pour la première fois.

M. Shapira, après sa cruelle déconvenue, avait brusquement quitté Londres et s'était réfugié en Hollande, où il séjourna successivement à Amsterdam, à Bloemendaal et à Rotterdam. Il se trouvait dans cette dernière ville, au commencement du mois de mars 1883, lorsque les gens de l'hôtel, inquiets de ne pas l'avoir vu depuis quelques jours, s'adressèrent à la police, qui enfonça la porte de sa chambre, et trouva son cadavre gisant sur le parquet, la tête trouée d'une balle. A ses côtés était un revolver à six coups, avec lequel le malheureux s'était brûlé la cervelle. Il avait, paraît-il, donné depuis quelque temps des signes d'aliénation mentale.

Si je ne me trompe, son manuscrit est toujours à Londres.

Dr LOUIS DELGEUR.

¹ *Fragmente einer Lederhandschrift*. La préface est datée du 14 août 1883.

SÉANCE DU 4 AVRIL 1886.

Le séance est ouverte à une heure.

Sont présents : MM. L. Delgeur, président, H. Hymans, vice-président, P. Henrard, secrétaire, chev. Gust. van Havre, Alex. Henne, H. Wauwermans, M. Rooses, P. Cogels, E. Réusens, Helbig, P. Génard, Gife, membres titulaires ; M. A. Goemaere, Baeckelmans, H. van Cuyck, baron O. van Ertborn, membres correspondants ; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. de Burbure, Goovaerts, Scheler, membres titulaires, Oomen et Matthieu, membres correspondants, Petit et C^{te} van de Walle, membres honoraires.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance.

MM. P. Cogels, Godefroid Kurth, Alfred Bequet, nommés membres titulaires, B^{on} de Sélys-Longchamps, C^{te} de Limburg-Stirum, nommés membres honoraires, Alf. Diegerick, E. van Overloop, E. Matthieu, nommés membres correspondants, A. Bertolotti, D. Campbell, A. Castan, J. H. Hessels, nommés membres correspondants étrangers, remercient la compagnie.

M. E. Matthieu, en écrivant qu'il regrette de ne pouvoir assister à la séance, informe l'Académie qu'il compte lui communiquer dans le courant de cette année un travail se rapportant à l'archéologie, et signale comme candidat à une place de correspondant le colonel Monnier, auteur d'une monographie de l'abbaye de Cambron.

M. Harou, auteur du mémoire qui sera prochainement mis sous presse, envoie quelques nouveaux documents qu'il désire voir annexer à son travail. — Adhésion.

M. V. Gantier a écrit pour s'informer si l'Académie admettrait au concours sur la question de l'invasion des Francs-Saliens en Belgique, les travaux qui n'admettent pas l'invasion et croient que les Francs n'étaient que les

Bataves, les Ménapiens, les Nerviens, les Tongrois et les Morins, etc.

Il lui a été répondu affirmativement.

M. Max Rooses, chargé d'examiner le manuscrit de feu M. Galesloot, intitulé : *Procès intenté à une abbaye de Nivelles*, etc., ayant fait connaître à M. Stallaert, légataire de notre regretté confrère, qu'il donnerait un avis défavorable à l'impression de ce mémoire, M. Stallaert a redemandé le manuscrit, qui lui a été renvoyé.

M. Rooses donne quelques explications à l'appui de son opinion. M. Henrard, qui a pris également connaissance du mémoire, partage l'avis de M. Rooses.

M. Reynen, après avoir pris lecture du rapport de M. Ruelens sur son mémoire, intitulé : *Monographie du tryptique*, etc. est allé spontanément le redemander à M. Rooses, second commissaire, qui le lui a remis. Il a constaté en même temps que la gravure, jointe à son manuscrit, ne s'y trouvait plus. Une enquête faite à ce sujet n'a donné aucun résultat. Dans une lettre, datée du 2 avril, au président de l'Académie, M. Reynen demande qu'il lui soit permis de constater qu'il a, le premier, donné dans son mémoire l'explication de monuments anciens de Bruxelles, représentés dans les deux panneaux du tryptique, et d'en prendre date.

M. Génard fait observer que la remise à M. Reynen de son mémoire, après qu'il avait été l'objet de deux rapports, n'est pas régulière. Il y a échange d'idées à ce sujet entre MM. Rooses, Hymans et M. le secrétaire, et l'assemblée adhère à la proposition faite par ce dernier d'adopter la mesure prescrite par le règlement général de l'Académie royale et ainsi conçue : " Les manuscrits des mémoires de concours, de même que des mémoires communiqués par des membres, titulaires ou correspondants ou des savants étrangers et sur lesquels il a été fait des rapports, deviennent la propriété de l'Académie. "

Le bureau a reçu une demande d'échange de publications de l'Institut canadien-français d'Ottawa. — Pris en noti-

fication ; une réponse sera faite après renseignements pris.

Indépendamment des publications échangées avec les sociétés régnicoles et étrangères , et parmi lesquelles se distingue surtout un important mémoire sur la nécropole de l'antique Carmona , à six lieues N.-E. de Séville , publiée par l'Académie royale d'histoire et des beaux-arts de San Fernando , de Madrid , l'Académie a reçu : de M. le professeur ANDREA VERGA , de Milan , une brochure intitulée :

Quarto censimento dei pazzi ricoverati nei diversi manicomi et ospitali d'Italia (31 décembre 1883).

De notre confrère , M. AUG. SCHELER , un exemplaire de son beau travail , inséré dans le tome XXXVII des *Mémoires* de l'Académie royale de Belgique , et intitulé :

Le Catholicon de Lille , glossaire latin-français , publié en extrait et annoté.

De M. le comte DE MARSY , membre correspondant étranger :

Quelques fondeurs de cloches originaires de Lorraine , ayant travaillé en Hollande.

Des remerciements sont votés à MM. Verga , Scheler et C^{te} de Marsy.

M. le secrétaire donne lecture du rapport extrait du *Moniteur* du 3 mars dernier , sur les fouilles entreprises par la *Société archéologique de Namur* , et adressé à l'Académie par l'auteur , notre confrère M. Bequet. — On y remarque surtout la découverte d'un retranchement , protégeant un oppidum situé au sommet d'une montagne escarpée , au village de Han-sur-Lesse , et composé de troncs d'arbres de 0^m45 d'équarrissage , placés horizontalement et à égales distances dans la largeur de l'ouvrage , construction décrite par César dans ses *Commentaires*.

Il est encore donné lecture du programme des concours envoyé par l'Académie des sciences, arts et belles lettres de Dijon.

M. le président dit ensuite quelques mots des découvertes faites récemment près d'Assouan , sur les bords du Nil , sous la direction des officiers anglais explorant cette localité. Un grand nombre de tombeaux ont été dégagés , dont plusieurs remontent à la 6^{me} dynastie.

Le village de Philœ, dans l'île de ce nom, a aussi été démoli, pour mettre au jour les parties du temple qui se trouvaient cachées.

Le séance ordinaire est levée à 2 heures.

Dans la séance extraordinaire des membres titulaires, est élu membre correspondant : M. Jul. Frésart, archéologue, à Liège. -- Les voix s'étant partagées également sur les deux noms soumis au ballottage pour une place de membre titulaire, l'élection est ajournée.

SÉANCE DU 6 JUIN 1886.

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. L. Delgeur, président ; H. Hymans, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; P. Génard, E. Gife, A. Henne, chev. Gust. van Havre, chev. L. de Burbure, M. Rooses, J. Schadde, A. Thys, de Ceulenaere, H. Wauwermans, membres titulaires ; Baeckelmans, Blomme, H. van Cuyck, baron O. van Ertborn, membres correspondants, et T. Smekens, membre honoraire.

Le procès-verbal de la séance du 4 avril est lu et adopté.

Se sont excusés : MM. de Schoutheete de Tervarent, Reusens, membres titulaires ; comte van de Walle, membre honoraire, et E. Matthieu, membre correspondant.

Le secrétaire donne lecture : d'une lettre de M. F. de Bert, nommé membre correspondant et qui, en remerciant l'Académie de l'envoi du diplôme, s'excuse de n'en avoir pas accusé plus tôt réception, à cause d'une absence qu'il a faite ; de lettres de MM. van Overloop et Bertolotti accusant réception de leurs diplômes.

A la lettre de M. Bertolotti étaient joints deux ouvrages dont il fait hommage à l'Académie, intitulés :

1^o *Artisti subalpini in Roma, nei secoli XV, XVI e XVII*, Mantova 1884.

2^o *Artisti bolognesi, ferraresi ed alcuni altri del già stato pontificio in Roma, nei secoli XV, XVI e XVII*, Bologna, 1885.

Des remerciements seront adressés à l'auteur.

Dans la lettre par laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, M. le chanoine Reusens exprime le vif désir de voir expédier le plus tôt possible le compte rendu du Congrès. Le secrétaire fait connaître que le volume est terminé, à l'exception de la table des noms propres que le secrétaire général du Congrès vient d'envoyer à l'impression. Il est à remarquer que le bureau avait compté que dix mois seraient nécessaires pour l'impression et l'expédition du compte rendu ; or, il n'y en a guère que huit d'écoulés depuis la dernière séance du Congrès. Il n'y a donc pas eu de retards, malgré les nombreux remaniements d'épreuves auxquels se sont livrés les auteurs de quelques discours sténographiés, malgré la maladie qui a retenu chez lui pendant plusieurs semaines l'honorable secrétaire général et l'a empêché de travailler.

Le volume sera distribué avant la fin de juin.

M. E. Matthieu, membre correspondant à Enghien, adresse à l'Académie un mémoire intitulé : *L'Avouerie de Mons*.

M. le président désigne comme commissaires pour l'examen de ce travail MM. Léopold de Villers et M. Blomme.

Un second manuscrit est également envoyé par M. E. Matthieu ; il est intitulé : *La Bataille de Jemmapes* par M. le colonel Monier.

M. Matthieu demande que ce manuscrit lui soit renvoyé, si l'Académie n'en décidait pas l'impression.

La Compagnie, dans sa dernière séance, a décidé que tout mémoire communiqué sur lequel il a été fait un rapport, devenait la propriété de l'Académie ; avant de nommer des commissaires pour l'examen du travail de M. le colonel Monier, il est convenu que le secrétaire en

prendrait connaissance pour s'assurer d'abord si le sujet traité est de nature à figurer dans les *Annales*.

M. Stanislas Bormans, ayant fait connaître que ses occupations ne lui permettaient pas d'examiner le manuscrit de M. A. Thys intitulé : *Le Chapitre de Notre-Dame à Tongres*, M. le chevalier Camille de Borman, membre honoraire, est désigné comme second commissaire pour l'examen de ce mémoire.

M. le baron O. van Ertborn fait hommage à l'Académie, en son nom et en celui de M. P. Cogels, d'une brochure in 4° intitulée : *Anvers à travers les âges géologiques. Le sol d'Anvers et l'Eseaut*.

Remerciements.

La *Société archéologique de Namur* informe l'Académie que la 2^e session du Congrès de la *Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique* s'ouvrira à Namur, le 17 août prochain et durera trois jours.

La *Société des Antiquaires de Picardie* a envoyé le programme des questions à traiter au Congrès qui s'ouvrira le 8 juin à Amiens, à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de la Société.

La *Société française d'Archéologie pour la conservation des monuments historiques* informe l'Académie que son Congrès annuel archéologique aura lieu à Nantes du 1^{er} au 8 juillet prochain ; elle lui communique un exemplaire du programme du Congrès et exprime le désir de voir des membres de la Compagnie prendre part à ses travaux.

La *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut* adresse un programme des questions du concours pour 1886.

La *Société archéologique de Charleroi* invite les membres de la Compagnie à prendre part à une excursion qu'elle a décidé d'organiser à Lille et à Tournai les 20 et 21 juin prochains, et dont elle envoie le programme.

L'Académie a perdu le 2 mai dernier un de ses membres honoraires, M. Émile Geelhand.

La parole est donnée à M. H. Hymans, vice-président, qui lit une notice intitulée : *Notes sur l'origine d'Am-*

broise Dubois. — Il est décidé que ce travail paraîtra au *Bulletin*.

Après un échange d'observations relatives à l'*Histoire des Monnaies d'Anvers*, la séance est levée à 2 1/2 heures.

RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE D'AMBROISE DUBOIS

A l'époque où Rubens se voyait appelé par Marie de Médicis à décorer le palais du Luxembourg, peu d'années encore s'étaient écoulées depuis qu'un autre de nos compatriotes avait obtenu l'honneur de contribuer à l'embellissement des palais de France et d'y poursuivre l'œuvre si grandiosément commencée par le Primatice et le Rosso.

Ce peintre, Ambroise Dubois, avait vu le jour à Anvers. Inconnu à van Mander, dont pourtant il était contemporain, il n'a laissé dans son pays natal aucun souvenir. L'énumération de ses travaux, jointe à celle des faveurs de toute nature qui furent prodiguées à lui-même et aux siens, suffisent à prouver le puissant relief qu'il sut donner au nom flamand à l'étranger.

Si j'avais à m'occuper ici d'Ambroise Dubois comme artiste, je ne ferais que reprendre ce qu'on peut lire à son sujet un peu partout. Nous verrions que dans la seule galerie de Diane, à Fontainebleau, le maître avait peint à l'huile jusqu'à vingt-trois sujets, larges chacun de plus de cinq mètres et demi et hauts de moitié. Que ces tableaux représentaient des prises de villes, des victoires remportées par Henri IV et

des sujets mythologiques dans des arabesques , selon le goût du temps.

De tout cela il n'a subsisté qu'une faible partie , chose d'autant plus regrettable qu'il serait intéressant de mieux connaître cette phase de l'École française comprise entre les Italiens du règne des derniers Valois et les Flamands qui , comme Franck et les Pourbus , procédaient très régulièrement des ateliers d'Anvers.

Nous laisserons à l'écart ces considérations esthétiques , pour nous attacher plus spécialement au côté anversoïis de la question , c'est-à-dire à la recherche des origines du maître.

Les auteurs qui se sont occupés d'Ambroise Dubois ne manquent pas de nous rappeler un passage que Félibien lui consacre dans ses *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes* ¹.

Voici ce passage. " Ce fust la mesme année (1615) que mourut Ambroise Du Bois. Il estoit d'Anvers. Il n'avoit que 25 ans lorsqu'il arriva à Paris , mais il estoit très avancé dans la peinture. Il se fist bientost connoistre , et ayant eü ordre du Roy Henri IV de travailler à Fontainebleau , il commença la Galerie de la Reine, où il fit plusieurs tableaux de sa main.... Après avoir fait dans la Chapelle deux grands tableaux , il en commençoit un aultre , lorsqu'il tomba malade et mourut âgé de 72 ans. „

Mourir à l'âge de 72 ans en 1615 , c'est avoir vu le jour en 1543 , et dès lors , ayant séjourné à Paris depuis sa vingt-cinquième année , Dubois devait y être venu en 1568.

Le passage comporte toutefois une rectification. Dubois n'est pas mort en 1615 , mais en 1614. Dans les archives de l'église St. Pierre d'Avon , M. le comte de Laborde a relevé ces mots : " M. Du Bois, maistre peintre pour la Reyne, est mort le 29 février 1614. *Requiescat in pace.* „

L'épithaphe , encore existante à l'église d'Avon , près Fontainebleau , a été transcrite par M. Jal. Elle porte : " Cy gist honorable homme feu Rév. Ambroise Dubois. natif d'Anvers

¹ 2^e édition ; Paris 1685 , tome II , p. 113.

en Brabant, vivant vallet de chambre et peintre ordinaire du Roy, lequel est décédé le XXVII décembre MCXIV. Priez Dieu pour son âme. »

M. Jal pensait avec raison que la préférence entre ces deux dates appartenait au registre mortuaire, tenu au jour le jour. C'est là, du reste, un détail de minime importance : mais il faut observer que ni l'épithaphe ni le registre n'indiquent l'âge du défunt.

Logiquement, c'est aux archives d'Anvers à nous livrer ce secret. Tel a été le but des recherches dont la présente communication est destinée à rendre compte.

Un point m'a d'abord préoccupé. Si, comme nous l'avons vu, Ambroise Dubois est arrivé à Paris âgé de 25 ans, sans aucun doute ses études s'étaient faites à Anvers et les registres de la gilde de S^t Luc, si patiemment édités par nos collègues MM. Rombouts et van Lerijs, devaient garder trace de son apprentissage. C'est en vain pourtant qu'on les feuillette et la déception n'est pas moindre à qui parcourt les registres de nos anciennes paroisses.

Assurément, Félibien peut s'être trompé quant à l'origine du maître ; mais l'épithaphe, comment le croire ? Du reste, d'autres sources sont là qui la confirment.

Dans un registre de la Maison du Roi, conservé aux archives nationales de France, se trouve inséré un mémoire¹ concernant la famille Dubois. Il y est dit que, " sur la fin du XVI^e siècle, Ambroise Dubois, natif de la ville d'Anvers, vint en France, et y ayant acquis beaucoup de célébrité dans l'art de la peinture, il se fixa dans ce royaume et obtint des lettres de naturalité du roi Henri IV, données à Paris au mois de mars, l'an de grâce 1601 et le douzième du règne de Sa Majesté. Par brevet donné à Fontainebleau, le dernier jour de septembre 1606, la reine Marie de Médicis, régente du royaume,

¹ Transcrit naguère par M. J. J. Guiffrey, pour le *Journal des Beaux-Arts* ; 1870, p. 52.

accorde au S^r Ambroise Du Bois l'état et la charge de son peintre, ayant égard à la grande expérience qu'il s'était acquise dans cet art. Et comme il avait fixé son domicile à Fontainebleau, il lui fut donné un logement dans une dépendance du château du dit lieu, appelé alors le logis des Fontaines. »

Remarquons ici que Dubois n'arrive plus en France en 1568, comme l'affirmait Félibien, mais sur la fin du XVI^e siècle, ce qui est tout différent. M. Édouard Fétis avait fait observer déjà que les faveurs accordées au peintre par le roi Henri IV ne pouvaient avoir été antérieures à 1593, attendu que le roi lui-même ne fit son entrée à Paris que cette année-là ¹. Si, dès lors, comme il y a lieu, je crois, de l'admettre, Dubois vint dans la capitale française âgé de 25 ans ou à peu près, on en arrive tout simplement à reculer la date de sa naissance.

L'absence de toute mention qui le concerne, soit dans les registres baptistaires, soit dans ceux de la gilde de S^t Luc, n'en demeure pas moins un fait remarquable et dont il faut, je pense, rechercher la cause dans une circonstance qui est loin d'être unique dans les annales de l'école flamande. Au XVI^e siècle, voire au XVIII^e, aller d'Anvers à Paris et s'appeler Dubois, c'est presque inévitablement porter un nom francisé. Le graveur Élie Du Bois, par exemple, s'appelait Élias van den Bos, et c'est sous ce nom qu'il est inscrit à la gilde de S^t Luc comme élève d'Adrien Collaert. en 1594, avant d'aller à Paris. Le sculpteur Des Jardins s'appelait de son vrai nom van den Bogaert; l'éditeur Goetkint devient à Paris Bonenfant; le graveur Platenberg s'y appelle Platemontagne, etc. Et ces traductions de noms ne sont point particulières à la France. On les retrouve en Angleterre, en Italie, surtout, également dans les Pays-Bas. Le nom bien français ou wallon de Taisnier se transformera à Anvers en Tenier d'abord, puis en Teniers.

¹ *Les artistes belges à l'étranger*, t. I. (1857) p. 360.

Pour ce qui concerne Dubois, Siret avait émis déjà la supposition que, sans doute, il portait un nom traduit.

Une fois dirigées dans ce sens, les recherches me semblent ne pas devoir rester stériles. Les registres de la gilde de S^t Luc, pourtant, ne nous signalent aucun Ambroise van den Bossche et pas plus d'Ambroise van den Houte. En revanche, on y rencontre Ambroise Bosschaert, et je me demande s'il n'y a aucun rapport entre ce peintre et celui qui nous occupe. Voyons.

Inscrit en 1550 comme élève chez Herman van Gindrinck, admis franc-maître l'année suivante, Ambroise Bosschaert reçoit bientôt pour élève Guillaume Bosschaert, sans doute son parent. Ambroise, qui pouvait être âgé, en 1550, d'une bonne vingtaine d'années, demeure encore à Anvers en 1589, c'est-à-dire trente-neuf ans après. Est-ce lui qui, aux approches de la soixantaine, s'est mis en route pour Paris? Cela se peut, mais j'ai peine à le trouver probable. Aussi, avant de m'arrêter à cette invraisemblance, j'ai voulu pousser plus loin les recherches et voici ce qu'elles me donnent,

Ambroise Bosschaert, dont il vient d'être parlé, eut un fils, présenté au baptême, à Notre-Dame, le 18 novembre 1573. Le parrain fut un peintre : Jan de Prins, admis précisément comme franc-maître à la gilde de S^t Luc la même année que le père Bosschaert. La marraine fut Marguerite Lisaert, veuve de Philippe Lisaert le vieux, un peintre fréquemment cité dans les archives de S^t Luc.

Si, maintenant, il était permis d'identifier Ambroise Bosschaert le jeune avec Ambroise Dubois, les faits de la carrière de ce dernier ne tarderaient pas à s'éclaircir.

Il est bien vrai que ce deuxième Ambroise Bosschaert n'est pas mentionné dans les registres de la gilde de S^t Luc. Ne pourrait-on, précisément, y voir la preuve que, de bonne heure, il a quitté Anvers, se rendant peut-être directement à Fontainebleau, où van Mander nous montre plusieurs Flamands et Hollandais attirés tout ensemble par le désir de l'étude sous des maîtres illustres et l'occasion de s'employer aux nombreux travaux artistiques que leur confie

le roi de France ? N'y trouvons-nous pas Luc de Heere , Ambroise Francken , Apert van der Hoeven , Corneille Ketel , Théodore Pieters et d'autres encore ?

Une chose certaine , c'est qu'au mois de janvier 1595 Ambroise Dubois était à Fontainebleau et y faisait baptiser un fils , issu de son mariage avec une femme Maugras , et le parrain de ce fils était Jean de Hoey , également peintre du roi de France et petit-fils de Lucas de Leyde.

Or , devenu veuf quelques années plus tard , Ambroise Dubois se remaria le 4 mars 1601 , prenant pour femme Françoise , fille de Jean de Hoey , laquelle , devenue veuve , épousa plus tard Martin Fréminet.

Évidemment rien ne s'oppose à ce que le peintre qui contracte ce mariage n'ait été Bosschaert le père , alors âgé de 70 ans , mais , encore une fois , la logique m'autorise à rapporter le fait à un homme plus jeune.

Mon argumentation a des côtés faibles ; je sais qu'elle ne dissipe point le mystère qui , jusqu'à ce jour , a plané sur la vie d'Ambroise Dubois. C'est la raison même qui m'engage à la soumettre à notre compagnie , dans l'espoir que l'un de nos savants confrères d'Anvers sera plus heureux que moi.

Si l'on peut admettre que l'éducation du peintre s'est faite en France et sous des influences italo-françaises , — ce qui me paraît évident d'après les quelques œuvres que l'on a conservées de lui et ce que démontre la simple inspection des dessins publiés en 1858 par MM. Gatteaux et Baltard , ¹ — il restera toujours à expliquer la complète absence de sa famille à Anvers. A cet égard , le changement du nom paraît d'autant plus plausible , et M. Jal lui-même est amené à l'entrevoir. Il nous dit , en effet , qu'en l'an 1529 , François I^{er} avait acquis d'un certain Jehan Dubois , marchand de tableaux d'Anvers , plusieurs peintures , et il ajoute : « Ce Jehan Dubois , d'Anvers , était-il un parent d'Ambroise Dubois , lui aussi d'Anvers , comme le dit son

¹ *Galerie de la Reine , dite de Diane , à Fontainebleau , peinte par Ambroise Dubois , en 1600 , sous Henri IV.*

épitaphe ? Je le pense, bien que je n'en aie pas la preuve. Jehan pouvait être le grand' père d'Ambroise, et l'on comprend très bien le peintre Ambroise, petit-fils de Jehan, le marchand de tableaux. »

N'ayant, quant aux œuvres du maître, aucun renseignement nouveau à ajouter aux notices précédemment publiées, je puis borner ici ces remarques, me contentant de reproduire, sur la nature des travaux de Dubois, l'appréciation suivante que j'extrais de l'*Histoire des Peintres*, publiée par M. Charles Blanc ¹. « L'histoire de Théagène et Chariclée, peinte par Du Bois en quinze tableaux, dans la chambre à coucher de la Reine, existe encore à Fontainebleau. La composition en est sage, mais sans beaucoup de mouvement ni de ressort. Les figures ne sont ni longues ni courtes; elles n'ont ni le caractère de l'élégance ni celui de la force. La couleur manque d'harmonie, et cependant l'artiste n'emploie que des tons fanés, des verts fades, des rouges pâles, des bleus passés et lavés, le tout sur un fond neutre. L'architecture y joue un rôle important, mais elle ne fait que refroidir ce qu'ailleurs elle assoierait, parce qu'elle est bonne surtout là où il faut racheter par la tranquillité des verticales et des horizontales le mouvement des figures et leurs courbes multipliées.

» Du Bois n'a pas les défauts du Primatice et du Rosso; mais il n'a pas non plus leurs qualités intéressantes, leurs fières désinvoltures, et ce quelque chose de tourmenté et d'imprévu qui parfois touche au grandiose et qui toujours du moins sollicite l'attention. En somme, l'artiste favori d'Henri IV n'est ni un peintre bien expressif ni un peintre bien décoratif. Il ne s'adresse fortement ni à l'âme ni aux yeux. Il n'a ni l'éclat de la couleur, ni la grandeur du style qui en dispenserait. Quelquefois, comme dans les tableaux du Louvre, où l'on voit Chariclée subissant l'épreuve du feu, ses figures de femme peintes en douceur et d'un ton effumé, semblent annoncer Lesueur. »

¹ *École française*, tome III; appendice, page 1.

L'éclat de la couleur et la grandeur du style, c'était à Rubens, Messieurs, qu'il appartenait de les introduire dans les palais royaux de France.

HENRI HYMANS.

SÉANCE DU 1 AOUT 1886.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. L. Delgeur, président ; P. Henrard, secrétaire ; P. Génard, Gife, chev. L. de Burbure, J. Schadde, chev. A. de Schoutheete, P. Cogels, H. Wauwermans, membres titulaires ; Baeckelmans, H. van Cuyck, Geerts, E. Soil, membres correspondants ; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. H. Hymans, E. Reusens, chev. G. van Havre, membres titulaires ; A. Blomme et Goemare, membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 6 juin est lu et adopté.

M. le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. le docteur J. van Raemdonck, datée de St. Nicolas (Waas), 7 juillet ; notre savant confrère informe l'Académie qu'il lui adresse une notice intitulée : *Orbis imago*, publiée à l'occasion de la reproduction par la phototypie de la mappemonde de 1538 de Gérard Mercator par la société de géographie de New-York. Il demande que la reproduction de cette mappemonde, offerte à l'Académie par son intermédiaire, soit collée à la suite de l'avant-propos et en regard de la page 1, de manière que la carte et la notice formant le complément l'une de l'autre, se trouvent réunies, ce qui assurera leur conservation.

Des remerciements ont été adressés au nom de l'Académie au docteur van Raemdonck et il est décidé que la carte sera reliée avec la notice.

M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux

publics informe que par arrêté royal du 12 juin dernier, un nouveau subside est alloué à l'Académie à l'occasion de la publication du T. X (3^e série) de ses *Annales*.

Diverses sociétés étrangères accusent réception des publications de la Société.

Deux prospectus, l'un d'un *Catalogue of scientific and technical books*, l'autre du *Bulletin de la Commission archéologique communale de Rome*, ayant été adressés à l'Académie, il est décidé, vu leur importance au point de vue des sciences en général et de l'archéologie en particulier, qu'ils seront transmis à M. le bourgmestre en le priant de bien vouloir autoriser la bibliothèque de la ville à en faire l'acquisition.

Parmi les livres reçus, une brochure imprimée à Mexico en 1885, intitulée : *El Hombre del Peñon*, par les professeurs Antonio del Castillo et Mariano Barcena, traite de la découverte d'un crâne préhistorique dans la vallée de Mexico.

M. Hagemans, membre honoraire et ancien président de l'Académie, a fait parvenir une notice intitulée : *Un seigneur châtelain au moyen âge*, d'après des documents originaux inédits. — MM. Henne et Henrard sont nommés commissaires pour l'examen de ce travail.

M. le chev. de Burbure demande la parole pour faire quelques communications.

“ Cipriano Piccolpassi, dit-il, le plus ancien historien de l'art céramique, avait affirmé si positivement qu'au XVI^e siècle un potier italien, nommé Guido de Savino, s'était fixé à Anvers¹, que je fus convaincu que nos riches archives communales devaient renfermer des traces de son établissement et du séjour de ses descendants, encore existants à Anvers lorsque Piccolpassi publia son livre. Après d'assez longues recherches, je découvris

¹ Voici le passage de Piccolpassi : “ Dans la marche d'Ancone, la terre de cave se travaille en maintes endroits, en maintes autres la terre fluviane ; à Gènes j'ay ouy dire que se travaille la terre de cave ; à Lyon celle du Rhône ; en Flandres, celles de cave. J'entends a Anvers, où porta cet art un certain Guido de Savino de ce pays-cy, et le maintiennent mes huy ses fils. ”

qu'un Guido Andries, potier vénitien, habitait Anvers en 1513. Ce nom d'Andries n'est peut-être que celui d'Andrea ou d'Andreoli flandrisé. Il travaillait le grès, c'est-à-dire un mélange d'argile et de terre de rivière, et probablement quelques-uns des pots que nous possédons au *Steen* et qui portent des armoiries d'anciennes familles anversoises appartiennent à sa fabrication. Comme il n'employait pas de couleurs dans son industrie, il ne dut pas faire partie de la gilde de St. Luc.

„ Guido Andries épousa en premières noces Marguerite van Bolleghem ou Bollekens, et en secondes noces Anne van Dueren. Sa profession est spécifiée sous le nom de *geleyerspotbackere*.

„ Après sa mort, sa veuve épousa un François Frans qui continua la fabrication avec les enfants qu'Andries avait eus de sa première femme et les sept enfants qu'il eut lui-même de sa seconde.

„ Établi en premier lieu marché aux Œufs dans une maison enseignée *Au grand Aigle*, Guido ne paraît pas avoir été d'abord très heureux en affaires; mais sa situation s'améliora bientôt, surtout après que la maison qu'il habitait lui eut été donnée par un riche marchand nommé Étienne de Grane. Bientôt après il acheta dans la rue des Peignes une propriété à l'enseigne du *Saumon*. Elle se composait d'une porte donnant sur la rue, précédant une longue allée conduisant à un corps de bâtiment; puis venaient les fours et un jardin avec une sortie dans la ruelle nommée plus tard rue aux Chiffons.

„ Cette propriété, après avoir été rebâtie somptueusement par Guido, fut jusqu'en 1581 le siège de l'industrie de ses descendants; cette année, Guillaume van Brecht, gendre d'un de ses petits-fils, la vendit. „

Il semblerait qu'à partir de cette époque l'industrie des pots de grès à base d'argile et de sable de rivière ait cessé d'exister à Anvers.

M. de Burbure se réserve au surplus de traiter cette question avec tous les développements qu'elle comporte: il a réuni sur elle une foule de documents authentiques, qui élucideront entièrement l'histoire des poteries et grès anversoises.

M. Génard fait ressortir l'importance de la communication

de M. de Burbure; c'est toute une industrie artistique que notre honorable confrère restitue à la ville d'Anvers. Il importe toutefois de ne pas la confondre avec celle des majoliques, genre italien que Jacquemard, dans son livre sur la céramique, dit avoir existé à Anvers et que travaillaient les Floris et les de Wael, inscrits du reste dans la gilde de St. Luc parce qu'ils employaient des couleurs. Il est à remarquer que Floris, à la cour d'Espagne, fut nommé potier du roi.

Reprenant la parole, M. de Burbure appelle l'attention sur une autre industrie d'art qui, semble-t-il, florissait à Anvers au XVI^e siècle. Dans les démolitions des maisons situées aux environs du *Steen* on trouve un assez grand nombre de briques, dont la face extérieure porte estampée des scènes de la bible: Samson et Dalila, Judith et Holoferne, etc. Un bon nombre de ces briques ont été recueillies au musée d'antiquités; elles sont d'un grain très fin et d'un rouge vif, en terre de Boom. Les sujets estampés, naïvement rendus, appartiennent à la première époque de la Renaissance dans notre pays, et il semble qu'on pourrait aussi attribuer l'introduction de cette fabrication à des ouvriers italiens.

M. Soil fait observer que dans le Tournaisis et dans le Hainaut on trouve également de ces briques estampées dont beaucoup ont pour sujet Gilles de Chin combattant le dragon, sujet tout local et qui tendrait à faire supposer que cette industrie s'étendait au delà des limites d'Anvers.

Il semble du reste que les briques dont parle M. Soil sont de dimensions plus grandes que celles trouvées à Anvers.

M. de Burbure soumet ensuite à l'examen de l'Académie un vase en grès de petite dimension, de forme hémisphérique. Le grès est de couleur jaune clair et porte à l'extérieur des espèces de caractères largement tracés au pinceau. Le vase n'est pas modelé sur le tour. Il a été découvert près du *Steen*, dans le Burg, dans une tranchée creusée à travers la couche de terrain nommée *crag d'Anvers*. M. de Burbure était présent lorsque le vase a été amené au jour.

Des vases de la même espèce ont été trouvés en 1865, dans un

tonnelet déterrée sur le territoire de Deurne, près d'Anvers, lorsqu'on a creusé les fossés des fortifications.

Ce vase sera déposé au Musée du Steen.

M. le président propose de nommer délégué de l'Académie au congrès d'histoire et d'archéologie qui s'ouvrira à Namur le 17 août, M. P. Génard, secrétaire général de 1885. Adhésion.

M. Génard communique pour le *Bulletin* une courte notice sur la seule des anciennes portes d'Anvers encore debout : La porte Royale ou de l'Escaut dont le plan a souvent été attribué à Rubens et la sculpture à Artus Quellin, le vieux. Il a réussi à découvrir le nom du véritable sculpteur, Hubert van den Eynde.

M. L. Delgeur, président, lit une notice sur les dernières découvertes faites en Égypte, par M. W. M. Fl. Pelrie et sur le dépouillement des momies de Ramsès II et Ramsès III, par M. Maspero. Cette notice sera insérée au *Bulletin*.

La séance est levée à 3 heures.

LA PORTE ROYALE

OU

DE L'ESCAUT, A ANVERS.

Autrefois la ville d'Anvers possédait trois portes monumentales : la porte impériale ou de Berchem, construite en 1542 sur les plans de l'ingénieur italien Donato Pellizzuoli ; la porte du Kipdorp ou de Borgerhout, dont la façade extérieure date de la même époque mais dont la face intérieure, ayant la forme d'un arc de triomphe, fut élevée en 1583 par l'architecte Paul Luydinckx ; enfin la porte Royale ou de l'Escaut, bâtie en 1624 et qui fait l'objet de cette notice.

La hache des démolisseurs a détruit les portes de Berchem et du Kipdorp, ces magnifiques types de l'architecture de la

Renaissance ; il ne nous reste plus que la porte Royale , ornée de face de la statue colossale du dieu marin *Scaldis* ou *Escaut* et du côté de la ville des armes pleines d'Espagne. Sous la statue de l'Escaut , se trouvent en lettres d'or les vers suivants composés par le greffier d'Anvers Gaspard Gevartius en l'honneur du roi Philippe IV :

CVI TAGVS ET GANGES, RHEVVS, CVI SERVIT ET INDVS,
HVIC FAMVLAS GAVDET VOLVERE SCALDIS AQVAS,
QVASQVE OLIM PROAVO VEXIT SVB CAESARE PVPPE,
HAS VEHET AVSPICIIS, MAGNE PHILIPPE, TVIS.
S. P. Q. ANTVERP. HANC MOLEM DEDIC ¹.
XVII KAL. MAII
CIO. IOC. XXIV.

Sous les armoiries d'Espagne on lit :

PORTA REGIA
VRBI MVNIENDÆ ET ORNANDÆ
EX S. C. POSITA
COSS.
D. JOANNE HAPPART, EQVITE,
D. CAROLO DE MERRE
PRAEF. AER.
D. JOANNE ROOSE
RENALDO HVGENS
ADAMO LEERMANS
CIO. IOC. XXIV ².

Les auteurs des différentes histoires d'Anvers attribuent

¹ Pour le sens attaché à ces vers , voyez l'explication de Gevartius dans la *Pompa Introitus Ferdinandi Austriaci*, p. 150.

² Les actes collégiaux de 1624, p. 107, contiennent au sujet de cette inscription le passage suivant :

» Collegialycken geresolveert dinscriptie opde nieuwe poorte aen dMaeyengat te stellen in carmine ende dat van buyten, ende de Consuls ende Tresoriers ende Rentmeestere binnen.

« Actum 15 Aprilis 1624. »

généralement le plan de cette porte à P. P. Rubens, qui, pour la sculpture, aurait été assisté par Artus Quellin, évidemment le vieux.

Mais ces auteurs ont perdu de vue qu'Artus Quellin, le vieux, né à Anvers le 30 août 1609, n'avait que quinze ans à l'époque de la construction de la porte. La sculpture, quelque remarquable qu'elle soit, prouve cependant, par son cachet particulier, qu'elle est d'une autre main que de celle de l'auteur des magnifiques statues de l'hôtel de ville d'Amsterdam.

Que Rubens ait été consulté pour la confection des plans, nous ne saurions en douter un instant. Mais la sculpture est l'œuvre d'Hubert van den Eynde, maître né en 1594 et que Rubens honorait de son amitié. Van Dyck fit son portrait, connu par la gravure de Luc Vorsterman.

Dans nos recherches aux archives d'Anvers nous avons découvert plusieurs documents se rapportant à la construction de la porte Royale. Les passages suivants, extraits du compte dit des *Domaines* de 1624, (fol. 299 et 302) concernent les paiements faits à van den Eynde :

“ *Huybrecht vanden Eynde, beeltsnyder, de somme*
 “ *van seven hondert ponden Arthois, ter saken van het*
 “ *maken ende snyden de figure Schaldus, liggende buyten*
 “ *naden Schelde boven de nyeuw poorte van Mayersgat,*
 “ *met noch modellen van leeuwen nae te maken, mits-*
 “ *gaders een Lieve-Vrouwebcelt om te stellen ontrent de*
 “ *halle, om tsavonts licht voor te stellen inden winter om*
 “ *te mogen sien byde ghene die tsavonts spade opde*
 “ *Rentmeesterscamer besoigneren, wesende alle tselve*
 “ *alsoo bedingt, na luydt de attestatie, ordonnantie ende*
 “ *quitantie VII^e £*

“ *Huybrecht vanden Eynde voorgenoemt, beeltsnyder,*
 “ *de somme van tsestich ponden Artois, daervore hy heeft*
 “ *aengenomen het maken ende stellen vande stellinge tot*
 “ *het stellen vande figure den Schaldis met de dolphyns*
 “ *tegens de nyeu poorte aen tMayersgat, na luydt de*
 “ *attestatie, ordonnantie ende quitantie LX £*

Les principaux artisans qui contribuèrent à la construction

de la porte Royale furent Jean Desmoulins , l'entrepreneur qui la bâtit et livra les pierres ¹, Jean de Herde qui confectionna les escaliers en pierre blanche, Gaspar Tasse qui fournit les escapiers en pierre de taille, André van Mael qui forgea les lettres des inscriptions et Gaspar Engels qui les dora. Corneille van den Eynde établit les égouts ou rigoles , pendant que Jacques Ootens et Jérémie Christyn pavèrent la voie publique avoisinant la porte jusqu'à la hauteur de la rue Pierre Pot.

Du temps de Gustaf Wappers la porte Royale fut menacée de démolition ; l'éminent peintre protesta contre cet acte de vandalisme qu'aucune nécessité ne justifiait. Plus heureux que les membres de la Commission royale des monuments lors de la démolition des portes de Berchem et de Borgerhout, il vit les autorités accueillir favorablement sa demande ; plusieurs années après , elles ordonnèrent même la restauration de l'œuvre de van den Eynde ; l'excellent sculpteur Jean van Arendonck fut chargé de cet important travail.

La rectification des quais réclama en 1883 le déplacement de la porte ; sous l'intelligente direction de l'ingénieur M. Royers elle fut reconstruite en forme d'arc de triomphe au canal St. Jean. La statue du Scaldis, devenue fruste, fut remplacée par une autre , fidèlement copiée par le sculpteur Louis van Ostaeven ². Tout nous permet de croire que l'œuvre de van den Eynde est appelée à traverser encore bien des siècles.

P. GÉNARD.

¹ Nous ajoutons comme annexe à cette note l'acte d'entreprise , extrait des *Collegiale Acteboecken der Tresory*, années 1611—1626, fol. 85.

² D'après une note insérée dans la revue *De Vlaamsche School*, la démolition de l'ancienne porte fut effectuée par l'entrepreneur E. Spoelders pour la somme de 5800 francs. L'entrepreneur J. B. Asselbergs construisit les fondations de la nouvelle porte pour la somme de 4724 francs et les entrepreneurs Ch. Bruls et Floribert Voussure la rebâtirent au prix de 34,900 francs.

ANNEXE

CONDITIE VANDE BLAUWEN STEEN POORT VAN HET MAYENGAT VANT MODEL MARQ B.



Inden eersten, sullen alle de lagen syn vande dichte tot boven het werck wtwysende het model ende cleynen voet daerby gestelt.

Item dat alle de lagen sullen goet verbant binnen smuers hebben volgende den gront, te weten dat een laege sal geleyt worden gelyck de syde vande gront geteeckent met de lettre C ende daer boven op sal men een laege leggen gelyck de syde geteeckent met de lettre E ende soo continueren tot aende capeteel.

Item boven de capeteel compt diquitrave, frize ende cornist, ende men sal wel toesien dat dien goet verbant heeft soowel den eenen als aen tander, ende die cornist soo veel gesteert syn datse hem selven draeghet opde muer sonder int tset daeraen eennige schoren onder te stellen tot dyen tyt toe datse soude geladen syn.

Item alle die bogestucken vande poort sullen comen te coresponderen op alle de lage van de pilaer gelyck claerlyck geteeckent staet.

Item dat alle dit werck sal haer maet hebben soowel inde bassement haer breedte ende hoochde ende oock de pillaer, pillastre, capeteel, arquitauwe, frize ende cornist met haer molur soowel int een als int ander. sonder daeraff te deminueren oft achter te laeten eennige molier ende gevende haer recht projecture aen elck leden, sonder daeraen iet te corumperen wtwysende den regle van architecture.

Item dat men wel toesicht nemen sal int verdunen vande coulome datse wel naer proportie sal verdunt woirden, datse niet creupel gemaect en woirde.

Item dlaetste cornist sal van boven moeten reyn gevrocht syn ende oock van achter parpains gewyst op eenen voet ende een halff het lyff.

Item die frontespis die gebroken is sal heel heel syn commende onder den operst cornist.

Item dat het binnenwerck oft aenslach vande poort sal reyn gevrocht woirden ende de jenteur oft stootvoege sullen op malcanderen coresponderen soowel inde boge int rechtstaende, vuytwysende het model geteeckent F.

Item dat allen den steen wel gevrocht woirt ende wel inden haeck ende wel van dichte, soowel binnen smuers als voeren, sonder dat men van achter die soude dunen laeten smyten, om alsoo goet ende loffelyck werck te maecken gelyck sulcken werck vereyscht.

Item dat den aennemer sal alle debvoir doen om den steen byde werck te crygen om op teynde van Augustus naestcommende te beginnen te wercken om ende int werck synde sooveel doen dat hy sal steen continuelyck byde werck maken te hebben om soe voerts te wercken ende niet stille te staen ende op het eynde van April gedaen te hebben.

Item den aennemer sal gehouden syn den steen opde plaetsse te leveren ende wel toesien datter int lossen oft wechvoeren dat de kanten oft hoecken niet en sullen gebroken woirden.

Item den aennemer sal gehouden syn den steen te cortten ende te passen, cortcramen daer van noode sal syn, docken ende gieten op synen cost, behalvens dat men hem yser, loot ende vier geven sal soolange het werck dure, sonder daervan iet te pretenderen te weten het blauwe werck.

Opde voers. conditien heeft Jan Desmolin tvoers. werck aengenomen te maken voor twee duysent acht hondert guldens, opde patroonen daeraff synde ende byden voers. Desmoulin gemaect. Des toirconden dese geteeckent desen 13 July 1623. Onderteeckent : JAN DESMOULIN.

Accordeert mette principale conditien by my,

G. VAN OMEL.

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES EN ÉGYPTÉ

1886

par M. le Dr L. DELGEUR,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE.

J'ai déjà eu l'occasion de vous parler de la découverte faite il y a cinq ans, de la cachette de Deir el Bahari, où avaient été réfugiées, depuis près de 3000 ans, des momies royales pour les soustraire à l'avidité des voleurs, qui ne craignaient point de profaner les tombeaux des pharaons et même de violer leurs cercueils où la piété avait accumulé des trésors. Il y eut un moment où ces vols se pratiquaient sur une grande échelle, et où les gens les plus qualifiés n'hésitaient point à s'en faire une source de revenus; on a conservé les pièces d'un procès fait à une bande de 37 de ces profanateurs, parmi lesquels figurent sept prêtres et huit scribes sacrés.

I.

La cachette de Deir el Bahari nous a heureusement conservé les momies des rois les plus célèbres : Aménophis I, Thoutmès III, Sétos I, Ramsès II (Sésostris), et celles de différentes reines, entre autres, de la reine la plus vénérée Nofrétari que la piété reconnaissante de son peuple identifia à la déesse Hathor. La figure de cette reine est ordinairement peinte en noir sur les bas-reliefs, d'autres fois elle a le

teint jaune que l'on attribue aux femmes égyptiennes sur les monuments. Quelques égyptologues ont conclu du teint noir généralement donné à cette reine qu'elle était négresse ; d'autres au contraire n'y virent que la couleur symbolique de Hathor, déesse de la mort et des ténèbres, à laquelle cette reine a été identifiée par les prêtres. Chacun tenant à son opinion, il était très intéressant de dérouler la momie dont l'aspect seul pouvait décider la question en litige.

Toutes ces momies ont été soigneusement étiquetées, classées, enfermées dans des caisses de verre et exposées dans une des salles du musée de Boulaq ; mais jusqu'à présent le temps avait manqué pour les dérouler et les examiner de près. Aujourd'hui que M. Maspéro a renoncé à la direction des fouilles d'Égypte et va retourner définitivement en France, il a désiré ne pas quitter la terre des pharaons sans avoir vu de ses yeux la momie de Sésostris et résolu le problème de la reine Nofrétari. Le 1^{er} juin dernier et jours suivants on a procédé en grande cérémonie au déroulement des deux momies, en présence de S. A. le Khédive, des consuls, des personnages officiels et des étrangers de marque présents au Caire.

Nous ne croyons mieux faire que de vous donner quelques extraits du procès-verbal de cette opération. On commença par la momie de Ramsès II.

“ La première enveloppe fut enlevée et l'on découvrit successivement une bande d'étoffe, large d'environ 20 cm., enroulée autour du corps, puis un linceul cousu et maintenu d'espace en espace par des bandes étroites, puis deux épaisseurs de bandelettes et une pièce de toile fine tendue de la tête aux pieds. Une image de la déesse Nouït¹, d'environ un mètre, y est dessinée en couleur rouge et noire, ainsi que le prescrivait le Rituel. Le profil de la déesse rappelle à s'y méprendre le profil pur et délicat de Sési I, tel que

¹ Nous respectons l'orthographe adoptée par M. Maspéro. Le nom de cette déesse se lit ordinairement Nou ou Nout, la déesse de l'espace céleste.





nous le font connaître les bas-reliefs de Thèbes et d'Abydos. Une bande nouvelle était placée sous cette amulette, puis une couche de pièces de toile pliées en carré et maculées par la matière bitumineuse dont les embaumeurs s'étaient servis. Cette enveloppe écartée, Ramsès II apparut. La tête est allongée, petite par rapport au corps. Le sommet du crâne est entièrement dénudé. Les cheveux rares sur le crâne, s'épaississent à la nuque et forment de véritables mèches lisses et droites d'environ 5 cm. de long; blancs au moment de la mort, ils ont été teints en jaune clair par les parfums; le front est bas, étroit, l'arcade sourcilière saillante, les sourcils blancs et fournis, l'œil petit et rapproché du nez, le nez long, mince, busqué comme le nez des Bourbons, légèrement écrasé au bout par le pressement du maillot, la tempe creuse, la pommette proéminente, l'oreille ronde, écartée de la tête, percée d'un trou comme celle d'une femme, pour y accrocher des pendants, la mâchoire forte et puissante, le menton très haut. La bouche assez peu fendue est bordée de lèvres épaisses et charnues; elle était remplie d'une pâte noirâtre, dont une partie détachée au ciseau, a laissé entrevoir quelques dents très usées et très friables mais blanches et bien entretenues. La moustache et la barbe peu fournies et rasées avec soin pendant la vie, avaient crû au cours de la dernière maladie ou après la mort; les poils blancs comme ceux de la chevelure et des sourcils, mais longs et hérissés, ont une longueur de 2 ou 3 mm. La peau est d'un jaune terreux plaqué de noir. En résumé le masque de la momie donne très suffisamment l'idée de ce qu'était le masque du roi vivant: une expression peu intelligente, peut-être légèrement bestiale, mais de la fierté, de l'obstination et un air de majesté souveraine, qui perce encore sous l'appareil grotesque de l'embaumement. Le reste du corps n'est pas moins bien conservé que la tête, mais la réduction des chairs en a modifié profondément l'aspect extérieur. Le cou n'a plus que le diamètre de la colonne vertébrale. La poitrine est ample, les épaules sont hautes, les bras croisés sur la poitrine, les mains fines et rougies de *henné*; la plaie par

laquelle les embaumeurs ont ôté les viscères s'ouvre largement au flanc gauche. Les cuisses et les jambes sont décharnées, les pieds longs, minces, un peu plats, frottés de henné comme les mains. Le cadavre est d'un vieillard mais d'un vieillard vigoureux et robuste : on sait, en effet, que Ramsès II régna 67 ans seul et dut mourir presque centenaire. »

Parmi les objets retrouvés dans la cachette de Deir el Bahari, se rencontrait un magnifique sarcophage en forme de momie, ayant 3,15 mètres de long et portant le nom de la reine Nofrétari. Il contenait deux momies, l'une, enveloppée d'une toile orange, a 1,68 mètre de long; l'autre sale et déguenillée. La première fut prise pour celle de la reine et placée dans le musée sous le nom de Ahmès Nofrétari, l'autre que l'on crut d'une princesse inconnue fut déposée provisoirement dans le magasin. Mais bientôt elle commença à répandre une telle odeur qu'il fut nécessaire de s'en débarrasser. On l'ouvrit donc et l'on reconnut qu'elle était emmaillotée avec soin, mais, à peine le cadavre fut-il exposé à l'air, qu'il tomba littéralement en putréfaction et se mit à suinter un pus noirâtre d'une puanteur épouvantable. On constata que c'était une femme d'un âge mûr, d'une taille moyenne et de race blanche. Les bandelettes ne portaient aucune trace d'écriture, mais sur un lambeau d'étoffe trouvé dans le cercueil était une scène d'adoration du roi Ramsès III à deux formes d'Amon; on pensa que la momie anonyme était une des nombreuses femmes, filles ou sœurs de Ramsès III.

« La momie 5229 était enveloppée proprement d'une toile de couleur orange, fixée par des bandelettes de toile ordinaire. Elle ne portait aucune inscription apparente; on voyait seulement autour de la tête un bandeau couvert de figures mystiques... La toile orange détachée, on aperçut sur le linceul en toile blanche qui venait immédiatement au-dessous, une inscription en quatre lignes : « L'an XII et le » second mois d'été (Paoni), le 28, ce jour-là, le premier » prophète d'Amon, roi des dieux, Pinot'mou (Pinot'em), fils » du premier prophète d'Amon Piônkh (Piankh), le scribe » du temple Zosersou-Khonsou, et le scribe de la nécropole



» Boutchamou, allèrent restaurer le défunt Roi Ousir-Mari-
» Miamoun (Ramsès III) et l'établir pour l'éternité. » Ce qu'on
avait pris jusqu'alors pour Nofrétari était donc le cadavre
de Ramsès III; et la momie anonyme était sans doute Nofrétari.
Ce point constaté, Ramsès III fut dressé sur ses pieds et
photographié dans son costume de bandelettes. Si courte que
fut la pause, elle parut trop longue au gré des spectateurs;
la péripétie qui substituait un des grands conquérants de
l'Égypte à la reine la plus vénérée de la XVIII^e dynastie,
les avait surpris et excités au plus haut degré; le dépouille-
ment commença au milieu de l'impatience générale.

« Tous avaient quitté leurs places et se pressaient pèle-mêle
autour des opérateurs. Trois épaisseurs de bandelettes dispa-
rurent rapidement, puis on fut arrêté par un maillot de
canevas cousu et enduit de poix, puis cette gaine fendue
à coups de ciseau, de nouvelles couches de toile se firent jour
à travers l'ouverture; la momie semblait fondre et se
dérober sous nos doigts. Quelques-unes des toiles portaient
des tableaux ou des légendes à l'encre noire, le dieu Amon
assis sur son trône et au-dessous une légende en hiéroglyphes
apprenant que telle bandelette avait été fabriquée par un
dévot du temps, telle autre par une princesse de sang royal,
« la Dame chanteuse d'Amon-Ra, roi des dieux, Taït-
» aat-mi-mout, fille du premier prophète d'Amon, Piônkh,
» pour que le dieu Amon lui accorde vie, santé et force. »
Deux pectoraux se dissimulaient sous les plis de l'étoffe. Le
premier en bois doré n'avait que la représentation ordinaire
d'Isis et Nephthys adorant le soleil; mais l'autre en or pur
était au nom de Ramsès III. Une dernière gaine de canevas
poissée, un dernier linceul de toile rouge, puis... un désap-
pointement général vivement ressenti par l'assistance : la
face était noyée dans une masse compacte de goudron qui
empêchait d'en distinguer les traits. A 11^h 20^m S. A. le
Khédivé quitta la salle.

« Le goudron attaqué prudemment au ciseau s'est détaché
peu à peu et les traits sont devenus visibles. Ils sont moins
bien conservés que ceux de Ramsès II, on peut cependant

reconstituer jusqu'à un certain point le portrait du conquérant. La tête et la face sont rasées de près et ne montrent aucune trace de cheveux ou de barbe. Le front, sans être très large ni très haut, est mieux proportionné et plus intelligent que celui de Ramsès II, l'arcade sourcilière est moins forte, les pommettes sont moins saillantes, le nez moins arqué, le menton et la mâchoire moins lourds, les yeux paraissent être plus grands, mais on ne peut rien affirmer à cet égard : les paupières avaient été arrachées, la cavité avait été vidée et ensuite remplie de chiffons. L'oreille est moins écartée du crâne que celle de Ramsès II, elle est percée aussi pour recevoir des pendants. La bouche est démesurément grande. Les lèvres minces laissent entrevoir des dents blanches et bien rangées... Bref Ramsès III est comme une imitation réduite et floue de Ramsès II ; la physionomie est plus fine et en somme plus intelligente, mais la taille est moins haute, les épaules sont moins larges, la vigueur était moindre. Ce qu'il était lui-même à la personne, son règne l'est à celui de Ramsès II : des guerres, non plus en Syrie ou en Éthiopie, mais aux bouches du Nil et sur les frontières de l'Égypte ; des constructions, mais de mauvais style et d'exécution hâtive ; une piété aussi fastueuse, mais avec de moindres ressources, une vanité aussi effrénée et un désir tel de copier en tout son illustre prédécesseur qu'il donna à ses fils les noms des fils de Ramsès II et presque dans le même ordre. »

Le 9 juin M. Eugène Grébaut, successeur de M. Maspéro comme directeur général des fouilles, procéda au déroulement de deux autres momies royales trouvées dans la cachette de Deir el Bahari. Ce sont celles de Sêti I, second roi de la XIX^e dynastie et père du grand Sésostris, et celle de Seqenen-Ra, prince de la Thébàide, qui commença le mouvement national contre les rois pasteurs, prit le titre de roi et fut le fondateur de la XVII^e dynastie.

On n'a aucun détail sur la guerre de l'indépendance ni sur les trois héros de la famille de Taa dont Seqenen-Ra fut le dernier et le plus grand, sinon que cette guerre fut longue et sanglante et qu'elle finit par l'expulsion des conquérants

étrangers. Il est donc très intéressant d'apprendre que la momie de ce prince porte les traces d'une mort violente. Il a la tête et la face couvertes de blessures, d'où l'on peut conclure qu'il a péri sur le champ de bataille ¹.

La momie de Sêti I est aussi admirablement conservée que celle de son fils Ramsès II. La ressemblance est frappante

¹ Voici comment le procès-verbal de M. Maspéro décrit la momie :

« La tête était renversée en arrière et inclinée fortement sur la gauche. De longues mèches de cheveux éparses sur le front cachaient à demi une large plaie qui traversait la tempe droite un peu au-dessus de l'arcade sourcilière. Les lèvres grand ouvertes étaient retractées de manière à former un anneau presque rond, à travers lequel sortent les dents de devant et les gencives. La langue était prise et mordue entre les dents. Les traits contractés violemment, portaient encore une expression d'angoisse très reconnaissable. Un examen minutieux révéla l'existence de deux autres blessures. L'une, faite par une massue ou par une hache d'armes, avait entamé la joue gauche et brisé la mâchoire inférieure, les dents de côté étaient à découvert. L'autre dissimulée par les cheveux, s'ouvre au sommet de la tête un peu au-dessus de la blessure du front, un coup de hache dirigé de haut en bas, avait détaché un énorme copeau d'os et produit dans la boîte du crâne une large fente par laquelle une partie du cerveau avait dû s'écouler. La position et l'aspect des blessures permettent de rétablir d'une manière presque certaine la scène finale de la vie du roi. Tiaaqen, atteint une première fois à la mâchoire, tombe étourdi; les ennemis se précipitent sur lui et deux coups portés pendant qu'il git à terre, l'un de hache au sommet du crâne, l'autre de lance ou de dague au-dessus de l'œil l'achevent presque aussitôt. Les Égyptiens ont dû sortir vainqueurs du combat qui s'engagea autour du corps de leur chef, puisqu'ils réussirent à le relever et à l'emporter.

« Le corps momifié rapidement sur place, fut expédié à Thèbes où il reçut la sépulture. Ces détails nous expliquent l'aspect saisissant qu'il présente et les irrégularités qu'on remarque dans l'embaumement. La poitrine et les côtes serrées à outrance par des gens pressés, se sont brisées et ne forment plus qu'un paquet noirâtre au milieu duquel les vertèbres sont éparses. Le bassin est en pièces et les jambes sont désarticulées. La décomposition avait dû commencer déjà au moment où les embaumeurs se mirent à l'œuvre. Une large plaque blanchâtre entoure la plaie du front et semble n'être qu'une masse de cervelle épandue et mortifiée.

« La momie préparée à la hâte n'a pas bien résisté aux influences

entre le père et le fils, même à l'état de momies, mais, de même que dans les statues et les bas-reliefs historiques, la figure de Sêti est plus belle que celle de Ramsès et d'un type plus fin et plus agréable. Sur les enveloppes on a également trouvé un procès-verbal officiel de la visite de la momie royale effectuée comme les autres du temps de la XXI^e dynastie.

II.

M. Flinders Petrie s'occupe depuis quelques années à faire des fouilles en Égypte. Après avoir fait, en deux campagnes, dans les plaines des pyramides, les découvertes inattendues dont je vous ai entretenu il y a quelques années, il s'est engagé au service de l'*Egypt Exploration Fond* et a commencé pour compte de cette société le déblaiement systématique des immenses ruines de la ville de Tanis, qu'il a explorées pendant la saison 1883-84 et où il a fait des découvertes remarquables. La saison suivante (1884-85), il détermina à Nebireh la position de Naucratis, colonie grecque fondée par ceux de Milet, vers 550 avant J.-C. et dont l'emplacement était resté inconnu. Cette découverte est des plus importantes pour l'histoire de l'art primitif grec dont elle a fait connaître de nombreux spécimens. Plus tard il parvint encore à iden-

destructives du dehors; les vers ont percé l'enveloppe, et des larves de nécrophores ont laissé leur coque dans les tresses des cheveux.

» Tiaaqen avait environ quarante ans quand il succomba. Il était grand, élancé, d'une vigueur remarquable, à en juger par ce qui reste des muscles de l'épaule et du thorax. Il avait la tête petite et allongée en tonneau, bien garnie de cheveux noirs, minces, ronds, frisés en longues mèches, l'œil était large et enfoncé, le nez droit et large à la racine, les pommettes proéminentes, la mâchoire forte, la bouche moyenne, un peu avancée et garnie de dents d'un bel émail. L'oreille a disparu et l'on voit quelques traces à peine de barbe et de moustache. Tiaaqen s'était rasé le matin même de la bataille. Tout compte fait, il devait ressembler singulièrement aux Barabras d'aujourd'hui et appartenir à une race moins mélangée d'éléments étrangers que celle des Ramsès. »

tifier divers tumulus de la Basse-Égypte à des lieux connus par les auteurs grecs et les textes hiéroglyphiques, mais auxquels les savants assignaient leur place un peu au hasard.

Il vient d'explorer en dernier lieu les ruines de *Daphnae Pelusiae* dont la situation était connue, mais où, avant lui, aucun savant n'avait été tenté d'aller faire des fouilles. On peut dire, pour leur excuse, que ces ruines se trouvent loin de toute route, de tout village, de toute terre cultivée et que celui qui veut y séjourner quelques jours doit apporter avec lui absolument tout, même l'eau potable. En effet, si autrefois c'était une plaine fécondée par les débordements des branches Tanitique et Pélusiaque du Nil et formant des champs fertiles et de gras pâturages, ce n'est plus aujourd'hui qu'une solitude sauvage et inculte, partie désert partie marais; c'est là, au milieu d'une plaine aride entrecoupée par-ci par-là de collines de sable couvertes de broussailles de tamarisques rabougris, que s'élèvent les tumulus de *El Defenneh* recouvrant l'antique Daphné. Ces tumulus forment trois groupes séparés et éloignés l'un de l'autre de 700 à 1500 mètres; le large espace intermédiaire est parsemé de débris, de pierres, de tessons et de restes de fondations en briques. Ces débris, ces tessons et ces fondements sont les restes d'une grande ville dont on peut suivre sur le terrain la direction des rues, et où l'on voit encore les traces des murs d'enceinte de deux ou trois grands édifices. Deux des tumulus consistent en des amas de débris et de ruines comme on en voit partout, tandis que le troisième est formé des décombres accumulés d'un grand bâtiment en briques, consumé et noirci par le feu; les Arabes l'appellent *El Qasr el Bint el Yahoudi* (le château de la fille du Juif).

Avec le flair archéologique qui le distingue, M. Petrie résolut de s'attaquer à celui-là et, comme nous le verrons, ses prévisions ne l'ont pas trompé.

C'est un château fort, quadrangulaire, solidement bâti et qui doit avoir été très élevé. Les murs, tant ceux de refend que ceux de l'extérieur, sont extrêmement épais. Il avait seize salles carrées à chaque étage, mais, comme toute la

masse est en ruines , on ne saurait dire de combien d'étages l'édifice se composait. Il fut bâti par Psammétique I , comme le démontrent les différents objets déposés dans les fondements des quatre coins du bâtiment : l'on y a trouvé des vases à libation , des pierres à écraser le grain , des spécimens de briques et de métaux , les os d'un bœuf et d'un petit oiseau , probablement ceux des victimes offertes lors de la cérémonie , et de plus une grande quantité de petites tablettes d'or , d'argent , de lapis , de jaspé , de cornaline , de porcelaine , etc. sur lesquelles étaient gravés les cartouches du roi. Des fragments d'une grande stèle où il s'agit d'une garnison, nous apprennent que l'édifice était une forteresse, ce que d'ailleurs sa construction solide faisait déjà présupposer. De plus , des restes d'inscriptions hiéroglyphiques et de bas-reliefs indiquent qu'il était en outre un palais ou maison de chasse du roi. Le bâtiment toutefois ne se bornait pas à cette tour massive d'où l'on pouvait surveiller toute la plaine environnante. Nombre de constructions y ont été ajoutées dans la suite et en ont plus que doublé l'étendue primitive. Ces annexes paraissent s'être ouvertes vers l'extérieur seulement et n'ont pas de communication avec le corps central , du moins au rez-de-chaussée , seul conservé. Une seule de ces ajoutées est du temps de Psammétique , les autres datent probablement de ses successeurs : une de ces dernières avait une cour intérieure décorée d'une corniche magnifique dont on a retrouvé les restes. Les murs des salles de cérémonie , qui devaient être à l'étage , étaient revêtus de plaques en grès très fin couvertes d'inscriptions hiéroglyphiques et de bas-reliefs soigneusement peints représentant des captifs et autres sujets analogues. Les fragments de ces plaques brisées en éclats se trouvent entassés dans les appartements du rez-de-chaussée et c'est avec beaucoup de peine et de travail que M. Petrie est parvenu à en réunir quelques parties. Le bas , enseveli sous les décombres des étages supérieurs , est assez intact et semble avoir servi à la domesticité du palais.

Il n'y a certes rien de bien poétique à la découverte d'une cuisine ou d'un lavoir , fut-ce même d'une habitation royale ,

et l'on préférerait celle de la salle du trône ou de la trésorerie , mais on conviendra aussi qu'il n'est pas sans intérêt de savoir comment était faite la cuisine d'un pharaon d'il y a vingt-cinq siècles passés. C'est une grande pièce dont les murs sont remplis de niches qui servaient sans doute d'armoires. On y a trouvé en place , intacts au milieu des ruines , quatorze grandes jarres , deux grands plats , une couple de meules à écraser le grain , un certain nombre de poids , un grand couteau en fer ainsi que trois petits tisonniers — peut-être des broches — également en fer. Le cellier , il sera bien inutile de le faire remarquer , ne contenait plus de vin , mais renfermait des centaines de couvercles de vases et de bouchons d'amphores en plâtre , quelques-uns marqués au nom de Psammétique ou de Néchao son successeur. On y a également trouvé un pot de résine. Les amphores vides se trouvaient entassées dans une petite pièce près de là , avec une quantité d'autres pots et jarres la plupart brisés. Plusieurs de ces amphores portaient , tracé à l'encre , l'hiéroglyphe *nofré* , c'est-à-dire bon , répété trois fois ; c'était sans doute quelque chose comme le *est est est* de l'amateur italien. Près de la cuisine existe une petite chambre très intéressante et qui a dû servir de lavoir : on y voit un réduit contenant un puisard , une sorte de buffet maçonné et de nombreuses niches ménagées dans les murs , évidemment pour y déposer les objets qu'on venait de laver. Le puisard est formé d'une grande jarre sans fond entièrement rempli de tessons placés sur champ ; ensuite viennent plusieurs jarres toutes également trouées et emboîtées l'une dans l'autre ; l'eau filtrait à travers les tessons , passait ensuite par les différentes jarres pour s'écouler enfin dans la couche de sable qui se trouve à cinq ou six pieds plus bas. Les tessons sont enduits d'une matière organique et les intervalles remplis d'arêtes de poissons.

Ajoutons que chaque chambre a dans un coin un puisard pareil. Ailleurs on a trouvé quantité de vases grecs datant tous du sixième siècle avant notre ère ; plusieurs sont peints avec soin et donnent des scènes de la gigantomachie , des chimères , des harpies , des sphinx , des processions de jeunes

filles, des danseurs, des courses de chars, etc. tous sont brisés mais plusieurs pourront être aisément restaurés. Il est à remarquer que tous ces vases diffèrent de ceux trouvés à Náucratis, tant pour le style que pour la couleur; il n'y a que deux petits fragments qui y ressemblent, encore appartiennent-ils à l'espèce la plus commune.

Parmi les autres trouvailles nous citerons une cuirasse à écailles de fer, à trois rangs superposés, le tout travaillé avec le plus grand soin, une poignée de sabre à grande garde recourbée, des anneaux et des vases en bronze, des amulettes, des perles et une foule de petits objets trop long à énumérer, deux bagues portant les nom et titre d'un prêtre d'Amon, une tablette au cartouche d'Amasis et un grand sceau en bronze du roi Apriès.

Il paraît que les bijoutiers étaient assez nombreux à Daphné, car, pour une ville qui a été dévastée et pillée, les petits objets en or et argent n'y sont pas trop rares. Puis on y rencontre, tant au palais que dans la ville, une énorme quantité de poids, surtout de très petits qui n'ont guère pu servir qu'à des orfèvres. Les cinq cents poids de toutes grandeurs trouvés dans les premières fouilles de Naucratis, avaient déjà produit toute une révolution dans l'explication des poids et mesures de l'antiquité, que sera-ce maintenant que ce nombre vient d'être augmenté de deux à trois cents à Naucratis et de plus de seize cents à Daphné?

Autour de ce palais-forteresse s'étend un camp mesurant environ 600 mètres du nord au sud sur à peu près 400 de l'est à l'ouest. Il est entouré d'un gros mur en briques, épais d'une quinzaine de mètres et en partie déblayé par les inondations. Il a au sud une porte donnant sur l'ancienne route militaire de Gaza et au nord une autre, s'ouvrant sur un canal d'eau saumâtre qui va s'épancher un peu plus haut dans deux petits lacs ou étangs très bien situés. Ce canal a remplacé l'ancienne branche Pélusiaque du Nil embourbée aujourd'hui et qui a été détournée au nord.

Environ un hectare et demi de cette enceinte a été retourné à la pelle par les Arabes de M. Petrie, qui y ont déterré une

quantité innombrable de pointes de flèches en bronze et en fer, des mors de chevaux, divers outils en fer et en bronze, des chaînes de fer, des fragments d'armes, des fourneaux de campagne, etc. etc.

Nous savons par Hérodote que Psammétique, pour reconnaître les services des Cariens et des Grecs d'Ionie, dont les armes l'avaient placé sur le trône, leur donna un peu au-dessous de Bubaste, sur la branche Pélusiaque du Nil, des terres pour y habiter et qu'ils s'établirent les uns vis-à-vis des autres, sur les deux rives du fleuve, en un lieu qu'on nomma Στρατόπεδα « les Camps »; dans la suite le roi Amasis transféra ces troupes à Memphis. L'historien ajoute que, de son temps, on voyait encore les bassins de leurs navires et les ruines de leurs habitations.

M. Petrie ayant retrouvé à quelque distance au-dessous de Bubaste, au bord de la branche Pélusiaque du Nil, un château fort bâti par Psammétique à côté d'un camp occupé depuis ce roi jusqu'à Amasis, et y ayant rencontré en outre quantité d'objets grecs de la même époque, en a conclu qu'il a eu la chance de découvrir l'un des deux Στρατόπεδα dont parle l'historien d'Halicarnasse. Nous sommes loin de contester la légitimité de ses conclusions, nous ferons remarquer cependant que, de l'avis de tous les archéologues et de l'avis de M. Petrie lui même, les tumulus de El Defenneh sont identiques aux ruines de Daphné, et que cependant Hérodote donnant ces détails sur le camp des Cariens, ne fait aucune mention de cette ville, dont il parle deux fois ailleurs dans le même livre (chap. XXX et CVII); il nous apprend en outre qu'elle avait une garnison égyptienne sous la domination persane. D'un autre côté nous savons, par l'Itinéraire, que Daphné était une station de voie romaine entre Pelusium et Héliopolis. La destruction actuelle d'une ville ne prouve rien contre son existence postérieure, en Orient surtout, où l'on bâtit directement sur les ruines en se contentant d'égaler légèrement le terrain, ou un peu plus loin, en laissant les décombres où ils sont, sans y toucher. L'exploration des deux autres tumulus de Daphné nous révélera peut-être encore bien des secrets.

La Bible parle également de Daphné, qu'elle nomme Tahpanhés (LXX Τάφναι, Vulg. Taphnis). Voici à quel propos. Après la prise et la destruction de Jérusalem, Nabuchodonosor, en emmenant en captivité le roi et les principaux de la nation, avait laissé dans les pays les filles du roi et le petit peuple sous le gouvernement de Godolias. Celui-ci fut assassiné peu après et les Juifs craignant la colère du roi de Babylone s'enfuirent en Égypte emmenant Jérémie avec eux malgré ses protestations. La première chose que fit le prophète en arrivant à Daphné fut de prédire l'arrivée des Babyloniens : « Et le Seigneur parla à Jérémie disant : Prends de grandes pierres dans ta main et cache-les sous l'ouvrage en briques qui est devant la porte de la maison de Pharaon à Tahpanhés, en présence d'hommes de Juda. Et tu leur diras : Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : Je susciterai et j'amènerai Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur ; je placerai son trône sur ces pierres que j'ai cachées, et il tendra son pavillon (royal) sur elle ; et il viendra et frappera la terre d'Égypte. » (JÉR. XLIII, 8-11). Le mot MALBÊN que nous avons rendu par « ouvrage en briques » est traduit de diverses manières par les interprètes. Il a pour racine LBN *faire des briques*, et devient, sous la plume des traducteurs : brique, four à briques, ouvrage en briques. Les vieux traducteurs grecs disent πλίνθος ; brique, tuile, et πλινθιον : ce dernier mot est proprement une brique ou tuile carrée grande ou petite ; il devient ensuite un pavement carré en briques ou en tuiles, puis l'idée de brique se perd, la forme carrée prévaut et nous avons le carré que le devin trace avec sa baguette pour rendre des augures, le carré sur lequel repose la base d'une colonne et, en termes militaires, un bataillon carré. Ici nous croyons qu'il faut dire pavement ou aire carrée, d'autant plus que les septante traduisent ἐν πρῶτον ὀρεαί. M. Petrie est du même avis, comme on le voit par cet extrait d'une de ses lettres : « A l'extérieur des constructions du « Qasr » je trouve, en faisant des tranchées répétées, une aire entièrement en briques placées sur le sable : elle a 100 pieds sur 60 et est séparée

du mur de l'édifice par un chemin qui monte vers une chambre. Cette aire n'a aucune trace de murs de refend et semble ne pas avoir été couverte, mais destinée à des travaux extérieurs. Les paysans pauvres en font encore de pareilles en terre devant leurs demeures... Il est à remarquer que cette aire est tout semblable à la plate-forme en brique devant la porte de la maison du Pharaon à Tahpanhés où Nabuchodonosor devait tendre son pavillon royal. Aujourd'hui les pluies ont grandement endommagé cette aire, qui, épaisse de deux à trois pieds contre le bâtiment, n'a plus que quelques pouces presque partout ailleurs et a entièrement disparu du côté du nord-ouest. »

On a déterré quelques pierres brutes de dessous cette aire, mais personne ne prétendra que ce soient celles que Jérémie y a placées. Reste une dernière question. Nabuchodonosor est-il venu en Égypte comme l'a prédit Jérémie, a-t-il pénétré jusqu'à l'Éthiopie comme l'a prédit Ézéchiél ? Hérodote et les historiens grecs n'en disent rien, Josèphe affirme que la prophétie d'Ézéchiél s'est accomplie à la lettre et ajoute que le roi de Babylone a mis à mort Apriès et l'a remplacé par un autre pharaon. Au dire d'Hérodote, Apriès fut détrôné à la suite d'une révolte d'Amasis, son règne a donc fini dans un temps de troubles. Amasis dut-il le trône d'Égypte au roi de Babylone, comme le père de Psammétique celui de Saïs au roi de Ninive ? c'est là une question qui ne sera peut-être jamais résolue.

Une brique babylonienne très mutilée nous parle d'une expédition de Nabuchodonosor en Égypte, et l'on a, au musée de Boulaq, trois cylindres babyloniens portant les nom et titres du roi de Babylone. Les Arabes qui les ont vendus disaient les avoir trouvés dans la Basse-Égypte, ils proviennent peut-être de cette invasion. Dans une inscription hiéroglyphique qui se trouve au Louvre, Hes-Hor, gouverneur d'Éléphantine à la fin du règne d'Apriès, se vante d'avoir empêché les Amou (Sémites), les peuples du nord et les Sati (les Asiatiques) les misérables, de pénétrer dans la province de Ta-Kens, qui se trouvait en sud de Syène. Il ajoute, il est vrai, que le roi les défit après. Mais l'inscription même prouve qu'ils s'étaient avancés jusqu'à l'Éthiopie.

SÉANCE DU 3 OCTOBRE 1886.

La séance est ouverte à 1 1/2 heure.

Sont présents : MM. L. Delgeur , président ; H. Hymans , vice-président ; P. Henrard , secrétaire ; E. Gife , trésorier ; H. Wauwermans , de Schouthete de Tervarent , M. Rooses , L. de Burbure , membres titulaires ; Goemare , H. van Cuyck , van Bastelaer , membres correspondants ; Smekens , membre honoraire.

Se sont excusés : MM. le B^a de Witte , J. Schadde , Reusens , Génard , Alex. Henne , membres titulaires ; Eug. Soil , E. Matthieu , membres correspondants ; Petit , membre honoraire.

Avant la lecture du procès-verbal , M. L. de Burbure demande la parole pour féliciter au nom de l'Académie M. le secrétaire P. Henrard , promu tout récemment au grade de général-major et qui reste à Anvers , ce dont l'Académie doit se féliciter elle aussi. Les membres présents acclament les paroles de M. de Burbure. M. Henrard remercie avec effusion. Sur la proposition d'un membre , il est décidé que cet incident sera acté au procès-verbal.

M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 1^{er} août 1886. M. de Burbure fait remarquer que ce n'est pas dans la couche de terrain nommée *crag d'Anvers* , comme le porte le procès-verbal , que le vase en grès qu'il a soumis à l'Académie a été rencontré , mais dans le terrain d'alluvion. — A propos des briques estampées dont il a parlé précédemment , il dit qu'elles servaient principalement à garnir l'intérieur des cheminées et que certaines maisons entre l'Escaut et l'hôtel de ville d'Anvers , appartenant à un quartier de la ville entièrement rebâti entre 1500 et 1540 , possèdent encore à l'heure qu'il est des cheminées garnies de la sorte. Elles sont donc contemporaines de l'arrivée dans notre métropole des artistes italiens dont l'existence a été constatée dans la dernière séance.

A propos de la notice de M. Génard sur la *Porte Royale*, M. Hymans dit qu'il a remarqué une autre porte encore, d'un dessin analogue, vers l'Escaut et un peu plus en aval, dans une vue d'Anvers du siècle dernier, prise de la Tête de Flandre, et qui se trouve à l'exposition des tableaux des maîtres anciens, ouverte actuellement au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles.

M. Rooses dit que c'est probablement la porte S^{te} Walburge, démolie seulement vers 1817.

M. le secrétaire donne lecture des rapports de MM. Léopold Devillers et Blomme, sur la notice de M. Matthieu, intitulée : *l'Avouerie de Mons*. L'impression de la notice est votée.

Depuis sa dernière séance, l'Académie a reçu, indépendamment des publications des sociétés avec lesquelles elle est en relation :

De M. A. Bertolotti :

Artisti francesi in Roma nei secoli XV, XVI e XVII.

Un professore alla Sapienza di Roma nel secolo XVII poco conosciuto.

De M. Andrew Mcfarland Davis, de Salem :

Indian Games, an historical research.

De notre confrère M. Ernest Matthieu, divers opuscles intitulés :

Les paroisses de Ghoy et de Ronquières au XII^e siècle.

Les héritières de Pierre II de Luxemboarg en 1483.

De l'érection de la terre d'Enghien en pairie.

Sceau de la confraternité de Notre-Dame d'Enghien.

Sceau de la confrérie de la Miséricorde ou de St Jean décollé, à Mons.

Quelques épitaphes des églises de Nivelles.

Les deniers en plomb du chapitre de S^{te} Aldegonde de Maubeuge.

Contestations entre l'Abbaye de Villers et le seigneur de Marbais.

Un procès de sorcellerie à Ronquières.

De l'enseignement à Braine-le-Comte avant 1794.

Statistique des manufactures et fabriques de la ville de Mons et de ses environs en 1764.

Des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. l'administrateur des prisons et de la sûreté publique a fait également parvenir à l'Académie un exemplaire en bronze de la médaille commémorative frappée à l'occasion de l'inauguration de la maison de sûreté cellulaire à S^t Gilles-lez-Bruxelles. — Remerciements.

Il est donné lecture de la lettre suivante adressée par M. P. Génard à MM. les président et membres de l'Académie d'archéologie de Belgique :

“ MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES ,

„ Vous avez bien voulu me confier les fonctions de délégué
„ de votre Académie au Congrès de la Fédération archéo-
„ logique et historique de Belgique tenu à Namur les 17 ,
„ 18 et 19 août dernier.

„ Je ne saurais assez vous remercier de cette faveur ,
„ qui m'a valu de la part du Congrès un accueil des plus
„ honorables et des plus sympathiques.

„ J'avais l'intention de vous présenter une notice suc-
„ cincte sur les séances du Congrès, mais un de nos collègues,
„ M. Henri van Cuyck , vient de publier un compte-rendu
„ qui rend inutile tout nouveau travail de ce genre.

„ Je me permets , Messieurs , de vous adresser l'œuvre
„ de M. van Cuyck ; je suis persuadé que les appréciations
„ de notre honoré confrère vous paraîtront aussi justes que
„ raisonnées.

„ Agréez, Messieurs , l'assurance de ma considération la
„ plus distinguée.

„ P. GÉNARD. „

A cette lettre est joint le rapport imprimé de M. van Cuyck , extrait du *Vlaamsche School*.

Il est décidé qu'un résumé français de ce rapport sera publié dans le bulletin à la suite du procès-verbal de la séance du jour.

M. le général Wauwermans demande la parole à ce sujet et s'exprime de la manière suivante :

« MESSIEURS ,

» Lorsqu'en 1880 , ainsi que le rédacteur du *Compte rendu du Congrès d'archéologie* d'Anvers a bien voulu me faire l'honneur de le rappeler , je proposais la création d'une fédération des *sociétés d'archéologie* de la Belgique, j'avais l'espoir de fonder dans notre pays une institution vraiment nationale.

» L'archéologie, recueillant des faits scientifiques d'une valeur indéniable , appartenant à toutes les époques, tend à reviser l'histoire qui, trop souvent, se fausse sous l'influence changeante des passions humaines , lorsqu'elle ne se transmet que par la tradition. Mais l'interprétation des faits que nous fournissent les recherches de l'archéologie , nous expose à de nouvelles erreurs; elle y entraîne d'une manière en quelque sorte inconsciente le chercheur qui se passionne pour sa découverte; il ne peut se soustraire à cet entraînement qu'en étendant le cercle de ses recherches sur un grand nombre de faits semblables. Tel est le but que nous avons cherché à atteindre en fondant la *Fédération archéologique et historique de Belgique* , destinée à rapprocher les travailleurs qui se vouent au progrès de notre histoire nationale.

» L'introduction de cette méthode nouvelle dans l'étude de l'histoire a déjà produit des résultats considérables dans notre pays.

» En appliquant les faits aux lieux où ils se sont produits, elle a permis de rectifier une foule de légendes qui altéraient la vérité. Déjà notre histoire , telle qu'elle est née des travaux de ces cinquante dernières années , nous apparaît toute rajeunie. Cette méthode scientifique nous a permis de pénétrer dans des époques de nos annales jusqu'alors obscures et sur lesquelles nous ne possédions que des documents de seconde main , de remonter presque à l'origine

des peuples et, chose digne de remarque, de remonter même au delà, dans les époques préhistoriques pour lesquelles tous les documents nous faisaient défaut. Nous pouvons donc espérer aujourd'hui voir se lever le voile qui couvre encore l'histoire des origines du peuple belge.

„ J'étais profondément convaincu qu'en établissant des rapports fréquents entre les chercheurs et les érudits qui, dans toutes nos provinces, s'occupent de cette importante question, en rapprochant les faits qu'on y constate, on en arriverait à démontrer *l'unité* de la race dont nous sommes issus et que des efforts malavisés n'ont que trop souvent mise en doute. Pour peu qu'on y réfléchisse, il est difficile d'admettre que sur un sol que ne divise aucun grand obstacle matériel, aucune chaîne de montagnes, aucun cours d'eau infranchissable, deux races différentes aient pu s'établir et cohabiter pendant des siècles.

„ L'histoire nous montre constamment le plus fort refoulant le plus faible, ou bien l'absorbant pour former une race nouvelle.

„ Quelle idée plus vraiment patriotique et nationale peut s'offrir à nos méditations? Tous ceux qui ont été mêlés au gouvernement des hommes savent l'influence que peut avoir une idée commune pour rapprocher des individus d'origines diverses. Voltaire a dit : „ Si Dieu n'existait pas, „ il faudrait l'inventer ; „ dans l'armée nous sommes souvent tentés de dire, en songeant à la difficulté de rapprocher des hommes parlant des langages différents : „ Si l'unité „ de notre peuple n'existait pas, il faudrait l'imaginer. „ Quel résultat immense l'Allemagne n'a-t-elle pas réalisé de notre temps en reconstituant en entier son histoire sur le *principe d'unité*, fondement de sa gloire moderne?

„ N'est-ce pas *l'unité* encore qui a rétabli l'Italie déchirée par les plus terribles divisions séculaires? Dans le passé, n'est-ce pas l'idée d'*unité* que poursuivaient en France Louis XI et Richelieu en brisant la noblesse féodale, en supprimant l'autocratie dans les provinces, pour créer ce faisceau redoutable et national qui défie encore l'Europe? Et nous,

petit peuple, exposé à d'ardentes convoitises, nous négligerions cet élément de résistance qui, seul peut-être, pourra nous sauver dans l'avenir, comme il nous a déjà sauvé dans le passé !

„ Je suis heureux de le constater, le premier essai de notre association nouvelle, tenté à Namur, a été au delà de mes plus chères espérances. J'ai été vivement frappé de voir, dès les premières heures de la réunion du Congrès, des hommes qui certes n'avaient à ce sujet aucune intention préméditée, dont la rencontre était toute fortuite, s'attacher à développer tous les éléments propres à démontrer la thèse de notre unité et s'y attacher avec passion. J'ai rapporté de ce Congrès la conviction que nous avons créé une œuvre patriotique.

„ Je n'ai pas le projet de vous exposer l'ensemble des travaux présentés au Congrès de Namur, parmi lesquels s'en trouvent de très remarquables. C'est un soin qui appartient à votre délégué officiel, dont le rapport sera complété par le *compte rendu* que prépare en ce moment la *Société archéologique* de Namur, et qui s'en acquittera, n'en doutons pas, avec le talent consciencieux qui distingue tous ses travaux.

„ Je vous demande seulement la permission d'insister un moment sur le point que je vous signalais à l'instant.

„ Dans son discours d'ouverture, notre éminent collègue M. Bequet, pour lequel les antiquités franques ne semblent plus avoir de secret, nous montrait la grande invasion des Franks pénétrant sur notre sol, après avoir franchi le Rhin et la Meuse, par la crête de partage de la rive gauche de la Meuse et de la Sambre, en suivant les sources de toutes les rivières qui, dans notre pays, coulent régulièrement du Sud au Nord, vers le Demer et l'Escaut, sans rencontrer dans sa marche aucun obstacle matériel. Puis de là, l'invasion franchissant les deux grandes rivières, principalement par Liège et la vallée de l'Ourthe, par Namur et la déchirure que produisent les eaux de la Meuse dans l'Argonne, par l'intervalle qui sépare les sources de la Sambre et de l'Escaut entre Valenciennes et Maubeuge,

gagnant les Gaules pour aller y fonder une puissante nation.

» L'admirable musée fondé à Namur par la *Société d'archéologie* renferme de nombreux dessins d'établissements franks qu'elle a fouillés avec un soin minutieux, à côté desquels sont exposés un grand nombre d'objets qu'on y a retrouvés et qui attestent déjà une civilisation assez avancée; lieux fortifiés, métairies, cimetières, et même usines. Dans notre excursion dans la vallée de la Meuse, nous avons assisté nous-mêmes aux déblais d'un cimetière dont l'origine franque n'est pas douteuse. — Le lendemain, dans le travail des sections, la thèse développée par M. Bequet se complétait d'une manière fort inattendue. Un anthropologiste du Hainaut, M. de Munck, qui a fait une recherche attentive des dépôts d'outils et d'armes de pierre dans cette province, nous montrait l'homme primitif de Mons, suivi pas à pas par les dépôts formés d'outils de provenance identique, se dirigeant entre la Senne et la Dendre vers l'Escaut. — Puis aussitôt un de nos savants confrères du pays de Waes, M. le Dr van Raemdonck, le reprenait à Rupelmonde pour le conduire jusqu'au littoral de la mer.

» Quelle que soit l'origine qu'on veuille assigner à nos pères, ne faut-il pas conclure de l'ensemble des faits scientifiques qui s'accumulent avec une si remarquable persistance, que les principales invasions qui vinrent de la Germanie peupler notre sol, y pénétrèrent toutes par la grande voie stratégique qui, traversant la *forêt charbonnière*, s'étend de Maestricht à Bavai suivant la ligne de faite qui sépare les eaux de la Meuse et de l'Escaut.

» Cette ligne a une influence énorme dans l'histoire de notre pays. C'est la route que suit, en sens contraire, César durant sa conquête et où nous retrouvons les vestiges d'une foule d'établissements romains, à Maestricht (*Pons Mosæ*), à Tongres (*Atuatuca Tongrorum*), à Perwez (*Perniciacum*), à Gembloux (*Geminiacum*), à Waudrez (*Vodgoriacum*), à Bavai (*Bagacum*) et où se reconnaissent encore de nombreux tronçons de la grande *voie romaine* qu'on a depuis improprement nommée *chaussée de Brune haut*, peut-

être comme réminiscence du passage des Franks. C'est encore sur cette voie que se livrent toutes les grandes batailles des conquérants qui se disputent notre territoire ; dans les temps modernes : Fontenoy (1745), Jemmapes (1792), Malplaquet (1709), Fleurus (1690 et 1794), Ligny et Quatre-Bras (1815), Ramillies (1706), Rocour (1746), Landen (1693), Neerwinden (1793), Lawfeldt (1747). Elle a été indiquée aussi comme la ligne de séparation de la *Belgique romane* et de la *Belgique flammingante*.

De cette artère principale découlent des courants d'émigration dérivés ; les uns , probablement les plus entreprenants, se dirigeant au Sud pour gagner le haut-pays et les Gaules par les passages que la France hérisse en ce moment encore de fortifications formidables, Verdun, Maubeuge, Valenciennes ; les autres, peut-être des populations plus paisibles, vont chercher en dehors du courant général des retraites tranquilles au Nord, dans les vallées des nombreuses rivières qui affluent au Demer et à l'Escaut et, gagnant même le bas-pays au delà de ces rivières, vont se retirer dans les pays marécageux, dont César essaya vainement de débusquer les Belges.

„ De ce double mouvement de dérivation devait résulter, par le contact d'une part avec la puissante civilisation romaine au Sud, d'autre part avec la rude sauvagerie des Frisons et des Nordmannen au Nord, par sélection et aussi par la lente infiltration des milieux contigus, des populations de mœurs et de langages différents : mais rien ne nous autorise à nier leur commune origine, ni à établir la déplorable division que, de nos jours, on justifie par une prétendue statistique de cheveux blonds et de cheveux châtain. Pour la dénommer, on a créé les mots nouveaux de *Néerlande* et de *Wallonie*. Lorsque j'entends ces mots, mon cœur se serre douloureusement ; il me semble qu'on attente à l'honneur de notre bonne et vieille Flandre qui faisait partie de l'ancienne Neustrie française, à la gloire du Hainaut et de Liège qui, comme Anvers, appartenaient à la Lotharingie impériale et germanique.

» Respectons les monuments , les mœurs , le langage de notre vieux pays , le langage surtout qui nous sert à répandre dans les masses la lumière de notre siècle ; mais gardons nous de contribuer à les isoler du progrès général de l'Europe, au moment où tous les efforts de la civilisation tendent à l'unité des langues , devenue inévitable par la facilité des communications de notre temps. Cherchons surtout à reconnaître et à constater le caractère d'unité de notre peuple dans les institutions sociales qui furent le résultat de son tempérament et qui font sa profonde originalité ; tel par exemple cet ardent amour de la liberté individuelle et communale que déjà signalait César , que tous les hommes d'État de l'étranger nous envient et qui a sauvé notre pays de terribles orages dans le passé. Il est de l'essence de la liberté qui laisse chacun livré à ses inspirations individuelles , de créer la diversité que l'on retrouve dans toutes nos villes ; cette diversité les met trop souvent en hostilité ouverte entre elles ; mais l'histoire des grandes luttes que nous avons soutenues contre l'Espagne , l'Autriche , la France , la Hollande , prouve qu'elle ne les empêcha jamais de s'unir dans une pensée patriotique pour la défense du patrimoine commun.

» Je me persuade que développer cette idée d'*unité nationale* , sera l'œuvre maîtresse qu'accompliront nos congrès, en se réunissant successivement dans toutes les villes du pays.

» A Namur , je me réjouissais de voir nos confrères du bas pays s'émerveiller au magnifique spectacle de la vallée de la Meuse qui, pour beaucoup, semblait une révélation . s'extasier devant les riches dépôts d'antiquités romaines , franques et du moyen-âge , témoins de notre antique grandeur. Je me fais déjà fête de les voir l'année prochaine conduire à leur tour nos confrères du haut pays dans la glorieuse Bruges , la vieille rivale de Venise , où ils retrouveront le spectacle grandiose des restes de la gloire commune acquise par nos pères aux croisades , sous les ordres d'un guerrier fameux qui régnait à la fois par les droits du sang sur des territoires aussi bien au sud qu'au nord de notre pays.

» L'hospitalité, que César indique encore comme une des vertus natives des Belges, contribuera à resserrer dans ces réunions les liens d'estime et d'affection qui doivent exister entre les enfants d'une même mère.

» Messieurs, j'ai hâte de le dire, si l'œuvre, dont nous n'avions pu que jeter les bases à Anvers, promet un si bel avenir, c'est au dévouement avec lequel elle a été poursuivie par la *Société d'archéologie* de Namur que nous le devons, au brillant accueil qu'elle nous réservait, au zèle et au talent des hommes éminents qui dirigent ses travaux : MM. del Marmol, Bequet, Crepin et de Radiguès.

» Nous ne pouvons nous dissimuler cependant que pour que notre *Fédération* demeure viable, pour prévenir ces découragements que nous avons vus se produire dans des associations semblables, par exemple les congrès des sociétés de géographie de France, qui, après avoir jeté un vif éclat, sont tombés tout à coup, nous avons encore de grands progrès à accomplir. Je suis certain de répondre aux vœux de nos amis de Namur, en faisant la critique du congrès qu'ils ont si brillamment dirigé, ou plutôt en indiquant les observations pratiques que m'ont suggérées les deux congrès auxquels j'ai pu prendre une part active. Les organisateurs des congrès futurs y trouveront quelques enseignements utiles.

» Des assemblées improvisées et nombreuses, telles que nos congrès, dont la durée est nécessairement trop courte pour qu'une discipline parlementaire régulière puisse s'y établir, deviennent aisément confuses. Les motions peu réfléchies s'y multiplient, entraînent à des discussions interminables et absorbent un temps précieux au détriment du but principal. Nous avons vu se produire ce fait à Anvers comme à Namur. A Namur le mal n'a été conjuré que grâce aux efforts conciliants des membres du bureau. Ces débats sans intérêt prennent la place de communications beaucoup plus intéressantes et découragent le plus grand nombre. On s'est demandé s'il ne conviendrait pas, pour prévenir ces écarts, de donner à nos congrès une direction plus énergique et

plus expérimentée, et de créer à cet effet un bureau permanent, semblable à celui des congrès dirigés par la *Société d'archéologie de France*, et qui fonctionne avec succès depuis plus d'un demi-siècle. Une telle direction permanente, mieux que des bureaux se renouvelant sans cesse, pourrait imprimer une marche plus uniforme aux travaux, fixer des traditions qui, mieux que des règlements, établiraient l'ordre dans nos débats; de plus elle jouirait aussi de plus d'autorité et d'expérience pour représenter le Congrès vis-à-vis des diverses autorités du pays et pour obtenir la réalisation des vœux émis. Je suis loin de méconnaître les avantages d'une semblable constitution permanente, mais je crois qu'une réforme actuelle des statuts de la Fédération dans ce sens serait au moins prématurée et que nous devons nous féliciter que la proposition ait été écartée à Namur comme elle l'avait déjà été à Anvers. Quelle que soit la modération de ce comité permanent, il ne tarderait pas à exercer une action puissante sur l'organisation des diverses sociétés, il porterait atteinte à l'autonomie dont elles sont justement jalouses et qui a contribué à donner souvent à beaucoup d'entre elles une juste célébrité dans la spécialité des travaux qu'elles ont abordés chacune en particulier.

„ Le remède au mal très réel qui a été signalé me paraît beaucoup plus simple.

„ C'est évidemment *en sections*, entre savants s'occupant d'études identiques, que doivent se produire les travaux principaux des congrès. Ce sont également les sections seules qui sont compétentes pour émettre des vœux destinés à appeler l'attention des pouvoirs constitués de l'État, à les formuler pour les questions de leur ressort. Tous les membres des congrès ayant droit de vote dans les sections, il est superflu de soumettre ces vœux à l'homologation de l'assemblée plénière, d'appeler par exemple un architecte à voter sans préparation une question de linguistique, un archiviste à traiter une question de construction.

„ Le congrès étant ainsi réduit dans ses parties principales aux sections, les séances plénières n'ont plus à traiter

que les questions d'ordre général. Elles peuvent se borner à :

„ 1^o Une *séance d'ouverture*, pour la remise des pouvoirs du bureau de la session précédente au comité local et la nomination des bureaux de sections ;

„ 2^o Une *séance de clôture*, pour la communication des rapports des sections, des vœux qu'elles ont émis, et la désignation de la ville et de la société chargée d'organiser le congrès suivant.

„ Dans cette séance, on pourrait développer ensuite les communications les plus remarquables produites en sections ; le choix en serait fait par le bureau du congrès, dont chaque membre doit autant que possible rester en dehors du travail des sections afin de s'initier aux travaux de toutes.

„ De cette manière à peu près toute discussion se trouve écartée des assemblées générales, auxquelles il convient de conserver un caractère solennel et qu'il serait désirable, à mon avis, de rendre publiques, réalisant ainsi l'un des vœux de nos statuts : “ la vulgarisation des études de l'association, ” afin d'y intéresser les autorités locales et la généralité des citoyens. „

„ Le travail des sections demeurant la partie principale du congrès, il importe de l'organiser avec grand soin ; il importe aussi que les rapporteurs puissent trouver le loisir de préparer les rapports qu'ils doivent présenter à l'assemblée générale. Une excellente mesure serait de faire précéder la séance de clôture par les grandes excursions préparées et dont pourraient s'abstenir les rapporteurs.

„ On ne doit pas perdre de vue que le but principal des congrès doit être d'établir des relations amicales et périodiques entre les travailleurs des diverses provinces, des échanges d'idées sur les études suivies en commun, quelquefois avec des tendances différentes qui pourront se prêter un utile concours. Il est donc désirable que les congrès soient organisés de manière à permettre de multiplier les réunions non officielles, souvent aussi utiles que les assemblées régulières. A Namur, ces réunions étaient à peu près impossibles à cause du travail considérable qu'il

a fallu achever en moins de deux journées. Le comité de Namur, avec une modestie dont il faut lui tenir compte mais que l'expérience a démontrée superflue, se défiant de ses forces, avait cru devoir réduire la durée du congrès à *trois journées*, dont la troisième consacrée à l'excursion dans la vallée de la Molignée après la clôture du congrès. Sous le rapport des relations personnelles établies entre les membres, on peut dire que le congrès commença réellement dans cette charmante journée. Cette situation aurait déjà été beaucoup améliorée si l'excursion eut été fixée au second jour au lieu du troisième. Mais je crois qu'il ne faudrait pas hésiter à donner au congrès la durée de *quatre jours* fixée par les Statuts, afin de laisser plus de liberté aux membres pour visiter les différentes villes où les réunions ont lieu.

„ Une discussion confuse s'est élevée à Namur sur l'importance qu'il faut attacher aux vœux émis par le congrès. On n'a pas assez remarqué que, dans les débats rapides d'une assemblée de courte durée, il est presque toujours impossible de leur donner une formule irréprochable, et que par conséquent ces vœux ne peuvent être considérés que comme l'expression générale d'une idée dont on désire la réalisation. La formule fût-elle même parfaite, il est rare que l'autorité à laquelle le vœu s'adresse puisse y satisfaire complètement. S'agit-il par exemple de confectionner une carte archéologique, de dresser une liste de lieux, le congrès peut indiquer l'utilité de ce travail, la méthode qu'il convient d'adopter pour l'exécuter; mais il est incompétent pour discuter les voies et moyens nécessaires, et cet élément étant loin d'être négligeable, l'autorité qui cherchera à satisfaire aux vœux émis, dans la limite du possible et des ressources du budget, devra nécessairement modifier la formule qui aura été longuement et inutilement discutée.

„ Il n'en est pas moins désirable de chercher à rendre ces formules aussi parfaites que possible et, sous ce rapport, il y a un progrès à réaliser. J'ai vu à Namur voter en section un vœu sous forme de principe, faute de temps

pour en arrêter la rédaction, et lorsque ce vœu, rédigé ensuite par le rapporteur, fut présenté à l'assemblée générale, il arriva que sa formule répondait à un résultat très différent de celui qu'on avait primitivement en vue. Une excellente chose consisterait, suivant moi, à *soumettre tous les vœux émis à un second vote*, dans une séance spécialement convoquée à cet effet, et qui précéderait la séance de clôture du congrès où les vœux doivent être présentés.

» Le bureau du congrès est chargé de transmettre les vœux aux personnes ou aux administrations qui peuvent les réaliser, mais il serait absolument illusoire de croire que, pour la plupart d'entre eux, cette réalisation pût être immédiate. Très souvent les nécessités administratives s'y opposeront. Il serait utile de reproduire ces vœux jusqu'à leur réalisation dans les comptes-rendus des congrès. A cet effet, il conviendrait d'opérer chaque année dans les sections une révision des vœux émis dans les congrès précédents, afin de supprimer ceux dont la réalisation aurait été obtenue, ou ceux qu'on jugerait devenus inutiles, et aussi afin de modifier les vœux dont, en raison du progrès du temps, on jugerait la transformation ou le complément nécessaire.

» Mais si cette révision de vœux est indispensable et semble devoir précéder tous les autres travaux des sections, il me paraît très fâcheux de se borner, comme on l'a fait à Namur, à adopter l'ensemble des vœux des années précédentes comme programme des travaux. Il est désirable qu'un programme spécial soit arrêté chaque année, pour chaque section, et communiqué d'avance aux membres du congrès, afin qu'ils soient à même de choisir les questions aux discussions desquelles ils veulent prendre une part. Pour la rédaction de ce programme, il ne suffit pas de faire choix des questions qui paraissent les plus utiles : souvent on serait exposé à les voir rester sans solution; il faut rechercher celles pour lesquelles on a chance de recueillir le plus d'orateurs. La meilleure méthode pour rédiger ce programme consisterait à inviter les membres du congrès à les établir eux-mêmes, et

à cet effet , à présenter , avec leur adhésion , la liste des questions qu'ils se disposent de traiter. Dans cette liste, le bureau du congrès ferait un choix , avec certitude d'obtenir des résultats. Il serait admis en règle que les questions non inscrites au programme ne pourraient être introduites qu'après avoir terminé la révision des vœux des années précédentes et le programme arrêté par le bureau . et pour autant que le temps dont on dispose le permet.

» Le règlement organique divise le congrès en trois sections qui ont chacune des attributions déterminées. Il est désirable, dans l'intérêt de l'ordre des travaux , qu'une division correspondante soit établie dans la liste des vœux et dans les programmes.

» On a remarqué à Namur que cette division était trop absolue et que, suivant les villes , les collections qu'on y trouve et même des circonstances particulières, il conviendrait de modifier cette division. A Namur une section franco-romaine eût été parfaitement justifiée ; à Bruges , il paraît que déjà , en raison des nombreux édifices anciens, on y désire une section spéciale d'architecture. Quelque légitime que soit ce désir , je suis d'avis qu'il convient de n'y donner qu'une satisfaction en quelque sorte partielle. On ne peut pas perdre de vue que les congrès doivent former une succession continue et qu'y introduire ces divisions arbitraires et variables aurait pour conséquence d'y amener le désordre. Mais rien n'empêche de subdiviser les sections , suivant les circonstances , en plusieurs sous-sections siégeant séparément : chacune d'elles aurait le pouvoir de compléter son bureau en conséquence ; mais, dans l'intérêt de l'ordre dans les résolutions , il conviendrait d'adopter pour règle que tous les vœux fussent présentés au second vote à toutes les subdivisions d'une même section réunie. Il sera souvent utile que le bureau du congrès prenne lui-même l'initiative de cette subdivision et propose à cet effet un nombre multiple de présidents , vice-présidents et secrétaires , afin de former le bureau des subdivisions.

» En vous présentant ces observations , Messieurs , je n'ai

l'intention que de vous exprimer des idées personnelles, dont j'accepte toute la responsabilité, avec l'espoir, je le répète, qu'elles pourront être utiles aux organisateurs des futurs congrès et qu'elles serviront à fixer, dans une certaine mesure, la tradition qu'il est désirable de voir s'établir pour leur direction. Je n'ai nullement la prétention de provoquer de votre part une décision, ni une approbation des propositions que je fais.

» Nous avons formellement décidé qu'après la remise de la direction de la Fédération au bureau du congrès de Namur, l'*Académie d'archéologie* entendait rentrer dans le rôle de simple société associée, abandonnant toute prétention à la direction du congrès à la société fédérée chargée de ce soin. Cette résolution est trop sage pour que je veuille vous engager à vous en départir. »

M. van Bastelaer s'associe d'une manière complète aux observations présentées par le M. général Wauwermans sur la direction des congrès.

Il insiste surtout sur la nécessité d'adopter pour chacun d'eux un programme spécial et estime qu'il serait utile que la société chargée d'organiser un congrès, après avoir arrêté les questions du programme, joignît à chacune d'elles un rapport imprimé, communiqué en temps utile aux membres adhérents, dans lequel seraient développés les divers points qu'on se propose de mettre en lumière. Un tel rapport serait une préparation très utile au congrès; il attirerait l'attention spéciale des membres sur les questions mises en discussion, provoquerait la controverse et permettrait de prendre des résolutions plus complètes.

M. van Bastelaer signale les excellents résultats qu'il voit se produire par cette méthode dans les congrès de pharmacie.

M. le général Wauwermans rappelle qu'un système analogue a été appliqué au congrès de géographie de Venise et y a produit d'excellents résultats; mais le travail de préparation qui en résulte est très considérable et il est à craindre

qu'en l'admettant comme règle, beaucoup de sociétés fédérées reculent devant la lourde charge qui résulterait pour elles de l'organisation d'un congrès.

M. Max Rooses désire répondre quelques mots à la première partie du discours de M. Wauvermans.

„ La question de l'unité de race des habitants primitifs de la Belgique est certes intéressante et la solution qu'y donnent les orateurs du congrès de Namur me semble fort plausible, dit-il. Cependant, ne l'oublions pas, dès l'aurore des temps historiques, nous trouvons des hommes de race différente établis sur notre sol. Les Germains, venus de l'autre côté du Rhin, occupent la majeure partie de la Belgique, dit César. Sous la domination romaine, la partie méridionale adopta la langue des conquérants; la partie septentrionale resta fidèle à la sienne sous tous les régimes qu'elle a subis.

„ Pour ma part, je ne vois pas d'inconvénient à la réunion sous un même gouvernement de ces populations à idiomes différents. Je ne vois pas plus d'inconvénients à constater ce fait historique par la dénomination de Néerlande et de Wallonie. Nous autres Flamands, nous sommes sincèrement attachés à la patrie commune. Nous savons que toute autre organisation de l'État serait impossible et que nous ne saurions trouver sous un autre régime une dose de liberté plus grande que celle dont nous jouissons. Nous facilitons le fonctionnement de notre gouvernement et le rapprochement des races en apprenant la langue de nos compatriotes.

„ Nous faisons des vœux pour que les Wallons en fassent autant et pour que l'heure sonne bientôt où il sera permis à tout Belge de parler sa propre langue dans une réunion d'hommes instruits, sans courir le risque de ne point être compris par une partie de l'assemblée.

„ La dualité des langues n'offrirait d'inconvénient pour notre nationalité que si l'on essayait d'établir l'unité de la Belgique par la suppression d'une de ses langues, en d'autres termes si l'on refusait au flamand l'égalité des droits à laquelle il peut prétendre. Croire qu'il serait possible de faire disparaître cette langue, c'est se flatter d'un espoir chimérique

et coupable. Notre langue porte l'empreinte de nos mœurs et de notre caractère, nous n'aurons de littérature originale que dans cette langue, nous n'aurons de développement intellectuel que par cette langue. L'unité de la patrie doit se baser sur le respect des droits de chaque nationalité, sur l'amour de tous pour le régime sous lequel nous vivons.

„ Les Flamands ont donné l'exemple de leur attachement au régime tel qu'il existe ; ils s'évertuent à faire disparaître les difficultés que présente dans la pratique la coexistence de deux races sur le même sol ; que les Wallons les imitent et, quelque'aient été les habitants primitifs de la Belgique, ses habitants actuels s'uniront dans un même amour et un même respect pour la patrie commune. „

M. le général Wauwermans répond qu'il diffère d'opinion avec M. Rooses en ce que ce dernier voudrait faire l'union par la langue flamande, tandis que selon lui l'union existe déjà : elle est dans le sang.

M. van Bastelaer dépose un manuscrit intitulé : *Les zeupires de Gozée*. Il en fait un résumé rapide et intéressant.

Il est décidé que M. le président fera un rapport sur ce travail, qui sera imprimé dans les *Annales* avec les deux gravures qu'il comporte.

La séance est levée à 3 heures.

RÉSUMÉ D'UN RAPPORT DE M. VAN CUYCK

Membre correspondant

sur le 2^e Congrès de la Fédération
des sociétés d'archéologie et d'histoire.

Le travail de M. van Cuyck sur le Congrès d'archéologie de Namur comprend 20 pages d'impression petit-texte.

Le but que l'auteur s'est proposé en publiant un compte

rendu de cette réunion scientifique, a été d'indiquer sommairement, en attendant la publication du *Rapport officiel*, les différents vœux émis dans les réunions des sections et de faire connaître en même temps les autres travaux du congrès.

Après avoir rendu hommage à la *Société archéologique* de Namur, M. van Cuyck fournit quelques détails concernant la réception des membres du congrès par les autorités à la séance d'ouverture; l'honorable membre nous donne ensuite un résumé du savant discours prononcé par M. A. Bequet, un des organisateurs de la solennité. M. Bequet, en exposant les découvertes faites par la *Société archéologique* de Namur, a magistralement esquissé l'état des mœurs, de la civilisation et des arts industriels des peuples qui, dans les temps anciens, ont habité le Namurois.

Dans la première section, on a discuté la proposition de M. le Dr V. Jacques relative à la confection, au moyen de signes conventionnels, d'une carte archéologique de la Belgique indiquant les localités et les divers endroits où ont été trouvées des antiquités gauloises, germanes, romaines et franques. La Société de Namur nommera une commission qui se mettra en rapport avec la *Société archéologique de France*, pour étudier ensemble cette question difficile. Cette commission fera connaître au congrès prochain le résultat de ses travaux.

En 1887 on discutera également la proposition déposée par le R. P. J. van den Gheyn, au congrès d'Anvers de 1885.

M. de Munck a émis le double vœu que tous les gisements de silex connus dans les Pays-Bas soient l'objet d'une étude approfondie, et que le gouvernement veuille nommer une commission spécialement chargée de pourvoir à la conservation des antiquités préhistoriques, dont le nombre, par suite de causes multiples, diminue chaque jour.

M. le Dr van Raemdonck a fait une communication très intéressante au sujet des nombreux silex taillés trouvés au Pays de Waes. Il en résulterait que les premiers habitants de cette contrée et ceux des environs de Mons étaient de même race.

MM. de Puydt et Lhoest ont fait part à l'assemblée des fouilles exécutées par eux dans la grotte *la Biche aux roches*, à Spy près de Namur, où ils ont trouvé, outre des objets importants remontant à l'époque quaternaire, deux crânes de la même conformation que le fameux crâne de Néanderthal.

Dans la seconde section, M. le professeur G. Kurth a recommandé aux sociétés d'archéologie et d'histoire, l'étude des *noms de lieux* et il a démontré l'utilité et l'importance de cette étude. Il voudrait que les *noms de lieux* fussent recueillis sous forme de glossaires raisonnés. M. Kurth a fait un dictionnaire toponymique pour la commune qu'il habite; son travail sera imprimé dans les *Annales de la Fédération* et pourra servir de guide à ceux qui entreprendront des études analogues. Ces dictionnaires constitueront une source féconde pour l'histoire des communes.

La seconde section a émis différents vœux ayant pour but d'obtenir : — 1° que le travail de la commission instituée pour la régularisation des noms des communes et des villes de la Belgique d'après l'orthographe moderne, soit communiqué aux sociétés archéologiques, avant qu'il soit pris des décisions; — 2° que la confection d'un atlas historique de la Belgique indiquant les divisions territoriales du pays aux époques passées et destiné à l'enseignement, soit mis au concours par le gouvernement; — 3° que les anciens registres aux baptêmes, aux mariages et aux enterrements, déposés aux greffes des tribunaux de 1^{re} instance, et les *doubles* de ces anciens registres qui, dans certaines localités, sont conservés dans les maisons communales, soient remis aux archives provinciales de l'État; — 4° que les autorités communales soient invitées par le gouvernement à faire dresser des inventaires de leurs archives et que ces inventaires soient imprimés et ensuite distribués aux bibliothèques et aux sociétés; — 5° que les rapports des sociétés sur leurs travaux pendant l'année écoulée, soient insérés dans les *Annales de la Fédération*; — et enfin 6° que les gouverneurs des provinces puissent désormais, comme avant

1878, autoriser les personnes qui en feront la demande, à consulter à leur domicile des documents appartenant aux archives provinciales de l'État.

M. le comte Th. de Limburg-Stirum a renouvelé le vœu qu'il soit publié un travail, facile à consulter, et faisant connaître les divers styles employés en Belgique pour la fixation des dates.

M. A. Nelis a conseillé aux sociétés de se mettre en relations avec les éditeurs des revues et des journaux dans lesquels ont paru de vieilles chansons et des légendes, afin de connaître celles qui déjà auraient été publiées. Il serait également utile, d'après M. Nelis, d'envoyer des questionnaires aux personnes qui pourraient donner des renseignements sur l'existence ou la non-existence de légendes ou de vieilles chansons dans les localités qu'elles habitent, les priant de vouloir communiquer aux sociétés les traditions populaires qu'elles connaissent. De cette manière on réalisera plus facilement le vœu émis l'an passé. Le R. M. Habets a ajouté que les sociétés devraient joindre à leurs publications ordinaires une petite feuille séparée sur laquelle seraient imprimées les légendes, etc. qui leur sont envoyées.

Enfin M. Bormans a exprimé le vif désir, chaleureusement appuyé par la section entière, que les documents conservés aux archives du royaume et concernant les diverses provinces, soient rendus aux archives de ces provinces, pour qu'ils puissent y être consultés plus facilement par les intéressés habitant ces provinces respectives.

Dans la troisième section, les antiquités trouvées dans les tombeaux francs et dans les tumulus ont été l'objet d'une discussion très intéressante.

M. Ruelens a développé sa proposition ayant pour but de former, au moyen de photographies, un album des œuvres d'art créées en Belgique depuis les temps les plus reculés jusqu'à la renaissance. On devra se borner d'abord aux œuvres de peinture dont les auteurs sont connus. M. Ruelens désire que les sociétés fassent l'an prochain un rapport sur ce qu'elles auront entrepris dans cette voie.

La troisième section a également adopté le vœu que le gouvernement veuille accorder aux propriétaires de monuments anciens, des subsides pour aider à couvrir les frais de restauration de ces bâtiments, et, en cas de refus de la part des propriétaires, que le gouvernement soit autorisé à procéder à l'expropriation. Un projet de loi rédigé dans ce sens devrait être présenté aux Chambres des Représentants.

La question suivante a été renvoyée au Congrès de 1887 :
“ Quand on a devant soi un tableau, une médaille ou des armoiries, quel est alors le côté droit ou le côté gauche de ces objets ? ”

Tels sont en résumé les diverses propositions déposées et les différents vœux émis au congrès de Namur. Faisons remarquer que plus d'une fois nous avons entendu manifester le désir de voir rétablir la section des arts qui existait au congrès d'Anvers et qui, nous ne savons trop pourquoi, a été supprimée au congrès de Namur.

Dans la dernière séance générale on a décidé que le Congrès se réunirait en 1887, à Bruges.

Les membres du congrès ont visité le beau musée d'antiquités organisé dans le local de l'ancienne boucherie, les riches trésors d'antiquités de la cathédrale et des sœurs de Notre-Dame, un cimetière franc à Warnant, les ruines de l'ancien château de Montaigle et la nouvelle abbaye de Maredsous. Quelques congressistes ont également visité la belle église de Dinant qu'on est occupé à restaurer.

M. van Cuyck termine son compte rendu en déclarant que le congrès de Namur, comme celui d'Anvers en 1885, a parfaitement réussi sous tous les rapports, que tous les membres étaient satisfaits des travaux et souhaitent de se revoir à Bruges en 1887, certains d'y retrouver un accueil des plus bienveillants et des réunions agréables et instructives.

P. GÉNARD.

SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1886.

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. L. Delgeur , président ; H. Hymans , vice-président ; P. Henrard , secrétaire ; E. Gife , trésorier ; H. Wauwermans , J. Schadde , P. Cogels , E. Reusens , P. Génard , chev. L. de Burbure , membres titulaires ; E. Soil , van Bastelaer , Blomme , Baeckelmans , H. van Cuyck , Hendrix , membres correspondants.

Se sont excusés : MM. Henne , chev. de Schoutheete de Tervarent , Goovaerts , membres titulaires ; Ant. Bamps , E. Matthieu , membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 3 octobre est lu et adopté.

Depuis sa dernière séance , l'Académie a reçu , indépendamment des publications des sociétés avec lesquelles elle est en relation :

De M. EDWARD S. MORSE , director Peabody Academy of science , à Salem , une brochure intitulée : *Ancient and modern methods of Arrow-Release* ;

De M. le comte de MARSY , le premier fascicule d'un recueil de *Documents historiques et autographes concernant la Picardie* ;

De M. D. A. VAN BASTELAER , le 7^e fascicule , République et Empire , de la *Collection des actes et franchises etc. donnés spécialement à la vilie de Charleroi etc.*

De M. HENRARD , une brochure intitulée : *La stratégie d'Alexandre Farnèse, duc de Parme.*

De M. le ministre de l'agriculture etc. , un exemplaire de l'ouvrage italien de M. PIERRE GENTILI , intitulé *Sulla conservazione degli arrazzi.*

Des remerciements seront adressés aux auteurs.

MM. les secrétaire et trésorier lisent leurs rapports, le premier sur les travaux, le second sur la situation financière de la société. MM. Schadde et Wauwermans, membres de la commission des finances, chargés de vérifier les comptes du trésorier, déclarent les approuver.

En l'absence du bibliothécaire adjoint, M. Génard fait un rapport verbal sur la situation de la bibliothèque, dont le catalogue sera bientôt achevé et pourra être imprimé pour être distribué aux membres.

Les rapports des secrétaire et trésorier seront déposés aux archives.

M. le secrétaire lit une lettre que lui a adressée M. Ant. Bamps, membre correspondant, sur le résultat des fouilles qu'il a faites à Neerharen, près de Lanaeken (Maestricht) conjointement avec M. van Neuss, archiviste de la province du Limbourg. Cette lettre est accompagnée d'un plan-croquis. Les fouilles interrompues par le mauvais temps, seront reprises au printemps. Parmi les trouvailles il faut compter deux *Valentiniens*, un moyen bronze et un petit, et quelques objets en bronze.

M. le chanoine Reusens donne également quelques détails sur ces fouilles. Les substructions doivent avoir appartenu à une riche villa assez étendue; les murs sont d'une construction datant de la bonne époque romaine, et certains d'entre eux étaient revêtus de tablettes de marbre. Indépendamment d'une chambre de bains, on a découvert un *hypocauste*, en briques rondes non trouées. M. Reusens pense que la forme ronde des piliers d'hypocaustes est particulière aux constructions romaines découvertes dans notre pays.

M. van Bastelaer remarque que le fait n'est pas général et que, dans les nombreuses villas découvertes dans le Hainaut, des piliers d'hypocaustes sont les uns en briques rondes, les autres en briques carrées.

M. van Bastelaer donne également quelques renseignements sur les fouilles exécutées pour dégager les substructions de la villa romaine de Tirimont, près de Charleroi. Il dit

que des tombes ont été découvertes jusque dans les appartements mêmes de la villa, entre autres une tombe romaine très soignée, plafonnée, peinte à l'encaustique (la peinture se bornait à des lignes brisées), avec des boudins rosés dans les coins. Cette tombe avait un mètre de long environ.

M. Génard appelle l'attention de l'Académie sur les tentatives faites en Belgique pour la conservation des monuments civils remarquables, ainsi que sur le projet de loi *sur la conservation des monuments historiques*, adopté dans le courant de l'année, par le sénat de la République française et dont il dépose une copie sur le bureau. Il pense qu'une loi protégeant les chefs-d'œuvre de l'architecture serait également utile dans notre pays, pourvu qu'elle fût adaptée à nos lois, à nos mœurs et à nos usages. Toutefois il serait nécessaire qu'elle fût étudiée par une commission composée de jurisconsultes, d'architectes et d'archéologues, chargée de faire un rapport destiné à être soumis aux Chambres pour éclairer les discussions de la législature.

L'assemblée décide que le texte du projet de loi français sera imprimé dans le *Bulletin* et nomme une commission composée de :

MM. Blomme, Smekens et Soil; Gife, Schadde et Wauwermans; van Bastelaer et P. Cogels, qui sera convoquée ultérieurement pour examiner la question.

M. le secrétaire cherchera à se procurer les comptes rendus des séances du sénat français pendant lesquelles le projet de loi a été discuté.

M. Blomme présente une notice sur un carreau vernissé trouvé sur l'emplacement du couvent des Sœurs-Noires à Termonde, et qui doit remonter au commencement du XVI^e siècle. La notice et le dessin fac-similé, grandeur naturelle, qui l'accompagne, paraîtront au *Bulletin*.

A propos de ce carreau, M. Soil entretient également l'Académie d'un carreau trouvé à Tournai portant l'inscription *Hoc opus SANDONIS*; il est en gobe blanche sur fond rouge; au centre sont peints deux rats qui semblent s'escrimer avec leur queue.

M. de Burbure annonce la découverte dans les substructions du *Burgh* d'une brique ronde estampée et représentant en relief S^t Martin. Elle porte une inscription flamande et la date de 1534. Elle est déposée au *Steen*.

M. Henrard appelle l'attention sur un article de M. Fustel de Coulanges, de l'Institut de France, paru dans la livraison du 15 septembre dernier de la *Revue des deux Mondes* et intitulé: *Le domaine rural chez les Romains*. En traitant du nom des domaines, M. Fustel expose une thèse semblable à celle défendue par M. Bernaerts dans le mémoire sur les noms de localités publié dans nos *Annales* (3^e série, tomes VII et X) et qui a donné lieu à de nombreuses protestations. Selon lui, les noms propres des domaines ruraux sont, à très peu d'exceptions près, formés par un radical *qui est un nom d'homme*, auquel on ajoute la désinence d'adjectif qui marque la possession. Il est généralement le nom du propriétaire primitif, qui a le premier constitué le domaine, qui en est le fondateur; ensuite, en Gaule comme en Italie, ces noms de propriétés sont devenus les noms de nos villages.

M. le président lit une notice sur les monuments mégalithiques et le culte des pierres dans l'antiquité. — L'insertion au *Bulletin* en est décidée.

Dans la séance extraordinaire des membres titulaires. M. P. Génard, conseiller, est nommé vice-président pour l'année 1887.

La séance est levée à 3 heures.

PROJET DE LOI

sur la conservation des monuments historiques

*adopté en 1^{re} et en 2^e lecture par le Sénat français
les 10 et 13 avril et le 1^{er} juin 1886.*



CHAPITRE I. — MONUMENTS.

ART. I. — Les immeubles par nature ou par destination dont la conservation peut avoir, au point de vue de l'histoire ou de l'art, un intérêt national, seront classés en totalité ou en partie par les soins du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

ART. II. — L'immeuble appartenant à l'État sera classé par arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en cas d'accord avec le Ministre dans les attributions duquel l'immeuble se trouve placé. Dans le cas contraire, le classement sera prononcé par un décret rendu en la forme des règlements d'administration publique.

L'immeuble appartenant à un département, à une commune, à une fabrique ou à tout autre établissement public, sera classé par arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, s'il y a consentement de l'établissement propriétaire et avis conforme du Ministre sous l'autorité duquel l'établissement est placé. En cas de désaccord, le classement sera prononcé par un décret rendu en la forme des règlements d'administration publique.

ART. III. — L'immeuble appartenant à un particulier sera classé par arrêté du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, mais ne pourra l'être qu'avec le concours du propriétaire. L'arrêté déterminera les conditions du classement. S'il y a contestation sur l'interprétation de cet acte, il sera statué par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sauf recours au Conseil d'État statuant au contentieux.

ART. IV. — L'immeuble classé ne pourra être détruit même en partie, ni être l'objet d'un travail de restauration, de réparation ou de modification quelconque, si le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts n'y a donné son consentement.

L'expropriation pour cause d'utilité publique ne pourra être pour suivie qu'après que le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts aura été appelé à présenter ses observations.

Les servitudes d'alignement et autres qui pourraient causer la dégradation des monuments ne sont pas applicables aux immeubles classés.

Les effets du classement suivent l'immeuble classé en quelques mains qu'il passe.

ART. V. — Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pourra, en se conformant aux prescriptions de la loi du 3 mai 1841, poursuivre l'expropriation des monuments classés ou qui seraient de sa part l'objet d'une proposition de classement refusée par le particulier propriétaire.

Il pourra, dans les mêmes conditions, poursuivre l'expropriation des monuments mégalithiques, ainsi que celle des terrains sur lesquels ces monuments sont placés.

ART. VI. — Le classement total ou partiel pourra être demandé par le Ministre dans les attributions duquel se trouve l'immeuble classé, par le département, la commune, la fabrique, l'établissement public et le particulier propriétaire de l'immeuble.

Le déclassement aura lieu dans les mêmes formes et sous les mêmes distinctions que le classement.

Toutefois, en cas d'aliénation consentie à un particulier de l'immeuble classé appartenant à un département, à une commune, à une fabrique ou à tout autre établissement public, le déclassement ne pourra avoir lieu que conformément au paragraphe 2 de l'art. II.

ART. VII. — Les dispositions de la présente loi sont applicables aux monuments régulièrement classés avant sa promulgation.

Toutefois, lorsque l'Etat n'aura fait aucune dépense pour un monument appartenant à un particulier, ce monument sera déclassé de droit dans le délai de six mois après la réclamation que le propriétaire pourra adresser au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pendant l'année qui suivra la promulgation de la présente loi.

CHAPITRE II. — OBJETS MOBILIERS.

ART. VIII. — Il sera fait, par les soins du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, un classement des objets mobiliers appartenant à l'Etat, aux départements, aux communes et autres établissements publics, dont la conservation présente au point de vue de l'histoire ou de l'art un intérêt national.

ART. IX. — Le classement deviendra définitif si le département, les communes, les fabriques et autres établissements publics n'ont

pas réclamé, dans le délai de six mois, à dater de la notification qui leur en sera faite. En cas de réclamation, il sera statué par décret rendu en la forme des règlements d'administration publique.

Le déclassement, s'il y a lieu, sera prononcé par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. En cas de contestation, il sera statué comme il vient d'être dit ci-dessus.

Un exemplaire de la liste des objets classés sera déposé au Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et à la préfecture de chaque département, où le public pourra en prendre connaissance sans déplacement.

ART. X. — Les objets classés et appartenant à l'État seront inaliénables et imprescriptibles.

ART. XI. — Les objets classés appartenant aux départements, aux communes, aux fabriques ou autres établissements publics ne pourront être restaurés, réparés ni aliénés par vente, don ou échange qu'avec l'autorisation du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

ART. XII. — Les travaux de quelque nature qu'ils soient, exécutés en violation des articles qui précèdent, donneront lieu au profit de l'État à une action en dommages-intérêts contre ceux qui les auraient ordonnés ou fait exécuter.

Les infractions seront constatées et les actions intentées et suivies devant les tribunaux civils ou conventionnels, à la diligence du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ou des parties intéressées.

ART. XIII. — L'aliénation faite en violation de l'art. 11 sera nulle et la nullité en sera poursuivie par le propriétaire vendeur ou par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, sans préjudice des dommages-intérêts qui pourraient être réclamés contre les parties contractantes et contre l'officier public qui aura prêté son concours à l'acte d'aliénation.

Les objets classés qui auraient été aliénés irrégulièrement, perdus ou volés, pourront être revendiqués pendant trois ans, conformément aux dispositions des articles 2279 et 2280 du code civil. La revendication pourra être exercée par les propriétaires et, à leur défaut, par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

CHAPITRE III. — FOUILLES.

ART. XIV. — Lorsque, par suite de fouilles, de travaux ou d'un fait quelconque, on aura découvert des monuments, des ruines, des inscriptions ou des objets pouvant intéresser l'archéologie, l'histoire ou l'art sur des terrains appartenant à l'État, à un département,

à une commune, à une fabrique ou autre établissement public, le maire de la commune devra assurer la conservation provisoire des objets découverts et aviser immédiatement le préfet du département des mesures qui auront été prises.

Le préfet en référera, dans le plus bref délai, au Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui statuera sur les mesures définitives à prendre.

Si la découverte a eu lieu sur le terrain d'un particulier, le maire en avisera le préfet. Sur le rapport du préfet et après avis de la commission des monuments historiques, le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts pourra poursuivre l'expropriation du dit terrain en tout ou en partie pour cause d'utilité publique suivant les formes de la loi du 3 mai 1841.

ART. XV. — Les décisions prises par le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en exécution de la présente loi, seront rendues après avis de la commission des monuments historiques.

CHAPITRE IV. — DISPOSITIONS SPÉCIALES A L'ALGÉRIE ET AUX PAYS DE PROTECTORAT.

ART. XVI. — La présente loi est applicable à l'Algérie.

Dans cette partie de la France, la propriété des objets d'art ou d'archéologie, édifices, mosaïques, bas-reliefs, statues, médailles, vases, colonnes, inscriptions, qui pourraient exister sur et dans le sol des immeubles appartenant à l'État ou concédés par lui à des établissements publics ou à des particuliers sur et dans les terrains militaires, est réservée à l'État.

ART. XVII. — Les mêmes mesures seront étendues à tous les pays placés sous le protectorat de la France et dans lesquels il n'y a pas déjà une législation spéciale.

ART. XVIII. Un règlement d'administration publique déterminera les détails d'application de la présente loi.

Les Monuments Mégalithiques

ET LE

CULTE DE LA PIERRE

par M le Dr Louis DELGEUR , président

Les monuments mégalithiques sont assez rares dans notre pays et le petit nombre qu'il y en a disparaissent peu à peu sous le marteau démolisseur des constructeurs de routes. Aussi est-ce avec bonheur que j'ai entendu la dernière communication de M. van Bastelaer qui nous a signalé les vénérables restes d'un de ces monuments de la civilisation, un peu grossière peut-être, des habitants primitifs de nos provinces et ai-je insisté pour la publication de son travail, bien que mes conclusions ne soient pas toujours celles de notre docte confrère.

Pendant longtemps ces sortes de monuments, très nombreux dans les provinces occidentales de la France et dans le sud de l'Angleterre, ont passé pour celtiques; on croyait y voir les autels sur lesquels les druides sacrifiaient des victimes humaines à leurs farouches divinités. De là le nom de pierres et d'autels « druidiques » qui leur est donné très souvent et qui figure dans l'avant-dernière édition du dictionnaire de l'Académie. La nouvelle édition a admis les mots *dolmen* et *menhir*; mais tandis qu'elle définit le premier : « Ancien monument *attribué* aux Celtes, » elle voit dans le second le nom d'une « pierre druidique. » Les savants sont généralement d'un autre avis, et je ne crois pas me tromper

en avançant qu'aujourd'hui la plupart admettent que les Celtes, non plus que les druides, n'ont rien à voir à ces sortes de monuments; ils sont de beaucoup antérieurs à l'invasion celtique et l'on en trouve également dans des pays où les Celtes n'ont jamais pénétré, tandis que jusqu'ici, aucun dolmen n'a été signalé ni dans la haute Italie, ni en Bohême ni en Galatie, où les Gaulois ont séjourné de longues années, où ils ont porté leurs mœurs et leur civilisation.

C'est à M. Worsaae, savant danois que la science vient de perdre récemment, que l'on doit la théorie des dolmens généralement admise de nos jours. Les dolmens sont des tombeaux; la plupart étaient primitivement recouverts d'un tumulus qui, très souvent, a disparu dans la suite des temps; on les rencontre surtout dans les contrées maritimes et à proximité de rivières navigables; ils appartiennent à une civilisation particulière, dans laquelle on se servait presque exclusivement d'armes et d'instruments de pierre. Bien que vraie en général, cette théorie ne peut cependant pas être adoptée d'une manière absolue, au moins pour la France; en effet, M. Alexandre Bertrand, dans son Mémoire couronné en 1862 par l'Académie des Inscriptions, fait remarquer avec raison qu'en Gaule, au moins, quelques dolmens peuvent avoir le caractère d'autels et qu'il en est qui contiennent du bronze; de plus, il est même certain que plusieurs ont servi de tombeaux à l'époque gallo-romaine.

Mais si, contrairement à l'opinion de Cambry et de son école, ce n'est pas aux Celtes que sont dus les monuments mégalithiques, la question se présente aussitôt : à quel peuple les doit-on? Ici les savants ne sont plus d'accord; il y en a qui ont imaginé un peuple spécial qu'on a nommé le peuple des dolmens. Ce peuple venu de l'Inde aurait successivement traversé la Syrie, le Caucase, le Jutland, la Scandinavie, l'Angleterre, la France, l'Espagne et aurait abouti dans l'Atlas, émigrant toujours et semant partout sur son passage des monuments spéciaux, tout à fait caractéristiques, les dolmens. Ces prémisses posées, on a longuement discuté sur les migrations de ce prétendu peuple,

les uns le faisant aller du Nord au Midi, les autres au contraire le conduisant du Sud au Nord. Il faut convenir, ce nous semble, que ces immenses monuments paraissent plutôt l'œuvre d'une race sédentaire que d'une race qu'on nous dépeint comme essentiellement voyageuse, et l'on ne peut guère soutenir qu'un peuple se déplace, traversant des contrées étendues et abandonnant partout ses arts et ses monuments, pour recommencer aussitôt après. M. Mortillet, ayant remarqué que les constructeurs des dolmens sont souvent de race différente dans les différentes contrées, en a conclu naturellement que ces monuments ne sauraient appartenir à un seul et même peuple qui se serait successivement déplacé. Il croit que les dolmens sont une imitation des grottes sépulcrales; les peuplades primitives ont commencé par ensevelir leurs morts dans des cavernes naturelles, ensuite les cavernes devenant rares et les hommes mourant toujours, on aurait creusé des cavernes artificielles, et fini par en fabriquer de toutes pièces au moyen de grosses pierres.

Si je ne me trompe, l'opinion préconisée par M. Mortillet a été généralement adoptée, au moins pour le fond. Elle me paraît d'autant plus raisonnable que les dolmens marquent un développement de la civilisation, tous appartenant à l'époque de la pierre polie; et, si partout où l'on a trouvé des instruments de pierre polie on n'a pas rencontré de dolmens, c'est que les matériaux ont manqué pour les construire.

Nous venons de résumer l'opinion de la science moderne sur l'origine des dolmens. Vous voyez que bien que quelques-uns puissent avoir servi d'autels — pour des sacrifices funéraires probablement — l'origine de ces monuments n'a rien de religieux. Nous ne voulons pas nier toutefois que ces grandes pierres n'aient pu — dans les temps anciens aussi bien que de nos jours — inspirer certaine crainte superstitieuse, surtout depuis que l'on eut oublié l'origine de ces monuments. Bien plus, si l'on croyait que parmi nos ancêtres païens il s'en est trouvé qui leur ont rendu des honneurs divins, nous n'y contredirions pas, bien

qu'aucun auteur ancien, que je sache, n'ait parlé du culte de la pierre chez les Germains et les Gaulois ¹. Ce n'est pas que cette concession à la faiblesse humaine me porte à adopter l'étymologie suggérée par M. van Bastelaer pour les Zeupires de Gozée. Je pense que Zeus n'a rien à voir dans cette dénomination dont j'avoue humblement ne pas connaître l'origine.

Dans la conversation qui a suivi la lecture du mémoire de M. van Bastelaer, il a été parlé du culte rendu à la pierre par plusieurs peuples de l'antiquité, je vous ai promis de vous en dire quelques mots aujourd'hui ; je vais m'acquitter de ma promesse.

Chez les Grecs l'adoration de la pierre paraît avoir été générale dans les temps primitifs. Pausanias — qui au temps d'Adrien écrivit une espèce de Baedeker de la Grèce — signale dans tous les temples des pierres tantôt brutes, tantôt carrées ou coniques, que l'on y adorait comme divinité principale.

La Vénus de Paphos, en l'île de Chypre, était une pierre conique. A Athènes également, dans le quartier des jardins *ἐν κήραις*, il y avait un temple où la déesse de la beauté était une pierre cubique ; ce n'est que plus tard qu'elle y eut une statue, chef-d'œuvre d'Alcandre élève de Phidias, statue renommée pour le bien rendu des joues, la beauté de la face et la finesse des mains.

A Corinthe, Artemis *Πατρόνα* était une pierre en forme de

¹ D'après quelques auteurs, Pline aurait parlé du culte de la pierre chez les Gaulois. Ils se trompent. Pline ne dit rien de cela ; en parlant des aérolithes, il dit que l'on en adorait un à Cassandréa, l'ancienne Potidée, ville du Chersonèse de Thrace, et ajoute que lui-même en a vu un dans le pays des Vocontiens, où cette pierre avait été apportée récemment. (*Ego ipse vidi in Vocontiorum agro, paulo ante delatum*. H. N. II LIX 58.) Dans une note à cet endroit, Harduin se demande s'il ne faudrait pas lire *delapsum*.

olonne et Zeus Μειλίχιος une autre en forme de pyramide. A Thespies en Béotie, Junon était une pierre brute et Eros (l'Amour) un rocher raboteux. Dans la même contrée, à Hyette, bourg au nord-est du lac Copaïs, il y avait un temple d'Hercule où les malades allaient chercher leur guérison, et le simulacre du dieu était une pierre brute κατὰ τὸ ἀρχαῖον « selon l'antique usage » ajoute Pausanias. Le même auteur nous apprend que, dans la ville de Pharae, dans l'Achaïe occidentale, où était un célèbre oracle d'Hermès, le simulacre du dieu étaient entouré d'une trentaine de pierres de forme carrée, dont chacune était honorée sous le nom de quelque divinité. Car, dit-il, anciennement au lieu de simulacres des pierres brutes recevaient des honneurs divins chez tous les Grecs. Τὰ δὲ ἔτι παλαιότερα καὶ τοῖς πᾶσιν Ἕλλησι, τιμὰς θεῶν ἀντὶ ἀγαλμάτων εἶχον ἀργοὶ λίθοι.

A Athènes, les pierres sacrées étaient nombreuses dans les rues et les carrefours et les dévots les arrosaient d'huile. Théophraste en parle dans son XV^e chapitre, où il dépeint le superstitieux (δεισιδαίμων) lequel aussitôt qu'il les aperçoit se jette à genoux, y verse de l'huile et les adore. Ces sortes de pierres sacrées devaient être assez communes dans le monde grec, car Lucien en parle également dans son *Concilium deorum*, où Hermès se moque d'Apollon en lui disant que toute pierre rend des oracles, pourvu qu'elle ait été arrosée d'huile. Au Pnyx, à Athènes, se trouvait une pierre, suivant d'autres un amas de pierres, que l'on nommait ὁ λίθος, la pierre par excellence; c'est devant elle que les thesmothètes devaient jurer d'observer les lois et s'engager d'offrir au dieu de Delphes une statue de leur poids s'ils n'observaient pas leur serment.

Personne n'ignore que les Romains rendaient des honneurs divins à la pierre qui borne les champs et qu'ils l'appelaient *Deus Terminus*, Dieu Terme; ce fut le seul qui ne voulut point céder sa place à Jupiter lorsque Tarquin le Superbe bâtit au Capitole un temple au maître des dieux. On lui offrait des sacrifices solennels le septième jour des calendes de mars, c'est-à-dire le 23 février. Mais Terminus

n'était pas le seul dieu-pierre de la Rome primitive, il y avait encore le Jupiter-lapis par lequel on jurait. Nous savons par Polybe qu'avant les guerres puniques Rome et Carthage avaient fait trois traités : le premier l'année même de l'expulsion des rois, le second un siècle plus tard et le troisième à l'époque où Pyrrhus descendit en Italie.

Après avoir donné le texte des traités, Polybe ajoute : « Voici par quel serment ils furent sanctionnés. Pour les deux premiers les Carthaginois prirent à témoin les dieux nationaux, et les Romains Jupiter-Pierre, suivant un antique usage (*Δία λίθου, κατὰ τὴ παλαιὴν ἔθος*). Pour le dernier, ils invoquèrent Mars et Quirinus. Voici ce que c'est que jurer par Jupiter-Pierre : le Fécial qui doit prêter serment au traité prend une pierre en ses mains, et après avoir invoqué la foi publique, il dit : si je garde ma promesse, que le ciel me soit propice ; mais si je songe à faire ou si je fais quelque chose qui y soit contraire, que tous les autres hommes jouissent sains et saufs de leur patrie, de leurs lois, de leurs richesses, de leur culte, de leurs tombeaux, tandis que moi je sois brisé comme cette pierre, et en même temps il lançait la pierre avec force. »

Ce serment continua à rester en usage, Cinna le prêta à Sylla et Cicéron, dans une de ses lettres, demande à son ami Trebonius devenu épicurien : « Comment pourras-tu jurer par Jupiter-Pierre, maintenant que tu professes que Jupiter ne peut être irrité contre personne. »

L'an 549 de Rome, sous le consulat de P. Cornelius Scipion, dit peu après l'Africain, et de P. Lic. Crassus, peu de temps après qu'Annibal avait paru aux portes de la ville et pendant qu'il campait encore en Italie, de grands prodiges vinrent effrayer les Romains. On consulta les livres Sibyllins qui firent cette réponse : « Comme c'est un ennemi étranger qui a porté la guerre en Italie, il pourrait être chassé de l'Italie et vaincu, si la mère Idéenne était apportée de Messinonte à Rome. » Aussitôt cinq des principaux personnages de la ville sont nommés pour aller chercher la Mère : D'abord L. Valerius Laevinus, deux fois consul, puis trois préteurs

M. Caecilius Metellus, Cn. Tremellius Flaccus et M. Valerius Falto, et un édile, Ser. Sulpicius Galba. Les députés partent avec cinq galères pour marquer leur dignité et la majesté du peuple romain. En passant par Delphes, ils consultent encore Apollon qui répond comme la Sibylle. Pessinonte est une ville de Phrygie touchant presque au Pont Euxin. Le roi Attale reçut avec bonté les députés, il les conduisit à Pessinonte et leur livra la Pierre sacrée que les habitants disaient être la Mère des dieux. Cependant de nouveaux prodiges venaient effrayer le peuple romain. On avait vu deux soleils luire pendant la nuit ; on avait vu à Setia, un flambeau qui se dirigeait d'orient en occident ; la foudre était tombée en plusieurs endroits, etc. Pour conjurer ces mauvais présages, le Sénat venait d'ordonner une supplication et une neuvaine de sacrifices, quand Falto, l'un des députés, revint et annonça le retour de la flotte. Le Sénat s'occupa aussitôt du choix du citoyen le plus digne de recevoir la déesse, et la voix unanime du Sénat et du peuple désigna Scipion Nasica. Lorsqu'on eut appris l'arrivée de la flotte à l'embouchure du Tibre, Scipion, les sénateurs et les chevaliers, les vestales, tout le peuple, hommes et femmes, accoururent au-devant de la déesse. Le navire remontait lentement le fleuve et arriva enfin à Rome. Là les prêtres remettent à Nasica la pierre sacrée, les premières matrones de la ville la reçoivent de lui et se la passent de main en main à travers toutes les rues de Rome, au milieu des nuages de l'encens allumé sur des autels devant toutes les portes. Elle arriva ainsi au mont Palatin où elle fut déposée dans le temple de la Victoire.

Dans l'inscription d'Ancyre, Auguste nous apprend qu'il lui érigea un sanctuaire dans son palais et qu'il l'y transporta. Arnobe, auteur chrétien de la fin du premier siècle, nous donne une description de cette déesse : « C'est une pierre peu grande qui pourrait être portée par une main humaine sans faire sentir son poids ; d'une couleur sombre et noire, irrégulière et bosselée. Tous nous pouvons la voir aujourd'hui placée, dans la statue, à l'endroit de la

bouche, raboteuse et rugueuse, et donnant ainsi à l'idole une figure moins déterminée. „ ¹

Tous les ans, aux nones d'avril, les quindecimvirs, gardiens des oracles de la Sibylle, suivis des prêtres de la déesse et de tout le peuple, allaient en procession solennelle à la porte Capène, où le plus âgé d'entre eux lavait en grande cérémonie la déesse et tous les instruments de son culte dans les eaux de l'Almon.

Cette procession se célébrait encore au quatrième siècle de notre ère. Voici ce qu'en dit saint Augustin, qui en parle *de visu* :

“ Et moi aussi, à l'âge de l'adolescence, j'assistais à ces spectacles, à ces sacrilèges parades. Je prenais plaisir à ces fureurs étranges, à ces concerts, à ces jeux infâmes célébrés en l'honneur des dieux et des déesses. Au jour de l'ablution solennelle de la vierge céleste Bérécyntia, mère de tous les dieux, en public, devant sa litière, les plus vils histrions chantaient de telles obscénités qu'il eût été honteux de les entendre, non pas à la mère d'un sénateur, mais à la mère d'un citoyen honnête; que dis-je? l'un de ces bouffons en eût rougi pour sa mère, car l'homme conserve en son cœur pour ses parents un sentiment de pudeur que la dernière dépravation ne saurait effacer. Oui, qui de ces bouffons mêmes n'eût rougi de répéter dans sa maison, devant sa mère, ces cyniques refrains, ces postures lascives, dont, en présence de la mère des dieux et d'une multitude de témoins de l'un et l'autre sexe, il affligeait sans pudeur les yeux et les oreilles? (*De Civ. Dei.* II, 4.) „

Ce n'est pas seulement saint Augustin qui parle en ces termes du culte de la Bonne Déesse : ce qu'en disent les auteurs païens eux-mêmes, Lucien et Juvenal entre autres, pourrait difficilement se traduire en français.

¹ Lapis quidam non magnus, ferri manu hominis sine ulla impressione qui posset, coloris furvi atque atrii, angellis prominentibus inaequalis; et quem omnes hodie ipso illo videmus in signo oris locum positum, indolatum et asperum, et simulacro faciem minus expressam simulatione praeponentem. *Adv. gentes*, VII, 46.

Pour finir nous dirons encore quelques mots de certaines pierres encore aujourd'hui en haute vénération chez des peuples qui ne sont nullement idolâtres : les musulmans et les Anglais.

Et d'abord nous parlerons de la fameuse pierre noire. C'est probablement une ancienne idole, car nous savons par les auteurs de l'antiquité que les Arabes adoraient des pierres. Hérodote rapporte que leurs deux divinités principales étaient Bacchus et Uranie et qu'ils les nommaient Urotal et Alital, qui signifient, d'après Bochart, le soleil et la nouvelle lune ; en outre, les auteurs musulmans nous disent que les trois cent soixante dieux qui entouraient la Kaaba avant Mahomet étaient des pierres brutes.

La pierre noire — *Hadjar alassouat* — forme un ovale irrégulier qui a la surface ondulée et environ 7 pouces de diamètre. Elle est enchâssée d'argent et paraît composée d'une douzaine de morceaux, soigneusement réunis après avoir été brisée avec violence. Sa couleur est rouge brun. Elle est encastrée dans le mur de la Kaaba à l'angle nord-est et près de la porte. Il en existe une seconde à l'angle sud-est ; cette dernière est beaucoup moins estimée : c'est une pierre ordinaire, comme on en trouve partout à la Mecque ; elle a 2 1/2 pouces de long et de large. La pierre noire fut apportée sur la terre par l'ange Gabriel immédiatement après la création du monde. Elle était toute blanche alors et si brillante qu'on la voyait à quatre lieues de distance ; peu à peu les péchés des hommes lui ont enlevé cet éclat et l'ont rendue noire comme elle l'est aujourd'hui. C'est sur elle qu'Ismaël fut conçu. Elle rendit les plus grands services à Abraham et Ismaël lorsqu'ils bâtirent la Kaaba : selon que les deux patriarches devaient monter ou descendre, la pierre grandissait ou diminuait et s'arrêtait à hauteur voulue. Du reste elle jouit des qualités les plus extraordinaires ; elle nage sur l'eau et engraisse le chameau maigre qui la porte, elle est tantôt d'une légèreté extrême et tantôt si pesante que l'homme le plus fort ne la saurait soulever. Un jour même elle parla. L'an 60 de l'Hégire,

une contestation s'étant soulevée entre Ali-ben-Hussein, petit-fils d'Ali, et son oncle Mohammed-ben-Hanifah, pour savoir lequel des deux devait présider à la prière, ils convinrent de consulter la pierre noire. Celle-ci, lorsque les deux rivaux se présentèrent devant elle, se mit à trembler et se prononça d'une voix distincte pour Ali. On comprend qu'une pierre aussi prodigieuse doit être en grande vénération chez les musulmans.

Aussi, tout pèlerin qui visite la Mecque s'empresse-t-il de la baiser avec respect en allant faire ses dévotions à la Kaaba et, si l'affluence de la foule ne lui permet pas d'avoir ce bonheur, il s'efforce d'avoir au moins celui de la toucher de la main.

Mais la pierre noire n'est pas la seule qui soit un objet de dévotion pour les musulmans; le grand fragment de roc (*sakhra*, grande pierre), qui se trouve sur l'emplacement du temple de Jérusalem, jouit de la même faveur; le prophète lui-même en a parlé avec éloge et dit que « Jérusalem était le lieu le plus illustre et le *sakhra* la première de toutes les pierres. »

C'est un immense bloc de calcaire brut qui se trouve vers le milieu de la plate-forme du temple, mais un peu plus du côté de l'ouest. Ce rocher s'élève à environ un mètre au-dessus du pavement de la mosquée qui le renferme, et il a, suivant Catherwood, soixante pieds de long sur cinquante pieds de large. Les côtés nord et ouest sont plus unis que les autres; celui de l'ouest est à peu près régulier et a de dix à onze mètres de large. A l'est et au sud ainsi qu'à la base il est très irrégulier; sa surface est presque partout inégale et tourmentée. Une ouverture cylindrique d'environ trois pieds de diamètre le traverse de part en part. Au-dessous s'étend une grotte irrégulière, d'environ 20 sur 25 pieds et d'une hauteur moyenne de sept pieds, dans laquelle on descend par seize marches naturelles assez difficiles. D'après les musulmans, le *sakhra* est suspendu en l'air au-dessus de cette grotte; comme la vue de cette pierre énorme et sans soutien effrayait les

gens de peu de foi et occasionnait des accidents fâcheux , le sultan Sélim fit maçonner un mur dessous.

Le sakhra paraît être l'*aire d'Orman* , que David acheta 600 sicles d'or pour y construire le temple , ce qui explique que Salomon l'ait respecté en nivelant le reste de la montagne. Le savant rabbin Maïmonides nous dit que cette pierre était enclavée dans le Saint des Saints et que l'arche d'alliance était déposée dessus ; son opinion est généralement adoptée.

Cette pierre ayant été ainsi sanctifiée par la présence de l'arche d'alliance, devint pour les rabbins l'objet d'un grand nombre de légendes. C'est sur elle que Dieu a fondé la terre ; c'est la « pierre du fondement *eben shatya* » ; c'est sur elle que Noé offrit un sacrifice au Seigneur en sortant de l'arche après le déluge ; c'est sur elle que Jacob reposait sa tête lorsqu'il eut la vision de l'échelle mystérieuse. Que l'on n'objecte point que cette vision eut lieu à Béthel à plus de quatre lieues de Jérusalem , les rabbins vous répondront que les anges ont transporté la pierre sacrée sur le mont Moria , et les mahométans vous diront que c'est du sakhra que des légions d'anges montent et descendent sans cesse pour transporter les prières des croyants devant le trône d'Allah , de même qu'ils montaient et descendaient autrefois l'échelle de Jacob. C'est de cette pierre que Mahomet s'éleva au ciel monté sur sa jument el-Borak. Elle jeta de cris de joie et voulut suivre le prophète , mais Gabriel la retint en y posant le doigt. On nous a montré le trou fait par la main de l'ange.

Lorsque l'empereur Adrien rebâtit la ville détruite par Titus et lui donna son nom (Aelia Capitolina), il construisit sur le mont Moria un temple en honneur de Jupiter. Cette profanation occasionna la terrible insurrection de Barcocheba, insurrection qui coûta la vie à plus de 480,000 Juifs. En outre , l'empereur interdit aux Juifs l'entrée de la ville sous peine de mort. Constantin leur permit de la contempler des hauteurs voisines et d'y venir une fois par an pleurer sur les ruines du temple. Les chrétiens, du reste

ne construisirent aucun monument religieux sur cet emplacement, et sainte Hélène se contenta d'en enlever l'idôle de Jupiter, laissant en place la statue d'Adrien que le pèlerin de Bordeaux y vit encore en 333. L'an 16 de l'Hégire (637 de notre ère) le khalife Omar prit Jérusalem par capitulation ; il laissa aux habitants leurs demeures, leurs biens et leurs églises et ne demanda qu'un endroit pour ériger une mosquée. Le patriarche Sophronius lui montra la pierre sacrée et la place où avait été bâti le temple de Salomon et sur laquelle autrefois les chrétiens avaient jeté beaucoup d'ordures en haine des Juifs. Omar ordonna de déblayer et de purifier ce lieu. Il donna lui-même l'exemple et fut le premier à emporter les immondices dans le pan de sa robe. L'emplacement du temple étant mis à découvert, on y construisit une grande mosquée carrée, qui fut démolie 55 années après, par le khalife Ommaïade Abd-el-Melek. Celui-ci éleva à sa place le *Koubbet-Sakhra*, la " coupole du rocher ", un des édifices les plus élégants qui existent et le lieu le plus saint du monde musulman, après les mosquées de la Mecque et de Médine.

Lorsqu'en 1099 les croisés s'emparèrent de Jérusalem, Tancred prit d'assaut la montagne du Temple. La mosquée d'Omar fut alors convertie en église. Jusqu'à ce moment, les chrétiens ne s'étaient guère préoccupés du rocher en si haute vénération chez les Juifs et les musulmans, mais à l'époque des croisades on rencontre à chaque instant chez les auteurs, les mots *lapis pertusus*, *rupes sacra*, λίθος, σείρος, λίθος κρεμάμενος. Les Templiers le revêtirent de plaques de marbre blanc et y placèrent l'autel. Saladin, après avoir repris Jérusalem, rétablit le tout dans son état primitif. Mohammed-ben-Qelaoun, des sultans mamelouks d'Égypte, restaura la mosquée d'Omar en 1318. Comme elle était en très mauvais état et menaçait ruine, le sultan Abdoul-Medjid dépensa de nos jours fr. 2,300,000 pour la faire réparer entièrement ; toutefois il n'y fit pas de notables changements.

Dans l'abbaye de Westminster, à Londres, on conserve dans la chapelle de saint Édouard un fauteuil qui porte le

nom de ce prince et où les rois d'Angleterre s'asseyent lors de leur couronnement : sous le siège est attachée une grande pierre brute de couleur rougeâtre. C'est de cette pierre qu'il nous reste à parler. Elle a toute une histoire légendaire. C'est la « pierre du destin », *Lia Fail*, sur laquelle de temps immémorial les rois d'Irlande d'abord et puis ceux d'Écosse ont été couronnés : si le prince avait des droits au trône, la pierre restait silencieuse ; si au contraire c'était un intrus, elle grondait comme le tonnerre. Elle est originaire de Béthel et servit d'oreiller à Jacob lorsqu'il vit en songe la mystérieuse échelle. Il l'emporta avec lui en Égypte, où elle devint — la légende ne dit pas comment — la propriété de Scota, fille de Pharaon, et épouse de Gathelus, fils de Cécrops, roi d'Athènes. Effrayés des prodiges de Moïse, les deux époux s'enfuirent avec la pierre en Sicile ou en Espagne. Mais quel que soit le pays où ils se réfugièrent d'abord, c'est de Brigantia (Braganze?) en Espagne que Simon Brech, le fils favori de Milo le Scot, la transporta par mer en Irlande et la déposa sur la colline sacrée de Tara¹, dont une des terrasses porte encore le nom de « Coronation Chair », et, d'après quelques antiquaires irlandais, une colonne grossière, qui se trouve près de là, serait le véritable *Lia Fail*. Les antiquaires écossais ne sont pas de leur avis : ils disent que Fergus Mor Mac Erca l'apporta d'Irlande à Dunstaffnage, château dont on voit encore les ruines dans le comté d'Argyle, près de la mer, à quelque distance de l'endroit où le lac Etive se joint au Frith de Lorn. Kenneth II Mac Alpine la transféra, vers 840, à l'abbaye de Scone près de Perth. Elle y fut enchâssée dans une chaire de bois et placée près d'une croix, à l'est du cimetière, sur le « mont de la Foi », *Mount of Faith*, qui existe encore. C'est là, dans cette chaire, que les rois d'Écosse furent couronnés depuis. Mais dans la terrible guerre d'extermination qu'Édouard I, roi d'Angleterre, fit aux Écos-

¹ Tara est aujourd'hui un petit village du comté de Meath. Il se trouve à 12 milles sud-ouest de Drogheda.

sais , en l'an 1296 , il enleva la « pierre du destin » et la plaça dans l'abbaye de Westminster, où elle se trouve encore.

Nous avons donné sa légende, disons deux mots de son histoire. Les plus anciennes chroniques de l'Écosse écrites depuis le X^{me} jusqu'au milieu ou à la fin du XIII^e siècle ne parlent pas de la pierre de Scone ; mais elles prouvent, qu'au moins depuis l'an 906, Scone était une ville royale ; celles écrites depuis 1100 nous apprennent que les rois étaient intronisés à Scone étant placés « *supra cathedram regalem lapideam.* » La première mention de la pierre de Jacob paraît se trouver dans la chronique de Guillaume Rishanger, mort vers 1327. Cette légende se trouve répétée ensuite avec plus ou moins de variantes par tous les chroniqueurs suivants. Quant à la légende elle-même, elle paraît avoir été inventée par Baldred Bissit qui fut envoyé au pape Boniface VIII pour protester contre les prétentions du roi Édouard I. Celui-ci basait ses droits à la souveraineté de l'Écosse sur la conquête qu'aurait faite de toute la Grande-Bretagne le Troyen Brut , à l'époque de David, roi d'Israël. Les droits de la princesse Scota, contemporaine de Moïse, étant bien antérieurs à ceux de Brut, devaient nécessairement prévaloir, et c'était d'elle que descendaient les Écossais. — J'ignore la nature des pierres qui se trouvent en grand nombre dans la plaine de Béthel, mais la « pierre du couronnement » est, sans aucun doute, d'origine écossaise. Sa formation géologique est celle du grès calcaire des côtes occidentales de l'Écosse et ressemble exactement à celui qui forme la porte d'entrée du château de Dunstaffnage. — Ses dimensions sont : longueur 26 pouces (66 centimètres), largeur 16 $\frac{1}{3}$ p. (415 millimètres), épaisseur 10 $\frac{1}{2}$ p. (265 millimètres).

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1887.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. L. Delgeur, président ; H. Hymans, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; L. de Burbure, P. Cogels, P. Génard, Al. Henne, J. Schadde, H. Wauwermans, membres titulaires ; Baeckelmans, H. van Cuyck, Blomme, Goemare, Oomen, Soil, membres correspondants ; Smekens et Grattan, membres honoraires.

Se sont excusés : MM. Châlon, Goovaerts, Gust. van Havre, Reusens, de Schoutheete, membres titulaires : Ant. Bamps, membre correspondant.

Le procès-verbal de la séance du 5 décembre 1886 est lu et adopté.

L'Académie a reçu une demande d'échange des publications :

1^o De la *Gesellschaft für Nützliche Forschungen* de la ville de Trèves ;

2^o De la *Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise*, à Versailles.

L'échange est autorisé avec la première de ces sociétés ; quant à la seconde, sa demande sera examinée ultérieurement par le bureau.

M. Ernest Matthieu fait hommage d'une brochure intitulée : *Histoire de l'instruction publique en Hainaut ; La Congrégation des Sœurs de St.-François de Sales de Liège*. Extrait des *Précis historiques*.

M. Hendrik van Cuyck, d'une brochure intitulée : *Bartel de Haze*. Extrait du *Vlaamsche School*.

M. Al. Henne, d'un exemplaire du discours prononcé par lui lors de la distribution des prix de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles.

Remerciments,

L'Académie a reçu le programme de l'*Exposition scientifique et industrielle de la Sibérie et des Monts Ourals* qui s'ouvrira en 1887 à Ekathérinebourg (Russie).

Une brochure lui est aussi parvenue ayant pour titre : *Lettre à M. E. Renan à propos de l'inscription phénicienne apocryphe soumise en 1872 à l'Institut historique, géographique et ethnographique du Brésil*, par Ladislau Netto, Rio de Janeiro. 1885. — Elle pourra servir d'annexe aux antiquités apocryphes dont notre président M. L. Delgeur nous a fait l'historique dans son discours de 1886.

MM. Henne et Henrard donnent lecture de leurs rapports sur le travail de M. Hagemans, intitulé : *Vie domestique d'un châtelain au moyen âge*. Ces rapports concluent à la publication du mémoire dans les *Annales*. — Adopté.

Il est toutefois décidé que seul le dessin représentant la tour encore debout de Château-Renault sera gravé, les autres ne présentant pas assez d'intérêt.

Il est donné lecture d'une note de M. J. Destrée, conservateur-adjoint au Musée royal d'antiquités et d'armures à Bruxelles, sur l'attribution à Simon de Bruges des enlumineurs du *Petit livre de Hennessy*, connu également sous le nom de *Livre d'heures de Jeanne la Folle*. Cette note sera imprimée au *Bulletin*.

Le concours, ouvert le 20 décembre 1885 par l'Académie, sur la question suivante : *Traiter un sujet archéologique concernant la province du Limbourg belge ou une de ses localités*, se fermait le 1^{er} février 1887. Aucun mémoire n'est parvenu au secrétariat.

Dans sa lettre du 29 janvier 1887, par laquelle il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, M. Ant. Bamps envoie le fac-simile d'une décoration que portaient les partisans de van der Noot; il la tient de feu M. Fagnouille, ancien bourgmestre de Lunmen.

M. L. Delgeur remet la présidence à M. H. Hyman. Ce dernier, en prenant possession du fauteuil, propose de voter des remerciements au président sortant (*applaudis-*

sements), et donne lecture de son discours d'entrée en fonction, intitulé : *Une page de l'histoire de l'École de gravure anversoise au XVI^e siècle.* — Ce travail sera inséré au *Bulletin*.

M. E. Soil donne ensuite lecture de la 1^{re} partie d'un mémoire intitulé : *Un inventaire de 1527 ou Mobilier d'un riche bourgeois de Tournai au commencement du XVI^e siècle.*

Ce mémoire, dont la dernière partie sera lue dans la prochaine séance, sera publié dans les *Annales* de l'Académie.

La séance est levée à 3 heures.

La commission nommée dans la séance du 5 décembre dernier à l'effet d'examiner le projet de loi français sur la conservation des monuments historiques, s'est réunie le même jour à 12 1/2 heures dans le local des séances, à l'effet de recevoir du bureau communication de diverses pièces relatives à l'objet de ses travaux et qui lui avaient été communiquées par M. le comte de Marsy, membre correspondant étranger. M. le secrétaire donne lecture de quelques-unes et analyse les autres. M. Génard y ajoute une note sur les mesures prises à Bruxelles et à Bruges pour la conservation des monuments appartenant à des particuliers.

La commission décide de charger un sous-comité, composé de MM. Gife, Smekens et Wauwermans, de rédiger un premier projet de loi, qui sera ensuite soumis à chacun des membres de la commission.

Des remerciements seront adressés à M. le comte de Marsy pour ses utiles communications.

UNE PAGE DE L'HISTOIRE

DE

L'ÉCOLE DE GRAVURE ANVERSOISE

AU XVI^e SIÈCLE

Discours de M. H. HYMANS, président.

C'est chose remarquable, Messieurs, et j'en chercherais volontiers l'explication dans la splendeur même des époques les plus glorieuses de l'école flamande, que des faces peut-être moins éclatantes, mais infiniment remarquables encore de cette même école n'aient intéressé que très secondairement nos historiens.

L'esprit investigateur de notre temps ne peut, toutefois, se tenir pour satisfait d'une appréciation plus ou moins précise des œuvres que le hasard livre à nos études, pour donner l'évidence nécessaire au rôle de ceux qui les ont produites.

L'unité de direction qui, dans les arts, délimite le champ d'action des diverses écoles, tient à des causes multiples, à un ensemble de circonstances qu'il importe essentiellement de connaître, et dont la recherche s'impose à quiconque prétend s'initier d'une manière complète à l'histoire d'une des manifestations les plus puissantes de l'esprit humain.

Notre compagnie attribuant l'honneur de participer à ses travaux, non seulement aux archéologues proprement dits, mais encore aux travailleurs adonnés à l'étude des sources de notre histoire dans d'autres domaines, je m'autorise de cette faveur pour appeler un moment votre attention vers l'école de gravure anversoise pendant une partie du XVI^e siècle.

Il n'est point arrivé que les études entreprises dans ce domaine aient mis en relief soit un artiste, soit une œuvre, soit même un texte qui nous donne le droit d'associer le nom anversois aux plus anciennes manifestations de la gravure au burin.

L'on ne doit pas trop s'en étonner, je m'empresse de le dire, puisque le XV^e siècle nous livre à peine plus d'éléments pour l'étude de notre primitive école de peinture.

Un siècle plus tard, en revanche, apparaissent des noms illustres ; mais, ainsi que j'en ai fait la remarque, aucune mention d'un Belge, maniant le burin d'une manière suivie, n'est portée au journal où Albert Dürer consigne le souvenir de ses relations avec de très nombreux artistes, durant son séjour à Anvers et dans d'autres villes flamandes en l'année 1520.

Sans nous autoriser de ce silence pour abandonner la recherche des productions nées dans nos provinces, à une époque antérieure aux œuvres d'origine précisément connue, j'observe que les spécimens de l'espèce ne semblent pas devoir être nombreux, et l'histoire nous eût sans doute conservé le souvenir des graveurs assez habiles et assez féconds pour mériter une place honorable dans un art que Lucas de Leyde, Albert Dürer et Marc-Antoine avaient porté à un si haut degré de perfection.

S'il nous était permis, comme certains indices nous y sollicitent ¹, de rattacher à l'école anversoise le graveur que l'on a pris coutume de désigner sous le nom de Dirck van Star, parce qu'il se sert, pour signer ses planches, des initiales D. V., séparées par une étoile, la face des choses serait grandement modifiée. Les œuvres du prétendu van Star se caractérisent, en effet, par une supériorité technique peu commune, jointe à une originalité de conception qui range leur auteur parmi les maîtres les plus justement admirés du XVI^e siècle.

¹ Le monogramme de Dirck van Star figure, avec la date 1556, sur une planche gravée en bois, du blason de la gilde de St.-Luc d'Anvers, existant au cabinet d'Amsterdam. — (*Renseignement dû à l'obligeance de M. Jos. Linnig.*)

Elles ont , en outre, ceci de remarquable et de tout à fait particulier, que chacune d'elles porte, avec le millésime, l'indication du jour et du mois de sa production.

C'est ainsi que dans l'espace de vingt-deux années , à dater du 16 août 1522 , nous obtenons une vingtaine de compositions , en majeure partie religieuses , qu'il est permis, à quelque point de vue qu'on les envisage , de ranger parmi les spécimens les plus accomplis du genre.

Jusqu'à ce jour , toutefois , nos recherches n'aboutissent à attribuer à aucun maître déterminé de l'école anversoise les initiales inscrites sur les pièces en question , et j'ai à peine besoin d'ajouter que le nom de Dirck van Star ne figure pas sur les listes de la corporation de Saint-Luc.

Anvers n'allait point tarder , cependant , à devenir pour la gravure un centre actif de production et le siège d'une école aussi importante par sa valeur technique que par son originalité.

Constater ce fait , ce n'est malheureusement pas résoudre le problème des débuts de ce mouvement qui , précisément , vient se confondre avec une des époques les plus mal définies encore de notre école.

C'est ainsi , notamment, que le fait si important que l'un des adeptes les plus anciens et les plus féconds de la gravure flamande se trouve être Corneille, le second des fils de Quentin Metsys , nous est acquis seulement depuis la publication du livre de M. van den Branden. Bartsch avait scindé l'œuvre de ce graveur pour en donner dix-huit pièces à un maître imaginaire du nom de Corneille Met, et cinquante huit à Corneille Matsys, dont lui-même et ses continuateurs-ignoraient la proche parenté avec l'illustre peintre dont il porte le nom.

Passavant fut à même de porter à cent neuf l'ensemble des estampes de Corneille , dont l'importance se fût certainement accrue à ses yeux et aux nôtres, si les renseignements que nous possédons aujourd'hui à son sujet eussent été moins tardivement révélés.

Corneille Matsys, né en 1511, fut admis comme franc-maitre

à la gilde de St.-Luc en 1531. Ses estampes ont pour dates extrêmes les années 1533 et 1562. Un portrait de Henri VIII d'Angleterre est daté de 1544.

Si des textes flamands apparaissent sur plusieurs de ces pièces, au nombre desquelles nous rencontrons mainte grivoiserie, nous devons bien nous persuader, toutefois, qu'il s'agit d'un italianisant. En bonne partie les compositions que retrace le burin de Matsys émanent de Raphaël, de Michel-Ange, du Parmesan. D'autres sont des copies d'après Marc-Antoine, que peut-être il eut encore l'occasion de voir en Italie. A son tour il trouva des copistes en France et aux Pays-Bas, et se signala aussi comme peintre. La grande planche de Frans Huys : *le Raccommodeur de luths*, reproduit un de ses tableaux.

J'insiste moins encore sur ces circonstances, que sur le fait extrêmement intéressant de l'intervention du fils même du plus illustre représentant de notre école au XVI^e siècle, dans les progrès de la gravure.

Que la direction de cet art fût italienne, nous n'avons pas à nous en étonner, à ce moment de l'histoire où les regards des artistes et des lettrés se tournaient vers un pays où la nature et l'art prodiguaient leurs merveilles. Si la mort de Raphaël avait dispersé ses élèves, Michel-Ange vivait encore et bien d'autres artistes étaient là pour attester la vitalité des traditions.

Par troupes, les Flamands franchissaient les Alpes ; gens de tout métier, plus spécialement des artistes, et beaucoup s'expatriaient sans esprit de retour. « Ils se rendent en Italie, lisons-nous dans Guichardin, » les uns pour apprendre, les autres pour voir choses antiques et cognoistre les hommes excellents de leur profession, et autres pour chercher adventure et se faire cognoistre, et le plus souvent, après avoir accompli leur désir en cet endroit, retournent à la patrie avec expérience, faculté et honneur. »

Nous n'avons sur le mode et le lieu de publication des œuvres de Corneille Metsys que de très vagues données. Sans nul doute, les pièces chargées de textes flamands étaient destinées à circuler aux Pays-Bas et, naturellement aussi,

le portrait de Henri VIII, daté de 1544, alors que le monarque vivait encore, devait trouver en Angleterre ses principaux acheteurs ; quant à celui d'Ernest de Mansfeld et de sa femme, la seule des pièces du maître parue avec un nom d'éditeur, elle vit peut-être le jour en Allemagne, où résidait Matthias Quad, dont elle porte l'adresse.

Rappelons nous d'ailleurs que Jean, frère aîné de Corneille Metsys, banni pour le fait de religion, passa de nombreuses années en Allemagne, où le dernier peintre du nom, Quentin le jeune, alla mourir. Il n'est donc pas invraisemblable que Corneille fit également un séjour dans ce pays.

Il est superflu de faire observer que, par leur nature même, les œuvres de burin étaient appelées à une diffusion étendue.

Nos provinces comptaient d'assez nombreux amateurs, à en juger par les notes d'Albert Dürer ; en revanche, et c'est chose digne de remarque, l'on n'y fait pas directement appel au burin pour obtenir son portrait, et si Albert Dürer charge ses albums de l'image de beaucoup de gens dont il fit la rencontre chez nous, il n'est pas dans son œuvre une seule effigie gravée aux Pays-Bas.

En réalité, les premières œuvres de l'espèce que nous trouvions à Anvers sont d'une date fort postérieure et elles émanent, non pas d'un artiste local, mais d'un liégeois, Lambert Suavius, beau-père de Lambert Lombard, et à qui nous devons le portrait de ce maître.

Suavius prend place entre les représentants les plus distingués de l'art de la gravure. Ses planches, au nombre de cent vingt, et qui se rangent chronologiquement de 1544 à 1567, ne sont pas uniquement des reproductions : elles traduisent souvent, aussi, les dessins de leur auteur et révèlent un ensemble de connaissances fondées autant sur l'étude de la statuaire antique que sur celle des productions les plus sévères de l'école italienne.

Nous n'avons aucune indication précise sur la carrière d'un maître qui tient une place si considérable dans l'histoire de la gravure aux Pays-Bas.

Architecte de la ville de Liège, mentionné avec éloge

en cette qualité par Guichardin, il ne nous reste aucun monument pour juger avec certitude de son mérite en l'art de bâtir. Vasari le connaissait comme graveur seulement et parle de ses œuvres en termes élogieux. Il ne nous dit rien sur les années d'apprentissage du maître ni sur le séjour, infiniment probable, qu'il fit en Italie.

M. Renier, qui apporte un soin tout spécial à l'étude de l'œuvre gravé de Suavius¹, en est réduit également aux conjectures touchant sa vie et j'ai hâte d'ajouter que rien ne me permet de le distancer sous ce rapport.

Pourtant, si les traces écrites du passage de Suavius à Anvers nous manquent, plus d'une œuvre de son burin atteste qu'il fit dans notre ville des apparitions plus ou moins prolongées.

En 1561 il grava le portrait de Balthasar Schetz, d'après son propre dessin. Nous possédons aussi des médaillons délicieux où sont accolés les profils de Melchior Schetz et d'Anne van Stralen, et un portrait en buste non moins distingué d'Ursule Lopez, épouse de Marc Perez, personnage qui joua un grand rôle à l'époque des troubles religieux.

L'importance des modèles doit être invoquée comme une preuve à l'appui de la notoriété du talent de l'artiste; plus évident encore, à cet égard, sera le fait que deux fois son burin nous donne l'image de Granvelle et que, sur la plus considérable de ses œuvres, datée de 1553, *St.-Pierre guérissant le paralytique*, figure une dédicace à Marie de Hongrie.

L'année suivante, Suavius traitait avec Plantin pour la livraison de quelques planches et, en 1557, *le Crucifiement*, d'après Lambert Lombard, voyait le jour chez Jérôme Cock.

J'hésite à croire que Suavius fût un des collaborateurs réguliers de Jérôme Cock, mais j'insiste sur le fait de ses

¹ *Catalogue de l'œuvre de Lambert Suavius, graveur liégeois*, par J. S. Renier. — Liège, 1878.

rapports avec le promoteur des publications artistiques les plus importantes du XVI^e siècle aux Pays-Bas.

L'action de Jérôme Cock n'a pas, jusqu'à ce jour, été mise en relief comme elle méritait de l'être.

Considéré, le plus souvent, comme imprimeur en taille douce, s'il obtient l'honneur de quelque information plus étendue, nous serons inmanquablement informés qu'ayant échoué comme artiste, il se fit éditeur.

Van Mander ajoute qu'il faisait le commerce des tableaux, en même temps que celui des gravures, et qu'il s'amassa une belle fortune. Cela se voit encore ; mais je ne trouve pas, précisément, qu'il y aurait dans l'occurrence rien à transmettre à nos descendants à ce sujet, si Jérôme Cock n'avait d'autres titres à notre attention que d'avoir été un marchand habile et heureux. Il faut espérer que l'un de nos vaillants chercheurs se donnera quelque soin pour tâcher de lui consacrer une monographie digne de l'importance de son rôle.

Fils d'un peintre obscur Jean Wellens, doyen de la gilde de St.-Luc en 1520, Jérôme Cock naquit sans doute en 1507, une date que j'adopte de préférence à toute autre, par la raison qu'un portrait de la galerie de Madrid, œuvre de Frans Floris¹ et où, pour ma part, je n'hésite pas à voir l'éditeur anversoïse, donne 48 ans au personnage en 1555.

C'est en 1546 que, pour la première fois, le nom de notre artiste apparaît dans les livres de St.-Luc. Si peu renseignés que nous soyons sur ses débuts, nous savons qu'à cette époque il avait fait en Italie un séjour prolongé. Vasari le connut à Rome et consacre plusieurs pages au relevé d'estampes parues sous son nom.

Bien que, pour la plupart, ces œuvres n'émanent pas de Jérôme Cock personnellement, le simple fait de trouver leur mention élogieuse sous une plume italienne, suffit à prouver

¹ N^o 1356 du catalogue. Le gouvernement belge a fait copier ce portrait ainsi que celui de sa femme (n^o 1357), qui lui sert de pendant.

la faveur rapidement acquise par les planches d'origine anversoise.

Inconnu comme peintre, Jérôme se révèle comme un artiste de très haute valeur dans les planches où il se fait connaître comme graveur et qu'il est facile d'identifier, même en l'absence du mot *sculpsit*, ces planches étant traitées exclusivement à l'eau-forte.

Il y a particulièrement une suite de ruines romaines, d'un faire magistral et qui, dans son genre, n'a été surpassée par aucun maître d'aucune époque.

Ce recueil vit le jour en 1551, mais il contient plusieurs planches gravées en 1550.

M. De Busscher, l'auteur de la notice de Jérôme Cock, insérée dans la *Biographie nationale*, mentionne une œuvre personnelle du maître, datée de 1545. Je n'hésite pas à croire qu'il y a là une méprise, et le sujet même qu'on nous désigne : *Six hommes assis autour d'une table*, prouve la confusion avec le portrait collectif de Dante, Guido Cavalcanti, Marcille Ficin, etc., réellement publié par Cock, mais gravé au burin par un anonyme. Je n'ai, pour ma part, réussi à trouver aucune œuvre où la signature de Jérôme Cock figure avec une date antérieure à 1550.

En revanche, il est des estampes qui nous démontrent que, bien des années après avoir fondé son établissement chalcographique, Jérôme fit personnellement de la gravure.

Sans doute, les planches qui durent le jour à son initiative méritent, par leur nombre autant que par l'importance des sujets, de lui créer une notoriété plus haute que ses propres travaux.

Réellement, plus on pénètre dans le détail de ses entreprises et plus il demeure évident que la sûreté de son goût jointe à ses vastes connaissances, influa de la façon la plus heureuse sur tout le mouvement artistique contemporain.

L'histoire de l'atelier de Jérôme Cock constituerait, par cela même, un chapitre important de l'histoire de l'art à Anvers, et si l'éditeur encourt le reproche d'avoir laissé trop fréquemment dans l'ombre le nom de ses auxiliaires, plusieurs

de ces derniers sont assez connus pour nous permettre d'apprécier comme il convient la valeur de leur intervention.

Malheureusement, une dispersion rapide du fonds de Jérôme Cock réduit à peu de chose nos informations en ce qui concerne le vaillant éditeur, mort sans laisser de postérité. Sa veuve poursuit un moment les affaires, mais nous ne tardons pas à trouver aux mains de Théodore et de Jean Galle, de Carel Collaert, de Jean Meyssens, à Anvers, et à Paris dans celles de Paul de la Houve — sans doute le descendant d'une famille flamande du nom de van der Hoeven, — enfin à Rome dans celles de Lafrery, les planches issues d'abord de la boutique des "*Quatre Vents, près la Bourse Neuve.*"

M. Renouvier assure qu'il y avait à Paris, au Palais, une succursale des Quatre Vents; assertion hasardeuse, attendu que l'adresse de Cock n'est point d'ordinaire donnée en langue flamande, mais en langue française, sur le premier état de ses planches.

Bien que Jérôme ne fût pas, à Anvers, le seul éditeur d'estampes, on le trouve en rapport avec les principaux artistes du temps, et il est certain que de son initiative sont nées des productions qui ont contribué de la manière la plus puissante à l'enseignement, à la délectation et à la culture du goût de toutes les classes de la société.

Ne le voyons-nous pas, en effet, et dès l'origine de son entreprise, vulgariser, non seulement les œuvres des plus grands maîtres flamands d'alors : Lambert Lombard, Frans Floris et ses frères, Martin Heemskerck; livrer aux presses anversoises la gravure des chefs-d'œuvre de l'école italienne: de Raphaël, de Michel-Ange, du Bronzino; mais ressusciter les principales compositions de Jérôme Bosch, mort depuis près de cinquante ans, donner pour expression au génie de Pierre Breughel un magnifique ensemble de planches de Pierre van der Heyden : la Cuisine grasse et la Cuisine maigre, les Vertus et les Vices, des fêtes populaires, l'Ane écolier et combien d'autres compositions charmantes? — Puis, des paysages brabançons, qui nous font connaître d'une manière si précise l'aspect de nos campagnes au XVI^e siècle, ces admirables

sites alpestres que Breughel , au dire de ses contemporains, avait avalés au passage pour les vomir au retour ; les créations architecturales et ornementales de Vredeman de Vries ; les ruines des Thermes de Dioclétien , de Sébastien d'Oya (van Oyen) ; les événements historiques : les Victoires de la Pompe funèbre de Charles-Quint , enfin cette précieuse série des portraits des plus grands peintres flamands et hollandais, qu'il ne put voir achevée, et en tête de laquelle Lampsonius paya à sa mémoire un si juste tribut d'éloges et de regrets.

Qui connaît Jérôme Cock , connaît aussi sa devise : *Hout die Cock in ceren* ¹ ; *Laet de Cock coken* ² , et autres jeux de mots dont , en sa qualité de rhétoricien , il émaille ses éditions :

*Mocht de Cock nou goet profyt doen van dezen
So sou t'volck also blyde als hy sekre wesen.* ³

Die Cock cant qualyck all volck te passe coken. ⁴

Et ces quatrains dont la rudesse peint si étrangement l'époque qu'il doit m'être pardonné de les reproduire :

*Den Cock moet coken , om tvolckx wil , van als.
Want deen wil t gebraet hebben en dander ghesoden.
Dus die desen cost niet en mach, is hy hert of mals,
Het uijspouwen en is hem niet verboden.*

*Maer om den Cock en tvolck niet te blameren
Vocr die lieden die fouten nimmermeer en vercleert ,
Muech dijs niet, swycht stille, tsal elders passeren,
Want dat deen niet en mach wort van dander wel begheert.*

¹ Honorez le cuisinier (coq).

² Laissez le cuisinier à sa cuisine.

³ Si le Coq trouve ici son profit , la foule et lui-même seront également satisfaits.

⁴ Le cuisinier ne peut cuisiner au gré de tout le monde.

*Laet u altijd van eenen anderen prijzen
En nimmermeer van ouwen eighen mont,
Want wie hem selfs prijst, so spreekt den wijsen,
Die croont hem selven met eenen stront.*¹

Assurément le cuisinier met ici les pieds dans le plat, et c'est précisément ainsi qu'il se représente dans la planche où figurent les vers que je viens de transcrire, portant une marmite à chaque pied.

Cette image forme le colophon d'un recueil de cartouches de la plus extrême rareté, publié en 1553, avec un privilège impérial et dont les dessins furent donnés par Benoît Battini, désigné sur le titre comme un peintre florentin. La suite est sans nom de graveur; mais, chose plus singulière, Battini paraît être resté tout à fait inconnu dans l'histoire des arts. Aucun répertoire ne donne son nom et l'abbé Zani, auquel rien ne pouvait échapper, se contente pour lui d'une simple mention.

Le *Répertoire des maîtres ornemanistes* nous donne à connaître que, même à la Bibliothèque nationale de Paris, le recueil fait défaut. — La bibliothèque de Bruxelles le possède et il figure également dans la richissime collection de pièces d'ornement de M. Gustave Foulc, à Paris.

Comment notre éditeur s'était-il procuré les beaux dessins de Battini? Nous n'avons pu l'apprendre. — Les avait-il rapportés d'Italie, les avait-il commandés d'Anvers, ou bien

¹ Le Coq doit offrir à chacun des mets variés
Tel préfère le rôti, tel autre le bouilli.
Dès lors, à qui n'agrée un plat, coriace ou tendre,
Qu'il le crache; cela ne lui est point interdit.
Mais pour ne blâmer ni le Coq ni les gens,
(Soit dit pour ceux qui ne peuvent s'abstenir de critique),
Si la chose vous déplaît, taisez-vous, d'autres la trouveront bonne.
Car, ce qui déplaît à l'un, plaît fort souvent à l'autre.
Que toujours la louange vous vienne d'ailleurs,
Non de vous-même;
Qui se vante, ainsi parle le sage,
Se couronne d'ordure (de m...)

encore Battini les produisit-il dans notre ville même ? Autant de questions qu'il faut laisser sans réponse.

N'écartons point comme absurde la dernière hypothèse, car l'année même où le précieux volume voyait le jour, nous trouvons Jérôme Cock en relation avec un collaborateur italien de toute première importance et dont les registres de la gilde de St.-Luc attestent la présence à Anvers : Georges Ghisi, de Mantoue.

Né en 1520 et formé à l'école de Marc-Antoine, Georges Ghisi occupe un rang des plus distingués dans le groupe des artistes que Jules Romain avait rassemblés autour de lui et qui faisait de Mantoue le centre le plus vivace de l'art en Italie.

La présence de ce graveur parmi les collaborateurs de Jérôme Cock a, pour l'histoire de notre école, une importance capitale.

Nous lui devons cette révélation surprenante que c'est à Anvers que furent mises au jour les estampes les plus grandioses exécutées d'après Raphaël, par exemple l'*École d'Athènes* et la *Dispute du Saint-Sacrement*, que Bartsch n'hésite pas à envisager comme les œuvres capitales de Georges Ghisi.

C'est sous l'adresse de Jérôme Cock et la date de 1550, que parut la première de ces œuvres, suivie à deux années d'intervalle de la *Dispute*, dédiée par l'éditeur au cardinal Granvelle, à qui avait été dédié, également, en 1551, la *Cène* d'après Lambert Lombard. Et l'Italie se désintéressa si peu de ces productions que, désespérant peut-être de mieux faire, les éditeurs romains en donnèrent bientôt des copies.

Ces faits sont implicitement confirmés par van Mander. En effet, parlant de Coxcie, il nous apprend que ce peintre éprouva une vive humeur le jour où parut à Anvers, chez Jérôme Cock, l'estampe de l'*École d'Athènes* qui devait révéler ses plagiats.

Croirons-nous, maintenant, que tant d'œuvres remarquables produites par Georges Ghisi durant son séjour dans

les Pays-Bas, et parmi lesquelles figure , sous la date 1553, la *Nativité* d'après Bronzino , qui surpasse en vigueur et en correction tous les autres travaux du maître, croirons-nous , dis-je , que de pareilles créations soient restées sans influence sur la direction générale de l'école? Ce serait là chose contraire à toute logique.

La nature des entreprises de Jérôme Cock nécessitait sans doute le concours de graveurs de plus d'un genre. Les paysages, les sujets d'architecture , les ornements abondent parmi les planches issues de sa boutique ; mais nous voyons ses presses livrer en nombre également considérable des sujets de l'histoire religieuse et profane et, dans ces travaux d'un ordre plus sévère , l'exemple et le souvenir de Georges Ghisi , à défaut de ses conseils, ont , sans nul doute, frayé la voie à bien des progrès.

Si , d'ailleurs , nous relevons les dates inscrites sur celles de ses œuvres publiées par Jérôme Cock, nous voyons que le *Jugement de Paris* , d'après J.-B. Bertano , porte le millésime de 1555 , et l'on peut même croire à un séjour plus prolongé dans notre ville , attendu que la planche décrite sous le titre de *Songe de Raphaël* , gravée en 1561 , ne paraît pas être jamais sortie du Pays-Bas , et que ses épreuves les plus récentes portent l'adresse de Herman Adolfsz. Elle avait passé aussi par les mains de Jean Meyssens ¹.

Quoi qu'il en soit , les dernières années de Georges Ghisi s'écoulèrent dans son pays natal , où nous savons qu'il mourut en 1582.

Si , comme je viens d'en émettre la supposition , il était encore aux Pays-Bas en 1561 , c'est à Anvers, toujours, qu'il aurait gravé une de ses planches les plus franchement flamandes et les plus remarquables : la *Calomnie d'Apelle* ,

¹ Mariette, qui ne savait point que Ghisi eût séjourné à Anvers , observe que cette planche ne rappelle en rien Raphaël et il la considère comme arrangée par quelque autre artiste d'après l'idée du maître. Il incline à penser que cet arrangement procède d'un Flamand et compare le paysage aux créations de Patenier et de Lucas Gassel.

d'après Lucas Penni , œuvre datée de 1560 et non pas de 1569 , comme le dit Bartsch.

Mon hypothèse serait fortifiée par la présence sur tous les états de la planche d'un privilège royal : *cum privilegio Regis* , mais ce privilège peut s'appliquer aussi à la France, où Ghisi a pu travailler dans le voisinage des peintres de son pays , employés à la décoration du palais de Fontainebleau et parmi lesquels figurait justement Lucas Penni.

On voit que , de toute manière , un intérêt spécial s'attache à l'étude de l'œuvre du graveur , qu'on le considère au point de vue des principes qu'il introduisait dans l'école d'Anvers , ou à cet autre point de vue , non moins digne d'être envisagé , des influences qu'en retour il devait transmettre à ses compatriotes. — Je n'excéderai pas les limites d'une simple lecture en m'arrêtant à cet examen. Il me suffira d'avoir fait ressortir l'importance des liens que nous voyons se nouer entre les écoles d'Anvers et d'Italie sous les auspices de Jérôme Cock.

L'alliance fut d'ailleurs à ce point féconde , que , dès avant la mort de Georges Ghisi , les plus illustres représentants de l'art italien saluaient en un autre graveur , formé dans l'atelier des Quatre Vents , l'interprète le plus accompli de leurs œuvres. Ce maître était Corneille Cort.

Originaire de Hoorn , en Hollande , il avait vu le jour en 1536 , et nous le trouvons de bonne heure associé aux travaux de Jérôme Cock.

Il n'est pas très facile de remonter aux débuts du graveur , attendu que les planches éditées par Cock sont fréquemment anonymes.

Des auteurs ont cru devoir admettre dans l'œuvre de Cort une suite de la parabole du *Maître de la Vigne* , gravée d'après André del Sarto et dont une pièce est datée de 1553. Ce serait là , pour un jeune homme de dix-sept ans , un début fort méritoire. Au surplus , nous avons des planches d'après Martin van Heemskerck , déjà signées , et qui doivent être postérieures de peu. Sans être brillantes , elles donnent la preuve des progrès rapides du jeune maître , sous

la direction de Jérôme Cock et l'influence probable de Georges Ghisi. L'atelier d'Anvers était aussi la meilleure des écoles. On y pratiquait tous les genres et le burin des jeunes graveurs y acquérait tout ensemble la souplesse et la précision.

Ce fut dans l'œuvre de Frans Floris que Corneille Cort trouva d'abord ses modèles les plus importants. Le style de ces œuvres peut ne pas échapper à notre critique, mais, certainement, elles étaient faites pour mettre à l'épreuve le talent d'un graveur.

Van Mander, qui n'a point coutume de négliger les détails, a soin de nous faire connaître que l'ensemble reproduit par le burin de Corneille Cort avait été peint par Floris pour décorer l'hôtel, encore existant en partie, de Nicolas Jonghelinx, situé dans l'avenue du Margrave. On y trouvait le salon d'Hercule, le salon des Arts libéraux, etc. J'ignore ce que sont devenues ces peintures. On retrouve une couple de fois la série des Travaux d'Hercule dans les catalogues de ventes du XVII^e et du XVIII^e siècle. Puis, on perd sa trace.

La brillante renommée, bientôt conquise par Corneille Cort sur de plus vastes scènes, a fait perdre de vue l'importance de ses premiers travaux. Pourtant un intervalle très court sépare la publication de ses plus anciennes planches italiennes des dernières œuvres qu'il fit paraître à Anvers.

Dès l'hiver de 1565 nous savons qu'il était à Venise, et Mariette observe que cette même année il avait produit des planches à Anvers.

C'est au mois de février 1566 que le Titien adresse au Conseil des Dix une demande de privilège pour la publication des gravures dont il avait chargé Corneille Cort.

Il serait ridicule d'établir un parallèle entre les œuvres dévolues au burin du graveur à Anvers et les puissantes créations du Titien.

Je me permets toutefois de faire observer que si Corneille Cort triomphe des difficultés d'une tâche que pouvaient ambitionner les plus illustres représentants de son art, on n'est pas sans avoir à regretter parfois que « sage dans sa puissance, et grand malgré sa froideur, » pour emprunter les

termes de Renouvier, il se soit mis plus en peine d'un burin correct que de rendre la vie et l'expression des œuvres du Titien.

Qu'avec le Corrège, le Parmesan, le Salviati et le Zuccherò, devait grandir encore la réputation du graveur, c'est là un point d'histoire sur lequel je n'ai pas à insister. Il est assez connu que, tout en signant à diverses reprises *Cornelis Cort van Hooren in Hollant*, notre graveur se vit accepté, de l'accord universel, pour chef de l'école italienne de gravure et que, lorsque la mort vint l'arracher à ses travaux, à peine âgé de 42 ans, il avait formé des élèves qui devaient accomplir dans l'art de la gravure une révolution dont les effets se font sentir jusqu'à nous.

M. Bertolotti a récemment publié l'inventaire de la succession de Corneille Cort, ouverte à Rome en 1578. On y voit figurer un ensemble de planches qui disent toute l'activité du jeune maître. Une monographie de l'illustre graveur reste à faire.

Sans doute, la gravure occupe dans l'échelle des arts un rang secondaire, par cela même que l'inspiration n'y a aucune part. En revanche, ses productions ont de tout temps, et plus encore dans le passé que de nos jours, où d'autres formes de reproduction nous viennent en aide à cet effet, grandement concouru à la célébrité des peintres.

L'importance du rôle de Corneille Cort, envisagé à ce point de vue, se jugerait presque autant par la simple nomenclature des artistes dont il nous a transmis les œuvres, que par la forme grandiose que cette interprétation revêt sous son burin.

Et lorsque l'histoire nous le montre, frayant vers la perfection des voies où tant d'autres ont pu marcher après lui sans faire oublier ni son nom, ni son œuvre, c'est pure justice de rappeler ici qu'à l'époque où nos peintres, nos architectes, nos sculpteurs, presque honteux du nom flamand, allaient prendre le mot d'ordre en Italie, il fut donné à un représentant de l'école d'Anvers de l'élever par le burin jusqu'aux plus hauts sommets et de donner à l'Italie, par ses enseignements et son exemple, quelques-uns des graveurs dont elle est le plus justement fière.

RAPPORTS

SUR LE MÉMOIRE DE M. HAGEMANS

INTITULÉ :

Vie domestique d'un châtelain du moyen âge

MESSIEURS ,

Dans la notice qu'il a soumise à l'Académie , M. Hagemans a eu pour objet de décrire le genre de vie d'un châtelain dans les premières années du XIV^e siècle. Disons tout d'abord qu'à cet égard il a parfaitement réussi : son travail, basé sur deux comptes originaux, " très consciencieux, sement, très méticuleusement et très proprement tenus, „ dit l'auteur, fourmille de détails curieux sur l'état social ou plutôt sur les affaires domestiques de la noblesse de cette époque.

Encore que les dépenses aient été faites généralement en France, il y a de nombreux points de comparaison qui permettent d'apprécier ce qu'elles auraient été en Belgique.

D'un autre côté, Jean de Blois, à qui les comptes en question se rapportent, appartenait à une illustre famille qui, par ses alliances, par les nombreuses propriétés qu'elle posséda dans plusieurs de nos provinces, par le rôle qu'elle y joua mainte fois, peut être considérée, en quelque sorte, aussi bien comme belge que comme française.

Aux preuves fournies à ce sujet par l'auteur de la notice, qu'il me soit permis d'ajouter quelques autres. Ainsi nous voyons, le 24 septembre 1256, Jean, comte de Blois, seigneur d'Avesnes, signer avec Jean, sire de Chimai, Jean, seigneur de Barbançon, les seigneurs de Rœulx, de Quiévrain, de Bousies, de Lens, de Jauche, de Ligne, d'Antoing, l'engagement de se soumettre au traité de Péronne, qui avait réglé les différends entre le comte de Hollande et Marguerite,

comtesse de Flandre et de Hainaut; le même jour, Jean de Blois et son frère Baudouin renoncer à tout droit sur le comté de Namur ¹; le premier laisser par son testament (octobre 1268), un grand nombre de legs aux hospices d'Avesnes, de Leuze et de Landrecies; prendre en fief de l'évêque de Tournai le bois de Breuze; faire une cession de terre à l'abbaye de Cambron; posséder en fiefs Leuze, Condé, Escanaffe; conclure un partage de la forêt de Roisin avec d'autres propriétaires ².

Quant à l'illustration de la famille, on voudra bien aussi nous permettre de rappeler qu'en 1204 un comte de Blois prit part à la prise de Constantinople et à l'élection de l'empereur Baudouin, l'illustre comte de Flandre et de Hainaut; que Jean de Châtillon, comte de Blois, épousa, en 1254, Alix, fille du duc Jean de Bretagne, et que, par un acte daté de Paris, au mois de décembre 1271, le roi de France, Philippe le Hardi, statua que s'il venait à mourir avant que l'un de ses fils eût atteint sa quatorzième année, la garde du royaume serait confiée à son frère Pierre, comte d'Alençon, et, à défaut de ce dernier, au comte Jean de Blois ³.

Jean de Blois, nous dit M. Hagemans, était un bon jeune homme. Cette bonté semble avoir caractérisé la famille. Beaucoup d'artisans de Blois durent à son frère Gui l'exemption de lourds services personnels, et les meuniers de Souvigny, de Croteaux et d'Huisseau-sur-Cosson, qui, de temps immémorial, étaient tenus d'exécuter eux-mêmes les criminels, furent affranchis par lui de cet odieux office de bourreau.

Bien que parfois

le démon du jeu

Versât dans son esprit sa ruineuse rage,

¹ Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique, publiée par Alphonse Wauters, t. V, p. 132.

² Table précitée, l. c. 416, 423, 460, 600, 603, 632.

³ DUCHESNE, *Histoire généalogique de la maison de Chastillon sur Marne*. — MICHAUX, *Chronologie historique des seigneurs de la terre et pairie d'Avesnes*. — Table chronologique précitée.

Jean de Blois était homme d'ordre. Il exigeait que ses comptes fussent tenus avec une grande exactitude, voulant connaître ses dépenses à un denier près. Cette qualité, qui donne beaucoup de valeur au travail de M. Hagemans, on la retrouve généralement dans les anciens comptes de nos grandes familles et de nos anciens souverains.

Aussi que de sources précieuses pour l'histoire ne trouve-t-on pas dans les nombreux documents de l'espèce que possèdent nos archives nationales !

Les comparaisons faites par M. Hagemans de la valeur des objets qu'il mentionne avec celle de notre époque, sont d'un haut intérêt ; ses calculs, très consciencieusement établis, indiquent, presque toujours, le poids, la mesure, la qualité des denrées et des marchandises, indications qui manquent dans la remarquable *Histoire des Français des divers états*, de Monteil.

Nous nous permettrons de demander à l'auteur, quand il parle de la livre de Flandre, de distinguer entre la livre de 40 gros, qui est la même que la livre de Brabant de 20 patards, et la livre de gros ou livre de 240 gros.

Chose remarquable que signale M. Hagemans et qui coïncide avec des faits que nous avons mainte fois rencontrés dans notre *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, lorsqu'on tient compte de la dépréciation de la valeur des monnaies, les prix des objets généralement nécessaires aux détails du ménage et la plupart des salaires des artisans ne varient guère avec ceux de nos jours.

Il y a aussi dans la notice de M. Hagemans beaucoup de rapports curieux avec les dépenses mentionnées dans les comptes de l'hôtel de la célèbre tante de Charles-Quint. Chez le modeste châtelain comme chez la brillante Marguerite d'Autriche, on trouve, à côté d'un caractère d'une extrême simplicité, des goûts d'un luxe raffiné, un grand amour des arts et des curiosités ¹.

Il serait superflu, me semble-t-il, Messieurs, d'insister

¹ V. *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, T. IV, p. 355.

davantage sur l'attrait qu'offre le travail de M. Hagemans, et j'ose espérer que vous voudrez bien le juger digne de figurer dans nos *Annales*.

Quand on considère le profit tiré pour la science de deux simples comptes, combien ne doit-on pas regretter de voir tant d'anciennes familles laisser enfouies des archives précieuses pour l'histoire, donner en pâture aux rats et aux souris des trésors propres souvent à illustrer leurs aïeux !

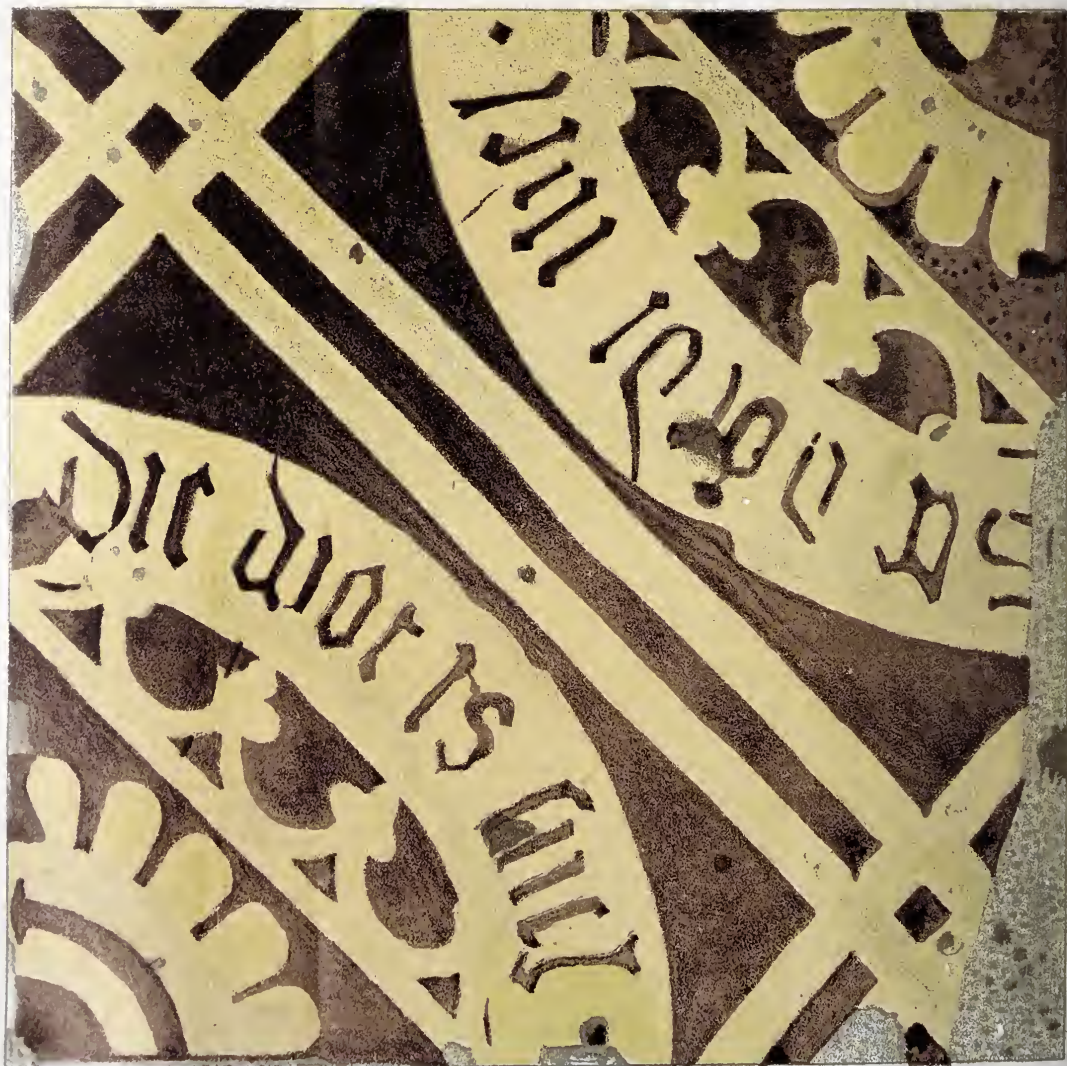
ALEXANDRE HENNE.

En histoire, rien ne doit être négligé, et le moindre document, la trouvaille la plus modeste peuvent donner la clé d'événements inexplicables ou devenir l'origine de découvertes inattendues. Depuis longtemps les comptes sont considérés comme une source inépuisable de renseignements ; mais c'est surtout dans les chambres des comptes des souverains qu'on est allé puiser, ceux des particuliers ayant rarement été conservés dans les archives privées au delà de l'époque pour laquelle ils étaient dressés. Quelques-uns sont cependant arrivés jusqu'à nous, et il en est ainsi des deux fragments que M. Hagemans a étudiés ; ils appartiennent au XIV^e siècle et détaillent les dépenses faites dans le domaine d'un châtelain de cette époque.

Il est à remarquer toutefois que ces deux comptes ne sont pas datés, que l'indication du domaine n'est donnée qu'en abrégé et que le nom du seigneur n'apparaît pas une seule fois.

Cependant, par une suite de déductions très exactes, M. Hagemans est parvenu à en faire remonter un à 1327 ¹, l'autre à 1329, et à démontrer qu'ils ont été tenus par le *mestre-*

¹ Nous devons toutefois remarquer, à propos de celui-ci, que le compte est de 1327 non parce que la fête de la Toussaint, comme le compte l'indique, tombe le 1^{er} novembre, mais parce que cette année-là le 1^{er} novembre, jour de la fête de la Toussaint, tomba un dimanche, ce qui est mentionné.



clerc Colin dans le Château-Renault pour Jean de Blois , dernier né de Hugues VI de Châtillon et de Béatrix , fille de Guy de Dampierre, comte de Flandre.

Le détail des dépenses de Jean de Blois , inscrites jour par jour , a permis à l'auteur de reconstituer la vie intime du châtelain de Château-Renault, d'indiquer non seulement comment il se nourrissait, s'habillait, voyageait, etc., mais encore quel était à cette époque le prix de toutes choses. Les comptes étant dressés en livres et sous parisis, M. Hagemans s'est donné la peine de traduire les prix en valeur moderne , ce qui lui a permis d'établir un tableau comparatif du coût des denrées au XIV^e et au XIX^e siècle. Ce n'est pas là un des côtés les moins intéressants de son travail.

Nous estimons que le travail de M. Hagemans mérite à tous égards d'être publié dans les *Annales* de l'Académie.

P. HENRARD.

UN CARREAU VERNISSÉ

par M. A. BLOMME.

Le carreau vernissé, dont un dessin colorié est joint à cette notice, a été trouvé, il y a peu d'années, sur l'emplacement de l'ancien couvent des Sœurs noires, à Termonde. Cet édifice fut construit vers 1495 ; il a été démoli au commencement de ce siècle ; il n'en reste plus aucune trace.

L'unique carreau que nous possédions constitue un rectangle à côtés égaux, mesurant environ quatorze centimètres, sur deux d'épaisseur, et destiné à former un assemblage par quatre. Son décor se compose de deux quarts de rosace et de deux segments, séparés par des lignes, se coupant à angle droit, traversant le champ en diagonale.

Ces fragments suffisent pour reconstituer l'ensemble du dessin, mais non la sentence flamande inscrite sur le cercle tracé autour de la rosace :

DIE DOOT IS SNEL..... SOE DOE DI WEL

Notre exemplaire ne conserve en effet qu'une inscription incomplète, puisqu'elle ne remplit que la moitié de la ligne circulaire. Elle présente cependant un sens achevé. D'un autre côté, une sentence identique est reproduite sur trois carreaux, provenant de Gand, et conservés au musée royal d'antiquités et d'armures à Bruxelles¹. Sauf des variantes très légères, ces carreaux sont parfaitement semblables à celui de Termonde. Ne faut-il pas en induire que le même texte était répété deux fois pour composer l'inscription circulaire. L'identité du dessin et de la sentence, la proximité des lieux de provenance, doivent faire admettre aussi que les quatre carreaux connus sortent d'un même atelier.

Un engobe orangé constitue les ornements et les lignes; les caractères graphiques sont gothiques et tracés en réserves dans le champ rouge-brun. Cette disposition des couleurs est celle qui se retrouve dans la majorité des pavements du moyen âge². La décoration varie à l'infini, empruntant ses motifs au règne animal ou végétal, mais, presque toujours, les briques sont bicolores; le dessin clair se détache sur un fond sombre, dont la gamme variée de l'ocre fournit les éléments. Sur certains carreaux les couleurs sont interverties. Le vert-émeraude ou le bleu remplace quelquefois le

¹ FÉTIS. — *Catalogue des collections de poteries et porcelaines du Musée d'antiquités et d'armures à Bruxelles*. N° 210, k. à m. — Le mauvais état des exemplaires et surtout leur encadrement défectueux, ont été la cause d'une erreur dans la lecture de l'inscription. Le carreau, trouvé à Termonde, ne permet pas de maintenir la restitution: *die doot is e(veich)*. Il faut aussi lire: *soe doedi...* et non: *soe doedo...*

² *The archaeological Journal*. Vol. III (1846), pp. 128 et 152.

rouge-brun. La combinaison de trois tons est très rare ¹.

Le carreau de Termonde présente un détail technique qu'il importe de noter : la couverte s'étend sur toutes ses faces et semble avoir été obtenue par immersion. Il est difficile de justifier ce procédé de fabrication, peu favorable à l'adhérence du ciment.

La parfaite conservation de notre carreau, qui ne présente aucune trace d'usure, peut faire supposer qu'il n'a pas servi au carrelage de l'aire d'une chapelle ou d'un cloître. Nous estimons plutôt que, rappelant les *azulejos*, il faisait partie du revêtement d'un mur du couvent.

Les nombreux carreaux vernissés que l'on trouve dans les musées, sont ordinairement anépigraphes. De rares spécimens portent soit des lettres ² ou des mots ³ isolés, soit le nom du céramiste ⁴, quelquefois un millésime ⁵, le nom du personnage représenté ⁶, ou l'explication du sujet.

Un carreau provenant de l'église ancienne du Val des écoliers à Mons, conserve des fragments d'une sentence latine ⁷. Le musée de la ville de Compiègne possède un carreau en terre, émaillé, du ^{xv}^e siècle, représentant un chien sur fond brun avec le mot : *clamavi* ⁸. Sur une plaque du musée de Bruxelles, vernie vert-émeraude, une femme ailée, nue, personnifie la force; derrière elle un lion et

¹ La collection de dessins de carreaux, réunie par le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, à Compiègne, fournit quelques exemples de ce triple mélange.

² V. GODART-FAULTRIER. — Inventaire du musée d'antiquités St Jean et Toussaint, (*à Angers*). N^{os} 2567-2576.

³ P. DE FARCY. — La céramique dans le Calvados. (Congrès archéologique de France. — L^e session, 1883) p. 368.

⁴ L. CLÉMENT DE RIS. — Musée du Louvre. — Notice des faïences françaises. — H. 1.

⁵ FÉTIS. — Loco cit. N^o 218, *e*.

⁶ Id. — id. — N^o 218, *f*.

⁷ Annales du Cercle archéologique de Mons. — T. XIX, planche en regard de la page 192, n^o 18.

⁸ Catalogue du musée Vivenel. N^o 3082.

une banderole avec le mot : *Starckhit* ¹. Un carreau découvert à Saint-Vivant (Côte-d'Or), et formant le quart d'un ensemble dont les trois autres parties n'ont pas été retrouvées, représente un vendangeur du xvi^e siècle, la hotte sur le dos, s'appuyant, pour transporter son fardeau, sur un long bâton. Vers le haut les trois mots : *à grant paine*, tracés en caractères gothiques, accompagnent le personnage. Quatre carreaux assemblés, provenant des fouilles pratiquées dans les ruines du château de Vergy en Bourgogne, reproduisent une scène complète renfermée entre deux cercles concentriques. Un veneur de la fin du xv^e siècle, armé d'un épieu, souffle dans un cornet de chasse. Devant lui son chien poursuit une biche, qui fuit précédée par un cerf. Dans le champ, des arbres et des fleurons simulent une forêt. Quatre feuillages d'ornement garnissent le centre et les coins extérieurs laissés vacants par la disposition principale. Une inscription, en caractères gothiques, entourant la composition, est ainsi conçue : *Vois Jehan toli le karementrant*. Comme M. Demay, qui communiqua les dessins de ces carreaux à la Société des Antiquaires de France, nous reculons devant l'interprétation de ce texte ².

M. de Caumont ³ signale l'existence, dans quelques églises du nord de la France, de dalles funéraires composées de carreaux, représentant le corps du défunt. Elles sont anépigraphe. Sept ou huit tombes, composées de la même façon et fabriquées au Molay, ont fait l'objet d'un intéressant article, que M. de Beaurepaire a publié dans le *Bulletin des Antiquaires de Normandie*. Plusieurs d'entre elles sont épigraphiques. D'autres monuments analogues, mais postérieurs, constituent simplement une inscription tumulaire, que n'a jamais accompagnée aucune effigie ⁴.

¹ FÉLIS. — Loco cit. N° 218, e.

² Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1877, pp. 81-83.

³ Abécédaire ou rudiment d'archéologie. — Architecture religieuse. — V^e éd. p. 507.

⁴ P. DE FARCY. — Loco cit. — p. 377.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1887.

La séance est ouverte à 1 heure,

Sont présents : MM. H. Hymans , président ; P. Génard , vice-président ; P. Henrard , secrétaire ; E. Gife , trésorier ; L. de Burbure , A. Henne , L. Delgeur , M. Rooses , J. Schadde , H. Wauwermans , membres titulaires ; Blomme , H. van Cuyck , Geerts , membres correspondants.

Se sont excusés : MM. E. Reusens , de Schoutheete de Tervarent , membres titulaires ; Oomen , Goemare , E. Matthieu , E. Soil , membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 6 février 1885 est lu et adopté.

En s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, M. E. Soil prie M. le secrétaire de bien vouloir le remplacer dans la lecture de son travail manuscrit, intitulé : *Un inventaire de 1527*, commencée à la dernière séance ; l'indisposition dont il souffre s'est aggravée à la suite de l'exploration près de Tournai de quelques tombes , probablement de l'époque franque , récemment mises à découvert.

M. E. Matthieu , qu'une légère indisposition a empêché également de se rendre à Anvers , nous confirme la mort de M. l'abbé Petit , curé de Baudour , membre honoraire de l'Académie , décédé le 19 février dernier.

M. Matthieu joint à sa lettre une courte notice biographique sur M. Petit et le discours qu'il a lu sur sa tombe.

Les usages de l'Académie n'étant pas d'imprimer dans les *Bulletins* les discours nécrologiques , M. E. Matthieu sera prié de fondre ensemble la notice et le discours pour être insérés au *Bulletin* comme notice.

M. le Ministre de l'agriculture . de l'industrie et du commerce transmet à l'Académie deux exemplaires de l'arrêté royal qui ouvre un 4^e concours pour la collation du legs

de 10,000 frs. , institué à perpétuité par le D^r Guimard , pour être remis tous les cinq ans à “ celui qui aura fait „ le meilleur ouvrage ou la meilleure invention pour améliorer la position matérielle ou intellectuelle de la classe „ ouvrière , en général et sans distinction. „ — Les ouvrages imprimés ou manuscrits écrits dans l'ordre d'idées indiqué par le testateur , le modèle ou le mémoire descriptif de l'invention concourant au même but , devront parvenir à M. le Ministre avant le 1^r juillet 1887.

M. Charles Sedgwick Minot , secrétaire de *Harvard Medical school* , de Boston , Massachusetts , États-Unis , prie l'Académie de faire connaître sommairement dans les publications que le fond établi par Mrs. Elisabeth Thompson , de Stamford , Connecticut , se monte actuellement à 25,000 livres st. Ce fond est destiné , non pas à être distribué au bénéfice d'une science particulière , mais des connaissances humaines en général. Les auteurs d'ouvrages qui croient pouvoir concourir sont priés de s'adresser au secrétaire susmentionné avant le mois de mai prochain.

La société archéologique de Bordeaux, fondée en 1873 , et qui a déjà publié deux beaux volumes , demande l'échange des publications. — Accordé.

Par une lettre du 10 février dernier , notre confrère M. Schadde nous a informé que la façade de la maison sise rue Haute , au coin de la rue de l'Étuve , que l'on disait devoir être démolie , restera intacte. Les bas-reliefs sont d'une parfaite conservation. La façade en bois d'une maison de la rue de l'Étuve , pour la conservation de laquelle des démarches avaient été faites , est malheureusement destinée à disparaître.

Un certain nombre de lettres d'invitation au congrès de la Fédération historique et archéologique de Belgique , qui s'ouvrira à Bruges le 22 août prochain , sont mises , avec des bulletins d'adhésion , à la disposition des membres qui n'en ont pas reçu directement.

L'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique a adressé le programme de concours pour

1888 de la classe des beaux-arts. Les questions sont les suivantes :

PREMIÈRE QUESTION.

Quelle était la composition instrumentale des bandes de musiciens employées par les magistrats des villes, par les souverains et par les corporations de métiers, principalement dans les provinces belges, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin de la domination espagnole? Quelle était le genre de musique qu'exécutaient ces bandes? Quelles sont les causes de la disparition presque totale des morceaux composés à leur usage? (*Médaille d'or de 1000 frs.*)

DEUXIÈME QUESTION.

Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. (*Médaille d'or de 800 frs.*)

TROISIÈME QUESTION.

Quelle influence ont exercée en France les sculpteurs belges nés depuis le XV^e siècle? Citer les œuvres qu'ils y ont laissées et les élèves qu'ils ont formés. (*Médaille d'or de 1000 frs.*)

QUATRIÈME QUESTION.

Déterminer les caractères de l'architecture flamande du XVI^e et du XVII^e siècle. Indiquer les édifices des Pays-Bas dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices. (*Médaille d'or de 1000 frs.*)

L'Académie a reçu :

- 1^o De M. le colonel Monier, son discours prononcé le 10 octobre 1886, à l'occasion du 30^e anniversaire du Cercle archéologique de Mons.

- 2^o De notre confrère, M. E. Matthieu, une brochure intitulée : *Les Écoles de Jodoigne au XII^e siècle.*
- 3^o De notre confrère M. le docteur J. van Raemdonck, deux brochures intitulées :
- a. *La première réduction de la grande carte de Flandre de Mercator ;*
 - b. *L'âge de la pierre à Rupelmonde. Le Pays de Waes peuplé à l'époque néolithique.*

Remerciements.

M. le secrétaire donne lecture de divers passages de : *Un inventaire de 1525*, par M. E. Soil. L'Académie décide que ce travail sera inséré dans les *Annales*.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

SÉANCE DU 5 JUIN 1887.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. H. Hymans, président ; P. Génard, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; L. de Burbure, A. Henne, L. Delgeur, J. Schadde, A. Wauwermans, membres titulaires ; Goemare, Soil, Baeckelmans, van Bastelaer, van Cuyck, Oomen, Blomme, membres correspondants ; Th. Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. Goovaerts, Reusens, membres titulaires ; Ant. Bamps, membre correspondant ; comte Fr. van der Straten-Ponthoz, membre honoraire.

Le procès-verbal de la séance du 3 avril dernier est lu et adopté.

M. le président informe l'assemblée de la perte regrettable que l'Académie a faite le 17 mai dernier du vénérable M. Alvin,

membre titulaire , conseiller et ancien président de l'Académie. M. le vice-président Génard a représenté la compagnie à ses funérailles. M. Ruelens sera prié d'écrire une courte notice nécrologique sur le défunt.

M. le président donne également lecture d'une lettre de M. le comte d'Arschot, informant l'Académie , au nom de sa grand'-mère , de la mort de M. le prince Guillaume de Looz-Corswarem , membre honoraire régnicole , décédé à Bruxelles le 7 mai dernier.

M. le secrétaire est chargé de transmettre à la famille l'expression des regrets de la compagnie.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance.

M. le ministre de l'agriculture , du commerce et de l'industrie informe qu'à la date du 10 mai, un arrêté royal accorde à l'Académie son subside annuel à l'occasion de la publication du t. I de la 4^e série des *Annales*.

M. le comte de Marsy , directeur de la *Société française d'archéologie* , adresse le programme du congrès archéologique de France qui doit avoir lieu du 23 juin au 2 juillet à Soissons et à Laon , et fait connaître que la compagnie du chemin de fer du Nord a accordé sur le réseau français une réduction de 50 % jusqu'à Soissons. — M. le général Wauwermans est nommé délégué de l'Académie au congrès français.

La Société des Sciences , des Arts et des Lettres du Hainaut envoie le programme de ses concours pour l'année 1887. La question d'histoire est la suivante : *Écrire l'histoire d'une des anciennes villes du Hainaut , excepté : Beaumont , Binche , Enghien , Fontaine-l'Évêque , Leuze , Perwez , Saint-Ghislain et Soignies , pour lesquelles il a été répondu.*

La Société d'Archéologie de Bruxelles annonce qu'elle vient de se fonder dans la capitale et adresse une circulaire indiquant le but qu'elle se propose d'atteindre. Elle demande l'appui de l'Académie pour l'aider dans ses efforts. M. le secrétaire l'assurera de la sympathie de la compagnie.

Après lecture des rapports de MM. Schuermans et C. de Borman sur le mémoire de M. Thys , intitulé : *le Chapitre*

de Notre-Dame de Tongres, l'assemblé en vote l'impression aux *Annales*. Le volume III de la 4^e série lui sera entièrement consacré. Ce volume contiendra 4 planches, dont deux seront exécutées aux frais de l'auteur.

Indépendamment des mémoires des sociétés avec lesquelles elle échange ses publications, l'Académie a reçu :

1^o De M. Eug. Soil, membre correspondant, un livre intitulé : *Potiers et Faïenciers tournaisiens*.

2^o De M. A. Mcfarland-Davis, de Salem, Massachusetts, États-Unis, une brochure : *A few additional Notes concerning Indian Games*. Salem 1887.

3^o De M. le Dr C. Bamps, une brochure intitulée : *Aperçu des découvertes d'antiquités antérieures à la domination romaine faites dans le Limbourg belge*.

Des remerciements seront adressés aux auteurs.

M. le secrétaire donne lecture de l'*Exposé des motifs* et de la proposition d'un projet de loi pour la *conservation des Monuments historiques*, rédigé par la commission nommée dans la séance du 5 décembre dernier. On décide que ces deux pièces seront imprimées dans le *Bulletin* pour être discutées dans la séance prochaine qui, par dérogation à l'article 42 des statuts, est fixée au 10 juillet, afin que le projet amendé puisse être imprimé assez tôt pour être distribué aux membres du Congrès de Bruges, fixé au 21 août.

M. le secrétaire donne lecture du prospectus de l'ouvrage *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*, par MM. Henri et Louis Siret, pour servir d'introduction à la visite à leurs collections, que ces messieurs ont obligeamment consenti à exposer et à expliquer en détail aux membres de l'Académie.

La séance suspendue à 2 heures est levée à 4 heures chez MM. Siret, après que M. le président les eut félicités et remerciés au nom de l'Académie.

Conservation des Monuments Historiques

PROPOSITION D'UN PROJET DE LOI

EXPOSÉ DES MOTIFS

Un arrêté royal du 16 août 1824, dont la plupart des dispositions sont implicitement abrogées par la Constitution, porte à son article 2 :

« L'on ne pourra élever ou bâtir de nouvelles églises ou de nouveaux édifices des inés à l'exercice du culte public, reconstruire ceux qui existent ou en changer l'ordonnance, sans avoir obtenu, préalablement, Notre consentement.

« Les administrations des églises devront simplement se borner aux réparations d'entretien nécessaires à la conservation des bâtiments. »

Malgré la généralité de ces termes, cet article ne peut, aujourd'hui du moins, s'entendre que des édifices appartenant à une administration publique.

C'est pour l'exécuter, en ce qui concerne les fabriques d'églises, et pour assurer, d'autre part « la conservation des monuments du pays, remarquables par leur antiquité. par les souvenirs qu'ils rappellent ou par leur importance sous le rapport de l'art » qu'un arrêté royal du 7 janvier 1835 institua la Commission royale des monuments, appelée à donner son avis à la demande du ministre de l'intérieur :

1^o Sur les réparations qu'exigent les monuments remarquables ci-dessus mentionnés ;

2^o « Sur les plans relatifs aux constructions et réparations des édifices mentionnés dans l'art. 2 de l'arrêté du 16 août 1824 et d'autres édifices publics. »

La loi communale du 30 mars 1836 exigea l'autorisation du Roi et l'avis de la Députation permanente (art. 76 8^o) pour « la démolition des monuments de l'antiquité existants dans la commune et les réparations à y faire, lorsque ces réparations sont de nature à changer le style ou le caractère des monuments. »

Un arrêté royal postérieur, du 30 mai 1860, établit dans chaque province des membres correspondants de la commission des monuments, chargés de coopérer aux travaux de celle-ci, et ordonna, entre autres, que tous les ans il y aurait à Bruxelles une réunion

générale de la commission royale des monuments et de ses membres correspondants.

Il n'y eut que six de ces réunions et l'on ne sait pourquoi cette disposition de l'arrêté organique, sans avoir été rapportée, est depuis lors restée lettre morte.

Des commissions provinciales se sont occupées de dresser un état des monuments remarquables, mais ces travaux sont demeurés sans suite et l'on en est toujours à se demander de quels monuments les membres des Commissions centrale et provinciale ont droit et devoir de s'occuper.

D'autre part l'art. 5 de l'arrêté de 1824 porte :

« L'on ne pourra également, sans Notre consentement, ou celui
» des autorités publiques que Nous trouverons bon de désigner à
» cet effet, détacher, emporter ou aliéner des objets d'art ou monu-
» ments historiques, placés dans les églises, de quelque nature
» qu'ils soient, ou en disposer en aucune manière, à moins qu'ils
» ne soient la propriété de particuliers ou de sociétés particulières. »

Jamais le Roi n'a, que nous sachions, désigné une autorité pour se substituer à lui dans l'exécution de cet article. Rien n'étant venu non plus limiter, ni classer les objets d'art ou monuments historiques, on en a conclu que les fabriques d'églises ne peuvent rien faire sans autorisation royale.

Il s'en est suivi que l'on lit fréquemment au *Moniteur* des arrêtés royaux autorisant ou approuvant des travaux qui ne dépassent pas la compétence d'un maçon de village et que dans le bulletin de la Commission royale des monuments fourmillent des *approbatur* pour des travaux qui ne méritent pas d'occuper l'attention. Ainsi, dans le dernier cahier du bulletin de la Commission royale des monuments, p. 345, on ne compte pas moins de neuf approbations pour des travaux de construction, d'agrandissement, d'amélioration ou de réparation de presbytères ruraux — Suivent alors des réparations à la toiture d'églises parfaitement insignifiantes, des constructions de sacristies, etc. Mais si, d'une part, l'on exagère les écritures, les lenteurs et les frais pour des niaiseries qui ne sont dignes ni de la Majesté Royale, ni d'une commission réunissant les hommes de talent les plus marquants du pays, d'autre part, afin d'échapper à la paperasserie administrative, les fabriques et les communes font à la dérobée des opérations qui mériteraient d'être contrôlées par des personnes s'intéressant spécialement aux questions d'art.

Comme toujours le but de l'arrêté de 1824, pour avoir été dépassé, est généralement manqué.

Il faut bien le dire du reste, l'arrêté de 1824 a introduit un système de centralisation contraire à nos traditions nationales, incompatible avec la liberté des communes et injustifiable au point de vue du bon sens.

Le bon sens se refuse à admettre que des personnes résidant presque toutes à Bruxelles, connaissent non seulement tous les grands monuments du pays, mais aussi les plus humbles et jusqu'au moindre objet mobilier qu'ils renferment, et qu'elles puissent en délibérer avec plus de compétence que ceux qui, sur les lieux, sont mieux que personne à même d'émettre une appréciation en connaissance de cause.

Les cercles archéologiques qui se sont formés partout démontrent du reste que partout on peut compter sur le concours d'hommes à la fois dévoués et intelligents.

Si l'on s'intéresse réellement à la conservation des monuments, il faut accepter ce concours pour répandre, jusque dans les campagnes les plus reculées, le respect de ce qui existe, le goût du beau pour ce qui est à faire. Le Danemark fournit sur ce terrain un exemple utile à suivre ¹.

A cette fin il faut que, dans chaque arrondissement au moins, les particuliers comme les administrateurs, trouvent une personne à qui s'adresser, qu'ils n'hésiteront pas à consulter parce qu'ils la connaissent, et à laquelle ils peuvent recourir sans frais et sans ennuyeuse correspondance.

Dans l'avant-projet en vingt-cinq articles on a tâché de formuler un ensemble de prescriptions qui, transformé en loi ou en règlement pour l'exécution de la loi, puisse utilement remplacer et l'arrêté royal du 16 août 1824 et le n° 8° de l'art. 76 de la loi communale et les arrêtés royaux instituant les commissions des monuments.

Comme en Danemark, ce projet tend à propager dans le pays entier le goût des monuments ou des choses anciennes. Pour inspirer confiance aux fabriques d'églises qui, plus que toutes autres administrations, ont à résoudre des questions d'art, tout en ne se composant souvent que de personnes étrangères à l'étude des arts, il serait bon peut-être de stipuler que l'un des deux membres appelés à représenter un arrondissement dans la commission provinciale sera toujours pris parmi le clergé. Aujourd'hui que des cours d'archéologie sont donnés dans tous les séminaires, on n'aura pas de peine à trouver dans chaque arrondissement au moins un ecclésiastique s'appliquant à développer les études archéologiques.

La composition de tous les congrès, de toutes les associations qui s'occupent de questions historiques, le prouve suffisamment.

En attribuant, sauf appel au Roi, juridiction définitive à la Députation permanente et à la commission provinciale, on hâte et facilite l'expédition d'une foule d'affaires de peu d'importance, et on débar-

¹ V. *La législation danoise etc.*, par le comte DE MARSY, *Bulletin monumental*, n° 6. 1878.

rasse l'administration centrale d'une paperasserie de pure forme. On rend par là même sérieux un contrôle qui, dans la plupart des cas, ne l'est pas du tout aujourd'hui; car on ne peut pas exiger que la commission centrale se déplace pour des vétilles; elle se décide donc ou d'après l'opinion d'un ou deux membres délégués pour aller voir, ou d'après l'avis d'une commission provinciale qui, n'ayant point de responsabilité, ne se donne pas elle-même beaucoup de peine pour s'éclairer.

Il est du reste absurde d'agir comme si les questions d'art et d'archéologie ne pouvaient être bien jugées qu'à Bruxelles, si éminents que soient d'ailleurs les commissaires appelés à les trancher. Il y a des monuments sur toute la surface du pays; ils ont été construits à une époque où l'on n'attendait pas une inspiration centrale; aussi ont-ils tous un caractère original et il ne faut pas être grand connaisseur pour savoir qu'à la même époque, un même art, l'art ogival, par exemple, avait aux bords de la Meuse d'autres caractères qu'aux rives de l'Escaut: en Campine une toute autre physionomie que dans le Hainaut, et ainsi de suite. Il est naturel que les habitants de chaque province aient conservé quelque chose des traditions anciennes; les plus instruits connaissent en fait de détails historiques locaux une foule de circonstances ignorées des hommes même les plus savants des autres parties du pays.

Développer l'initiative individuelle doit être la grande préoccupation du législateur, il n'y arrivera qu'en laissant une grande latitude aux études locales et en leur assignant ainsi un but utile.

C'est pour tenir compte de ces observations qu'il a fallu s'écarter beaucoup du projet français, adapté à une organisation administrative toute différente, et immolant impitoyablement la vie locale à la centralisation la plus outrée.

PROJET DE LOI.

ART. 1. — Il y a, dans chaque province, une commission des monuments, composée de neuf membres au moins et de quinze au plus.

ART. 2. — Ils sont nommés par le Roi parmi les artistes et les archéologues habitant la province, et de manière que chaque arrondissement judiciaire y compte au moins deux représentants.

ART. 3. — Les nominations sont faites à vie. Toutefois le membre qui, durant un an, aura cessé d'assister aux séances ou n'habitera plus la province sera de plein droit réputé démissionnaire.

ART. 4. — La commission est présidée par le gouverneur de la province.

Un employé, désigné par celui-ci, est chargé des écritures et peut faire fonction de secrétaire.

ART. 5. — La commission choisit parmi ses membres un vice-président. Elle se réunit au moins une fois chaque mois.

ART. 6. — Chaque année, dans la séance de décembre, elle choisit dans son sein un délégué et un délégué suppléant pour la représenter à la commission centrale des monuments

ART. 7. — Celle-ci, formée des neuf délégués provinciaux, est présidée par le ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions. Elle a, de plus, deux vice-présidents et un secrétaire nommés par le Roi.

ART. 8. — Elle se réunit au moins une fois chaque mois.

ART. 9. — Toutes ces fonctions sont gratuites. Il n'est alloué que des frais de déplacement d'après des règles et un tarif à arrêter par le ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions.

ART. 9^{bis}. — Les commissions veillent à la conservation et à l'entretien de tous objets mobiliers ou immobiliers intéressants au point de vue de l'art ou de l'histoire.

Elles s'assurent aussi que les mesures nécessaires sont prises pour la conservation des archives communales.

ART. 10. — Les commissions provinciales dresseront, chacune pour sa province, un état général :

1° Des édifices et des monuments publics qu'il importe de conserver à raison de la valeur qu'ils présentent au point de vue de l'art ou de l'histoire ;

2° Des propriétés privées qui se trouvent dans le même cas ;

3° Des objets mobiliers d'art ou d'antiquité appartenant à des communes ou à des établissements publics.

ART. 11. — Cet état sera divisé en deux classes ; la première ne comprendra que les édifices, monuments ou autres objets dont la conservation, à raison de leur importance, intéresse la nation entière.

ART. 12. — L'état sera soumis à l'examen de la commission centrale, et modifié, s'il y a lieu, d'après ses observations.

ART. 13. — Il en sera adressé ensuite des extraits aux propriétaires ou administrateurs intéressés avec prière de faire connaître leurs observations.

ART. 14. — Les provinces, communes, fabriques d'églises et autres établissements publics, réclameront, s'il y a lieu, dans le délai de six mois de la notification de ces extraits, contre le classement des objets qui leur appartiennent.

ART. 15. — Passé ce délai, le ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions arrêtera définitivement, après avoir pris l'avis de la commission centrale, les listes d'objets classés.

ART. 16. — Un exemplaire des listes relatives à la province sera

déposé au greffe du gouvernement provincial où chacun pourra en prendre connaissance sans déplacement.

La même procédure sera suivie pour toute modification à apporter aux listes, soit par simple changement de classement, soit par ajoute d'objets nouvellement proposés, soit par retranchement d'autres qui ne mériteraient plus d'y figurer.

ART. 17. — Les objets classés, appartenant à des administrations publiques seront inaliénables et imprescriptibles.

Les objets appartenant à des particuliers, pour la restauration desquels une administration publique aura accordé des subsides, par application de l'art. 20, ne pourront plus être démolis ni modifiés sans l'autorisation de cette administration et conformément aux conditions acceptées avec les subsides.

ART. 18. — Pour tout ce qui est propriété publique, mobilière ou immobilière, aucune aliénation, aucun changement de destination, aucun travail de modification ou de restauration ne pourra se faire sans que les projets de convention y relatifs aient été examinés par la commission provinciale et, sur son avis, approuvés : 1^o par la Députation permanente du Conseil provincial, s'il s'agit d'objets portés dans la deuxième classe ; 2^o par le Roi, sur avis de la Députation permanente et de la commission centrale, s'il s'agit de monuments de première classe.

ART. 19. — Les intéressés pourront se pourvoir devant la commission centrale contre tout avis émis par la commission provinciale et devant le Roi, contre toute décision prise par la Députation permanente.

ART. 20. — Pour ce qui est du domaine privé, chaque commission s'efforcera d'en faire apprécier le mérite et soigner la conservation par les propriétaires eux-mêmes.

Elle proposera, s'il y a lieu, de faire allouer par la commune, la Province ou l'État, des primes d'entretien ou de restauration.

ART. 21. — Chacune de ces autorités pourra être autorisée par le Roi à poursuivre l'expropriation pour cause d'utilité publique, des monuments qu'il semblera impossible de sauver autrement de la destruction.

ART. 22. — Si des objets mobiliers, classés et appartenant à une administration publique, deviennent inutiles ou peuvent avantageusement être remplacés, les Commissions veilleront à ce qu'ils soient de préférence cédés ou vendus à un musée public.

ART. 23. — Les servitudes d'alignement et autres qui pourraient causer la dégradation des monuments ne sont pas applicables aux immeubles classés.

ART. 24. — Toute convention faite contrairement aux dispositions des art. 17 et 18 sera nulle.

La nullité en sera prononcée par la Députation permanente ou par le Roi d'après les distinctions admises par ces articles.

ART. 25. — Quiconque aura, de mauvaise foi, conclu ou exécuté une convention ainsi annulée sera passible des peines portées en l'art. 526 C. P. ¹.

RAPPORTS SUR UN MÉMOIRE DE M. THYS

INTITULÉ :

LE CHAPITRE DE NOTRE-DAME A TONGRES,

Le soussigné a déjà eu occasion, pour un chapitre de ce travail, couronné à la Société littéraire des Mélophiles de Hasselt, de rendre compte de la science et de la patience à recueillir les anciens documents de sa ville natale, dont font preuve les différentes publications de M. Thys, membre de l'Académie d'archéologie.

Ce chapitre détaché et publié à part concernait les écolâtres du chapitre de Tongres et, à lui seul, constituait une monographie des plus intéressantes.

L'Académie d'archéologie a à se féliciter de posséder une œuvre aussi complète que celle qui lui est soumise, et je ne puis qu'en proposer la publication.

Dans une note à part, j'ai soumis à l'auteur quelques critiques de détail, auxquelles il jugera sans doute convenable de donner suite, notamment par des indications complémentaires sur certains points controversés et présentés comme certains. Je m'en réfère à sa décision, ne voulant pas ériger mes légères critiques en objections.

¹ Emprisonnement de 8 jours à un an, amende de 26 à 500 fr. quiconque aura détruit, abattu, mutilé ou dégradé des monuments, statues, tableaux, etc.

Sous cette réserve, je propose l'impression dans les mémoires de l'Académie du savant travail de M. Thys.

H. SCHUERMANS.

Je me rallie avec empressement aux conclusions formulées par M. le premier président Schuermans. Le savant mémoire présenté à l'Académie par M. Ch. Thys constitue plus et mieux qu'une histoire du chapitre de Notre-Dame à Tongres. Bien que l'auteur s'en défende modestement dans sa préface, c'est l'histoire complète de sa ville natale qu'il a voulu retracer.

A part ses institutions, qui ne pouvaient naturellement trouver place ici, il n'est pas un événement de quelque importance qui n'ait fait l'objet des investigations de l'auteur et qu'il ne soit parvenu à mettre en pleine lumière. Les moindres détails de l'histoire du chapitre sont relevés, heureusement groupés et exposés, comme il le dit, d'une manière consciencieuse et impartiale.

Est-ce à dire que dans cette étude tout soit parfait? M. Thys lui-même est certainement le premier à ne pas le croire. Dans ce fouillis de noms et de dates qu'il a fallu mettre en œuvre pour écrire la biographie des chanoines et des dignitaires du chapitre, il était pour ainsi dire impossible de ne pas tomber dans quelque inexactitude. Nous en avons relevé un certain nombre que nous avons signalées à l'auteur et qu'il s'empressera sans doute de faire disparaître.

Parfois on souhaiterait un peu plus de critique. C'est ainsi que M. Thys en est encore à placer à Lowaige un hypothétique *Lagium*, qui n'a jamais existé et dont feu M. Ch. Grandgagnage a fait, depuis longtemps, bonne justice. C'est ainsi encore que le fameux capitaine liégeois Jean de Hornes, dit le Sauvage (*de Wilde*), est encore désigné par M. Thys sous le nom défiguré de Jean de Ville, sous lequel on l'a longtemps méconnu.

Ces légères observations n'atténuent en rien la portée de mes conclusions et je persiste à croire que la publication du *Chapitre de Notre-Dame à Tongres* fera honneur aux travaux de l'Académie.

C. DE BORMAN.

A qui doit-on attribuer les enluminures du livre d'heures de Jeanne la Folle ?

NOTE DE M. J. DESTRÉE,

conservateur adjoint au Musée Royal d'antiquités et armures de Bruxelles.

Depuis de longs mois j'avais multiplié les recherches pour arriver à connaître l'auteur des enluminures du Petit livre de Hennessy, connu également sous le nom de livre d'Heures de Jeanne la Folle, et je me heurtais toujours à des difficultés de plusieurs sortes et, pour n'en citer qu'une seule et la première, la détermination de l'époque.

Je savais qu'il avait des points communs avec le Grimani ; mais le célèbre ms. de la Bibliothèque S^t Marc me semblait antérieur. Bref le costume m'y désignait une œuvre remontant à 1520 ou à 1525 environ.

A quel auteur pouvais-je l'attribuer avec quelque vraisemblance ? J'examinai les données que me fournissait le livre lui-même — Il avait été fait à Bruges : l'architecture, la représentation d'un tournoi célèbre, la reproduction d'une place historique, tout venait confirmer cette opinion. — Je ne suis pas l'auteur de ces constatations ; elles ont été faites à diverses reprises et depuis plusieurs années.

Œuvre de mérite, ce livre n'avait pu être orné que par des enlumineurs de grand talent. Dans sa *Description des Pays-Bas*, Guichardin cite, entre autres miniaturistes de cette époque : Simon, Lancelot, Gérard “ tous trois vivant à Bruges. ” Consultant ensuite les nombreux documents publiés par James Weale dans le *Beffroi*, j'y vis la longue carrière et la valeur de maître Simon attestées par des preuves nombreuses. Quant

à Gérard et à Lancelot, mes recherches ont été pour ainsi dire infructueuses.

J'inclinai donc à reconnaître dans Simon Bening un des auteurs de plusieurs belles pages du précieux manuscrit de la Bibliothèque royale. Du reste j'avais un argument des plus sérieux à l'appui de ma thèse.

François de Hollande, dont le manuscrit a été reproduit par M. de Rascinzki dans son ouvrage sur les arts en Portugal, a porté sur Simon Bening un jugement que je trouvai parfaitement applicable à l'auteur de plusieurs pages.

Je cite le texte : “ *Maître Simon de Bruges, parmi les Flamands, fut le plus gracieux coloriste et celui qui fit le mieux les arbres et les lointains.* „ Apparemment l'auteur de cette appréciation connaissait des œuvres de l'enlumineur brugeois, car je crois qu'il eût été difficile de s'exprimer dans des termes plus conformes à la vérité.

Il me restait toutefois à découvrir une preuve d'un caractère plus décisif. Je la demandai à l'artiste lui-même. M. Weale a décrit dans le *Beffroi* une page enluminée d'un missel de Dixmude exécutée en 1530 par Simon de Bruges.

Cette enluminure représente Jésus-Christ attaché sur la croix. La Mère de Dieu, à droite, dans l'attitude d'une profonde douleur et les yeux baissés vers la terre. St.-Jean, les bras croisés sur la poitrine, considère l'Homme-Dieu qui va mourir.

J'allai étudier le document sur place et j'acquis la certitude que l'exécution et l'esprit de la composition donnaient raison à mon hypothèse. De retour à Bruxelles, je constatai l'identité presque matérielle de l'œuvre de Dixmude avec une des pages du livre d'heures.

Je voulus dissiper les derniers doutes. J'obtins, grâce à l'obligeance de M. Feys, échevin, la faveur de confronter le Missel avec le livre d'heures. MM. les conservateurs Hymans et Ruelens consentirent de très bonne grâce à refaire à leur tour cette confrontation et c'est pour vous donner l'occasion de contrôler mes conclusions que j'ai pris la liberté de soumettre à l'Académie deux photographies.

Je ferai observer que la petite photographie donne l'image renversée ; quant à la grande épreuve elle ne reproduit pas le ciel bleu strié de rouge ; la robe de la Vierge dans les deux originaux est d'un bleu foncé. Les plus grandes analogies, je dirai plutôt la répétition du motif principal est extrêmement frappante sans être ni matérielle ni brutale. Cette circonstance doit être notée pour que l'idée d'une imitation soit écartée. Du reste, il suffirait de comparer ces deux pages pour constater que le procédé du peintre est identique de part et d'autre.

Il y a des variantes dans les fonds, mais c'est la même imagination qui se manifeste de part et d'autre.

Je n'insisterai pas sur l'identité des sujets ; je me réserve de présenter sous peu, avec tous les développements qu'il comporte, un travail sur les auteurs du Grimani et des livres de même provenance.

La parenté du Grimani et du Hennessy a été reconnue par des juges autorisés. De retour d'un voyage d'Italie, M. Hymans l'avait déjà constatée. Simon Bening a dû collaborer vraisemblablement dans la première partie de sa carrière († 1547) au célèbre Bréviaire. — Son père Alexandre, lui aussi, était enlumineur ; il avait épousé une van der Goes et y a peut-être collaboré ¹. L'alliance que je viens de mentionner a son importance. En effet, l'auteur précité, M. A. Wauters et d'autres y ont reconnu l'influence du grand artiste flamand Hugo van der Goes.

On a constaté dans le manuscrit de Hennessy des réminiscences de l'art italien ; Léonard dans sa *Cène*, Raphaël dans ses *Prophètes* y ont été traduits plus ou moins heureusement.

Or dans la carrière de Bening il y a deux interruptions de deux ans qui expliqueraient assez aisément l'hypothèse d'un voyage en Italie. — Quant aux autres collaborateurs,

¹ Je crois devoir faire *certaines* réserves au sujet de la collaboration de van der Goes. — D'abord on connaît fort peu d'œuvres de ce maître et puis, n'y a-t-il pas lieu de croire que les enlumineurs se sont souvent inspirés d'œuvres de peintres connus.

je suis sans renseignements. On arriverait à désigner de ci de là la main délicate de Liévine, la fille si habile de notre maître ; mais je m'arrête pour ne pas entrer dans le monde des conjectures.

NÉCROLOGIE.

LOUIS-ALPHONSE-JOSEPH PETIT,

MEMBRE HONORAIRE.

Louis-Alphonse-Joseph Petit, curé de Baudour, membre effectif du Cercle archéologique de Mons, membre honoraire de l'Académie d'archéologie de Belgique, etc., est décédé à Baudour le 19 février 1887.

Né à Peruwelz, le 14 octobre 1813, d'une famille des plus honorables, il entra, après de solides études humanitaires, au séminaire de Tournai et fut ordonné prêtre le 22 septembre 1838. Dès l'année précédente, la maturité de son esprit et ses aptitudes l'avaient désigné à ses supérieurs pour occuper une chaire de professeur au petit séminaire de Bonne-Espérance. Sa santé ne lui permit pas longtemps de se consacrer à l'enseignement, son amour excessif du travail réclamait une diversion dans le ministère actif; en 1842, il fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-Jean à Tournai; en 1846, il fut promu à la cure d'Hertain, puis en 1851 de Ladeuze, et enfin en 1856, de Baudour.

L'abbé Petit possédait à un haut degré les vertus nécessaires pour le ministère sacerdotal; c'était un prêtre zélé, dévoué et d'une inépuisable charité. Il joignait à ces qualités un ardent amour pour l'étude. Ses goûts l'amènèrent à consacrer ses loisirs aux recherches historiques et archéologiques;

il s'attacha spécialement à faire revivre les annales de villes et de communes du Hainaut.

Comme début, il fit paraître, en 1861, une monographie de la commune de Baudour; malgré certaines imperfections, ce premier travail révèle chez son auteur un esprit patient d'investigations et des connaissances sérieuses. Depuis cette date, l'abbé Petit n'a pour ainsi dire pas laissé écouler une année sans produire une étude sur une localité ou une institution de l'ancien Hainaut. On lui doit l'histoire des villes de Peruwelz, de Saint-Ghislain, de Chièvres et de Leuze et des notices sur plus de cinquante villages de cette province.

Ses travaux lui donnent une place marquante parmi les historiens les plus féconds de notre pays; ils accusent beaucoup de recherches, spécialement dans les dépôts d'archives de l'État et des communes; ils sont généralement d'une lecture agréable. On pourra reprocher, il est vrai, à l'abbé Petit, de n'avoir écarté que faiblement les récits légendaires et fabuleux dont nos anciens chroniqueurs ont rempli les annales du Hainaut, mais notre collègue n'aimait pas à dépouiller complètement notre histoire de ses côtés poétiques. Il trouvait une saveur pleine d'attraits dans les chroniques naïves du bon moine franciscain Jacques de Guyse.

Les publications de l'abbé Petit lui valurent son admission, dès le 5 janvier 1862, comme membre effectif du Cercle archéologique de Mons; en 1867, l'Académie d'archéologie de Belgique lui conféra le titre de correspondant et le 16 novembre 1871, celui de membre honoraire. D'autres sociétés savantes de notre pays l'admirent également en qualité de membre effectif ou correspondant.

La société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut se plut à distinguer les travaux de l'abbé Petit, en lui décernant à quatre reprises différentes des récompenses honorifiques.

L'abbé Petit a pris une large part au mouvement qui pousse notre époque vers les investigations historiques. Aussi accueillit-il avec bonheur le projet formulé par

l'Académie d'archéologie d'organiser une fédération entre les associations fondées sur les divers points de l'ancienne Belgique en vue d'étudier son passé. Il participa aux travaux du congrès d'Anvers.

Les funérailles de l'abbé Petit ont eu lieu le 22 février, au milieu d'une affluence considérable. M. Ponceau, curé-doyen de Lens, a prononcé son éloge funèbre; M. Devillers, au nom du Cercle archéologique de Mons, et M. Matthieu, au nom de l'Académie d'archéologie, ont rappelé les titres scientifiques du défunt.

E. MATTHIEU.

PUBLICATIONS

DE

L'ABBÉ L. - A. - J. PETIT.

- 1861.** 1. *Recherches historiques sur le village de Baudour.* Boussu, L. Bailly. In-12° de 231 pp.
- 1862.** 2. *Pièces détachées sur Belœil.* 5 pp. in 8° dans Annales du Cercle archéologique de Mons, t. III.
- 1863.** 3. *La maison hospitalière d'Hautrages.* 29 pp. et 2 planches. (Mêmes Annales, t. IV.)
4. *Notices sur des édifices religieux du Hainaut.* Mêmes Annales, t. VI, IX, XI et XV.
- Elles comprennent :
- 1865.** 1. Ancienne chapelle du Vieux-Leuze. — 2. Église d'Hensies ; — 3. de Lens, — 4. de Quaregnon, — 5. de Villerot, — 6. d'Hautrages, — 7. d'Aulnois, — 8. de Baudour, — 9. de Tertre, — 10. de Wamuel. — (22 pp. et 2 planches).
- 1869.** 11. Église de Hainin, — 12. de Neufmaisons, — 13. de Montignies-lez-Lens. (8 pp.)
- 1873.** 14. Église et chapelle sépulcrale de Boussu. (12 pp.)
- 1878.** 15. Église de Jurbise, — 16. de Chaussée Notre-Dame, — 17. de Louvignies, — 18. de Masnuy-Saint-Pierre, — 19. de Masnuy-Saint-Jean. (8 pp.)
- 1888-89.** 5. *Notices sur des localités du Hainaut.* (Bulletins du Cercle archéologique de Mons, 2^e série) 80 pages.

1867. 6. *Pommerœul, Ville et Burbant.* (Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, t. XXI).
 1868. 7. *Notice historique sur Belœil.* 35 pp. avec pl. (Annales du Cercle archéologique de Mons, t. VII.)
 1869. 8. *Notice sur le village et la procession de Wasmes.* 18 pp. avec pl. (Mêmes Annales, t. VIII.)
 1869. 9. *Notice sur le village de Ghlin.* 48 pp. avec planches. (Mêmes Annales, t. IX.)
 1871. 10. *Chapelle et ancien hôpital d'Hautrages appelés communément l'Hôpital.* 11 pp. (Mêmes Annales, t. X.)
 1871. 11. *Histoire civile et religieuse de la ville de Peruwelz, Hainaut.* Mons, Dequesne-Masquillier. 121 pages. Publiée dans les Mémoires et publications de la société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, 3^e série, t. VI).
 1872. 12. *Histoire civile et religieuse de la ville de Saint-Ghislain.* Mons, Dequesne-Masquillier. 178 pp. Publiée dans les Mémoires précités, 3^e série, t. VII.)
 1873. 13. *Des conséquences funestes de l'ivrognerie pour l'individu qui s'y livre comme pour la société, et moyens préventifs et répressifs les plus propres à extirper ce vice ou tout au moins à en arrêter l'extension. Mémoire qui a obtenu la mention honorable au concours de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut, de 1872.* Mons, Dequesne-Masquillier, 80 pp.
 1873. 14. *Église de Cordes.* (Annales du Cercle arch. de Mons, t. XI).
 1875. 15. *Les communes du canton de Peruwelz.* 77 pp. (Mêmes Annales, t. XII).
 1880. 16. *Les communes du canton de Quevaucamps.* 137 pp. (Mêmes Annales, t. XVI.)
 1880. 17. *Histoire de la ville de Chièvres.* Anvers, J. Plasky, 210 pp. Publiée dans les Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique, 3^e série, t. VI.
 1882. 18. *Découverte à Chièvres.* (Bulletin du Cercle archéologique de Mons, 4^e série).
 1887. 19. *Histoire civile et religieuse de la ville de Leuze en Hainaut,* Mémoire qui a obtenu la médaille d'or au concours de la Société des sciences, des arts et des lettres de Hainaut. Mons, Dequesne-Masquillier, in-8^o de 466. Imprimé dans les Mémoires et publications de cette société, 4^e série, t. IX.
- En outre l'abbé Petit laisse deux manuscrits intitulés : *Les communes du canton de Chièvres* ; — *Les communes du canton de Lens*, dont le Cercle archéologique de Mons va entreprendre la publication. Il a recueilli pour cette société les épitaphes et inscriptions qui existent dans ces deux cantons.

SÉANCE DU 10 JUILLET 1887.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. H. Hymans, président; P. Génard, vice-président; P. Henrard, secrétaire; E. Gife, trésorier; L. Delgeur, Goovaerts, Schadde, de Schoutheete de Tervarent, L. de Burbure, Rooses, H. Wauwermans, Bequet, membres titulaires; MM. A. Blomme, H. van Cuyck, Goemare, membres correspondants; MM. le comte van der Straten-Ponthoz et Smekens, membres honoraires.

M. le marquis de Nadaillac, présenté par M. Bequet, assiste à la séance.

Se sont excusés : MM. de Ceuleneere, A. Henne, membres titulaires; Ant. Bamps, membre correspondant.

Dans la lettre adressée par ce dernier au secrétaire, il dit que, dans les fouilles qui se continuent à Neerhaeren et dont il a déjà plusieurs fois entretenu la compagnie, on a trouvé un cachet et une bague en bronze avec intaille ainsi que 21 pièces de monnaie, grands, moyens et petits bronzes; ces monnaies, du haut empire, sont un *Marc-Aurèle* et une *Faustina*, deux grands bronzes, puis interruption jusqu'à Constantin. Viennent ensuite un *Licinius*, grand bronze, et trois Valentinien petits bronzes. Une petite villa a encore été découverte à environ 200 m. à l'ouest de la première.

L'Académie a reçu de M. le major retraité Dejardin un nouveau supplément à ses cartes et plans d'Anvers et de la province. L'Académie décide que ce travail sera inséré dans les *Annales*, 3^{me} et 4^{me} livraison de cette année.

Sur la proposition de M. le président, une lettre de remerciements sera adressée à MM. Siret qui nous ont si obligeamment fait les honneurs de leur remarquable collection d'objets préhistoriques recueillis en Espagne.

Le bureau informe l'assemblée qu'une élection aura lieu prochainement pour remplacer deux membres titulaires dé-

cédés : MM. Alvin et Fétis, et nommer cinq membres correspondants ; il rappelle le § 3 de l'art. 9 des statuts.

M. H. Hymans, président annuel, est nommé délégué de l'Académie au Congrès de la Fédération archéologique et historique qui se tiendra cette année le 22 août et jours suivants à Bruges.

M. le général H. Wauwermans lit son rapport sur le Congrès archéologique de Soissons et Laon de la Société archéologique française.

La discussion est ouverte sur l'avant-projet de loi pour la conservation des monuments historiques.

Après une longue discussion, à laquelle prennent part la plus grande partie des membres, les changements de rédaction ci-dessous sont votés successivement.

1) EXPOSÉ DES MOTIFS. Page 255 du *Bulletin*, ligne 1 à 7, au lieu de Le bon sens etc., lire :

Il n'y a pas dans notre pays que des grands monuments connus de tous ; il en est d'humbles, comme il est aussi des objets mobiliers qu'apprécient mieux ceux qui sont sur les lieux et dont il leur est plus facile de délibérer en connaissance de cause.

Page 256, ligne 9 et suivantes, au lieu de : Il est du reste.... lire :

Or il est des questions d'art et d'archéologie qui ne peuvent être tranchées par n'importe quel membre, si éminent qu'il soit d'ailleurs, d'une commission étrangère à la localité. Les monuments élevés sur toute la surface du pays ont été.

2^o. PROJET DE LOI.

Art. 3, ligne 2, au lieu de deux ans. lire, un an.

Art 4, 2^{me} § ; lire :

Elle élit un secrétaire, qui aura à sa disposition un employé, chargé des écritures, désigné par le gouverneur.

Art. 5, ligne 2, supprimer : au moins.

Art. 7 devient le § 2 de l'art. 6. Sa rédaction devient ainsi qu'il suit :

Celle ci formée des neuf délégués provinciaux et de six membres nommés par le Roi, est dirigée par le ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions. Elle nomme dans son sein deux vice présidents et un secrétaire. Un ou plusieurs employés du gouvernement sont mis à la disposition de ce dernier.

Art. 8 devient art. 7 :

La commission centrale se réunit.

Art. 9 devient art. 8 :

Toutes les fonctions sont gratuites, sauf celle de secrétaire. Il est alloué des frais.

Art. 9^{bis} devient art. 9 : Le dernier mot de l'article : communales est remplacé par : locales.

Art. 17. Suppression du § 2.

Art. 18 devient le § 2 de l'art. 17 et commence par les mots :

Aucune aliénation.....

Art. 19 devient art. 18.

Art. 20 devient art. 19 et est complété par le § suivant :

Les objets, pour la restauration desquels une de ces administrations aura accordé des subsides, ne peuvent plus être démolis ni modifiés sans l'autorisation de cette administration et conformément aux conditions acceptées avec les subsides.

Art. 21 devient art. 20.

Art. 22 devient art. 21, ainsi conçu :

Les commissions veilleront à ce que les objets mobiliers classés, appartenant à une administration publique et devenus inutiles à celle-ci, ne soient vendus ou cédés qu'à un musée du pays

Art. 23 devient art. 22.

Art. 24 devient art. 23 ainsi conçu :

Toute convention faite contrairement aux dispositions des art. 19 et 21 sera nulle.

Art. 25 devient 24.

Un article transitoire est ajouté au projet :

ARTICLE TRANSITOIRE

Les dispositions qui précèdent ne portent aucun préjudice aux fonctions occupées aujourd'hui par les membres effectifs ou correspondants de la commission royale des monuments actuelle.

La séance est levée à 4 1/2 heures.

Le Congrès d'archéologie de France à Soissons et à Laon en 1887

PAR M. LE GÉNÉRAL WAUWERMANS.

MESSIEURS ,

L'Académie d'archéologie m'a prié de la représenter au Congrès d'archéologie de France, dont la session s'ouvrait à Soissons le 23 juin 1887, et je me suis rendu avec d'autant plus d'empressement à son invitation, qu'il me paraissait intéressant d'étudier l'organisme de ces congrès français, dans un intérêt d'avenir pour la Fédération des sociétés d'archéologie que nous avons fondée en Belgique. En exécution du mandat que vous m'avez fait l'honneur de me conférer, je me fais un devoir de vous présenter un rapport sur ma mission.

En 1834, M. Narcisse de Caumont fonda à Caen la *Société d'archéologie*, dont il dirigea les travaux jusqu'à sa mort en 1872, avec l'éclat que chacun connaît. Il fut d'abord remplacé par M. de Cougny, puis, en 1874, par M. Léon Palustre, et enfin, en 1884, notre confrère M. le comte de Marsy prit la direction de cette société.

Sous beaucoup de rapports, cette association ressemble à notre Académie; elle est dirigée par un conseil de 40 membres élus pour deux ans, mais en réalité permanent, car ces membres sont rééligibles et le plus ordinairement réélus. Ce conseil s'adjoint des *membres correspondants étrangers*.

La Société se compose en outre d'environ 1200 membres français ou étrangers, qui, au prix d'une modique souscription de 10 fr., ont droit aux publications de la Société

et contribuent à lui assurer le revenu nécessaire à son existence et au développement de ses travaux.

Le bureau de la Société est actuellement composé comme suit :

M. le comte de Marsy, directeur-président.

MM. Jules de Laurière, }
Eugène Beaurepaire, } Secrétaires généraux.

M. Louis Gaugain, trésorier général.

M. Georges Bouet, archiviste.

MM. Paul de Fontenilles, }
le comte Adolphe de Dion, } Inspecteurs
le comte Georges de Soultrait. } généraux.

La Société d'archéologie organise successivement des congrès dans toutes les parties de la France, avec le concours des sociétés d'archéologie locales, pour appeler l'attention des populations et du gouvernement sur l'importance des monuments historiques nationaux. Des inspecteurs départementaux la secondent pour l'organisation de ces congrès. Je ne puis faire mieux, pour vous faire apprécier l'importance de son œuvre, que de vous donner un extrait de la notice qui a été distribuée aux membres du congrès.

« La Société française d'archéologie, aux termes de ses statuts, a pour but de faire le dénombrement complet des monuments français, de les décrire, de les classer dans un ordre chronologique et de publier des documents sur la statistique monumentale de France dans un Bulletin périodique.

« Elle fait des efforts : 1° pour empêcher la destruction des anciens édifices et les dégradations qui résultent de restaurations mal entendues ; 2° pour obtenir le dénombrement et la conservation des objets d'antiquité et des pièces manuscrites qui intéressent l'histoire.

« La Société fait auprès du gouvernement les démarches qu'elle juge convenables pour arriver à ce but et provoque la création de musées d'antiquités dans les chefs-lieux des départements et les principales villes de France.....

» M. de Caumont écrivait en tête de son programme, lors

„ de sa fondation, ces lignes auxquelles, après cinquante ans,
„ il n'y a rien à changer :

„ Malgré les efforts de tous les hommes éclairés et les amis
„ des arts, le vandalisme continue d'exercer ses ravages ; de
„ tous côtés l'affligeant spectacle de la destruction vient frap-
„ per les regards. Afin de conserver nos monuments natio-
„ naux, le gouvernement a créé, il y a trois ans, une admi-
„ nistration composée de personnes les plus capables de veiller,
„ par amour de l'art, à leur conservation et cette nouvelle
„ institution a déjà rendu de grands services.

„ Cependant il ne faut pas se le dissimuler, l'époque ac-
„ tuelle exige la réunion de tous les efforts individuels pour
„ réagir contre le vandalisme ; ce n'est pas seulement à quel-
„ ques hommes influents à prendre nos anciens édifices sous
„ leur protection, c'est à la population éclairée de toute la
„ France à s'opposer aux destructions qui désolent nos pro-
„ vines.

„ Voilà, ajoutait avec raison M. de Beaurepaire dans sa
„ notice sur M. de Caumont, l'idée juste et féconde qui prési-
„ da à la formation de la Société ; c'est celle qui légitime son
„ action et assure son succès.

„ Chaque année la Société tient un congrès archéologique
„ d'une durée moyenne de huit jours, dans une ou plusieurs
„ villes de France désignées d'avance, et auquel sont conviés
„ tous les membres de la Société et les archéologues de la
„ région. Cette session comprend des séances consacrées à
„ l'étude des questions archéologiques et des excursions per-
„ mettant d'examiner les monuments les plus intéressants.....

„ La Société décerne chaque année, à titre de récom-
„ pense et d'encouragement, un certain nombre de mé-
„ dailles en vermeil, argent et bronze, aux personnes
„ qui se sont distinguées par leurs travaux archéologiques,
„ leurs publications, les découvertes qu'elles ont effectuées
„ ainsi que par le zèle qu'elles ont apporté à la conserva-
„ tion des monuments et des souvenirs historiques....

„ Depuis sa fondation en 1834, la Société a tenu cin-
„ quante-deux congrès dans différentes villes de France,

„ indépendamment d'un grand nombre de séances générales
„ dans des localités de moindre importance et dans quel-
„ ques villes étrangères (Tournai 1845, Trèves 1846,
„ Bruxelles 1881, Jersey 1883.)

„ Elle a publié près de 50 volumes de comptes rendus
„ de ces réunions et la collection du *Bulletin monu-*
„ *mental* édité sous ses auspices par son directeur, com-
„ prend 50 volumes et 4 volumes de tables.

„ La double série des publications de la Société forme
„ donc aujourd'hui plus de 100 volumes in 8° illustrés de
„ nombreuses planches....

„ Les allocations accordées par la Société depuis sa
„ fondation, pour l'acquisition et la restauration d'édifices
„ historiques, les fouilles, les relevés, plans, dessins et
„ moulages (Musée de Caen), celui des subventions allouées
„ pour la création des musées et l'érection des monuments
„ commémoratifs, s'élève à un chiffre qui dépasse 500 000
„ francs.....

„ Aussi, lors de son cinquantenaire en 1883, la Société
„ a-t-elle tenu à rendre un hommage mérité à son fonda-
„ teur, en se rendant à Bayeux pour déposer une cou-
„ ronne au pied de la statue qui lui a été élevée dans sa
„ ville natale.... „

Le 23 juin, j'arrivais à Soissons et, à peine débarqué, j'assistais à la séance d'ouverture du Congrès, présidée par le comte de Marsy, assisté par M. Choron, ancien maire et ancien député, président de la Société archéologique de Soissons. L'assemblée se composait de plus de 70 membres. Parmi les étrangers je citerai M. le général Wilson (Anglais), M. le commandant Duro, capitaine de vaisseau et membre de l'Académie d'histoire de Madrid (Espagnol) et sept de nos compatriotes. On y remarquait plusieurs dames. J'y fus placé à côté de S. Ém. l'évêque de Laon-Soissons et je reçus l'accueil le plus distingué comme votre représentant.

Je voudrais vous esquisser d'abord à grands traits la physionomie de ce Congrès qui diffère notablement de celle

des nôtres. Le directeur de la Société d'archéologie y exerce une action prépondérante ; il règle l'ordre du jour, les excursions, prend toutes les dispositions relatives aux voitures, et même jusqu'à un certain point, distribue les logements lorsque le Congrès se déplace d'une ville à l'autre. La Société d'archéologie locale lui sert d'auxiliaire. Cette autorité prépondérante donnée à la Société d'archéologie de France, est justifiée par ses longs succès et ses importants travaux ; elle est acceptée sans difficulté. Ce système, qui diminue l'importance de l'initiative des sociétés locales, offre, il faut bien le reconnaître, de grands avantages : il permet d'utiliser l'expérience acquise et de tenir le Congrès dans des localités où il n'existe pas de société, mais qui ne méritent pas moins d'être étudiées ; il permet encore de se réunir à l'étranger où le président représente le Congrès vis-à-vis des autorités. Mais ce système exige, de la part du président, beaucoup de tact, de prudence, en un mot des qualités exceptionnelles. La présidence, comprise de cette manière, devient une lourde tâche, car elle exige qu'avant le Congrès le président se rende sur les lieux, souvent à une grande distance de chez lui, pour s'entendre avec les autorités, faire un choix des monuments à visiter, afin de régler parfaitement l'itinéraire et le travail de chaque jour sans perte de temps et sans exiger un effort trop considérable. On peut dire que ses journées et ses nuits sont employées pendant le Congrès. Je dois rendre hommage à la manière distinguée dont M. de Marsy s'acquitte de cette fonction. Sans recommander ce système chez nous, où je craindrais qu'une telle organisation centralisée portât ombrage aux sociétés associées jalouses de leur autonomie, je crois qu'il mérite une sérieuse étude et qu'appliqué dans beaucoup de cas, donnerait à nos congrès une forme plus décidée, la seule possible si un jour nous pensons à nous transporter à l'étranger, par exemple dans le Luxembourg, dont l'étude offre tant d'intérêt pour notre histoire nationale.

En général les congrès français ont une forme beaucoup

plus simple que les nôtres. On sent que c'est une réunion d'amis, heureux de se rencontrer chaque année pour se livrer à un travail sérieux.

Les festivités, qui font perdre un temps dont on se montre très avare, sont évitées. A Soissons, on avait organisé une petite exposition d'archéologie locale, dans une salle de l'hôtel de ville; à Laon, on nous exhiba le riche trésor dit de Montcornet appartenant à M. de Sars, trouvé récemment à Chaourse près de Montcornet et qui rappelle le trésor de Hildesheim : il se compose de nombreuses pièces d'argenterie de ménage que l'on suppose avoir été abandonnées par un seigneur romain, fuyant devant l'invasion barbare. Nous eûmes un banquet à Soissons et, à Laon, un lunch, offert par la Société académique présidée par M. Cortilliot, auquel assistaient toutes les autorités de la ville.

En général les séances du Congrès sont peu nombreuses et peu importantes, toute son activité se porte vers les excursions. Les séances ont surtout pour but de régler les dispositions journalières du travail, et souvent l'un ou l'autre orateur développe des considérations propres à faire ressortir l'importance des monuments qu'on se dispose à visiter, ou à tirer des conclusions des visites précédentes. C'est ainsi qu'à Laon, M. Heron de Villefosse, membre de l'Institut et conservateur des antiquités romaines au Musée du Louvre, nous fit une magnifique conférence improvisée, pour nous décrire le trésor de Montcornet que nous avions sous les yeux.

J'ajouterai cependant que j'ai entendu traiter dans ces séances des sujets fort intéressants : telle par exemple une étude sur les églises romanes, très multipliées dans le pays mérovingien où nous nous trouvions, par M. Lefebvre-Portalis; une excellente étude sur le camp gaulois ou romain de Pommier, par M. Vauvillé, qui suppose que ce fut l'assiette primitive de la ville de Soissons (*Noviodunum Suessionum*, capitale gauloise antérieure à l'*Augusta Suessionum* romain), proposition nécessairement contestée par les Soissonnais très fiers de leur ville. Dans les revendications de ce

genre, on oublie constamment que, suivant une règle invariable, l'établissement antique se créait sur la hauteur pour bénéficier des avantages du lieu pour sa défense, puis descendait peu à peu dans la plaine, vers la rivière, poussé par les nécessités de l'industrie. C'était toujours le même établissement et personne ne s'apercevait de la différence, à une époque où il n'y avait pas de cadastre pour délimiter le sol d'une manière absolue. Soissons qui, depuis la démolition des remparts, s'étend dans la plaine, n'en restera pas moins Soissons.

Je citerai encore une conférence très intéressante sur les monnaies franques et gauloises par M. l'abbé Thiercelin qui, parfaitement maître de son sujet, le développa avec éloquence, en présentant une nombreuse série de dessins de monnaies, à grande échelle, dont il fit ressortir les différences.

Dans ces réunions se produisent nécessairement une foule d'orateurs de la région, désireux de présenter leurs études, trop spéciales pour intéresser la majorité des auditeurs; on s'efforce de les écarter en leur offrant largement la publicité dans les comptes rendus.

En résumé, Messieurs, ce Congrès m'a vivement intéressé et je ne puis que vous engager à assister à l'une des sessions prochaines. Nous trouverons dans l'expérience acquise en France un précieux enseignement pour donner une forme définitive et utile à l'institution encore incertaine de nos Congrès.

Je résumerai sommairement les excursions du Congrès, qui ont été, ainsi que je l'ai dit, sa partie principale.

Le 23 juillet, après la séance d'installation à l'hôtel de ville de Soissons, nous y visitâmes le musée de la ville qui renferme des collections assez intéressantes, la cathédrale, beau monument du XII^e siècle, l'église de St.-Jean-des-Vignes et son cloître, restes d'une riche abbaye où demeura St.-Thomas Becket, dont il ne subsiste plus que le portail avec deux

tours et quelques débris du cloître. Ce portail, conservé comme monument historique, a beaucoup souffert pendant la guerre de 1870; sa belle rosace servit de cible à l'artillerie allemande et fut détruite; en arrière se trouvait le magasins à fourrage de la garnison qu'on voulait incendier. Le nom de cette église rappelle les vignobles que l'on cultivait autrefois aux environs de Soissons et qui, depuis, ont à peu près complètement disparu.

Le 24 nous visitâmes l'église St.-Léger et ses cryptes; puis les ruines de l'abbaye de St.-Médard, transformée en école de sourds et muets, dont l'évêque lui-même nous fit les honneurs. Il subsiste encore de cette abbaye, fondée par Clotaire I^{er}, de belles cryptes avec tombeaux et le légendaire cachot qui servit de prison à Louis-le-Débonnaire. Je constate en passant, Messieurs, la passion avec laquelle le clergé du département de l'Aisne, d'ailleurs encouragé dans cette voie par son évêque, s'occupe d'archéologie. Il en résulte pour les églises une ornementation sobre et sévère très propre à développer le sentiment du beau dans le peuple. Les restaurations des églises sont faites aussi d'une manière intelligente et avec un respect absolu du style et des formes anciennes. C'est ainsi que, dans les nombreuses églises romanes, j'ai vu souvent des chapiteaux détruits remplacés par des chapiteaux de *masse* imités des voisins, mais sur lesquels on s'était abstenu de reproduire les figures, faute de données exactes sur celles qui s'y trouvaient précédemment. Je m'étonnais de cette rigueur qui me paraissait excessive; on me fit observer que peut-être le chapiteau primitif portait quelque image obscène qui engagea à le détruire: reproduire cette image était impossible; en substituer une autre, c'était altérer la pensée de l'auteur de l'édifice. Cette observation m'a vivement frappé. En effet, très souvent ces sculptures bizarres servaient à représenter une légende, un fait historique, véritables hiéroglyphes que, par la succession des temps, on parvient à déchiffrer; y introduire des signes fantaisistes serait les dénaturer. On raconte par exemple que les *Grenouilles* (*Batrachos*) et les *Lézards* (*Sauros*) repré-

sentés sur les chapiteaux des deux colonnes du portique d'Octave qui se trouvent dans l'église de St.-Laurent-hors-des-murs de Rome, servaient de signature aux architectes grecs auteurs du temple d'Octave, à une époque où le nom seul des empereurs pouvait figurer sur un monument

Le système de restauration dont je viens de parler est sans doute le scrupule poussé à l'extrême, mais mieux vaut ce scrupule que le système contraire qui, trop souvent, dans le passé, amenait à substituer, dans un édifice du XI^e siècle, à un ornement détruit un nouvel ornement du XIV^e ou XV^e siècle et conduisait à l'altération des vieux monuments.

Le même jour, nous nous rendîmes en voiture à Longpont, visitant en passant les églises romanes nouvellement restaurées de Berzy-le-Sec, de Courmelles et de Vierzy avec son château. Longpont est une magnifique abbaye de l'ordre de Cîteaux fondée en 1132 et dont l'église fut consacrée en présence de St.-Louis et de sa mère. Cette abbaye fut détruite à l'époque de la révolution et il n'en subsiste que de majestueux débris. Nous y fûmes guidés par le respectable curé, M. l'abbé Cournaux, auteur d'une monographie de l'abbaye, et qui, malgré son grand âge, se multipliait avec un enthousiasme juvénile pour nous en faire admirer les beautés. Une agréable surprise nous attendait à Longpont. Madame la comtesse de Montesquiou, tante de M. le prince de Chimay, notre ministre des affaires étrangères, nous offrit avec une grâce parfaite, dans l'ancienne demeure de l'abbé transformée en somptueux château de plaisance, un lunch bien fait pour reconforter des voyageurs qui venaient de faire plus de trois heures de voiture par une chaleur torride et une poussière formidable. Tous les appartements de ce château, vraiment original, s'ouvrent sur une immense galerie transformée en riche musée, où l'on voit, entre autres, le couteau qui servit à St.-Louis, lors de l'inauguration de l'abbaye.

Le 25, nous nous rendîmes en chemin de fer à Villers-Cotterêts. Après avoir admiré en passant la statue d'Alexandre Dumas par M. Carrier-Belleuse, nous visitâmes l'ancien et somptueux château de *Monplaisir*, bâti par François I^{er} et

transformé en dépôt de mendicité. Une magnifique salle ornée de l'F royal et de la Salamandre y a été récemment restaurée.

Après un agréable déjeuner préparé à l'Hôtel du Dauphin par les soins de la direction du Congrès, nous nous dirigeâmes en voiture, à travers la forêt, vers La Ferté-Milon, où une heureuse et patriotique surprise nous attendait, nous Belges, et dont je reparlerai plus loin.

Le 26, le chemin de fer conduisit les membres du Congrès à Braisne visiter les restes de l'église de St.-Yved, dernière trace du séjour des rois Mérovingiens dans cette contrée où Clovis avait un palais ou villa. La journée se termina par le banquet traditionnel du Congrès.

Le 27, commençant la journée par une visite à la bibliothèque de Soissons, le Congrès se transporta à Laon. Sa réception à l'hôtel de ville fut suivie d'une visite à la merveilleuse cathédrale magnifiquement restaurée, au palais de justice (ancien évêché avec ses deux chapelles superposées), à la curieuse chapelle octogonale des Templiers. Une promenade autour de la ville nous permit d'admirer son site si pittoresque, s'élevant en forme de mamelon dans la plaine, et nous conduisit à l'ancienne porte d'Ardon, remarquable type d'architecture militaire.

Le lendemain 28, nous visitâmes l'église St.-Martin, de l'ancienne abbaye des Prémontrés, qui au moyen âge disputa l'autorité au pouvoir royal et donna naissance à l'institution de la commune de Laon, gouvernement démocratique qu'à cette époque on voit se développer également dans la plupart des grandes villes de la Belgique. Puis, ce fut l'abbaye de St.-Martin, dont les honneurs nous furent faits par la supérieure des sœurs hospitalières qui dirigent l'établissement. Nous en admirâmes la belle architecture et notamment un magnifique escalier suspendu, *vis à jour* en marbre avec voûte rampante, merveille d'appareillage. Continuant notre visite autour de la ville par la porte de Soissons, nous vîmes la *Tour penchée*, massive tour de l'ancienne enceinte de la ville qui a glissé sur sa base et que les Laonais comparent, un peu ambitieusement, à la Tour de Pise.

Le 29, une longue promenade en voiture nous fit voir toute une série de très curieuses églises romanes répandues dans la contrée : à Bruyères, indiqué comme l'ancien *Bibrax* de César (qui plus probablement, suivant Napoléon III, se trouvait à Vieux-Laon), à Vorges, à Presles, à Nouvion-le-Vineux, à Ureel, église précédée d'un beau porche et l'un des types les plus remarquables de l'architecture champenoise du XII^e siècle. Les églises de Bruyères et de Vorges nous fournirent l'exemple d'églises fortifiées, au sujet desquelles on se demande si cette imitation de la fortification féodale eut réellement un but défensif, ou si elle ne fut qu'une ornementation obéissant à la mode du temps. L'examen de ces défenses, évidemment trop insuffisantes pour protéger ces édifices, me porterait à conclure dans ce dernier sens, quoique je reconnaisse que cette conclusion ne peut être généralisée. Il est certain que les constructions religieuses exercèrent une influence considérable sur la forme architecturale du moyen âge, mais tout prouve aussi que les constructions militaires eurent une influence au moins égale.

Le 30, le Congrès se rendit en chemin de fer à Coucy, qui fut le terme de ma participation au Congrès et où je fis mes adieux à mes compagnons, en les remerciant de leur aimable et cordiale hospitalité.

Je ne pouvais terminer mieux mon intéressant et instructif voyage que par la visite des magnifiques ruines du château de Coucy, qui laissent au voyageur l'impression inexprimable d'une époque pleine de grandeur.

Je m'arrêterai ici, Messieurs, à une question qui me paraît avoir une grande importance pour la conservation de nos monuments historiques.

La puissante maison de Coucy avait inscrit sur sa bannière l'orgueilleuse devise :

“ Roy ne suys, ne Duc, ne Comte aussy,
„ Je suys le Sire de Coucy. „

ce qui n'empêcha pas, à la mort de Louis VIII, Eguerrand III de Coucy, beau-frère d'Édouard III d'Angleterre, profitant de la minorité de St.-Louis, l'héritier du trône, et de la régence de la reine Blanche de Castille, de concevoir l'audacieux projet de s'emparer de la couronne de France à son profit. Il se mit à la tête d'une conspiration de seigneurs français, mécontents de voir le pouvoir royal exercé par une femme et surtout une femme étrangère, dans le but avoué de s'emparer du roi et de désigner un régent choisi parmi les hauts vassaux du royaume. La sagesse de Blanche de Castille réussit à déjouer la conspiration trahie par le puissant comte de Champagne, et Eguerrand, contraint de faire sa soumission, prêta serment au roi et reçut son pardon de la reine. Ce fut à l'époque où le sire de Coucy poursuivait ses projets régicides, qu'il fit construire le *château de Coucy* pour lui servir au besoin de place de refuge. Ce château est considéré comme le type le plus complet de l'art défensif du moyen-âge qui s'introduisit en France à la suite des croisades et dont le *château Gaillard* des Andelys, construit en 1196 par Richard Cœur-de-Lion, fut le premier et remarquable exemple. Ces deux châteaux, de Coucy et des Andelys, ont surtout ceci de particulier qu'ils furent construits tous deux en vue d'une guerre très prochaine, c'est-à-dire avec une extrême rapidité et une absolue unité.

“ Quand, “ dit Violet-le-Duc, „ Eguerrand III fit élever le „ château de Coucy, c'était en prévision d'une lutte pro- „ chaine et terrible avec son souverain. Un mois de retard „ pouvait faire échouer ses projets ambitieux ; aussi peut-on „ voir encore aujourd'hui que les énormes travaux exécutés „ sous ses ordres furent faits avec une rapidité surpre- „ nante, rapidité qui ne laisse percer aucune négligence. „ De la base au faite ce sont les mêmes matériaux, le „ même mortier, bien mieux, les mêmes marques de tâche- „ rons ; nous en avons compté, sur les parements encore „ visibles, près d'une centaine. Or chaque marque de tâche-

„ ron appartient à un tailleur de pierre, afin de permettre au chef d'atelier de constater le travail fait à la pièce et non à la journée. „ — Violet-le-Duc calcule qu'à 400 tailleurs de pierre correspondent 1500 aides de tous métiers, maçons, terrassiers, charpentiers, manœuvres, etc., et il ajoute : “ On peut admettre que 1600 ouvriers au moins ont travaillé à la construction de la forteresse et si nous examinons l'édifice : l'égalité de la pose et de la taille, la parfaite unité de conception dans son ensemble et ses détails, l'uniformité des profils indiquent une promptitude d'exécution qui rivalise avec ce que nous voyons faire de nos jours ¹. „

Le château de Coucy, érigé en duché-pairie en faveur de Louis d'Orléans, frère de Charles VI et grand ami des arts, fut augmenté en 1400 de diverses constructions intérieures et ruiné par ordre de Mazarin en 1652.

Je crois utile, Messieurs, d'appeler votre attention sur le système de *restauration* appliqué aux ruines de Coucy, qui me paraît avoir un véritable intérêt pour les archéologues, car il me semble le plus propre à conserver les monuments anciens avec toute leur valeur historique

Il y a peu d'années, on voyait encore dans la contrée les ruines de deux châteaux célèbres appartenant tous deux à Louis d'Orléans, qui avait abusé de son pouvoir sur le malheureux Charles VI et sur la vicieuse Isabeau de Bavière pour accaparer les richesses du royaume de France, menacé et envahi par les Anglais : *Pierrefonds* et *Coucy*. Ces châteaux occupent une grande place dans l'histoire de l'art, car Louis d'Orléans, assassiné en 1407 par ordre de Jean-sans-peur, duc de Bourgogne, aimait les arts avec la passion d'un connaisseur émérite et employa son immense fortune à construire et embellir de nombreux monuments. Napoléon III, passionné pour l'archéologie, imagina, en 1858, de faire œuvre grande

¹ VIOLET-LE-DUC, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, t. IV, p. 263.

en restaurant l'un ou l'autre de ces châteaux. Il chargea de cette tâche Violet-le-Duc, l'architecte qui, en France, avait fait l'étude la plus approfondie de l'art du moyen-âge. On ne pouvait choisir mieux. Pierrefonds, voisin de Compiègne, pouvant servir de rendez-vous de chasse à la cour impériale, fut désigné pour cette *restitution*. A Comcy, on se borna à déblayer le terrain afin de permettre aux visiteurs d'en parcourir toutes les parties, à consolider par des ancrages en fer le magnifique donjon menacé de ruine par une forte lézarde produite, dit-on, lors d'un tremblement de terre en 1692, à le couvrir d'une nouvelle plate-forme, à rétablir l'escalier qui conduit à cette plate-forme, d'où l'on voit un paysage admirable et qui permet aussi au touriste de se rendre compte des détails de la riche architecture des divers étages dont les voûtes sont effondrées.

En visitant Pierrefonds, il y a quelques années, j'avais été émerveillé du talent déployé par l'éminent architecte. Pierrefonds est bien le château du moyen âge tel qu'on le conçoit après avoir lu l'ouvrage de Violet-le-Duc ; mais, me demandais-je, la leçon n'eût-elle pas été plus complète si, au lieu de substituer le *château de Violet-le-Duc* aux ruines de l'ancien Pierrefonds, on eut construit le *nouveau* château à côté de l'*ancien*, laissant subsister le modèle comme preuve de sa rigoureuse imitation ? Dans la *salle des preux*, appropriée à la vie moderne et telle qu'on la voit aujourd'hui à Pierrefonds, je me figure bien une brillante réunion en habit de chasse de velours vert et jabot de dentelles du XIX^e siècle, mais je ne puis me représenter une assemblée de guerriers bardés de fer. Ce pastiche de l'art ancien exécuté à coups de millions n'est-il pas l'aveu de notre impuissance à faire du moderne ?

A Comcy, j'ai éprouvé une impression toute différente ; au milieu de ces ruines d'une incomparable et fastueuse grandeur, on se trouve bien transporté au XIV^e siècle, en plein moyen-âge, au milieu des habitants du passé. La leçon d'histoire qu'on y va chercher est complète et fait naître les pensées.

Peu de jours après ma visite à Coucy, j'éprouvais une impression semblable en visitant les ruines du *château de Vianden* dans le Luxembourg, sobrement restaurées par la reconstruction de sa curieuse chapelle dans le style des Templiers, et le *château de Bouillon* en Belgique resté à peu près intact, mais en quelque sorte déshonoré par sa transformation en ridicule forteresse moderne sous le gouvernement hollandais, et aujourd'hui en prison d'État.... demeurée heureusement vide.

La *conservation des monuments* doit avoir évidemment l'instruction pour but. Ce but ne peut être atteint qu'en maintenant les monuments dans leur intégrité. Quelle qu'abnégation que puisse mettre un architecte pour exécuter une *restitution* telle que celle de Pierrefonds, quel que soit son respect de l'histoire, il lui est impossible de ne pas y laisser quelque chose de sa personnalité aux dépens de celle de l'auteur primitif de l'édifice. Ce n'est réellement que par une *restauration* et une *conservation* comme celle de Coucy, qu'on peut satisfaire à la fois à la curiosité du visiteur et aux besoins de l'enseignement. Le procédé est plus simple et moins coûteux.

Il faut le constater aussi, à Coucy, en parcourant les ruines, l'intérêt est puissamment excité par la possibilité de se rendre compte de tous leurs détails à l'aide d'un petit *plan d'ensemble* dressé par M. Violet-le-Duc, indiquant l'usage de chaque salle et faisant en quelque sorte pénétrer dans la vie intime des habitants du moyen âge.

Ce mode de *restitution*, évidemment fort peu dispendieux, laisse toutes choses en état, et me paraît propre à exercer une sérieuse action pour la conservation de nos monuments historiques. A Bouillon, faute d'avoir pu me procurer un plan d'ensemble du château, je faisais de vains efforts pour me rendre compte de l'ensemble et des détails d'un dédale de réduits et de couloirs, la plupart creusés dans le roc, et qui font de ce château un édifice des plus curieux; l'insupportable babil d'un guide ignorant, débitant des légendes ridicules et dirigeant mes pas, me causait un véritable dépit et m'empê-

chait de tirer aucune conclusion de la visite que je faisais. L'année dernière encore, visitant les ruines du *château de Poilvache* près de Dinant, avec un officier français très instruit, j'eus l'occasion de constater combien il est fâcheux de ne pas disposer de plans pour l'étude de monuments semblables. En parcourant ces ruines, qui nous paraissaient donner plutôt l'idée d'une *place de garnison* (fait très exceptionnel dans l'histoire du moyen-âge), que d'un *château féodal*, nous fûmes amenés à examiner divers problèmes militaires que nous paraissait soulever l'examen des vestiges ; faute d'un plan, que nous n'avions pas eu le loisir de dresser nous-mêmes, nous quittâmes les ruines sans pouvoir rien résoudre. Faut-il s'étonner dès lors de l'indifférence des simples curieux et de leur dédain pour ces châteaux qui leur paraissent « *des masses de pierres informes et laides* », dont la destruction importe peu, si l'on n'altère par la vue du site, seule chose qui les ait charmés ? Chose vraiment digne de remarque, il est plus facile en Belgique de se renseigner sur la forme des châteaux laissés par les croisés en Palestine, que sur celle de la plupart des châteaux qui ont joué un rôle dans notre histoire et dont les vestiges subsistent encore ?

Si les sociétés d'archéologie locales, encouragées au besoin par la commission des monuments, s'appliquaient à rédiger des notices substantielles, comme celle que nous a distribuée l'année dernière la Société d'archéologie de Namur pour le *château de Montaigle*, je n'hésite pas à le dire, elles feraient plus pour la conservation de nos monuments historiques qu'en y dépensant des millions comme à Pierrefonds. Le public, souvent très ignorant, qui les dédaigne aujourd'hui, parce qu'il n'en connaît pas la valeur, et les voit disparaître sans souci, se joindrait à tous les amis de l'art pour réclamer leur conservation. Les habitants de Bouillon, petite ville fort déshéritée et qui ne voit guère d'étrangers, ne demandent pas mieux, m'a-t-on dit, que de voir démolir leur château pour le remplacer par un parc pittoresque orné d'un vulgaire kiosque à

musique. Qu'on rende à la visite du château son intérêt, les étrangers, en général peu désireux d'applaudir aux triomphes de l'harmonie locale, afflueront comme à Vianden et il ne sera plus un habitant de la ville qui ne s'ingénie à conserver intactes les ruines de son vieux château.

J'en reviens à notre visite du château de La Ferté-Milon, qui fut pour moi, ainsi que je l'ai dit, une agréable surprise et une révélation.

Le château de La Ferté-Milon a pour origine *La Ferté* (château) *en Orçois* ou *La Ferté-sur-Ourcq*, reconstruite en 1110 par le seigneur Milon qui lui donna son nom. Échu en 1393 à Louis d'Orléans, celui-ci en entreprit la reconstruction totale qui ne fut jamais achevée, comme le prouvent les murs en amorce que l'on observe dans beaucoup de ses parties. La reconstruction de l'ancien château se borna à la façade ouest, composée de la porte d'entrée entre deux tours reliées par un arc monumental et de deux courtines latérales flanquées chacune par une tour d'angle. Durant la visite du Congrès, M. Courajod, conservateur adjoint au Musée du Louvre, insista, dans une brillante conférence, sur le grand caractère de pureté des lignes de cette façade, décorée au-dessus de la porte d'un élégant frontispice sculpté, tandis que les tours elles-mêmes sont ornées de statues.

Ce frontispice est renfermé dans un cadre oblong de forme surbaissée entouré d'une guirlande de feuilles déchiquetées et d'arcatures trilobées. Il représente un personnage assis, devant lequel une dame est à genoux, entourée d'anges qui portent son manteau, tandis qu'un ange dans les airs la couronne. Suivant les uns, cette scène représente la France conjurant le duc d'Orléans, victorieux de ses ennemis, de prendre en main les rênes de l'État; suivant d'autres, Ste.-Geneviève demandant une grâce à Clovis; mais plus probablement, suivant l'explication de l'abbé Poquet, le couronnement de la Vierge par Jésus.

Christ ¹ qui, à partir du XIII^e siècle, devient un des sujets d'ornementation les plus fréquemment répétés par les sculpteurs et les verriers ². M. Courajod n'hésite pas à attribuer ces belles sculptures à *Jean de Liège*, sculpteur du duc d'Orléans, qui exécuta d'après ses ordres l'ornementation de la chapelle d'Orléans du couvent des Célestins à Paris. Insistant sur la date précise de la construction de La Ferté-Milon, comprise entre 1393 et 1407, époque de la mort de Louis d'Orléans, sur le caractère de grandeur du style de l'édifice, M. Courajod constata l'existence d'une *Renaissance française*, antérieure à la *Renaissance italienne* importée en France, à la suite des guerres d'Italie, par les artistes florentins sous François I^{er}.

Violet-le-Duc a soutenu une opinion semblable : “ La statuaire qui reste encore à Pierrefonds et au château de La Ferté-Milon a toute l'ampleur de notre meilleure renaissance et si les habits des personnages n'appartenaient pas à 1400, on pourrait croire que cette renaissance date du règne de François I^{er} ; encore en trouve-t-on fort peu à cette époque qui ait cette largeur de style et ce faire monumental.... Il est clair que cet art français de 1390 à 1410 était loin de la maigreur, de la pauvreté que lui reprochent ceux qui vont chercher des exemples de la dernière statuaire gothique sur les bords du Rhin. “ L'ornementation de Pierrefonds est en rapport avec cette bonne statuaire ; elle est ample, monumentale, admirablement composée et d'une exécution sobre et excellente. Les statues des *preux* qui décorent les tours existantes de La Ferté-Milon présentent les mêmes qualités. C'est un art complet qui n'est plus l'art du XIII^e siècle, qui n'est plus la décadence de cet art, tombant dans la recherche, mais qui possède son caractère propre. C'est une renaissance, mais une *renaissance française*, sans influence italienne. Les Valois, les prin-

¹ Abbé POQUET. *Notice sur La Ferté-Milon*, p. 10.

² VIOLET-LE-DUC, t. IV, p. 367.

„ ces d'Orléans , Louis, Charles et enfin celui qui devint
„ Louis XII, avaient pris évidemment la tête des arts en
„ France, s'en étaient faits les protecteurs éclairés et sous
„ leur patronage s'élevaient les édifices qui devançaient,
„ suivant une direction plus vraie, le mouvement du XVI^e
„ siècle.

„..... A voir les choses sans prévention, c'est bien cette
„ ÉCOLE FRANÇAISE du XV^e siècle qui forme nos artistes
„ de la renaissance plutôt que les relations avec l'Italie ¹. „
M. Courajod alla plus loin et affirma *que l'origine de*
cet art français devait se chercher chez les Flamands
(plus exactement les Belges) ². „ Ce sont, „ dit-il, „ les
„ Flamands qui sont les maîtres imagiers de l'époque. Ils
„ viennent en France apporter l'amour de la réalité, le
„ goût pour ce qui ressemble, l'art incomparable du portrait.
„ Ce sont eux qui ont vraiment ouvert à leurs contemporains
„ les yeux sur la nature et inauguré par là l'esprit m³me
„ de la Renaissance. Vient ensuite la période bourguignone
„ où l'art flamand domine encore, légèrement modifié par
„ le goût français. C'est le temps des sculptures de Dijon,
„ des tombeaux des ducs de Bourgogne, du puits de Moïse ;
„ époque admirable, trop peu connue généralement ³. II

¹ VIOLET-LE-DUC, t. VIII, p. 270.

² Il serait très important, dans l'intérêt de l'histoire de l'art en Belgique, de posséder, sinon un moulage, du moins un bon dessin du frontispice de La Ferté-Milon, au bas duquel se trouve une inscription en caractères gothiques qui n'a, paraît-il, jamais pu être déchiffrée à cause de la hauteur à laquelle elle se trouve placée.

³ *Jean de Liège*, au sujet duquel je n'ai jusqu'ici trouvé aucun enseignement, appartiendrait, comme *Jean de Huy* qui habitait Paris en 1326 et *Hennequin de Liège* qui fut employé par le roi Charles V de France, à ce que M. Courajod nomme « la période flamande » de la Renaissance française ; ils seraient les « ouvriers de la première heure qui ont déterminé ce grand courant d'idées et de sentiments nouveaux » ; de même *Claus Sluter* et son neveu *Claus van der Werre*, auteurs du tombeau de Philippe-le-Hardi à Dijon (1398) et le sculpteur en bois *Jean de Baerse* de Termonde et le peintre *Ischior Broederlam*, appartiendraient à la « période bourguignone. » Voir VAN BEMMEL, *Patria Belgica*, t. III, p. 649).

„ n'est guère de province de France où l'art bourguignon
„ n'ait fait sentir son influence. Il agit même à l'étranger.
„ C'est seulement à la fin du XV^e siècle , après l'expédition
„ de Charles VIII en Italie , quand les seigneurs sont revenus
„ enthousiasmés des merveilles de cette terre privilégiée , que
„ la Renaissance prend décidément une tournure italienne. „

A l'époque de la construction de La Ferté-Milon , les artistes participaient sous des formes multiples à la construction des édifices , à la fois comme architectes , sculpteurs , peintres , etc On peut donc supposer que *Jean de Liège* fut également l'architecte du château.

Je n'ai pas autorité suffisante pour me prononcer sur la question d'histoire de l'art soulevée par M. Courajod et sur sa négation de l'influence italienne dans la conception de l'architecture de La Ferté-Milon. J'ai même quelque doute, lorsque je constate les rapports très probables de Louis d'Orléans , qui épousa Valentine Visconti , fille du duc de Milan , avec les Italiens et lorsque je remarque que l'époque où se produit cette *renaissance française* à La Ferté-Milon coïncide précisément avec celle où Brunelleschi (né en 1375) jetait en Italie les bases de la *renaissance italienne*, ou l'*art des Médicis*.

Il est certain qu'à partir des croisades les rapports furent très fréquents entre la Belgique et l'Italie. Nos marchands flamands se rendaient de foire en foire , par Nuremberg , Augsbourg , Ratisbonne , jusqu'à Venise , vendant le drap de Flandre , pour en rapporter les épices et les étoffes précieuses d'Orient. Nos artistes les suivaient et recevaient l'accueil le plus fraternel des artistes italiens dans leurs *confraterniti* et leurs *sodalizi*. Jehan (ou Josse) de Gand y peint le tableau du maître-autel d'Urbino , Conrad de Malines (Conrado Fiamengo) y conquiert , suivant le témoignage d'Albert Dürer , le titre de „ *prince des sculpteurs flamands* , „ de même que Giovanni Santi , le père de Raphaël , entreprend „ le lointain voyage „ des Pays-Bas pour venir étudier la peinture près de Jean van Eyck , „ peintre et varlet de chambre „ de Philippe-le-Bon. De cet échange de relations n'est-on pas tenté

de croire que l'art flamand, avant François I^{er}, put emprunter quelque chose à Arnolfini del Cambio (1294), à Giovanni Pisano (1260), au Giotto (1290), précurseurs de Brunelleschi et de Bramante, tout en conservant son originalité propre? Mais si l'influence italienne, l'horreur du gothique, « une malédiction » dont s'est énamouré le monde (*questo maledizione de fabbriche che hanno ammorato il mondo*) suivant l'expression de Vasari, a probablement exercé une action sur la manière de nos maîtres flamands de la fin du XIV^e siècle, il me semble cependant probable aussi, comme le suppose M. Courajod, qu'elle s'est introduite *principalement* en France par la Belgique et la Bourgogne, avant d'y arriver directement d'Italie sous Charles VIII et François I^{er}. Les transformations que subissent les noms des artistes, en changeant de contrée, rendent à peu près impossible de suivre avec précision le mouvement artistique qui s'accomplit dans ces temps; tout se réduit à des hypothèses.

Ce qui m'a touché, dans l'exposé fait par M. Courajod, c'est la justice loyalement rendue par un Français à l'influence des artistes belges et flamands, dans une phase de l'histoire de l'art dont il tend à faire une gloire nationale.

La thèse soutenue par M. Courajod, au sujet de l'influence que les artistes belges pouvaient avoir exercée sur l'exécution du type d'architecture de La Ferté-Milon, trouvait d'ailleurs, dans tout ce que je voyais, une véritable confirmation, et c'est avec un réel étonnement que je constatais dans cette petite ville, patrie de Racine, des preuves multiples de l'influence flamande. La Ferté-Milon a deux églises : la *chapelle Fouquet* ou église de Notre-Dame, aussi dite *église du Château*, et l'église de Saint-Nicolas ou *église de la chaussée*, qui toutes deux possèdent des vitraux assez remarquables pour avoir été classés dans les monuments historiques et qui sont évidemment l'œuvre d'un artiste belge, *Jacques van Osteen*, aussi ignoré que *Jean de Liège*.

“ Le type belge, ” dit M. l'abbé Muller, “ que l'on surprend aisément sur les physionomies de la Vierge, du

„ soldat, etc. la date de 1598 (Église St.-Nicolas), le rap-
„ prochement de certaines lettres égarées çà et là sur les
„ carreaux (Église Notre-Dame) formant la signature de
„ Jacques van Osteen : JAQVX VĀ OSTEEN, sont des
„ indications artistiques précieuses. Quant à la manière
„ dont van Osteen peint ses vitraux, le procédé très lesté
„ tire sa valeur, qui est considérable, de la coloration
„ intime du verre et du tour de main; choix de couleurs
„ intenses; trait noir verdâtre vigoureusement posé; lavure
„ jaune-noire formant les demi-teintes; lumière enlevée
„ prestement avec le manche du pinceau ¹. „

Durant ma visite avec le Congrès, j'avais remarqué la forme anormale des fortifications du château de La Ferté-Milon, dont les tours, au lieu d'affecter la forme ronde comme d'ordinaire, sont pourvues d'avant-becs (*puntoni*), forme qui appartient essentiellement à une époque de transition de l'art de la guerre, durant laquelle s'engage une *lutte entre le canon et la muraille* absolument semblable à celle qui se produit de nos jours entre le *canon et la cuirasse*. Il me parut d'autant plus intéressant d'étudier ces fortifications avec détail, que, par une sorte d'exception, leur date de construction est parfaitement délimitée entre 1393 et 1407; il est possible ainsi de fixer d'une manière précise une phase de la *lutte scientifique*, qui nous apparaît en quelque sorte d'une manière imprévue en plein moyen-âge et au sujet de laquelle on chercherait en vain à se renseigner dans des documents écrits. Je me décidai à retourner à La Ferté-Milon pour en étudier les fortifications plus à loisir et ma persévérance fut récompensée.

Vous n'attendez pas de moi, Messieurs, que, dans ce rapport rapide, je vous expose le résultat de mes recherches qui demanderait une notice détaillée. Je constaterai seulement que la simplicité de forme du tracé militaire du château présente une grande analogie avec celle de son

¹ Abbé MULLER, *Villers Cotterêts et ses environs*, p. 62.

ornementation et a probablement été une des causes déterminantes de cette dernière.

Le constructeur a voulu évidemment neutraliser l'effet destructeur du boulet, l'empêcher de pénétrer dans la maçonnerie, en le faisant ricocher sur une surface oblique, à parois très dures (véritable cuirasse) dépourvues de toute aspérité qui puisse l'arrêter. C'est l'art opposé à la force. — Mais déjà il semble qu'il manque de confiance dans le résultat. Les statues, le frontispice dont il orne sa façade, les grandes fenêtres qu'il substitue aux créneaux, indiquent que le château n'est plus qu'un réduit de la position ; c'est en avant des murs que doit se chercher sa principale résistance, ainsi que l'a fort bien remarqué Violet-le-Duc ¹. Ces dispositions contradictoires sont caractéristiques d'une transition.

Si La-Ferté-Milon détermine très bien l'époque où ces idées défensives avaient cours dans l'art militaire, son état d'inachèvement indique aussi qu'elles furent abandonnées après la mort de Louis d'Orléans en 1407. Sauf l'occupation par les Anglais, sous le maréchal Villiers-de-l'Île-Adam, de 1422 à 1429, qui dut céder devant Jeanne d'Arc, le château demeura constamment au pouvoir de l'autorité royale et, s'il ne fut pas achevé, il faut en conclure que c'est parce que son système de défense fut reconnu impuissant.

Au siège de Ham en 1411, la force semble triompher de l'art, le boulet pénètre avec facilité dans les murailles les plus dures ; on ne songe plus à résister qu'en augmentant à outrance l'épaisseur des murailles, que le connétable de St.-Pol porte en 1470 à onze mètres dans la reconstruction de Ham ; le canon atteint des proportions énormes pour détruire cette nouvelle résistance, comme nous le montre la célèbre *Dulle Griete* de Gand.

La muraille passive est enfin vaincue, lorsqu'en 1495 la forteresse de Monte-Giovanni, qui avait résisté sept

¹ VIOLET-LE-DUC, t. IX, p. 110.

ans aux efforts d'Alphonse II de Naples, tombe en huit heures devant l'artillerie de Charles VIII. On remplace les murs par des remparts en terre défendus d'une manière très active par une nombreuse garnison, et aux canons-monstres qui n'ont plus de raison d'être, se substitue une artillerie plus manœuvrière et plus portative.

Telle sera sans doute aussi l'issue de la lutte entre la cuirasse et le canon à laquelle nous assistons en ce moment, que nous avons l'obligation de suivre afin de n'être pas pris au dépourvu. et qui, un jour, se résoudra par des moyens plus simples, plus économiques, lorsque quelque invention géniale viendra transformer l'art de l'ingénieur militaire. N'avons-nous pas déjà vu de nos jours les formidables cuirassés vaincus par de misérables torpilleurs ? L'éléphant battu par la mouche !

En résumé, Messieurs, outre l'agrément d'avoir fait un charmant voyage, je rapporte du Congrès de Soissons-Laon la conviction profonde que, pour donner aux congrès de notre Fédération d'archéologie toute leur importance, nous devons, comme on le fait en France, nous attacher à développer les excursions, les visites de monuments, si fertiles en enseignements, dans toutes les parties du pays, et réserver les discussions souvent stériles pour nos assemblées locales.

SÉANCE DU 2 OCTOBRE 1887

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. Hymans, président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; chev. L. de Burbure, L. Delgeur, A. Goovaerts, A. Henne, J. Schadde, chev. de Schoutheete, H. Wauwerinans, membres titulaires ; Th. Smekens, membre honoraire ; H. van Cuyck, membre correspondant.

Se sont excusés : MM. P. Génard, chev. Gust. van Havre,

Max Rooses, chan. Reusens, membres titulaires; Goemaere et Soil, membres correspondants.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et approuvé.

L'Académie a reçu, depuis sa dernière séance, la nouvelle de la mort de MM. Nicaise de Keyser, peintre d'histoire, président honoraire, à Anvers; Johann-Ludwig Neugeboren, membre honoraire étranger à Hermanstadt, et van Hollebeke, membre correspondant à Anvers.

La famille de M. de Keyser ayant informé officiellement l'Académie de la mort de l'illustre peintre, notre compagnie a été représentée à ses funérailles par son président et son secrétaire, qui ont eu l'honneur de porter un cordon du poêle. Le bureau réuni a adressé au fils aîné de M. de Keyser la lettre suivante :

“ Monsieur,

„ L'Académie d'Archéologie de Belgique ne devant se réunir qu'en octobre, le bureau a été convoqué d'urgence pour prendre connaissance de la lettre par laquelle vous informez la compagnie de la mort de votre regretté père M. Nicaise de Keyser.

„ Membre fondateur de l'Académie, son ancien président et un de ses présidents d'honneur depuis 1884, M. de Keyser n'a jamais cessé de lui témoigner dans toutes les occasions combien il s'intéressait à ses travaux. La compagnie était fière de le compter au nombre de ses membres et admirait en lui non seulement le peintre illustre dont les œuvres ont enrichi notre patrimoine artistique, mais aussi l'archéologue érudit qui sut avec tant de science, dans ses belles compositions, reconstituer les scènes les plus glorieuses de notre histoire nationale.

„ C'est au nom de l'Académie que nous avons l'honneur de vous exprimer la part considérable que nous prenons à votre douleur, et nous vous prions, Monsieur, de bien vouloir être auprès de votre famille l'interprète de nos regrets.

„ Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments les plus distingués.

“ *Le Secrétaire,*
P. HENRARD.

Le Président,
H. HYMANS.

Le Vice-Président,
P. GÉNARD.

Le Trésorier,
EUG. GIFE. ”

La rédaction de cette lettre est approuvée.

L'échange des publications de l'Académie est autorisée avec le *Polybiblion*, revue bibliographique universelle, 195, boulevard Saint-Germain, à Paris, et la Société archéologique de Zagreb (Agram).

Il est donné lecture de la réponse de MM. Henri et Louis Siret à la lettre de remerciements que leur a adressée le bureau.

L'Académie a reçu en hommage les brochures et volumes suivants :

De M. E. Berchon, secrétaire de la Société archéologique de Bordeaux :

1° *Le tatouage aux Iles Marquises*. Paris, 1860;

2° *Recherches sur le tatouage*. Id., 1861;

3° *En steamer d'Europe aux États-Unis*. Le Havre, 1867;

4° *Histoire médicale du tatouage*. Paris, 1869;

5° *Note sur des bracelets en bronze trouvés dans la commune de Pouillac (Gironde)*. Paris, 1883;

6° *Discours sur les origines du tatouage*. Bordeaux, 1886.

De M. Victor Tahon, ingénieur, secrétaire de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi :

Les origines de la Métallurgie au pays d'Entre-Sambre-et-Meuse.

De M. H. van Cuyck, membre correspondant :

De zeven Schaken.

Remerciements.

Après un échange de vues sur la bibliothèque de la Société, auquel prennent part plusieurs membres de l'assemblée, M. le président, délégué de la compagnie au

Congrès de Bruges, donne lecture de son rapport. — L'impression au *Bulletin* en est votée.

M. le général Wauwermans présente, au nom de M. de Burbure qui est toujours présent à la plupart des fouilles qui se font actuellement dans le Burght, le croquis d'une coupe dans un terrain creusé tout récemment jusqu'au sol naturel, à la cote de 4^m21, contre les murs du Burght.

Le terrain présente une succession de couches remblayées en dos d'âne et semble former autour du Burght une sorte d'enceinte, ancien retranchement ou digue destiné à empêcher l'entrée des eaux.

Le secrétaire donne lecture des noms des candidats proposés aux places vacantes par le bureau et par divers; MM. Goovaerts et Hymans proposent encore trois noms, après lesquels la liste est déclarée close.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

Rapport sur le Congrès d'archéologie de Bruges

PAR M. H. HYMANS, PRÉSIDENT ET DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

La Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique a tenu sa troisième session à Bruges du 22 au 25 août. La dernière journée a été consacrée à la visite des monuments d'Ypres.

Le Congrès était, comme vous le savez, organisé par la *Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre*. Il avait pour président M. le baron Kervyn de Lettenhove. Le secrétaire-général était M. Léon de Foere, dont l'activité, la courtoisie et l'inépuisable

obligeance n'ont pas moins contribué à la bonne direction du Congrès qu'à l'agrément et au profit de ses membres. Au surplus, les organisateurs n'avaient rien négligé pour rendre notre séjour à Bruges aussi fructueux que possible. Les monuments civils et religieux, les musées, le séminaire, rendus accessibles de la manière la plus libérale, étaient visités sous la conduite des hommes les plus autorisés et jusque dans leurs moindres détails. A Ypres, nous avons reçu un accueil non moins cordial, non moins empressé. La Fédération n'eût-elle procuré que ce seul avantage, que déjà nous aurions grandement à nous réjouir de son existence.

Le Congrès, j'ai hâte de le dire, n'a pas été stérile. Le nombre de ses adhérents s'élevait à près de deux cent cinquante. Avec le grand plaisir de se voir, — ce qui, pour plusieurs, était l'agréable occasion d'apprendre à se connaître, — le Congrès nous procurait à tous le précieux avantage de pouvoir aborder l'examen en commun d'une foule de questions qui se posent comme des problèmes devant l'archéologue, et dont la solution n'est possible que grâce à la réunion sur un point donné d'un groupe nombreux de personnes vouées à l'étude d'une même branche.

Les membres étaient répartis en quatre sections : 1^o Celle des études préhistoriques, comprenant la géologie, l'anthropologie et l'ethnographie ; 2^o Celle de l'histoire, comprenant la géographie historique, les traditions, etc. ; 3^o Celle d'archéologie, comprenant la diplomatique, l'épigraphie et la numismatique ; 4^o La section d'histoire de l'art, comprenant l'architecture et toutes les branches qui en dépendent.

Nous remarquons, Messieurs, — on l'a fait observer d'ailleurs avec raison au Congrès — que cette dernière section n'est pas sans faire double emploi avec la précédente. Il est certain que l'archéologie proprement dite embrassant l'étude des monuments et des arts industriels, à quelque point de vue qu'on les envisage, nombre de membres éprouvent quelque embarras à choisir entre les deux sections et demeurent, dans tous les cas, privés de l'avantage

d'assister à des discussions fort importantes pour eux, alors surtout que les deux sections siègent simultanément. On a donc exprimé le vœu que pour l'avenir les deux sections se réunissent alternativement, ce qui a amené notre savant confrère M. le général Wauvermans à rappeler que, dans le principe, trois sections seulement étaient prévues et que la suppression de la quatrième ne serait qu'un simple retour à l'ordre normal des choses.

En attendant, Messieurs, c'était la 4^e section du Congrès qui se trouvait saisie du projet présenté par notre société, pour la conservation des monuments historiques. Ce projet a été adopté en substance, sous la réserve, toutefois, des modifications qu'il importera d'y apporter ultérieurement au point de vue juridique. Il a été entendu que notre Compagnie serait heureuse de recevoir les observations qui seraient suggérées en vue d'améliorer son œuvre.

Une quarantaine de questions étaient inscrites au programme. Ai-je besoin de dire que c'était trop? L'exposé de plusieurs de ces questions eût comporté d'ailleurs des développements absolument hors de proportion avec le peu d'heures de travail attribuées au Congrès.

Certes, il y a profit pour tout le monde à entendre traiter avec une compétence entière certaines questions spéciales. Étant donné, toutefois, qu'entre sociétés poursuivant un but similaire certaines questions sont d'intérêt général, l'avantage semble devoir appartenir à la solution de celles-ci le jour où les représentants de ces sociétés se réunissent pour travailler en commun.

Une de ces questions, par exemple était inscrite au programme de la première section :

“ Quelles règles faudrait-il suivre pour former, à l'aide de signes conventionnels, une carte préhistorique et proto-historique de la Belgique, avec l'adjonction d'un catalogue indiquant les objets découverts et les lieux où ils sont conservés ? ”

Que je dise, en passant, que le Congrès a été d'avis

qu'il n'était point possible de faire jusqu'à ce jour un travail d'ensemble, que mieux vaut, pour le moment, se borner à des cartes partielles. Les signes conventionnels seront ultérieurement arrêtés. Le Congrès recommande toutefois les signes adoptés en France et attire l'attention sur un système des plus simples proposé par MM. de Marsy et Laurier.

Une question d'importance également grande était soumise à l'examen de la 2^e section.

“ Y a-t-il lieu de déposer aux archives de l'État, dans les provinces, les registres paroissiaux de baptêmes, mariages et enterrements? „

Le Congrès a décidé qu'il y avait lieu d'appeler l'attention du gouvernement sur la nécessité d'assurer la conservation de ces registres.

La 3^e section était appelée à se prononcer sur cette question : “ Est-il désirable que le gouvernement institue une commission pour surveiller, au point de vue scientifique, les fouilles entreprises par l'État ou les communes? „

J'ai dit que la quatrième a eu à s'occuper du projet de loi présenté par l'Académie d'archéologie pour assurer la conservation des monuments historiques.

Vous estimerez avec moi, Messieurs, que si le Congrès de Bruges s'était borné à résoudre d'une manière complète ces points d'une si haute importance, il aurait fort largement mérité déjà nos félicitations.

D'autres questions encore sont venues se joindre à celles du programme. Par exemple, la polychromie des églises, question introduite par M. l'abbé van den Gheyn et que le Congrès a désiré voir soumise aux délibérations du Congrès prochain.

On s'est occupé encore du maintien ou de la suppression des jubés, à la demande de M. Feys, l'un des membres de la Commission organisatrice; de l'opportunité de mettre au concours la restauration des monuments, un point soulevé par M. Eugène Geefs, au nom de la Société des architectes d'Anvers, et développé par M. Paul Saintenoy, délégué de la Société centrale d'Architecture.

Le Congrès a été d'avis que les jubés que ne distingue aucun mérite artistique pouvaient seuls disparaître et, en ce qui concerne le concours pour la restauration des monuments, a émis le vœu que les cercles archéologiques, à l'instar des sociétés similaires de l'étranger, provoquent, par l'institution de prix, l'étude de la restauration de certains monuments historiques.

La plupart de ces décisions ont été ratifiées par l'assemblée générale, consacrée en outre à diverses communications et lectures, dont l'une surtout, celle du P. van den Gheyn, a offert un intérêt considérable. Il s'agissait des restes de la langue gothique retrouvés en Crimée au XVI^e siècle par Auger de Busbecq. On a entendu également des conférences de notre confrère M. G. Kurth et de M. Henri Cochin, l'éloquent orateur français, et M. Cloquet a fait une intéressante communication sur les sculpteurs flamands dans le Tournaisis.

M. Kurth a préconisé le retour aux vieilles chansons et aux vieux airs de Flandre et M. Cochin, l'un des délégués de la Société des Flamands de France, a plaidé en termes chaleureux la cause des usages traditionnels, rappelé le glorieux passé de la Flandre et, jusque dans ces deux mots touchants, *Vaderland* et *Moedertaal*, montré les liens qui font de tous les Flamands les fils de la même mère.

Nulle part, mieux qu'à Bruges, de tels souvenirs méritaient d'être évoqués, car nulle ville de Belgique n'a mieux gardé son ancien caractère. Le défilé de l'admirable cortège de Breydel et de Coninck nous a fourni la preuve surabondante de la puissance des souvenirs locaux et, chose non moins digne d'être signalée, de la parfaite connaissance de la physionomie du passé.

Nous nous rappelions tous encore le groupe superbe de la Toison d'Or que les Brugeois avaient envoyé à Bruxelles au cortège du 25^me anniversaire de Léopold 1^{er}. Le cortège de Breydel et de Coninck n'était pas d'une moindre exactitude et s'il ne comportait par un égal déploiement de richesse, le goût parfait de tonalités, l'étude même des physionomies n'en faisaient que mieux valoir la fidélité historique. « Notre

population » avait dit, le matin même, M. le bourgmestre, « notre population est foncièrement artiste » et le cortège a pleinement confirmé ces paroles.

Le compte rendu officiel du Congrès nous renseignera avant peu d'une manière complète sur les travaux accomplis pendant ces trois jours, que je n'hésite pas à appeler des jours de fête intellectuelle.

Il y a eu des festivités d'autre nature aussi. Outre le banquet traditionnel, nous avons eu l'honneur d'être reçus de la manière la plus aimable par M. le gouverneur et Madame Ruzette.

Le Congrès a décidé, Messieurs, que la prochaine session se tiendrait à Charleroi, en 1888.

Je ne terminerai pas ce court exposé sans me faire l'écho des sentiments unanimes de reconnaissance envers les membres du Comité organisateur et tout spécialement envers MM. de Foere, secrétaire-trésorier, Feys, vice-président, comte Thierry de Limburg-Stirum, Aloïs Nélis, Mgr. Béthune, président de la Société d'archéologie, Gilliodts-van Severen, archiviste. L'Administration communale d'Ypres, représentée par M. l'échevin Cornette, M. Arthur Merghe-lynck et M. Louis Biebuyek, ont droit aussi à nos vifs remerciements pour la manière infiniment gracieuse dont ils nous ont fait les honneurs des établissements municipaux et de la collégiale de leur ville.

Nous avons même été admis, faveur exceptionnelle, à voir le retable, toujours clos, de l'église St Martin, une œuvre attribuée à Jean van Eyck. Elle est d'un maître pour moi fort difficile à déterminer, mais je puis du moins affirmer qu'elle est tout entière de la main du même auteur et que la date 1525, inscrite sur les volets extérieurs, seuls visibles pour le public, est celle de l'ensemble. Cela suffit à faire justice d'une attribution qu'un peu moins de rigueur dans la séquestration de la peinture aurait dès longtemps rendue impossible.

SÉANCE DU 11 DÉCEMBRE 1887.

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. H. Hymans, président ; P. Génard, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; H. Wauwermans, J. Schadde, A. Goovaerts, M. Rooses, P. Cogels, A. Henne, chev. L. de Burbure, membres titulaires ; Th. Smekens, membre honoraire ; H. van Cuyck et Goemaere, membres correspondants.

Se sont excusés : MM. L. Delgeur, chev. Gust. van Havre, E. Gife, membres titulaires, et Blomme, membre correspondant.

Le procès-verbal de la séance du 2 octobre est lu et adopté.

Il est donné lecture d'une lettre par laquelle M. le chev. de Schoutheete de Tervarent, obligé par l'état de sa santé de quitter la Belgique pour un climat plus sec, donne sa démission de membre titulaire. L'assemblée décide, conformément au 2^e § de l'art. 2 des statuts, d'inscrire M. le chev. de Schoutheete au tableau des membres correspondants étrangers ; il redeviendra membre titulaire à la première vacance, dès qu'il reprendra son domicile en Belgique.

L'échange des publications de la Société avec celles de la *Comision provincial de Monumentos historicos y artisticos de Cadiz* (Espagne) est autorisée.

L'Académie a reçu en hommage les livres et brochures ci-après :

Histoire de Notre-Dame de Steps et de sa statue miraculeuse à Montenaken. Deux pages mémorables des annales du pays de Liège, avec nombre d'indications topographiques, par A. KEMPENEERS, membre titulaire.

Surprise de la ville d'Avesnes par les Français en 1525, par ERNEST MATTHIEU, membre correspondant.

Oudheid- en Geschiedkundig Congres te Brugge, par H. VAN CUYCK, membre correspondant.

Souvenirs de la Flandre wallonne, par F. BRASSART, archiviste à Douai, membre correspondant étranger.

Remerciements.

Il est donné lecture des rapports annuels du secrétaire et du trésorier, qui ne donnent lieu à aucune observation.

M. H. van Cuyck est nommé bibliothécaire de l'Académie; M. le bourgmestre en sera informé et on le priera de faire connaître cette nomination au bibliothécaire de la ville, pour que ce fonctionnaire facilite à M. van Cuyck l'inventaire des collections et ouvrages appartenant à la Société.

L'assemblée, après avoir entendu le secrétaire et le vice-président au sujet de l'*Histoire monétaire d'Anvers*, décide que cet ouvrage sera mis immédiatement sous presse aux frais de l'Académie; le format sera l'in-quarto ou le grand in-octavo. M. le chev. G. van Havre en sera informé. M. P. Cogels veut bien promettre son concours; il sera adjoint à la commission nommée dans une des précédentes séances.

Le Congrès de Bruges ayant décidé de renvoyer à l'Académie l'*Avant-projet de loi sur la conservation des monuments historiques*, pour y apporter certaines modifications arrêtées dans les séances de section, MM. P. Errera et de Munck, qui s'étaient engagés à nous envoyer leurs observations, seront invités à nous les faire parvenir sans retard. Elles seront transmises à la commission de rédaction de l'avant projet de loi, qui pourra se réunir aussitôt après.

M. H. Hymans s'engage à écrire une notice biographique sur feu N. de Keyser; M. A. Henne sur L. Gallait.

M. Max Rooses lit une *Note sur une œuvre perdue de François Floris* et une notice sur le *Maison de Rubens* à Anvers. — Elles seront imprimés au *Bulletin*, cette dernière avec des reproductions phototypiques des estampes du XVII^e siècle, reproduisant les vues de cette maison et un plan du rez-de-chaussée.

La séance ordinaire est levée à 2 1/2 heures.

En séance extraordinaire des membres titulaires, il est procédé à la nomination des membres du conseil en remplacement de la série dont le mandat expire le 31 décembre 1887.

Sont élus : MM. R. Chalon, P. Génard, E. Gife, chev. G. van Havre, Ruelens, Wagener.

En remplacement de M. le chev. de Schoutheete de Tervarent, dont le mandat expirait le 31 décembre 1890, est élu : M. Alex. Henne (art. 13 § 4).

Il est procédé à l'élection d'un vice-président pour l'année 1888. Le mandat devant appartenir à un membre non domicilié dans la ville d'Anvers, M. Ruelens est élu.

La discussion est ensuite ouverte sur les mérites des candidats aux places ouvertes parmi les membres.

Il est décidé que le nombre de membres titulaires à élire sera porté à trois, une nouvelle vacance s'étant produite par le passage de M. le chev. de Schoutheete au tableau des membres correspondants étrangers.

LA MAISON DE RUBENS

par Max ROOSES, membre titulaire

Le 4 janvier 1611, Rubens acheta du docteur André Backaert et de son épouse Madeleine Thys " une maison avec une grande porte, cour, galerie, cuisine, plusieurs chambres, terrain et dépendances, ainsi qu'une blanchisserie sise à côté, au sud, également avec le terrain et les dépendances, le tout situé au Wapper, entre l'habitation de Henri Hoons, au nord, et certaines maisonnettes au sud ; la susdite blanchisserie touchant, du côté de l'est, au mur du serment des Arquebusiers ¹. "

¹ P. GÉNARD, *P. P. Rubens*, p. 442.

Du texte de l'acte de vente, il ressort que la blanchisserie servit antérieurement de *Raamhof*, terrain où les foulons tendaient les draps qu'ils préparaient.

La somme payée par Rubens était de 7600 florins.

Le grand peintre fit faire d'importants travaux dans sa nouvelle acquisition. Par les annotations tirées du registre des Arquebusiers, nous savons qu'en 1615 un mur fut élevé entre le jardin de Rubens et celui du serment. En 1617, il fit sculpter les rampes de son escalier par Jean van Mildert ¹. Dans une lettre écrite, le 12 mai 1618, à sir Dudley Carleton, il affirme que, cette même année, il avait dépensé quelques milliers de florins à sa maison ².

Ce fut donc de 1615 à 1618 que Rubens bâtit la superbe demeure qui nous est connue par les gravures faites par Harrewijn d'après les dessins de J. van Croes, dont nous joignons une reproduction à notre texte. En 1621, lorsque Otto Sperling visita la maison du peintre, le bâtiment principal était construit.

Le 28 juillet 1627, Rubens acquit encore trois maisonnettes avec leurs jardins, situées à côté de sa propriété au Wapper, pour agrandir et embellir sa demeure ³. Elles ne furent point englobées dans son habitation.

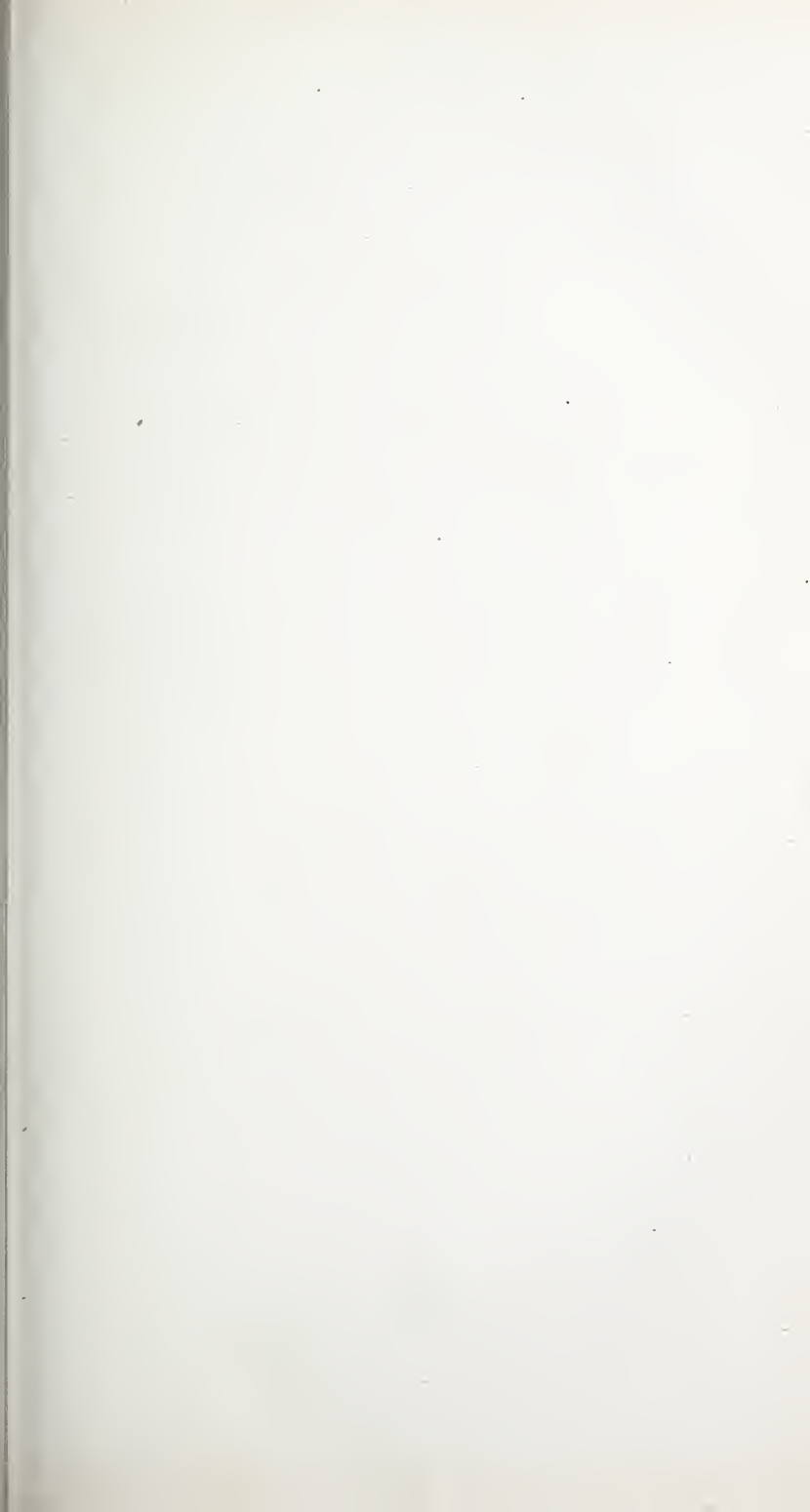
Les estampes déjà mentionnées donnent des vues extrêmement intéressantes de l'hôtel de Rubens. La plus ancienne est datée de 1684. Elle représente la cour avec les bâtiments qui la bordent des deux côtés et avec le portique qui s'ouvre dans le fond. A travers les trois arcades de ce portique, on distingue les parterres, les charmilles et le pavillon du jardin.

La seconde estampe est datée de 1692. Dans sa partie principale, elle figure une coupe longitudinale de la propriété, qui permet de voir la façade latérale et la façade

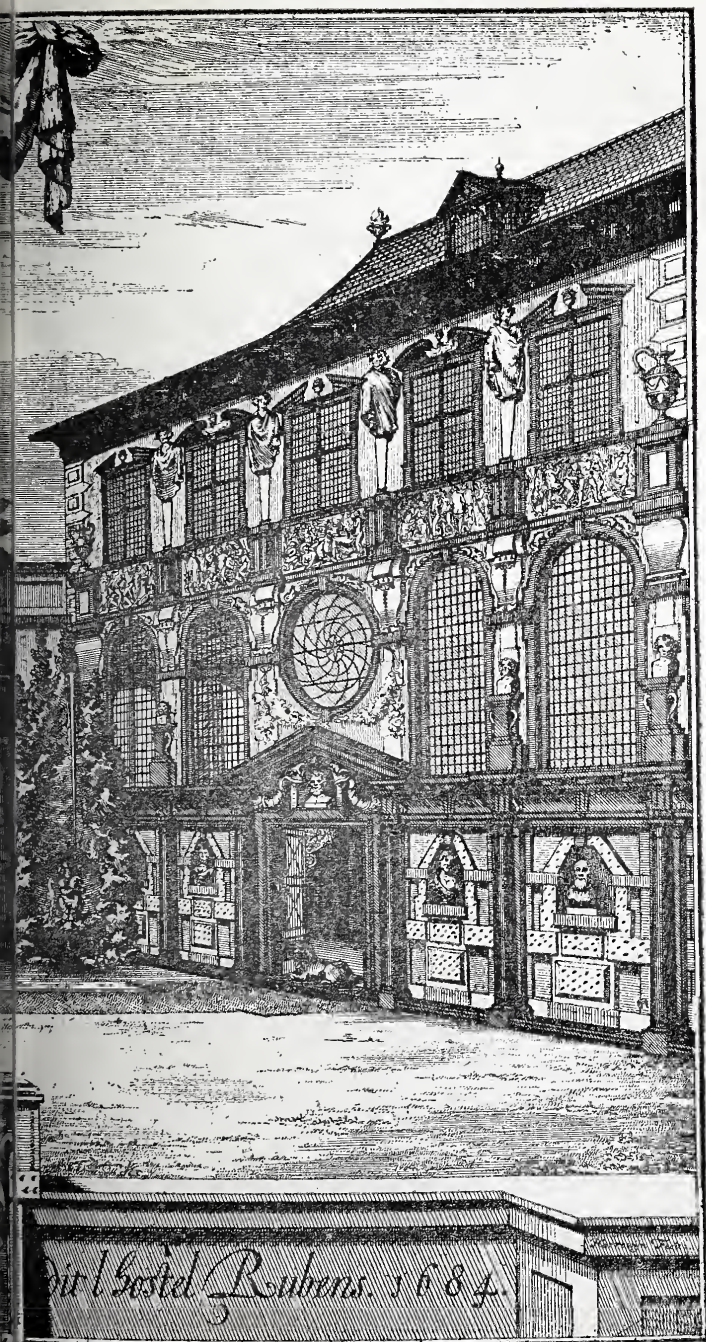
¹ F. JOS. VAN DEN BRANDEN, *Geschiedenis der Antwerpsche schilderschool*, p. 510

² W. HOOKHAM CARPENTER, *Pictorial Notices*, p. 148.

³ F. J. VAN DEN BRANDEN, *Geschiedenis der Antwerpsche schilderschool*, p. 506 en note.







HÔTEL DE RUBENS, EN 1684

postérieure du bâtiment principal, le jardin, l'entrée de la remise, les écuries, un pavillon en lattis à l'extrémité sud du jardin, et le pavillon à colonnades au fond.

Dans sa partie inférieure, la même estampe offre une vue de la façade principale, la coupe d'une haute salle ronde en forme de dôme servant de chapelle et la vue d'une chambre à coucher dont le plafond est en calotte.

L'habitation du prince de nos peintres était réellement princière; jamais artiste ne s'en construisit de pareille et ne l'orna avec tant d'amour. Comprend-on que ce sanctuaire de l'art ait pu être dévasté impitoyablement et qu'il n'en subsiste plus que des restes, très intéressants encore, assez riches pour nous donner une idée de la splendeur de l'ensemble, mais insuffisants pour nous consoler des parties disparues ?

A front de rue, l'estampe de Harrewijn représente la façade de l'hôtel de Rubens comme une construction fort disparate. Au nord, c'est-à-dire dans la partie la plus rapprochée de la place de Meir, on voit une habitation à porte cochère, ayant cinq fenêtres au rez-de-chaussée et six à l'unique étage. Un modeste pignon s'élève dans la partie du toit surplombant la porte; un second, de même forme, au milieu du bâtiment; un troisième, beaucoup plus considérable, s'élève à l'extrémité septentrionale de la façade; une girouette couronne ce dernier pignon élégant, datant évidemment du XVI^e siècle. Telle est la maison que Rubens acheta en 1611 et qu'il habita, depuis lors, avec sa famille.

Au milieu de la façade multiple, gravée par Harrewijn, s'élève un bâtiment ayant au rez-de-chaussée cinq énormes fenêtres cintrées, mesurant au moins cinq mètres de hauteur. Une rangée de cinq croisées basses, sous le toit, surmontent les premières. C'est la construction que fit élever Rubens, qu'il orna richement et dans laquelle il établit son atelier.

Plus au sud, on voit un bâtiment à trois issues : une porte cochère que nous savons être celle de la remise et deux portes cintrées, donnant accès dans deux maisons d'aspect bourgeois, que Rubens louait à des particuliers.

Quand, par la porte principale, on pénétrait dans la cour, on voyait, droit devant soi, l'arcade centrale du portique ; à gauche, la maison ancienne de modeste apparence ; à droite, le somptueux édifice élevé par Rubens sur les terrains vagues compris dans son acquisition. On traversait un porche sous lequel, à droite, s'ouvrait une double arcade conduisant à un escalier monumental dont on voyait, à travers trois autres arcades en plein cintre, la rampe richement ornée. Parvenu dans la cour, on avait derrière soi la façade postérieure du porche. A la hauteur du premier étage, régnait un mur couvert d'une peinture décorative dont la partie inférieure représentait une galerie ouverte dans laquelle se trouvait le peintre avec sa femme, son lévrier et deux perroquets ; dans la partie supérieure, un tableau représentait *Andromède délivrée par Persée*, sujet que Rubens a peint plus d'une fois. Entre les fenêtres de l'étage supérieur du nouveau bâtiment, du côté de la cour, des cariatides étaient peintes ou sculptées. Sa façade latérale semblait divisée en un rez-de-chaussée et deux étages. Le rez-de-chaussée était simulé et ne formait qu'un tout avec le premier étage fictif. Au milieu de cette façade s'ouvrait une large porte surmontée d'une rosace ; de chaque côté de la rosace, deux fenêtres.

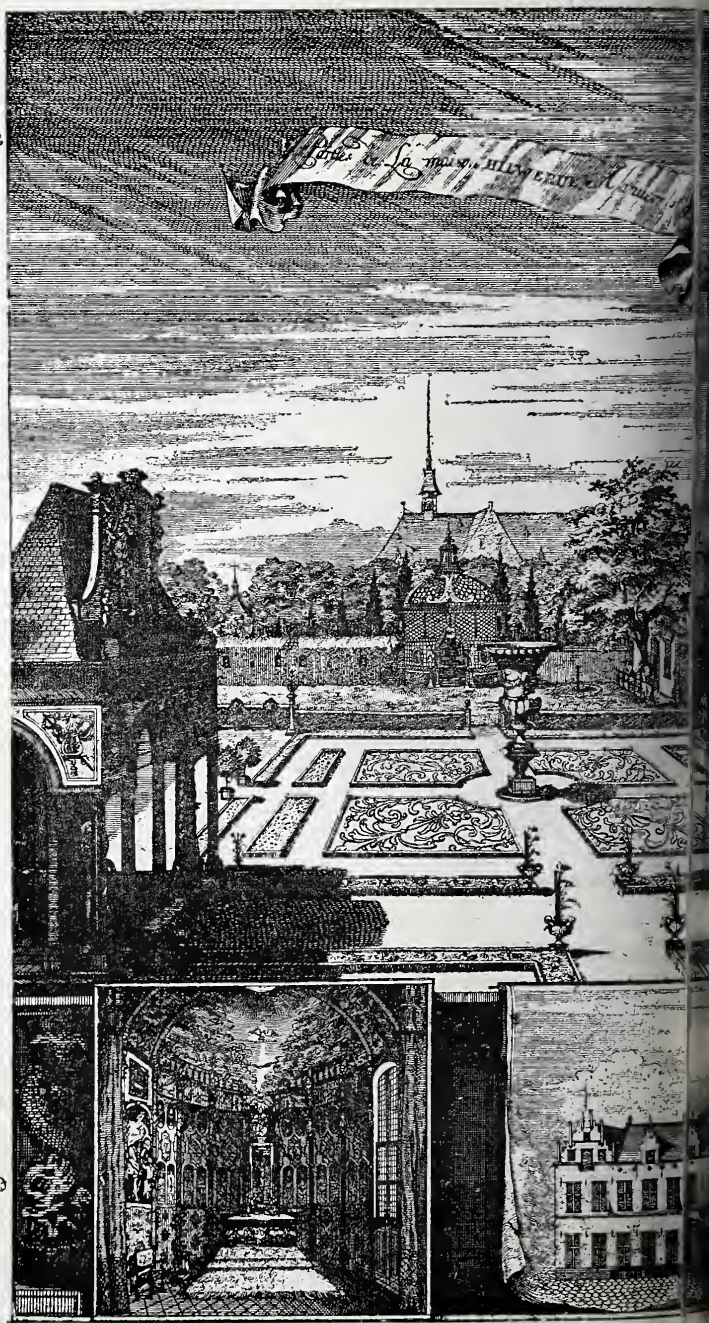
Dans la partie inférieure et au-dessus de la porte, des bustes antiques dans des niches.

Entre les fenêtres de l'étage simulé, des bustes sur piédestaux.

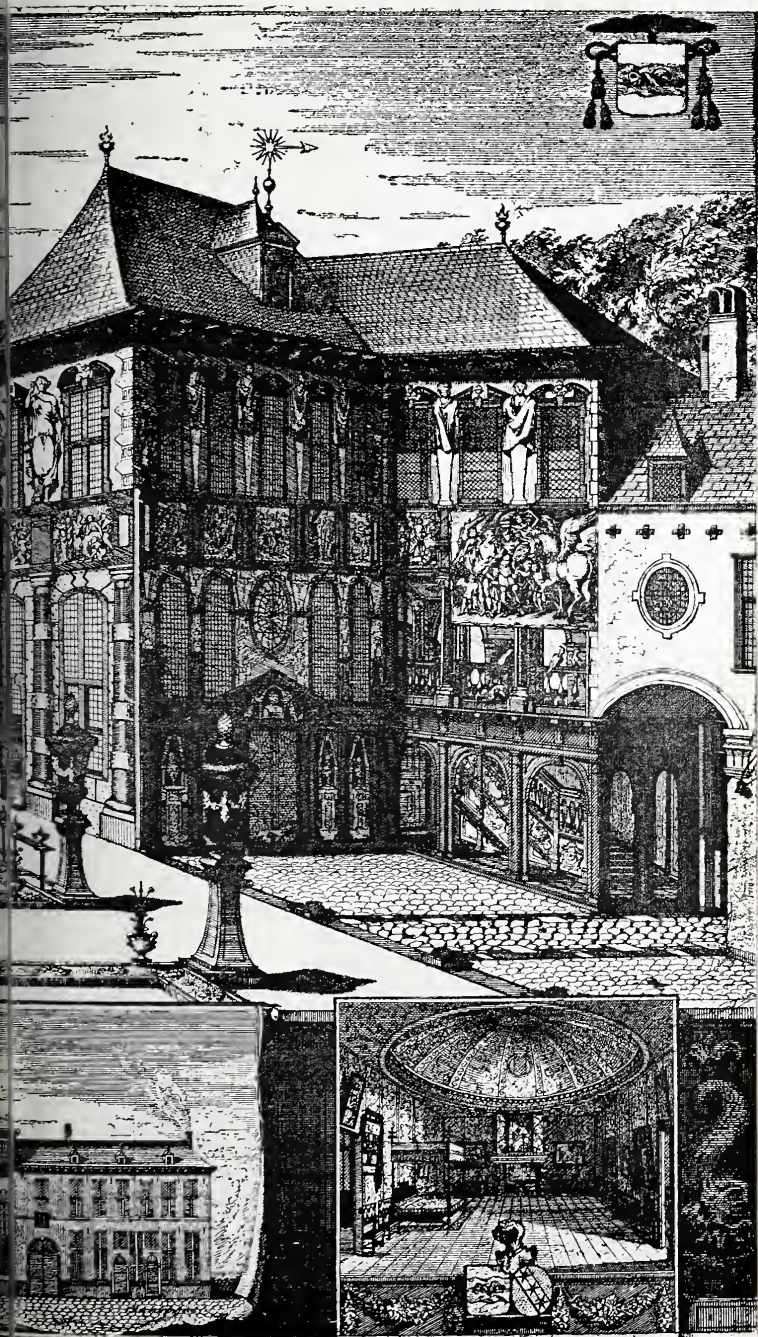
Au-dessus des fenêtres et de la rosace, des peintures en forme de bas-reliefs.

Les sujets de ces dernières compositions, pour autant que les reproductions microscopiques de la gravure nous permettent de les reconnaître étaient : à côté du *Persée et Andromède*, dans la façade postérieure du porche, un sujet mythologique que nous ne retrouvons pas dans les tableaux de Rubens et dont nous ne saurions déterminer avec exactitude le sujet.

Sur la façade latérale : la *Marche de Silène*, le *Jugement de Pâris*, un sujet inconnu, un tableau où l'on voit



FAÇADES LATÉRALE, POSTÉRIEURE & ANTÉRIEURE



CHAMBRE A COUCHER DE LA MAISON DE RUBENS, EN 1692



couronner une femme, un cinquième représentant un sacrifice antique.

Sur la façade de derrière étaient représentés : un sacrifice païen rappelant la *Chute du Paganisme* du peintre, un *Héros couronné par la Victoire* et *Pluton enlevant Proserpine*. Aucune de ces compositions, excepté *Persée et Andromède*, ne concorde avec les mêmes sujets traités par Rubens dans ses tableaux.

La façade postérieure du côté du jardin avait deux fenêtres et une porte vitrée, mesurant toutes trois, comme les fenêtres de la façade antérieure, la hauteur du rez-de-chaussée et d'un étage. Entre les fenêtres, sous le toit, étaient placées ou peintes deux statues.

Le portique existe encore ; il a trois arcades, les deux latérales semi-circulaires ; le cintre de la baie centrale est à pans coupés. Au-dessus des ouvertures, un buste de satyre et un de satyresse. Au-dessus de la balustrade, couronnant le portique, les statues de Minerve et de Mercure et deux vases. Entre les baies des arcades latérales et les deux bustes qui les surmontent, on lit, sur des tablettes, des inscriptions empruntées à la dixième satire de Juvénal, A gauche :

Permites ipsis expendere numinibus, quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris.
Carior est illis homo quam sibi.

A droite :

Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
Fortem posce animum et mortis terrore carentem,
Nasciat irasci, cupiat nihil.

Dans le coin de la cour, à droite, était construite une grotte, dans la concavité de laquelle un berger, accompagné d'un cerf, jouait de la cornemuse ; du sol, un puissant jet d'eau s'élançait.

Le jardin était divisé en parterres symétriques, ornés de vases ; la partie située au sud et séparée du reste par une haie, semble avoir servi de potager. A l'intérieur du pavillon, au fond du jardin, se trouvait une statue d'Hercule ; à droite et à gauche, entre quatre colonnettes, les

statues de Bacchus et de Cérès ; dans une lucarne élevée formant niche, une statue de l'Abondance.

Tout cela constituait un ensemble spacieux et élégant, la demeure d'un grand de la terre, béni des dons de la fortune autant que du génie artistique.

L'intérieur n'était pas moins somptueux, spécialement dans les nouveaux bâtiments où Rubens avait son atelier et son musée.

Quelle était la distribution intérieure de ce sanctuaire ? Grosse question, difficile à résoudre, maintenant que d'importantes reconstructions ont eu lieu dans la demeure du peintre et que nul document ne rend témoignage de l'arrangement primitif.

Les actes de vente sont sobres de détails ¹. Celui par lequel la maison fut cédée en 1701 à Jean Adrien de Witte, la décrit comme suit : « Une grande maison, avec un grand jardin, un grand salon et plusieurs autres chambres au rez-de-chaussée et à l'étage, greniers, caves, grande et petite cour, avec les écuries dans le même jardin, ainsi que les statues et les vases de marbre et de pierre de taille, les meubles et garnitures du grand et des petits salons, les miroirs, les cuirs dorés et les tableaux, de même que tous les ornements et décors de la chapelle, la remise ou buanderie, avec le terrain et les dépendances de haut en bas, à côté de la grande maison au sud, ayant issue par une porte cochère et possédant une seconde sortie particulière dans la rue Houblonnière. „ Les descriptions qui se rencontrent dans les autres actes de vente sont moins explicites encore.

Un document de grand intérêt dans la question est une note appartenant aux manuscrits de Mols, que possède la bibliothèque royale de Bruxelles, et donnant une description de la maison telle qu'elle était avant sa transformation vers 1703. Cette description faite de mémoire est accompagnée d'un croquis du plan terrier, que nous reproduisons,

¹ Voir le texte de ces actes aux annexes I, II, III.

agrandi et rectifié par les soins de M. l'architecte Jos. Schadde. On trouvera dans les annexes le texte de cette note ¹.

Elle indique au rez-de-chaussée de l'aile gauche, la seule qui nous occupera, la cage de l'escalier et, y faisant suite contre la rue, une antichambre, puis un seul salon comprenant la vaste aire du bâtiment en retour, bordant la cour à droite.

A l'étage, Mols place une galerie servant d'antichambre du côté de la rue, un salon en rotonde au milieu du bâtiment et une chambre à coucher avec alcôve, prenant toute la largeur du côté du jardin. L'auteur de la note dit d'abord que Rubens avait son atelier dans la galerie servant d'antichambre, à l'étage, près de l'escalier ; mais plus loin il se reprend et émet l'hypothèse que cet atelier pourrait bien s'être trouvé dans l'une des deux petites maisons, au sud, dans la rue du Wapper, à côté de l'entrée de la remise.

Les voyageurs qui ont décrit leur visite à la maison de Rubens ne sont pas plus explicites Golnitzius parle avec emphase des tableaux qu'il a vus chez Rubens, mais ne dit mot des locaux. Le Danois Otto Sperling, qui, en 1621, passa par Anvers, décrit d'une manière fort intéressante sa visite au grand artiste. Il dit :

“ Nous rendîmes visite au très célèbre et éminent peintre Rubens que nous trouvâmes à l'œuvre et, tout en poursuivant son travail, se faisait lire Tacite et dictait une lettre. Nous nous taisions par crainte de le déranger ; mais lui, nous adressant la parole, sans interrompre son travail et tout en faisant poursuivre la lecture et en continuant de dicter sa lettre, répondait à nos questions, comme pour nous donner la preuve de ses puissantes facultés. Il chargea ensuite un serviteur de nous conduire par son magnifique palais et de nous faire voir ses antiquités et les statues grecques et romaines qu'il possédait en nombre considérable. Nous vîmes encore une vaste pièce sans fenê-

¹ Voir annexe IV.

tres, mais qui prenait le jour par une large ouverture pratiquée au milieu du plafond. Là se trouvaient réunis un bon nombre de jeunes peintres occupés chacun d'une œuvre différente dont M. Rubens leur avait fourni un dessin au crayon, rehaussé de couleurs par endroits. Ces modèles, les jeunes gens devaient les exécuter complètement en peinture, jusqu'à ce que finalement M. Rubens y mit la dernière main par des retouches ¹. „

Tel est le témoignage le plus explicite qu'un visiteur de la maison nous ait laissé.

Rubens avait donc son propre atelier ; ses élèves travaillaient dans une pièce sans fenêtres, prenant jour par le haut. En outre, comme on le voit par les gravures de Harrewijn, il y avait dans la maison deux pièces à voûte hémisphérique, l'une de forme circulaire, très élevée, servant de chapelle du temps du chanoine de Hillewerwe ; l'autre carrée, mais ayant un plafond en forme de calotte et servant de chambre à coucher.

Où se trouvaient toutes ces pièces ?

Et d'abord où était le musée de Rubens ? A notre avis, c'est le bâtiment circulaire qui plus tard servit de chapelle et qui se trouvait derrière le bâtiment de gauche, attenant à celui-ci et faisant saillie sur le jardin.

De Piles dit : “ Entre sa cour et son jardin, il a fait bâtir une salle de forme ronde, comme le temple du Panthéon qui est à Rome, et dont le jour n'entre que par le haut et par une seule ouverture qui est le centre du dôme. Cette salle étoit pleine de bustes, de statues antiques, de tableaux précieux qu'il avoit apportés d'Italie et d'autres choses fort rares et fort curieuses ². „

Mols place cette chapelle en dehors du portique, derrière la maison ancienne, et attenant à celle-ci. Il écrit : “ La

¹ H. HYMANS. *Une visite chez Rubens, racontée par un contemporain. Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 1887, 56^e année, 3^e série, t. XIII, p. 150. Traduit du *Repertorium für Kunstwissenschaft*, T. X, p. III.

² Œuvres diverses de M. de Piles, 1767, T. IV, p. 367.

chapelle bâtie en octogone montant du fond, avec son anti-chambre qui étoit dans le retour. Celle au-dessus de celle-ci avoit une tribune où on pouvoit entendre la messe ; cette chapelle avoit eu autrefois un nombre considérable de reliques, dans des châsses placées de bas en haut dans des niches pratiquées dans les angles ¹. „

Ces niches nous semblent correspondre à celles que l'on voit dans la gravure de Harrewijn et où Rubens plaçait ses statues antiques et ses curiosités. Notons que Mols dessine et décrit la pièce comme octogone, tandis que dans la gravure de Harrewijn et selon l'expression de de Piles, elle est circulaire.

A tort, M. Victor van Grimbergen fait de la chapelle et du musée deux pièces différentes ; il dit que la première, qui étoit haute de deux étages, fut changée en salon et que l'autre fut démolie peu d'années avant 1840 ².

Cette pièce n'ayant que le diamètre du bâtiment du XVI^e siècle, ne pouvait être très spacieuse. C'est une des raisons pour lesquelles nous n'y pouvons voir l'atelier des élèves, sans fenêtres, prenant le jour par une ouverture pratiquée dans le plafond ; une autre raison encore, c'est qu'il n'est point probable que Rubens permit à la jeunesse turbulente qui l'avait pris pour maître, de travailler au milieu de ses trésors artistiques.

Le salon en rotonde figuré comme chambre à coucher sur la gravure de Harrewijn se trouvait fort probablement à l'étage unique de l'aile droite ; c'étoit une pièce assez basse, éclairée par des fenêtres sur l'un des côtés et par des *oculi* dans le plafond.

L'atelier de Rubens ne se trouvait pas à l'étage, comme on l'a dit, mais au rez-de-chaussée. Il comprenait l'immense pièce, éclairée du côté de la cour par les fenêtres à mi-hauteur de la façade, et du côté du jardin par trois énormes fenêtres, dont celle du milieu s'ouvrait de plein pied. On voit sur la gravure que le centre de cette der-

¹ Note de Mols, annexe IV.

² VAN GRIMBERGEN, *Leven van Rubens*. Anvers, 1840, p. 387.

nière porte-fenêtre est coupé et que le milieu du linteau est mobile. Cet arrangement devait permettre de transporter aisément hors de l'atelier les tableaux de la plus grande dimension. Une seconde porte de l'atelier s'ouvrait sur la cour. La pièce mesurait quatorze mètres de longueur, sur dix et demi de largeur et neuf à dix de hauteur.

Quant à la vaste pièce où travaillaient les élèves, ce devait être une construction sans appareil, qui disparut après la mort du maître et ne laissa point de traces dans les estampes ni dans le croquis de Mols. Il est probable que cet atelier donnait sur le jardin et que les élèves y avaient accès par la petite porte de sortie de la rue Houblonnière.

Que devint la maison de Rubens dans le cours des temps ?

Elle fut acquise de Philippe Rubens par Jacomo van Eycke le 16 septembre 1680 ; vendue par Cornélie Hillewerve, veuve de Jacomo van Eycke, à son frère Henri Hillewerve, le 18 janvier 1680, et donnée par Henri Hillewerve à Jeanne et Thérèse van Eycke, le 7 mars 1691. Thomas de Letter l'acquît de Michel Steenecruys, le 8 décembre 1696, et l'échangea, le 7 avril 1701, contre des biens appartenant à Jean-Adrien de Witte et à dame Isabelle Mailluart. Le 3 août 1763, Charles-Nicolas-Joseph de Bosschaert, aïeul du propriétaire actuel, en devint propriétaire.

Jusqu'alors elle n'avait pas souffert d'altérations notables ; mais, à cette époque, elle subit la transformation importante qui lui donna sa forme actuelle.

La construction du XVI^e siècle fut entièrement rebâtie ; la chapelle qui y était adossée fut conservée, ainsi que son antichambre, au témoignage de Mols.

Les fenêtres des façades antérieure et latérales furent changées et, dans l'atelier de Rubens, on posa un plancher coupant la vaste pièce en un rez-de-chaussée et un étage. La facade postérieure fut reculée dans le jardin de deux mètres environ et le toit fut prolongé d'autant. L'unique étage primitif devint second étage. Le grand escalier avec sa rampe et sa cage richement ornées, de même que les décors des façades latérales et postérieures, furent enlevés.

En fait d'œuvres d'art, on ne conserva que le portique, qui toutefois perdit les deux statues qui le couronnaient, et le pavillon au fond du jardin, qui resta intact.

Peu d'années après cette transformation, Mols annote que *l'aile droite* et la façade du côté de la rue ont été entièrement rebâties à neuf. Nous croyons qu'il commet un lapsus et qu'il faut lire "*l'aile gauche* et la façade du côté de la rue." En effet, l'ancien bâtiment du XVI^e siècle fut reconstruit avec des façades conformes à celle du bâtiment principal modifié. Mais ce dernier, qui forme l'aile droite, n'a pas été démoli à ras de sol. Les toits ont été conservés; ils furent prolongés du côté du jardin. La girouette et les torches qui ornaient le faite sont restées en place; la charpente est celle du XVII^e siècle et au grenier, au-dessus de l'atelier de Rubens, on retrouve encore une roue fort ancienne et un cabestan qui servaient probablement à dresser et à hisser les lourds panneaux sur lesquels le maître peignit ses vastes créations.

La maçonnerie des murs extérieurs de ce bâtiment a été conservée en partie, à l'exception de la façade postérieure; dans la façade latérale, des fenêtres ont été percées au rez-de-chaussée; les fenêtres du premier étage ont subi une transformation, celles du second étage actuel nous semblent avoir été respectées.

Depuis le temps où Mols rédigeait sa note et traçait son croquis, la chapelle a disparu et a fait place à des appartements sans aucun caractère.

Vers 1840, la maison de Rubens fut scindée en deux habitations par un mur qui traverse la cour. Une seconde porte cochère fut pratiquée dans la façade antérieure.

On ne peut assez déplorer la dévastation de ce palais qui aurait dû être un sanctuaire pour tout Anversois.

On comprend qu'un particulier n'eût pu conserver dans son état primitif l'immense halle où Rubens travaillait; mais la ville d'Anvers aurait dû regarder comme un devoir de ne point laisser profaner le plus illustre de ses ateliers, celui qui a fait rayonner autour du nom de la ville la gloire la plus éclatante.

Malheureusement, jadis on ne pouvait attendre pareille générosité d'une cité ruinée, qui, du vivant du maître, lorsque les temps étaient meilleurs, ne lui commanda qu'un seul tableau, *l'Adoration des Mages*, et s'empressa de faire présent de cette œuvre, deux années après l'avoir acquise ; de même qu'elle vendit ou donna en cadeau les décorations de *l'Entrée du Cardinal-Infant*, le second et dernier travail commandé par elle à Rubens.

Notre siècle a réparé en partie l'indifférence des âges passés et a rendu plus d'un hommage public à Rubens. Quel témoignage plus naturel et plus frappant de sa reconnaissance et de son admiration pourrait-elle offrir au plus illustre de ses enfants, que de préserver de toute profanation ultérieure sa demeure, berceau de tant de chefs-d'œuvre, et de la dédier au culte de cet incomparable génie qui, plus que tout autre de ses concitoyens, a bien mérité de sa patrie et de l'humanité ?

ANNEXE I

(*Extrait des Protocoles scabinaux de l'année 1680, sub Peeters*).

18 janvier 1680.

Cornélie Hillewerven, veuve de Jacques van Eycke, échevin de cette ville, vend à Henri Hillewerven, son frère :

Eene groote huysinge met diversche opper- en neercamers, kelders, solders, groote ende clyne plaetse, grooten hove, gronde ende allen den toebehoorten, gestaen ende gelegen inde Wapperstraet loopende vande Meire naerden Wapper, tusschen de huysinge ende erve van Hendrick Hoens of actie hebbende aen d'een syde noortwaerts ende de huysinge naerbeschreven aen d'ander syde suytwaerts, comende achter oostwaerts tegens den muer vanden hoff vande Colveniersgulde deser stadt, met twee besondere vuytgangen, den eenen inde selve strate ende den anderen int Hoplant, ende daertoe noch twee andere huysen eertyts drye huyskens oft wooningen geweest synde, elck met syn hoffken, gronde ende alle den toebehoorten ¹, gestaen

neffens malcanderen inde selve straete tusschen den tweeden vuytganck oft poorte vande voorgemelde groote huysinge aen d'een syde noortwaerts ende meester Cornelis de Man huysen ende erven aen dander syde suytwaerts, comende achter oostwaerts tegens den hove vande voors. groote huysinge, gelyck ende in alle der manieren, op ende met alsulcken servituten van waterloopen ende gemynschappe van mueren als de voors. huysen ende erven eenichsints syn subject.....

ANNEXE II

(Extrait des Protocoles scabinaux de l'année 1701, sub Hullegarde).

7 avril 1701.

Thomas de Letter donne en échange de biens ruraux à Jean-Adrien de Witte, seigneur de Levergem, amman de cette ville, et à Isabelle Mailluart, douairière de Corneille van Rynegom :

Eene groote huysinge met grooten hove, groote salette, met noch diversche neercameren, diversche oppercameren, solders, kelders, groote ende cleyne plaetse, metten stalle inden selven hove, mitsgaders de steene ende marmeren belden, vassen ende pedestaelen, oock mette meubelen ende stoffatien vande groote ende cleyne saletten, spiegels, goude leiren ende schilderyen, mitsgaders alle de ornamanten ende verciersel vande capelle, item metten wagenhuysse, coetshuysse ofte waschuysse, oock metten gronde ende toebehoirten van boven tot onder, nevens de voors. groote huysinge suytwaerts gestaen² ende met eender groote poorte daerneffens vuytcomende, met noch eenen anderen particulieren vuytganck int Hoplant, gestaen ende gelegen dese groote huysinge metten appendentien ende dependentien van dien inde Wapperstraete alhier, loopende vande Meire naerde Wapper, tusschen de huysinge ende erve van Hendrick Hoens oft actie hebbende ter Meirewaerts, aen deen syde noortwaerts, ende twee andere huysen van desen pant gespleten synde, aen dander syde suytwaerts, comende achter oostwaerts tegens den muer vanden hof vande Coloveniersgulde deser stadt.....

¹ Toutes ces propriétés sont inscrites aux registres cadastraux, vol. 15, fol. 252, 253, 254, 255, 256 et 257.

² Les propriétés constituant l'hôtel Rubens étaient inscrites aux anciens registres cadastraux de la ville, vol. 15 fol. 252, 253, 254 et 255.

ANNEXE III

(Extrait des Protocoles scabinaux de l'année 1763, sub Schepmans).

3 août 1763.

Le notaire Édouard van Tilborgh, au nom de 1^o Pétronille-Jeanne-Wilhelmine et de Marie-Madeleine van Honsem, pour deux tiers ; 2^o Marie Rebecca-Cornélie van Honsem, veuve de Guillaume-Joseph Verachter ; Éléonore-Pétronille Verachter et son mari Maximilien Blommaert ; Jean-Michel, Jacques-Ignace et Charles-François Verachter ; Guillaume-Joseph Verachter ; Marie-Pétronille Verachter ; Rebecca-Marie-Thérèse Verachter et son mari Louis-Joseph Hermans, pour le tiers restant, vendent à Charles-Nicolas-Joseph de Bosschaert et à son épouse Cornélie-Caroline-Josèphe de Pret :

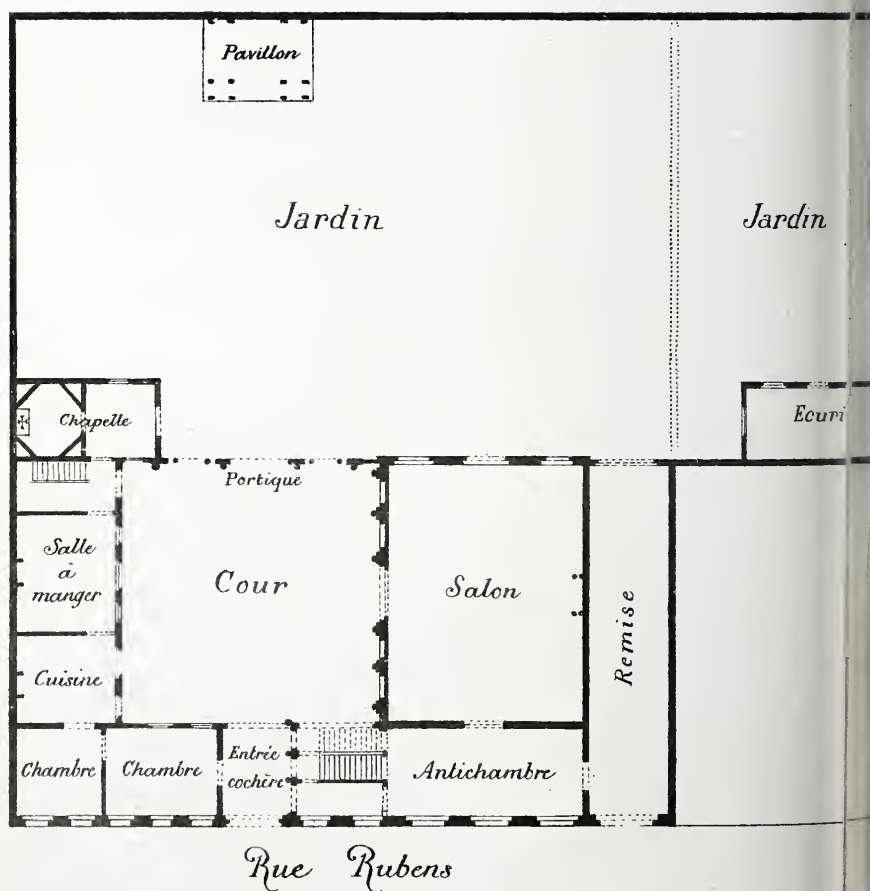
Eene schoone groote huysinge, met hove, groote saletten, diverse neercameren, bovenkamers, capelle, solders, kelders, groote ende kleyne plaetse, met stallinge inden zelven hove, wagenhuys, koetshuys off washuys nevens de voors. groote huysinge gestaen, met eender poorte daernevens uytkomende ende eenen particulieren uytganck int Hoplandt, met alle de figuren ende pedestaelen, kopere vase staende ten eynde vanden voors. hoff, haegen, boomen ende baete staende inden selven hoff ende voorts generaelyk al wat inde voors. huysinge, capelle ende hoff respectieve eenigsints aerd- ende naegelvast mitsgaeders berustende is, gronde ende allen deszelfs toebehoortens, gestaen ende gelegen inde Rubbestraete alhier, niets van d'een off d'ander uytgesondert off gereserveert, als alleenelyk de schilderye voor desen gestaen hebbende inden lyst boven de schouwe inde groote salette, ende de schilderye aldaer actuelyk inden selven lyst staende, eene leeder ende eenen weekhouten ledigen lessenaer, sonder meer, ende voorts zoo gelyk ende in allen der manieren, op ende met alzulken servituten, commodityten ende geregtigheden als de voors. groote huysinghe met ap- ende dependentien eenigsints subject ende competerende is, ende daerinne de voornoemde syns comparants twee eerste constituenten t'saemen voor twee derde deelen, ende de voors. Jouffrouwe Maria Rebecca Cornelia van Honsem, hunne sustere, met haeren man den voornoemden wylen d'heer Guillielmus Josephus Verachter, voor het resterende derde paert, opden 24 October 1727, in forme van scheydinge, voor heeren schepenen deser stad gegoeyt ende geerft syn by d'heer Guillielmus Pittau qq. cum suis ¹.

¹ Ces extraits nous ont été communiqués par M. P. Génard, archiviste de la ville d'Anvers.

Reconstitution de l'ancien

d'après un croquis de M.

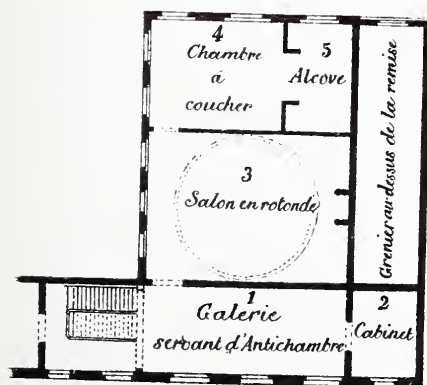
Plan du Rez-de-chaussée



Plan de Rubens

Schadde, architecte.

Plan du 1^{er} étage de l'aile droite



Rue Rubens

Echelle de 0,0025 par mètre



ANNEXE IV

NOTE DE MOLS servant d'explication au croquis qu'il traça de la maison de Rubens telle qu'elle existait avant sa transformation, au siècle dernier. (Bibliothèque royale de Bruxelles. Ms 5726, p. 16.)

Ce plan de la distribution de l'ancienne maison de Rubens n'est fait que de mémoire, et se réduit à peu près à ce que l'on voit ici, pour le gros de la distribution, tant du rez-de-chaussée que pour le premier étage de l'aile droite, où il avait son atelier 1, le petit cabinet 2, au-dessus de la porte de la remise, la rotonde 3 et le cabinet à alcôve 4 et 5, avec le grenier 6 au-dessus de la remise, mais qui n'avait aucune communication avec les appartements, de même que son rez-de-chaussée par où on entrait du côté du jardin ou du côté de la rue. L'aile gauche servait de logement à la famille, où il y avait deux chambres sur la rue, ensuite la cuisine, une salle à manger, un escalier et la chapelle bâtie en octogone, montant du fond avec son antichambre qui était dans le retour. Celle, au-dessus de celle-ci, avait une tribune où on pouvait entendre la messe; cette chapelle avait eu autrefois un nombre assez considérable de reliques dans des châsses placées de bas en haut dans des niches pratiquées dans les angles. Je crois même que le retable avait renfermé un tableau, mais je n'en suis pas assuré. Au fond du jardin, il y a un pavillon ouvert de trois côtés orné de colonnes et de cariatides, qui subsistent encore en partie, ainsi que le portique à trois arcades grillées qui sépare le jardin de la basse-cour. Ce portique, le pavillon, la chapelle avec son antichambre est tout ce qui reste de l'ancien bâtiment, ainsi que quelques parties de l'aile gauche; encore le portique a souffert une altération assez considérable, en ce qu'on y a adossé un corridor pour communiquer d'une aile à l'autre, ce qui ferme deux de ses arcades, n'y ayant plus que celle du milieu qui est restée ouverte pour l'entrée du jardin. Pour la face du portique du côté de la cour, elle subsiste encore en son entier, on en voit l'élévation dans les estampes d'Harrewijn, tant de celui-ci que du reste du bâtiment. L'aile droite, ainsi que la façade du côté de la rue, ont été entièrement rebâties à neuf depuis les fondements.

A côté de la grande maison, il y a eu deux petites. Ces maisons ont toujours appartenu au même fonds; il est probable que, du temps de Rubens, elles étaient occupées par sa famille plutôt que l'aile gauche, qui était trop petite pour cela; ceci est d'autant plus probable que l'on voit par la distribution de ce bâtiment qu'il était plutôt fait pour l'ostentation que pour l'habiter. D'ailleurs, je ne vois pas trop bien comment Rubens pouvait travailler tranquille dans son atelier qui était près de l'escalier et par conséquent trop bruyant. Je croirais plutôt qu'il l'avait placé dans un des appartements de ces maisons à côté de la grande où il était plus tranquille pour vaquer à son travail.

NOTE

sur une œuvre perdue de François Floris

PAR MAX ROOSES, MEMBRE TITULAIRE.

Van Mander, dans sa vie de Frans Floris, dit : “ Il y a eu de lui des morceaux superbes à Anvers, chez un amateur Claes Jongling, dans sa nouvelle demeure au *Marckgraven Leye*. D'abord, dans une chambre appelée la Chambre d'Hercule, une *Histoire d'Hercule* en dix pièces, je crois. Ensuite dans la Chambre des sept Arts libéraux, se trouvaient aussi les *Sept Arts libéraux*. Toutes ces choses étaient admirablement peintes, bien étudiées ; le nu était excellent, et les draperies et ordonnances gracieuses. Toutes ces compositions et d'autres encore ont été gravées par Corneille Cort, et avaient été dessinées par Symon Janz. Kies, d'Amsterdam, élève de Hemsckerck et de Frans Floris, artiste fort habile à dessiner à la plume et à graver à l'eau forte en peu de traits. Mais ce que ces morceaux sont devenus, je ne saurais le dire. „

Nous ne le savons pas plus que le biographe des peintres néerlandais, mais nous rencontrons, dans la correspondance d'Arias Montanus ¹, une lettre adressée par l'illustre chapelain de Philippe II à Gabriel de Çayas, secrétaire du roi, concernant la suite de l'*Histoire d'Hercule* que nous avons voulu transcrire pour notre bulletin, parce qu'elle donne des renseignements intéressants sur une œuvre capitale de Frans Floris, sur le premier propriétaire de cette œuvre Nicolas Jongheling (Jongelinc, Jonghelings ou Jonghelinx) et sur son frère Jacques, le sculpteur anversoïis bien connu.

Voici la lettre en question :

¹ *Coleccion de Documentos inéditos para la Historia de España* T. XLI, p. 235.

“ A l'illustre seigneur, mon seigneur Gabriel de Zayas, secrétaire de Sa Majesté et de son Conseil :

ILLUSTRE SEIGNEUR,

„ J'écris celle-ci de Bruxelles, où j'ai été appelé par le Duc d'Albe, et je me propose de retourner à Anvers et aller de là à Louvain.

„ Je désire Vous faire savoir que Jacques Hunghelinghe, sculpteur de Sa Majesté, chez lequel je loge à Bruxelles, possède des tableaux à l'huile qui ont appartenu à feu son frère Hunghelinghe, et qui ont été exécutés par feu François Floris, le peintre le plus fameux de ces États. Ce sont des œuvres remarquables, représentant les *Travaux d'Hercule*. J'ai appris que Sa Majesté les a vues à Anvers, dans la maison de campagne de Hunghelinghe et qu'ils lui ont plu.

„ Le même maître les a restaurés deux ans avant sa mort et actuellement ils sont à vendre pour payer certaines créances dues par Hunghelinghe à Sa Majesté. On a encore vendu bien des choses fort curieuses de lui. Mais ces tableaux n'ont pas trouvé d'acquéreur jusqu'ici, parce qu'ils forment une série de plusieurs pièces qui ne peuvent être séparées et doivent être achetées ensemble. Si Sa Majesté le désirait, elle pourrait les prendre au prix de l'évaluation et en acompte sur ce que Hunghelinghe lui doit. La-dessus Sa Majesté pourrait faire écrire au Duc. 18 mars 1571.

„ Je vous baise les mains.

„ B. ARIAS MONTANO „.

Les lettres échangées dans la suite entre Arias Montanus et Zayas ne parlent plus de ces tableaux. Le roi ne les acheta point et les seules mentions que nous trouvions, dans la suite, des *Travaux d'Hercule* se rencontrent dans une annonce offrant en vente, de la main à la main, La Haye, en 1697, les *Travaux d'Hercule* cités par van Mander ¹, et dans le catalogue des tableaux du comte de Hogendorp vendus à La Haye, le 27 juillet 1751. Sous le n° 128, on y lit : “ Dix pièces par François Floris, repré-

sentant les *Travaux d'Hercule*, de grandeur naturelle, pouvant servir à tapisser une grande chambre. Hautes de 7 pieds, larges de 5 pieds 7 1/2 pouces, excepté deux qui sont plus larges et presque carrées. „ Elles furent vendues 300 florins.

Notons pour terminer que les planches des *Sept Arts libéraux* publiées par Jérôme Cock portent l'inscription : *Franc. Florus pinxit in suburbano Nicolai Jongelinc prope urbem Antverpnam. Hieronymus Coquus excudebat.*

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1888

La séance est ouverte à 1 1/4 heure.

Sont présents : MM. H. Hymans, président ; P. Génard, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; H. van Cuyck, bibliothécaire ; le chev. L. de Burbure, E. Reusens, C. Ruelens, J. Schadde, H. Henne, L. Delgeur, H. Wauwermans, A. Goovaerts, P. Cogels, M. Rooses, membres titulaires ; L. Baeckelmans, Goemaere, membres correspondants ; Th. Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. le chev. G. van Havre, membre titulaire, Ant. Bamps et E. Soil, membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 11 décembre 1887 est lu et adopté

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. Ruelens remercie l'Académie de sa double nomination de conseiller et de vice-président, M. Henne, de sa nomination de conseiller, M. H. van Cuyck, de sa nomination de bibliothécaire.

L'Université de Giessen, le Musée national de Mexico

¹ H. HYMANS, *Le Livre des peintres de Carel van Mander*, t. I, p. 345

et la *Société royale des sciences de Naples* demandent l'échange de leurs publications contre celles de l'Académie.

L'échange avec l'Université de Giessen est autorisé; des informations seront prises à l'égard des publications de Mexico et de Naples.

L'Académie a perdu depuis sa dernière séance MM. van Praet et Siret, membres honoraires, et Charles Robert, membre correspondant étranger. Sur la proposition de M. le président, une lettre de condoléance sera écrite à la famille de M. Siret.

Les publications suivantes ont été adressées à l'Académie :

1^o *Notice sur A. Vandenpeereboom*, par M. ALEXANDRE HENNE

2^o *Les ruines du château de Beersel*, par M. PAUL SAINTENOY.

3^o *Compte rendu d'une excursion aux fouilles de la villa romaine de Peruwez*, par M. ALFRED DE LOË.

4^o *Colonisation du Pays de Waas, par les peuplades des environs de Mons à l'époque néolithique*, par M. le Dr J. VAN RAEMDONCK.

5^o *Os Argonautas*, par M. F. MARTINS SARMENTO.

Remerciements.

M. H. Hymans cède le fauteuil à M. P. Génard, président pour l'année 1888.

Après avoir remercié le président sortant, M. Génard prononce le discours d'usage. (Voir p. 326.)

Concours.

Le 31 janvier 1888 expirait le terme du concours pour les questions posées par l'Académie dans la séance du 20 décembre 1885. A la 2^e question : *Étude sur l'invasion des Francs en Belgique*, le bureau a reçu trois réponses portant pour devises :

N^o 1. *Sans histoire de la patrie, pas d'amour de la patrie.*

N° 2. *La puissance des Francs ne fut pas fondée sur le simple fait de la conquête.*

N° 3. *Archeologia historici arcana interdum revelat.*

MM. le chanoine Reusens, L. Delgeur et E. Wauters sont désignés par M. le président pour examiner ces mémoires et faire un rapport détaillé.

A la 3^e question, *Faire l'histoire de l'orfèvrerie en Belgique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, aucune réponse n'est parvenue.

L'Académie se rallie à l'idée de M. le président de demander à l'administration communale de la ville d'Anvers de provoquer une souscription pour élever des statues à MM. le baron Wappers et N. de Keyser, les rénovateurs de l'école de peinture flamande.

M. le président dépose une notice sur *les peintures murales du Palais de justice d'Anvers*.

M. le secrétaire donne lecture d'une communication, faite collectivement à la séance du 18 novembre 1885 de la Société nationale des antiquaires de France, dont le siège est à Paris, par MM. Corroyer et Courajod (voir *Bulletin* de cette Société pour 1885, p. 277), et relative à l'origine des sculptures sur bois que l'on rencontre fréquemment dans les musées et les églises de Bourgogne, des Flandres et des provinces limitrophes, datant le plus souvent de la seconde moitié du XV^e et du commencement du XVI^e siècle.

Présentant entre eux des points de ressemblance très évidents, ces œuvres de sculpture semblent le produit d'une fabrication courante régulière, d'une industrie organisée, plutôt que des objets d'art proprement dits.

Plusieurs exemplaires présentés à la Société française étaient encore recouverts de leur peinture originale. L'un d'eux porte cette inscription : " BRVESEL. „ — Trois autres pièces sont marquées au fer rouge d'une main coupée, la marque d'Anvers.

Il semble donc qu'à cette époque les Flandres, et la Bourgogne peut-être, ont possédé des centres de fabrication

de sculptures sur bois qui se répandaient dans toute l'Europe, car il est peu de musées étrangers qui n'en contiennent aussi quelques exemplaires.

Il serait intéressant de rechercher si nos archives contiennent, au sujet de ces ateliers d'industrie artistique, quelques renseignements. Le grand nombre de retables en bois sculpté que renferment encore nos églises, nos musées et nos collections particulières, et la parenté bien apparente que tous ces objets, à peu près de la même époque, ont entre eux, paraissent en effet donner raison à la supposition des deux archéologues français.

M. le président fait connaître qu'en déblayant les terrains avoisinant le *Steen*, on a mis à nu une ancienne cave d'une époque antérieure à la construction des murs intérieurs de ce monument ; la voûte était soutenue par une colonne avec chapiteau roman. Un dessin de cette voûte, qui s'est écroulée bientôt après sa mise au jour, a été exécuté par M. l'architecte Truyma pour la collection des dessins des archives communales, et la colonne a été déposée au musée du *Steen*.

La séance ordinaire est levée à 2 1/2 heures.

Dans la séance extraordinaire qui a lieu aussitôt après, sont élus : membres titulaires : MM. Baeckelmans, H. van Cuyck, E. Soil ; membres correspondants régionaux : MM. Henri Siret, Louis Siret, Paul Errera, H. de Radiguès de Chennevière, H. Crépin, le chanoine van Caster, Alph. de Witte ; membres honoraires étrangers : MM. Campbell, de La Haye ; chev. von Falke, de Vienne ; le marquis de Nadaillac, membre correspondant de l'Institut de France ; membres correspondants étrangers : MM. le chanoine J. Habets, archiviste, à Maestricht et Amaury de la Grange, archéologue, à Tournai.

DISCOURS prononcé par M. GÉNARD, président,
à la séance du 4 février 1888.

MESSIEURS,

Ce n'est pas sans hésitation que je prends place au fauteuil occupé successivement par tant d'hommes distingués et en dernier lieu par mon savant confrère et excellent ami M. Henri Hymans. Si vos suffrages m'ont appelé à un honneur auquel je n'avais jamais songé, j'ai la certitude que, par votre choix, vous avez voulu reconnaître plutôt mon amour du travail que mes connaissances en archéologie ; vous avez pensé que mon activité serait peut-être utile à une compagnie qui fêtera bientôt le cinquantenaire de sa fondation. Ne pouvant, sans vous manquer d'égards, me soustraire au témoignage trop flatteur de votre estime, je me rends, Messieurs, à vos désirs, toutefois en vous déclarant franchement que je ne compte pas sur la force de mon arc ; je fais appel à votre science, à votre généreux appui et surtout à votre grande bienveillance. Je compte aussi sur le plein concours de notre vice-président, M. Charles Ruelens, mon vieil ami, dont le nom, depuis près de quarante ans, s'est associé au mien dans un grand nombre d'entreprises scientifiques et littéraires ; je suis heureux de voir le vaillant écrivain et investigateur partager aujourd'hui avec moi les charges de la présidence de cette savante et respectable assemblée.

Au lieu de vous présenter le discours académique d'usage, permettez-moi de vous parler un instant d'affaires et de projets.

La place que l'Académie d'archéologie occupe dans le monde savant est des plus distinguées ; en rapport avec toutes les institutions similaires du pays et de l'étranger, elle a eu l'honneur de fonder les *Congrès archéologiques internationaux* et de créer la *Fédération des Sociétés*

archéologiques de Belgique, œuvre du plus grand avenir et digne de la constante sollicitude de ses premiers organisateurs.

Pour ne pas déroger, l'Académie d'archéologie doit lever haut son drapeau et le tenir d'une main ferme; il faut que, par de savants travaux, par de nobles et généreuses initiatives, elle prouve qu'elle mérite de conserver la position qu'elle s'est acquise.

La publication projetée d'un *Atlas des monnaies anversoises* a subi un arrêt forcé par la maladie de notre dévoué confrère M. le chevalier Gustave van Havre; cependant il est à espérer que, grâce à la collaboration spontanée de MM. Paul Cogels et Fritz et Oscar Mayer van den Bergh, cette entreprise importante pourra être menée à bonne fin.

La matière ne nous manque pas actuellement pour nos *Annales*; par l'active coopération de deux de nos membres, MM. le major Dejardin et le juge Thys, l'impression régulière de nos mémoires est garantie pour au moins deux ans. Par conséquent je crois, Messieurs, que nous pouvons sans crainte étendre le cercle de notre action et je me permets d'appeler votre bienveillante attention sur l'autres parties du programme que nous pouvons nous proposer.

Un concours a été ouvert autrefois au moyen de fonds offerts par la commission organisatrice du premier congrès des sciences géographiques, tenu à Anvers en 1871. Ce concours n'a pas donné de résultats; ne pourrait-on pas le rouvrir pour répondre aux vœux des fondateurs?

Le projet, élaboré par quelques-uns de nos collègues, pour la réorganisation de la commission royale des monuments mérite une étude approfondie. Nous devons notre sympathie à tout ce qui a pour but de répandre les notions du bon et du beau dans les différentes parties du pays, à tout ce qui tend à faire appel aux connaissances de ceux les plus à même de connaître le caractère original de l'art dans chacune de nos provinces, enfin à tout ce qui vise à élever les traditions et les coutumes locales auxquelles

notre pays doit ses plus beaux titres de gloire. Pour notre part, nous voudrions qu'au moins chaque chef-lieu de province eût sa collection d'antiquités, son musée d'art et d'industrie, en même temps que son dépôt d'archives, pour guider les explorateurs dans leurs études. Notre Belgique si vivace, si dévouée aux arts et aux sciences, ne serait plus elle-même, du jour où chacune de nos provinces cesserait d'apporter son concours intelligent et désintéressé à l'œuvre commune de la glorification de la patrie.

En appliquant ce principe à la province dans laquelle nous avons notre principal cercle d'action, nous devons provoquer la formation d'un dépôt d'archives de l'État, d'après le projet formulé autrefois par M. l'archiviste général Gachard, dépôt dans lequel, selon le savant écrivain, agissant sous l'empire d'idées larges et utiles, seraient réunis tous les documents concernant la province et qui se trouvent aujourd'hui conservés aux archives générales à Bruxelles.

“ La province d'Anvers „ nous a dit maintefois M. Gachard, “ est la seule où je n'ai pas réussi à créer un dépôt de l'État. ” Cependant les Anversoïis, au moins autant que les habitants des autres provinces, tiennent à leur histoire particulière. Or, comment favoriser l'étude de cette dernière, alors que les documents qui la concernent ne sont pas à la portée de ceux qui s'en occupent et que, pour consulter ces pièces, il faut faire des frais inutiles et de continuel déplacements ?

N'oublions pas qu'en distribuant les archives dans les différentes provinces qu'elles concernent, on prévient les pertes irréparables que l'incendie d'un dépôt unique peut causer à la science

Le projet de création d'un musée Rubénien et d'un musée d'industrie locale rétrospective pourrait également être étudié avec fruit par notre compagnie.

Enfin, Messieurs, il nous reste à acquitter plusieurs dettes de reconnaissance. Nous l'avons déjà dit, notre compagnie compte bientôt un demi-siècle d'existence. Pour des

institutions non officielles, cela tient du prodige. En effet, que n'a-t-il pas fallu de persévérance, d'abnégation, de bon vouloir pour maintenir jusqu'à nous une institution qui n'a pour tout soutien que l'amour de l'étude et les sympathies de nos concitoyens ?

Que de courageux confrères sont morts à la tâche ! Car il faut le dire avec regret, de tous les membres dont se compose aujourd'hui l'Académie, il en est fort peu qui aient vu cette institution à son début. La mort à successivement brisé presque tous ces cœurs généreux qui s'étaient voués au culte du passé glorieux de notre Belgique renaissante.

Un des derniers champions de cette phalange patriotique a payé récemment son tribut à la nature ; vous vous rappelez tous l'éminent peintre Nicaise de Keyser et les services qu'il a rendus à cette compagnie, dont il fut un des plus zélés conseillers et présidents. Le titre de membre de l'Académie d'archéologie compte parmi les premiers que le grand artiste accepta dans sa ville d'adoption. Ami intime de Félix Bogaerts, notre premier secrétaire, il contribua pour une large part à donner à notre association ce caractère sérieux sans lequel elle n'aurait pas de raison d'être et ne pourrait subsister.

Successivement directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts, président du Corps académique, membre de la Commission royale des monuments, membre de l'Académie royale de Belgique, co-fondateur du Musée d'antiquités d'Anvers, vice-président de la Société royale d'encouragement des beaux-arts, de Keyser a rendu de grands services au pays ; comme peintre il a prouvé sa valeur en conservant pendant un demi-siècle, au milieu des luttes d'idées et d'écoles, une des places les plus distinguées parmi les grands artistes modernes.

Anvers, Messieurs, a la mémoire du cœur ; notre ville n'attend pas toujours la mort des citoyens qui l'ont illustrée pour leur dédier un monument de reconnaissance.

Répondant à l'appel de l'initiative publique ou privée,

elle a décerné ce suprême honneur à Matthieu-Ignace van Brée, à Théodore van Ryswyck, au baron Henri Leys, à Henri Simon, à Albert Grisar, à Charles Rogier, au baron Lambertmont, à Jean-François Loos, pour ne pas citer Henri Conscience qui, ayant rempli un rôle exceptionnel, méritait aussi une ovation extraordinaire.

Pourquoi, Messieurs, a-t-on jusqu'ici négligé de perpétuer ainsi le souvenir du baron Gustaf Wappers et de Nicaise de Keyser ? L'Académie d'archéologie ferait un acte louable et fort apprécié en proposant aux autorités l'érection des monuments de ces peintres éminents, dont les noms, toujours unis par le peuple, marquent l'époque de la régénération de l'école flamande et de la restauration des études archéologiques. Quoique travaillant séparément, et chacun dans sa sphère spéciale, ces deux grands maîtres ont bien mérité des arts et de la patrie. A l'exemple de ce qui s'est fait en Allemagne pour deux autres émules, Goethe et Schiller, on pourrait ériger leurs statues comme pendants sur une place publique et cette place, d'après moi, serait celle *du Peuple* devant le nouveau Musée de peinture. Ne vous exagérez pas, Messieurs, les difficultés de l'entreprise ; les autorités, les corps artistiques dont Wappers et de Keyser firent partie et surtout les nombreux amis et admirateurs du talent de ces artistes, rendront votre tâche bien légère ; il suffira d'en formuler le désir pour qu'il y soit donné suite.

Je voudrais terminer, Messieurs, mais je n'aurais pas rempli mon devoir. si je n'appelais encore votre attention sur une autre dette, contractée cette fois par nos prédécesseurs.

A la mort de l'historien Torfs, l'Académie d'archéologie prit l'initiative de l'érection du monument funéraire de ce zélé collaborateur. Si je ne me trompe, le bureau fut délégué pour constituer le noyau d'une commission dans laquelle entrèrent successivement et des membres de l'administration communale et des particuliers. Une souscription fut ouverte et produisit un somme assez ronde. Cependant l'œuvre projetée n'a pas été réalisée. Ne conviendrait-il

pas, Messieurs, d'examiner si elle ne pourrait être conduite à bonne fin. Des hommes de la valeur de Torfs ont trop mérité de la science pour que leur souvenir ne soit pas tenu en honneur, au moins par leurs contemporains.

Ces projets, Messieurs, concernent l'art moderne ; il en est d'autres qui se rapportent à l'art ancien, à l'archéologie pure. Permettez-moi de vous rappeler quelques paroles que j'eus l'honneur de prononcer dans cette enceinte lors de la présentation de ma notice sur *la Cathédrale d'Anvers et les projets d'agrandissement de cet édifice par Charles Quint*. Je disais : « Déplorons, que depuis trois siècles, les circonstances n'aient pas permis de songer à l'achèvement d'un monument qui devait compter parmi les merveilles créées par la main de l'homme. En voyant l'Allemagne, après les efforts de tant de générations, parvenir enfin à terminer le splendide dôme de Cologne, ne peut-on pas s'étonner que notre époque qui, grâce au développement du commerce et de l'industrie, peut songer de nouveau à de grandes entreprises monumentales, n'ait vu encore personne faire une tentative pour achever la Cathédrale d'Anvers, le monument le plus important que l'architecture ogivale ait créé en Belgique ?

« L'amour de la patrie serait-il moins fort chez nous que chez nos voisins du Rhin ? Nous ne le croyons pas : en assistant à la construction d'édifices tels que le gigantesque palais de justice de Bruxelles, nous avons acquis la certitude que les fonds ne manqueraient pas pour terminer un monument de la valeur de l'église Notre-Dame d'Anvers.

« Il ne manque qu'une initiative puissante, et cette initiative trouvée, on marcherait hardiment de l'avant ; les nobles sentiments qui de tous temps ont guidé nos concitoyens, triompheraient, nous en sommes sûrs, de toutes les difficultés.

« Puissent nos paroles trouver de l'écho et réveiller dans quelques cœurs cet amour des grandes entreprises dont les siècles passés nous ont légué de si nombreux exemples. Puisse Anvers, comme Cologne, fêter un jour l'achèvement de son antique Cathédrale ! »

Ce vœu, Messieurs, il vous appartient de le réaliser ; les sympathies ne vous manqueront pas, surtout au moment où, par une décision des plus louables, l'administration communale vient de saisir le Conseil de fabrique d'une question importante concernant la restauration intérieure du temple :

Je m'arrête, Messieurs ; ces projets, surtout le dernier, s'ils obtenaient votre adhésion, sont, je pense, de nature à fixer l'attention du public sur les actes de l'Académie ; ils prouveraient qu'en dehors de ses études historiques, notre Compagnie, fidèle à sa grande mission, s'occupe aussi de travaux d'une utilité pratique, qu'elle favorise les recherches archéologiques, qu'elle surveille l'état de nos monuments, qu'elle s'intéresse à nos archives, en même temps qu'elle sait donner une forme à l'expression de sa reconnaissance envers ceux qui ont rendu des services à l'art et à la science.

Une association qui voudrait mener de front de pareilles entreprises, serait, j'en ai la conviction, appelée à un grand avenir.

Les peintures murales du Palais de justice d'Anvers

par P. GÉNARD.

Invité par M. le président du tribunal de première instance d'Anvers à rechercher quelques sujets propres à être représentés dans la salle des assises du Palais de justice de notre ville, je me suis empressé de satisfaire aux désirs de l'honorable et savant magistrat, en m'inspirant des principes

exposés autrefois dans mes notes pour le programme du décor de la grande salle de réception (salle Leys) à l'hôtel de ville d'Anvers ¹.

La salle des assises de notre Palais de justice, élevé sur les dessins des architectes Louis et François Baeckelmans, mesure en longueur 25 m., sur une largeur de 12 m.; elle a une élévation de 13 m.

Cinq compartiments sont destinés à recevoir des peintures décoratives; l'un, au fond de la salle, mesure 4^m50 de hauteur sur 11^m80 de largeur; deux autres ont 4^m50 sur 12 m., tandis que les plus petits ont 4^m57 sur 6^m53.

Dans un décor monumental il faut tenir compte et du caractère de l'édifice qu'on est appelé à orner et de l'histoire de l'institution à laquelle cet édifice est consacré.

Rien de plus banal que la représentation d'événements empruntés à l'histoire générale, qui font, qu'à ne considérer que son ornementation, tel monument pourrait trouver sa place aussi bien à Athènes qu'à Rome, à Paris qu'à Bruxelles; en Belgique, où chacune de nos institutions a son histoire particulière, il me semble qu'il faut plus: ne trouvons-nous pas dans notre passé glorieux des exemples de tous genres pour enseigner au peuple et l'amour de la patrie et le respect de la loi?

Pour notre palais de justice, par exemple, point n'est besoin, pour le choix de sujets, de recourir à la législation romaine ni à celle du Bas-Empire, ni à celle de la période Napoléonienne. Nous avons nos *Coren*, nos *Coutumes*, nos *Usages* qui prouvent que, de tous temps, la vie et les droits de nos concitoyens ont été protégés par la loi. Dans la riche moisson de renseignements fournis par les *Vierschaarboeken*, nous pouvons faire un choix de sujets, se rapportant aux principes éternels de toute justice et qui naturellement ont passé dans nos codes actuels.

Représentés par le pinceau de trois peintres dont le style

¹ V. *Bulletins des Commissions royales d'Art et d'Archéologie*, II, p. 444.

s'harmonise, MM. Pierre van der Ouderaa, Charles Ooms et Julien de Vriendt, ces sujets formeront un ensemble qui, d'après nous, est le point essentiel de toute œuvre artistique, en même temps qu'ils permettront à ces maîtres de développer largement les précieuses qualités de leur talent individuel.

Les voici :

1^{er} SUJET.

La punition du parjure. (Composition à exécuter par M. P. van der Ouderaa.)

La bonne foi est la base de toute justice.

Autrefois le parjure était puni de mort.

Au chapitre CXXIII de ses *Praxis rerum criminalium*, le célèbre jurisconsulte Josse de Damhouder dit que le faux témoignage « est toujours puni de mort dans les affaires criminelles. »

D'après les codes modernes, plus humains que les anciens, le parjure encourt des peines sévères

La chronique d'Anvers connue sous le nom de *Chronique du chanoine Ullens*, contient, sous l'année 1569, l'indication du fait suivant qui prouve avec quelle rigueur la loi était appliquée au XVI^e siècle.

« Le 22 novembre 1569, on exécuta à Anvers, au *Tapissierspand* ¹, un soldat allemand parce qu'il avait fait un faux serment au sujet d'un mouton qu'il avait volé et tué à la campagne et qu'il avait emporté en ville pour le manger ². »

Ce sujet dramatique, qui se prête admirablement à la peinture, sera représenté au fond de la salle.

¹ Le Théâtre royal occupe aujourd'hui l'emplacement du *Tapissierspand* construit par Gilbert van Schoonbeke.

² « Den 22 November 1569 is t' Antwerpen een *Tappesierspint* gerecht geweest eenen Hoogdnytschen krysmen, omdat hy eenen valschen oet gedaen hadde van een schaep dat hy buyten gestolen en doot geschoten hadde en hadt in de stat gebrocht en opgegeten. »

2^{me} SUJET.

Personne ne peut être distrait de son juge naturel. (Composition à exécuter par M. P. van der Ouderaa.)

Un des plus grands privilèges dont jouissaient les bourgeois d'Anvers était d'être jugés par leurs propres magistrats.

D'après l'art. 1 du titre XXXI des *Coutumes d'Anvers* de 1582, les bourgeois d'Anvers ne ressortissaient „ en droit nulle part ailleurs que devant le magistrat d'Anvers de cou, de biens, d'amendes, de corps, de membres ou de quelque autre accusation et de dettes exigibles dans le marquisat et quartier d'Anvers. „

Aux termes du titre IV, § III, des mêmes *Coutumes*, les bourgmestres et échevins d'Anvers avaient, “ en première instance, connaissance et judicature sur tous bourgeois et habitants de la susdite ville et franchise, ainsi que sur des gens du dehors, et sur leurs biens qui y étaient trouvés et saisis, concernant *toutes causes civiles et criminelles* ; en causes civiles par termination, ou à la semonce de l'amman, et en causes criminelles, à la semonce de l'écoute, ainsi qu'en matière du crime qu'on appelle *laesæ Majestatis*. „ Ces droits sont confirmés par les dispositions des § XVIII — XXI du titre XXXVII ³.

Plus d'une fois on en fit l'application.

En 1425 les habitations de Bergen-op-Zoom refusèrent au magistrat d'Anvers de lui délivrer un Anversois accusé d'émission de fausse monnaie. Après l'avoir réclamé en vain comme *poorter* devant être jugé par notre tribunal ou *Vierschare*, deux mille Anversois armés se rendirent à Bergen-op-Zoom et y détruisirent la potence que Jean de Glimes, seigneur de cette localité, y avait fait ériger, sous le prétexte qu'à lui seul appartenait le droit d'administrer la haute justice dans les limites de sa seigneurie.

¹ Pp. 10, 109, 146 et 147 de l'édition de 1582 et pp. 17, 163, 219 et 221 de celle de 1871 faite par G. de Longé dans la *Collection des coutumes du pays et duché de Brabant*, avec traduction par Ch. Stallaert.

3^e SUJET.

Tous les citoyens sont égaux devant la loi. (Composition à exécuter par M. Julien de Vriendt.)

D'après l'art. 9 du titre XII des *Coutumes d'Anvers*, „ il n'échet pas de provocation, appellation ni réformation des sentences prononcées par la haute *Vierschare* d'Anvers. „ Ni le rang, ni la naissance n'échappaient au verdict de notre magistrature. Le souverain lui-même ne pouvait arrêter l'effet de la sentence.

Le second jour de Pentecôte 1573, Marc van Asse et Corneille Pede, officiers de la garde bourgeoise, s'étaient rendus coupables d'insultes et de menaces à l'égard du bourgmestre Jean van Stralen, près de la Bourse anglaise. Traduits devant le *Vierschare*, ils furent tous les deux condamnés à mort le 22 mai et exécutés malgré les supplications de leurs alliés et amis et le recours en grâce de ces derniers auprès de l'archiduc Matthias, gouverneur général du pays

La double sentence est suivie de ces lignes :

„ Alsoe na de pronuntiatie van de voergaende twee vonnissen eenighe hun hadden vervoordert te versuecken ende te vervolgen aen Syne Hoocheyt ten eynde derselver soude gelieven dyen nyttegenstaende der gevangen die daer by verwesen waren ter doot, te doen gratie, soe eest dat deselve gestelt hebbende in deliberatie van raede oft sulcx vermochte te geschieden, heeft by advise van myne Heeren van den Raide van Staten geresolveert sulcx als dacte hiernaevolgende is inhoudende.

„ Son Altèze aiant ouy l'information prinse à charge de deux prisonniers condemnez par sentence des Bourgmestres et Eschevins de cette ville, et prenant regard a ce qu'Elle entend n'avoir esté use de donner grâce après sentence de dernier supplice prononcée ; Eu l'adviz des Seigneurs du du Conseil d'Estat, Remect audict Magistrat de procéder comme en droit et justice ils trouveront appertenir.

Faict en Anvers le xxxij^e de May xv^e lxxvij.

Soubsigné : MATTHIAS, et plus bas : par ordonnance de Son Altèze, (signé) VAN DER NEESEN. „

4^e SUJET.

Les bourgeois d'Anvers sont libres et agissent en pleine liberté. (Composition à exécuter par M. Julien de Vriendt.)

L'article I du titre XXXVI des *Coutumes d'Anvers* porte les fières sentences que voici :

„ Dans la ville et franchise d'Anvers tous les hommes sont libres et il n'y a point d'esclaves.

„ Item, tous esclaves étant venus dans la ville ou franchise, sont libres et hors de la puissance de leurs maîtres ou maîtresses ; et si on voulait les tenir comme esclaves et les faire servir contre leur gré, ils peuvent en appeler *ad libertatem patriæ* et faire assigner leurs maîtres ou maîtresses devant le magistrat, et s'y faire judiciairement déclarer libres ¹. „

En 1590, le nègre Jean-Marie, natif d'Ubohala, fut émancipé par son maître Adrien Wannemaker, négociant et doyen de la chambre de rhétorique *le Souci* (*de Goudbloem*) à Anvers.

En 1599, Wannemaker renouvela, devant le magistrat de cette ville, l'acte par lequel la liberté avait été conférée à l'esclave ². M. le chev. Léon de Burbure, à qui nous devons la connaissance de cette pièce remarquable, en a fait la copie suivante :

„ Adrien Wannemaquer, marchant, bourgeois et manant de ceste ville d'Anvers, à nous cogneu, recogneust et confessa comme ainsi soit que Jean-Maria, natif de Ubohala, au royaulme de Agola, eaigé de présent de vingt ans ou environ, audiet comparant estant passé neuff ans en Zélande, y at esté présenté et donné par M^{re} Marcq, marchant anglois, et que lediet Jehan-Maria lors confessa audiet comparant avoir esté prins en mer avecq plusieurs autres noirs par les navires angloises esquippées à guerre navalle, et en mer avoir esté baptizé par ung prestre, si est que lediet com-

¹ P. 139 de l'édition de 1532 et p. 209 de celle de 1871.

² V. *Bulletins de la Société royale de géographie d'Anvers*, t. VII, p. 516.

parant estant tourné en ceste ville d'Anvers avecq ledict noir, n'ayant lors que onze ans a faict confirmer ledict son baptesme en ceste ville d'Anvers, avecq les solempnités requiz selon l'Eglise catholique et apostolicque romaine, l'ayant dès lors relaxé et donné pour libre de la servitude à laquelle il avoit esté. Et veut que ledict noir Jean-Maria a depuis son eaige de onze ans jusques ores audict comparant servy bien et léallement et que ledict comparant at faict instruire ledict noir Jehan Maria en la foi catholique, apostolicque et romaine ; si est-ce que ledict comparant derecheff donne pour libre ledict noir Jehan-Maria et, en récom, pense de sesdicts bons services et à prière d'icelluy Jehan-Maria, luy at licencié et donné congié par cestes pour povoir librement et franchement tourner à sa patrie et faire tout ce que jesusne homme de bien et libre peult et doit faire. Et à l'instance dudict Adrien Wannemaquer, nostre bourgeois et citoyen, requerrons à tous et quelzconques seigneurs et justices qu'ilz laissent ledict noir Jehan-Maria partout librement passer vers sadicte patrie, sans luy faire ne donner ne souffrir estre faicte, miz ou donné aulcun empeschement, ains toute faveur et assistance que sera possible.

Die XXXI julii A° 1599.

5^e SUJET.

L'innocence est protégée par la loi. (Composition à exécuter par M. Ch. Ooms.)

Les *Coutumes d'Anvers* prononcent des peines sévères contre la diffamation ; suivant le titre XIX, lorsque quelqu'un se trouvait « diffamé de quelque délit ou mésus, il pouvait venir devant écoutète, bourgmestre et échevins siégeant en justice dans la haute *Vierschare* proclamée et se présenter là en justice, en sa propre personne, contre l'écoute, contre partie et contre tous ceux qui voudraient, en aucune manière, l'accuser ou actionner à cause de ce délit. » A cette épreuve connue sous le nom de *purge criminelle*, étaient consacrées trois comparutions qui devaient avoir lieu le vendredi

chaque fois à huit jours d'intervalle. “ S'il ne comparait personne „ disent nos *Coutumes* „ pour intenter une accusation au requérant-purge, ou le charger du délit, ledit requérant-purge est tenu pour innocent dudit délit, et en est sentiencé quitte et absous et il est imposé à l'écoutète et à chacun un éternel silence envers ce requérant-purge, de sorte que personne n'est qualifié pour pouvoir actionner ou inculper encore le susdit requérant au sujet de ce délit ¹. „

En 1564, Paul van Dael, chevalier, seigneur de Lillo, et Melchior van Groenenberghe, chevalier, étaient accusés de différents crimes et, entre autres, d'émission de fausse monnaie. Innocents, ils se soumirent à l'épreuve connue dans les *Coutumes d'Anvers* sous le nom de *purge criminelle*.

Le 15 décembre 1564, le tribunal de la *Vierschare* décida : „ *Judicatum* dat soo verre noch Heere, noch partye oft yemant anders en comparere *dominis sedentibus*, die den voers. heer Pauwelsen van Daele ticht ofte aensprake doet ter causen voers., dat deselve heer Pauwels van Daele vanden voers. delicte sal syn ende blyven vry, quyte ende verwert van desen daghe ten eeuwichen daghen, ende dat dyen achtervolgende eenen yeghelycken sal wesen geimponeert *een eeuwich geswyck*. „

Ces cinq sujets tirés de notre histoire nationale formeront, dans leur ensemble, une espèce de poème en l'honneur de la justice ; en effet, nous y voyons la liberté de l'homme proclamée, les droits des citoyens respectés, la bonne foi honorée, l'innocence vengée et le crime puni. Nous ne croyons pas que l'on puisse souhaiter davantage.

¹ P. 53 de l'édition de 1532 et p. 81 de celle de 1871.

SÉANCE DU 8 AVRIL 1888.

La séance est ouverte à 1 1/4 heure.

Sont présents : MM. P. Génard, président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; H. van Cuyck, bibliothécaire ; le chev. de Burbure, L. Baeckelmans, A. Goovaerts, L. Delgeur, H. Wauwermans, J. Schadde, M. Rooses, P. Cogels, membres titulaires ; P. Errera, Goemare, van Caster, membres correspondants ; Th. Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. le chev. Gust. van Havre, Ch. Ruelens, H. Hymans, A. Henne, A. de Ceulenaer, membres titulaires ; Alph. de Witte, Ern. Matthieu, H. Siret et Ant. Bamps, membres correspondants.

Le procès-verbal de la séance du 4 février est lu et adopté.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance.

MM. J. von Falke, Campbell et le marquis de Nadaillac.

MM. Jos. Habets et A. de la Grange,

MM. F. Baeckelmans, E. Soil et H. van Cuyck,

MM. de Radiguès de Chennevière, Paul Errera, Crepin, van Caster, Alph. de Witte, Henri Siret et Louis Siret remercient l'Académie qui les a élus respectivement membres honoraires et membres correspondants étrangers, membres titulaires et correspondants régnicoles.

En suite des renseignements fournis par MM. Hymans et de Ceulenaer, l'Académie autorise l'échange de ses publications avec la *Société royale des sciences de Naples* et le *Musée national de Mexico*. — L'échange est également autorisé avec la *Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*.

M. H. Siret, en son nom et en celui de son frère, remercie l'Académie des sentiments de condoléance qu'elle lui a exprimés à l'occasion de la mort de leur père.

Le Comité du *Historischer Verein von Oberbayern* invite l'Académie aux fêtes du jubilé de 50 ans de fondation qui auront lieu à Munich le 26 mai prochain.

L'auteur de la réponse N° 3, à la devise *Archeologia historiarum arcana interdum revelat*, se trouvant exclu du concours comme membre titulaire de l'Académie, s'est fait connaître et a redemandé le manuscrit dont il a été question dans la dernière séance.

En réponse à la lettre du 2 mars dernier, par laquelle le bureau de l'Académie transmettait au gouvernement le vœu, émis dans sa séance du 4 février, de voir ériger à Anvers sur la *place du Peuple* des statues à Wappers et à de Keyser, M. le ministre ayant les lettres, les sciences et les arts dans ses attributions, informe la compagnie que le Gouvernement statuera avec sympathie sur la demande qui pourra lui être faite à ce sujet, soit par l'Académie, soit par l'administration communale. “ En règle générale, „ dit M. le ministre, et sauf les cas exceptionnels qui se „ sont rarement présentés, l'État ne prend pas l'initiative „ des propositions de cette nature. „

Copie de la lettre de M. le ministre a été transmise à l'administration communale, à laquelle on avait également fait connaître le vœu émis par l'Académie.

L'Académie royale de Belgique, classe des beaux-arts, et la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut envoient le programme de leurs concours de 1888.

Communiqués des prospectus pour l'ouvrage intitulé : *Lettres sur Hippone*, par M. ALEXANDRE PAPIER, président de l'Académie d'Hippone, et pour la *Revue des traditions populaires* publiée par la Société des traditions populaires, au Musée d'ethnographie du Palais du Trocadéro à Paris.

M. le président fait la communication suivante :

„ Parmi les graveurs résidant à Anvers aux XVI^e et XVII^e siècles, il faut citer le monnayeur Gaspar Bruydegom, qui épousa Anne Jonghelinckx, fille de Gaspar, warden de la Monnaie, et petite-fille du graveur-sculpteur Jacques Jonghelinck, l'auteur du tombeau de Charles-le-Téméraire à Bruges et de la statue du duc d'Albe à Anvers.

“ M. Alexandre M. Munro, archéologue anglais, vient de publier, dans les *Scottish Notes and Querries*, une notice sur une tombe en cuivre gravé exécutée par nos concitoyens et consacrée à la mémoire du D^r Duncan Liddel, fils de Jean Liddel, citoyen d'Aberdeen, mort le 17 décembre 1613 à l'âge de 52 ans. Le travail fut exécuté à Anvers et coûta 53 livres flamandes, ou 7 livres 11 shillings 5 deniers, monnaie d'Angleterre. Cette somme paraîtra relativement élevée, si l'on remarque que les portraits du peintre George Jamessone, surnommé le Van Dyck écossais, se payaient à la même époque 1 livre, 2 shillings, 6 deniers. M. Munro a reproduit dans sa notice la tombe du D^r Liddel, qui se trouve actuellement dans l'église de St.-Nicolas à Aberdeen. ”

M. le président communique également copie d'une liste de souscription au monument à élever à feu M. L. Torfs, dont le décès était annoncé à l'Académie dans la séance du 14 octobre 1868 ; quelques souscriptions restent encore à payer. A cette époque, un comité avait été créé, dont M. le colonel Casterman était le secrétaire, une certaine somme avait été rassemblée et n'a pas encore été employée. M. le président propose de réunir le bureau de l'Académie aux membres encore vivants de ce comité, de chercher à recueillir les souscriptions impayées et à les augmenter si possible, puis d'étudier, avec le concours des architectes que l'Académie compte parmi ses membres, le meilleur parti à tirer de la somme totale, pour élever un monument modeste au cimetière du Kiel sur la tombe de l'historien. — Adhésion.

M. le président propose à l'Académie d'organiser une fête le 1^{er} juillet 1889, à l'occasion du 300^e anniversaire de la mort du célèbre typographe Christophe Plantin, et de nommer une commission qui serait chargée de présenter, avant la prochaine séance, un projet à soumettre aux délibérations de la compagnie. M. Max Rooses, conservateur du Musée Plantin, fait remarquer que la commission administrative de cet établissement s'est déjà occupée de la question et il pense qu'il convient de lui en laisser l'initiative ; l'*Académie d'Archéologie* et la *Société des Bibliophiles anversois* lui

seraient adjoints tout naturellement. Il demande qu'aucune décision ne soit prise actuellement. — Adhésion.

M. le général Wauwermans, en annonçant le dépôt sur le bureau d'un mémoire sur la restauration des monuments historiques, rappelle les propositions du projet de loi présenté par l'Académie au Congrès de Bruges en 1887. Il importe que l'action de la commission des monuments, qui s'occupe tout spécialement des questions artistiques proprement dites, devienne plus sérieuse et se pose sur son véritable terrain, qui est celui de la conservation de ce qui nous reste encore des anciens monuments civils et religieux, dont elle s'occupe trop peu, surtout en province. Il propose d'adjoindre M. P. Errera, membre correspondant nouvellement élu, à la commission du projet de loi, afin qu'il puisse y développer les idées que lui a suggérées l'étude approfondie qu'il en a faite. Il est décidé que la commission se réunira immédiatement après la séance et que M. Errera en fera dorénavant partie.

M. le président appelle l'attention sur les représentations données actuellement au théâtre royal par la troupe dramatique allemande du duc de Saxe-Meiningen, dite les *Meiningen*. Ces excellents acteurs ont reconstitué avec une véritable érudition dans les décors, les costumes et tous les accessoires, les époques auxquelles appartiennent les drames qu'ils représentent. C'est de l'archéologie en action.

M. le chev. de Burbure, qui continue à suivre avec attention les travaux exécutés aux environs du *Steen*, rend compte de quelques trouvailles auxquelles ont donné lieu les fouilles : des fragments de poteries des XV^e et XVI^e siècles, des traces de construction qui semblent indiquer la présence d'un ancien chantier.

M. A. Goovaerts confirme cette dernière supposition ; les comptes déposés aux Archives du royaume, qu'il examine actuellement et dont il se propose d'adresser des extraits à l'Académie, ne laissent aucun doute à cet égard.

Les ouvrages reçus en hommage depuis le 4 février sont :

De M. Alph. DE WITTE, membre correspondant :

1. *Numismatique des États du Hainaut et des États du Tournaisis*.

2. *Un denier liégeois à insigne épiscopal de l'époque d'Otton III, empereur.*

3. *Notice sur 2 jetons du XV^e siècle à la devise : Plus est en vous — Meer es in hu.*

De M. le marquis DE NADAILLAC, membre honoraire étranger :

1. *De l'affaiblissement progressif de la natalité en France.*

2. *Mémoire sur les trépanations préhistoriques.*

3. *La pêche préhistorique en Europe et dans l'Amérique du Sud.*

4. *La poterie de la vallée du Mississipi.*

5. *Empreintes de pieds humains découvertes dans une carrière auprès de Carson (Nevada).*

6. *Les découvertes récentes en Amérique (1884).*

7. *Les Pygmées (1887).*

De M. AMAURY DE LA GRANGE, membre correspondant étranger :

1. *Un menu de banquet en 1370.*

2. *Une candidature officielle en 1488.*

3. *Note sur la commune de Cobrieux.*

4. *La librairie d'un bourgeois de Tournai en 1477.*

5. *Généalogie des familles Louys de la Grange et Quellerie de Chanteraine.*

6. *Généalogie de la famille Malet, dite de Coupigny de Berlettes et de Hocron.*

7. *Fragments généalogiques.*

8. *Note sur la corporation des tailleurs de pierre de Tournai*

9. *Histoire du couvent des Clairisses de Tournai.*

10. *Troubles à Tournai (1422-1430).*

De M. ALPH. DE VLAMINCK, membre correspondant :

Le territoire des Aduatiques, réponse à M. Vanderkindere.

De M. le major DEJARDIN, membre correspondant :

Le supplément aux recherches sur les cartes de la Principauté de Liège et sur les plans de la ville.

De M. CLÉMENT LYON :

Les gentilshommes verriers au pays de Charleroi.

De M. le comte DE MARSY, membre correspondant étranger :

La Bannière de Beauvais.

De M. BEQUET, membre titulaire :

1. *Nos fouilles en 1886.*

2. *La Belgique avant et pendant les invasions des Francs. 1888.*

La séance est levée à 2 1/2 heures.

De la conservation des monuments historiques et de la Commission des monuments

par M. le général WAUWERMANS.

Le climat, le site, les mœurs d'un peuple exercent nécessairement une grande influence sur la forme des édifices qu'il élève. Ces diverses conditions leur impriment un cachet très distinct, toujours facile à caractériser : aucun artiste ne confondra les monuments de la Grèce antique et ceux de l'Italie. Ces formes subissent elles-mêmes certaines transformations sous l'influence des progrès de la civilisation et des méthodes de construction ; chaque monument reçoit donc l'empreinte du génie national du peuple qui l'édifie et de plus celle de l'époque où son édification a eu lieu. On conçoit par conséquent que les peuples aient de tout temps attaché une grande importance à la conservation de leurs monuments, qui sont souvent l'objet de leur orgueil, l'expression de leur grandeur, de leur puissance, de leur richesse à certaines époques et les témoins de leur histoire.

On rapporte que, déjà 246 ans avant notre ère, Ptolémée Philadelphie avait créé à Alexandrie un *Musée* où se trouvaient rassemblés des fragments des monuments les plus célèbres, pour servir à l'enseignement des artistes par la

comparaison des formes, des procédés d'exécution adoptés par leurs auteurs. Ce fut évidemment l'une des premières applications d'un système de conservation des monuments, encore pratiqué de nos jours. Ces collections de *chefs-d'œuvre*, permettant la comparaison immédiate, ont une utilité incontestable pour les progrès de l'*art* ; rendues très complètes par l'assemblage de types appartenant aux diverses écoles et aux diverses époques, elles ont permis de reconstituer l'*histoire de l'art*.

Toutefois la création de ces collections n'a pas toujours été sans inconvénients. Dans le passé, un édifice public, un temple, devenus inutiles par la transformation des systèmes politiques, des idées religieuses, demeuraient constamment livrés sans aucun entretien, aux outrages du temps ; arrivés à un certain état de ruine, l'esprit utilitaire conduisait les hommes à en retirer les matériaux pour édifier des monuments nouveaux. C'est ainsi qu'il se trouve encore en Orient une foule de ruines précieuses, exploitées par des populations ignorantes comme de véritables carrières de pierres. Ce qui peut leur arriver de plus heureux, c'est que quelque intelligent collectionneur en arrache les détails les plus précieux, pour enrichir un musée ou un monument nouveau, activant ainsi lui-même l'œuvre de la ruine. De nos jours, ce mal est arrivé à de telles proportions, l'amour des collections s'est développé à un tel degré, que la Grèce et l'Italie ont dû réagir contre cet esprit de conservation destructeur, et empêcher les étrangers d'enlever jusqu'aux derniers vestiges des monuments de leurs gloires passées.

On a généralement compris qu'au point de vue de l'intérêt de l'*art*, il ne suffit pas d'étudier les *détails* des monuments, tels qu'on peut les rassembler dans les *musées*, mais qu'il importe encore et surtout de les étudier dans leur *ensemble*, sur les lieux mêmes où ils ont été construits, en présence des inspirations qui ont guidé leur créateur. Les idées relatives à la conservation des monuments se sont élargies et l'on s'est attaché à conserver les ruines elles-mêmes, telles que nous les a léguées le passé. Du domaine exclusif de l'*art*,

la conservation des monuments est entrée dans le domaine de l'*histoire*.

Depuis la publication des *Lettres sur l'histoire de France* d'Augustin Thierry, en 1819, une véritable rénovation des études historiques s'est produite. On a compris que pour atteindre la vérité, il ne suffisait plus de reproduire les récits des chroniqueurs, qui, quelque consciencieux qu'ils fussent, avaient contribué à propager, d'âge en âge, des erreurs et des légendes allant sans cesse en s'amplifiant ; mais qu'il fallait soumettre ces premières sources de l'histoire à une critique sévère, pour en écarter les faits résultant des influences personnelles de leurs auteurs. On accumule les documents de tous genres pour opérer cette œuvre critique : en est-il de plus précieux que les monuments, qui demeurent l'écriture idéographique d'une nation ou d'une époque, qui répondent presque constamment aux besoins spéciaux d'une période et rarement à l'idée particulière d'un homme ? On s'attache à suivre l'histoire sur les lieux, dans les villes, dans les édifices où les événements se sont accomplis : la conservation des monuments est devenue l'une des bases de l'histoire nationale des peuples. On a cessé de conserver un édifice uniquement parce qu'il semblait *beau* ; on a compris l'utilité de le conserver parce qu'il rappelait de grands *souvenirs*. Au point de vue de l'*histoire générale*, dont l'*histoire de l'art* ne forme qu'un détail spécial, on a compris que l'étude d'un sombre cachot, d'une massive forteresse peut offrir autant d'intérêt que celle d'une élégante cathédrale ; qu'à certains points de vue particuliers, il y a autant d'intérêt à conserver des meubles, des armes, des instruments de torture, etc., que les plus brillantes productions du génie des artistes ; éclairées par les erreurs constatées dans l'histoire du passé, toutes les nations se sont imposé le devoir de transmettre à l'avenir les documents sur lesquels nous avons basé nos rectifications, afin de permettre à leur tour aux générations suivantes de rectifier les erreurs auxquelles nous serions entraînés.

La conservation des monuments, comprise de cette manière,

ne peut évidemment se borner aux seuls édifices appartenant à l'État ; elle doit s'étendre à tous ceux qui, par le hasard des héritages, sont passés dans les mains de particuliers. Dans tous les pays où l'on s'est le plus sérieusement occupé de cette question, l'on a admis le droit de l'État d'exproprier, dans un but de conservation, les monuments que leurs possesseurs laissaient périliter, et on lui a attribué des droits supérieurs sur ceux encore inconnus que les fouilles feraient découvrir : en réalité, ils sont bien plus la propriété de la nation que de l'individu sur le bien duquel ils se trouvent. Toute une législation spéciale a été créée.

Si nous examinons le système de *conservation des monuments* consacré en Belgique par nos lois et nos règlements, nous reconnaitrons qu'il est très imparfait pour les *monuments artistiques* et laisse dans un abandon à peu près absolu les *monuments historiques*.

C'est dans le décret impérial du 30 décembre 1809 que ces lois conservatrices prennent leur origine. La restauration des *édifices du culte* était alors absolument laissée aux soins des conseils de fabrique. Afin de prévenir des réparations maladroites, le décret imposait aux marguilliers de recourir à l'autorisation du conseil communal pour exécuter les travaux dont la dépense excédait un chiffre déterminé.

On ne tarda pas à constater l'insuffisance de cette mesure ; trop souvent les conseillers communaux n'offraient pas plus de garantie d'instruction artistique que les fabriciens, et le gouvernement des Pays-Bas, par arrêté du 16 août 1824, limita encore les pouvoirs des communes en les obligeant à recourir à l'assentiment préalable du roi pour tout ce qui concernait " la construction des églises ou édifices du culte nouveau, leur reconstruction ou les changements de leur ordonnance ".

Pour exercer ce pouvoir, l'État devait nécessairement instituer une commission artistique. Il y pourvut par l'arrêté du 7 janvier 1835, qui institua la *commission des monu-*

ments, composée en majeure partie d'artistes. Son action fut étendue, indépendamment des *édifices du culte*, sur " les monuments remarquables par leur antiquité, par les souvenirs qu'ils rappellent, par leur importance sous le rapport de l'art, „ mais elle était purement consultative. C'était une sorte de *tribunal artistique*, appelé à juger les causes qu'on lui soumettait, sans pouvoir en évoquer aucune; les pouvoirs du gouvernement lui-même se bornaient à assurer la conservation des monuments qui lui appartenaient à des titres divers, c'est-à-dire de ceux déjà les mieux protégés, sans pouvoir l'étendre sur aucun autre et sans aucune sanction pénale pour les dégradations commises en dehors de son autorisation. C'était un premier pas dans la voie de conservation des *monuments artistiques*, mais il est impossible d'y voir un système de conservation des *monuments historiques* désignés vaguement sous la dénomination de *monuments remarquables par leur antiquité et les souvenirs qu'ils rappellent*, et dont le plus grand nombre appartient à des particuliers.

La loi communale du 30 mars 1836 ne modifia rien d'essentiel à cet état de choses, mais peu à peu la multiplicité des affaires amena la *commission des monuments*, d'abord *temporaire*, à se transformer en *commission permanente*; elle fut même autorisée à " appeler d'office l'attention du gouvernement sur les mesures que ses membres jugeaient utiles pour la conservation des monuments et objets d'art. „ On entra franchement dans la voie de la conservation des *monuments historiques*, d'autant plus que l'arrêté du 31 mai 1860, en instituant les *commissions des membres correspondants provinciaux* appelés à délibérer chaque année en séance plénière avec la commission centrale, tendait à créer une véritable inspection pouvant invoquer toutes les affaires de détails qui échappaient à l'action de la commission centrale et au gouvernement: telles que fouilles, découvertes de monuments nouveaux, etc.

On en resta malheureusement là; les réunions des commissions provinciales avec la commission centrale furent abandonnées et le gouvernement lui-même demeura sans autorité pour exercer

une action conservatrice sur ces édifices et pour prévenir leur destruction. La commission centrale continua à épuiser ses efforts sur des objets souvent peu dignes d'attirer l'attention des membres éminents qui la composent : restauration d'un presbytère, d'une maison d'école ; tandis que les monuments les plus précieux de notre histoire périssaient !

L'Académie d'archéologie de Belgique s'est émue de cet état de choses ; s'inspirant des principes des législations étrangères, elle a élaboré un projet afin d'assurer une action conservatrice sur nos monuments. Si dans les contrées comme la Grèce, l'Italie, cette action est nécessaire, elle est encore plus indispensable dans les pays comme le nôtre, où les monuments sont moins nombreux, où les progrès de l'industrie, des voies de communication, de la richesse sociale, tendent à multiplier les causes de destruction.

Il est regrettable que jusqu'ici les efforts de l'Académie n'aient pas abouti et que, loin de la seconder, on ait vu dans ses projets, qui nécessairement amenaient une modification à la constitution de la *commission des monuments*, le signe d'une hostilité à cette commission. Moi-même, qui n'appartiens à aucun titre à cette institution, je me suis trouvé pris à partie comme membre de la commission d'étude que l'Académie a instituée, malgré les sentiments de haute estime que je professe pour les travaux, le talent, le dévouement à l'art des hommes éminents qui la composent. J'ai voulu, en écrivant ces lignes, répondre à un reproche peu mérité.

Je n'ai la prétention de traiter de la question de la conservation des monuments en juriste, ni en artiste ; je le ferai uniquement en homme du monde qui s'intéresse aux études de l'art et de l'histoire, qui déplore de voir s'effacer autour de lui des monuments qui l'ont intéressé, n'ayant d'autre souci que de faire triompher une cause qu'il croit juste et utile.

Il est curieux de constater que, dans notre pays, le gouvernement et les administrations publiques, qui n'hésitent jamais à consacrer des sommes importantes pour acquérir un tableau ou une statue de maître, à payer 100,000 francs un Rubens, un Rembrandt ou un Hobbema, ou à créer de luxueux musées

pour les conserver, ne font rien de semblable pour protéger un autre genre de productions artistiques, les nombreux monuments que nous devons à nos grands architectes et qui joignent à leur valeur artistique la gloire d'avoir été le théâtre ou les témoins des événements les plus considérables de notre histoire.

Je tiens à établir que mon affirmation, quelque étrange qu'elle puisse paraître, n'a rien d'exagéré. Il est évident que je n'entends pas parler des monuments tels que nos hôtels de ville, nos cathédrales, qui sont encore en usage régulier et pour l'entretien desquels on inscrit chaque année au budget des sommes très respectables. Mais chacun sait que dès qu'un bâtiment, appartenant à l'État, cesse d'avoir une application *utile*, l'Administration des domaines se fait un scrupule de le conserver improductif et s'empresse de le mettre en vente, sans souci de sa valeur historique ou artistique, et l'adjuge souvent à des prix dérisoires. Elle croit faire acte de très sage administration et les livre à des acquéreurs, qui, à leur tour, font œuvre de leur métier en les démolissant, afin de récupérer par la vente des matériaux la valeur du prix d'achat. Je pourrais citer des exemples nombreux de destruction de monuments artistiques opérée de cette manière, sous toutes les administrations qui ont exercé le pouvoir en Belgique depuis 1830. Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser de faire de procès personnels, ce qui est loin de ma pensée, et je me bornerai à citer un fait qui s'est produit sous le régime hollandais et se reproduirait actuellement dans des conditions identiques.

En 1820, après de nombreuses péripéties et je crois même un procès, l'État fut reconnu propriétaire du *château de Vianden*, domaine patrimonial de la famille de Nassau. Il était sans emploi et le syndicat d'amortissement, sans se préoccuper de ce que sa résolution avait de blessant pour la famille régnante, le mit aussitôt en vente publique et l'adjugea pour la somme dérisoire de 3200 florins,..... je dis 6871 francs,..... au sieur Wenceslas Coster. Coster, qu'on a traité de vandale, mais qui ne fit qu'œuvre d'entrepreneur, — le vandale était le gouvernement des Pays-Bas, — Coster s'empressa de démolir le château et réalisa par la vente des matériaux plus de 12,000

florins. En 1827, les ruines furent rachetées pour 2323 florins et offertes en 1847 à la famille royale de Hollande. Depuis, le prince Henri a dépensé des sommes importantes pour les restaurer en partie, sommes sans doute plus considérables que les intérêts accumulés du capital de 3200 florins resté improductif. Il n'est pas de voyageur visitant aujourd'hui ces remarquables ruines, — et ils sont fort nombreux, — qui ne témoigne des regrets de la démolition inutile du château. Je ne crois pas me tromper, en disant qu'en 1820 le gouvernement hollandais se serait empressé de payer un tableau de maître le prix de 7000 francs.

J'ai dit que le même fait se passerait encore de nos jours et je veux le prouver. Il y a peu d'années, la citadelle de Dinant, déclassée, fut vendue à un particulier pour la somme de 3000 francs. — On ne peut se donner la satisfaction d'être propriétaire d'une citadelle à meilleur compte. — Déshonorée par un armement de charlatan, devenue une véritable parodie de la chose que nous devons le plus respecter, les forteresses sur lesquelles repose la défense de notre nationalité, la malheureuse citadelle présente encore actuellement tant d'intérêt aux visiteurs, que, de son propre aveu, l'acquéreur se fait un revenu annuel de 1000 francs du produit des droits d'entrée.

Le dédain gouvernemental en Belgique est si grand pour nos anciens monuments, quoique nous en possédions de très remarquables, qu'on ne pourrait peut-être en citer un seul, appartenant à l'État, qui soit conservé improductif par respect pour l'art et l'histoire, comme on conserve par exemple en France les *ruines de Coucy*, en Italie la *Chartreuse de Pavie* ou les *ruines de Pompéi*. Malgré toutes nos prétentions artistiques, bien loin de faire, comme dans ces pays, le sacrifice d'un petit capital et les frais de leur garde et de leur conservation, nous nous empressons de les livrer aux démolisseurs.

Il y a peu de temps, après avoir visité en France les *ruines de Coucy*, je me rendais à *Bouillon* pour y revoir, dans un but d'étude, son *château*, — que je n'avais vu qu'en passant en 1870, après la bataille de Sedan, alors qu'au milieu des malheureux

débris de l'armée française je songeais peu à m'occuper d'archéologie, — château auquel s'attachent des souvenirs glorieux de notre histoire nationale, le nom de l'illustre *défenseur du Saint-Sépulcre* et des intrépides et sanguinaires *Sangliers des Ardennes* ! Il a eu l'heureuse fortune d'échapper à une destruction semblable à celle du château de Vianden par sa transformation, sous le gouvernement hollandais, en absurde forteresse moderne, et sous le gouvernement belge, en prison d'État... heureusement toujours demeurée vide. Eh bien ! veut-on savoir ce que produit un tel système de conservation ? C'est que je suis sorti du château de Bouillon, fortement intéressé par une foule de détails de construction, par des galeries, des caves creusées dans le roc, d'un aspect et d'un usage mystérieux qui en font un édifice exceptionnellement remarquable et comme on en trouve peu, mais aussi et surtout empêché de rien comprendre à la leçon d'architecture du moyen-âge que j'étais venu y chercher. L'insupportable babil de son gardien, qui me racontait des histoires absurdes, et sa prétention à me guider à sa fantaisie, m'avaient rendu une étude sérieuse impossible. — Ce n'est pas tout : entretenu à titre de prison par des agents des ponts et chaussées n'ayant aucune notion d'art ni d'architecture militaire ancienne, le château conserve sans doute ses murailles, mais il perd tous les jours davantage de sa valeur monumentale. La conservation devient, dans ce cas, une destruction véritable lente et progressive.

Ce dédain du gouvernement pour les monuments anciens, — expression peut-être de l'opinion publique, mais contre laquelle il devrait réagir, — ce dédain, dis-je, a pour déplorable conséquence d'encourager en quelque sorte la légèreté avec laquelle on les sacrifie souvent sans utilité dans l'exécution des travaux publics, et aussi l'indifférence avec laquelle la population les voit disparaître, si même, dans son ignorance, elle ne pousse pas à leur destruction. J'en veux donner un exemple : en racontant des faits auxquels j'ai été personnellement mêlé, je n'ai l'intention d'accuser personne, je le déclare formellement, je ne veux que faire de l'histoire.

Lorsque la rectification des quais d'Anvers fut résolue, l'Académie d'archéologie s'émut au sujet du vieux *burg* d'Anvers, l'un des plus antiques témoins de notre histoire et probablement la plus ancienne construction murale de notre pays depuis les invasions barbares, remontant sans aucun doute à une époque voisine du millénaire. On est peu d'accord sur l'origine du *burg* et l'on discute encore la date de la construction des parties les plus anciennes, distinctes à la base de l'édifice ; parfois on les fait remonter aux Romains, plus ordinairement au château normand dont il est question dans la donation faite par Rohingus en 726 à St.-Willebrord et, pour ma part, je crois (ce n'est ni le lieu, ni le moment de le démontrer) qu'il fut substitué à ce château détruit, et édifié vers 1076 par Godefroid-le-Bossu, avec les deniers de sa femme, la célèbre princesse Mathilde de Toscane, la bienfaitrice du Saint-Siège, dont le souvenir est resté légendaire dans notre pays. Je crois qu'il est contemporain des nombreux châteaux que les empereurs Henri III et Henri IV firent construire dans le Harz, par exemple Gotzlar, et même du célèbre château de Canossa ; le *burg* d'Anvers rappellerait non seulement l'histoire intéressante de Godefroid-le-Barbu, père de Godefroid-le-Bossu et véritable chevalier errant que l'on pourrait surnommer le *Cid belge*, mais encore le plus grand événement de l'histoire de l'Europe depuis l'ère chrétienne : la querelle des investitures. Il fut construit par un *Gibelin* avec l'argent d'une *Guelfe*. L'archéologie ne pouvait prendre sous sa protection un plus vénérable monument. Les efforts que fit l'Académie d'archéologie pour assurer sa conservation furent accueillis, il faut bien le dire, avec la plus grande indifférence et même avec hostilité par la majorité de la population d'Anvers. En plaidant pour la conservation de la partie du *burg* qu'on nomme le *Steen*, on nous reprochait de faire acte d'opposition à de grands travaux qui devaient être une source de richesse pour la ville et le pays, on nous accusait de faire un roman, niant même l'existence de ce *burg*, si fortement noyé et englobé dans les constructions voisines, qu'il fallait faire un grand effort pour en retrouver

quelques parties. Pour répondre à ce dernier reproche, l'Académie me pria d'en faire un plan; après un examen consciencieux des diverses parties complètement enchevêtrées dans des constructions parasites, il ne me fut pas difficile de produire le dessin, publié dans nos *Annales* en 1877, et constaté rigoureusement exact depuis.

Il fut cependant accueilli comme une fantaisie de l'imagination d'un archéologue; il déroutait en effet bien des traditions anciennes, par exemple l'idée qu'on se faisait de la forme du vieux château, d'après le dessin donné par le trésorier Van Caukercken, dans sa chronique. En résumé, on voulait tout détruire, tout niveler, afin de faire terrain net et mieux réédifier, en faisant grand et neuf.

Malgré tous nos efforts, les plans des quais furent dressés de manière à rendre la démolition du *Steen* à peu près indispensable; nous n'avons même pu obtenir le déplacement de quelques mètres, d'une rampe de débarquement; déplacement qui eût assuré la conservation du château et que l'on peut encore regretter aujourd'hui n'avoir pas été admis. Nos prétentions étaient cependant des plus modestes; nous demandions qu'on se bornât d'abord à démolir tout ce qui entourait le *Steen*, afin de le mettre à découvert, de permettre l'examen de ses vestiges, de constater enfin s'il était encore possible d'en tirer parti. L'administration communale, j'aime à le rappeler, appréciant la haute responsabilité qui lui revenait dans cette affaire, se montra énergique. Elle exigea impérieusement la conservation au moins provisoire de la partie du *burg* dont elle était propriétaire; tout le reste fut impitoyablement détruit, même des parties pour lesquelles un de nos membres présenta un projet de conservation des plus intéressants, qui ne fut pas seulement examiné. La passion s'en mêlait et on ne cachait pas le secret espoir que l'édifice entier s'écroulât pendant l'exécution des travaux; il fallut l'intervention décidée de l'administration communale, pour éviter cet accident souhaité. La population d'Anvers resta si indifférente à ces débats, que, lorsque pour la première fois le *burg* apparut dégagé des constructions voisines, on vit de bons

bourgeois s'étonner de l'existence de ce château fort au milieu de leur ville. Aujourd'hui encore il en est plus d'un qui, en considérant ces murailles salies par les plâtras de la démolition, déshonorées par des restaurations parasites en briques, au milieu de leur masse en moëllons, demande qu'on démolisse sans aucun retard « *cette laide masse de pierres en ruine !* » Heureusement, grâce à l'attitude résolue de l'administration communale, grâce à l'appui du chef du cabinet, M. Beernaert, qui est aussi un archéologue éclairé, grâce enfin à la volonté nettement exprimée par le Roi, le *Steen* demeurera sur nos quais ; il sera restauré, rompart, par ses formes pittoresques, la monotonie des constructions modernes.

Pourquoi cette opposition persistante ? Il est certain que si l'on eût découvert, dans la poussière des archives, la charte primitive par laquelle la construction du *burg* fut décrétée, on n'eût pas trouvé à Anvers de cassette assez précieuse, assez splendide, pour conserver intact ce précieux titre de noblesse, avec ses macratures et ses taches attestant sa parfaite authenticité ! Si l'on a accueilli avec dédain, mieux que cette charte tracée sur parchemin, l'édifice lui-même, portant la preuve indéniable de son antiquité, c'est uniquement parce que l'idée de la conservation des archives est entrée dans nos mœurs et que l'on ne comprend pas encore l'utilité de la conservation des monuments. Chacun reconnaît l'influence considérable que nos grands dépôts d'archives ont exercée sur le mouvement de rénovation historique si remarquable dans notre pays. Il est certain que le jour où la conservation des monuments de pierres sera assurée de la même manière, elle rendra des services égaux, aussi bien pour le progrès de l'architecture que pour celui de l'histoire. Alors le public, mieux éclairé sur l'importance d'édifices qui attestent les progrès de la nation et sa gloire au travers des siècles, s'unira à nous pour les protéger contre des destructions maladroites et inutiles.

En portant nos regards sur ce qui nous entoure, nous voyons le sol de notre pays bouleversé, depuis un demi-siècle, par une activité industrielle sans exemple dans le passé. Le voyageur qui parcourt nos villes a peine à s'y reconnaître : de vastes

tranchées, ouvertes dans les constructions agglomérées de nos pères, y amènent de puissants courants d'air, au grand bénéfice de l'hygiène, et modifient complètement leur caractère. Dans les campagnes mêmes, des routes, des canaux, des chemins de fer sont le signe d'une puissance de vie que ne connaissait pas notre vieux pays de Flandre, réputé le plus industrieux de l'univers. Nous chercherions en vain à rétablir sur les lieux, aux environs de Courtrai, sans y appliquer un large esprit de critique, les épisodes de la *bataille des éperons d'or*, où s'illustrèrent les deux vaillants *Klauwaerts* dont Bruges célébrait dernièrement le souvenir : tout le pays est bouleversé et transformé par l'industrie moderne. Dans ce travail de rénovation de la Belgique, l'archéologue, déplorant la destruction d'une foule de monuments historiques, est tenté de jeter le cri d'alarme que Victor Hugo place dans la bouche de Claude Frolo : “ *Ceci tuera cela ! ... Le livre* (considéré comme le “ principal véhicule du progrès) tuera l'édifice ! ”

Je suis trop de mon temps pour regretter un tel état de choses. Je me réjouis d'un progrès qui nous donne un bien-être inconnu à nos pères et assure à nos descendants une situation meilleure encore. Mais je crois que plus le mouvement de transformation est actif, plus nous devons nous efforcer de limiter le sacrifice des monuments historiques qu'il exige. “ L'histoire est la leçon des peuples ”. Les nations vraiment grandes sont celles qui restent fidèles aux traditions et à la gloire du passé.

On a dit aussi, que “ les monuments sont la véritable écriture des peuples ” ; c'est la seule en effet qu'ils connaissent au début de leurs civilisation, — et l'on peut s'étonner qu'on n'ait pas fait jusqu'ici, pour la conservation des édifices historiques, des efforts analogues à ceux qu'on a faits pour la conservation de nos archives publiques : — “ Le genre humain ”, dit Victor Hugo, “ a deux livres, deux registres, deux “ testaments : sa maçonnerie et l'imprimerie, la Bible de “ pierre et la Bible de papier. Sans doute, quand on contemple “ ces deux Bibles largement ouvertes dans les siècles, il est “ permis de regretter la majesté visible de l'écriture de granit ;

„ ces gigantesques alphabets formulés en colonnades, en
„ pylônes, en obélisques, ces espèces de montagnes humaines
„ qui couvrent le monde et le passé depuis les pyramides de
„ Chéops jusqu'au clocher de Strasbourg. Il faut relire le
„ passé sur ces pages de marbre Il faut admirer et refeuilleter
„ sans cesse le livre ouvert par l'architecture, mais il ne faut
„ pas nier la grandeur de l'édifice qu'élève à son tour
„ l'imprimerie..... »

Comme exemple de destructions malheureuses, je citerai encore celui de l'abbaye de Villers qui, dans ces derniers temps, a fortement occupé l'opinion publique. Fondée en 1147 par St.-Bernard lui-même, cette abbaye se développa considérablement sous le gouvernement de St.-Gobert, seigneur d'Aspremont, qui, au retour des croisades où il avait joué un rôle brillant, s'y retira et édifia son église au milieu du XIII^e siècle. Ses abbés furent mêlés d'une manière active à nos troubles religieux du XV^e siècle. En 1721 l'abbé Hache faisait encore construire le magnifique palais abbatial qui offrit l'hospitalité à plusieurs souverains. L'abbaye subsista jusqu'en 1790, époque où, pour punir l'abbé Bruno Cloquette de son opposition à Joseph II, elle fut pillée par les Autrichiens, puis encore par les Français en 1794. Vendue, en vertu des lois révolutionnaires qui supprimaient les ordres religieux, au sieur Terrade, négociant de Saint-Omer, elle subit dès lors un sort analogue à celui du château de Vianden ; Terrade, pour récupérer le prix d'achat, fit enlever aux bâtiments le fer, le plomb, la charpente, les pierres de taille, les marbres, qu'il revendit avec de beaux bénéfices, laissant subsister le reste. Les paysans de la contrée achevèrent le pillage, lorsque le propriétaire l'abandonna en 1814. “ La ruine se montra intelligente, ” dit M. van Bemmél, “ elle respecta précisément les constructions les plus anciennes, dont la simplicité austère apparaît d'autant mieux dégagée d'une ornementation parasite, tandis que les bâtiments somptueux, qui faisaient l'orgueil des derniers abbés, se dégradèrent rapidement et s'écroulèrent en partie. Puis les forêts voisines secouèrent leurs semences sur ces voûtes dénudées, sur ces décombres, et une végétation luxuriante

„ vint donner aux ruines leur charme pittoresque et romantique. „ Villers est devenu l'une des promenades favorites des Bruxellois ; mais la faible rétribution que l'on perçoit pour visiter les ruines est insuffisante pour les entretenir, et l'un des monuments les plus importants à la fois de l'art et de l'histoire du pays, est voué à une destruction fatale si l'on n'y porte remède.

Un scrupule d'ailleurs très honorable a empêché Bruxelles d'acquérir ces ruines situées en dehors de son territoire et qui ne seraient qu'une propriété onéreuse, d'un caractère tout exceptionnel dans notre pays. La *commission des monuments* avec son organisation actuelle, est empêchée d'intervenir dans la conservation d'un édifice qui intéresse tous les amis de l'art. Il en serait de même si l'on venait à découvrir en Belgique quelque Pompéi, comme nous voyons tous les jours disparaître les traces de camps romains, de camps gaulois que l'on regrette de voir fouiller (malgré le puissant intérêt de ces fouilles) aussi longtemps qu'une loi protectrice n'assurera pas la conservation des débris mis au jour.

Pour remplir d'une manière efficace son rôle protecteur, il faudrait que la *commission des monuments* fût transformée en une administration des monuments publics, jouissant, comme les commissions des musées, d'un petit budget pour assurer leur garde et leur conservation, avec le pouvoir de provoquer leur inscription au catalogue de l'État, de préparer leur expropriation éventuelle, au besoin avec le concours des provinces et des communes, de discuter des conventions avec les propriétaires particuliers pour établir, au prix d'une juste rémunération, un droit pour l'État d'exiger leur entretien. Il faudrait qu'elle fût transformée en une véritable inspection pour assurer le droit supérieur de l'État d'exercer une action conservatrice des monuments nationaux de toute nature et de tous genres, reconnus par une loi, et aussi pour assurer les droits de l'État dans les découvertes de trésors toujours réservés dans les contracts d'entreprises de l'État et toujours fraudés malgré les stipulations du code civil. (Art. 716).

Dans ce rôle étendu et multiple, la *commission centrale des monuments* trouverait un appui précieux dans les *commissions provinciales*, qu'elle dédaigne aujourd'hui, et chez tous les amateurs de l'art, les sociétés d'archéologie, les associations diverses, avec lesquelles elle entrerait naturellement en relation et qui, agissant sur les lieux, l'aideraient puissamment dans son travail absolument désintéressé. Les commissions provinciales notamment seraient chargées plus particulièrement, sous son contrôle, des questions de détails qui intéressent tout spécialement les provinces, de la gestion des affaires concernant les monuments provinciaux, acquis avec ou sans le concours de l'État, et qui, la plupart du temps, sont difficilement traitées par la commission centrale, si même elles ne sont absolument négligées.

L'examen des projets de restauration restera certainement la partie principale, la plus difficile, la plus délicate et la plus importante des fonctions de la *commission des monuments*. Trop souvent il y a lieu de regretter qu'une restauration faite d'une manière maladroite et inintelligente équivaille à une véritable destruction : Telle *porte de ville*, conçue pour figurer à l'extrémité d'une rue étroite, telle *église* édifiée sur une place resserrée, perdent tout leur mérite si, pour mieux faire ressortir l'élégance de leurs détails, on les isole des bâtiments qui les entourent. Les dispositions habiles adoptées par leurs auteurs, en vue d'une situation déterminée, deviennent des fautes lorsqu'on se place dans une situation différente. Les restaurations de monuments faites de cette manière sont analogues à celle que ferait un peintre, en substituant au ciel sombre d'un tableau un ciel éclairé, sans tenir compte des oppositions d'ombre et de lumière voulues par son auteur.

Je voudrais démontrer comment très souvent on peut être amené à repousser un projet de restauration, absolument irréprochable au point de vue de la technique de l'art, pour lui préférer, dans l'intérêt même de l'instruction publique, un projet moins parfait, moins complet, et souvent même la conservation de la ruine.

Je prendrai pour exemple les ruines du château de La Ferté-Milon que j'ai eu l'occasion de visiter dernièrement. L'histoire nous apprend que ce château, élevé par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, qui entra en possession du duché de Valois en 1393, demeura inachevé après l'assassinat du duc, par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, en 1407. Les constructions furent détruites par ordre d'Henri IV en 1594, et les ruines du château qui subsistent encore démontrent parfaitement l'état d'inachèvement où le laissa Louis d'Orléans : on y constate en effet l'existence de nombreux murs amorcés, dont les amorces, vierges de mortier et de ciment, prouvent que la muraille ne fut jamais élevée. La construction du château de La Ferté, qui remonte à une époque exactement délimitée entre 1393 et 1407 (chose assez rare, à cause des reconstructions successives qu'ont subi la plupart des châteaux) nous permet de fixer une date précise dans l'histoire si obscure de la *Renaissance militaire*, qui s'est produite après l'introduction des bouches à feu dans les sièges, et marque l'une des étapes de la transition de l'*art du moyen âge* à l'*art moderne*.

Lettre et ami des arts, Louis d'Orléans réunissait à sa cour les personnages les plus savants de l'époque, notamment la célèbre Christine de Pisan, qui écrivit sous son inspiration le *Livre des faits d'armes et de chevalerie*, considéré comme le plus ancien traité de la fortification destinée à résister aux canons. Voisin du duc de Bourgogne, dans les États duquel l'artillerie progressait rapidement, nul doute qu'il n'ait appliqué à la construction du château les moyens de défense les plus perfectionnés. L'état d'inachèvement dans lequel celui-ci resta après la mort du duc, nous prouve aussi qu'en ce moment une nouvelle évolution se produisit dans les idées, et qu'on jugea devoir recourir, pour se défendre, à des moyens nouveaux et différents. A défaut d'écrits sur l'art militaire, qui font à peu près complètement défaut à cette époque, ou qui, comme le livre de Christine de Pisan, sont très incomplets, les ruines du château de La Ferté-Milon sont donc un document des plus rares et des plus curieux à consulter. Les modifier en quoi que ce soit, les compléter même sur les dessins de leur auteur,

serait s'exposer à détruire le principal enseignement qu'elles nous donnent dans leur état d'inachèvement.

Au retour de mon voyage, j'ai trouvé dans les *Entretiens sur l'architecture* de Violet-le-Duc, un dessin de La Ferté-Milon achevé ⁽¹⁾. C'est un projet tracé avec l'autorité incontestable du savant architecte, et assurément une commission d'architectes, consultée sur son exécution, ne pourrait émettre qu'un avis favorable; mais il constitue un anachronisme qui serait absolument repoussé par les archéologues.

On ne peut l'oublier : la construction d'un monument, l'érection d'une statue, d'un édifice quelconque, répond toujours à une passion du moment, qui lui imprime son cachet particulier. Essayer de continuer l'œuvre, de la reprendre en sous-œuvre, lorsque les passions se sont calmées, lorsque les idées ont pris un autre cours, c'est toujours s'exposer à détruire le caractère de l'œuvre elle-même. En matière de restauration il n'y a, à notre avis, d'autre règle à recommander pour éviter toutes les critiques, que la suivante :

CONSERVER RELIGIEUSEMENT LE MONUMENT DANS L'ÉTAT OU LE PASSÉ NOUS L'A LAISSÉ, EN NOUS BORNANT A LE CONSOLIDER DE MANIÈRE A PRÉVENIR SA RUINE ULTÉRIEURE. SE GARDER D'Y APPORTER AUCUNE MODIFICATION QUI NE SOIT ABSOLUMENT INDISPENSABLE ET LAISSER A LA POSTÉRITÉ LE SOIN DE JUGER LES FAUTES QUE SON AUTEUR OU SES RESTAURATEURS ONT PU COMMETTRE.

Si nous voulons qu'on respecte nos œuvres, gardons-nous de modifier celles du passé. Il est plus difficile qu'on ne le croit généralement de suivre cette règle si simple, si modeste. L'homme, dans son excessive prétention, veut constamment corriger, modifier, perfectionner l'œuvre de ses devanciers. La destruction, la transformation est une passion humaine que l'on retrouve chez l'enfant, qui brise ses jouets, comme chez l'homme qui renverse ses monuments. La sagesse est de chercher à faire mieux dans ce que l'on produit, sans pour cela dénigrer ce qu'ont fait les devanciers; l'imperfection de leurs œuvres fera ressortir les mérites des nôtres.

(1) VIOLET-LE-DUC. *Entretiens sur l'architecture*, t. II, p. 242 et pl. XXXI.

En temps de révolution, combien souvent ne voyons-nous pas les peuples tenter de refaire l'histoire à la manière du P. Loricet, en renversant des monuments, en brisant des statues élevées, souvent au bruit de leurs acclamations, par le régime déchu. Je comprends parfaitement les Anversois de 1577, renversant, traînant dans la boue et brisant la statue que le duc d'Albe s'était fait élever dans la citadelle; mais combien leur vengeance eût été plus noble, plus complète et se fût mieux perpétuée à travers les siècles, si, au lieu de se livrer à cet acte d'iconoclaste, en détruisant l'œuvre d'un de leurs artistes de talent, ils se fussent bornés à laisser la statue gisante sur le pavé et à élever à sa place, sur son piédestal l'image de la *patrie triomphante*!

En 1812, un préfet français faisait élever sur la place de St.-Castor à Coblenz une pyramide sur laquelle il inscrivait :

EN 1812

MÉMORABLE CAMPAGNE CONTRE LES RUSSES

SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.

Je n'ai jamais pu me défendre de sourire en regardant cette pyramide sur laquelle deux ans plus tard, le général russe de St.-Priest, homme d'esprit, loin d'essayer de fausser l'histoire en détruisant le monument de l'orgueil français, se borna à faire inscrire :

VU ET APPROUVÉ

PAR NOUS COMMANDANT RUSSE DE COBLENTZ

LE 1^{er} JANVIER 1814.

Revenons aux restaurations proprement dites.

En parlant de restauration je ne m'avancerai qu'avec prudence sur un terrain dangereux, car on a souvent contesté aux *ingénieurs* le droit et la capacité de traiter des questions d'art; et quoique ingénieur je suis loin de m'inscrire en faux contre ce jugement. Je ne pourrais d'ailleurs que reproduire la magnifique leçon dans laquelle Violet-le-Duc a traité avec tant d'autorité de la restauration des monuments et résumé, en peu de pages, toute la philosophie de l'architecture. Je n'aborderai ce sujet qu'en *archéologue* préoccupé de l'importance que les

monuments peuvent avoir pour l'histoire morale et politique du peuple et non en *antiquaire*; en *géomètre* plus amoureux de l'harmonie des lignes que des sévérités de la symétrie et de la ligne droite, et non en *architecte*.

Pour restaurer un monument complet, tel que les cathédrales d'Anvers, de Tournai, les hôtels de ville de Bruxelles, Louvain ou Bruges, il faut évidemment s'astreindre de la manière la plus rigoureuse à recopier et reproduire les détails tels qu'ils existent, bornant l'œuvre de critique à la suppression des ajoutés maladroites faites à l'édifice par la succession des temps. Au moyen âge, en effet, on était fort peu scrupuleux dans les restaurations; manquait-il un morceau, on le remplaçait par un autre taillé dans le goût du jour. Dans un édifice du XII^e siècle on remplaçait un chapiteau brisé par un chapiteau du XIV^e ou du XV^e siècle, et il en est résulté des assemblages bizarres et fantastiques qui déroutent les restaurateurs. Il est souvent bien difficile d'obtenir des architectes toute l'abnégation qu'exige cette tâche délicate.

Ce n'est d'ailleurs que depuis 1830 qu'une méthode sévère a été définitivement adoptée sous l'influence de MM. Vitet et Mérimée, chargés de l'inspection des monuments de la France. Encore dans cette méthode y-a-t-il bien des écueils à éviter. Très souvent, ainsi que le constate Viollet-le-Duc, les dispositions primitives d'un édifice ancien ont été appropriées à des besoins nouveaux; on a transformé par exemple une voûte afin d'y établir une verrière garnie de beaux vitraux. « Détruira-t-on tout cela pour se donner la satisfaction de » rétablir la nef primitive dans sa pureté? Mettra-t-on ces » verrières en magasin?... Non certes. On le voit, les principes » absolus en ces matières conduisent à l'absurde. » — « Qu'un » architecte se refuse à faire passer des tuyaux de gaz dans » une église, afin d'éviter les mutilations et les accidents, on » le comprend, parce qu'il peut éclairer l'édifice par d'autres » moyens. Mais qu'il ne se prête pas à l'établissement d'un » calorifère par exemple, sous prétexte que le moyen âge n'avait » pas adopté ce mode de chauffage dans les édifices religieux,

« qu'il oblige les fidèles à s'enrhumer de par l'archéologie, « cela tombe dans le ridicule ! »

Combien de fois des architectes jaloux d'attacher leur nom à une grande œuvre, n'ont-ils pas conseillé d'achever un monument, même en y appliquant rigoureusement l'idée indiquée par l'auteur primitif ; combien de fois n'a-t-on pas, à Anvers par exemple, proposé de construire la seconde tour de la cathédrale, dont les auteurs ont ébauché la base ? Dans l'examen de pareils projets, on ne peut assez se rappeler l'exemple de Michel-Ange, qui, chargé de restaurer la statue du *Gladiateur mourant*, sculpta le bras qui lui manquait avec la connaissance profonde qu'il avait de l'anatomie et son incomparable talent, et l'œuvre achevée, renonça à appliquer le bras à la statue, de crainte d'altérer l'œuvre originale du maître inconnu qui avait produit le chef-d'œuvre.

Pour construire la tour de Notre-Dame à une époque où l'on ne possédait encore que des moyens mécaniques fort élémentaires, il a fallu à la fois un *artiste* et un *ingénieur* de génie. Pour *copier* la seconde tour, avec les moyens perfectionnés dont nous disposons, il suffit d'un *ingénieur* habile. Craignons d'assimiler le *maître* au *manœuvre* ; c'est malheureusement une tendance de notre temps. L'*égalité* que la nature a créée entre les hommes n'est pas celle du savant et de l'ignorant, du travailleur et du paresseux, du vieillard et de l'enfant, c'est un *égal droit de parvenir* pour tous, par la manifestation de l'intelligence dont la nature nous a doués et que nous avons le devoir de chercher à développer.

Se prononcer sur de pareils projets est sans aucun doute la plus grave responsabilité artistique qui puisse être imposée à la *commission des monuments*. Avant de compléter un édifice, il faut se demander si son inachèvement n'a pas pour but un effet voulu, et si l'achèvement n'aurait pas pour résultat de modifier l'effet général qu'on admire. L'artiste qui s'est gardé de placer la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles au milieu de la façade en s'écartant des règles de la symétrie, a évidemment cherché à obtenir un effet qui serait détruit par la symétrie.

C'est de propos délibéré que les architectes de St.-Jean des Vignes de Soissons construisirent deux tours dissemblables. En regardant à Munich la *Pinacothèque*, la *Glyptothèque* et le *Portique des Maréchaux*, imités du *Palais des Doges* de Venise, des *Propylées* d'Athènes et de la *Loggia* de Florence, par des architectes qui se sont efforcés de corriger les fautes peut-être trop légèrement reprochées à leurs modèles, on est frappé d'un sentiment presque douloureux, contrastant avec l'admiration ressentie devant les modèles eux-mêmes.

Si, au lieu d'un édifice complet, on se trouve en présence de quelque majestueuse *ruine*, un sentiment de regret porte à désirer que quelque généreux et opulent archéologue consente à faire la dépense d'une *restitution* de l'édifice. Dans cette voie, il y a encore de nombreux écueils à éviter, car il est certain qu'on ne se résoudra à la dépense d'une pareille *restitution* qu'en vue d'employer l'édifice nouveau à un usage différent, pour lequel on modifiera l'ordonnance primitive. Je citerai à ce sujet un exemple qui me paraît caractéristique :

Il y a peu d'années, existaient encore, dans le Nord de la France, les ruines de deux magnifiques châteaux dont la construction a fait époque dans l'histoire de l'art défensif du moyen âge : le *château de Pierrefonds*, construit en 1390 par Louis d'Orléans, frère de Charles VI, et le *château de Coucy*, érigé en 1225 par le puissant seigneur Eguerrand III de Coucy et achevé en 1390 par le même Louis d'Orléans

Le premier avait été démantelé par ordre du cardinal de Richelieu en 1617 ; le second par ordre du cardinal Mazarin en 1652. — « Je coupe tout, je tranche tout et j'étends sur tout ma robe rouge, » disait le cardinal de Richelieu, beaucoup plus préoccupé du désir de détruire la féodalité dans ses derniers vestiges que de la conservation des monuments historiques. — L'empereur Napoléon III, très amoureux d'archéologie, conçut en 1858 l'idée de réédifier l'un d'eux et chargea de ce soin l'architecte qui, de notre temps, a fait l'étude la plus complète de l'architecture militaire du moyen âge : l'éminent Viollet-le-Duc. Très heureusement le choix de celui-ci s'arrêta sur le moins important des deux, le château de Pierrefonds, plu

proche de Compiègne et qui pouvait servir de rendez-vous de chasse à la cour impériale. Pierrefonds fut reconstruit à grand renfort de millions libéralement octroyés par le souverain, avec le talent consciencieux qu'on connaissait à Violet-le-Duc, tout en l'appropriant à sa destination nouvelle. A Coucy, on se borna à déblayer les ruines afin qu'on pût les visiter en détail, à consolider par des ancrages son merveilleux et étonnant donjon, à réparer l'escalier qui conduit à la plate-forme de celui-ci, d'où l'on découvre un magnifique paysage et d'où l'on peut aussi se rendre un compte exact de la forme d'ensemble du château. En visitant ces deux monuments, j'ai éprouvé une impression très différente : Pierrefonds, je n'hésite pas à le dire malgré mon admiration pour le talent de Violet-le-Duc, donne l'idée parfaite d'un château du moyen-âge tel qu'on le conçoit après avoir lu les ouvrages du célèbre architecte, mais on a du mal à se figurer un château ancien. Dans la grande *salle des peux*, mon esprit se représentait bien une réunion de gentils-hommes, en habit de chasse et jabot, de la cour impériale, mais je ne pouvais me figurer une assemblée de guerriers bardés de fer. Tout autre eût été l'effet, si Violet-le-Duc, au lieu de substituer le nouveau à l'ancien, l'eût construit à côté de la ruine, conservée comme preuve de sa rigoureuse imitation. A Coucy au contraire, une véritable admiration m'a saisi à la vue de ces ruines d'une majestueuse grandeur, qui font juger d'un passé incomparable.

Les inconvénients des *restitutions*, qu'on ne peut repousser d'une manière absolue, trouvent heureusement de nos jours, ainsi que le constate Violet-le-Duc, un correctif dans l'emploi de la photographie, qui, « permet de dresser des procès-verbaux » irrécusables et des documents que l'on peut consulter, même lorsque les restaurations masquent les traces laissées par la ruine.

Cet exemple me paraît prouver l'importance du rôle que peut avoir la *commission des monuments* en résistant, dans certains cas, à des restaurations peu recommandables, et aussi combien souvent elle pourrait obtenir des résultats au moins égaux, presque sans dépense. Ce qui fait le charme d'une visite à

Coucy, c'est que, guidé par le plan que Violet-le-Duc a tracé des ruines, on peut, en les parcourant, se rendre un compte exact de l'usage de chaque salle et pénétrer ainsi d'une manière certaine dans la vie intime du moyen-âge. Il est curieux qu'en Belgique il nous soit beaucoup plus facile de nous procurer le plan de n'importe quel château des croisés dont les ruines se trouvent encore en Palestine, que celui d'une foule de châteaux de notre pays, qui ont joué un rôle dans son histoire.

Il est certain que lors du voyage à Bouillon dont j'ai parlé, si j'avais pu me procurer un pareil plan, je n'eusse pas eu la déception que m'a procurée ma visite. En recourant aux sociétés locales, en les engageant à rédiger des notices succinctes avec plan, telle que celle distribuée par la société d'archéologie de Namur il y a deux ans pour le *château de Montaigle*, la *commission des monuments* travaillerait activement à la conservation de nos vieilles ruines. Il est certain que les étrangers, mieux guidés abonderaient à Bouillon, autant qu'à Vianden ; le pays y est aussi beau et le château renferme des détails très curieux, que l'on chercherait vainement ailleurs et qui sont dans un état parfait de conservation. Les habitants de Bouillon, aujourd'hui petite ville déshéritée, appréciant la source de richesse que leur procurerait leur château, qu'ils dédaignent et auquel ils souhaitent voir substituer une promenade avec un vulgaire *kiosque à musique*, ces mêmes habitants s'ingénieraient à le conserver intact et le défendraient au besoin contre les vandales.

En 1830, M. Vitet, chargé d'inspecter les monuments du Nord de la France, émettait des idées semblables au sujet de la restauration des châteaux du moyen-âge. " En terminant
" ici ce qui concerne les monuments et leur restauration ",
disait il dans son rapport, " laissez-moi, M. le Minis-
" tre, dire encore quelques mots à propos d'un monument
" plus étonnant et plus précieux peut-être que tous ceux
" dont je viens de parler, et dont je me propose de tenter
" la restauration. A la vérité, c'est une restauration pour
" laquelle *il ne faudra ni pierres, ni ciment, mais seulement*
" *quelques feuilles de papier*. Reconstruire ou plutôt restituer

» dans son ensemble et dans ses moindres détails une forteresse
» du moyen-âge, reproduire sa décoration intérieure et jusqu'à
» son ameublement, en un mot lui rendre sa forme, sa couleur
» et j'ose le dire sa vie primitive, tel est le projet qui m'est
» venu tout d'abord à la pensée en entrant dans l'enceinte du
» château de Coucy. Ces tours immenses, ce donjon colossal,
» semblent sous certains aspects bâtis d'hier. Et dans leurs
» parties dégradées, que de vestiges de peinture, de sculpture,
» de distributions intérieures ! Que de documents pour l'imagi-
» nation ! Que de jalons pour la guider avec certitude à la décou-
» verte du passé, sans compter les anciens plans de du Cerceau,
» qui, quoique incorrects, peuvent être aussi d'un grand secours !
» Jusqu'ici ce genre de travail n'a été appliqué qu'aux monu-
» ments de l'antiquité. Je crois que, dans le domaine du
» moyen âge, il pourrait conduire à des résultats plus riches
» encore ; car les indications ayant pour base des faits plus
» récents et des monuments plus entiers, ce qui n'est souvent
» que des conjectures à l'égard de l'antiquité, deviendrait
» presque certitude lorsqu'il s'agirait du moyen-âge. Et, par
» exemple, la restauration dont je parle, placée en regard du
» château tel qu'il est aujourd'hui, ne rencontrerait, j'ose le
» croire, que bien peu d'incrédules. »

Le sentiment *utilitaire* qui nous porte à désirer la restitution des monuments anciens a souvent produit des conséquences bizarres. Dans le passé, toutes les fois qu'on découvrait quelque débris intéressant d'un édifice ancien, on se hâtait, pour le conserver, de l'enchâsser dans une muraille nouvelle. Nous trouvons des exemples de semblables conservations dans tous nos villages. Le tombeau d'Héloïse et Abeilard à Paris nous offre l'exemple d'un système de conservation du même genre. M. Lenoir, afin d'utiliser les débris que renfermait le *Musée des monuments français*, s'ingénia à composer ce tombeau avec des arcatures et des colonnettes provenant de l'église abbatiale de St.-Denis, avec des bas-reliefs du tombeau de Philippe et Louis, frères et fils de St -Louis, et des macarons de la chapelle de la Vierge de St-Germain des Prés. Le musée fut supprimé en 1816 et le monument hybride fut transporté au Père Lachaise.

Un autre *monument* du même musée nous montrait bien le vice de ce genre de *restauration*. On y voyait une arcature du jubé de la Sainte-Chapelle, construite en 1245 par St.-Louis, surmontée de deux statues, qu'on supposait naturellement représenter Louis IX et Marguerite de Provence, et qui étaient en réalité Charles V et Jeanne de Bourbon provenant des Célestins à Paris. L'anachronisme commis par Lenoir a eu pour conséquence que beaucoup de peintres et de sculpteurs donnent à St.-Louis le masque de Charles V.

„ Élever un arc de triomphe comme celui de Constantin à Rome, „ dit Violet-le-Duc, „ avec des fragments arrachés à l'arc de Trajan, ce n'est pas une *restauration*, une *reconstruction*, c'est un acte de vandalisme, une pillerie de barbare ; couvrir de stuc l'architecture du temple de la Fortune virile à Rome, ce n'est pas non plus ce que l'on peut considérer comme une *restitution*, c'est une mutilation. „

C'est à Rome que les exemples de ces *utilisations* abondent. On y déménageait, il y a peu de temps encore, les débris des édifices antiques avec la même facilité qu'un mobilier et on les employait aux usages les plus divers. — Une colonne de marbre calystéen, retrouvée au champ de Mars en 1778, brisée dans l'un des voyages qu'on lui fait effectuer, est employée en 1856 à l'érection d'un monument commémoratif de la définition du *dogme de l'Immaculée Conception* sur la place d'Espagne. — Une autre colonne, retrouvée dans les fouilles du forum, est transportée par ordre du pape Pie IX sur le sommet du Janicule pour y rappeler le souvenir de la proclamation de l'*Infailibilité papale*. L'annexion des États de l'Église à l'Italie survient, empêche la réalisation du projet de Pie IX et la colonne est utilisée pour le monument de l'*Indépendance de l'Italie*. — L'église San-Laurenzo-hors-des-murs offre l'exemple d'un véritable musée de colonnes de formes et de dimensions différentes, empruntées à de nombreux monuments anciens, plutôt à cause du marbre précieux dans lequel elles ont été sculptées, que de leur forme architecturale. L'architecte, en s'ingéniant à les employer pour soutenir la voûte, a vainement cherché à vaincre la difficulté que lui créait leur dissemblance. — Le

portique du temple de Neptune (ou d'Antoine-le-Pieux) est conservé en entier, encastré dans la façade du bâtiment de la douane (dogana) percé de fenêtres modernes. Le cœur se serre en regardant cette profanation de l'édifice antique : " Que l'on
" reconstruise le Parthénon sur la butte Montmartre ", dit Violet-le-Duc, " nous le voulons bien.... Le Parthénon, avec
" ses proportions, sa silhouette, sa grâce fière, moins l'acro-
" pole, moins le ciel, l'horizon et la mer de l'Attique, moins la
" population athénienne.... mais enfin ce serait toujours le
" Parthénon ! Ce serait le lion placé dans un jardin d'acclimation.
" Mais arracher au Parthénon son ordre dorique et plaquer
" cette dépouille le long d'un mur percé de fenêtres, quel nom
" donner à cette fantaisie barbare ? Que devient le style du
" monument grec... Nous lui aurons arraché la vie et nous ne
" pouvons en recomposer une œuvre vivante. En édifiant ce
" monument avec des bribes arrachées à d'autres, nous n'avons
" que des membres de cadavres.... " — Bien différente est l'impression d'enthousiasme admiratif que l'on éprouve en contemplant les trois magnifiques colonnes du *temple de Castor et Pollux* demeurées sous forme de ruine et surmontées d'un fragment d'entablement, simplement consolidé par une ceinture de fer.

Avec leur sens artistique développé, les Italiens n'hésitent pas à conserver, même au milieu de leurs villes, de semblables débris. A Vérone par exemple, l'*Arco de Leoni*, datant du temps de Vespasien, est placé dans l'axe d'une rue et y entrave la circulation des voitures. Il est douteux qu'un tel respect pour les modèles de l'art, un tel système de conservation des monuments puisse jamais être accepté chez nous.

N'avons-nous pas vu à Anvers brutalement jeter à terre la *Porte impériale* qu'on déclarait *laide*, parce qu'elle n'était pas à la *mode* de l'architecture du jour ? Nul ne remarqua que c'était le seul édifice qui nous restât de l'époque de transition, où les formes puissantes et massives de l'ancien art flamand firent place aux formes élégantes de la renaissance italienne et et que cette transition méritait bien d'être étudiée. A la fin du siècle dernier, lorsque se produisit la prévention contre

l'architecture gothique, dont nous sommes revenus depuis, ne vit-on pas condamner la belle cathédrale d'Anvers, " *œuvre d'ignorance et de barbarie*, " disait-on, " *imitée des forêts de la Germanie* " expression d'un " *art malade* " parce que le tiers-point est brisé, et qu'on déclarait enfin n'être précieux qu'à cause des " matériaux qui la composaient ! " Par bonheur il fut constaté que sa démolition coûterait plus cher que la valeur du plomb, du bois qu'on en retirerait, et elle fut sauvée....

On perd trop souvent de vue que la conservation des monuments a un but d'instruction par la comparaison des chefs-d'œuvre des diverses époques; et que ce but n'est rempli qu'à la condition de les conserver dans toute leur pureté ! Le *beau* reste sans doute soumis à des règles invariables d'harmonie, mais, comme toutes les expressions de la pensée humaine, il subit des influences variées et se trouve aussi soumis à la *mode*, aux passions du moment.

C'est ainsi qu'en Italie succède au *style roman* ou *lombard* approprié au climat du midi, le *style gothique* importé par les invasions du Nord et dont les formes aiguës conviennent parfaitement aux climats septentrionaux. Mais l'adoption de ce style — que Vasari, passionné pour l'art italien, n'hésite pas à qualifier de " machine dont une malédiction a enamouré le monde, (*Questo maledizione di fabbriche che hanno ammorato il mondo*), „ — sur un sol jonché de débris du monde romain, ne peut être que passagère. Le génie d'illustres architectes, Brunelleschi, Léon Alberti, Bramante, dessinant, mesurant et comparant les restes des édifices romains, reconstitue les règles oubliées de l'art antique. Aussitôt la *mode* produit la *renaissance* dans l'art.

Remarquons que si les rénovateurs n'avaient retrouvé ces vestiges que défigurés, encastés dans les murailles, privés de leur caractère propre, la réforme eût été probablement encore beaucoup retardée. J'en donnerai une preuve. Il existe en Sicile, dans la cathédrale de Syracuse, de nombreuses colonnes de l'*ordre dorique antique* ou *ordre dorique grèce*, qu'on ne considérait que comme une fantaisie architecturale, imitée de l'Égypte; nul ne songeait à y attacher de l'importance, lorsque

tout à coup en 1793, l'architecte français Delagardette découvrit, dans les plaines de la Lucanie, les merveilleuses ruines du temple de Pœstum, presque complètes et qui remirent en honneur un ordre d'architecture jusqu'alors méconnu.

Si notre esprit d'ordre répugne à la conservation des ruines, il nous porte à collectionner dans des musées et cette passion encouragée tend à conserver les monuments anciens.

Violet-le-Duc donne un exemple curieux de l'utilité que peuvent offrir les débris des monuments anciens : « C'est, » dit-il, « dans les chantiers de restauration que les industries de la serrurerie fine forgée, de la plomberie ouvragée, de la menuiserie comprise comme une structure propre, de la vitrerie d'art, de la peinture murale, se sont relevées de l'état d'abaissement où elles étaient tombées au commencement du siècle. Il serait intéressant de donner un état de tous les ateliers formés par les travaux de restauration et dans lesquels les plus ardents détracteurs de ces sortes d'entreprises sont venus chercher des ouvriers et des méthodes. »

Très délicate demeure toujours la restauration d'un édifice mixte appartenant à la fois à divers styles et à diverses époques. Des solutions variées peuvent alors être conseillées. Je me bornerai à citer comme exemple le *burg* d'Anvers. Dans la forme et l'appareil de ses murailles, on observe trois époques de construction très différentes :

1^o Dans les substructions, le château que nous avons fait remonter à 1076 ;

2^o Dans sa partie moyenne, les restes de la reconstruction du *burg*, faite par Louis de Male de 1393 à 1398.

3^o A la partie supérieure, l'édifice moderne construit par les architectes de la cathédrale, Dominique Waghemakere et Rombaut Keldermans, après que Charles-Quint eut cédé, en 1549, le vieux château féodal à la ville d'Anvers, sous condition d'y laisser flotter son drapeau à perpétuité.

Par son défaut absolu d'unité, l'édifice répond moins à une idée d'art qu'à l'idée de *souvenir du passé*. C'est donc dans cette direction que sa restauration doit être conseillée.

Parmi les projets de restauration proposés, nous eûmes le plus de mal à faire écarter ceux qui tendaient à donner à l'édifice le caractère d'unité qui lui faisait défaut. On voulait le transformer en une espèce de château hybride, n'ayant rien de la forteresse antique, ni de la construction moderne. On voulait le rendre *beau*, en ouvrant des fenêtres dans ses grandes murailles nues, à peine percées de créneaux, afin de détruire leur monotonie, mais effaçant ainsi les traces apparentes des trois époques qu'il rappelle. Autant valait le démolir que de détruire les souvenirs historiques, son seul mérite. — Nous eussions préféré le conserver à l'état de ruine, après l'avoir simplement nettoyé de ses taches parasites, comme un fragment de l'ancien *burg* successivement reconstruit, ce qu'il est réellement. — Mais, cédant au sentiment général qui répugne à conserver au milieu de constructions modernes, coquettes et soigneusement parées, des ruines frustes et incomplètes, nous ne fîmes aucune objection à l'ajoute d'une partie nouvelle, pourvu que l'ancienne fût rigoureusement conservée dans son état actuel et que la partie nouvelle se distinguât par des matériaux et un appareil particulier. Ce n'est évidemment pas altérer le caractère du monument qui déjà rappelle : 1076 et le marquisat du St.-Empire, — 1393 et le duché de Brabant, — 1549 et l'empire de Charles-Quint, — que d'y ajouter une quatrième époque : les temps modernes. Bientôt, nous l'espérons, le *Steen* d'Anvers, conservé et restauré, figurera sur nos quais comme *armes parlantes* de la ville, surmonté de l'étendard de Charles-Quint, symbole des gloires passées, uni au drapeau tricolore, signe du bonheur et de la prospérité du présent.

En présentant ces considérations je n'ai voulu que montrer combien il importe d'étendre le champ des opérations de la *commission des monuments* et combien il est utile aussi d'intéresser plus de coopérateurs à son œuvre multiple. Qu'en raison de la haute valeur artistique des membres qui la composent, elle prononce en dernier ressort sur les questions d'art que la conservation des monuments comporte, c'est un droit légitime. Mais prétendre tout résoudre, tout régler avec

un nombre de membres limités, sans leur attribuer en réalité aucun droit, c'est une impossibilité. Les arts occupent dans notre pays une assez grande place pour que l'on confie à un grand nombre le soin de leur protection. Les hommes de savoir, de dévouement s'offrent en foule ; il importe de ne pas les décourager, car il s'agit ici de la défense de l'une des plus précieuses de nos *gloires nationales*.

SÉANCE DU 4 JUIN 1888.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. P. Génard, président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; P. Cogels, chev. de Burbure, L. Delgeur, E. Soil, H. Wauwermans, J. Schadde, membres titulaires ; van Caster, P. Errera, Al. de Witte, A. Blomme, membres correspondants ; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. le chev. Gust. van Havre, H. Hymans, A. Goovaerts, Max Rooses, C. Ruelens, H. van Cuyck, membres titulaires ; H. Siret, Goemaere, Ant. Bamps, membres correspondants.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance : M. le ministre de l'agriculture, de l'industrie et des travaux publics fait connaître à la compagnie que, par arrêté royal du 17 mai, le subside ordinaire lui est alloué à l'occasion de la publication du tome 2^e de la 4^e série de ses *Annales*.

L'*American Philosophical Society* informe l'Académie que, dans sa séance du 6 mars dernier, à Philadelphie, le président a été chargé d'inviter toutes les sociétés avec lesquelles elle est en relation, à coopérer à la perfection du Volapuk, en assistant à un premier Congrès international à Paris ou à

Londres. — L'Académie répondra que cette question est trop éloignée du but des études historiques et archéologiques auxquelles elle se consacre, pour y prêter sa coopération.

Une lettre de M. Max Rooses fait connaître les noms des deux membres de la Commission du Musée Plantin-Moretus chargés de dresser un programme des fêtes commémoratives du troisième centenaire de la mort de Plantin, et demande que l'Académie désigne également des délégués et provoque la nomination de ceux des Bibliophiles anversois. Sur la proposition de M. le président, M. Ruelens, vice-président, et M. Henrard représenteront l'Académie; MM. P. Génard et H. Wauwermans, les Bibliophiles.

M. le président est nommé délégué de l'Académie au Congrès archéologique et historique de Charleroi, dont l'ouverture aura lieu le 5 août. A cette occasion, pour ne pas faire coïncider la date de cette ouverture avec celle de la prochaine séance de l'Académie, il est décidé que celle-ci aura lieu exceptionnellement le 29 juillet, au lieu du 1^{er} dimanche du mois d'août.

L'Académie apprend avec regret la mort de MM. Julien Travers, ancien président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen et de la Société des Antiquaires de Normandie, et Jacques Adolphe Garnier, secrétaire perpétuel de la Société des antiquaires de Picardie.

M. le secrétaire entretient l'assemblée des actes de la commission qui avait été chargée de recueillir les souscriptions en vue d'élever un monument modeste, au cimetière du Kiel, à notre confrère l'historien C. L. Torfs. Le bureau est autorisé à retirer des mains de M. l'avocat Stoop la somme recueillie jadis par cette commission, de faire rentrer les souscriptions encore à recevoir, y compris celle de 100 fr. de l'Académie que M. le trésorier est autorisé à payer. Aussitôt que le montant de la souscription sera connu, un projet de monument sera proposé.

M. Ant. Bamps, membre correspondant à Hasselt, adresse en communication à l'Académie des extraits du mémoire sur les fouilles exécutées à Neerharen et à Reckheim, accompagnés de croquis des terrains où les substructions ont été découvertes et du détail des objets recueillis. Ceux-ci ne diffèrent guère de

ceux trouvés dans les fouilles des villas romaines rencontrées dans notre pays. Nous signalerons, parmi les poteries, des stèles aux sigles HA...; MADVIO; DURIO; une anse d'un grand vase avec le sigle MIP; des fragments de tuiles marqués AAF et CEC; divers fragments de verre appartenant à la verrerie fine gravée et émaillée; une bague en bronze avec intaille (malachite) représentant un capricorne au-dessus d'un dauphin ou cheval marin; un cachet en bronze avec intaille représentant un écureuil mangeant un fruit et orné de palmettes en relief. Les plus anciennes monnaies remontent aux Antonins : un denier en argent d'Antonin-le-pieux trouvé à Neerharen et trois moyens bronzes d'Adrien à Reckheim; les plus récentes sont des petits bronzes d'Honorius et d'Arcadius. Il est à remarquer qu'aucune monnaie de l'époque comprise entre Marc-Aurèle et Licinius, père de Constantin-le-Grand, n'a été rencontrée, c'est-à-dire que les vingt dernières années du II^e siècle et tout le III^e siècle ne sont pas représentés.

Des remerciements seront adressés à M. Ant. Bamps pour son intéressante communication.

La discussion est ouverte sur le projet de loi relatif à la conservation des monuments.

M. le secrétaire donne lecture d'une lettre écrite par un gouverneur aux administrations communales de sa province pour qu'elles lui fassent parvenir la nomenclature des œuvres ou objets d'art que renferme leur localité respective, afin que des mesures soient prises pour leur conservation; les comités provinciaux des membres correspondants de la Commission royale des monuments, par leur situation même, étant tout désignés pour exercer un contrôle sérieux sur les œuvres d'art existant dans leurs ressorts respectifs.

Un membre du comité provincial d'Anvers fait remarquer que cette lettre, transcription d'une circulaire ministérielle écrite à la suite de certaines plaintes qui se sont fait entendre au Parlement, ne produira aucun effet, les administrations communales n'étant pas aptes à juger ce qui est ou n'est pas œuvre d'art, et ne pouvant dresser une nomenclature quelque peu exacte de ces objets; que les comités provinciaux

n'ont plus qu'un rôle purement consultatif et qu'un arrêté du 15 janvier 1879 leur a enlevé toute espèce d'autorité sur la matière, pour la reporter entièrement sur la Commission royale des monuments, seule apte à juger et à décider. La nouvelle mesure ordonnée n'aura donc aucun effet et servira simplement à mettre à couvert l'autorité centrale contre toute nouvelle réclamation parlementaire.

Une discussion, à laquelle prennent particulièrement part MM. Smekens, Blomme et P. Errera, s'engage au sujet du texte du projet de loi sur la conservation des monuments, amendé en comité. Les membres tombent d'accord sur une rédaction nouvelle, et il est décidé que le projet amendé, imprimé à la suite du procès-verbal de la séance, sera envoyé au Gouvernement et à la Chambre et, si possible, présenté par un représentant sympathique aux vues de l'Académie.

La séance est levée à 3 heures.

Conservation des Monuments Historiques

PROPOSITION D'UN PROJET DE LOI

DEUXIEME RÉDACTION

EXPOSÉ DES MOTIFS

Un arrêté royal du 16 août 1824, dont la plupart des dispositions sont implicitement abrogées par la Constitution, porte à son article 2 :

« L'on ne pourra élever ou bâtir de nouvelles églises ou de nouveaux édifices destinés à l'exercice du culte public, reconstruire ceux qui existent ou en changer l'ordonnance, sans avoir obtenu, préalablement, Notre consentement.

« Les administrations des églises devront simplement se borner aux réparations d'entretien nécessaires à la conservation des bâtiments. »

Malgré la généralité de ses termes, cet article ne peut, aujourd'hui du moins, s'entendre que des édifices appartenant à une administration publique.

C'est pour l'exécuter, en ce qui concerne les fabriques d'églises, et pour assurer, d'autre part « la conservation des monuments du pays, » remarquables par leur antiquité, par les souvenirs qu'ils rappellent » ou par leur importance sous le rapport de l'art » qu'un arrêté royal du 7 janvier 1835 institua la Commission royale des monuments, appelée à donner son avis à la demande du ministre de l'intérieur :

1^o Sur les réparations qu'exigent les monuments remarquables ci-dessus mentionnés ;

2^o « Sur les plans relatifs aux constructions et réparations des édifices mentionnés dans l'art. 2 de l'arrêté du 16 août 1824 et d'autres édifices publics. »

La loi communale du 30 mars 1836 exigea l'autorisation du Roi et l'avis de la Députation permanente (art. 76 8^o) pour « la démolition des » monuments de l'antiquité existants dans la commune et les réparations » à y faire, lorsque ces réparations sont de nature à changer le style ou » le caractère des monuments. »

Un arrêté royal postérieur, du 30 mai 1860, établit dans chaque province des membres correspondants de la commission des monuments, chargés de coopérer aux travaux de celle-ci, et ordonna que tous les ans il y aurait à Bruxelles une réunion générale de la commission royale des monuments et de ses membres correspondants.

Il n'y eut que six de ces réunions. Toutes ayant été bien suivies et ayant donné lieu aux communications et aux discussions les plus intéressantes, on se demande pourquoi la disposition de l'arrêté organique qui les prescrit, sans avoir été rapportée, est depuis lors restée lettre morte.

Des commissions provinciales se sont occupées de dresser des états descriptifs des monuments remarquables de leur province, mais ces travaux sont demeurés sans suite et l'on en est toujours à apprendre de quels monuments les membres des Commissions, centrale et provinciale, ont droit et devoir de s'occuper.

D'autre part l'art. 5 de l'arrêté de 1824 porte :

« L'on ne pourra également, sans Notre consentement, ou celui des » autorités publiques que Nous trouverons bon de désigner à cet effet, » détacher, emporter ou aliéner des objets d'art ou monuments historiques, placés dans les églises, de quelque nature qu'ils soient, ou en » disposer en aucune manière, à moins qu'ils ne soient la propriété de » particuliers ou de sociétés particulières. »

Jamais le Roi n'a, que nous sachions, désigné une autorité pour se

substituer à lui dans l'exécution de cet article. Rien n'étant venu non plus limiter, ni classer les objets d'art ou monuments historiques, on en a conclu que les fabriques d'églises ne peuvent rien faire sans autorisation royale.

Il s'en est suivi que l'on lit fréquemment au *Moniteur* des arrêtés royaux autorisant ou approuvant des travaux qui ne dépassent pas la compétence d'un maçon de village et que, dans le bulletin de la Commission royale des monuments, fourmillent des *approbatur* pour des travaux qui ne méritent pas d'occuper son attention. Ainsi, dans n'importe quel cahier du bulletin, on rencontre d'abord l'approbation de travaux de construction, d'agrandissement, d'amélioration ou de réparation de presbytères ruraux, puis de réparations à la toiture d'églises parfaitement insignifiantes, de constructions de sacristies, etc. Si, d'une part, l'on exagère ainsi les écritures, les lenteurs et les frais pour des niaiseries qui ne sont dignes ni de la Majesté Royale, ni d'une commission réunissant les hommes de talent les plus marquants du pays, d'autre part, afin d'échapper à la paperasserie administrative, les fabriques et les communes font, à la dérobée, des opérations qui mériteraient d'être contrôlées par des personnes s'intéressant spécialement aux questions d'art.

Comme toujours le but de l'arrêté de 1824, pour avoir été dépassé, est généralement manqué.

Il faut bien le dire du reste, cet arrêté a introduit un système de centralisation contraire à nos traditions nationales, incompatible avec la liberté des communes et injustifiable au point de vue du bon sens.

Il n'y a pas dans notre pays que de grands monuments connus de tous ; il en est d'humbles, comme il est aussi des objets mobiliers, à la conservation desquels les personnes résidant sur les lieux sont pour ainsi dire seules à même de veiller.

Les cercles archéologiques qui se sont formés partout démontrent du reste que partout on peut compter sur le concours d'hommes à la fois dévoués et intelligents.

Si l'on s'intéresse réellement à la conservation des monuments, il faut accepter ce concours pour répandre, jusque dans les campagnes les plus reculées, le respect de ce qui existe, le goût du beau pour ce qui est à faire. Le Danemark fournit sur ce terrain un exemple utile à suivre ¹.

Dans notre pays c'est l'inverse qui est arrivé : non-seulement, comme nous l'avons observé, la réunion générale prescrite par l'art. 1 de l'arrêté royal du 31 mai 1860 n'est plus convoquée, mais dans une autre dispo-

¹ V. *La législation danoise etc.* par le comte DE MARSY, *Bulletin monumental*, n. 6. 1878.

sition, cet article n'est pas moins ouvertement violé. En effet, tandis qu'il ordonne aux comités provinciaux de se réunir *au moins* une fois tous les trois mois, une lettre de MM. les ministres de l'intérieur et de la justice, approuvant un rapport de la Commission royale des monuments en date du 15 janvier 1879 (n° 4561), leur *défend* de se réunir *plus d'une* fois par trimestre. Et comme les affaires pourraient souffrir de ce long délai, la circulaire ajoute qu'il suffira à la Commission royale des monuments de consulter un correspondant qui réside à proximité du monument ou de l'œuvre à restaurer. Dans la réalité des choses, un seul homme décidera donc la question.

On perd ainsi tous les avantages résultant de l'échange des idées et du travail fait en commun.

Ces considérations et d'autres, jointes à l'exemple de la France qui, elle aussi, s'occupait alors d'une loi nouvelle sur la conservation des monuments, ont, en 1883, déterminé le Congrès d'archéologie de Namur à charger l'Académie d'archéologie de Belgique de rédiger un avant-projet de loi à discuter en 1887 au Congrès de Bruges.

Cette mission a été remplie. Le Congrès de Bruges a pris connaissance du projet, l'a approuvé dans son ensemble et dans son esprit, mais a demandé à l'Académie d'archéologie de le revoir et modifier en quelques détails.

Tel qu'il est aujourd'hui, nous croyons que tout en tenant compte de nos mœurs et de la législation générale, ce projet réalisera le but poursuivi en Danemark, en France, en Italie et ailleurs, c'est-à-dire d'intéresser tout le monde à la conservation des monuments et des œuvres d'art.

A cette fin il faut que, dans chaque arrondissement au moins, les particuliers comme les administrateurs trouvent des personnes à qui s'adresser, qu'ils n'hésiteront pas à consulter parce qu'ils les connaissent, et auxquelles ils peuvent recourir sans frais et sans ennuyeuse correspondance.

Il faut que le zèle et l'activité de ces personnes soient aidées et soutenues, tant par des réunions fréquentes avec des collègues, que par l'utilité et l'efficacité pratiques de ces réunions et par la responsabilité qui en découle.

Pour inspirer confiance aux fabriques d'églises qui, plus que toutes autres administrations, ont à résoudre des questions d'art, tout en ne se composant souvent que de personnes étrangères à l'étude des arts, il serait bon peut-être que l'un des deux membres appelés à représenter un arrondissement dans la commission provinciale fût toujours pris parmi le clergé. Aujourd'hui, que des cours d'archéologie sont donnés dans tous les séminaires, on n'aura pas de peine à trouver, dans chaque arrondissement au moins un ecclésiastique s'appliquant à développer les études archéologiques.

La composition de tous les congrès, de toutes les associations qui s'occupent de questions historiques, le prouve suffisamment.

Le projet toutefois ne prescrit impérieusement qu'une chose, c'est que dans la commission provinciale chaque arrondissement soit représenté au moins par deux membres et que ces membres lui prêtent un concours actif.

Il exige de plus une réunion au moins par mois. Ce n'est rien de trop si l'on veut que les commissions s'occupent sérieusement de leur mission. Elles auront toujours du reste un aliment d'activité.

Le projet propose en effet de leur attribuer, sauf l'appel, la connaissance de tout ce qui concerne les objets et monuments qu'on ne peut pas qualifier de nationaux. Il impose à cette fin l'obligation de reprendre et de finir, avec un but précis et pratique, les états descriptifs commencés à l'origine de l'établissement des comités locaux.

On arrivera ainsi à hâter et faciliter l'expédition d'une foule d'affaires de peu d'importance, et l'on débarrassera l'administration centrale d'une paperasserie de pure forme. On n'en lira par là même sérieux un contrôle qui, dans la plupart des cas, ne l'est pas du tout aujourd'hui, car on ne peut pas exiger que la commission centrale se déplace pour des vétilles ; elle se décide donc, ou d'après l'opinion d'un ou deux membres délégués pour aller voir, ou d'après l'avis d'une commission provinciale (voire même d'un simple correspondant) qui, n'ayant point de responsabilité, ne se donne pas beaucoup de peine pour s'éclairer.

Or il est des questions d'art et d'archéologie qui ne peuvent être tranchées par n'importe quel membre, si éminent qu'il soit d'ailleurs, d'une commission étrangère à la localité. Les monuments élevés sur toute la surface du pays ont été construits dans un temps où l'on n'attendait pas une inspiration centrale ; aussi ont-ils tous un caractère original, et il ne faut pas être grand connaisseur pour savoir qu'à la même époque, un même art, l'art ogival, par exemple, avait aux bords de la Meuse d'autres caractères qu'aux rives de l'Escaut, en Campine une toute autre physionomie que dans le Hainaut, et ainsi de suite. Il est naturel que les habitants de chaque province aient conservé quelque chose des traditions anciennes ; les plus instruits connaissent, en fait de détails historiques locaux, une foule de circonstances fatalement ignorées des hommes même les plus savants des autres parties du pays.

C'est pour ces raisons que le projet exige que, dans la Commission royale des monuments, chaque province soit représentée, comme chaque arrondissement l'est dans la commission provinciale. Celle-ci pourra donc toujours faire valoir sa manière de voir. On remplacera ainsi, par des communications permanentes, les assemblées générales prescrites par l'organisation actuelle et qui ne sont pas tenues du tout.

Toutes les précautions prises seraient vaines si, comme aujourd'hui, devant le fait accompli l'autorité était désarmée. Mais la classification des monuments, la fixation de règles, la facilité de recourir à l'autorité compétente, tout permet de sévir contre ceux qui, à l'avenir, de mauvaise

loi, violeraient les dispositions de la loi. C'est pourquoi le projet leur rend applicable l'art. 526 C. P.

Enfin, tout en proposant pour l'avenir une organisation meilleure, nous entendons respecter les positions acquises. Il y aura d'autres dispositions transitoires à prendre par l'arrêté organique en attendant que la classification des monuments soit définitivement arrêtée.

PROJET DE LOI

ART. 1. — Il y a, dans chaque province, une commission des monuments, composée de sept membres au moins et de quinze au plus, nommés par le Roi parmi les habitants de la province s'occupant d'art ou d'archéologie.

Chaque arrondissement judiciaire y compte au moins deux représentants.

ART. 2. — Il y a aussi une commission centrale des monuments, formée de neuf délégués des commissions provinciales et de six membres nommés par le Roi, qui ne peuvent pas faire partie d'une commission provinciale.

ART. 3. — Les nominations sont faites à vie. Toutefois le membre qui, durant deux ans, a cessé d'assister aux séances est réputé démissionnaire.

Il en est de même de celui qui cesse d'habiter la province pour laquelle il a été nommé.

ART. 4. — La commission centrale est présidée par le ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions ; chaque commission provinciale, par le gouverneur de la province.

ART. 5. — Toutes élisent parmi leurs membres un ou deux vice-présidents et un secrétaire.

Ce dernier dispose pour les écritures d'un employé désigné par le ministre à la commission centrale et par le gouverneur à la commission provinciale.

ART. 6. — Les commissions se réunissent au moins une fois par mois. En leur séance de décembre, les commissions provinciales désignent chacune un délégué et un délégué suppléant, chargé de les représenter, l'année suivante, à la commission centrale.

ART. 7. — Sauf pour les secrétaires, toutes les fonctions sont gratuites. Toutefois il est alloué des frais de déplacement d'après un tarif arrêté par le ministre.

ART. 8. — Les commissions veillent à la conservation et à l'entretien de tous objets mobiliers ou immobiliers intéressants au point de vue de l'art ou de l'histoire.

Elles en empêchent autant que possible le déplacement.

Elles prêtent leur concours à tous ceux qui entreprennent des fouilles.

Elles avertissent l'administration des archives des dangers que pourraient courir des archives locales.

ART. 9. — Dans les deux ans de la promulgation de la présente loi, les commissions provinciales dresseront, chacune pour sa province, une liste générale :

1^o Des édifices et des monuments publics, immeubles par nature ou par destination, qu'il importe de conserver à raison de la valeur qu'ils présentent au point de vue de l'art ou de l'histoire ;

2^o Des propriétés privées qui sont dans le même cas ;

3^o Des objets mobiliers d'art ou d'antiquité appartenant à l'Etat, à la province, à des communes ou à des établissements publics.

ART. 10. — Cette liste sera divisée en deux classes ; la première ne comprendra que les édifices, monuments ou autres objets dont la conservation, à raison de leur importance, intéresse la nation entière.

ART. 11. — La liste sera soumise à l'examen de la commission centrale et modifiée, s'il y a lieu, d'après ses observations.

ART. 12. — Il en sera ensuite adressé des extraits aux propriétaires ou administrateurs intéressés avec prière de faire connaître leurs observations.

ART. 13. — Les provinces, communes et établissements réclameront, s'il y a lieu, dans le délai de six mois de la notification de ces extraits, contre le classement des objets qui leur appartiennent.

ART. 14. — Passé ce délai, le Roi, sur la proposition du ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions, et sur l'avis de la commission centrale, arrêtera définitivement les listes d'objets classés.

ART. 15. — Un exemplaire des listes relatives à la province sera déposé au greffe du gouvernement provincial, où chacun pourra en prendre connaissance sans déplacement.

ART. 16. — La même procédure sera suivie pour toute modification à apporter aux listes, soit par simple changement de classe, soit par inscription d'objets nouvellement proposés, soit par radiation de ceux qui ne mériteraient plus d'y figurer.

ART. 17. — Aucune aliénation, aucun changement de destination, aucun travail de démolition, de modification, de restauration ou d'achèvement ne pourra se faire à un objet classé, sans que les projets de convention, les plans et les dessins y relatifs aient été examinés par la commission provinciale et, sur son avis, approuvés :

1^o par la Députation permanente du Conseil provincial, s'il s'agit d'objets portés dans la deuxième classe ;

2^e par le Roi, sur avis de la Députation permanente et de la commission centrale, s'il s'agit de monuments de première classe.

Toutefois ni la commission provinciale, ni la Députation permanente n'aura à intervenir pour des objets appartenant à l'État.

ART. 18. — Dans les cas dont elles reconnaîtront l'urgence, les commissions pourront interdire, autoriser ou même ordonner des travaux aux objets classés, à charge d'en rendre immédiatement compte à la Députation permanente ou au ministre, suivant la distinction établie à l'article précédent.

ART. 19. — Pour ce qui est de propriété privée, chaque commission s'efforcera d'en faire apprécier le mérite et soigner la conservation par les propriétaires eux-mêmes.

Elle proposera, s'il y a lieu, de faire allouer par la commune, la province ou l'État des primes d'entretien ou de restauration.

Les objets pour la restauration desquels une de ces autorités aura accordé des subsides, ne pourront plus être démolis, modifiés ou réparés qu'avec assentiment de cette autorité, conformément aux conditions acceptées avec les subsides.

ART. 20. — L'État, la province ou la commune pourra être autorisée par le Roi à poursuivre l'expropriation pour cause d'utilité publique, des monuments qu'il semblera impossible de sauver autrement de la destruction.

ART. 21. — Les commissions veilleront à ce que les objets mobiliers appartenant à une administration publique, devenus inutiles à celle-ci, et par suite non classés ou rayés de la liste, ne soient vendus qu'à un musée du pays.

ART. 22. — Les intéressés pourront se pourvoir devant la commission centrale contre tout avis émis par la commission provinciale et devant le Roi contre toute décision prise par la Députation permanente.

Ce recours ne sera point suspensif dans les cas d'urgence reconnue et constatée.

ART. 23. — Les servitudes d'alignement et autres qui pourraient causer la dégradation des monuments ne sont pas applicables aux immeubles classés.

ART. 24. — Toute convention faite contrairement aux dispositions de la présente loi est nulle de plein droit. Les effets du classement suivent l'objet classé en quelque main qu'il passe.

La nullité des conventions et spécialement des aliénations contraires à la présente loi pourra en tous temps être poursuivie par le propriétaire, et, à son défaut, aux frais du propriétaire, par le ministre ayant les beaux-arts dans ses attributions, s'il s'agit d'objets de première classe et par le gouverneur de la province s'il s'agit d'objets de la seconde classe.

ART. 25. — Quiconque aura, de mauvaise foi, violé une des prescrip-

tions qui précèdent, conclu ou exécuté une convention contraire aux dispositions de la présente loi, sera passible des peines portées à l'art. 526 du Code pénal.

Toutefois, s'il existe des circonstances atténuantes, la peine pourra être réduite conformément à l'art. 85 du même Code.

ARTICLE TRANSITOIRE.

Les dispositions qui précèdent ne portent aucun préjudice aux fonctions occupées aujourd'hui par les membres effectifs ou correspondants de la commission royale des monuments. Les uns seront de droit membres de la commission centrale et les autres des commissions provinciales.

SÉANCE DU 7 OCTOBRE 1888¹.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. P. Génard, président, Ruelens, vice-président, P. Henrard, secrétaire, E. Gife, trésorier, H. van Cuyck, bibliothécaire, H. Wauwermans, P. Cogels, M. Rooses, H. Hymans, chevalier de Burbure, Al. Henne, Baekelmans, membres titulaires, P. Errera, van Caster et Alph. de Witte, membres correspondants.

Se sont excusés : MM. A. Goovaerts et J. Schadde, membres titulaires, comte F. van der Straten-Ponthoz, membre honoraire.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. le président de la *Commission départementale des*

¹ La séance, fixée au 29 juillet (Voir page 406), n'a pu avoir lieu, à cause de l'ouverture solennelle de l'exposition des beaux-arts, que LL. MM. le Roi et la Reine honoraient de leur présence et à laquelle un grand nombre de membres de l'Académie devaient nécessairement assister.

Monuments historiques du Pas-de-Calais, demande à entrer en relation d'échange de publications avec l'Académie.

— Accordé.

Le secrétaire du *Comité d'histoire et d'ethnographie* du xvi^e arrondissement de Paris (Passy) demande la participation de l'Académie à ses réunions qui se tiendront en 1888 et 1889.

Des lettres de faire part annoncent la mort de M. L. Delgeur, ancien président et ancien secrétaire de l'Académie, décédé à Deurne, le 12 septembre, et de M. Louis Hendrix, membre correspondant, décédé à Anvers, le 18 septembre. -- M. le président P. Génard, qui a représenté l'Académie aux funérailles de nos deux confrères, veut bien se charger d'écrire leurs notices nécrologiques.

La classe des lettres de l'*Académie royale de Belgique* envoie son programme de concours pour 1890; on y remarque les questions suivantes, qui peuvent intéresser nos membres :

1^o Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-Bas, depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e.

3^o Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pepin le Bref, jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet, en France, et par Conrad le Salique, en Allemagne.

GRAND PRIX STASSART. — Faire l'histoire du conseil privé aux Pays-Bas à partir de son origine jusqu'en 1794; examiner les attributions de ce corps, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice.

M. le secrétaire fait l'énumération des titres de diverses brochures reçues :

De M. HENRY PHILIPS, JR. :

First contribution to the Folk-lore of Philadelphia and its Vicinity.

De M. LUDOVIC GUIGNARD, de Chouzy (Loir-et-Cher), vice-président de la société d'histoire naturelle de Loir-et-Cher :

1. *Un cimetière du premier âge du fer à Chouzy.*

2. *Origines du bourg de Chouzy, au point de vue celtique, gallo-romain et franc* (1884).

3. *Influence de l'art gaulois sur le portail de l'église de Mesland* (1885).

4. *Blois gallo-romain* (1886).

5. *Les silex éclatés et la hutte des Vernous* (1886).

6. *Découverte gallo-romaine au Guimier, commune d'Herbault* (1886).

7. *Histoire de Chouzy* (1886).

8. *Découvertes archéologiques dans le Loir-et-Cher, en 1887* (1888).

De M. VICTOR TAHON, secrétaire général de la société archéologique de Charleroi :

Les armes franques et leur fabrication en Belgique (1888).

De M. Dr C. BAMPS, membre de la société royale belge de numismatique :

Recherches historiques sur l'atelier monétaire de Hasselt (1888).

De M. le comte MAURIN NAHUY, membre correspondant étranger :

1. *Bibliographie héraldique. — Armorial universel du XVI^e siècle* (1883).

2. *Andries en Gerrit Schocmaker* (1888).

3. *Considérations sur les deniers flamands au nom de Baulouin et explication d'un emblème figurant sur quelques-unes de ces monnaies* (1888).

De M. ALPHONSE DE WITTE, membre correspondant :

État actuel de la numismatique néerlandaise (1888).

De M. le Dr J. VAN RAEMDONCK, membre titulaire :

1. *Hachette en jadéite trouvée à Waasmunster.*

2. *Le polissoir-affiloir en silex de l'époque néolithique trouvé au Pays de Waas*

De M. P. HENRARD, membre titulaire :

Documents les plus anciens sur l'emploi des canons et des armes à feu dans les Pays-Bas (1888).

De M. A. VORSTERMAN-VAN OYEN, son portrait lithographié.

Des remerciements sont votés aux donateurs. — A ce propos M. le secrétaire rappelle aux membres présents l'article 34 des statuts, qui fait un devoir à tout membre honoraire, titulaire ou correspondant de faire parvenir à l'Académie un exemplaire de tout ouvrage publié par lui.

M. le président dépose : 1° au nom de M. Goovaerts, une notice sur *Le Dils ou chantier d'Anvers du XIII^e au XV^e siècle* et en demande l'insertion au *Bulletin*. — Accordé.

2° une notice sur *les buffets d'orgue de la cathédrale d'Anvers*. Insertion au *Bulletin*.

3° au nom de M. J.-E. de Raadt, une notice sur *Les seigneuries du pays de Malines*. MM. A. Henne et Al. Goovaerts sont nommés commissaires.

M. le général Wauwermans a la parole pour une communication au sujet du congrès de Charleroi. Des difficultés se sont présentées le dernier jour, quand il s'est agi de désigner la société qui serait chargée de réunir le congrès de 1889, aucune de celles représentées ne désirant l'entreprendre. Sur la proposition de l'honorable membre, il a été décidé que le congrès de l'an prochain se réunirait à Lierre, où il n'existe pas de société archéologique, pour se rendre ensuite en Zélande où la société des sciences de Middelbourg serait priée de lui accorder son concours. Le bureau serait formé provisoirement par les quatre sociétés qui ont organisé les congrès de 1885, 1886, 1887 et 1888 et qui nommeraient chacune un vice-président et un secrétaire. Ces membres se réuniraient prochainement à Anvers, pour désigner, dans leur sein, un président et un secrétaire général, spécialement chargés d'organiser le congrès et de prendre toutes les mesures nécessaires.

L'assemblée approuve et nomme les délégués au bureau provisoire : ce sont MM. Wauwermans, en qualité de vice-président, et H. van Cuyck, en qualité de secrétaire.

La parole est donnée à M. le vice-président Ruelens, qui lit une notice très intéressante sur un manuscrit acquis récemment par la bibliothèque royale et intitulé : *Le Passe-*

temps de Jehan Lhermite, d'Anvers -- L'impression au *Bulletin* en est votée.

M. de Witte, membre correspondant, fait connaître qu'il s'occupe depuis plusieurs années d'une histoire monétaire du Brabant, à laquelle pourrait être réunie l'histoire monétaire d'Anvers entreprise par l'Académie. L'heure étant assez avancée, on convient de discuter cette question dans la séance prochaine, le 2 décembre.

La séance est levée à 3 heures.

LE PASSE-TEMPS DE JEHAN LHERMITE

par M. CH. RUELENS, VICE-PRÉSIDENT.

La Bibliothèque royale de Belgique et le grand dépôt des Archives du Royaume viennent de recevoir un accroissement considérable par l'acquisition d'environ 400 volumes manuscrits faisant partie de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Cheltenham, dans le Gloucestershire.

Répondant à l'offre des héritiers du célèbre bibliophile, de céder au Gouvernement belge les documents qui pourraient lui convenir, M. le ministre chevalier de Moreau nous désigna, M. Piot et moi, pour en faire l'examen et la désignation. Nous nous rendîmes au magnifique domaine de Thirlestaine-House, à Cheltenham, en septembre de l'année dernière; nous y opérâmes un premier choix. Sur notre rapport, M. le ministre n'hésita point à demander aux Chambres un crédit spécial, crédit qui fut voté sans opposition. A la suite de ce vote, je me suis transporté à deux reprises en Angleterre, j'ai fouillé dans l'immense collection et recueilli tout ce que j'y ai pu découvrir d'intéressant pour le pays; puis, l'un des héritiers et moi, nous avons négocié loyalement, courtoisement, et nous sommes tombés

d'accord pour un premier contingent qui est arrivé à Bruxelles, il y a cinq semaines.

Il serait trop long de détailler par le menu ce très respectable contingent. Il suffira de dire que les Archives se sont enrichies de plusieurs cartulaires, obituaires, rentiers, etc. de maisons religieuses de Belgique, et de nombreux documents de tout genre ; que la Bibliothèque royale y a récolté plus de 200 volumes provenant de nos anciens monastères, précieux *codices* écrits du IX^e au XVI^e siècle, et une centaine d'autres volumes, documents historiques, généalogiques, littéraires, entre lesquels je me borne à citer la *Chronique* d'Hériman, de Tournai, le volumineux *Chronodromon* de Brandon, moine de l'abbaye des Dunes, en trois tomes, une *Histoire d'Alexandre Farnèse* probablement inédite, divers recueils historiques du XV^e et du XVI^e siècle, un ouvrage inédit de Guillaume Fillastre, évêque de Tournai, un précieux volume contenant le *Spiegel historiael*, de Jan van Maerlant, *De Seven Vroeden van binnen Romén*, *Het boec van der Rosen* et quelques fabliaux, un autre volume du XVI^e siècle contenant un poème français indéterminé et un poème sur Marguerite de Maele, comtesse de Flandre, etc., etc.

Je me propose de vous entretenir aujourd'hui de l'un des articles historiques que j'ai ramené au pays, d'un gros livre, d'écriture compacte, orné de dessins, portant pour titre : *Le Passe-temps de Jehan Lhermite*. Ce titre ne dit pas grand chose et a probablement dérouté les nombreux travailleurs qui ont visité l'énorme fonds de Cheltenham, car je ne sache pas que le livre ait jamais été signalé, bien qu'il fût assez digne de l'être ; c'est, en effet, un véritable témoignage historique. Son titre serait plus exactement formulé : *Mémoires d'un valet de chambre de Philippe II et de Philippe III, rois d'Espagne*. Or, à notre époque, où l'histoire ne se borne plus à être une relation sèche des événements, mais s'efforce surtout de saisir les mobiles et les conséquences, par l'étude des caractères, de l'esprit, du cœur de ceux qui ont joué un rôle sur la scène du monde

les *Mémoires* sont devenus des facteurs que l'on ne néglige point dans les problèmes psychologiques dont ces personnages sont l'objet. Et, sans aucun doute, les *Mémoires* dont j'ai à parler seront consultés par ceux qui, dorénavant, s'occuperont des faits et gestes des rois susdits, moins pour les voir à l'œuvre comme chefs de l'État, que pour les voir dans leur intérieur, au milieu de leur cour.

L'auteur est un Anversoïis, ignoré jusqu'à présent, que je viens présenter à sa ville natale, non pas dans l'intention de briguer pour lui une statue ou même un buste, mais pour demander son inscription dans le *Ligger*. très volumineux déjà, de ceux qui ont été quelque chose et dont on peut garder mémoire.

Une analyse de son livre donnera, je l'espère, une idée de l'œuvre et de l'homme.

Jehan était fils de Thomas Lhermite et de Marguerite van Ranst. Son père, qui avait pris ses licences en droit aux Universités de Louvain et de Poitiers, et son oncle Simon Lhermite, seigneur de Betinsart, furent tous deux membres du magistrat de la ville d'Anvers. Ils appartenaient à une famille aisée, originaire du Hainaut. Simon était mort en 1567. Thomas mourut le 2 juin 1580 " après avoir esté malade cinq jours continuels au liet d'une fiebvre continue, à son eage d'environ les 60 ans. Il avoit esté de fort bonne complexion, n'ayant eu en son vivant aucunes grieves maladies qui fussent de considération. Et ne fust esté pour la persécution tant barbare et tyrannique soufferte en sa persone et biens, au temps du sac de la ville d'Anvers par les soldats Espaignois lors mutinez, qui fust le 4 de novembre 1576, est à croire, selon les indices de son bon naturel et forte complexion, qu'il eust encores vescu maintes années, car les trois ou quatre dernières, sçavoir est depuis ledict sac, l'on appercent clairement sa fin luy approcher .

Thomas fut enterré en l'église St.-Jacques, au grand chœur, dans la même sépulture que Simon son frère. Mais comme, à cause des troubles, on n'avait pu élever une tombe

à ce dernier, Jehan et ses deux sœurs, Marguerite et Anne, firent ériger, en l'honneur de leur oncle et de leur père, une belle pierre avec les armoiries des Lhermites et les quatre quartiers Lhermite, de Jaurien, de Merre et Gillis.

Ce dernier devoir accompli, Jehan se retira auprès de sa mère « l'assistant ès occurrences de ses affaires » pendant l'espace de cinq à six ans, jusqu'à la prise d'Anvers par Farnèse en 1585. Ce gouverneur et capitaine-lieutenant-général fit son entrée en ville le 27 août « au grand contentement et joye du peuple et consolation des bons, fidèles et affligés catholiques, qui dès alors commençoient à reprendre nouveau courage de penser un chacun à ses affaires, comme aussi de fait je me mis en équipage d'aller faire un tour parmy ces champs, et me trouvant en eage compétent et appétissant de veoir nouveau monde et cognoistre aucuns de mes parens paternelz que j'avoys en Haynault et ailleurs, tentant aussi mellieure fortune, me déterminay de mettre en exécution ce mien désir, et prenant congé de ma mère, me partay dudict Anvers, le 2^e jour après la Pasque fleurie l'an 1586, en compagnie de mon cousin Martin Lhermite, seigr de Bettinsart, vers Mons, et arrivâmes ce mesme jour à Bruxelles, et y séjournâmes quelques trois ou quatre jours, estant logé chez Guillaume van Veen, conseiller au Conseil de Brabant, qui avait espousé une mienne belle-tante, jadiz vefve qui fust à feu mon grand oncle, maistre Jaques Vledinex, en son temps auditeur en la Chamb e des Comptes en Brabant, de qui ma mère en estoit niepce du costé de la sienne. et à cause de ceste alliance avions tousjours entretenu le droict de bons amys et apparentez. » A Mons, il logea chez son cousin Jacques de la Croix, seigneur de la Motte, de Chaumont. etc., bailli du vénérable chapitre des dames chanoinesses de Ste.-Waldru, chef du magistrat, capitaine d'une compagnie de l'infanterie bourgeoise de la ville. La mère de celui-ci, Hélène Lhermite, était sœur de Thomas, père de notre Jehan. On voit qu'il est de bon parentage.

Il rencontre chez son cousin plusieurs personnages des

plus luppés du quartier, il leur fait des visites ; c'est au milieu d'eux qu'il lui prend le désir des grandeurs. On lui persuade vivement de viser à se faire une position à la cour d'Espagne, où se trouvait déjà Pierre van Ranst, " ayde-gentillhomme de la Chambre du Roy „ " Je prins ce blanc pour mon seul but, et à icelluy en dirigeois toutes mes flesches, et en premier lieu, chercheois argent et compagnie. " Sans une petite fièvre qui le surprit au château de Bettinsart, il serait parti en compagnie de Nicolas Deschamps, roy d'armes de Sa Majesté, qui était venu d'Espagne pour assister à la donation des colliers de la Toison d'or à quelques grands seigneurs d'ici. Ayant manqué cette occasion, Jehan en chercha une autre et se rendit à Bruxelles. Ayant appris que messire Nicolas Damant, chancelier de Brabant, venait d'être appelé en Espagne, pour y desservir la place de premier conseiller d'état et garde-sceaux, en remplacement de feu Jehan Foncq, il alla le prier " bien instamment " de l'admettre en sa compagnie " ce que toutesfois messire Damant tout platement refusa. " Mais. ayant eu recours à Pierre van Ranst, il fut recommandé par celui ci à Jean Richardot, président du conseil d'Artois, lequel écrivit à Damant une lettre qui fit un effet décisif. Jehan fut admis à partir avec le chancelier ; il se rendit à Anvers pour mettre ordre à ses affaires et chercher la bénédiction maternelle. Après quoi il retourne à Bruxelles le 17 mars 1557 et se met en route pour l'Espagne le 27 mai.

Le voyage se fit en nombreuse compagnie, " savoir est, dit l'auteur, messire Nicolas Damant, madame Barbe Brant, sa femme, avecq leurs trois enfants, Maximilien, Léonor et Barbe, damoysselle Marguerite Brant, sa belle-sœur, leurs serviteurs et servantes, item François Damant, son frère, garde-joyaux de S. M. ès Pays-Bas. Aussi le prothonotaire apostolique Jehan Charles Schetz de Grobendonecq, conseiller au grand conseil de Malines, Jehan van Laquen, son secrétaire, Georges le petit, Jehan Baptiste Kerreman, le docteur Gosius, Gaspar Tacquet et le secrétaire Gérard, Bourgoingnon, frère à celluy qui naguères avoit tué le feu prince d'Orange

Guillaume de Nassau, qui tous entre passagers, leurs serviteurs et toute la suite montoient à plus de 30 personnes. Il y avoit un coche à quatre jumens et un chariot à quatre chevaux aux bagages, et pour les servantes, trois mulets de charge et deux charrettes qui estoient le train desdits président et prothonotaire, les restans passagers tous montez à cheval et en cest équipage sortions la porte d'Anderlecht et estions accompagnés de plusieurs gentils-hommes et bourgeois de la ville jusques par-delà l'église d'Anderlecht et comme le chemin plus en avant devint dangereux à cause des excursions des *Vrybuteres* qui se tenoient à Bergues sur le Zoom, menions avec nous fort bon convoi d'hommes d'à pied jusqu'à cinquante et d'à cheval encores autant, qui firent en tout cent hommes d'escorte. „ Ce convoi, jusqu'à Namur, où il fut renvoyé, coûta au président plus de 400 florins. On voit par ces détails la triste situation du pays à cette époque.

Nous ne suivrons pas nos voyageurs dans leur long itinéraire que l'auteur décrit avec force détails souvent très intéressants. Il nous suffira de dire que la caravane se dirigea sur Luxembourg, puis sur Nancy et Bâle, traversa la Suisse par le Saint-Gothard, atteignit Milan, puis Pavie et enfin Gènes, où l'on s'embarque pour l'Espagne, le 22 juillet.

La traversée maritime se fit sur une galère longeant les côtes et manœuvrée par des esclaves rameurs. Il y eut, nécessairement, une tempête pendant laquelle les passagers et l'équipage ne manquèrent pas de faire des vœux au ciel s'ils échappaient à la mort ; les renseignements sur le sort des malheureux esclaves et sur la discipline du navire produisent aujourd'hui une impression pénible.

Enfin, la mer n'engloutit personne : le 29 juillet, on jeta l'ancre dans le port de Barcelone. Nos voyageurs y restent quelques jours, se plaignant de la malpropreté de leur logis, puis ils passent par Montserrat, où Jehan Lhermite fait ses dévotions au célèbre monastère des bénédictines, gardiennes de l'image miraculeuse de la Vierge ; il y reçoit un billet de confession qu'il a précieusement inséré dans le volume,

et qui lui a servi de passe-port pendant son itinéraire en Espagne Prenant ensuite pas Lerida, il arrive à Saragosse où il rencontre, au couvent des jésuites, le frère de l'avocat Schot, « un fort révérend père et très docte. » C'est, en effet, le savant André Schot, d'Anvers. « Nous estions logés, dit-il, chez un amy, peintre flameng » dont il ne dit pas le nom. Quittant cette ville le 26 août, il traverse Sigüenza, Tortosa, Alcala et entre à Madrid le 30.

Le Roi et sa cour, à cause des grandes chaleurs, s'étaient retirés à St.-Laurent de l'Escorial. Jehan Lhermite écrivit sur son arrivée à Pierre van Ranst, qui était à son poste auprès de Philippe II, et qui lui répond une lettre de bienvenue en l'invitant à venir le rejoindre, ce que Lhermite s'empresse de faire. Il y resta jusqu'à la fin d'octobre et revint à Madrid.

Le Roi avait quitté l'Escorial pour le Prado, sa maison de plaisance à deux lieues de Madrid : c'est là qu'il reçut le président Damant et son frère Jean-François Damant ainsi que le protonotaire de Grobendoncq. Avec eux se trouvait Jehan Lhermite. Ce fut une simple audience et une présentation.

Le but poursuivi par notre héros c'était une position à la cour ou auprès de la personne du Roi. Il avait bien, à cet effet, la protection de son parent van Ranst, mais il fallait encore l'occasion d'une place vacante ou le secours de quelque chance pour voir se réaliser ce vœu.

Une circonstance se présenta bientôt qui lui procura la faveur d'un regard bienveillant de Sa Majesté. Pour raconter cet épisode, il faut accorder la parole à l'auteur lui-même.

« Sur la fin de novembre, retourna Sa Majesté audit Madrid pour s'hiverner en sa maison royale qui pour icelle saison est fort propre et commode. Quelques jours après, furent les dits Nicolas et François Damant armez chevaliers de la propre main de S. M. et ledit protonotaire pourveu de l'office de chancelier de l'Ordre de la Thoyson d'or et ledit François Dumont de premier Roy d'armes de ladite Ordre, autrement dict Thoyson d'or. »

L'hiver venu, environ le Noël, commencèrent les gelées

et furent bien grandes, au respect qu'elles avoient esté les
ayvers passez, et durèrent plus de quatre semaines continuelles,
et si fortes que les viviers de la maison royale, là tout près,
qu'ils appellent la *Casa del Campo*, s'engelarent tous, de sorte
qu'on y pouvait aller en patins de Hollande, mais de ceux y en
avoient bien peu qui s'osoient mettre dessus, aussi n'y avoit-il
pas des bons patins. »

» Mais comme, de fortune, j'avois apporté les fers des miens
que je souloy user en Flandre, par persuasion d'Érasme de
Ranst, père audit Pierre, qui bien sçavoit les occasions qu'il y
pourroit avoir de s'en pouvoir servir, et sçachant ledit Pierre
que je les avoy, aussi que très bien m'en sçavois aider, rapporta
tout à Sa Majesté et Ses Altèzes, qui très désireux de le veoir,
ne firent dire qu'à cest effect ils sortiroient et que je m'y
prouvasse sans nulle faüte. Le jour prins, je fis tout mon effort
y apparostre, et à grande paine trouvay-je personne qui me
peut faire les bois de mes patins, de sorte qu'il fallut que
moy-mesme j'y misse main, les accommodant le mieulx que
possible m'estoit. Beaucoup de gens sortoient à veoir ceste feste
qui leur sembloit à tous très admirable; des nostres il y en avoit
bien peu. Charles de Tisnacq, lieutenant des archers de corps
de S. M. et gentilhomme de sa maison, en estoit l'ung, mais
point des plus experts et asseurez, Jaques van de Walle, servi-
eur audit Ranst, en alloit de meilleure grâce, quelques autres
mariniers hollandois, qui pour icelle sayson s'y trouvoient
à court, s'y avançoient aussi, comme firent pareillement
eux ou trois serviteurs domestiques de S. M. de notre
nation. Entre lesquels je me mis pesle-mesle, et me veillant
signaler plus que les autres, y feiz trois ou quatre gail-
lards de saults en pleine carrière, et aussi courroy-je
toute furie, qui pour moy estoit assez facile de faire
comme celluy qui tout freschement estoit sorty de l'escole,
surtout esguillonné de la présence d'un si grand monarque,
 tellement que le meilleur bruit et fame me demeuroient,
fust la feste fort solempnisée de tous, aussi y avoit-il
beaucoup de femmes flamengues, qui alloient raisonnablement bien.
Une d'icelles, native de Edam en Hollande, appelée Mar-

guerite Walix, de fort bonne disposition que, encores que d'eage, et avoir été plusieurs ans hors de son naturel, alloit toutesfois de fort bonne grâce. Je la prins par la main, et feismes un tour deux ou trois ensemble, à l'usage de son pays, qui fut l'entier accomplissement de toute ceste récréation, dont Sa Majesté, Scs Altèzes, toutes les dames et gentilshommes s'y estoient merveilleusement récrééz, et s'enquesta S. M. fort curieusement de moy, qui j'estois, d'où je venois et combien qu'il y avoit que j'estois en Espagne, de quoy ledit van Ranst lui donna entière satisfaction, et non content de ce, me feist l'honneur de me faire approcher de son coche, veuillant veoir un de mes patins, lequel luy monstroy, et aussi à Ses Altèzes, qui s'espandoient fort d'une si grande industrie, ne pouvant comprendre comme on s'en pouvoit servir et s'asseurer dessus. A plusieurs sembloit cécý plustost enchantement que d'autre chose, et croy fermement qu'aucuns idiots, gens de peu d'expérience des choses du monde, demeuroient en ceste opinion, estant vray, selon me fust raconté alors, que passé quelques ans, dèz que les Flamengs commençoient à hanter l'Espagne, un Flameng fust jecté en prison, pour un semblable cas advenu en Valladolid et point sitôt relaxé d'icelle, tant que ceux de la Sainte Inquisition s'en estoient meurement informez, pour donner satisfaction au peuple qui grandement s'en estoit scandalizé.

« Ces gelées durarent encores environ les trois sepmaines, pendant lesquelles y fusmes souvent un mesme pasetemps. Sa Majesté, Ses Altèzes et toute sa suyte y vindrent un aultre fois, et me feist S. M. l'honneur de m'y faire appeler expressément, qui me donna au cœur ne sçay que sursault et arrière-pensée que par ceste nouvelle souvenance, il en pourroit demeurer en la mémoire de Sadite Majesté plus grande impression de moy, par où à temps et lieu je pourrois parvenir aux miens premiers desseings, qui tousjours avoient esté de me mettre quelque jour en Son royal service. »

Ce ne fut pas encore par l'effet de ces séances de patinage que le rêve de Jean Lhermite se réalisa. Il comprit très bien qu'il lui manquait à cet effet plus d'une qualité Ainsi,

il ne savait que médiocrement l'espagnol : pour apprendre bien cette langue, il se mit en pension chez un riche négociant et y fit de si grands progrès qu'au bout de huit mois il avait su translater de français en espagnol un petit livre intitulé *Les douze abus du monde*, par Jehan Picus de Mirandula. Pour apprendre mieux encore les devoirs de la haute domesticité, il se résolut d'entrer au service de Philippe de Croy, seigneur de Molembays, venu en Espagne à la fin de 1588 pour y desservir la place de capitaine de la garde des archers. Devenu, par la faveur du Roi, comte de Solre, ce seigneur accepta Lhermite au nombre des gentilshommes de sa maison, mais celui-ci n'y resta que quelques mois. Son excellent parent van Ranst, contre le gré duquel il s'était engagé chez le comte de Solre, travaillait à son insu, mais très activement, pour le faire admettre dans la maison du Roi. Il y réussit ; le 19 octobre 1590, Lhermite fut nommé aide-gentilhomme de la chambre du Roi ; il prêta serment quelques jours après et entra immédiatement en fonction.

Dès ce moment ses mémoires offrent un intérêt considérable. L'auteur nous donne les renseignements les plus détaillés, les plus complets sur la famille royale, la cour, les palais, les voyages, les chasses du Roi, entremêlant ses récits de dessins à la plume, assez bien exécutés pour n'être pas d'un artiste. Les historiens d'aujourd'hui se servent volontiers, et avec raison, de ces petites révélations dont jadis, au temps de l'histoire bataille, on ne tenait pas compte et, il faut le dire, ils arrivent souvent à des résultats inattendus. On comprendra Philippe II, par les minuties du récit de Lhermite, mieux que par de savantes dissertations. Voici le portrait qu'il en trace d'abord : « Sa Majesté estoit alors en eage de 63 ans, fort subject aux gouttes, desja tout blanc et chauve, encore que d'assez bonne disposition de corps et d'entendement plus sain et de la mémoire plus fort que jamais, fort adonné au travail des papiers et très expert aux affaires de son gouverne. Il avoit desjà survescu tous ses consaulx plus de trois fois, et respondoit à tous ses ministres de papiers,

par escrit de sa propre main dont, selon l'opinion de plusieurs, devoit avoir escrit durant sa vie plus de papier que quatre mulets de charge n'en pourroient emporter, et qui le plus est d'admirer, estoit l'assiduele continuation de si longues années si grandement en préjudice de sa santé, le pouvant toutesfois bien excuser, comme le fist l'empereur son père, qui n'avoit, à ce que m'a esté raconté, ni papier ni plume à sa chambre, et assez en peine quand il luy falloit escrire quelque chose, tellement que, qui lors eust sceu obtenir trois mots tant seulement de sa main, les eust estimé en bien grande chose ; et toutesfois ne laissa pourtant fort de bien gouverner ses estats et pays..... Sa Majesté, tout au contraire, postposant santé et tout playsir, n'eust heure seure de disner, soupper, ni se coucher, se levant de fort hault matin, tellement que ses serviteurs en pâtissoient grandement, jusques à quand que, vaincu par débilité des forces corporelles, il y mist meilleur ordre, n'en pouvant davantaige, tellement que je le trouvay plus réglé et modéré en cecy qu'il n'en avoit esté les ans passez. »

Ce ne sont là que quelques touches : dans le courant des *Mémoires* on en trouvera cent autres, lignes ou couleurs, au moyen desquels on composera un portrait pris sur le vif.

La carrière de l'auteur à la cour d'Espagne fut, au fond, assez monotone : elle se résume, pour ainsi dire, en allées et venues continuelles de Madrid au Pardo, à l'Escorial, à Aranjuez et autres résidences. Mais dans ces voyages, on traverse des villes, on voit des monuments ou des curiosités qui donnent matière à de pittoresques descriptions, on rencontre des personnages avec lesquels on a des rapports et dont on fait le portrait, on assiste à une foule de petits événements de cour qui touchent à des épisodes historiques.

Ainsi, à peine installé dans son office, l'auteur suit la cour de Madrid à la belle maison de plaisance du Pardo, dont il livre un joli dessin et qu'il décrit amplement. Il y voit le prince royal, alors âgé de 12 ans, le futur Philippe III, et sa sœur l'infante Isabelle qui sera, quelques années plus tard, la souveraine des Pays-Bas. Et afin que l'on comprenne

bien la position de l'auteur à la cour, il dresse un mémoire de ceux qui sont au service du Roi et du Prince, mémoire qui comprend quelques noms originaires des Pays-Bas, surtout dans les grades inférieurs : ainsi nous apprenons, ce qui est très flatteur pour notre pays, que les trois personnages qui ont l'honneur d'être les « barbiers du corps » de Sa Majesté, sont Jean Papenhoven, de Louvain, Bernard Cornelissen, de Nimègue, et Thomas de La Vallée, de Bruxelles.

Les hautes diversions de la cour au Pardo sont, tantôt une tuerie de lapins, tantôt une chasse aux cerfs ou aux daims que l'on tire « à coups d'arbalestre, les pointes des flesches oinctes d'herbe vénémeuse, ou à coup d'arquebuzes dont en ai vu tirer aucuns. La sérénissime infante doña Yzabel, comm'aussi Sa Majesté en son temps, les y tyroit dextrement et bien souvent. »

En 1591, l'auteur accompagne le roi dans un voyage à Tolède où il assiste à un autodafé exécuté « en présence de Sa Majesté, de Ses Altesses et de tout le monde. — Spectacle assez triste, dit-il, et déplorable de voir » mais qu'il décrit longuement et sans désapprobation, au contraire. De Tolède, on se rend à l'Escorial, où Lhermite a le plaisir de voir arriver quelques compatriotes, entre autres M. Pierre Charles, natif d'Anvers, fils de feu maître Pierre, en son vivant greffier de ladite ville, Gilles du Faing, gentilhomme luxembourgeois, envoyé de la part du vieux comte de Mansfelt, Jehan de Steelant, un cousin, qui lui enseigne des petits secrets d'écriture en chiffres et d'autres, que Lhermite communique ensuite au jeune prince royal.

Au mois de mai 1592, Lhermite fut du voyage que Philippe II fit à Tarazona « pour y aller appaiser les mutineries et rébellions des royaumes d'Aragon, Cathalonne et Valence, qui naguères s'estoient révoltez sur certains différens de leurs privilèges. » A cette occasion, l'auteur reçut du Roi une gratification de 200 ducats et du Prince un cheval de son écurie. Ce voyage, qui s'accomplit avec une sage lenteur, donne occasion à Lhermite de décrire minutieusement les localités où l'on s'arrête et une quantité de petits événements

et de rencontres. C'est ainsi, qu'à Montejo, il fait la connaissance d'un personnage avec lequel il aura plus d'un rapport ensuite, le comte Philippe de Buren, le fils aîné du prince d'Orange, du Taciturne. On sait que ce jeune homme avait été enlevé de l'université de Louvain, en 1567, par le duc d'Albe et conduit en Espagne. « Il avoit là, raconte Lhermite, sa prison en un chasteau qu'il y a, avecq ses guardes, comme par plusieurs années il y avoit esté, et n'avoit encores nulle liberté de pouvoir sortir aux champs si ce ne fust sur un mulet en compagnie de son capitaine et soldats de garde, à courir ung lièvre ou tuer une couple de lapins à l'arbalestre, et encore qu'il y nourrissoit de bons chevaulx, ne luy servent d'autre que dedens les murailles dudit chasteau pour s'y exercer. Mais par intercession d'aulcuns bons amys, aussi par continuelle sollicitation d'un sien bon et léal serviteur et secrétaire qu'il avoit en court, appelé Robert de Moens, obtint ceste fois liberté de pouvoir user du papier et de la plume pour, franchement et sans aucun scrupule, pouvoir escrire à ses frères et sœurs qu'il avoit en iceulx quartiers de Hollande, sans luy en estre fait aulcune recherche, commencement de sa briève et future liberté. » Il y avait donc 25 ans que le jeune prince vivait là en captivité inhumaine et injuste.

Le voyage se poursuivit par Olmedo, Tordesillas, Valladolid, où l'on fit de grandes fêtes : mascarades, courses de taureaux, combats de galères sur la rivière, etc., Palencia, Burgos, la Estrella, où l'on arrive le 6 octobre et où l'on s'arrête pendant un mois, à cause d'une grave indisposition du Roi « à sçavoir ses gouttes ordinaires et, outre ce, un flux de ventre avec fiebvre continue qui n'estoit sans grandissime dangier de la vie. » Mais Philippe II en réchappa, grâce peut-être à Lhermite. Un gentilhomme bourguignon, le baron de Marno, était arrivé là et avait montré à notre auteur une bonne recette contre la goutte, recette que Lhermite communiqua au Roi, qui la fit examiner par ses médecins. Ceux-ci l'approuvèrent pour très bonne et très utile. L'auteur nous en donne la formule, qui ressemble assez à un de ces

amalgames comme en faisaient les alchimistes chercheurs d'élixir, mais il ne dit pas expressément que le Roi en usa.

Le voyage se continue par Logrono, Viane, Pampelune, Tudèle, pour aboutir enfin, le 30 novembre, à Tarazona, où le Roi fit son entrée à cheval, malgré ses 63 ans et son état de santé précaire. Il y tint l'assemblée d'Arragon, où le jeune prince fut « juré et sermenté pour prince héritier. »

On revint à Madrid par une autre route et l'on entra dans cette ville le 30 décembre. Le voyage avait duré sept mois, pendant lesquels, selon le calcul de l'auteur, certifié par une carte, on avait parcouru 183 lieues.

Ce voyage à Tarazona, qui fut un épisode de l'histoire politique intérieure de l'Espagne, a encore eu deux autres historiens, d'abord Philippe II lui-même, dans les lettres qu'il écrivait à sa fille Catherine, duchesse de Savoie, lettres qui sont aux archives de Turin et que M. Gachard a signalées sans les avoir publiées, comme il l'a fait des lettres du Roi à ses deux filles Isabelle et Catherine de 1581 à 1585. Le deuxième historien est un Néerlandais comme Lhermite, un certain Enrique Cock, de Gorcum, qui a laissé une relation spéciale de ce voyage, mise au jour en 1876, par MM. Morel Fatio et Antonio Rodriguez Villa,¹ relation dont M. Gachard a donné un résumé dans son introduction aux *Lettres de Philippe II à ses filles*.

La relation de E. Cock est sèche et froide, c'est une description des villes, un agenda des jours et des heures, mais sans vie. Elle est néanmoins intéressante pour nous, à cause des nombreux Flamands qui y figurent parmi les archers du Roi, corps dont E. Cock faisait partie. Chose étrange : il ne cite pas même le nom de Lhermite. Celui-ci pourtant l'a connu, il le cite et prend, dans un ouvrage de lui, une description de l'Espagne, aujourd'hui perdue, le tableau des localités par lesquelles il passe. Voici ce qu'il en

(1) *Jornada de Tarazona hecha por Filipe II en 1592 recopilada por Enrique Cock, anotada por Alfredo Morel Fatio y Antonio Rodriguez Villa*. Madrid, 1876 (Bibl. roy. N. A 35378).

dit : “ Henry Cocq, archer de corps de S. M., natif de la ville de Gorcum, en Hollande, homme fort curieux et de bonne conversation, me donna part d'aulcunes choses concernant la généralité de ce royaume. Il a aussi composé et recopilé un livre avec intention de le faire imprimer quelque jour intitulé *Hispaniæ rerum ab initio mundi gestarum Chronologia*. „ Lhermite a eu communication de ses papiers et en il tire une description résumée des villes, bourgs, etc. Toutefois, comme nous l'avons déjà fait entendre, la relation de Cock est fort inférieure à celle de Lhermite. Celui-ci émaille son récit d'une foule d'incidents personnels et de détails qui y répandent l'intérêt de la vie ⁽¹⁾.

L'ouvrage descriptif de l'Espagne de Cock semble perdu. Il existait autrefois à Madrid ; le résumé de Lhermite y supplée.

L'année 1593 manqua de devenir fatale à notre auteur. Pendant les fortes gelées, au mois de février, il dut répéter, à la prière du Roi et de Leurs Altesses, la fête de patinage dont il avait été déjà le héros deux ans auparavant. Mais cette fois la glace se rompit : Marguerite Walix, la dame hollandaise, qui fut de nouveau ce jour-là la partenaire de Lhermite, fut engloutie dans le vivier. Lhermite, dans ses efforts pour la sauver, tomba également dans l'eau profonde et ce fut à grand' peine qu'on parvint à les recueillir sur le bord. Le long récit de cette aventure forme des pages qui ont un véritable attrait : elles se terminent par la “ consolation ” que Lhermite reçut du Roi, “ un fort bean et riche accoustrement qui devoit valoir plus de 200 escus d'or. ”

De toute façon, Lhermite faisait bien son chemin à la cour. Pendant le voyage, lorsqu'on était en Arragon, le Roi l'avait chargé d'enseigner la langue française au jeune Prince ; au retour à Madrid, il dut y ajouter la géométrie

(1) *Relazion del Viaje hecho por Felipe II en 1585 a Zaragoza, Barcelona y Valencia. escrita por Henrique Cock*. — Madrid, 1876 N. A. 31931, d'après des manuscrits de la bibliothèque de Paris.

élémentaire. Et pour donner une idée de sa méthode professorale, il insère dans ses mémoires un petit traité de cette science qu'il avait composé en espagnol, aidé du capitaine Geronimo del Rio.

Il était devenu tout à fait le compagnon et le favori du Prince héritier. Un jour, pour récréer le Roi et toute la maison royale, le jeune Philippe et Lhermite conçurent le projet d'organiser une grande mascarade, une noce flamande. Mais il fallait de l'argent, beaucoup d'argent et le fils du roi d'Espagne ne pouvait demander à son gouverneur plus de 200 réaux à la fois, une goutte d'eau pour une fête telle qu'ils la concevaient. Notre auteur le tira d'affaire, il trouva le moyen de se procurer des écus ; la fête, dont la plupart des acteurs étaient des Pays-Bas, fut splendide et obtint un immense succès, puis, en définitive, grâce à une libéralité extraordinaire du Roi, ce fut celui-ci qui paya violons et masques. Le long récit de cette mascarade est un morceau achevé, une note des plus caractéristiques dans le tableau général de la cour d'Espagne, en apparence si froide, si compassée, si sombre.

Après cette fête, la cour rentre à Madrid où d'autres festivités ont lieu : c'est, en juillet, la remise de l'estoc et de la rose envoyés par le pape au prince royal et à l'infante Isabelle ; en septembre, l'entrée du S^{me} cardinal Albert, vice-roi du Portugal, notre futur souverain, venant de Lisbonne où il avait résidé plusieurs années ; le départ pour l'Escurial ; l'arrivée de Philippe de Lannoy, seigneur de Beauvoir, qui mourut peu de temps après d'une ruade de cheval à une joute équestre.

Le prince continuait toujours, sous la direction de Lhermite, l'étude de la langue française : il commença à traduire les *Commentaires* de César du français en espagnol, puis d'espagnol en français, mais cet exercice lui fut trop pénible ; il se rejeta sur la lecture de l'*Amadis de Gaule*, dont il se lassa bientôt, puis il se rabattit sur les *Mémoires* de Philippe de Commines. En somme, à en croire son maître, il faisait de grands progrès et il travaillait sérieusement. « Tous les

samedis, écrit Lhermite, avions pour coustume de répéter par cœur tous ces mots et vocables que par toute la semaine, il avoit apprins. L'heure de cette estude estoit aux après-disnées pendant qu'il estoit auprès de son père, qui seroit depuis les deux heures jusques à quatre, et ce, la pluspart, en sa royale présence au bout de quelque buffet ou table, luy assis en un petit tabouret ou escabeau, et moy à son costé en un genou, et le plus souvent, quand nous nous trouvions escartez hors de la royale présence, s'assied sur un de mes genoux, estant moi agenouillé de l'autre, et s'y assied dessus tout le temps de nostre lecture qui duroit aulcune fois une fort grosse heure, que Dieu sçait combien je m'en lassoy, mais l'amour et bon zèle avecq quoy le servoy me soulageoient toutes ces paines et travaux. »

N'est-ce pas un joli tableau de genre que cette leçon donnée au fils de Philippe II? Les *Mémoires* sont remplis de semblables petits sujets : les historiens futurs ne les dédaigneront pas.

L'année 1594 ne fut pas fertile en évènements dignes de remarque. L'année suivante vit la découverte, à Grenade, du tombeau de Saint-Mériton, martyrisé sous Néron, découverte sur laquelle l'auteur donne une curieuse notice, due aux explications du docteur en théologie Rolundus Winquelijs, de Bruges, chapelain du Roi

L'envoi du marquis de Denia, le futur fameux duc de Lerme, à la vice-royauté de Valence fournit l'occasion d'intéressants détails sur ce personnage, son influence sur le jeune Prince, ses rapports avec Lhermite. Puis, ce sont des courses de taureaux, des accès de goutte du Roi, la mort de l'archiduc Ernest, gouverneur des Pays-Bas, la nomination à ce poste du cardinal-archiduc Albert, la mise en liberté du prince d'Orange. — chose à laquelle Lhermite dit avoir contribué — et son départ de Madrid pour les Pays-Bas en compagnie de l'archiduc, le 28 août.

En septembre, nous apprenons l'arrivée de plusieurs personnages des Pays-Bas, le comte de Berlaumont, Antoine de Zoete, Charles Cloqman, François Marchant, venant de

la part du gouverneur de Gravelines, et de Juste Lipse. Pendant que le Roi examinait leurs dépêches, avec sa lenteur ordinaire, Lhermite fut chargé de piloter Berlaymont dans la visite qu'il fit aux châteaux royaux et à quelques grandes villes, ce qui vaut aux *Mémoires* quelques détails pleins d'intérêt.

En l'année 1596, Lhermite semble être arrivé à l'apogée de la faveur. Les leçons de français qu'il donnait au Prince avaient si bien porté leurs fruits, que le Roi lui en témoigna sa reconnaissance en ordonnant à son fils de se servir de la langue française dans les audiences aux étrangers. Le Prince, de son côté, fit cadeau à son maître d'une chaîne en or et d'une médaille sur laquelle celui-ci fit graver ce distique chronogramme :

LHERMITE EXORNAT PRINCEPS TE HO C TORQVE PHILIPPVS
ARTE TVA HISPANVS GALLICA VERBA LOQVENS.

Faute d'événements, l'auteur, cette année, fait de belles descriptions des palais et des villes où la cour résidait : Tolède, Aranjuez, le palais de Madrid et ses fêtes, au milieu desquelles arrive la nouvelle de la perte de la flotte espagnole devant Cadix qui, dit-il, « se défist en partie par mauvais ordre et gouverne, de quoy se pourroit assez discourir, si la matière fust aussi savoureuse, comme bien délicate et dangereuse à en toucher, et encores que cette disposition y fust, ne seroit icelle de ma profession, la remettant aux chronistes de ce mesme temps qui en diront (successivement et des autres événements de ce temps) merveilles. »

Après cette prudente réflexion, Lhermite passe à d'autres faits et, en premier lieu, au récit de la construction qu'il entreprit d'une maison pour se loger, près du Campillo, un des palais du Roi.

L'année suivante 1597 se passe, en partie, à l'Escorial, ce qui permet à Lhermite de nous faire une longue description, accompagnée de dessins, de cet immense et lugubre édifice. Après toutes les notices et les ouvrages qui ont été publiés sur ce sujet, la description de notre héros se fait lire et

l'on y trouvera peut-être plus d'un détail ignoré. Ainsi, par exemple, il se donne le plaisir de relever les inscriptions des 13 cloches de l'église, inscriptions qui sont presque toutes en flamand et nous offrent les noms des fondeurs : Pieter van den Ghein, Adrien Sterlart, Steven Bytendyc, etc.

Autels, tableaux, reliquaires surtout, orgues, trésors, tout est scrupuleusement inventorié avec adjonction de figures à l'encre de Chine. Son enthousiasme pour cette « huitième merveille du monde » comme il l'appelle, nous paraîtra excessif aujourd'hui, mais se conçoit de la part d'un homme qui a résidé dans ce vaste palais avec la cour de Philippe II, et qui y obtint de ce monarque des faveurs comme celle d'avoir la mercede d'un office, qui se dit « Escrivania mayor de Rentas de la Orden de San Yago en la provincia de Leon, « office qu'il faisait desservir par lieutenance et qui rapportait 500 écus ; comme celle encore de s'entretenir avec le Roi de l'Ordre de la Toison d'or et de recevoir de lui son propre livre de l'Ordre, qu'il s'empresse de transcrire tout entier.

Au commencement de l'année 1598 on était rentré à Madrid, et comme il n'y avait « aucune apparence de nous en bouger, dit l'auteur, tant accablé se trouvoit S. M. de son mal ordinaire des gouttes, et comme le temps nous ennuyoit par trop, ne sachant en quoi nous occuper, il me prit certaine envie d'examiner et perscruter en petit l'art et science de l'astronomie et, par après, de l'astrologie. « Cette envie lui procure l'occasion d'enchasser dans ses *Mémoires* un petit traité sur ces sciences, en espagnol, un hors d'œuvre assez inutile qu'il tenait d'un peintre italien, nommé Antoaio Ricchi.

Grâce à cette étude de l'astrologie, « le temps passa outre, dit-il, sans que, toutes fois, il y eut apparence de pouvoir S. M. sortir si tost de Madrid, car son mal le tenoit tellement abattu, qu'en nulle façon se pouvoit ayder d'aucun de ses membres et en passoit un très grand martyr. » C'est alors que le Roi, sentant sa fin prochaine, se résolut à accomplir un grand acte politique dont on avait déjà parlé ouvertement depuis longtemps, « le transport des

Pays-Bas, par consentement du jeune Prince, à la S^{me} infante doña Ysabel Clara Eugenia. » « Et tant que les conditions en estoient desjà toutes conceues et stipulées par meure et délibérée prévention de S. M. qui le désiroit fort, tant pour l'appaysement d'iceux pays, que pour, par ce moyen, pourveoir et doter libéralement avant sa mort sa très chière fille que tant aymoît, et ce notwithstanding, l'avoit desjà fort longtemps dilayé sans que jamais l'avoit sceu mettre en exécution, plustost guydé par son accoustumée tardivité causée de sa grande et froyde viellesse que par faulte, comme dit avous, de bonne volonté, car n'avoit chose au monde que le plus en désira, toutesfois fut force et plus que temps que ses plus privez ministres s'esguillonassent en cette présente occasion de son grand mal, afin que sans nul dilay il y voulust entendre, et ainsi fust l'affaire tellement avanchée qu'il commanda que le tout fust appresté pour le 6 de may de ceste présente année de 98. Suyvant quoy furent appelez à ce ministère comme ministres d'un tel acte, Messire Nicolas Damant, chevallier, chancelier de Brabant, premier conseiller d'estat des affaires du Pays-Bas lez la personne de S. M. et son garde-sceaux, et Messire Alonso de La Loo, chevallier et secrétaire d'estat de S. M., qui y apporta les papiers sur lesquels y fallut besoingner ; et y furent aussi présens les seig^s don Christoval de Moura et don Juan de Idraquez, ambassadeurs du conseil d'estat du Roy et de ses plus privez ministres. Ceste assemblée se fist devant S. M. qui estoit au lit fort malade. et de Son Altèze du Prince, les susdits jour et an, un mercredy, à deux heures et trois quarts après midy. Et s'y fist effectivement cedict transport, cession et acceptation entre lesd. Roy, Prince et Infante es mains desd. ministres avec toutes les solempnitez et cérémonies requises à un tel acte. Dieu doint que c'ait esté à sa plus grande gloire et repos de nos pauvres et désolés pays Amen. »

Après cet acte, le Roi reprit un peu ses forces et dans son ardent désir d'être à l'Escorial, il s'y fit transporter péniblement en une chaise longue dont l'auteur donne le

dessin. La route dura quatre jours. A peine arrivé, une fièvre tierce s'empara de Philippe II, puis au mois d'août, il lui advint un « apostume » au genou droit.

Ici les *Mémoires* de Jean Lhermite offrent un véritable intérêt historique. Les détails qu'il nous livre sur les 53 jours que dura la dernière maladie du monarque, les réflexions même qu'il nous présente, forment dans leur ensemble un témoignage plein de sincérité. Très dévoué au Roi, Lhermite est devant lui en admiration perpétuelle : il exalte sa patience au milieu de ses souffrances intolérables, il s'extasie à la vue de son courage, de sa piété, de sa générosité. Nous qualifierions peut-être un peu différemment quelques-uns des exemples qu'il cite de ces vertus royales ; toutefois nous ne pouvons qu'approuver le sentiment de reconnaissance qui inspire l'auteur. Le Roi, à ce qu'il semble, était bon pour ses serviteurs : « le naturel de ce prince, dit-il, estoit si doux et bénin, que la moindre indisposition de ses serviteurs domestiques, et principalement de ceulx de sa chambre, ausquels cognoissoit et hantoit le plus, se condouloit comme de ses propres enfans, les faysant visiter de sa part avec secours d'argent et leur envoyant ses propres médecins de sa chambre pour les curer »

Le Roi mourut le dimanche 13 septembre 1598, à 5 heures du matin. « Ce grand Roy ainsi mort et expiré, disent les *Mémoires*, y eust entre ses serviteurs une grande division, et lors s'y commençoient à descouvrir les entrailles d'aucuns, tyrant un chascun à ce, dont son cœur luy en estoit juge. Je me retiray aussi et mis incontinent en bonne garde certains horloges que j'avoy eu à charge en sa royale chambre, tout le temps que l'avoy servy, pour les haulcer la corde et les mettre chasque jour à l'heure du soleil. » Ceci nous rappelle un passage de la mort de Louis XIV racontée par Saint-Simon.

Après les obsèques, la mise au tombeau, l'ouverture du testament, sur lesquels les *Mémoires* entrent dans de grands détails, Jean Lhermite reste au service de Philippe III : il prêta serment vers la fin de septembre 1598 et, peu

après, en octobre, commença de nouveau le tour des résidences royales : l'Escorial, le Pardo, etc. Puis, eurent lieu l'entrée du Roi à Madrid, son mariage avec la princesse Marguerite, fille de l'archiduc Charles, le festin des noces à Valence. Les récits de ces événements sont, comme toujours, entremêlés d'anecdotes ou de petits épisodes tels que celui-ci : « Madame la baronnesse de St.-Martin, dame Marie de Cottrel, vefve de feu le seig^r Conraird Keghel, diet Pyramus, demi-frère à feu monseigneur Jehan d'Austrice, arriva en ce temps à Madrid, pour la troisième fois, avec ses enfans, qui furent damoyselle Barbe et Jehan Keghel, et y vint pour obtenir de S. M. quelque soutien, au lieu de celluy qui luy estoit failly par le trespas de feu son mary et celui de sa belle-mère Dame Barbe de Blomberg qui naguères estoient trespassez. Et avoit ladicte dame sa résidence ordinaire en Ambrusero, près de Laredo en Biscaye, y jouissant en son vivant 3000 ducats de rente, que le feu Roy luy fist donner tous les ans, pour les justes et deues raisons et considérations qui se laissent penser, mais comme le voyage de S. M. vers Valence estoit desjà sur main, n'eust lad. baronnesse loysir ni commodité de rien effectuer, et se résolut de demeurer à pied quoy audit Madrid, y attendant le brief et heureux retour de S. M., ou bien d'envoyer quelqu'un de sa part ensuyte à veoir si par le chemin (pour ne perdre temps) elle pourroit obtenir quelque chose. »

Cette veuve était la fille de la belle Barbara Blomberg, de Ratisbonne, qui avait été chargée de consoler Charles-Quint de la mort de l'impératrice Isabelle et lui donna don Juan, en 1547. Ayant obtenu une pension de 200 florins, elle épousa ensuite Jérôme Pyramus Keghel, gentilhomme de la cour et commissaire, à Bruxelles, mort en 1569, dont elle eut deux enfans ¹.

L'auteur ne dit pas si la pauvre veuve réussit dans sa démarche ; quant à lui, il reçut une mercède de 2000 ducats

(1) V. GACHARD *Correspondance de Philippe II*, I, 410. II, 884, 905, 912, 960, 969, 987, 1025, 1054.

d'or, « qui me vindrent merveilleusement à point, » dit-il.

Le voyage du Roi à Valence est un gros épisode dans les *Mémoires* de Lhermite et la matière y prêtait. Pour notre histoire même, il est une date. Car, en même temps que Philippe III épousait Marguerite, l'ex-cardinal Albert était marié à l'infante Isabelle-Claire-Eugénie : les deux noces n'en firent qu'une.

La cour s'était mise en route le jeudi 21 janvier 1599 et formait une suite considérable. Dans tous les endroits où elle passait, ce furent des réceptions, des fêtes interminables, entremêlées de chasses et de petites excursions sur la mer. Enfin, le 19 février, le Roi et l'Infante firent leur entrée à Valence. La princesse Marguerite et l'archiduc Albert, venant tous deux de l'Allemagne, y arrivèrent le 18 avril.

Encore une fois, le compte rendu très minutieux, mais parfois coloré de la série des fêtes de ce double mariage : entrées triomphales, réceptions de grand personnages, offrandes de somptueux cadeaux, bénédiction nuptiale, banquets, bals, feux de joie, processions solennelles, tournois, joutes, tout ce compte rendu est curieux, intéressant et vécu, comme on dit aujourd'hui. Il n'y a pas jusqu'à la part personnelle que prit Lhermite à ces festivités qui ne soit une petite parenthèse charmante dans cette copieuse relation. La parenthèse n'est pas longue, transcrivons la. « Chacun s'efforçoit le mieux qu'il peult de s'y monstrier de sa part, selon les moyens et possibilitéz qu'il avoit. Moy de la mienne n'en voulois aussi manquer d'en correspondre, et me fust d'advis qu'en rien ne me pourrois acquiter mieulx que d'en festoyer et caresser ceulx de nostre pays et nation, et ainsi m'efforçay de tout mon pouvoir de le monstrier par l'effect envers tous et particulièrement à l'endroit du sexe et genre féminin, auquel par droict et debvoir de nature avons tous obligation de servir. Je prins particulier soing des jeunes damoysselles qui estoient venues en compagnie et suyte des comtesses de Mansfelt et de Busquoy, qui toutes estoient gentil-filles yssues de bon lieu et parentaige, et estoient logées soubz l'ombre et protection desd. comtesses

leurs maistresses en un des quartiers du royal palais, auquel comme j'avoys libre accès et entrée par faveur et bienveillance que lesd^s comtesses me monstroient, tant pour estre de leur propre nation que pour le lieu que j'occupoys en la chambre du Roy, ne laissay de les aller veoir et saluer souventes fois. La comtesse de Busquoy en avoit deux ; l'une s'appelloit N. van der Straten et le nom de l'autre ne me souvient point. Et la vielle damoyselle qui y faisoit l'office de mère des filles estoit native d'Anvers, appelée de Herde, une fort honneste et vertueuse damoyselle. La comtesse de Mansfelt en avoit quatre, savoir est damoys. N. de Collan, Arthésienne, dam. N. de Oddart. de Brusselles, dam. de Oddart, sa cousine germaine, dicté Rixsele, de la Campigne aux environs de Bolduc, et dam. N. de Berleghem, aussi de Brusselles, et pour mère de filles, une certaine vielle damoyselle flamengue dont le nom, ni aussi celluy d'une autre dame d'honneur, ne me souviennent point. Et comme toutes ces damoyselles, comme estrangières, estaient désireuses de veoir la ville, les églises et autres choses curieuses et rares, aussi les beaux jardins qu'il y avoit partout, les menay pour plusieurs fois dehors. Et les feiz avoir des coches pour s'aller promener et esbatre auxd^{ts} jardins, et leur y feiz porter la collation. Aussi les feiz monstrier toutes les saintes reliques de la grand' église et les joyaux et richesse d'icelle, et plusieurs autres choses curieuses qu'il y eust partout, dont je pense receurent de moi aucune satisfaction de la bonne et entière volonté que j'avoys de les servir. Les seig^{rs} N. de Chalon, gentilh^e de la bouche de S. M^{té}, et Charles de Baudequin furent de mes collègues le plus souvent en ces esbats et pourmeins, et estoient de fort douce et honneste conversation très agréables à tous. »

Après les mariages, les archiducs partirent pour les Pays-Bas et Lhermite fit une grave maladie. Pour faire sa convalescence, il partit vers Madrid, avant le Roi, et là, pour passer le temps, il se mit à l'étude de l'escrime et des cadrans solaires, ce qui, encore une fois, nous vaut deux petits traités sur ces deux sciences.

Quand il fut tout à fait rétabli, Jean Lhermite eut un vif désir de retourner aux Pays-Bas. Il en écrivit au marquis de Denia, créé peu après duc de Lerme, qui lui promit gracieusement son appui. Entretemps le Roi et la Reine rentrèrent solennellement à Madrid. Notre héros fait de nouvelles instances pour obtenir son congé, et enfin, au mois de février 1600, il le reçoit avec le brevet d'une pension viagère de mille écus, plus mille ducats pour son voyage de retour.

Avant de sortir d'Espagne, il alla faire un tour à Tolède pour avoir l'occasion d'en décrire quelques particularités ; la liste des reliques qui s'y trouvent, les marques des épées qui se fabriquent en cette ville, etc. Puis il vint rejoindre le Roi à Madrid pour prendre congé de lui, de l'impératrice et de tous ceux qu'il avait connus. Le 26 mars 1601, il quitte cette ville et se dirige sur Valladolid ; il y retrouve le Roi et se voit obligé de suivre de nouveau la cour, d'assister à des chasses et, ce qui lui fit plus de plaisir, le 5 mai Philippe III le crée chevalier, en lui donnant de sa main „ les trois coups d'honneur du plat de l'épée sur l'épaule gauche. „ Le 27, il assiste à une grande solennité, la prestation de serment du Roi au traité de paix conclu entre l'Espagne et la France le 31 juin 1598 ; il y est encore en septembre lors de la naissance du premier enfant du Roi, la princesse Anne-Marie-Maurice, il assiste au baptême, bref, ayant des affaires à terminer, il y reste quelques mois, pendant lesquels il est encore témoin de choses intéressantes, telles que le départ du prince d'Orange pour les Pays-Bas. Enfin, muni d'un passeport signé par le Roi, d'une belle lettre du duc de Lerme, et d'une recommandation adressée par le roi à l'archiduc Albert, le 19 mai 1602 ; après avoir diné avec le chancelier de la Toison d'or, Don Antonio del Valle, Madame de Keggel, don Richard de Mérode et le protonotaire Zélandre, chez un riche marchand appelé Jean Francome, natif de Mons, il se met en route avec le seigneur de Clarques, messire Claude de Croy, chevalier, gentilhomme de la bouche du Roi, accompagnés chacun de

son valet. Ils traversent la France, s'arrêtent à Orléans et y voient dîner Henri IV, puis à Paris, où ils restent six jours ; le 23 juin, ils se séparent à Mons, où Lhermite passe quelques jours chez les parents qu'il a en cette ville. De là il se rend à Gand, où se trouvent les archiducs pour lesquels il a des commissions. Enfin, le 30 juillet 1602, il rentre à Anvers après quinze ans, quatre mois, quatorze jours d'absence.

Un an après, presque jour pour jour, le 12 juillet 1603, un autre Anversois, P.-P. Rubens, avait à Valladolid sa première entrevue avec l'élève de Jean Lhermite, le Roi d'Espagne Philippe III.

De retour à Anvers, voulant éviter toute oisiveté et bien employer le temps, le plus précieux des trésors, Jehan Lhermite se mit résolument au travail il : rassemble ses notes, ses souvenirs, il en compose ses *Mémoires* qu'il intitule avec modestie *son Passe-temps*, et qui, je le crois, sera considéré un jour comme un document d'histoire.

Le Buffet d'orgue de la Cathédrale d'Anvers.

Note par M. P. GÉNARD, PRÉSIDENT.

Les ouvrages qui traitent de l'ancienne cathédrale d'Anvers mentionnent avec éloge les œuvres d'art qui ornèrent ce temple jusqu'au jour néfaste où, par ordre de la Convention nationale, l'immense et richissime mobilier fut jeté aux enchères et vendu pour la somme dérisoire de fr. 17,270.81.

Il nous reste peu d'ornements anciens de la cathédrale d'Anvers : un Christ du XVI^e siècle, un trône d'autel par Mathieu van Beveren, des bas-reliefs par Artus Quellin, le vieux

le magnifique monument de l'évêque Capello, par le même maître, enfin le buffet d'orgue, par le même Quellin assisté de son éminent confrère Pierre Verbruggen. Nous consacrons quelques mots à cette dernière œuvre artistique, car selon un bruit, auquel nous ne pouvons croire, on aurait l'intention de lui faire subir de notables modifications.

Construit au XVII^e siècle, ce buffet est conçu en style renaissance, mais, avec les tableaux de Rubens, il constitue un des principaux ornements d'une église qui, pour être de l'époque ogivale, n'en peut pas moins être fière des richesses artistiques dont l'ont enrichie les siècles suivants.

L'orgue de Notre-Dame fut construit en 1657-58 ¹, deux ans après que le magistrat et le chapitre avaient fait compléter par les frères Hemony les deux riches carillons de la grande tour; car il paraît que les administrateurs de cette époque, tant laïques qu'ecclésiastiques, aimaient passionnément l'art musical.

L'instrument fut confectionné par maître Pierre Lannoy, qui reçut pour ce travail la somme de 2300 florins ². Maître Michel Bonrooy fit, suivant accord, le lambrissage de l'orgue

¹ C'est par erreur que plusieurs auteurs affirment que les orgues encore existantes furent placées le 31 août 1567. Une note du XVIII^e siècle est conçue comme suit: « Blyckt in eenen ouden boeck de fabrique der Cathedrale kereke raeckende, dat in den jaere 1557, den 15^{en} dach van meert, den thresorier Mr Thomas du Terne en Jan de Lantmeter, Gidlis van Breuseghem, Jan Hockaert en Jan van Schoore, als onderkerckmeesters, vermaangelt hebben de *oude orgel* op de *nieuwe* tegens Gidlis Bréboz, orgelmæcker, wozende binnen Antwerpen, geboren van Liers, ende gaven toe op d'oude orgel met noch veel ouden pypen en oule stoffe de somme van . . fl. 400. »

² Un document conservé aux Archives d'Anvers contient à ce sujet les renseignements suivants: « Blyckt dat in den jaere 1655, den 29 mey, is aengegaen tussen den heer tresorier, de vier kerckmeesters, seker contract met meester Peeter Lannoy, orgelmaker, om het groot orgel te hermaecken ende repareren, mitsgaeders een positif nieuw te maecken dat tegenwoordich noch op het oxael van de choir staet, daervoor hy van de fabrique heeft genoten, voor synen arbeit ende conste, behulven dat alles door de fabrique is becostight gl. 2300. »

dont le positif fut confectionné à Bruxelles; le dessin du buffet est dû au célèbre architecte-sculpteur Artus Quellin, le vieux. Les archives de l'église mentionnent en 1658-59 le paiement fait à l'éminent artiste "*voor syn inventie ende directie van het orgel.*" En 1660-61, le sculpteur Pierre Verbruggen fut payé pour avoir fait les travaux d'achèvement: "*het naverck* ¹. "

Le buffet forme une construction monumentale, divisée en sections composées de plates faces et de tunelles sous la forme de colonnes à chapiteaux d'ordre ionique surmontées de gracieux groupes d'anges jouant des instruments de musique; la partie centrale du couronnement est ornée de la statue assise de Ste.-Cécile accostée d'anges; aux tympanons on en voit d'autres jouant de la lyre. L'encorbellement au-dessus du clavier est enrichi d'une ornementation représentant des anges au milieu d'un faisceau d'instruments de musique. Œuvre de grand style, le buffet d'orgue de N.-D. se distingue par ses proportions sveltes et élégantes; la richesse et la perfection de ses sculptures témoignent de l'excellence de l'enseignement, qui mettait dans la même main le compas de l'architecte et le ciseau du statuaire.

Suivant l'usage, l'orgue fut érigé près du jubé du chœur: c'est là qu'il se dressait encore, lorsque, à la suite de l'invasion française de la fin du siècle dernier, il fut, le 8 novembre 1798, publiquement vendu avec le reste du mobilier de l'église ². Il trouva acheteur pour la somme de 1300 florins dans la personne du citoyen Lemoine; toutefois, nous ignorons pour quelle cause, le nouveau pro-

¹ Renseignements obligeamment communiqués par M. L. Theunissen, marguillier de l'église N.-D.

² Voici ce qu'on dit au sujet de cette vente dans la chronique manuscrite de notre savant concitoyen J. B. Van der Straelen:

« Den 8's morgens. . . . De marmieren afsluytsels en deuren deser choir, de groote orgel, een uitnemend stuk, het schoon marmieren oxael, ondersteunt door verscheyde pilaeren en met figuren verciert, het groot crucifix boven het oxael staende wierden insgelycks vercocht. »

priétaire ne le réclama point : l'orgue était encore en place lors de la réouverture de l'église le 16 mai 1802.

Des tentatives heureuses furent faites par la fabrique pour rentrer en possession du chef d'œuvre de Quellin ; mais le jubé ayant été transféré au fond de l'église, l'orgue y fut transporté également et y masqua nécessairement la majeure partie de la grande fenêtre, devenue veuve du splendide vitrail dont Lazare Tucher et sa femme Jacqueline Cocquiel l'avaient ornée en 1560 et qui, en 1798, fut détruit à coups de pierres ¹.

Quoique d'un style différent de l'église, l'œuvre de Quellin forme un des principaux ornements du temple ; il est à espérer que des mesures seront prises pour en assurer la bonne conservation. Nous sommes de ceux qui, tout en préconisant l'unité dans la construction architecturale, pensent cependant qu'un temple catholique *ancien* peut et même doit contenir des œuvres d'art de toutes les époques. L'histoire a des droits qui priment ceux de l'esthétique.

¹ TH. VAN LERIUS. *Notre-Dame d'Anvers avant la seconde invasion française en 1794*, p. 9. Ce vitrail, qui était considéré comme un chef-d'œuvre, représentait l'empereur Charles-Quint et sa femme Isabelle de Portugal, tous deux agenouillés sur un prie-Dieu et accompagnés de leurs patrons. Dans la partie supérieure, les armes de l'empereur avec l'emprise aux colonnes d'Hercule et la devise : Plus oultre. Plus bas, les armes d'Autriche, d'Espagne, de Bourgogne et de Brabant, et les insignes de l'ordre de la Toison d'or. Sous les portraits, les armes des deux souverains et l'inscription :

In Divi	ac Divæ
CAROLI QVINTI	ISABELLÆ
Imp. Cæs. Avg.	Avgvstæ Im.
Christiani	incomparab.
Orbis Mona.	eivs conivg.
Archid. Avstr.	Gratias.

A gauche et à droite les armes des donateurs.

N'oublions pas de dire que Lazare Tucher avait assigné à l'église une rente pour l'entretien du vitrail. L'année 1798 vit briser le vitrail et supprimer la rente !

Il y a peu d'années, l'administration de l'église a fait restaurer les écussons du réseau, seuls restes du vitrail.

LE « DILF » OU CHANTIER D'ANVERS

DU XIII^e AU XIV^e SIÈCLE (1261-1387)

par M. ALPH. GOOVAERTS, membre titulaire.

Il y aura bientôt trois ans que nous avons commencé à rassembler des documents qui nous permettront d'offrir un jour à l'*Académie d'Archéologie de Belgique* une histoire du Bourg d'Anvers et du *Steen*, d'après des documents inédits.

Pendant nos recherches, il nous a été donné de constater qu'il existait, dans cette ville, dès le XIII^e siècle, un chantier pour la construction de navires.

Aucun des historiens d'Anvers, y compris Mertens et Torfs, n'avait soupçonné l'existence de ce premier chantier.

Certes, on avait trouvé quelques documents où il est parlé du *Dilf*, mais on n'a pas su ce que le *Dilf* était. Ce n'est que par la réunion de notes nombreuses et de textes clairs que nous avons vu nous-même que le *Dilf* a été un chantier.

Il y a deux ans, dans des conversations particulières, nous avons fait part de notre découverte à nos excellents et savants confrères M. le chevalier de Burbure et M. Génard. Ces messieurs ayant bien voulu, en séance du 8 avril dernier, nous interpeller au sujet du *Dilf*, nous venons de rassembler nos notes afin de pouvoir offrir à l'Académie une notice sur le plus ancien chantier d'Anvers.

*
**

Tout ce que l'on savait, au sujet de la construction de navires en cette ville, n'allait pas au delà de 1440 et se trouve résumé dans deux phrases de Mertens et Torfs : « Wy weten inderdaed, » disent les historiens d'Anvers, « dat hier ten tyde van Philips de Goede ettelyke groote » schepen werden gebouwd: het eerste werd in 1440 aen

„ het Calbekeveer op stapel gezet..... In 1447, werden op
„ het Kiel, omtrent den kalkoven, twee galeijen aengelegd,
„ en in 1449 volbouwd, gewyd en met roeislaven bemand.
„ Insgelyks in 1461, deed de Hertog te S. Bernards nog
„ een ander groot schip bouwen ¹. „

Plus loin, les mêmes auteurs disent : „ Reeds in een
„ vorig hoofdstuk bestatigden wy de daedzaken dat men
„ hier onder Philips de Goede oorlogschepen bouwde. Van
„ het jaar 1440 tot in 1461 deed hy er op zyne eigene
„ kosten tien van verschillende grootten beginnen „ ².

C'est par les comptes des domaines des ducs de Brabant, dans le Quartier d'Anvers, que nous avons découvert ce que c'était que le *Dilf*. Ces comptes, conservés aux Archives générales du royaume, à Bruxelles, ont pour l'histoire et l'archéologie une importance énorme. On ne pourrait, au point de vue qui nous occupe, trouver un texte plus clair et plus précis que le suivant, que nous rencontrons dans le compte de l'exercice 1385-1386 : „ Item d'un lieu appelé le
„ *Dilf*, où on soloit faire nef, et qui est a'présent forelos
„ pour les guerres, si que on ne puet faire nef ainessy
„ comme on soloit „ ³. Si nous mettons, à côté de ce texte, le poste suivant du compte de 1386-1387 : „ Item de Coel
„ Eelwoute, pour ce qu'il fist neefs au lieu dit le *Dilf* „ ⁴, nous aurons suffisamment prouvé que le *Dilf* était un chantier pour la construction de navires et nous pourrons produire, en suivant l'ordre chronologique, les différents documents concernant le *Dilf* que nous sommes parvenus à réunir.

*
**

Le *Dilf* ou chantier existait certainement déjà au XIII^e siècle, car nous possédons un document de 1307, où il en

¹ *Geschiedenis van Antwerpen*, tome III, page 213.

² Même volume, page 325.

³ Archives générales du royaume, à Bruxelles. N^o 43 de la collection des comptes en rouleaux.

⁴ N^o 44 de la même collection.

est parlé. C'est une lettre scabinale, datée du jour de la Saint-Martin de cette année, par laquelle Nicolas van Wyneghem et Arnoud Nose, échevins d'Anvers, font connaître que, par-devant eux, Henri van Schille vendit à André Vlaming un bien situé à côté du *Dilf*, près de la rue Zierik, du côté de la boucherie. Voici le texte de ce document intéressant :

« Wi, Claus van Winengheem ende Arnoud Nose, scepenen
« in Andwerpen, maken cond allen den ghenen die dese
« lettre zullen zien ochte horen lesen, dat vore ons comen
« is in propre persone Heinric van Scille die men heet
« Mule, ende verliede vore ons dat hi ghegheven heeft
« Andriese Vlaming terven ene hofstad ligghende op die
« *Dilf*, jeghen die Zieric strate, naest den steghere, ten
« Vleeschuse waerd, om vive ende dartegh scellinghe sjaers
« te gheldene ende te ghevene Heinrike voreghenoemd
« ende zinen nacomelinghen, ochte den hebbere van deser
« lettre, van Andriese voreghenoemd ende van zinen naco-
« melinghen, alle jare telken kersavonde, in alzulken
« payement als telken kersavonde in borsen sal gaen. Ende
« Andries voreghenoemd belovede vore ons dese voreghe-
« noemde hofstad te betimmerne, zo dat Heinric voreghenoemd
« zeker is van zinen cinse. Voord belovede Andries vore-
« ghenoeind die hofstad hachter te bemuerne, ghelije zinen
« gebuers. In orkonde van desen brieve, beseghelt med
« onsen zeghelen. Dit was ghedaen int jaer ons Heren als
« men screef m. ccc. ende zevene, op sente Maertens dagh »¹.

Dans le cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel, à Anvers, nous avons trouvé une lettre des échevins de la même ville, du 2 janvier 1323-1324, où il est question d'une maison située près du *Dilf*. Nous laissons suivre ici le texte de ce document :

« Nos, Willelmus de Castro et Walterus Buc, Scabini
« Antwerpienses, notum facimus universis præsentis litteras

¹ Cette pièce, à laquelle pendent encore les sceaux des échevins Nicolas van Wyneghem et Arnoud Nose, repose dans les archives des Hospices civils, à Anvers. C'est au zélé archiviste des Hospices, M. Edmond Geudens, que nous devons de la connaître.

„ visuris, quod in nostra propter hoc præsentia personaliter
„ constitutus Iohannes dictus Cant, filius quondam Theodoric
„ dicti Cant, cooppidanus noster, recognovit se legitime
„ vendidisse religiosis viris, abbati et conventui Monasterii
„ Sancti Michaëlis Antwerpiensis, quadraginta solidos annui
„ et perpetui census, quos dicebat se habere supra domum
„ quondam Iohannis dicti Wouters sone, sitam prope *Dilf*,
„ in allodio, ut dicitur, dictorum religiosorum; item triginta
„ solidos annui et perpetui census, quos etiam se habere
„ dicebat supra domum Iohannis dicti Matthiæ, sitam iuxta
„ claustrum dictorum religiosorum virorum, in allodio
„ eorumdem, pro quadam certa pecuniæ summa, dicto
„ Iohanni Cant, ut recognovit, a dictis religiosis viris benè
„ et legitimè persoluta. Quos quidem quadraginta et triginta
„ solidos annui et perpetui census antedictos, præfatus
„ Iohannes Cant, cum omni jure, sibi in dictis domibus
„ competente, seu competere potente quoquo modo, dictis
„ religiosis viris supportavit, renunciando et effestucando super
„ iisdem ad opus religiosorum virorum prædictorum, reco-
„ gnoscens sibi et suis hieredibus in dictis domibus nihil juris
„ penitus retinere. In cujus rei testimonium sigilla nostra, ad
„ supplicationem sæpe dicti Iohannis Cant, litteris præsentibus
„ sunt appensa. Datum anno Domini millesimo trecentesimo
„ vigesimo tertio, in crastino Circumcisionis ejusdem „ ¹.

Dans un cartulaire de l'hôpital Sainte-Élisabeth, à Anvers, on lit au verso du folio 90 et à l'année 1333 : „ Jaerlike ende
„ euwelike renten, ofte de werde daeraf in gueden ende
„ ghelde, op syn huys gestaen bider Vischmaert, op den
„ hoec, ende al dat daertoe hoert, toter brugghen ane de
„ *Dilf*, ende op alle dat recht dat sy hebben aen den
„ grond..... „ ².

¹ Archives générales du royaume, à Bruxelles. N° 77^b de la collection des Cartulaires. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Michel, à Anvers. *Tomus 2., a capsula 19. usque ad caps. 27. inc. f° 96.*

² Ce cartulaire appartient également aux archives des Hospices. Nous tenons à remercier notre excellent ami, M. Geudens, qui a bien voulu nous le signaler.

Willems ¹ et Mertens et Torfs ² reproduisent, l'un aussi fautivelement que les autres, un acte de 1334, où il est question d'un bien situé à côté du *Dilf*: " Anno 1334, op S. Thomaes daghe des Apostels, vercochten Gilijs de Smit, " de goutsmet, ende Ide syn wettelek wyf, Jouffrouwen Lijsbetten, die dochter es wilen Raes des Papen, ter " Capelriën behoef, die vive ende twintich grote sjaers, " die si hadden op viere cameren ende op dland dat daertoe " hoert, ghestaen beneden dat Vleeschuis, neffens de *Dilf*. "

Willems ³ donne encore un acte de 1340 ainsi conçu : " Jan Duystmont vercocht Joncfrouwen Yden, Jan Bodes " wive, ter papekelder provenden behoeff, twelf ponden sjaers " oppe sijn huis, dat ghestaen es aen die *Dylf*, tusschen " Gheertruden diemen heet Scafflets, aen deen side, ende " Godevart ute den Boghe, die vleeschouwere, aen dander " side. "

Ces différents actes, tous antérieurs aux plus anciens comptes conservés à Bruxelles, prouvent la haute antiquité du *Dilf*. Voyons maintenant ce que ceux-ci en disent au point de vue de la construction de navires.

*
* *

Le plus ancien compte en rouleau qui parle du *Dilf* ou chantier d'Anvers est celui de l'exercice 1368-1369 ⁴. [Nous y lisons le poste suivant: " Item van iij hofsteden, daer " die huse af syn te brocken, in die *Dilf* Tantwerpen, biden " Steen, in die borchgracht. "

Ce texte, si court qu'il soit, a une grande importance. Il fait connaître la situation du chantier, dans le fossé du Bourg, du côté du *Steen*. Nous pouvons en conclure que,

¹ *Historisch Onderzoek naer den oorsprong en den waren naem der openbare plaetsen en andere oudheden van de stad Antwerpen*, page 147.

² *Geschiedenis van Antwerpen*, tome I, page 302.

³ Loc. cit. page 147.

⁴ Archives générales du royaume, à Bruxelles. N° 20 de la collection des comptes en rouleaux.

dans le *Borchgracht*, il y avait une place réservée au chantier, une espèce de cale où l'on construisait les navires, appelée *Dilf*, du mot *delven*, creuser. Le même poste nous apprend encore que sur les bords du *Dilf*, il y avait des fermes, dont les maisons, pour les besoins du chantier et de la défense militaire du Bourg, allaient être démolies en 1368. C'était probablement dans l'intérêt de la défense du Bourg, car dans des comptes antérieurs, notamment dans ceux de 1366-1367 et de 1367-1368, nous lisons qu'on démolissait également les maisons situées dans le fossé du Bourg: « Item van ij hofsteden, daer de huse af te broken » waren, inde Borchgracht » ¹.

Le compte de l'exercice 1369-1370 est encore plus explicite, quant à la situation des maisons à démolir: « Item van iij hofsteden, daer die huse syn af te broken, » inde *Dilf* Tantwerpen, biden *Steen*, onder de Borch- » brugghe, in die Borchgracht » ². Voilà la situation du chantier bien définie.

Dans les comptes de 1370 à 1383 ³, ce poste reparait chaque année, probablement parce que les frais de démolition des maisons en question furent payés par annuités.

Il est à supposer que, durant ce temps, on ne construisit aucun navire dans ce chantier d'Anvers, car les comptes n'en font aucune mention. Mais il n'en est pas de même pour l'exercice 1383-1384; dans le compte de cette année on lit: « Item de Mikel de Zantvliet, filz Ernoul, et Jehan » Pauwels, pour une place desoubz le Castel d'Anvers, où il » font neif, ix sous de gros de Flandre, valant iij sous, » ij deniers de gros et ix 1/2 mites » ⁴.

Cette somme n'est pas le total dû par Michel de Santvliet et Jean Pauwels, pour la construction de leur navire, car

¹ Nos 18 et 19 de la collection des comptes en rouleaux.

² N° 21 de la même collection.

³ Nos 22, 23, 26, 27, 28, 31, 32, 34, 35, 36, 37, 38 et 39 de la même collection.

⁴ N° 41 de la même collection.

dans le compte de l'exercice suivant, 1384-1385, nous lisons encore : « Item de Mikiel de Zantvliet, filz Ernoul, et Jehan Pauwels, pour une place desoux le Castel d'Anvers, où il font nef, ix sous de gros de Flandre, valant ix gros, » iiij 1/2 mit viex » ¹.

En 1385-1386, à cause de la guerre, le chantier reste vide, comme le prouve le poste suivant : « Item d'un lieu appelé le *Dilf*, où on soloit faire nef, et qui est adprésent forclos pour les guerres, si que on ne puet faire nef ainessy comme on soloit, rien reçue » ².

Mais l'année suivante, 1386-1387, la guerre terminée, le chantier est de nouveau occupé : « Item de Coel Eelwoute, » pour ce qu'il fist neefs au lieu dit le *Dilf*, iiij sous gros flamands valant xv gros viij mit. vieus » ³.

Plusieurs personnes, habitant les rues voisines du Bourg, du côté du *Dilf*, avaient, derrière leurs maisons, des jardins qui s'étendaient jusqu'aux fossés du bourg et au chantier; el'es payaient ensemble, au souverain, un cens de cinquante-cinq gros de Flandre, mais elles étaient obligées d'abandonner leurs jardins aussitôt que le souverain l'ordonnait. Ce détail nous est fourni par un poste des comptes de 1385-1386 et 1386-1387⁴ : « Item des bonnes gens qui ont curtis derrière leurs maysons, delez les fossez dou Chastel, au dit lieu dit le *Dilf*, lv gros de Flandres, pour tel condicion, que se ⁵ on vuidoit les dis fossez, où que Monsseigneur en besoingnast les diz curtis, on leur deveroit desdire et deffendre les diz curtis et la plaetse, et adonques ne payeroient pluz nulle cense au Seigneur. Valent cils lx gros de Flandres, xvij gros, xiiij 1/2 mit. vet. »

De 1387 à 1405, les comptes des domaines dans le Quartier d'Anvers, conservés aux archives du Royaume, offrent une

¹ N^o 42 de la collection des comptes en rouleaux.

² N^o 43 de la même collection.

³ N^o 44 de la même collection.

⁴ N^{os} 43 et 44 de la même collection.

⁵ Se pour *si*.

lacune regrettable : la collection des comptes en rouleaux s'arrête après l'exercice 1386-1387, tandis que celle des comptes en registres ne commence qu'à l'exercice 1405-1406. Nous ne savons donc rien pour cette période de vingt années.

Dans ce dernier, nous lisons : « De ceulx qui souloient faire » nefs au fossé du Chastel d'Anvers, néant, parce qu'on n'en » n'y a fait aucun durant le temps de ce présent compte, » car les fossés sont vuydiés » ¹. Ce poste est immédiatement suivi du suivant : « Des bonnes gens qui avoient fait gardins, » par licence, derrier leurs maisons, au fossé du Chastel » d'Anvers, et quant il plairoit à Monsseigneur seroient quitié » des gardins et de la rente dont ils souloient paier par » an xij sous vij deniers Louvain. Néant, car mondit Seigneur » a fait vuydier ses fossés et destruerre les gardins dessusditz » qui estoient en iceulx » ².

Ces deux postes se retrouvent dans les comptes des exercices 1406-1407 à 1413-1414.

Dans celui de 1414-1415, rédigé en flamand, nous lisons les deux mêmes postes, libellés dans les termes suivants : « Vanden genen die scepen in de Borchgrachte van Andwerpen » plagen te maken, niet daer omme dat men daer inne » geen van desen jaer ghemaect en heeft, want de voerscreven » grachte zijn gheruymt. »

« Vanden goeden lieden die, by oerlove, hovinghe achter » haer huyse ghemaect hadden in de Borchgrachte voer- » screven. Ende soe wanneer dat minen Heere ghelieven » zoude, soe zouden sij dier hovinghe quite zijn ende » ombelast zijn vander renten die se jaerlicx daer af plagen » te geven, ghedraghende xij stuivers vij denieren Lovens. » Niet, want minen Here heeft de voerscreve grachte doen » rumen ende de voerscreven hove daer mede te niete » doen gaen » ³.

¹ Archives générales du royaume, à Bruxelles. Registre n° 4953 de l'inventaire de la Chambre des Comptes en Brabant.

² Même registre.

Même registre.

Dans les comptes des exercices suivants, rédigés en français, les mêmes textes reparaissent tels que nous les avons déjà reproduits. A en juger par ces textes, il semblerait que, dans les premières années du XV^e siècle, le nom de *Dilf*, donné au chantier anversoï, se perdait déjà. Nous pensons, toutefois, que cette omission n'est que le fait du rédacteur des comptes ; car, dans une liste des biens et cens appartenant à l'hospice Ste.-Anne d'Anvers, rédigée en 1412, nous lisons :
« Item, beneden tvleeschuys, op een stove, die een wile
« Aechte Cous besat, ghestaen opten *Dilf*, jeghens den
« crummen ellenboghe over, ende jeghen tstraetken daer
« men ter Predicaren porten wert gaet vuyt Craeywyc »¹.

Quoi qu'il en soit, les comptes prouvent bien que, déjà dans les premières années du XV^e siècle, le *Dilf* ne servait plus de chantier. D'un autre côté, nous avons vu qu'en 1440 un navire fut lancé au *Calbekeveer* ; qu'en 1447-1449, c'est au Kiel que l'on construisit deux galères et, qu'en 1464, le duc Philippe-le-Bon fit construire un grand navire à St.-Bernard.

*
* *

S rait-il hasardé d'invoquer, comme preuve de la haute antiquité du *Dilf*, la présence à Anvers d'une famille *van der Dilft* ?

Comme la très ancienne famille *van den Werve (de Liltore)* a pris son nom du *Werf* anversoï, de la jetée sur l'Escaut, ainsi, également, la non moins ancienne famille *van der Dilft* a dû prendre le sien du *Dilf*. Que voyons-nous dans la généalogie de l'illustre famille *van der Dilft* ? Qu'elle a son berceau à Anvers et qu'elle est une des plus anciennes de notre ville. En effet, dans les annotations généalogiques de Pontus Heuterus, on lit : « Anno 1261, leefde Wilhelmus
« *de Dilft*. — Anno 1267, leefde Willem *van der Dilft*. —
« Anno 1279, leefde Wilhelmus *de Dilft* junior. »

¹ MERTENS et TORFS. *Geschiedenis van Antwerpen*, tome III, page 562.

Où Pontus Heuterus avait-il pris ces trois notes? La première provenait des archives de l'abbaye de St.-Michel; la seconde avait été trouvée dans celles de l'abbaye de St.-Bernard; la troisième sortait des archives du prieuré de Schooten, près d'Anvers.

Nous avons retrouvé la source de la troisième annotation de Pontus Heuterus, de celle qui se rapporte à l'année 1279. Ce document dit :

„ Nos, Arnoldus ex Arcu et Engelbertus Grutere, Scubini
„ ville Antwerpiensis, notum facimus universis præsentis
„ litteras visuris, quod constitutis coram nobis Magistro
„ Domus de Schoten, ex una parte, et Willemo *de Dilft*
„ juniore, ex altera, recognovit idem Willelmus se contulisse
„ dicto Magistro duo bonaria pratorum sitorum in loco qui
„ dicitur Wolfhage, coram Domino a quo dicta prata in
„ feodum tenet dictus Willelmus et hominibus seu vasallis
„ dicti Domini, iure hereditario secundum usum, legem et
„ consuetudinem loci de Mosenbroeck in perpetuum habenda
„ et possidenda a dicta Domo de Schoten quodlibet scilicet
„ bonarium pratorum pro duobus solidis et sex denariis
„ Lovaniensibus, et quatuor Gallinis, singulis annis persol-
„ vendis dicto Willemo a Domo de Schoten prædicta, in
„ festo beati Martini hyemalis. In cujus rei testimonium
„ sigilla nostra præsentibus litteris sunt annexa. Datum anno
„ Domini m. cc. lxx. nono, sabatho ante Ramos Palmarum *¹.

Le premier *van der Dilft* dont la descendance a pu être suivie s'appelait Godefroid *van der Dilft* et vivait encore en 1290. Une de ses filles épousa le chevalier Jean *Bode* d'Anvers, et son fils, Guillaume *van der Dilft*, fut échevin de notre ville en 1301, tandis que Pierre *van der Dilft*, l'aîné des enfants de Godefroid, était seigneur de la cour de *Dilft*.

Quelle a pu être cette cour de *Dilft*? Les cens payés dans le chantier n'auraient-ils pas constitué une cour censale,

¹ Archives générales du royaume, à Bruxelles. N° 138 de la collection des Cartulaires. Cartulaire du prieuré de Schooten, f° 42.

nommée la cour du *Dilf*, appartenant à la famille de ce nom, et la famille *van der Dilft* n'aurait-elle pas pris ce nom précisément parce que la cour du *Dilf* lui appartenait ? Cette conjecture nous paraît justifiable.

Dans Pontus Heuterus, on lit encore : « Anno 1310, leefde Petrus *de Dilft*. — Anno 1303, was Pieter *van der Dilft* schepenen van Antwerpen. » Cette famille continuait donc à s'appeler, au commencement du XIV^e siècle, comme on l'avait nommée au XIII^e, tantôt *de Dilf*, tantôt *van der Dilft*.

Les *van der Dilft*, qui s'allièrent aux familles les plus considérables, comme les *Wesemael*, les *de Brabant*, les *Borsele*, les *Liedekerke*, les *Ranst*, etc., remplirent toujours à Anvers les fonctions les plus importantes. Depuis 1272, ils y furent, de génération en génération, durant plusieurs siècles, échevins, écoutètes, bourgmestres.

Déjà au XIV^e siècle, les *van der Dilft* possédaient la seigneurie de Borchvliet, qui était un fief appartenant au souverain, dans le Quartier d'Anvers. Dans le compte des reliefs de fiefs à Anvers, pour les années 1394-1400 ¹, nous lisons : « De Godefroy *de Dilf*, filz de messire Godefroy » *de Dilf*, chevalier, qui fist féauté comme dessus, d'un fief » appelé *thuys van Burchvliete* et ses appendences, ainsy » comme ledit Messire Godefroy les solloit tenir, lequel fief » luy eschei par la mort dudit feu son père, et pour ce » ledit fief doit un plain relief de xiiij peters, vallent comme » dessus, que font en monnoie de cest compte xxiiij livres » xiiij sous. »

Peu après, le fief fut relevé par Dame Gertrude *de Dilf*, sœur de feu Godefroid et femme de Messire Henri *de Borssele*, seigneur de la Vere.

Nous nous arrêtons ici. Si l'on admet que le nom de la famille *van der Dilft*, originairement *de Dilf*, provient du *Dilf* d'Anvers (et nous croyons qu'il serait difficile de le

¹ Archives générales du royaume, à Bruxelles. N^o 2265 de la collection des comptes en rouleaux.

contester), nous aurons prouvé l'existence de ce premier chantier anversoïis dès le XIII^e siècle.

SÉANCE DU 2 DÉCEMBRE 1888.

La séance est ouverte à 1 heure,

Sont présents: MM. P. Génard, président; P. Henrard, secrétaire; E. Gife, trésorier; H. Wauwermans, H. Hymans, chevalier L. de Burbure, Alex. Henne, J. Schadde, L. Baeckelmans, membres titulaires; M. le comte F. van der Straten-Ponthoz, membre honoraire; MM. P. rera et Alph. de Witte, membres correspondants.

Se sont excusés: MM. A. Goovaerts, evalier G. van Havre, P. Cogels, Ch. Ruelens, membres titulaires; Ant. Bamps, G. van Caster, membres correspondants.

M. le secrétaire donne lecture du procès verbal de la dernière séance, qui est adopté, et de la correspondance:

M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique informe l'Académie qu'il lui envoie, pour sa bibliothèque, un exemplaire de *l'Inventaire des archives du chapitre noble de Munsterbilsen*, par M. H. van Neuss, conservateur des archives de l'État, à Hasselt.

En réponse à une lettre adressée aux bureaux des trois congrès d'archéologie de Namur, Bruges et Charleroi, les priant de nommer des délégués pour s'entendre au sujet du congrès de 1889, Namur nomme MM. Bequet et L. Lahaye, Charleroi MM. van Bastelaer et Victor Tahon; Bruges désire attendre le moment de la convocation des délégués pour nommer les siens.

M. Ant. Bamps, membre correspondant, en regrettant que l'état de sa santé ne lui permette pas d'assister à la séance, annonce que des fouilles à Alken, près de Hasselt, ont fait reconnaître les débris d'une villa romaine, où ont été recueillis un vase en terre noire, brisé, une sorte de vase-

coupe avec manche, en terre rouge, et un vase en verre, dont il envoie les dessins. M. Errera fait toutes ses réserves sur l'origine des vases en terre d'Alken : il ne reconnaît, dans les dessins soumis à l'Académie, aucun des types connus des vases romains.

M. le bourgmestre de Bruxelles envoie les photographies de deux culs-de-lampe historiés, trouvés dans les travaux de restauration de l'une des salles de l'hôtel de ville de la capitale, entre la tour et la rue de la Tête-d'or, dans l'aile commencée en 1444. L'administration communale, voulant faire replacer ces culs-de-lampe, voudrait connaître les sujets qu'ils représentent et qui semblent empruntés à une légende ou à un fabliau du moyen-âge. Elle appelle l'attention des membres de l'Académie sur ce point, en les priant de lui faire connaître leurs avis.

Après examen des photographies, il est décidé qu'elles resteront à la disposition des membres jusqu'à la prochaine séance et qu'alors seulement il sera répondu à M. le bourgmestre. A l'occasion de cette exhibition, M. Alex. Henne donne quelques dates de construction des diverses parties de l'hôtel de ville de Bruxelles.

Les diverses brochures reçues depuis la dernière séance sont :

1° de M. Alph. Wauters, membre titulaire : *Homère a-t-il existé?* Discours prononcé à la séance solennelle et publique de la société d'archéologie de Bruxelles.

2° de M. Jules Declève, membre correspondant : a) *Colonisation du pays de Waas par les peuplades des environs de Mons dans les temps préhistoriques* ; b) *La danse*, esquisse historique.

3° de M. Léop. de Villers, membre correspondant : *L'Église de Sainte-Waudru à Mons doit-elle être polychromée?*

4° de M. P. Errera, membre correspondant : *Le Silence*.

5° de M. le baron Alfred de Loë : *Sur un médaillon ayant renfermé, d'après la tradition, l'hostie consacrée par le pape Sixte-Quint avec laquelle la reine Marie Stuart communia le jour de sa mort, le 8 février 1587.*

6° de M. Zelia Nuttall, special assistant of the Peabody Museum à Cambridge (Mass.): *Standard or head-dress? An historial essay on a relic of ancient Mexico.*

7° de M. Aug. B. Schierenberg: *Die Räthsel der Varusschlacht oder Wie und Wo gingen die Legionen des Varus zu Grunde?* Frankfurt a/M. 1888.

Remerciements.

Il est donné lecture des rapports et exposés des bibliothécaire, trésorier et secrétaire pour l'année 1888 (Art. 20, 31 et 33 des statuts). Les rapports sont approuvés; des remerciements sont votés à M. H. van Cuyck, qui pendant l'année écoulée a terminé le catalogue et classé les livres de l'Académie dans les combles de la bibliothèque de la ville. Le relevé des livraisons et volumes manquants ayant été dressé, une correspondance a été ouverte avec les sociétés dont l'Académie reçoit les publications, afin d'obtenir que celles-ci soient complétées dans la mesure du possible.

M. le président informe l'assemblée que les fonds nécessaires au monument Torfs sont rassemblés, que le gouvernement y a concouru pour 200 fr. et que l'on a mis la main à l'œuvre. La remise du monument entre les mains de la ville pourra sans doute se faire au commencement de l'an prochain.

Les rapports de MM. Alex. Henne et A. Goovaerts sur le travail de M. de Raadt intitulé: *La Seigncurie de Berlaer*, concluant l'un au rejet, l'autre à l'impression, M. le président nomme troisième rapporteur M. le chanoine van Caster, membre correspondant.

Il est donné lecture des rapports de MM. Em. Reusens et Alph. Wauters sur les mémoires envoyés en réponse à la question de concours:

Étude sur l'invasion des Francs en Belgique. Déterminer au moyen des données archéologiques et subsidiairement par des témoignages historiques, quels furent en Belgique les lieux habités par les Francs saliens et ripuaires; quels étaient les peuples existant dans nos provinces au moment de l'invasion des Francs et quel a été leur sort?

Les conclusions des deux commissaires sont qu'aucun des deux mémoires, portant pour devises l'un : *La puissance des Francs ne fut pas fondée sur le simple fait de la conquête*, l'autre *Sans histoire de la patrie pas d'amour de la patrie*, ne répond à la question, bien qu'ils ne soient pas sans mérite : « Les deux écrits, dit l'un des rapporteurs, » ne sont pas suffisamment élaborés et étudiés pour être » livrés à l'impression, et l'Académie ferait bien, à mon » avis, de remettre la question au concours, en recommandant » à ceux qui voudraient y prendre part d'être sobres de » détails, mais de mieux approfondir les faits et de les » examiner plus sérieusement. Il ne suffit pas de compiler » plus ou moins adroitement, il faut encore raisonner, juger » par soi-même et s'efforcer d'exposer son opinion avec » lucidité. » (Alph. Wauters.)

L'Académie décide que le prix ne sera pas décerné. Quant à la remise de la question au concours, il en sera décidé ultérieurement.

La discussion est ouverte sur la proposition de M. Alph. de Witte, au sujet de son travail sur la numismatique du Brabant. L'intention de l'auteur est de faire l'histoire des ateliers monétaires du Brabant, c'est-à-dire un travail plus général et bien plus complet que ne le comportait le projet primitif de l'Académie, qui se rapprochait plus d'un catalogue que d'une histoire proprement dite. En présence de l'impossibilité où se trouve la commission, par suite de la maladie du principal de ses membres, de donner suite à ce projet, l'Académie décide de publier, sous son patronnage et avec son concours, l'œuvre de M. de Witte dans le format in-4^o.

Un certain nombre de places se trouvant vacantes par suite du décès de membres titulaires et correspondants, le bureau propose 4 candidats pour les deux places de membres titulaires et 8 pour les quatre places de membres correspondants. Les noms qui seront présentés avant la séance prochaine par les membres titulaires seront inscrits à la suite de ceux du bureau (Art. 9).

M. le général Wauwermans donne lecture de quelques pages de son mémoire: *La Tour noire, des anciennes fortifications de Bruxelles*. Il propose que l'Académie adresse à M. le bourgmestre de Bruxelles une lettre de félicitations pour l'initiative intelligente qu'il a prise en provoquant au conseil communal un vote pour l'allocation d'un crédit destiné à la restauration de cet ancien reste de la première enceinte de Bruxelles. (*Adopté.*)

Le mémoire de M. Wauwermans paraîtra au *Bulletin*.

Dans la séance extraordinaire qui suit immédiatement la séance ordinaire, les membres titulaires nomment conseiller, pour parfaire le mandat de feu M. L. Delgeur, M. Paul Cogels, membre titulaire.

Dans un second vote, les mêmes membres élisent M. P. Cogels vice-président pour l'année 1889.

La séance est levée à 3 heures.

LA TOUR NOIRE

à Bruxelles,

PAR M. LE GÉNÉRAL WAUWERMANS, MEMBRE TITULAIRE.

Il y a peu de temps encore, lorsqu'on suivait le quai aux Semences, le long de l'ancien bassin de Ste.-Catherine à Bruxelles, on voyait une petite maison (fig. 1) dont la façade à la rue, composée d'une porte surmontée de deux fenêtres superposées, n'avait pas plus de 3^m50 de largeur. La toiture seule, délabrée et de forme étrange, révélait que le logis allait

en s'élargissant vers l'intérieur. Si par la porte entr'ouverte on jetait un regard indiscret dans l'intérieur de cette mesure sordide, on constatait la forme singulière du rez-de-chaussée qui semblait creusé dans le roc et rappelait assez bien les anciennes habitations d'esclaves, dont on retrouve encore les vestiges à Rome. En réalité, le troglodyte moderne, car c'en était un, le pauvre marchand de moules, qui habitait cette maison, avait cherché à l'amplifier, en entaillant ses murailles épaisses, et n'avait été arrêté que par l'extrême résistance de la maçonnerie en pierres de taille. Malgré son aspect anormal et son antiquité évidente, cette maison ne paraît avoir excité la curiosité d'aucun archéologue. Aussi l'étonnement fut-il très vif, lorsque, exécutant les démolitions pour la transformation du quartier de la *Vierge noire* (qui prenait son nom de la rue de la *Vierge noire* et de l'ancienne *Porte noire* ou de *Laeken*) on vit tout à coup apparaître, à sa gauche, des restes appartenant à un ouvrage de fortification du moyen-âge; dès lors les travaux de démolition furent poursuivis avec plus de circonspection et mirent à nu une vieille tour, avec deux fragments de courtine adjacents et les escaliers conduisant au chemin de ronde établi sur ces courtines. D'après la situation des lieux, il était évident qu'on se trouvait en présence de vestiges de la première enceinte murale de Bruxelles, dont il existe d'ailleurs d'assez importants fragments dans plusieurs maisons particulières, notamment dans la maison Marug au Treurenberg (montagne des fleurs) et la *Steenpoorte*. La tour elle-même était probablement la première ou la deuxième de cette enceinte, à droite de la porte de Ste.-Catherine.

L'administration communale de Bruxelles prit aussitôt la résolution de conserver ce vestige du vieux Bruxelles et cette résolution fut approuvée par le Conseil communal, à la suite d'un remarquable rapport du bourgmestre M. Buls, un archéologue curieux et éclairé. Je ne puis mieux faire que de vous communiquer ce rapport et je le fais avec d'autant plus de plaisir qu'il rend pleine justice à l'Académie d'archéologie de Belgique, pour les efforts qu'elle a tentés en faveur de la conservation de nos anciens monuments.

Conservation et restauration de la Tour noire.

RAPPORT PRÉSENTÉ PAR M. LE BOURGMESTRE, AU NOM DU COLLÈGE.

Les démolitions des habitations expropriées par la ville pour la transformation du quartier de la *Vierge noire* ont dégagé les restes d'une tour qui faisait partie de la première enceinte de Bruxelles, construite, d'après Gramaye, en 1040.

La pensée de conserver ce vénérable débris de notre architecture militaire du XI^e siècle devait évidemment se présenter à une administration communale qui s'est toujours efforcée de préserver de la destruction les monuments d'art et d'architecture, qui donnent un si grand attrait à la capitale.

Le Collège a chargé, en conséquence, notre architecte, M. Jamaer, d'étudier la restauration de cette tour, à laquelle le public a déjà assigné le nom de *Tour noire*, à raison du voisinage de la Porte noire, par laquelle la Senne sortait de la ville en perçant la première enceinte. Nous lui conserverons cette appellation afin de la désigner plus clairement, quoiqu'elle ne portât probablement aucun nom, pas plus que les autres tours secondaires qui coupaient le rempart.

Nous mettons sous les yeux du Conseil le projet élaboré par M. Jamaer ; les documents que nous possédons et ceux que l'on peut consulter dans nos collections publiques lui ont permis de projeter une restauration qui sera absolument fidèle et qui, par suite, présentera un intérêt que n'offrirait pas une restitution de la tour ancienne, fondée seulement sur des hypothèses plus ou moins plausibles.

Le coût de la restauration de la tour et des travaux d'achèvement, comprenant la clôture en fer et l'aménagement du jardin, est évalué par l'architecte de la ville à la somme de 40,000 francs environ, et, d'après le procès-verbal du géomètre de la ville, le terrain nécessaire à l'exécution du projet a une

valeur de 39,000 francs ; la dépense totale s'élèverait donc à la somme de 79,000 francs.

*
* *

Examinons maintenant les objections qui pourraient être présentées à la proposition du Collège ; le Conseil appréciera s'il faut s'y arrêter :

On pourrait dire en premier lieu :

Les restes de la Tour noire sont des débris trop informes pour mériter une restauration. Cette restauration sera, en réalité, une construction nouvelle.

Cette objection ne peut être présentée que par les personnes qui n'ont fait qu'un examen superficiel du projet.

Il suffit de jeter les yeux sur les relevés faits par M. l'architecte Jamaer pour reconnaître qu'il ne faut que rétablir la toiture et le pignon à gradins pour restituer à la tour son aspect ancien. Mais, à part cela, le travail de restauration et de restitution consistera surtout à enlever les constructions parasites qui dissimulent la structure primitive ; assez d'éléments anciens ont été respectés pour permettre de rendre à la tour son aspect ancien sans recourir à des additions hypothétiques.

Ainsi le niveau du rez-de-chaussée peut être établi d'une manière exacte ; les escaliers conduisant au chemin de ronde et à l'étage sont parfaitement indiqués ; l'emplacement et la forme des meurtrières de la tour ont été retrouvés ; les trous des arcatures disposées sous le chemin de ronde permettront de déterminer mathématiquement les ouvertures de ces arcades.

La grande baie intérieure donnant accès à la tour est visiblement marquée.

Les documents ne manquent du reste pas, pour nous guider dans la restauration de la *Tour noire*.

Nous mettons sous les yeux du Conseil la reproduction d'un fragment d'un plan gravé en l'an 1718, où la tour encore complète est nettement indiquée.

L'enceinte, construite en 1040 par Lambert II, dit Baudry ou Balderic, était formée par des murailles couronnées de cré-

neaux, renforcées à l'intérieur par des arcades cintrées, dont nous avons conservé un échantillon dans l'une des cours du nouvel Athénée; elle était coupée de distance en distance par des tours semi-circulaires percées de meurtrières, par lesquelles les assiégés pouvaient surveiller et inquiéter les assaillants qui auraient tenté de saper les courtines.

Toutes ces tours étaient faites à peu près sur le même patron; de sorte que, chaque fois qu'une portion de la première enceinte est représentée, on y retrouve le dessin d'une de ces tours.

Nous citerons notamment les deux volets d'un triptyque du Musée royal de peinture, représentant les portraits de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, où l'enceinte qui enclôt le *Borgendaet* est nettement reproduite; un tableau de Roger van der Weyden, *le Portement de croix* (n° 61), au fond duquel sont évidemment représentés les remparts de Bruxelles; un dessin de Hogenbergh (collection Hippert) représentant le duc d'Albe conduisant Marguerite de Parme hors des murs de Bruxelles, etc., etc.

Nous pouvons donc être assurés que la restauration proposée nous donnera la reproduction absolument fidèle d'un fragment de la première enceinte de notre ville.

*
* *

La deuxième objection qui pourra être faite, c'est que cette restitution de la Tour noire ne présente pas un intérêt assez puissant pour justifier la dépense qu'elle entraînera.

Ici surgit une question de principe, qui sera résolue affirmativement par tous ceux qui ont à cœur la conservation de nos monuments historiques et le souci de l'aspect pittoresque de notre capitale.

Quel est le Bruxellois qui, fier de la prospérité de sa ville natale, ne verra pas avec un vif intérêt les jalons du passé qui marquent les étapes successives des agrandissements de Bruxelles?

Qu'on s'imagine le puissant intérêt et l'aspect saisissant que présenterait notre ville si nos pères, tout en renversant les

murailles qui étreignaient l'expansion de la cité, avaient isolé, en les conservant, les portes si curieuses et si pittoresques des deux enceintes ; notre commune serait semée de monuments originaux, de spécimens de l'architecture militaire d'autrefois, tranchant par leur aspect fruste et étrange sur l'uniformité des constructions modernes, et l'étranger viendrait les contempler comme il va à Nuremberg et à Rouen voir les vieux remparts et les tours majestueuses de l'ancienne enceinte.

Mais si nous devons regretter amèrement que tous ces témoins du passé aient disparu, tâchons au moins, alors qu'il en est temps encore, de préserver les rares constructions anciennes que la pioche des démolisseurs n'a pas encore fait évanouir.

Nous avons conservé, à l'aide de lourds sacrifices, notre Grand'Place avec d'admirables restes de l'architecture municipale du XV^e, du XVI^e et du XVII^e siècle, et il n'est pas un étranger visitant Bruxelles qui ne rende hommage à l'intelligente initiative de l'administration communale.

Pourquoi hésiterions-nous à profiter de la seule occasion qui se présen'tera peut-être de préserver de la destruction un fragment de nos remparts du XI^e siècle, alors que notre ville offre à peine encore quelques restes de cette époque reculée ?

Ce qui n'est pas encore détruit de nos remparts de la première et de la deuxième enceinte appartient à des particuliers ; nous serons impuissants à les préserver de la destruction, et ces vénérables témoins d'un passé de lutte une fois disparus, le souvenir de leur existence s'effacera bientôt de la mémoire des habitants de la ville. Ce ne sera-t-il pas éminemment fâcheux et l'affection que les citoyens attachent à leur cité ne s'en ressentira-t-elle pas ?

L'amour filial pour le lieu natal n'est-il pas d'autant plus puissant que ce dernier a conservé plus de souvenirs du passé ? Les pierres parlent à l'esprit ; elles racontent les souffrances, les luttes, les triomphes des ancêtres ; elles donnent un corps et une scène aux faits des chroniques ; elles excitent la curiosité de la jeunesse et la rendent avide de connaître les événements dont elles ont été les témoins muets ; elles évoquent pour

ceux qui connaissent l'histoire le tableau des faits qui se sont déroulés devant elle ; elles rattachent le présent au passé et font résonner un accent vénérable et original qui tranche sur l'uniformité et la banalité de la vie moderne.

Le Conseil se rappelle encore la réprobation qu'a soulevée dans le pays la destruction de la Tour bleue et de la porte d'Alençon, à Anvers ; ces démolitions ont été considérées par tous les artistes comme un acte de vandalisme.

L'administration communale d'Anvers semble avoir reconnu ses erreurs antérieures, puisque, malgré ce que le maintien du château du *Steen* aura de gênant, elle en a décidé la conservation.

*
* *

La Tour noire sera entourée d'un jardinet qui l'isolera et lui donnera un cadre de verdure.

Si, pour arriver à ce résultat, la ville est obligée de sacrifier deux terrains évalués à 39,000 francs, les terrains avoisinants, par contre, acquerront une plus-value importante, parce que les constructions qu'on y élèvera pourront prendre jour sur ce jardinet ; la ville devra seulement stipuler dans le contrat de vente de ces terrains son droit d'approbation de ces façades. La jouissance de ce jardinet pourrait même être attachée aux terrains.

La Société d'archéologie de Bruxelles, la Société centrale d'architecture et le Comité de Bruxelles-Attractions ont envoyé des pétitions au Conseil pour appuyer chaudement la proposition du Collège ; celui-ci ne doute pas que les considérations qui précèdent n'engagent le Conseil à lui réserver un accueil favorable.

Des subsides seront demandés à l'État et à la Province.

La section des finances, à l'unanimité, a émis un avis favorable.



Sans attacher plus d'importance architectonique qu'il ne le mérite à ce *souvenir* d'un passé non sans gloire, et qui apparait

comme la preuve authentique de l'antiquité de notre capit le, il est certain que sa conservation était d'autant plus recommandable, qu'elle n'entraîne qu'à une dépense minime, qu'elle n'entrave en rien les travaux de la restauration du quartier, que le hasard place la tour précisément dans une situation très favorable à front de rue, et en fait un bâtiment dont le pittoresque rompt très heureusement l'uniforme et l'inévitable monotonie des constructions modernes qui s'élèvent déjà à ses côtés.

Tout d'abord, je vous propose d'envoyer, au nom de l'Académie, à l'administration de Bruxelles, une adresse de félicitations pour l'appui qu'elle donne à la grande cause de la conservation des monuments, à laquelle nous vouons nos efforts.

L'administration de ma ville natale a bien voulu me faire l'insigne honneur de prendre mon avis pour la restauration de ce petit édifice. Je me fais un devoir de vous communiquer l'étude que j'en ai faite, les opinions que j'ai émises, afin de provoquer, dans l'intérêt de l'art, les discussions que ces opinions pourraient soulever.

En principe, je crois qu'il faut toujours se garder des restaurations des anciens édifices et qu'on doit, autant que possible, les conserver dans l'état où ils se trouvent, se bornant à les consolider et à les dégager des constructions parasites. L'expérience prouve que quelque consciencieusement qu'elles soient faites, ces restaurations ont presque toujours pour résultat d'effacer des détails dont la conservation eût pu être instructive et même d'introduire certaines formes nouvelles, expression de l'opinion personnelle du restaurateur, sur l'état de l'art à l'époque à laquelle se rapporte l'édifice, opinion qui quelquefois a créé des anachronismes.

Mais quelque absolu que soit ce principe, il doit avoir une exception pour la *Tour noire*. L'erreur dans sa restauration n'est guère possible, car le monument n'a sous le rapport architectural, ainsi que je l'ai dit, qu'une importance médiocre, et il appartient à des formes très connues. Sa conservation n'offre

d'intérêt que comme *souvenir du passé* et il est à craindre que, conservée sous des formes frustes et délabrées, la Tour noire, dénaturée en quelque sorte par la brèche qui a été ouverte en l'éventrant pour y percer une porte, disparaisse bientôt devant le dédain populaire, peu sensible aux principes de l'architecture militaire du moyen-âge. Restaurée au contraire, en respectant religieusement ses formes anciennes, elle devient un motif d'*instruction populaire* ; elle rappelle que nos pères n'épargnèrent ni leur courage, ni leur fortune pour défendre les principes de liberté qu'ils nous ont légués et qui, en traversant des temps troublés par l'invasion étrangère, ont puissamment contribué à fonder l'heureuse indépendance dont nous, leurs enfants, nous avons le bonheur de jouir.

Le rez-de-chaussée de la Tour noire (voir fig. 2, 5, 6, 7, 8, 9) affecte une forme demi-circulaire, ou plutôt la forme d'un fer à cheval, ouvert par une grande arcature vers l'intérieur de la ville, comme la tour d'Avignon. Ses murailles, d'une épaisseur exceptionnelle de 2^m25, sont percées d'embrasures bien conservées. Un escalier de chaque côté conduit au corridor de courtines. Ces courtines, dont la largeur a environ 2^m25, sont supportées par de larges arceaux en décharge, d'une portée de 5^m00, fermés par un mur de masque de 0^m85 d'épaisseur. Tous ces détails sont assez bien conservés pour que la restauration de ce rez-de-chaussée puisse se faire par analogie sans difficulté.

Déjà l'on a commencé la fermeture des brèches en y employant des matériaux identiques retirés des démolitions voisines, et l'architecte M. Jamaer s'est appliqué, avec un zèle louable, à faire reproduire par les ouvriers le mode de taille et d'appareillage, employé dans les parties anciennes conservées. Il faudra malheureusement renouveler certaines parties des parements entaillées et défigurées, et l'on ne peut que recommander de se montrer très sobre de ces renouvellements pour les parties qui n'ont pas subi de détériorations trop considérables. Le disparate, qui naîtra peut-être de cette restauration en *rapécetage* et nuira à l'aspect décoratif, est inévitable pour

conserver à la construction tout son caractère d'authenticité. Sous cette forme seulement l'idée de *souvenir* sera vraiment respectée. Détail fort important, et qui en quelque sorte justifie notre manière de voir : la Tour noire, par la disposition de ses créneaux, nous montre déjà un *flanquement rasant* bien accentué, que l'on trouve rarement et sous une forme très imparfaite dans les constructions antiques, comme à Pompéi, et dont l'existence a été mise très souvent en doute au moyen-âge ¹. Un renouvellement trop complet de ces créneaux permettrait dans la suite de supposer que leur disposition a été inspirée au restaurateur par les idées du flanquement moderne, tandis que, conservés à l'état fruste, le doute n'est pas permis.

Le sol en avant des tours a été malheureusement surélevé par les remblais successifs qui résultent de l'habitation des villes ; cette circonstance nuit à la leçon que l'on peut déduire de la conservation de la tour. Le passant qui suivra cette rue nouvelle devant la tour, constatera que les créneaux étant à peu près à sa hauteur, peuvent être facilement *embouchés* du dehors (fig. 6). Il est d'une extrême importance, pour éviter l'introduction d'une idée fausse, de conserver (ainsi qu'on l'a fait) en avant de la tour un fossé indiquant le niveau du terrain naturel primitif au pied de la tour. Ce fossé (on ne peut assez le répéter) ne sera pas l'ancien fossé, qui entourait la place ; celui-ci était plein d'eau. Le fond du fossé nouveau représentera la *berme* conservée en avant de la ligne des murailles et qui, descendant en pente, se terminait en talus dans le fossé d'eau formant depuis ce qu'on a vulgairement nommé le *bac* (bassin) de *Ste.-Catherine*. La base de la tour indique, d'une manière curieuse, la pente donnée à cette berme pour assurer l'écoulement des eaux. Les assises inférieures des pierres sont inclinées et ne rachètent l'horizontale que par degrés successifs.

La tour nous offre encore l'exemple d'une fondation sur arceaux en décharge (fig. 9), très difficile à justifier et qu'expli-

¹ Voir BLESSON, *Esquisse historique de la fortification permanente*, p. 27 et 30. — DELAIR, *Essai sur les fortifications anciennes*, p. 548.

querait peut-être quelque circonstance locale de l'état du sol, oubliée aujourd'hui.

Les ruines de la Tour nous montrent deux étages séparés par un cordon en pierres de taille, élevés au-dessus du rez-de-chaussée. Par une disposition singulière, ce cordon assez saillant en avant, va mourir dans le parement en arrière. La muraille de ces étages, beaucoup moins épaisse que celle du rez-de-chaussée, a une épaisseur qui ne dépasse pas 0^m50. Soit irrégularité dans la construction, soit qu'on ait eu un but inconnu, on constate au second étage, dans la partie gauche, un certain retrait sur le parement du premier étage. Au premier étage (fig. 3), outre les deux portes qui y donnent accès par un escalier venant du corridor du chemin de ronde, il existe des créneaux qu'on a évidemment évité de placer à l'aplomb des créneaux du rez-de-chaussée, pour disperser les coups tirés vers le dehors. Au second étage (fig. 4) on voit deux portes qui, sans aucun doute, donnaient accès dans les *hourds* et même des traces fugitives (si elles ne sont pas plus modernes) de *trous de hourdages*.

La restauration de ces étages offre de plus sérieuses difficultés, à cause de l'état de dégradation des maçonneries. Il faut, pour l'exécuter, s'inspirer de l'époque de la construction, qui importe de déterminer avec précision.

Dans son rapport, le bourgmestre de Bruxelles indique, d'après un fragment de poésie flamande de Gramaye et l'*Histoire de Bruxelles* de MM. Henne et Wauters, l'année 1040 et le règne du comte Balderic ou Lambert II, comme l'époque de la construction de l'enceinte de la ville de Bruxelles¹. Il y a quelques réserves à faire à cette affirmation.

Sauf pour les villes d'origine évidemment romaine, telles que Cologne, Coblenz, Trèves, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, Bâle, Constance, Augsbourg, Ratisbonne, Passau, etc., on es

¹ HENNE et WAUTERS, *Histoire de Bruxelles*, t. I, p. 17.

généralement d'accord pour ne faire remonter la création des grands centres de population dans nos contrées, qu'au règne de l'empereur Henri I^{er} (919-936). Ce monarque favorisa ces groupements d'artisans qui devinrent les premiers foyers d'industrie, en leur accordant d'importants privilèges, notamment le droit féodal de prendre les armes pour leur défense ¹. Mais tout porte à croire qu'à leur origine ces *cités* naissantes, ces *confédérations d'amitié et de paix* (*Amicitia, Institutio pacis*) ne s'entourèrent que de remparts en terre, avec palissades comme les camps romains, ou palanques comme celles qui servaient encore au siècle dernier de clôtures à beaucoup de villes de la Hongrie. Des constructions murales, qu'en ces temps les villes étaient tenues d'exécuter à leurs frais, exigeaient une dépense que rarement elles eussent pu supporter.

L'approche du *millénaire*, le découragement qui s'était emparé des populations à l'annonce de la fin prochaine du monde, prophétie qu'une interprétation fantaisiste avait déduite de l'Évangile de St.-Jean et dont la noblesse et le clergé surent habilement tirer parti pour augmenter leurs richesses et leur pouvoir, avait eu pour résultat d'arrêter longtemps l'essor des villes, mêmes les plus puissantes, et l'exécution des clôtures qui devaient définitivement amener leur sécurité. La première enceinte de Bruxelles dont parle Gramaye, (si elle existait en 1040), suivant les limites qu'on lui suppose, malgré qu'elle indique déjà par son étendue une agglomération de population très importante, ne fut probablement qu'une enceinte provisoire en terre, dont la transformation en enceinte murale ne se fit que lorsque le calme commença à renaître dans les consciences troublées au XI^e siècle.

On peut dire, presque en règle absolue, pour toutes les villes qui ne sont pas d'origine épiscopale et qui par conséquent subissaient l'influence d'un régime moins démocratique et populaire, que la construction du château féodal précède toujours celle de l'enceinte de la cité. Le seigneur oblige ses vassaux à

¹ KOHLSRAUSCH. *Histoire d'Allemagne* (Édit. du *Trésor historique*, t. II, p. 16.

consacrer toutes leurs ressources à l'édification de sa propre demeure, qui assure sa puissance et devient, pour ceux qui vivent tout autour, un élément de sécurité et de richesse. Ce n'est qu'après l'achèvement du château (*Burg* ou *Cour*), qu'on procède à l'édification de l'enceinte urbaine définitive (*Cité*, *Voorburg*, *Basse-Cour*).

En Belgique, de même qu'en Allemagne et en Italie, placées comme elle sous la couronne du Saint-Empire, ce ne fut que sous le règne de l'énergique empereur Henri IV (1056-1165) et à l'imitation des nombreux châteaux que le monarque fit construire dans le Hartz pour contenir les Saxons, que les premières forteresses apparurent ¹. D'après MM. Henne et Wauters, ce fut sous les règnes de Henri II et Henri III, qualifiés d' *comtes et avoués de la patrie brabançonne*, qu'on construisit le château féodal de Bruxelles sur la hauteur de Caudenberg. La date de sa construction se trouve ainsi fixée au plus tard au commencement du règne de leur successeur Godefroid I^{er} le Barbu, en 1095 ². Ce château était par conséquent contemporain de la forteresse impériale de Gozlar, le séjour favori de l'empereur Henri IV, et de la célèbre forteresse de Canossa dans les Apennins.

On ne peut donc raisonnablement faire remonter au-delà de 1095 ou 1100 la construction de la *première enceinte murale de Bruxelles* ³, qui fut sans doute pour cette ville le résultat le plus immédiat réalisé par les croisades. A cette époque, la

¹ KOHLSRAUSCH, t. II, p. 46.

² HENNE et WAUTERS, t. I, p. 26.

³ Ce serait une grave erreur de croire que la *première enceinte murale* ait été la *première enceinte* de Bruxelles, ou même sa *première enceinte fortifiée*.

Les limites de cette *première enceinte murale* sont parfaitement dessinées sur le plan de Bruxelles par la forme des rues qui ont dû nécessairement se tracer d'après son contour. Elle fut percée, à diverses époques, de sept portes et de quatre poternes qu'on nommait *Wyket* ou *Viket* (d'où est venu le nom de rue de Finquette). Elle partait du *Wyket de Ruysbroeck*, établi en travers de la rue de Ruysbroeck à la hauteur de l'ancien palais de Justice, — suivait une direction parallèle à la rue d'Or jusqu'au haut de la rue de l'Escalier, — où se trouvait la *Steenpoort*

noblesse fit des concessions importantes à la bourgeoisie, pour se procurer les ressources nécessaires à son pèlerinage armé en Palestine, où elle comptait aussi trouver brillante fortune en conquérant les riches étoffes, les broderies, les épices, etc. de

Porte de pierre ou *de la prison*), — se prolongeait par la rue des Alexiens et des Bogards, — traversait le chemin d'Anderlecht (depuis la rue de la petite Ile) sous la *porte St.-Jacques* ou d'*Overmolen* (d'un moulin établi dans la petite île formée par la Senne), — puis franchissait la Senne sur un pont éclusé, — et gagnait à l'entrée de la rue des Sœurs-noires autrefois *Ouden Borch straet*) le *Wyket du Lion* (*Steeus wicket*), — couronnait l'île de St-Géry et gagnait, par la rue de St.-Christophe, le *Wyket du Driesmolen* à l'entrée de la rue des Chartreux, — puis en suivant le Vieux Marché aux Grains, — aboutissait à la *porte de Ste.-Catherine*, à l'entrée de la rue de Flandre, — se prolongeait le long du fossé des Dames blanches (de Jéricho ou de Porta-Coeli, depuis bassin de Ste.-Catherine) jusqu'à la rue de Laeken, — où il aboutissait à la *Porte noire* (*Zwarte poort*) ou de *Laeken*, — franchissait la Senne sur un pont à l'entrée de la rue de l'Évêque, — et gagnait le *Wyket du Loup* (*S'Wolfs wicket* ou *Wyket de St.-Jean*), — longeait le fossé du Loup, jusqu'à la *porte Warmoes* ou de *Malines*, Montagne-aux-Herbes-potagères, — pour contourner ensuite l'église Ste.-Gudule par la Montagne de l'Oratoire, — traversait la rue Treurenberg sous la porte de *Treurenberg* (*Château des pleurs*) ou *porte de Cologne*, — puis remontait sur le *Froidmont* (*Caudenberg*) vers la place Royale, enveloppant le palais ducal et l'abbaye de Caudenberg, — avec la *porte de Caudenberg* ou de *Namur* — et enfin redescendait parallèlement à la vallée (rue) de Ruysbroeck vers le *Wyket de Ruysbroeck* (HENNE et WAUTERS, t. I, p. 18).

C'est dans l'île de St.-Géry, formée à la jonction de deux bras de la Senne, suivant une tradition d'ailleurs parfaitement justifiée par l'état des lieux, que fut créé le premier centre d'habitation de Bruxelles. Cette île entourée de marais, mais qui probablement fut protégée par des digues, offrait tous les caractères d'un excellent *oppidum*. Suivant certains chroniqueurs, l'église de St.-Géry y fut fondée par ce saint, qui mourut le 1^{er} août 615 ou 619, suivant d'autres par Pepin de Landen (690), ou encore en 948 sur les ruines d'une ancienne chapelle consacrée par St.-Vindicien. Ce centre d'habitation y existait certainement en 976, lorsque Charles de France, frère du roi de France Lothaire, qui plus tard disputa la couronne à Hugues Capet et que l'empereur Othon II reconnut comme duc de Lotharingie, vint habiter Bruxelles ; il y fit transférer les restes de Ste.-Gudule. (HENNE et WAUTERS, t. III, p. 172). De nombreux actes y attestent l'existence d'un *lurg* et d'un *voorburch* ; ils désignent le lieu où élevait le couvent et l'église des Riches-Clares ou Sœurs-noires en

ce pays d'Orient, objet de tous les rêves ambitieux et pieux. Ces concessions faites en Occident avaient contribué à enrichir à son tour le tiers-état, qui aussitôt s'empressa, dans la crainte d'un retour de fortune, d'entourer ses cités de murailles capables de résister aux anciens maîtres. De là, naissance des communes.

dehors de l'île de St.-Géry, sous le nom de *Vieux burg* (*ouden borch*) près duquel on trouve la *Garcenne* ou *Montagne aux lapins* (*Canninberg*) et non loin, rue des Six Jetons, le *Vieux-Pare* (*Ouden Peere*), accompagnements ordinaires d'une demeure seigneuriale, qui était protégée par la *porte* (ou *Wyket*) du *Lion*. L'île de St.-Géry était naturellement défendue par la rivière formant le *Voorburg*, mais elle reçut également des fortifications artificielles, ainsi que l'indique le nom de l'impasse du *Borgwal* ou *Borgval*. Elle communiquait avec le Burg par le *pont des Juifs* (Haut-pont ou pont-des-Clares) dont le nom lui venait, disent MM. Henne et Wauters, « des enfants d'Israël, suite obligée de toutes les Cours » d'alors, qui s'étaient établis dans le voisinage du château. « On aboutissait au dehors sur la rive droite de la Senne par le pont du Miroir et sur la rive gauche par le pont Holland. Pour assurer les subsistances des habitants, on construisit dans l'île un moulin banal (*Bant-Molen*) à l'extrémité de l'impasse de *Borgval*, remplacé plus tard par deux moulins : le *Moulin de devant* (*Vorste Molen*) et le *Moulin de derrière* (*Achterste Molen*) (*). Plus tard les fortifications de cette première enceinte furent consolidées par une *braie*, au-delà de la rivière, dans laquelle on établit encore d'autres moulins, le *Moulin de la Braie* (*Mout Molen*, *molandinum brasii*), le *Moulin de réserve* (*Rust Molen* ou *Ruysche Molen*), puis même au dehors, le *Moulin Scherrewerre* à la jonction des deux bras de la Senne, le *Moulin d'amont* (*Oermolen*) dans la petite île d'amont et le *Moulin du pré* (*Dries Molen*) vers le bras de gauche de la Senne. (HENNE et WAUTERS, t. I, p. 11 et t. III, p. 172, 173, etc.)

L'île de St.-Géry était insalubre et tout naturellement la population se porta sur les terrains plus élevés de la rive droite, où elle ne devait pas tarder à s'entourer d'une *deuxième enceinte*, qui probablement différait encore de la *première enceinte murale*. Si l'on compare en effet le tracé de celle-ci avec la configuration du terrain, on constate sa forme très régulière depuis le *Wyket de Ruysbroek* jusqu'au *Treurenborck*, tandis qu'entre les deux points elle s'avance en une saillie très prononcée pour englober le *Caudenberg* et qui a déjà toutes les apparences d'un accroissement de la ville. Nous croyons que cette *deuxième enceinte*, qui répond peut-être à celle de 1040 dont parle Gramaye, se dirigeait du *Treurenborck*

(*) Ou plutôt le « premier et second moulin » suivant l'ordre de leur construction.

Une nouvelle enceinte de Bruxelles, plus étendue, fut projetée en 1356, après sa conquête éphémère par Louis de Male. La ville avait été surprise par les forces flamandes à la porte Ste.-Catherine, tout près de l'emplacement de la Tour noire, le 17 août, le *ma vais Mercredi* (*quaden Goensdag*). Aussitôt après l'évacuation par les Flamands et afin de prévenir leur retour, on exécuta la nouvelle enceinte dont la forme en poire est encore bien marquée par les grands boulevards de 1357 à 1379 ¹. Mais l'enceinte primitive n'en continua pas moins

parallèlement à la rue des Paroissiens (ancienne rue du Curé) au marché au Bois, à la rue des Carrières (traduction défectueuse de *Cantersteen* ou *Steen*, hôtel fortifié, du *Coin* appartenant en dernier lieu à la famille Pipenpoy), pour aboutir au Wyket de Ruysbroek.

L'enceinte murale serait donc la *troisième enceinte*, tracée vers 1095 ou 1100 pour unir le *nouveau burg* du Caudenberg à la ville.

Sur la rive gauche de la Senne, on avait cherché à assainir les prés du *Driesch* qui servaient aux foulons, en creusant des fossés artificiels, la *Sennette* qui unissait les deux bras de la Senne, en avant du Vieux Burg, et la *Leye*, fossé qui partait du bras gauche pour aboutir au ruisseau de Molenbeek en aval et suivait la direction de la rue rempart des Moines. Dans ces terrains étaient venus s'établir le monastère des Dames blanches (Jéricho, dont on ignore l'époque de fondation, mais dont il est fait mention en 1238) et le Béguinage en 1271. Ces limites, désignées sous le nom de *Petits* ou *Petits vieux remparts*, paraissaient indiquer un projet d'agrandissement nouveau ou de quatrième enceinte, dont les remparts furent commencés et demeurèrent inachevés. (HENNE et WAUTERS, t. I, p. 69). Ce n'était peut-être qu'une enceinte provisoire en attendant un agrandissement plus considérable dont l'exécution paraît pouvoir être fixée sous le règne du duc Jean I^{er} en 1277, qui se montra le protecteur de ces établissements religieux. En 1317, un pont fut construit pour y établir la communication suivant la chaussée de Flandre et, à une époque mal connue, on y construisit une porte qu'on nomma *Verloren cost poort* (porte de la dépense perdue).

Dans cette hypothèse l'enceinte murale formée de 74 tours, construite en 1357 après l'évacuation des Flamands serait, la *cinquième enceinte*.

A Anvers, nous trouvons également l'exemple d'une enceinte provisoire exécutée en 1291, préluant à l'enceinte définitive complétée en 1314 achevée en 1415 seulement.

¹ HENNE et WAUTERS, t. I, p. 122.

d'exister jusqu'au règne de Philippe II, ainsi que nous le montre le plan de la ville exécuté à cette époque par Deventer ¹.

Il résulte de ce qui précède qu'il faut adopter pour l'ornementation de la Tour noire, dans sa restauration, un style répondant à une époque comprise entre 1100 et 1560. Dès 1379, la première enceinte de Bruxelles cessa d'être la clôture de la ville, dont les habitations s'étendaient au-delà, mais il est probable qu'on y appliqua encore toutes les améliorations indiquées par les progrès de l'art, afin de la conserver comme une enceinte de sûreté, une véritable citadelle pour la commune très jalouse de ses privilèges, lorsque, en cas de malheur, l'enceinte extérieure viendrait à être forcée comme en 1356 ; c'est ce qui nous porte à admettre qu'il faut étendre la limite ci-dessus jusqu'en 1560.

Il est extrêmement difficile de fixer une date précise aux diverses transformations que subit la fortification au moyen-âge, qui fut, au moment où le canon apparut dans les sièges, bien près de réaliser l'idéal de la *défense absolue*, rêvée par les ingénieurs militaires de tous les temps. Avec de hautes et épaisses murailles défiant les faibles engins de l'attaque aussi bien que l'escalade, quelques hommes suffisaient à garder une puissante forteresse, qu'on n'emportait que par surprise ou par la famine. L'art des maîtres-d'œuvre de ce temps se réduisait à construire, avec perfection et une extrême solidité, l'*obstacle* et la *masse couvrante*, éléments primordiaux de toute fortification dont l'homme a emprunté l'idée à l'étude de la nature, et aussi à utiliser, avec une merveilleuse habileté, les accidents du site. Sous ce rapport, ces anciens *engeignours* sont des artistes incomparables, auxquels ne peuvent être assimilés les ingénieurs militaires de notre temps. Tout accident dans la

¹ *Atlas des villes de la Belgique au XVI^e siècle.* — La transformation de l'enceinte du moyen-âge en enceinte bastionnée moderne eut lieu en 1666 sous le gouvernement du marquis de Castel Rodrigo. (HENNE et VAUTERS, t. II, p. 86).

forme de la construction, résultant d'une situation locale, tout motif de décoration, tout détail quelconque leur suffit, pour créer quelque chicane défensive nouvelle. Depuis la porte d'entrée jusqu'au sommet du donjon, la résistance successive et à outrance est préparée, ainsi que l'a très bien dit le général de Villenoisy, comme dans une *boîte à surprise* ¹, et cela avec une telle originalité, que chaque disposition de défense nouvelle demeurera comme un modèle d'ornementation pendant des siècles. Mais, chose digne de remarque, dans cet art si perfectionné, on ne voit apparaître aucune grande idée caractéristique d'une époque. C'est à peine si Violet-le-Duc réussit à déterminer quelques caractères de l'art pratiqué par les Francs, distinct de l'art pratiqué par les Normands ². A peine si l'on retrouve une preuve de l'influence exercée par l'art oriental à l'époque des croisades, dans l'emploi des *mâchicoulis* et des *moucharabys*, dont le nom révèle l'origine ! ³ Les noms des artistes attachés à la domesticité des seigneurs, tout comme leurs idées, se perdent dans un rayonnement supérieur, dans un ensemble commun. Lorsque quelque grand et puissant seigneur, tels que Richard Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste, Eguerrand de Coucy et Simon de Montfort, mérite d'être rangé au nombre des ingénieurs illustres, c'est bien plus pour la grandeur des œuvres qu'ils entreprennent, par exemple le gigantesque Château-Gaillard-des-Andelys achevé en moins d'un an, que par le génie qu'ils déployaient dans l'exécution.

C'est en Palestine qu'il faut chercher le type le plus parfait de la fortification du moyen-âge. Les moines, empêchés par leurs vœux de prendre les armes, se font les ingénieurs militaires de l'armée chrétienne ; ils apportent avec eux les pratiques de l'art occidental, qui ne tarde pas à se perfectionner en présence des beaux modèles byzantins des Philon et des Procope retrouvés en Syrie. Le *château des Chevaliers* (cons-

¹ COSSERON DE VILLENOISY. *Esquisse historique sur la fortification*, p. 23.

² VIOLET-LE-DUC. *Dictionnaire raisonné d'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, t. III, p. 62.

³ PREVOST. *Etudes historiques sur la fortification*, p. 32.

truit de 1125 à 1145), tel que M. Rey l'a reconstitué, d'après ses ruines, dans ses *Monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie et dans l'île de Chypre*, peut être regardé comme l'expression parfaite et idéale de l'art qui résulte de ce concours de tous les peuples réunis dans une sorte de grand Congrès, et s'associant cette fois pour une œuvre commune en y sacrifiant tous leurs petits intérêts nationaux et leur amour-propre particulariste.

La construction de la première enceinte de Bruxelles fut probablement commencée dans cet ordre d'idées. Un fait cité par MM. Henne et Wauters semble indiquer en effet qu'on n'y était pas étranger aux progrès de l'art : — « Gontran de Bruxelles, Godefroid et Henri d'Assche conduisirent en Palestine les croisés du Brabant. Les historiens des croisades racontent de ce dernier plusieurs brillants faits d'armes. Lui et le comte Herman inventèrent une machine de guerre qui portait vingt cavaliers sur les murs des places assiégées (?). Il mourut après le siège d'Antioche, à Turbessel, avec la réputation d'un chef vaillant et habile » ¹.

On serait donc certain de ne commettre aucun anachronisme en restaurant la Tour noire avec plate-forme découverte, suivant le type des places de la Syrie, et cette restauration prendrait même un vif intérêt si l'on plaçait sur la plate-forme ou terrasse découverte qui la surmonterait, une *baliste* ou une *catapulte*, les engins de guerre employés autrefois pour la défense éloignée. On pourrait à cet effet imiter les modèles exécutés par ordre de Napoléon III, que l'on voit au musée de St.-Germain.

Une telle restauration me paraît cependant peu recommandable. Dans notre climat, on serait obligé, pendant une grande partie de l'année, de désarmer la Tour pour abriter les engins de défense, et dès lors le but ne serait plus rempli d'une manière permanente. Et d'ailleurs il faut remarquer qu'alors même que la construction de la Tour noire aurait été projetée avec une plate-forme, il est probable qu'elle ne fut jamais achevée dans

¹ HENNE et WAUTERS, t. I, p. 30.

cet ordre d'idées. Si le rez-de-chaussée offre toute la solidité désirable pour recevoir ce couronnement, les murailles des étages sont trop faibles pour en porter le poids. Peut-être après l'exécution du rez-de-chaussée reconnut-on la nécessité de modifier les plans et d'y appliquer un dispositif nouveau, plus approprié aux progrès de l'art ou peut-être aux exigences de nos climats. C'est ce dispositif qu'il faut chercher à imiter.

Ainsi que le remarque très bien le rapport du bourgmestre, toutes les gravures anciennes paraissent montrer que la Tour noire ne fut pas surmontée d'une plate-forme découverte, qui pouvait parfaitement convenir à un édifice en Syrie, mais ne convenait que très médiocrement à nos climats septentrionaux. Il est plus probable qu'elle fut pourvue d'une toiture conique. A quelle époque faut-il faire remonter l'exécution de ce mode de couronnement, qui, à première vue, semble répondre assez mal aux exigences militaires? Cette question soulève un problème de poliorcétique assez intéressant, dont la solution est indispensable pour fixer les idées.

La *baliste* et la *catapulte* (sous leurs formes variées) étaient, au XII^e siècle, les véritables armes de la défense des places. Elles répondaient assez bien, par le genre de leur jet, à nos *canons* et *mortiers* modernes.

La *baliste* (*arbalète à tour*, *scorpion*, *sougine*, etc.) lançait, comme le canon, des traits ou projectiles sous une trajectoire tendue en vertu de la grande force initiale imprimée par la détente d'un arc élastique. A l'aide de la baliste, on pouvait atteindre un assaillant assez loin en avant des murs et on l'obligeait à se couvrir d'un pavois.

La *catapulte* (*mangonneau*, *couillard*, *trébuchet*, etc.) au contraire lançait des pierres, souvent de masse considérable, mais à faible distance, qui retombaient alors de tout leur poids en décrivant une trajectoire très courbe, pour détruire les machines d'approche à l'aide desquelles on essayait de saper les murailles.

Chacun de ces engins avait donc des qualités spéciales. La *catapulte* avait un tir très irrégulier et ne pouvait être employée dans un local couvert ; la *baliste* au contraire pouvait être employée dans un local couvert ou sur une tour surmontée d'une toiture.

L'emploi des tours couvertes, en se généralisant, paraît indiquer qu'à une certaine époque la catapulte cessa d'être en usage ; mais l'histoire de l'artillerie ne nous fournit à ce sujet aucun renseignement positif et, pour la fixer, l'on est réduit à des conjectures ?

La *baliste* était susceptible de tous les perfectionnements que l'on apporta, par la suite des temps, à l'arme de main analogue d'un usage usuel, l'arbalète. Les modèles qui nous en ont été transmis sont nombreux. Il est certain qu'elle reçut des perfectionnements successifs ; le *canon*, dont l'usage devint général à la fin du XIV^e siècle, en fut le dernier terme, lorsqu'on imagina de substituer à l'élasticité d'un arc, la force élastique des gaz produite par la poudre.

La *catapulte* plus grossière ne paraît guère avoir été modifiée dans ses formes et il fallut encore de longues années avant qu'on imaginât de la remplacer par le *mortier* (primitivement *trebucs*). Mais elle offre le précieux avantage de pouvoir être construite facilement dans une place assiégée, avec des matériaux communs qu'on se procure aisément. C'est probablement à cette dernière circonstance qu'il faut attribuer qu'on hésita longtemps à renoncer à la catapulte, malgré l'incontestable avantage des balistes, plus perfectionnées, de pouvoir être placées dans des endroits couverts manœuvrées par des *artillers* à l'abri des intempéries.

Une gravure du *château de Montlhéry*, exécutée en 1605 par Claude de Chastillon, nous montre ce *château* pourvu de cinq tours, dont quatre sont couvertes de toitures et dont la cinquième seule, qui forme le *donjon* et la tour de guet, est découverte en plate-forme. L'enceinte ou basse-cour, formée de dix tours n'en a que deux couvertes ¹. De ce fait, il faut conclure que

¹ MALTE-BRUN, *Montlhéry, ses châteaux et ses seigneurs*.

l'on employait les engins les plus perfectionnés, les balistes, pour le château, se réservant de construire des catapultes pour compléter la défense de la basse-cour, qui n'était armée à demeure que de deux balistes. Le château de Montlhéry, que Joinville nommait « un château au cœur de France », remonte au règne du roi Robert et à l'an 1015; mais il est douteux que l'état dans lequel nous le représente Claude de Chastillon soit antérieur aux améliorations qu'y firent exécuter Louis VI le Gros (1105), Louis VII le Jeune (1137), Philippe-Auguste (1180) et Louis IX (1224-1271). On pourrait donc fixer très approximativement, 1250 à 1280, comme l'époque à laquelle on commença à abandonner les catapultes.

En 1400, l'usage des toitures sur les tours devient général, ainsi que le prouvent tous les tableaux, toutes les gravures, tous les sceaux, et par conséquent il faut conclure que l'emploi de la catapulte est totalement abandonné.

Il est tout naturel que dans les climats méridionaux, où les habitations sont fréquemment couvertes en terrasses, on se soit médiocrement occupé du soin de surmonter de toitures les ouvrages de fortifications. Mais dans les climats septentrionaux, où de nos jours encore, malgré le progrès de l'art des constructions, il est si difficile de construire une terrasse parfaitement étanche, on s'est nécessairement empressé de faire usage de toits aussi bien pour abriter les artilleurs et soustraire les engins à la neige, que pour abriter de l'humidité les appartements inférieurs des tours.

Une autre révolution dans l'art défensif tend à confirmer ces conjectures.

Dans la fortification antique, le parapet de la tour et du chemin de ronde de courtine se trouve constamment bâti à aplomb du parement du mur. Le tireur, aposté derrière ce parapet, en ajustant son tir au travers du *créneau horizontal*, peut atteindre l'assaillant au pied du mur, sans s'exposer à se découvrir lui-même.

A leur arrivée en Palestine, les croisés trouvèrent en usage dans les fortifications byzantines, les *moucharabys*, sorte de petites cages en charpente suspendues en dehors des murailles, analogues aux balcons couverts que l'on voit encore dans les habitations du Caire. De ces moucharabys, un tireur pouvait, sans se découvrir, ajuster par un *créneau horizontal* un trait au loin, et par un *créneau vertical*, nommé *mâchicoulis*, lancer une masse de pierre verticalement au pied du mur.

Ce dispositif donne naissance aux *hourds* (ou *hourdel*) pourvus à la fois de créneaux horizontaux et verticaux, que l'on peut établir en tel point de la muraille qu'on juge convenable pour combattre une attaque pied à pied. Dans beaucoup de constructions anciennes, on voit des *trous de hourdages* ménagés dans la muraille pour y placer les pièces de charpentes destinées à supporter ces *hourds*, qu'on exécutait tantôt sous forme de guérites ou de *moucharabys* de dimensions très limitées ¹, tantôt sous forme de véritables *corridors* défensifs, enveloppant toute la muraille. Ces constructions extérieures s'improvisaient au moment du siège, par des charpentiers qui étaient obligés de travailler en quelque sorte suspendus dans le vide en dehors de la muraille.

La construction de ces hourdages, souvent fort dangereuse, exigeait des ouvriers très exercés. Aussi, à Coucy, construit en 1220 ², comme à Montlhéry, dont la construction remonte à la même époque, voyons nous apparaître des encorbellements en pierres de taille établis à demeure, qui remplacent les pièces de charpente de support.

A la fin du XIII^e siècle, les dispositifs de hourdages prennent un caractère plus permanent encore. Au lieu de constructions en bois improvisées, ils sont en maçonnerie, surplombant les parements des murs et supportés sur encorbellements, avec créneaux horizontaux et verticaux fermés souvent par des portières pour arrêter les coups du dehors ³. Le château de

¹ DELAIR, p. 472.

² VIOLET-LE-DUC, t. IX, p. 81.

³ VIOLET-LE-DUC, t. VI, p. 196.

Solre-sur-Sambre en Belgique fournit un bel exemple de ces corridors extérieurs en maçonnerie.

Ces dates de 1100, 1220 et 1400, qui répondent assez bien aux étapes successives du perfectionnement des hourdages, coïncident très exactement avec celles que nous avons admises pour le développement des couvertures des plates-formes défensives et pour l'abandon de la catapulte employée au même usage que le créneau vertical.

Il résulte de ce qui précède qu'on obtiendra une restauration très exacte de la *Tour noire* dans l'état où elle se trouvait au commencement du XIII^e siècle, en surmontant son deuxième étage d'une toiture conique. Le local du rez-de-chaussée servirait de corps de garde pour les sentinelles chargées de veiller dans le chemin de ronde aux abords de la place. Le premier étage servirait de *casemate* pour une baliste placée à couvert et tirant à travers les créneaux, dont la trace s'y constate encore. On pourrait même y établir en capitale, sur la partie avancée de la Tour, une grande fenêtre fermée par des portières à axe horizontal analogues à celles de Carcassonne ¹ (fig. 3). Le deuxième étage serait disposé pour recevoir une ceinture de hourdages, dans lequel on pénétrerait par les deux portes dont les vestiges subsistent (fig. 4 et 8). On donnerait à l'édifice plus d'intérêt encore en exécutant en bois les hourdages destinés à le couronner.

Il conviendrait également d'établir, sur le pignon de la façade intérieure, un dispositif de poulies destiné à élever les projectiles aux divers étages de la Tour (fig. 7 et 9).

Le système de restauration que je viens d'esquisser correspond aux vestiges existants de la *Tour noire*. Mais sans nuire

¹ Violet-le-Duc, . IV, p 382.

à la vérité historique et pour éviter des renouvellements assez fréquents des hourdages en bois, on pourrait les transformer en corridors extérieurs en maçonnerie, d'un entretien moins assujettissant. La Tour, ainsi modifiée, répondrait à la forme que, sans aucun doute, beaucoup d'autres tours de l'enceinte de Bruxelles reçurent au XIV^e siècle, sur des accès de la ville plus exposés aux attaques. La *Tour noire* était suffisamment protégée en avant par le *fossé aux dames blanches*, qui devint par la suite le bassin de Ste.-Catherine, sans qu'il ait été nécessaire de lui donner ce complément.

Cependant le dernier mode de restauration aurait le grand défaut d'exiger la reconstruction complète des deux étages supérieurs de la Tour, dont les murailles n'offrent pas assez de solidité pour supporter ces maçonneries en encorbellement.

Pour ma part, je préfère le mode de restauration indiqué précédemment, qui conserve la plus grande partie des murailles anciennes, avec leurs ouvertures authentiques.

En écrivant cette notice, j'ai éprouvé toute la satisfaction que donne l'accomplissement d'un devoir filial. Depuis plus de trois siècles toute l'histoire de ma famille, baptêmes, mariages, décès, se retrouve dans les registres de l'église de Ste.-Catherine, voisine de la *Tour noire*. Certainement beaucoup de mes pères veillèrent à la garde de leur chère ville natale sur ses remparts. Brabançons, d'un tempérament plus paisible et plus modeste que leurs vaillants voisins les terribles *Kerls* de Flandre qui les surprirent en 1356, ils aimaient à se qualifier eux-mêmes de *Kerltjes* (petits Flamands), *Ketjes* de Bruxelles. Issus directement des Franks qui, sous Clodion, avaient jeté les bases d'un peuple puissant sur le *Huldenberg* à *Dispargum*¹, avant de conquérir le nord de la France sous Chilpéric, ils n'étaient pas imprégnés du sang des Normands qui avaient infesté nos côtes et semblaient y avoir laissé leurs instincts

¹ *Colline de l'Inauguration* à Duyshourg, entre Ysque et Tervueren. (HENNE et WAUTERS, t. I, p 3).

conquérants et batailleurs. Patriotes avant tout, ils n'entendaient pas grand'chose aux querelles quelque peu anarchiques des *Leliaerts* et des *Klauwaerts*, tendaient volontiers la main à leurs compatriotes wallons du sud et flamands du nord, parlant tour à tour leur langage et évitant tout ce qui pouvait diviser la patrie. En travaillant à la conservation des fortifications qu'ils ont gardées, il m'a semblé accomplir une consigne laissée par eux, avec le respect profond que j'éprouve pour le passé.

LISTE DES OUVRAGES PÉRIODIQUES

reçus du 1^{er} Janvier au 31 Décembre 1888.

- ABBEVILLE. *Société d'Émulation : Mémoires*, 3^e série, IV^e volume (1884-1886) in-8°. — *Bulletin et Procès-verbaux*, 1886-1887, in-8°.
- AGRAM. *Viestnik Hruatskoga arkeologickoga druztva*, Godina X, Br. 2, in 8° 1888.
- AIX-EN-PROVENCE. *Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres. Séance publique*, 1886 et 1887. — *Mémoires*, t. XIII, in-8°.
- AMIENS. *Société des antiquaires de Picardie : Mémoires*, t. XI, in-4°. — *Bulletin*, 1887, n° 4 et 1888, nos 1 et 2, in-8°.
- ANVERS. *Société royale de géographie : Bulletin*, t. XII, 4^e et 5^e fascicule, 1883 et t. XIII, 1^{er} et 2^e fasc. 1888, in-8°.
- ARLON. *Institut archéologique du Luxembourg*, t. XX, 34^e fasc. 1888, in-8°.
- ARRAS. *Académie des sciences, lettres et arts : Mémoires*, II^e série, t. XVIII, 1887, in-8°.
- AUGSBOURG. *Historischer Verein für Schwaben und Neuburg. Sitzungen des Vereins*. 1888, in-8°.
Zeitschrift, 14^e année, 1887, in-8°.
- BESANÇON. *Société d'Émulation du Doubs : Mémoires*, VI^e série, 1^{er} vol. (1886), 2^e vol. (1887).
- BÉZIERS. *Société archéologique, scientifique et littéraire : Bulletin*, II^e série, t. XIV, 1^{re} livraison, 1887, in-8°.

BOIS-LE-DUC. *Provinciaal genootschap van Kunsten en Wetenschappen : Handelingen*, (1886-1888), in-8°.

Werken. Nieuwe Reeks, n° 3 (1888), in-8°.

BONN. *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande*. Heft 86 (1888).

BONF. *Académie d'Hippone : Bulletin*, n° 22, fasc. 2, 3 et 4 et n° 23. (*Comptes rendus des réunions*), 1887 et n° 24, 1888, in-8° et fascicule trimestriel, p. LIII — LXXXIV, 1888.

BORDEAUX. *Société archéologique*, t. X, 2^e fasc. (1886) et t. XI. 1^{er}, 2^e et 3^e fasc., (1887) in-8°.

Comptes rendus des séances, 1881-84, 2^e fasc. in-8°.

BOSTON. *The American Journal of Archaeology and of the History of the fine Arts*. March and June, 1888, september 1888, in-8°.

— *Proceedings of the American Academy of Arts and Sciences*, New series, vol. XV. Whole series, vol. XXIII, Part I. Mai 1887-Mai 1888.

BRUGES. *Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre : Annales*, IV^e série, t. IX, 2-4 livr. (1886) in-8°, t. X, 1-3 livr. (1888).

BRUXELLES. *Académie royale de Médecine de Belgique : Bulletin*. IV^e série, t. I, n° 11, t. II, nos 1 à 10 (1888), in-8°. — *Mémoires des concours et des savants étrangers*, t. VIII, 2^e, 3^e, 4^e et 5^e fasc. in-4° (1888). — *Mémoires couronnés et autres*, in-8°, t. VIII, 5^e fasc.

— *Académie royale des sciences, lettres et des beaux-arts : Mémoires couronnés*, in-8°, t. XL, t. XLI. — *Mémoires couronnés des savants étrangers*, in-4°, t. XLIX. — *Bulletin*, 56^e année, 3^e série, t. XIV, n° 12. 57^e année, 3^e série, t. XV, n° 1-6 (1888). 58^e année, 3^e série, t. XVI, n° 7-12 (1888). — *Annuaire*, 1888. 54^e année, in-12°. — *Mémoires*, in-4°, t. XLVII, 3^e fasc. (1888).

— *Recueil des anciennes coutumes de la Belgique*.

L. Gilliodts-Van Severen. *Coutume de la précité de Bruges*, t. I et II, in-4° (1887).

Ch. Laurent. *Coutumes des pays, duché de Luxembourg et comté de Chiny*, 2^e supplément (1887), in-4°.

A. Du Bois et L. De Hondt. *Coutume de la ville de Gand*, (suite) (1887), in-4°.

— *Recueil des anciennes ordonnances de la Belgique*.

Gachard. *Pays-Bas autrichiens*, 3^e série, 1700-1794, 6^e vol. *Ordonnances du 27 mars 1794 au 22 décembre 1750*, in-f° (1887).

— *Société royale belge de Géographie : Bulletin*, 12^e année 1888, nos 1, 4, 5 et 6.

— *Précis historiques* : t. XXXVII, (1888).

CAMBRAL. *Société d'Émulation : Mémoires*, t. XLII, (1886) in-8°.

CAMBRIDGE. *Twenty first report of the trustees of the Peabody Museum of American archaeology and ethnology in connection with Harvard University*, vol. IV, n° 1, (1887) in-8°.

Palaeolithic man in Eastern and Central North America, (1888), in-8°.

CHAMBERY. *Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie: Mémoires et documents*, t. XXVI, 2^e série, t. I (1887) in-8°.

CHRISTIANIA. *Université de Christiania*:

Om 'Humanisten og satiriken Johan Lauremberg of Dr Ludvig Daae, (1887) in-8°.

Antinoos, eine kunstarchäologische Untersuchung, von Dr Dietrichson, (1884) in-8°.

Catuls Digtning oplyst i dens sammenhaeng med den tidligere graeske og latinische literatur af L. B. Stenersen, (1887) in-8°.

Udsigt over den Romerske satiresforskjellige arter og Deres oprindelse af L. B. Stenersen, (1887) in-8°.

Joannis Agricolae Islebiensis apophthegmata nonnulla nunc primum edidit Dr Ludovicus Daae, (1886) in-4°.

Catuls Digtning belyst forhold til den Tidligere Graeske og Latinske litteratur, af A. B. Drachman, (1887) in-8°.

Guderne hos vergil. — Bidrag til belysning af Æneidens komposition af A. B. Drachman, (1887) in-8°.

COPENHAGUE. *Société royale des antiquaires du Nord: Mémoires*. Nouvelle série, 1887, in-8°.

Aarboger for Nordisk oldkundighed og historie udgivne af det kongelige Nordiske oldskrift selskab.

II række, 2 bind, 4 hefte, (1887) in-8°.

III række, 3 bind, 1, 2, 3 hefte, (1888) in-8°.

DIJON. *Académie des sciences, arts et belles-lettres: Mémoires*, 8^e série, t. IX. Années 1885-1886, (1887) in-8°.

DOUAI. *Souvenirs de la Flandre wallonne*. Table alphabétique des matières contenues dans les vingt volumes formant la première série, (1888) in-8°. — 2^e série, t. VI et VII (1886-1887).

DUNKERQUE. *Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts: Mémoires*. 1885-1886, 24^e vol. in-8°.

FÉDÉRATION ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DE BELGIQUE. *Compte rendu des travaux du congrès tenu à Bruges en 1887*, par Léon de Foere. Bruges, 1888, in-8°.

GIESSEN. *Universität de Giessen*:

Zur Syntax des französischen Infinitivs in XVI Jarhrhundert, von Fritz Klausing, in-8°.

Der lamische oder Hellenische Krieg nach den Quellen dargestellt, von Hermann Schaefer, 1886, in-8°.

De Senecae rhetoris usu dicendi quaestiones selectae, von Aug. Ahlheina, 1886, in-8°.

De participii et infinitivi apud Hesiodum usu, von Otto Seip, 1886, in-8°.

Num quae imitationis Thucydidiae vestigia in Demosthenis orationibus inveniri possint, von Carolus Walther, 1886, in-8°.

Quaestiones de locis Thucydideis ad comprobandum sententiam Ullrichianam allatis, von Hugo Muller, 1887, in-8°.

De jure sepulcrali Romanorum quid tituli doceant, von Ferdinandus Wamser, 1887, in-8°.

Goethes Singspiele im Verhältnis zu den Weistischen Opcretten, von Waldemar Martinsen, 1887, in-8°.

Syntactische studien über Pierre Corneille, Philipp Jacobi, 1887, in-8°.

Statistische Untersuchungen über den Einfluss der Getreidepreise auf die Brotpreise und dieser auf die Löhne, von Gust. Karl Metzler, 1887, in-8°.

Jacob Schaefer. *Des Nicolaus von Kues, Lehre vom Kosmos*. Mainz, 1887, in-8°.

Rudolfus Becker. *Sophocles quemadmodum sui temporis res publicas ad describendam heroicam aetatem adhibuerit*, pars prior. Gissae, 1888, in-8°.

Hermannus Briegleb. *De comparationibus translationibusque ex agrorum pastorumque rebus ab Aeschilo et Euripide desumptis*. Gissae, 1888, in-8°.

Jacob Dingeldey. *Ueber die Sprache und den Dialect des Joufrois*. Darmstadt, 1888, in-8°.

Karl. Grosse. *Syntactische Studien zu Jean Calvin*. Giessen, 1888, in-8°.

Carl. Philips. *Lokalfärbung in Shakespeare Dramen*. (Erster Teil). Köln, 1888, in-4°.

Fred. Otto Wissmann *De genere dicendi Xenophonteo deque prioris hellenicorum partis condicione quaestiones selectae*. Gissae, 1888, in-8°.

GORLITZ. *Neues Lausitzisches Magazin*. Band 63, 1 und 2 heft. (1887-1888), in-8°.

GRATZ. *Historischer Verein für Steiermark. Mittheilungen*. 36 heft, 1888, in-8°.

GRENOBLE. *Académie Delphinale: Bulletin*. 4^e série, t. I, 1886, in-8°.

1 ANNOVER. *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*. Jahrgang 1888.

HERMANNSTADT. *Verhandlungen und Mittheilungen des Siebenbürgischen Vereins für Naturwissenschaften in Hermannstadt*. 38^e année, 1888, in-8°.

HUY. *Cercle hutois des sciences et beaux-arts: Annales*, t. VIII, 1^e livr., (1888).

JENA. *Verein für Thuringische Geschichte und Alterthumskunde. Zeitschrift*. Neue Folge. Sechster Band, 122 heft, in-8°.

- Thuringische Geschichtsquellen*. Neue Folge. Dritter Band, 1888, in-8°.
- LA HAYE (s' Gravenhage). *Algemeen Nederlandsch Familieblad*, tijdschrift voor geschiedenis, geslacht-wapen-zegelkunde, enz., onder leiding van A. A. Vosterman van Oijen.
- LANDSHUT. *Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern*. XXV Band, 1888.
- LEIDEN. *Levensberichten der afgestorvene medeleden van de maatschappij der Nederlansche letterkunde*. (Bijlage tot de Handelingen van 1887. — *Handelingen en mededeelingen van de maatschappij der Nederlandsche letterkunde te Leiden over het jaar 1887*.
- LEIPZIG. *Abhandlungen der philologisch-historischen Classe der Königl. Sachsischen Gesellschaft der Wissenschaften*; des X Bandes nos VIII et IX (1888), des XI Bandes n° I, in-8°.
- Berichte über die Verhandlungen der Philologisch-historische Classe* (1887). IV-V, in-8°. Id. I-II, 1888.
- LE PUY-EN-VELAY. *Société académique du Puy: Mémoires de Jean Burel, bourgeois du Puy*, publiés par Aug. Chassaing, 1875, in-4°.
- LIMOGES. *Société archéologique et historique du Limousin: Bulletin*, t. XXXV, 1888, in-8°.
- LISBONNE. *Jornal de ciencias mathematicas, phisicas e naturaes*, nos 30 (1881) à 47 (1888).
- Portugalliae Monumenta historica a saeculo octavo post Christum usque ad quintum decimum*. Volumen I (1888).
- LOUVAIN. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 2^e série, t. V, 1^{re} livr. (1888), in-8°.
- LUND. *Acta Universitatis Lundensis*, in-4°.
- Rätts och stats vetenskap*, t. XXIII (1886-87).
- Mathematik och Naturvetenskap*, t. XXIII (1886-87).
- Philosophi, Språkvetenskap och historia*, t. XXIII (1886-87).
- MADRID. *Real Academia de ciencias exactas, físicas y naturales: Anuario* 1888.
- Revista de la Academia*, t. XXII, n° 4° (1887) in-8°.
- Memorias*, t. XII et t. III, parte 1^a (1887) gr. in-8°.
- METZ. *Académie de Metz: Mémoires*, 2^e période, 66^e année, 3^e série, 14^e année, 1884-85 (1888) in-8°.
- MIDDELBURG. *Zelandia illustrata*. Verzameling van kaarten, portretten, platen, enz., betreffende de oudheid en geschiedenis van Zeeland, enz., F. Nagtglas, 1885.
- Archief*. Vroegere en latere mededeelingen voornamelijk in betrekking tot Zeeland, enz., zesde deele, derde stuk, 1888.
- Levensberichten van Zeeuwen*, F. Nagtglas, eerste afl., 1888.
- MONS. *Annales du cercle archéologique*, t. XXI, 1888.
- *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut: Mémoires et publications*, 4^e série, t. X, 1888, in-8°.

MONTPELLIER. *Académie des sciences et lettres : Mémoires de la section des lettres*, t. VIII, 1^{er} et 2^e fascic. (1886-87) in-4°. — *Mémoires de la section des sciences*, t. XI, 1^{er} fascic. (1885-86) in-4°.

MOSCOU. *Société impériale des naturalistes : Bulletin*, année 1887, n° 4 et année 1888, nos 1 et 2.

NAMUR. *Annales de la société archéologique*, t. XVII, 3^e et 4^e livraisons, (1888) in-8°.

Rapport sur la situation de la société en 1887, in-8°.

NANCY. *Académie de Stanislas : Mémoires*, 5^e série, t. IV et V, 1886-1887, in-8°.

— *Société d'archéologie lorraine et Musée historique lorrain : Mémoires*, 3^e série, 15^e vol., 1887, in-8°.

NAPLES. *Reale academia di Archeologiae lettere et belle arti : Atti*, vol. XII, (1884-1885-1886) in-4°.

Rendiconto, nuovo serie, anno primo Gennaio-Dicembre 1887. Anno secundo, Gennaio e Febbraio 1888, in-8°.

NIMES. *Académie de Nîmes : Mémoires*, 8^e série, t. VIII. Année 1885, in 8°, t. IX, année 1886.

L'éducation carolingienne. Le manuel de Dhuoda (843) (publié s us les auspices).

NUREMBERG. *Naturhistorische Gesellschaft. Jahresbericht* 1887, in-8°.

Festschrift zur Begrüssung des XVIII Kongresses der Deutscher Anthropologischer Gesellschaft in Nürnberg, 1887, in-8°.

ORLÉANS. *Société archéologique et historique de l'Orléanais : Bulletin*, t. VIII, nos 116-131, 1883-1886, (tables), t. IX, nos 132-136, 1887-1888.

Mémoires, t. XVI, 2^e fascic. 1887.

PARIS. *Comité des travaux historiques et scientifiques : Bulletin historique et philologique*. Année 1886, nos 3 et 4. Année 1887, nos 1, 2, 3 et 4, in-8°. *Bulletin archéologique*, année 1886, n° 4, année 1887, nos 1, 2 et 3, in-8°, année 1888, n° 1. *Bulletin* (section des sciences économiques et sociales), 1887, in-8°.

— *Société nationale des Antiquaires de France : Bulletin*, 1885 et 1886. *Mémoires*, 5^e série, t. VII, (1886) in-8°.

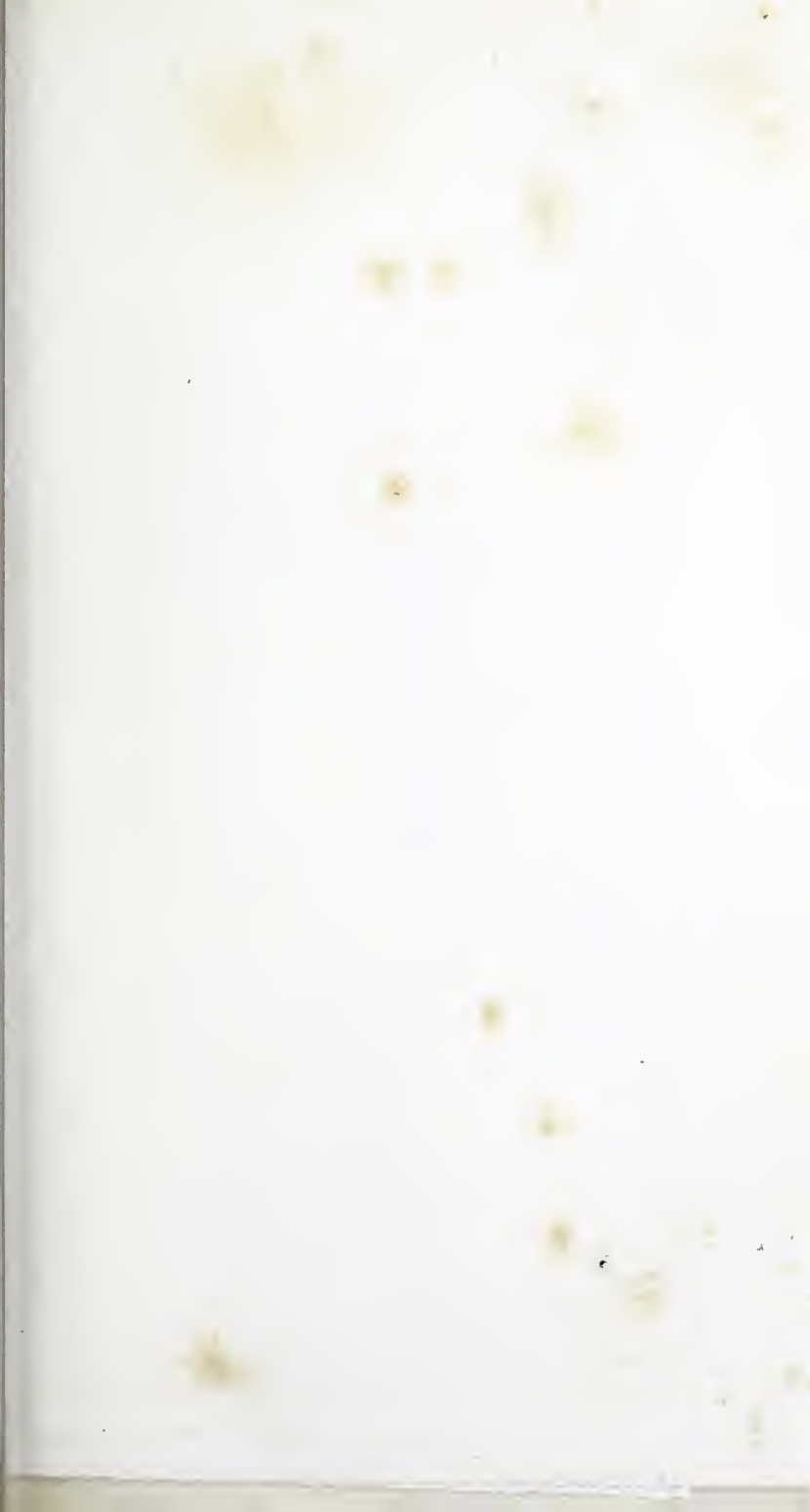
— *Annales du Musée Guimet*, t. XIII, (1888), in-4°, t. X et XIV, (1887). *Revue de l'histoire des religions*, in-8°, 8^e année, t. XVI, nos 1, 2 et 3, (1887) et 9^e année, t. XVII, nos 1, 2 et 3 (1888), t. XVIII, n° 1.

— *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*. Partie technique, 2^e série, t. XIV, in-8° (1888).

PARIS-CAEN. *Congrès archéologique de France : LIII^e session*. Nantes, 1886, in-8° (1887).

PÉRIGUEUX. *Société historique et archéologique du Périgord : Bulletin*, t. XV, 1888, in-8°.

POITIERS. *Société des antiquaires de l'Ouest : Bulletins*, 4^e trimestre 1887, 1^{er}, 2^e et 3^e trimestre 1888, in-8°.



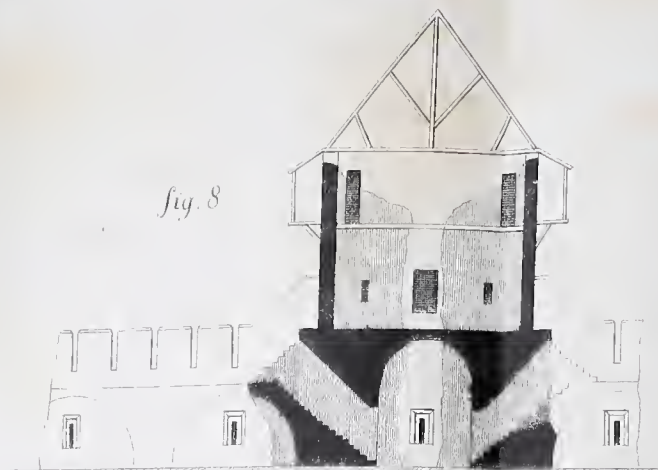
LA TOUR NOIRE À BRUXELLES.

fig. 7



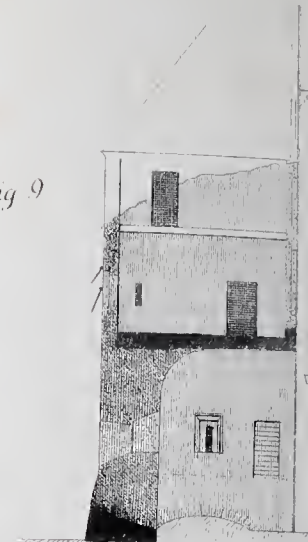
Élévation intérieure B

fig. 8



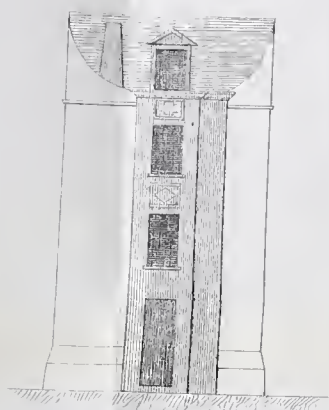
Coupe C D

fig. 9



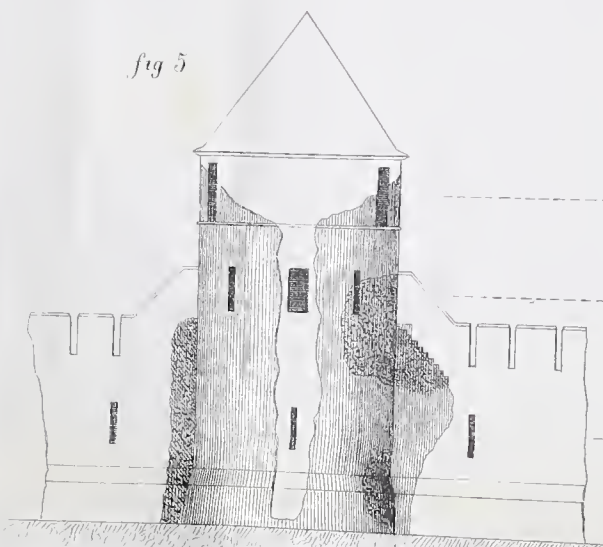
Coupe A B

Fig 1



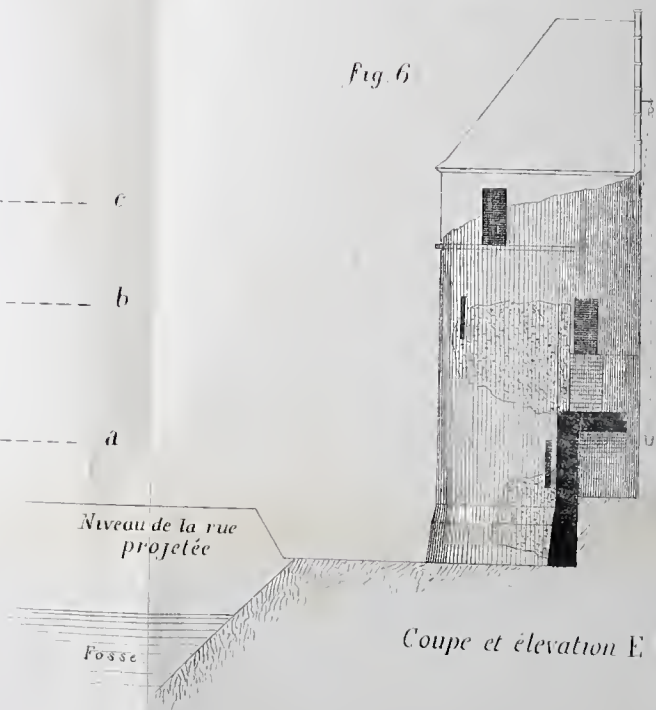
Facade x y
avant la démolition

fig 5



Élévation extérieure A

fig. 6



Coupe et élévation E F

fig 2

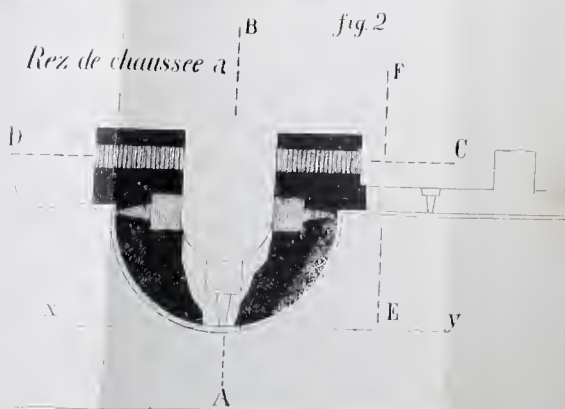
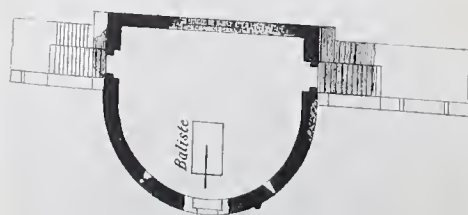


fig 3

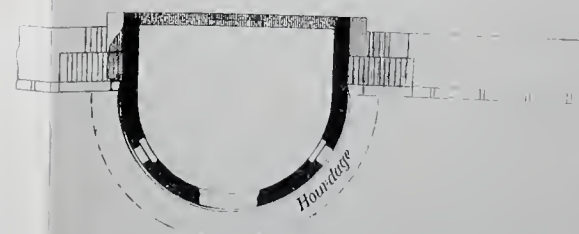
Premier étage b



Echelle de 0,005 p^r 1 mètre

fig 4

Deuxième étage c



Mémoires, t. IX, 2^e série, année 1886, in-8°.

RIO DE JANEIRO. *Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro*, volume VII, in-4°, 1887.

ROME. *Bibliotheca nazionale centrale Vittorio Emanuele. Bollettino delle opere moderne straniere*, volume II, nos 4-6 et indici, in-8° 1887, nos 1-5, 1888.

— *Atti delle reale accademie dei Lincei*, série 4, rendiconti. Volume III, fasc. 9-13 (1887, vol. IV, 1^{er} semestre, fasc. 1-13 (1888) et 2^e semestre, fasc. 1-5, série 4, classe di scienze morali, etc. Vol. III, parte 2. Janvier-Novembre (1887) in-4°.

ROUEN. *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen*, 1886-1887, in-8°.

RUREMONDE. *Publication de la société historique et archéologique dans le duché de Limbourg*, t. XXIV, nouvelle série, t. IV, in-8°, 1887.

SAINTES. *Revue de Saintogne et d'Annis : Bulletin de la société des archives historiques*, vol. VIII, 3^e, 4^e et 5^e livr., in-8°.

SAINT-OMER. *Société des antiquaires de la Morinie : Bulletin historique*, 36^e année, nouvelle série, 143^e et 144^e livraisons, (1887), in-8°, 37^e année, nouvelle série, 145^e et 146^e livraisons, (1888). in-8°.

Bibliographie historique de l'arrondissement de Saint-Omer, 1887, in-8°.

SAN-JOSÉ. *Museo nacional. República de Costa Rica. Anales*, t. I, 1887, in-8°.

STRASBOURG. *Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace, Bulletin*, t. XXII, 1888.

STUTTGART. *Württembergische Vierteljahrshefte für Landesgeschichte. Jahrgang X*, (1887) 1, 2, 3, 2, 4 heft.

SVERIGES *Offentliga bibliotek*. Stockholm. Upsala. Lund. Accessions-Katalog. 1 et 2, 1886-1887.

TOKYO. *Imperial university of Japon : The Calender for the year*. 1887-88, in-8° (?)

TOULOUSE. *Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres : Mémoires*, 8^e série, t. IX, 1887, in-8°.

— *Société archéologique du midi de la France. Bulletin*, nouv. série, n° 4, 1887, in-4° et 1888, in-4°. — *Mémoires*, t. XIV, 2^e livraison, 1887, in-4°.

TOURNAL. *Mémoires de la société historique et littéraire*, t. XXI, in-8°, (1888).

TRÈVES. *Gesellschaft für nützliche Forschungen in Trier.*

Roemische Mosaiken aus Trier und dessen Umgegend gezeichnet und erläutert von Domkapitular J. V. von Wilmsky, 1888, in-4° avec atlas in-f°.

UTRECHT. *Historisch genootschap gevestigd te Utrecht : Werken*. Nieuwe série, nos 46, 47, 48, 49, 50, in-8°.

VIENNE. *Kais. Königl Geographische Gesellschaft. Mittheilungen*, 1887, 30 Band.

— *Der Kaiserliche Academie der Wissenschaften. Sitzungsberichte philos. histor. Classe.* Band 114-115, heft 2.

Archiv für Kunde österr. Geschichtsquellen, Band 72, Heft 1, Band 73, Heft 1, 2.

WASHINGTON. *Smithsonian institution.*

Perforated stones from California, by Henry W. Henshaw. 1887.

The use of gold and other metals among the ancient inhabitants of Chirigui, isthmus of Darien, by William H. Holmes, 1887.

Bibliography of the Siouan languages, by James Constantin Pilling. 1887.

Bibliography of the Eskimo language, by James Constantin Pilling, 1887.

Work in Mound exploration of the bureau of ethnology, by Cyrus Thomas. 1887, in-8°.

Annual report of the Board of Regents of the Smithsonian institution. Jul 1885, part. II, (1888) in-8°.

WIESBADEN. *Annalen des Vereins für Nassauische Altertumskunde und Geschichtsforschung*, 20 Band, II heft, 1888.

SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1889.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. P. Génard, président ; P. Henrard, secrétaire ; Ruelens, vice-président ; E. Gife, trésorier ; H. Wauwermans, chevalier L. de Burbure, J. Schadde, L. Baeckelmans, Ch. Thys, P. Cogels, membres titulaires ; MM. A. Goemaere, H. Siret, P. Errera, van Caster, membres correspondants ; MM. le comte F. van der Straten-Ponthoz et Smekens, membres honoraires.

Se sont excusés : MM. Hymans, Reusens, Alex. Henne, Soil, de Ceuleneer, Max Rooses, Proost, chevalier Gust. van Havre, membres titulaires ; Alph. de Witte, Ern. Matthieu, Ant. Bamps, membres correspondants.

Dans sa lettre, M. Ant. Bamps nous informe qu'à proximité

des objets découverts à Alken, et dont il a été question dans la dernière séance, d'autres, assez nombreux, ont été trouvés, notamment : un vase à essence, un anneau en ambre, une lampe, des cruches, des amphores, une petite hache en fer et des clous divers. Il ajoute qu'il y a environ 20 ans, dans le parc de M. le comte d'Oultremont, à Duras, dans un endroit éloigné d'Alken de 7 kilomètres, à proximité d'un petit cours d'eau et à droite de l'ancien chemin dit *Heerebaen* complètement empris par la chaussée de Hasselt à St.-Trond, on a découvert plusieurs objets romains, notamment une lampe et trois petits bustes en bronze, ainsi qu'une superbe hache polie en diorite, parfaitement régulière. M. Bamps a l'intime conviction que les Romains ont résidé dans ces parages, ce qui a toujours été contesté jusqu'ici.

M. le ministre de l'intérieur nous fait connaître qu'un nouveau subside est alloué à l'Académie pour lui permettre de continuer ses publications.

Les ouvrages non périodiques reçus par l'Académie depuis sa dernière séance sont :

A. De M. ARM. DE BEHAULT DORSON, secrétaire général de la Société d'archéologie de Bruxelles :

1° *Généalogie de la famille de Behault* (in-12°). Extrait de l'*Annuaire de la Noblesse de Belgique*. Bruxelles, 1884 ;

2° *Notice concernant un acte passé le 5 avril 1499, devant les hommes de fief du prévôt des églises de Mons* (in-8°), Extrait des *Annales du Cercle archéologique de Mons*, etc. Mons, 1885 ;

3° *Un tournoi à Mons au XIV^e siècle*. Extrait des mêmes *Annales*. Mons, 1885 ;

4° *Méreau de la fondation d'Ysabeau Druart, veuve de Jean de Behault*. Extrait des mêmes *Annales*. Mons, 1886 ;

5° *Notice sur deux anciennes verrières de l'église de Ste.-Waudru à Mons*. Extrait des mêmes *Annales*. Mons, 1886 ;

6° *Particularités diverses sur François Buisseret, archevêque de Cambrai*. Extrait des mêmes *Annales*. Mons, 1886 ;

7° *La première enceinte de Bruxelles* (en collaboration

avec le capitaine du génie Paul Combaz). Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles* (in-8°). Bruxelles, 1888 ;

8° *La noblesse hennuyère au tournoi de Compiègne de 1258* (in-8°). Extrait des *Annales du Cercle archéologique de Mons*. Louvain, 1888 ;

9° *Les anciennes peintures murales découvertes en 1887 dans l'église de St.-Martin à Hal* (in-8°). Bruxelles, 1888.

10° *Rapport sur la marche et les travaux de la Société d'archéologie de Bruxelles pendant la première année* (in-8°) ;

11° *Compte rendu de l'excursion faite par la Société d'archéologie de Bruxelles [aux ruines de l'abbaye de Villers, le 11 août 1887]*.

B. Du gouverneur de la province de Namur :

Cartulaire de la commune de Walcourt, recueilli par LÉON LAHAYE, archiviste de l'État à Namur (in-8°). Namur, 1888.

C. Du gouverneur de la province d'Anvers :

Procès-verbaux des séances du Conseil provincial d'Anvers (in-8°). Anvers, 1888.

D. De M. le baron DE LOË, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles : *Une visite aux tumuli de la forêt de Soigne* (in-8°). 1888.

E. De M. ALPH. DE WITTE, membre correspondant :

Médailles historiques de Belgique. Règne de Léopold II (4 brochures in-8°). 1886-87-88-89.

F. De M. P. GÉNARD, président de l'Académie :

Les résolutions des députés pour l'Union d'Utrecht, depuis le 29 juillet 1579 jusqu'au 17 novembre de la même année. Extrait des *Bulletins de la commission d'histoire*. Bruxelles, 1888.

G. De M. ALPH. WAUTERS, archiviste de la ville de Bruxelles, membre titulaire :

Inventaire des cartulaires et autres registres faisant partie des archives de la ville. t. I^{er}, 1^{er} fascicule (in-8°). Bruxelles, 1888.

H. De M. ERNEST MATTHIEU, membre correspondant :

1° *Les greffes scabinaux et les protocoles des anciens notaires*. Extrait du compte-rendu du 4^e Congrès d'Archéologie et d'Histoire (in-8°). Bruxelles, 1888 ;

2° *Le métier des tapisseries de haute-lisse à Binche*. Extrait du *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie* (in-8°). Bruxelles, 1888 ;

3° *Les sceaux de la ville de Binche*. Extrait des *Annales du Cercle archéologique de Mons* (in-8°). Louvain, 1888.

I. De M. JOSÉ DO AMARAL B. DE TORO, membre correspondant étranger :

Documentos relativos ao primeiro congresso agricola celebrado em Lisboa en fevereiro de 1888 (in-8°). Lisboa, 1888.

J. De la Maatschappij der Vlaamsche Bibliophilen :

Het klooster ten Walle en de Abdij van den groenen briel vol. in-8°. Gent, 1888.

M. P. Cogels remercie l'Académie pour sa nomination de conseiller et de vice-président.

M. le secrétaire fait connaître que les sommes perçues par I. le trésorier pour l'érection du monument Torfs se montent, compris les subsides de l'État, de la province et de la ville, chacun de fr. 200, à fr. 1392.08. Le monument est terminé et absorbe à peu près cette somme ; le reliquat servira à l'entourer d'une chaîne en fer avec soutiens en pierre.

M. le président, avant de quitter le fauteuil, s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

« En m'appelant, il y a un an, à l'honneur de la présidence de votre savante compagnie, vous m'avez promis et votre appui et votre indulgence ; aujourd'hui, à l'expiration de mon mandat, viens vous remercier affectueusement des marques de sympathie que vous m'avez prodiguées dans l'exercice de mes fonctions ; veuillez croire, Messieurs, que le souvenir de vos honneurs ne s'effacera jamais de mon cœur.

„ Dans mon discours d'installation, je me suis permis d'appeler votre bienveillante attention sur quelques travaux que suivant moi, l'Académie d'archéologie était appelée à exécuter je prends, Messieurs, la liberté de vous faire connaître la suite donnée à ces propositions :

„ 1^o La publication des *Annales* et *Bulletins* a suivi son cours régulier, grâce à l'énergique impulsion de notre excellent secrétaire, M. le général Henrard.

„ 2^o L'impression d'un atlas des monnaies anversoises se fera en même temps que celle d'un recueil des monnaies brabannes entrepris par notre dévoué confrère M. de Witte.

„ 3^o Les études pour mieux assurer la conservation des monuments ont conduit à un important travail, dû surtout au zèle de nos confrères MM. Smekens, le général Wauwermans Errera et Blomme.

„ 4^o La question de l'érection d'un monument à Wappers et de Keyser a été soumise aux autorités et nous avons tout espoir de la voir bien accueillie.

„ 5^o L'inauguration du monument de l'historien Torfs aura lieu aujourd'hui même à l'issue de la séance.

„ 6^o La nécessité de la création d'un dépôt provincial d'archives a été reconnue par l'administration provinciale.

„ 7^o Le trois centième anniversaire de la mort de Plantin sera probablement rémémoré en 1890, dans un congrès bibliographique dont notre délégué M. Ruelens a tracé l'intéressant programme.

„ 8^o Les questions relatives à la création d'un musée Rubénien et d'un musée d'industrie locale seront examinées par les autorités compétentes, lors de l'ouverture du nouveau local du musée des Beaux-Arts.

„ 9^o Le projet d'achèvement de la cathédrale d'Anvers a été prise en très sérieuse considération par l'administration de ce temple ; notre collègue M. l'architecte Gifé a été appelé à l'honneur d'attacher son nom à cette œuvre grandiose.

„ Ici Messieurs, se termine ma tâche ; je cède avec bonheur le fauteuil au savant, spirituel et fécond écrivain qui, depuis plus de quarante ans, a participé à presque toutes les grandes

œuvres scientifiques, artistiques et littéraires exécutées en Belgique. »

M. Ruelens, président pour l'année 1889, s'exprime ainsi :

“ MESSIEURS, .

” En prenant possession de ce fauteuil, en y succédant à une amitié de plus d'un tiers de siècle, je me sens honoré et ému : honoré de la faveur que vous me faites parce qu'elle récompense une longue carrière de travailleur, ému parce que la sympathie a pris une large part dans votre élection. Je crois bien que les fonctions que vous m'avez confiées n'ont rien de rude en pratique, mais elles sont un titre, et un titre est toujours un poids quand on ne le regarde pas comme un simple décor. Je succède à des collègues ayant fait leurs preuves ; j'ai donc à craindre que mon nom, inscrit dans vos Annales, n'ajoute pas à l'autorité de celles-ci. Je ne puis que vous promettre, mes chers collègues, de faire de mon mieux pour continuer à me rendre digne de votre bienveillance. ”

M. le président lit ensuite son discours d'inauguration intitulé : *Un épisode du séjour d'Erycius Puteanus en Italie ; sa correspondance avec la comédienne-poète Isabelle Andreini.*

Il est donné lecture du rapport de M. le chanoine van Caster sur la notice historique de M. Th. de Raadt. Conformément aux conclusions de ce rapport, l'Académie décide de renvoyer le manuscrit à M. de Raadt en le priant de bien vouloir en élaguer le grand nombre de fragments généalogiques que l'auteur y a semés et qui en rendent la lecture pénible, et de s'en tenir strictement à ce qui est nécessaire pour que son travail réponde parfaitement à son titre : *Notice historique sur l'ancienne seigneurie de Berlaer.* “ Il pourrait, ” dit M. van Caster, “ le rendre plus complet en y ajoutant l'histoire de la commune elle-même. ”

M. le président fait remarquer qu'il existe, à la bibliothèque royale à Bruxelles, un ouvrage manuscrit sur la commune de Berlaer, que M. de Raadt pourrait consulter avec fruit.

M. le secrétaire informe les membres présents que les délégués des quatre sociétés qui ont présidé aux quatre congrès d'histoire et d'archéologie, MM. Bequet pour Namur, V. Tahon pour Charleroi, van Speybrouck pour Bruges, Wauwermans pour Anvers, se sont réunis à l'hôtel de ville, le 20 janvier dernier. Il a été décidé que le 5^e congrès aurait pour objet la visite des monuments et musée de l'île de Walcheren. La réunion générale aura lieu à Anvers et on se rendra dans l'île par l'Escaut. M. le général Wauwermans a été nommé président du congrès, M. l'abbé van Speybrouck secrétaire général. Ces messieurs se mettront prochainement en relation avec la société historique de Middelbourg.

La liste des présentations de candidats aux places de membres correspondants est clôturée.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

*
* *

A 3 heures a lieu, au cimetière du Kiel, l'inauguration du monument de Torfs en présence de la députation de l'Académie : MM. Ruelens, président, P. Cogels, vice-président, P. Henrard, secrétaire, P. Génard, H. Wauwermans et Baeckelmans, ainsi que de la famille de feu Torfs et de ses amis.

M. le président Ch. Ruelens a prononcé le discours suivant :

« MESSIEURS,

« Il y a vingt ans, le délégué de l'Académie d'archéologie dont je porte bien témérairement aujourd'hui le titre de président, le regretté lieutenant-colonel Casterman, disait devant cette tombe : « L'existence de Torfs fut marquée au coin de
« l'abnégation, du dévouement à la science, sans intérêt personnel,
« sans désir de récompenses nationales; il trouvait dans le succès
« de ses travaux historiques la seule récompense qu'il ambitionnât,
« et cela lui suffit. » Si l'orateur était encore parmi nous, il aurait ajouté ce que je viens dire à sa place, au nom de l'Académie, que si cette récompense suffisait au savant travailleur, elle ne suffit pas à ses contemporains, que ceux-ci ne l'oublient point. En effet, il vient toujours un moment où l'on se souvient de

ces hommes honnêtes et modestes pour leur offrir le témoignage de notre gratitude. Ce moment est tardif quelquefois ; mais, c'est notre croyance, tout ne périt point avec notre dépouille : qu'importe à cette partie de nous-mêmes immatérielle, indestructible qui a pensé, écrit, enseigné, ému, qu'importe à l'esprit dans l'immortalité où il réside, l'atome de notre temps à attendre ce souvenir, cette récompense qui existait, du reste, dans le cœur de ceux qui survivent avant de se manifester par le monument ?

» Ce monument, le voilà ! C'est notre Académie qui en a eu l'inspiration. En l'érigeant, elle a su accomplir un de ces nobles devoirs qui incombent surtout aux associations libres, uniquement dévouées à la science, comme l'est la nôtre ; le devoir de veiller à la mémoire de ces braves, de ces humbles soldats du travail intellectuel, de ces passionnés de patriotisme, qui ont fouillé le passé dans ce qui nous en reste de témoignages, pour le remettre en pleine lumière, pour en faire sortir des noms méconnus, des faits oubliés, afin de les faire servir de leçon, de stimulant, de ligne de conduite même à leurs concitoyens.

» L'homme qui repose là est un de ces courageux, de ces humbles. Associant leurs veilles, lui et un autre dévoué comme lui, ils ont créé un livre qui, dans sa calme simplicité, ressuscite à nos yeux un passé grandiose de gloire et de désastres, un livre qui a bien mérité de la patrie.

» Je dis : de la patrie, Messieurs.

» En lisant cette magistrale *Histoire d'Anvers* par Mertens et Torfs, qui n'a remarqué qu'elle n'est pas seulement l'histoire d'une illustre cité, qu'elle est en même temps l'histoire du pays ? En effet, depuis la réunion des XVII provinces en un faisceau, sous Philippe-le-Bon, mais plus particulièrement depuis son arrière-petit-fils Charles-Quint, Anvers n'a-t-il pas été le cœur du pays, le centre des richesses et de l'activité nationales ? Pendant la terrible lutte contre l'Espagne, le point culminant de notre histoire, n'est-ce pas ici que se sont concentrés les efforts et les souffrances de la patrie ? Puis quand sont venus régner, dans leur sombre palais de Bruxelles, ces honnêtes archiducs, souverains impuissants et éphémères, n'est-ce pas

ici que s'était établie une royauté, autrement forte et durable, celle de Rubens et de son école ? Et quand, retombé sous le joug de suzerains éloignés, le pays sommeilla pendant deux siècles dans sa triste décadence, n'est-ce pas à cause de la fermeture de l'Escaut, de cette entrave inique à notre expansion, à notre amour du travail, à cause de cette mort imposée à cette ville ? Aujourd'hui que le fleuve est libre, n'est-ce pas ici que convergent nos relations avec les deux Mondes et que, pour conserver ouverte cette voie qui nous apporte la vie, on a fait de la ville cette gigantesque forteresse pour servir de rempart suprême de notre nationalité ?

» Tout cet imposant passé, tout cet heureux présent s'offrent à nos pensées dans l'*Histoire d'Anvers* de Mertens et Torfs, et je suis fier, moi, un enfant de la capitale politique, de pouvoir, par un hasard que je bénis, je suis fier de pouvoir déposer cet hommage à l'écrivain consciencieux et à la ville métropole, au pied de ce monument érigé par les soins de l'Académie d'archéologie et par le concours généreux des autorités et des nombreux amis du regretté Torfs. »

Après quoi M. Daras, chef de division au gouvernement provincial, lit, au nom des amis de Torfs, un discours ; M. Schepmans lui succède et lit une pièce de poésie flamande due à M. Emm. Hiel.

M. Hansen, gendre de Torfs, répond au nom de la famille. La famille et les membres de l'Académie félicitent M. Dupuis, sculpteur, qui, en modelant le médaillon en marbre de feu Torfs, a su lui conserver une grande ressemblance.

La réunion se termine à 3 1/2 heures.

ERYCIUS PUTEANUS ET ISABELLE ANDREINI

par M. Charles RUELENS,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE.

MESSIEURS,

Je ne vous cache pas que j'éprouve un léger scrupule en abordant le sujet dont je me propose de vous entretenir. Le titre même de notre société ne nous commande-t-il pas de rester toujours dans les hauteurs de la science ? En nous occupant d'histoire, par exemple, ne devons-nous pas nous borner aux questions graves, à celles qui intéressent les destinées d'un peuple, le développement d'une cité, la solution d'un problème discuté entre érudits ; en traitant un point d'archéologie, pouvons-nous perdre de vue que cette science est un puissant auxiliaire de l'histoire et qu'en cette qualité elle ne rend des services qu'à condition de suivre l'histoire pas à pas ?

Je pense pourtant que nous ne devons point prendre tout à fait à la lettre cette rigoureuse distribution des rôles dans l'une et dans l'autre action scientifique. Les hauteurs dont je viens de parler sont très diverses, et il serait fort dangereux de déterminer le sommet au-dessous duquel on ne peut pas descendre. Il serait plus vrai de dire peut-être, qu'en histoire ou en archéologie, il n'y a ni sommet ni plaine : un fait, un incident très intime, très personnel peut avoir conduit à des conséquences graves ; un silex, un objet insignifiant trouvé dans une ruine nous révèle quelquefois tout un coin du passé. Et pour citer un exemple que j'invoque un peu comme excuse

pour moi-même, je vous rappelle le beau travail dans lequel notre vaillant secrétaire perpétuel a traité de main de maître les conséquences historiques de la folle passion de Henri IV pour la princesse de Condé.

Je voudrais vous entretenir aujourd'hui d'un épisode de la vie d'Erycius Puteanus, de ses amours avec une grande actrice de son temps. Je me hâte de vous dire que ces amours ont été, j'en ai la conviction, parfaitement platoniques ; la grande actrice était en même temps une poète acclamée, une mère de famille irréprochable : au lieu d'un chapitre de roman, je vais vous lire — peut-être trouverez-vous le titre un peu forcé — je vais vous lire une page d'histoire littéraire. Elle est, je puis vous l'assurer, entièrement inédite : récemment j'en ai communiqué le canevas à notre ami Van Even pour un article inséré dans la *Dietsche Warande* ; ma lecture d'aujourd'hui n'en sera donc que le développement.

Vous connaissez tous plus ou moins le héros de l'histoire ; peut-être moins que plus, car c'est une célébrité bien oubliée et l'on ne feuillette pas beaucoup, même pour y chercher un renseignement, les 140 ou 150 ouvrages, opuscules et plaquettes auxquels il a donné le jour. Le succès momentané que quelques-uns d'entre eux ont obtenu était dû principalement à l'artifice de leur latinité : à une époque où l'enthousiasme classique de la Renaissance était loin d'être refroidi, l'on considérait encore comme des hommes de génie ceux qui se rendaient habiles à exprimer des idées, à construire des phrases, à jongler avec les mots dans la langue qu'avaient parlée Cicéron et Tacite, et qui se servaient de cette langue, moins comme véhicule de la science, que comme d'un instrument de virtuosité littéraire. C'est à ces deux fins pourtant que Puteanus en usa ; mais c'est par sa virtuosité surtout qu'il obtint de son vivant une certaine renommée. Aujourd'hui, nous devons bien le dire, s'il a été quelque peu un savant, il a été plus encore un adroit fort-en-thème.

Mais ne le jugeons pas davantage ici. Traçons à grandes lignes l'histoire de sa vie jusqu'à l'épisode annoncé, en nous servant particulièrement des documents qu'il nous a légués :

sa correspondance publiée par lui-même ou après lui, les douze cents lettres qu'il a reçues et qui nous restent des douze mille trouvées dans son héritage.

Henri de Put, fils de Jean et de Gertrude Segers, naquit à Venloo, petite ville de l'ancien duché de Gueldre annexé par Charles-Quint à ses vastes états. Il vint au monde le 4 novembre 1574, le jour de la fête de Ste.-Modeste, ainsi que le fait remarquer son gendre Milser dans la notice biographique qu'il a consacrée à son beau-père. S'il a voulu insinuer que ce nom devait être plus tard le qualificatif de l'homme, il s'est, à mon avis, trompé dans son horoscope.

Dans son enfance, dit le même biographe, Henri ne se laissait aller qu'aux idées martiales : en fait de jouets, il ne voulait que des armes, et il se trouvait plus souvent dans la compagnie des soldats qu'en celle de jeunes concitoyens de son âge. C'est encore là une antithèse entre le passé et le futur, car ce n'est pas par l'épée qu'il conquiert sa célébrité ; bien qu'il sortît, comme il nous l'a fait savoir lui-même, d'une race qui a produit des guerriers intrépides, de la race des Bamelrode, illustre dans sa petite localité, où elle portait fièrement d'or au chevron de sable, accompagné de trois quintefeuilles du même, boutonnées d'or.

Il est bien vrai qu'il a commis plus tard un petit traité d'architecture militaire et un autre sur la paie du soldat chez les Romains ; mais sur quel sujet n'a-t-il pas écrit ?

A l'âge de dix ans, il perdit sa mère et fut amené à Dordrecht par son père, qui avait là pour parents des notables de la ville, les Oem et les Gryph. On plaça le jeune Henri à l'*Ecole illustre latine*, une institution protestante, où il eut pour condisciple le savant Gérard-Jean Vossius, avec lequel il entretenait une correspondance pendant toute sa vie. Il y resta cinq ou six ans ; puis, pour faire sa rhétorique et sa philosophie, il fut envoyé à Cologne, au *Collège des trois Couronnés*, le même où Juste Lipse avait fait ses études et qui était dirigé par les jésuites.

Son séjour dans cette maison fut marqué par des succès dont il existe des témoignages. J'en veux citer un :

Il avait eu pour condisciple ou pour professeur à Dordrecht,

un Gantois, Corneille de Rekenare, un humaniste auquel Paquot a consacré une notice, et qui était devenu recteur du collège d'Amsterdam. Dans le courant de 1593, Puteanus lui écrivit une lettre que nous n'avons plus, mais à laquelle Rekenare répondit, la veille du 1^{er} janvier 1594, par cette missive conservée en autographe à Bruxelles :

“ J'ai éprouvé une grande joie de votre lettre, mon cher Puteanus, en apprenant que vous avez fait dans vos études les progrès que je désirais et espérais vous voir faire. Je n'ai jamais eu de doute à cet égard : je connais votre intelligence et cette habileté qui, chez nous, vous plaçaient au premier rang parmi ceux de votre âge. Cependant j'ai quelquefois été pris d'inquiétude, même de crainte à votre sujet, sachant combien de chemins vers le mal se présentent à la jeunesse inconsidérée, combien d'attraits lui offre l'assouvissement des plaisirs, combien de sentiers s'ouvrent devant elle pour la détourner du droit chemin. Mais tout est sauvé ! Votre bonne conduite m'a ôté tout souci, votre persévérance dans le devoir et dans le bien m'ont délivré de toute crainte. Je me réjouis donc grandement et de tout cœur, mon cher Puteanus, je vous félicite de la distinction que vous venez d'obtenir dans la Faculté des arts. Continuez ainsi et marchez à grands pas vers le succès et l'immortalité. Il est une voie unique et sûre pour arriver à la gloire : c'est de joindre l'étude des bonnes lettres aux bonnes mœurs et d'orner son esprit d'une instruction large. ”

Cette belle lettre, la plus ancienne de la correspondance conservée à Bruxelles, émettait des prévisions qui se sont réalisées en bonne partie.

Le séjour de Puteanus à Cologne doit avoir été marqué par des succès peu ordinaires, car, un demi-siècle après, le magistrat de cette ville s'en souvenait encore. Le 6 octobre 1643, il envoyait à Puteanus cette missive flatteuse :

“ Nous n'avons pas oublié que c'est dans notre collège des Trois Couronnés que vous avez jeté les fondations de votre savoir. Aussi, ayant reçu l'invitation d'assister à Louvain à la thèse pour le doctorat en théologie qui sera défendue par le frère Gaspar Dingens, dominicain de notre

ville, nous avons résolu de vous demander d'être présent en notre nom à cette solennité. Nous vous prions d'accepter ce petit baril de vin que nous vous adressons et de le boire joyeusement avec les invités au banquet magistral. »

Le 28 février 1595, le jeune Puteanus reçut le bonnet de maître-ès-arts des mains du père Henri Corresius.

Peu de temps après, probablement vers Pâques, il se rendit à l'université de Louvain pour y suivre les cours de droit. Suivant les vœux de sa famille, il aurait facilement, avec un diplôme de licencié, occupé un poste de magistrat dans sa ville natale et continué ainsi les traditions de la noble race des Bamelrode. Mais le jeune homme avait déjà d'autres visées.

Juste Lipse occupait à l'université la chaire dite d'histoire ancienne et y brillait alors de tout son éclat. Il avait donné au cours qu'il professait un caractère tout à fait personnel et élevé. Au lieu de présenter à ses auditeurs le récit chronologique des événements qui composent l'histoire de l'antiquité, il prenait l'un des grands écrivains de Rome, en étudiait le style et les idées, et expliquait ce que l'on y rencontre de faits ou de détails relatifs aux usages, aux mœurs, à tout ce qui appartient à la civilisation ; en un mot, il faisait sur cet auteur un commentaire perpétuel de philologie et d'histoire.

Présentées dans une forme qui provoquait l'admiration, tant le maître s'était assimilé le style de quelque brillant rhéteur de l'ère impériale, assaisonnées de réflexions philosophiques, de développements érudits, les leçons de Juste Lipse offraient un attrait considérable ; l'on y venait assister de toutes parts, elles excitaient une passion sincère, convaincue des époques classiques et de leurs productions littéraires.

Puteanus subit l'attraction : il suivit les leçons de Juste Lipse plus assidûment que les cours de droit ; il devint même un des élèves chéris du maître. Toutefois, il prit le diplôme de bachelier le 1^{er} juillet 1597, mais il résolut de se chercher un avenir au moyen des connaissances acquises

dans les leçons de Juste Lipse. Cette décision, longuement développée dans une lettre très étudiée qu'il adresse à un cousin, magistrat de Ruremonde, Jacques Boener, le 31 juillet 1597, cette décision ne manquait pas de hardiesse ¹. Il ne semble pas que le patrimoine de la famille de Put fut assez considérable pour permettre au jeune élève de Louvain de choisir une carrière aussi ingrate, aussi chanceuse que celle d'un fort-en-thème, comme nous disons aujourd'hui. Quelle perspective d'avenir lui faisait-elle entrevoir ? Son imagination se représentait sans doute, dans une auréole lointaine, un professeur dictant du haut de sa chaire, aux souverains et aux sujets, des préceptes de politique ou de gouvernement, et en même temps à de nombreux élèves, les arcanes de l'histoire et de la philologie classique. Mais il n'y avait alors qu'une seule chaire répondant à cet idéal : celle de Juste Lipse, et elle n'était pas vacante.

En attendant, sa résolution est prise : sur les conseils de son maître, il ira en Italie ; afin de se perfectionner, il fera le pèlerinage de la terre de Virgile, d'Horace, de Tacite. Le 2 août 1597, Juste Lipse lui donne, comme un dictateur dans la République des lettres, un certificat superbe qui doit lui servir de talisman dans son voyage. En retour, Puteanus adresse à son maître une longue profession de foi, un manifeste de ses aspirations. Puis il va voir ses amis, sa famille, en Hollande et en Belgique, s'embarque à Dordrecht, gagne le Rhin, s'arrête à Cologne et à Francfort, d'où il adresse à son père un long récit de son voyage jusque là, une composition laborieuse qui semble avoir été écrite en chambre, plus tard ². Enfin, il traverse la Suisse et arrive à Milan, vers le milieu d'octobre.

Je ne veux pas m'étendre ici sur la période d'existence de Puteanus en Italie : il me suffira d'en donner rapidement un aperçu chronologique.

Recommandé par Juste Lipse au gouverneur de Milan,

¹ *Epistolarum Promulsis*. Epist. III.

² *id.* *id.* Epist. VIII.

Juan Hernandez de Velasco, et à J. B. Sacco, secrétaire de la ville, tous deux des lettrés, il fut bien accueilli, par celui-ci surtout, qui était le chef d'un petit cénacle de classiques que j'ose qualifier de toqués, dans lequel il introduisit le jeune élève de Louvain. La première réunion eut lieu à un souper à l'antique, sur lequel Puteanus fit un livre qui le mit tout à fait en relief et pour lequel il trouva un éditeur. Ce livre, le meilleur peut-être, à certains égards, de ceux qu'il a écrits, est une description du souper archéologique, avec force louanges des convives : une débauche d'érudition classique, d'un latinisme pailleté qui a dû émerveiller Juste Lipse lui-même. Il parut au milieu de l'année 1598 et posa l'auteur sur un piédestal inattendu ¹.

Le gouverneur Velasco avait conçu l'idée d'ajouter au collège communal des humanités ou l'école palatine de Milan, une section supérieure de perfectionnement pour l'étude des langues classiques, étude qui avait subi en Italie une certaine décadence. L'une des chaires de cette section eût été confiée au disciple de Juste Lipse. Mais ce projet ne se réalisa point immédiatement.

En attendant, Puteanus continua de se créer des relations et des protections : il fit d'abord la connaissance d'un grand seigneur, le comte Wolfgang Théodoric Altaemps, qui possédait à quelques lieues de Milan, près du Lac Majeur, le magnifique domaine de Gallarata. Le comte, un jeune homme maladif et mélancolique, l'invite à passer une saison au château. Puteanus accepte la proposition et vient y résider durant quelques semaines. Il y fait de nouvelles connaissances, il y écrit des lettres à ses amis de Milan. A son retour en cette ville, en 1598, il publie un nouvel ouvrage, *Modulata Pallas*, un traité de musique qui lui a valu la réputation, fort contestée pourtant, d'être un réformateur dans la science musicale, en introduisant dans la gamme une septième note, le *si*. Il dédie cet ouvrage à Jean Vincent Pinelli, le célèbre

¹ *Reliquia convivii prisci tum ritus alii et censurae. Mediolani* 1598, in 4°.

Mécène, qui était alors à Padoue ce qu'était Velser à Augsbourg, ce que fut un peu après Fabri de Peiresc à Aix en Provence : un passionné de savoir, un bienfaiteur des lettres et de ceux qui les cultivent, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, un foyer à la fois convergent et divergent de la science universelle. Pinelli, dans le cercle de ses études encyclopédiques, faisait ses délices de la musique ; il avait eu pour maître le célèbre Philippe de Monte, notre compatriote. La dédicace du livre, les recommandations de ses amis, valurent à Puteanus une invitation à venir habiter à Padoue la demeure du riche Mécène, demeure que l'on considérait alors comme le Prytanée de l'Italie. Hélas ! ce Prytanée qui abritait une bibliothèque opulente, des collections d'antiques et une foule d'objets précieux, je l'ai vainement cherché à Padoue : on y discute même en quel endroit il se trouvait. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il était près de la splendide cathédrale, le *Santo*. Puteanus s'établit à Padoue en juillet 1599 ; il y devint le secrétaire ou plutôt l'homme de compagnie de Pinelli, déjà souffrant alors et ne sortant presque plus. Mais il laissait à son jeune hôte toute liberté et celui-ci se trouvait là dans un centre exceptionnel. Il y connut Galilée dont Pinelli était le protecteur. Longtemps après, en 1631, Galilée se souvint de lui et lui adressa une lettre tendant à obtenir des renseignements concernant le mathématicien-ingénieur Van Langren, lettre à laquelle Puteanus fit une réponse ¹. Il a noué là une foule d'heureuses relations avec des correspondants de Pinelli, avec Velser, Louis Settala, J. Gruterus, etc., etc.

Mais je ne puis m'appesantir sur le séjour de notre jeune homme à Padoue, séjour qui dura jusqu'à la fin d'avril de l'an 1600. J'ai hâte d'en arriver à l'épisode dont j'ai annoncé le récit.

C'est à Padoue, probablement, qu'il s'est rencontré pour la première fois avec la célèbre Isabelle Andreini.

Ce nom, assez oublié aujourd'hui, est celui d'une femme qui était à son époque une merveille, une puissance, un miracle :

¹ Opere di Galileo Galilei. Edit. Albéri. VI, 384.

j'adoucis beaucoup, en m'exprimant ainsi, les termes dont on se servait à son égard en Italie et en France ¹. Elle était, je l'ai déjà dit, comédienne, poète et admirablement belle. On peut en juger par le ravissant portrait, qu'à la sollicitation d'Erycius Puteanus, Raphael Sadeler de Bruxelles a gravé d'elle à Venise. Née à Padoue en 1562, fille de comédiens, elle reçut une certaine éducation ; elle affirme elle-même que, depuis son enfance, elle avait eu le désir d'immortaliser son nom et qu'elle s'appliqua, dans ce but, aux lettres, à la poésie et même à la philosophie. A peine sut-elle lire, ajoute-elle, qu'elle se mit à composer une pastorale, la *Mirtilla*, dont elle-même a créé plus tard le principal rôle.

A ses talenis naturels ou acquis, à sa grande beauté, elle joignait — chose extraordinaire dans la profession qu'elle exerça et au milieu du monde où elle vécut — elle joignait une vertu qu'ont célébrée tous ses contemporains et même son mari.

Avant l'âge de seize ans, elle était engagée dans une de ces troupes nomades qui parcouraient l'Italie et s'en allaient même à l'étranger, en France, en Espagne, jusqu'en Angleterre. Ces troupes jouaient des pièces écrites “ *Commedie sostenute* „ et plus souvent des pièces improvisées “ *Commedie dell'arte* „, et à l'instar des sociétés savantes italiennes, s'affublaient d'un nom étrange ou plutôt d'un sobriquet : les Confidenti, les Affezionati, les Spinsicrati, les Gelosi, etc. C'est à cette dernière qu'appartenait Isabelle : elle y jouait, en 1578, le rôle de la *prima donna innamorata*, et Francesco Andreini, qu'elle épousa cette année, le rôle du *Capitano Spavento della Valle d'Inferno*, le capitaine Fracasse du Val d'Enfer, rôle dans le genre du Miles gloriosus de Plaute ou du Capitain Matamore, de Scarron.

Andreini n'était pas le premier venu. Né à Pistoie, vers 1548, il avait été soldat, puis, s'étant mis à voyager, il fut pris par les Turcs et resta huit ans en esclavage. Ayant été délivré, il

¹ On peut lire à ce sujet ce qu'ont écrit sur elle Mazzuchelli, Adolfo Bartoli, Louis Moland, Armand Baschet, etc.

se fit comédien, joua d'abord toute espèce de rôles pour s'arrêter à celui du Spavento, sur lequel il a composé un ouvrage. Il était instruit, chantait avec habileté, jouait de divers instruments, parlait le turc, le grec, le slave, l'espagnol et le français. De toute façon, Andreini et sa femme formaient un couple très bien assorti : on faisait bon ménage, on eut deux garçons et quatre filles.

J'en reviens à Puteanus. Je crois, ai-je dit, que c'est au milieu de 1600, à Padoue, qu'il s'est rencontré avec l'actrice. Il dit quelque part, dans une de ses lettres, qu'il assiste volontiers aux comédies : c'est probablement à quelque représentation où Isabelle avait brillé, qu'il a été pris du désir de la voir de plus près. La connaissance se fit. Puteanus devint un familier du ménage Andreini et, quand ce ménage se transportait ailleurs, il entra directement en correspondance avec Isabelle. Il lui écrivit d'abord une lettre qui ne figure pas dans son recueil intitulé *Epistolarum fercula secunda*.

Elle est probablement perdue ; nous ne la connaissons que par la réponse. Celle-ci, écrite d'une plume élégante et correcte, en italien raffiné, se trouve à Bruxelles, avec les six autres de cette correspondance échappée, je ne sais par quel hasard, aux dilapidations commises dans l'immense dossier épistolaire de Puteanus recueilli par son gendre Milser. Je traduis la lettre :

« TRÈS HONORÉ MONSIEUR,

« Votre plume ne doit pas avoir éprouvé une grande fatigue, car, dans sa course sur le papier, elle n'a pas, en m'écrivant, dévoré beaucoup d'espace. Je ne dirai pas, comme vous le faites, que votre chère lettre a dû venir vers moi, vide et pauvre ; car, on peut le dire avec raison, l'encre qui sort de votre plume savante, c'est autant d'or et les mots qu'elle trace, autant de perles. Il n'est donc pas à croire que j'en témoignerai du dédain ; l'or et les perles sont choses à tenir en haute estime. Elles me sourient tout particulièrement à moi : comme femme, je convoite les bijoux et, je le sais, je ne puis en recevoir de

plus beaux et de plus riches que ceux qui me viennent de vous. Mon mari et moi nous vous baisons les mains et prions Dieu de vous accorder toute félicité. Veuillez présenter mes hommages à M. Jacques, votre ami. De Pavie, le 14 novembre 1601.

» Votre servante affectionnée,
» ISABELLE ANDREINI. »

Puteanus répondit par cette missive qui, dans son recueil imprimé, porte une date inexacte, ce qui arrive quelquefois :

« A Isabelle Andreini, de l'Académie des Intenti.

» En vérité, Isabelle, par votre esprit vous redressez, à mes yeux, une erreur de la nature : non seulement vous êtes digne d'une gloire virile, mais vous la possédez déjà. En effet, abandonnant votre sexe, vous vous transformez en homme, par un effort de votre force. Si *virtus* vient de *vir*, vous êtes plus heureuse qu'un homme, puisque c'est la femme qui met au monde le fruit de la force ; si *vir* vient de *virtus*, vous avez mérité un meilleur nom, le nom d'homme, puisque vous agissez en homme. Donc vous êtes un homme et vous en portez même le nom, si vous voulez examiner d'où vient votre nom d'Andreini. Quant à moi, autant je vous exalte, autant j'accuse notre lâcheté de ne pas soutenir la dignité du nom d'homme. Nous fûmes Troyens ! Maintenant nous tombons peu à peu, nous négligeons — pour ne pas dire nous méprisons — le culte de l'esprit, nous faisons notre orgueil de nous laisser aller aux charmes frivoles de la beauté et de la fortune. J'en suis affligé, mais je vous aime, parce que vous aimez les études et les aspirations auxquelles je suis condamné.

» Lundi, je dois prononcer ici un discours en public sur mes fonctions de professeur. O si votre génie de l'éloquence daignait m'être propice ! avec quelle hardiesse et quel bonheur je parlerais ! L'un et l'autre seront un peu difficiles, soit que je m'adresse à des esprits que vous ne contenteriez pas aisément,

soit parce que de ma nature, je suis trop timide ou trop timoré. Je me donnerai un cœur d'homme et je tâcherai d'obtenir un nom entre le petit nombre de noms d'hommes. Portez-vous bien, vous et votre Calenus, et saluez de ma part votre antalogiste. § Milan, 5 des ides de novembre 1601. »

Cette lettre, presque intraduisible, bourrée de ces jeux de mots et d'esprit qui transportent, dans une latinité décadente, toute la froideur des *Concetti* italiens, cette lettre parut superbe à la belle comédienne, probablement parce qu'elle n'en comprit pas l'elliptique phébus. Elle y répondit par retour du courrier.

« TRÈS HONORÉ MONSIEUR,

» Si *vouloir* se changeait en *pouvoir* et le désir en réalité, c'est mon cœur qui vous rendrait grâces pour vos éloges. Si vous étiez aussi vrai dans les louanges que vous m'offrez que vous êtes ingénieux à les reproduire, mon cher monsieur Erycius, j'en serais heureuse ; mais, hélas ! je suis aussi loin de ce bonheur désiré que la réalisation est loin de l'idée. J'en ai la ferme conviction, si la *virtù* n'avait pas déjà reçu son nom de l'homme, elle commencerait à exister aujourd'hui puisque vous, *vir* vraiment virtuosissime, vous méritez que la *virtù* reçoive de vous son nom.

» Ah ! si j'étais cette fameuse Théano, femme de Pythagore, qui avait tant de savoir, ou cette autre Théano de Grèce qui a écrit tant de choses remarquables ! si j'étais telle que vous le dites, je me mettrais immédiatement à écrire de vous ; je sais qu'un si noble sujet me fournirait une heureuse occasion de composer des poésies élevées et retentissantes, qui me rendraient digne, peut-être, de ces hautes louanges dont il vous plaît d'honorer les poésies que je viens de composer. Mais telle que je suis, je ferai néanmoins en sorte de chanter notre éclatant flambeau, notre rayonnant soleil de vertu sans me soucier de l'éblouissement dont me frappera sa lumière souveraine ; mais, en ce moment, je suis toute livrée au labeur de mes

Lettres. Quoique écrites en prose, celles-ci ne m'empêcheraient point d'invoquer les Muses en votre honneur ; mais, épouvantées elles aussi, peut-être, de la hauteur du sujet, refuseraient-elles d'accourir ; peut-être Apollon lui-même éprouverait-il quelque crainte. N'importe, quoi qu'il en arrive, un jour, en parlant de vous, je me montrerai une ignorante, plutôt que de me montrer ingrate en me taisant. N'hésitez pas, Monsieur, à me faire la grâce de vos lettres ; je vous l'affirme, il n'est point de nourriture qui puisse m'être plus chère que celle des fruits de votre savoir.

« J'ai entendu parler du discours dont vous vous occupez, je vous en félicite ; car, j'en suis certaine, vous en recevrez les plus grandes louanges, comme pour tout ce que vous faites, comme vous en avez reçues pour le magnifique éloge dont vous avez honoré mes vers, éloge qui a été admiré de tous ceux qui l'ont lu. Il est donc inutile d'invoquer Suada quand on tient Pitho (la déesse de la persuasion) sur les lèvres. Je termine avec ma feuille de papier en vous saluant de cœur. Mon mari et M. Jean Paul (Fabri, acteur et poète de la troupe des Gelosi). Je vous ai écrit une lettre avant celle-ci, je serais heureuse d'en recevoir l'avis et vous prie de saluer M. Jacques de ma part. De Pavie, le 19 novembre 1601 ».

Je vous le demande : quelle tête n'aurait pas tourné en recevant une pareille bouffée d'encens d'un si merveilleux encensoir ? Mais je ne veux pas me livrer à des réflexions sur ce sujet, je me borne à une petite explication de quelques points de la lettre. D'abord elle répond à l'épître de Puteanus, elle le remercie ensuite d'un éloge qu'il a fait d'Isabelle. Or, celle-ci publiait, en cette même année 1601, un recueil de ses *Rime* : livre charmant, qui est l'agenda de sa vie, la monnaie de son esprit, la voix de son cœur, de ses sentiments intimes ; livre vécu, composé au jour le jour. Il parut en première édition à Milan, chez les mêmes éditeurs qui publièrent le premier ouvrage de Puteanus : il s'ouvre par un factum — je ne puis lui donner un autre qualificatif — occupant, en guise d'inscription lapidaire, une page entière après le titre et signé

Erycius Puteanus, professeur d'éloquence à Milan. La pièce est en latin : c'est un pastiche de quelqu'une de ces inscriptions énigmatiques que nous connaissons des bas temps de l'antiquité classique. Essayons de donner un sens à cet assemblage de mots par similitude, à ces puérils rapprochements d'idées qui font tout le secret du style de l'homme.

« Qui que tu sois, honore celle que tu vois et que tu entends : c'est Isabelle Andreini, la comédienne, l'ornement du théâtre en chaussant la socque ou le cothurne. Elle est la déesse Suada, elle est Vénus. Par la beauté et la parole elle est Suada, par la parole et la beauté elle est Vénus. Mais une Vénus chaste ornée de la stola de l'honnêteté. Elle n'est pas sortie de la mer et de l'écume des flots, mais de la terre comme un nouveau rejeton des Muses.

» Regarde-la, écoute-la et discute s'il vaut mieux être Argus pour la voir ou Midas pour l'entendre ; en effet, son visage recommande sa parole, autant que celle-ci fait valoir le visage. Par tous les deux elle peut devenir éternelle, car elle possède une beauté supérieure à toutes les effigies et une parole plus charmante que toute éloquence ¹ ».

L'excellente femme a trouvé cela splendide, toujours probablement parce qu'elle n'y aura vu que du feu ou qu'on lui aura dit que cela était savant à outrance. En tout cas, ce n'était pas une gloire médiocre pour le jeune Flamand que d'avoir l'honneur de servir en quelque sorte de tuteur littéraire d'une poëtesse italienne, d'une étoile de théâtre, d'un soleil de beauté.

Dans la masse de *testimonia* qu'il a donnés dans sa carrière, celui-ci, j'en suis persuadé, doit être resté dans ses souvenirs plus profondément gravé que beaucoup d'autres. Son factum se trouvait d'ailleurs en bonne compagnie : les *Rime* sont dédiées au neveu du pape Clément VIII, le cardinal Cinzio Albrandini, qui s'est rendu célèbre pour avoir été le protecteur du Tasse, et qui protégeait alors Isabelle — comme poète, bien entendu.

Si l'inscription de Puteanus est un modèle achevé d'exagération laudative, la dédicace d'Isabelle à Cinzio nous attriste

¹ V. appendice I.

par l'extrême humilité de l'expression. Mais la belle poétesse vivait à une époque où la ligne de démarcation était large entre les positions sociales, et un cardinal alors acceptait parfaitement d'être traité de « Dieu terrestre ». Pour donner une idée de sa manière, voici un sonnet au cardinal, sonnet qui suit la préface et que j'essaie de traduire :

Pour les soustraire aux coups de la malice humaine,
Je viens, ô Cinzio, te consacrer mes vers :
Parmi les demi-dieux de la pourpre romaine,
N'es-tu pas le Soleil éclairant l'univers ?

Les vertus ont en toi leur éternel domaine ;
Ces trésors de ton âme au monde sont ouverts,
Et, paré de tes dons, répandus à main pleine,
Le monde voit sa gloire à l'abri des revers.

Sans ton appui, je dois redouter toute encombre ;
Permetts-moi, grand Héros, de me faire ton ombre ;
Je te suis, car de toi seul j'attends du secours.

A l'abri de ton nom, je rejette la crainte ;
Du temps et de l'oubli brisant l'aveugle étreinte,
Nous resterons debout, mes vers et moi, toujours !

Elle parle encore dans sa réponse, des *Lettere*, ouvrage auquel elle travaille : c'est un recueil de lettres factices sur des sujets de haute quintessence sentimentale comme il en existe assez bien dans la littérature italienne. Ce recueil ne fut publié qu'en 1607, après la mort d'Isabell .

Puteanus était fier d'être entré en correspondance avec la célèbre femme : il se hâta d'en faire part à Juste Lipse. « J'ose introduire dans votre amitié, lui écrit-il le 20 décembre, une femme d'une intelligence haute et cultivée, Isabelle Andreini, une favorite des muses et de la déesse de persuasion, par la grâce de quelles vous l'accueillerez. Pas d'esprit plus docte que le sien, point de parole plus gracieuse : il me semble que les belles-lettres ont été transmises ici à cette femme. La renommée vous dira ce que depuis longtemps elle a signé de son nom » ¹.

¹ *Epistolarum fercula secunda*. Ep. XCV.

Puteanus doit avoir fait part à Isabelle de cette étrange présentation à Juste Lipse ; car, dans une lettre datée de Pavie, 24 décembre 1601, on trouve ce passage : « Je ne me suis pas moquée de Monsieur le très savant Juste Lipse, mais je crains que son goût ne s'accommode pas toujours des produits insipides, amers ou rudes de mon esprit mal cultivé. »

Quant à Juste Lipse, je doute qu'il ait reçu avec enthousiasme la proposition de son ancien élève. Il était vieux et cassé, il venait précisément de faire cette année-là son fameux pèlerinage à N.-D. de Hal, il y avait voué sa plume. Celle-ci ne pouvait plus écrire à une comédienne. En tout cas, nous ne connaissons pas la réponse qu'il a pu faire à Puteanus, mais s'il en a fait une, on la devine assez bien.

Il faudrait parler ici d'une lettre de Puteanus à Isabelle, portant au recueil *Epistolarum fercula secunda*, la date du 14 décembre 1601 ; mais cette date me semble erronée, la lettre est antérieure. Je me borne à dire qu'elle est un long panégyrique, orné de grec, saturé de mythologie, pour célébrer le talent, la beauté, les vertus de la comédienne ; il est, de plus, accompagné d'une pièce de vers adressée à la *Sulpicia de son siècle*. Cette amplification, où toutes les digues de la réserve sont rompues, ne supporte point l'analyse et toute traduction en augmenterait la froide boursoufflure. Nous la qualifierions aujourd'hui d'un emballement à tous crins. Mieux vaut la citer simplement pour mémoire.

Entretiens, le jeune professeur d'éloquence fit une petite maladie. Naturellement, il en écrit à son amie : nous n'avons plus la lettre, mais on en comprendra le caractère par la jolie réponse qu'il reçut, le 4 février 1602, de Mantoue ; la grande comédienne y faisait les délices de la cour de Vincent de Gonzague, où se trouvait, en ce moment-là, Rubens.

« Je voudrais vous rendre en retour du talent comme je vous rends en retour de l'affection ¹. Les choses naturelles

¹ L'italien porte : « *Potess'io così render cambio di virtù, come rendo cambio d'amore.* » Mais je n'ai garde de traduire *amore* par amour. A cette époque, en italien comme en latin, ce mot était simplement une outrance d'expression, analogue à celles dont nous sommes coutumiers

sont toujours aisées : aimer est une chose naturelle, donc aimer est facile, et le devient toujours davantage, quand on a sans cesse dans l'esprit l'objet le plus aimable, Monsieur Erycius, le vrai gardien du trésor incorruptible du mérite *della virtù*. Si mon avant-dernière lettre a eu la puissance de vous relever le cœur et de vous rendre la santé du corps, ce n'est point parce que, comme vous le dites, elle a été la déesse Hygie, c'est parce que vous êtes de si bonne nature que le moindre des médicaments vous est salutaire. Quoi qu'il en soit, mes épîtres viendront toujours vous offrir leur service, sans attendre qu'on les provoque ; il vous suffira d'user envers moi de votre courtoisie habituelle et de me donner vos lettres en échange ».

La correspondance ne languissait pas, les lettres se suivent et j'en passe. Cependant, il faut mentionner la réponse à celle dont je viens de donner un extrait. Le 13 (février 1602), Puteanus écrit :

« O déesse, pour être aimé, il faut que j'accepte vos louanges ; cependant il vous serait plus facile de louer que d'aimer ; la louange est souvent un acte de gracieuseté s'adressant à quelqu'un qui ne la mérite pas, tandis que l'affection ne peut être qu'un sentiment vrai. Je connais votre cœur et votre bonté ; vous pouvez donc louer et aimer qui vous voulez ; mais avec votre jugement et votre prudence, vous n'aurez d'affection que pour celui qui en est digne.... »

Tout le reste est sur ce ton. Seulement, on y aperçoit, ce me semble, une petite augmentation de flamme, comme on aurait dit jadis. On croit remarquer de même, dans la suite des épîtres de la femme, un peu plus de réserve. Ainsi dans la lettre suivante datée de Mantoue, 6 mars (1602), lettre assez longue, on trouve ce passage : « Ah ! Monsieur Erycius, quand il me fut donné de faire votre connaissance, je vous ai élu pour mon maître et non pour mon ami, ce qu'il ne m'eût pas été permis de faire. L'amitié ne peut se maintenir qu'entre égaux.

aujourd'hui en disant, cent fois par jour, *énormément*, comme les Français, ou *kolossal*, comme les Allemands.

Or, l'égalité existe-t-elle entre nous ? Par la hauteur de votre esprit, vous touchez au ciel, moi, par la faible élévation du mien, je reste étendue à terre ; si parfois je me soulève, c'est quand vous me tendez une main d'aide, c'est quand je songe à vos grandes qualités en l'honneur desquelles, l'autre soir, je composai le sonnet que je vous envoie ».

Dans cette lettre, on a pu voir les mots *amicitia* et *amico* remplacer l'*amore* dont on s'est servi tant de fois. Cela ne refroidit pas le zèle épistolaire de Puteanus : entre le 6 mars et le 1^{er} avril, il a écrit au moins une lettre ou deux, car à cette dernière date, Isabelle lui donne ce petit avis : « Je ne réponds pas à l'autre lettre que j'ai reçue avant celle-ci, parce que vos lettres sont telles qu'une réponse à y faire demande une forte application, et je ne puis m'y adonner ; mon temps, dans les jours où nous sommes, m'est disputé par d'autres soins, et j'en suis empêchée encore par un malaise que je ressens à la suite du carême qui m'a assez abattue. »

Remarquons, en passant, cette circonstance, qui paraîtrait assez extraordinaire aujourd'hui, d'une comédienne ayant un malaise pour avoir trop jeûné pendant le carême. Elle était cependant encore à Mantoue, à la cour qui passait alors pour la moins vertueuse entre celles d'Italie.

Après cette lettre, s'ouvre une ère de calme : des deux côtés pas même un billet. Qu'est-il arrivé ? Rien peut-être ou, tout au plus, une légère bouderie. Enfin, trois mois et demi se passent, c'est Isabelle qui se décide à recommencer la correspondance. Le 18 juin, elle écrit de Brescia :

« Je viens, par ces quelques lignes, rompre le long et ennuyeux silence que nous avons gardé l'un envers l'autre depuis tant de jours jusqu'aujourd'hui. Je ne veux pas que ce silence se flatte de me priver encore de la délicieuse nourriture de vos nobles compositions qui, grâce à vous, ont depuis si longtemps servi d'aliment à mon âme. J'ai bien écrit de Mantoue et de Vérone à vous et à M. Gherardo afin de recevoir de l'un ou de l'autre la faveur d'une réponse comme vous avez coutume de faire, mais il faut que mes lettres se soient perdues en route, car je ne puis admettre qu'il y ait, de votre part,

manque d'affection ou de politesse (*mancomento d'amore o di creanza*).

« M. Sadeler a passé par Vérone ; j'ai appris qu'il a logé chez vous à Milan. A cette occasion, il m'est venu l'idée d'avoir mon portrait gravé de sa main. J'en ai immédiatement fait faire le dessin qui sera envoyé à Venise. Bien que j'aie là des cavaliers qui me sont dévoués, je vous prie, sachant combien vous êtes lié avec M. Sadeler et combien l'amitié a de puissance sur les cœurs vertueux, je vous prie instamment de lui écrire une lettre pour le supplier d'exécuter la gravure au plus tôt, afin que je puisse, quand je serai à Milan, la joindre à mes poésies qui seront réimprimées dès que je serai arrivée. Je n'écris pas plus longuement, je vous baise les mains ; je vous prie de me conserver vos bonnes grâces et de saluer en mon nom Monsieur Calderon. De Brescia, le 28 juin 1602 ».

C'est donc alors que Raphaël Sadeler, le Bruxellois, exécuta cet adorable portrait qui se trouve en tête d'une édition des *Rime*. Puteanus doit avoir rempli la commission dont son amie l'avait chargé et avoir écrit à celle-ci, car il résulte d'une dernière lettre d'elle que l'amitié s'était renouée entre eux. Voici cette missive intéressante :

« Si la plume avait la promptitude du désir, j'aurais salué M. Erycius aussitôt après mon arrivée. Mais comme c'est une chose impossible, il faut que vous ayez la bonté d'excuser mon retard ; et, vraiment, il est digne d'excuse, car ne trouvant pas le temps de respirer, je ne trouve pas plus celui de faire visite par mes lettres à mes plus chers maîtres et amis. Nous sommes, le plus souvent, appelés hors de la ville par S. A. S. et quand nous restons ici, nous avons à faire notre service. De sorte que nous sommes toujours en action ; c'est à grand'peine que j'ai pu écrire les sonnets que je vous envoie en signe d'affection (*per segno d'amore*) et ceux que j'ai envoyés à mon cher M. Gherardo.

« J'ai cherché votre lettre et ne l'ai pu découvrir : elle est restée à Mantoue, avec d'autres de vos lettres, parmi les objets que je désire préserver des injures du temps, le mieux qu'il me sera possible, bien que toutes les productions de votre noble

intelligence soient en tous lieux assurées contre le temps. Celui-ci, en effet, ne craint pas moins vos œuvres qu'il est craint lui-même de celles d'autrui. Aussi, quoique vieux et boiteux, s'empresse-t-il de le fuir pour n'être point terrassé et vaincu. Et sans plus, mon mari, M. Jean-Paul et moi nous vous baisons les mains. Que N. S. vous conserve ! De Turin, le 14 août 1602 ».

C'est la dernière page qui nous reste de ce petit roman platonique : peut-être y eut-il encore quelques lettres échangées, mais elles ne nous sont point parvenues. Les événements, d'ailleurs, allaient rompre tout à fait le lien d'affection entre le jeune Flamand et la belle Italienne.

Depuis le mariage de Marie de Médicis avec Henri IV, en 1600, la comédie italienne fut en grande faveur en France. La jeune reine prenait le plus vif plaisir à revoir dans sa nouvelle patrie ces acteurs et ces pièces qui l'avaient tant réjouie à Florence. On appela donc pour elle, à Paris, une première troupe de *Commedia dell'arte* qui y resta jusqu'à la fin de 1602.

Immédiatement après, on négocia pour y avoir une compagnie nouvelle et l'on s'adressa à celle qui comptait parmi ses membres le couple Andreini. Isabelle était bien connue de Marie de Médicis à qui elle avait dédié des pièces de vers. La troupe se rendit à petites journées en France, elle alla à Fontainebleau, où elle resta 36 jours, jusqu'en décembre 1603, moyennant 200 écus par mois.

La Cour étant revenue à Paris, la compagnie italienne s'installa à l'hôtel de Bourgogne, où elle resta jusqu'en avril 1604, jour où elle prit congé du Roi. Puis elle se remit en route pour le pays.

Mais un grand malheur vint la frapper. A son arrivée à Lyon, Isabelle dut s'arrêter. La fatigue du voyage détermina chez elle une fausse couche qui l'enleva inopinément de ce monde, le 10 juin 1604. La grande comédienne avait 42 ans.

Elle eut des funérailles magnifiques. Le magistrat de Lyon fit accompagner le cortège funèbre par des porteurs de bannières et des massiers, les marchands de la ville le suivaient en tenant des flambeaux. Elle fut enterrée dans l'église de Sainte-

Croix. Son mari y fit placer sur la tombe une plaque de bronze avec une inscription latine.

A son retour à Milan, l'époux de la défunte publia la 3^e édition des *Rime*, dont Isabelle avait signé la dédicace le 22 mars, deux mois et demi avant sa mort. Cependant le volume ne parut qu'en 1605. On y trouve, en même temps que l'inscription de Puteanus dont il a déjà été question, l'épithaphe que l'on voyait encore à Lyon à la fin du siècle passé. Or, cette épithaphe est évidemment de Puteanus. Son style, ses jeux de mots n'ont pas besoin de signature.

Pendant l'absence de son amie, que fait-il en Italie ? Il publie trois ou quatre ouvrages, il fait un voyage à Rome, rentre à Milan et s'y marie le 28 février 1604 avec Marie Madeleine Catherine de la Torre, une descendante d'une branche déchue des anciens dynastes de Milan au temps des communes lombardes. Deux ans après, il revient en Belgique et succède à son maître Juste Lipse dans la chaire de Louvain. Puis, on le sait, il fut pendant quarante ans le dictateur des lettres classiques et le grand maître du pédantisme.

La conclusion à tirer de cet épisode du séjour de l'homme en Italie, c'est que ses relations retentissantes, quoique vertueuses, avec la comédienne ont été de la part de Puteanus un acte de haute habileté plutôt qu'une explosion de sentiment. Elles ont dû contribuer à sa réputation là-bas, plus peut-être que ses rapports avec les personnages les plus éminents. Accoler, dans un livre de la poétesse, sa prose latine à des sonnets du Tasse ou du cavalier Marini, faire circuler et même publier les lettres qu'il écrivait à une femme si hautement élevée dans l'enthousiasme général, ce n'était certes pas une faible recommandation, en ce temps-là : parmi le public qui ne lisait pas le latin, cela devait le mettre en lumière plus que des ouvrages destinés à des savants.

Mais le souvenir de la charmante femme ne paraît pas avoir persisté longtemps dans l'esprit de Puteanus. J'ai parcouru la plupart de ses élucubrations ; je n'y ai pas retrouvé une seule fois le nom de celle à qui il avait prodigué de si chaleureux éloges et qui les lui avait si chaleureusement rendus.

APPENDICE I.

QVISQVIS ES
QVAM VIDES, ET QVAM
AVDIS VENERARE
ISABELLA ANDREINA COMICA EST
SECVLI DECVS, THEATRI DECVS,
SOCCO ET COTVRNO.
NON MINVS SVADA, QVAM VENVS :
AEQVE SPECIE, AC ELOQVIO SVADA,
AEQVE ELOQVIO, AC SPECIE VENVS.
SED CASTA VENVS, ET VERECVNDIÆ STOLA ORNATA :
NON SALO, ET SPVMANTIVM FLVCTVVM RORE ;
SED SOLO, NOVO MVSARVM GERMINE ORTA.
HANC VIDES, ET HANC AVDIS.
TV DISPVTA, ARGVS ESSE MALIS, VT VIDEAS
AN MIDAS, VT AVDIAS.
TANIVM ENIM SERMONEM VVLTVS,
QVANTVM SERMO VVLTVM COMMENDAT.
QUORVM ALTERVTRO ÆTERNA ESSE POTVISSET.
CVM VVLTVM OMNIBUS SIMULACRIS EMENDATIOREM
ET SERMONEM OMNI SVADA VENVSTIOREM POSSIDEAT.

*Erycius Puteanus, eloquentiæ apud
Mediolanenses professor.*

B. M. F.

APPENDICE II.

Lettres d'Isabelle Andreini.

Molto Ill^{re} Sig^{or} oss^{mo}.

La penna di V. S. si debb' essere poco stancata, poich'ella nel viaggio dello scrivere ha consumato poco spatio di carta; non dirò già come V. S. dice, che la sua lettera a me car^{ma} sia giunta vota e scarica, perche quanto inchiostro esce della sua dottiss^{ma} penna, si può con ragione dire che sia tant' oro, e tante note tante gemme; non ha dunque da credere ch'io le sprezzì, essendo che l'oro e le gemme son cose da tenersi

molto care et particolarmente da me, che come donna bramo gli ornamenti e so che ne' più belli, ne più ricchi ricever posso di quelli che vengono da V. S. alla quale bacio con mio marito le mani pregandole da Dio somma felicità. Faccia un bacciamano al Sr Jacopo suo amico, e mio Sre. Di Pavia, li 14 di novemb. 1601.

Di V. S. Ill.

Atfema serce,
ISABELLA ANDREINI.

Molto Ill^{re} Sr mio oss^{mo}.

Se'l volere si cangiasse in potere e'l desiderio in effetto, mi darebbe il cuore di render gratie per lodi. Sr Ericio mio, se V. S. fosse così verace nel lodarmi com' è ingegnoso nel rinovar la lode, me felice ; ma ohime ! ch'io sono tanto lontana da questa desiderata felicità ! Quanto è lontano l'effetto dall' oppenione ! So ben io fermamente che quando la virtù non si fosse prima denominata dall' huomo, che bisognerebbe c' hora ella cominciassse, poi che voi *vir* veramente virtuosissimo meritate che la virtù de voi si nomini. Oh ! foss' io quella famosa Teano, moglie di Pitagora, che tanto seppe, o quell' altra greca Teano che parimente tante degne cose scrisse, perchè s' io fossi tale, come voi dite, all' hora m' ingegnerei di scriver di voi, e so che'l nobil soggetto mi darebbe tal occasione, ch' io per aventura comporrei versi alti e celebri i quali sariano forse meritevoli di quelle eccelse lodi delle quali vi piace d'honorar al presente quelli da me composti, ma quale io sono procurerei nondimeno di cantar il gran lume nostro, chiaro sol di virtù, non curando il restar abbagliata dalla soverchia luce, quand' io non fossi per hora data alla fatica delle mie Lettere, le quali come diversi di stile, non lasciano ch' io possa invocare a vostra contemplatione le Muse; ma forse spaventate anch' esse per così alta matèria, ricuserebbero il venire, e pur ch' Apollo medesimo non temesse, pur sia che vuole, so ch'un giorno vorrò più tosto parlando di voi scoprirmi ignorante, che tacendo ingrata. Non viva inforse V. S. di farmi gratia delle sue lettere, assicurandola ch'io non posso haver cibo più caro che quello de i frutti del suo sapere. Ho inteso dell' oratione ch'è per fare, e mi rallegro seco certa che n'acquisterà grandima lode si come fa in tutte l'attioni sue, e come avviene dal suo bellissimo elogio nelle mie rime, il quale è celebratissimo da chiunque lo vede. Il chieder Suada è dunque soverchio a colui che tien Pito nella bocca. Terminò col foglio, salutandola caramente con mio marito e'l Sr Gio: Paulo ¹. Ho scritto un' altra a V. S. le piacerà darmene

¹ Gio Paolo Fabri était né en 1567, à Cividale del Friuli ; il était de la compagnie des *Gelosi*, puis de celle des *Uniti*. Après la dispersion des

aviso salutando il Sr Jacopo per me. Di Pavia, li 19 novemb. 1601.
Di V. S.

Affea serce,
ISABELLA ANDREINI.

Illre Sr mio ossmo.

Se dalle mie lettere cresce in V. S. il desiderio di scrivermi scema in me dalle sue, non per mancamento d'amore ma per difetto di sapere. Tutte le ragioni hanno da persuadere V. S. allo scrivere, ma particolarmente queste due : che scrivendo ella indora le carte della sua infinita virtù et ammaestra me che vivo tanto desiderosa d'apprendere. Io poi per tutte le ragioni non doverei scrivere, e per questa principalmente che quanto più scrivo, tanto più scuopo l'ignoranza mia. Che farò io dunque? S'io scrivo mi dimostro ignorante, s'io non iscrivo mi dimostro mal creata, pur di due mali eleggo il minore, che sarà lo scrivere, poi ch'è meglio, al giuditio mio, il dimostrarsi ignorante per difetto d'educatione, che mal creata per rustica natura. Del Sr Lipsio dottissimo non mi burlo io, ma temo che'l suo perfetto gusto non trovi insipidi, amari od aspri i putti del mio mal colto ingegno. Hora è giunto un messo del Ser^{mo} di Mantova, il quale è venuto per noi onde non posso più lungamente scrivere. V. S. mi scusi : di Mantova, a Dio piacendo, supplirò a quanto mancò al presente. Mi conservi V. S. in sua gratia, e m'ami poi ch'io come ammiratrice delle sue virtù lo merito. Mio marito, il Sr Gio. Paulo et io salutiamo V. S. pregandole le buone feste, il buon anno et ogni altro bene. Di Pavia, li 24 decemb. 1601.

Di V. S. Ill^{mo}.

Aff. serce,
ISABELLA ANDREINI.

Ill. Sr mio ossmo.

Potess'io così render cambio di virtù, come rendo cambio d'amore! Le cose naturali sono sempre facili, l'amare è cosa naturale adunque l'amare è sempre facile, e più facile diventa ancor l'amare quand' altri ha del continuo in mente oggetto amabilississimo come il S^r Ericio, vero erario del tesoro incorruttibile della virtù. Se la penultima mia hebbe valore di ristor l'animo vostro e di risanar il corpo, non fu perche' ella fosse,

Gelosi, après la mort d'Isabelle, il resta avec les *Fideli*, sous la direction de Gio B. Andreini. Il était poète et publia un recueil à Trente, en 1608. Dans un de ses sonnets il parle du séjour qu'il fit en France avec Isabelle et sa compagnie. Les *Rime* d'Isabelle nous donnent un sonnet de lui avec la *riposta* de celle-ci. (Parte secunda, sonetto XCII. (V. Bartoli, Scenari, p. CXXI, CXXXIX).

come V. S. dice, Hygia dea della sanità, ma perchè voi sete di così buona natura, ch' ogni picciolo medicamento v' è salubre; com' unque si sia, le mie verranno sempre a servirvi senza aspettar d'esser provocate, basterà solo che voi usando la solita cortesia rendiate il cambio alle mie. Ma, che dic' io di cambio? Il cambio s'intende delle cose eguali, il che non può seguire tra le sue e le mie, poi che le mie sono piene d'ignoranza, e le sue sono l'istessa sapienza, e mai non guingono a me, che non mi s'eno apportatrici di nuovo bene, onde non sarà da maravigliarsi s' io lo procurerò a tutto mio potere, e poi che V. S. dice d'essermi tenuto della sanità e della vita, impieghi l' una e l'altra dispensandomi quelle grazie ch' io tanto bramo; starò aspettando con desiderio i nuovi frutti del suo bellissimo ingegno, per satiar la fame dell' imparare, in tanto rendo i saluti a V. S. con mio marito e' l S^r Gio. Paulo pregandole da Dio sommo contento. Di Mantova. li 4 febb. 1602.

Di V. S. Ill^{re}.

Aff. serce,
ISABELLA ANDREINI.

Ill^{re} S^r mio oss^{mo}.

Egli è pur vero, che fatto novello Gordio co i favori che continuamente vi piace di farmi stringere così forte il nodo dell' obbligo mio, che come il nodo dell' antico so'lo fu sciolto dalla spada d'Alessandro, così questo solo sarà sciolto dalla falce di morte. O S^r Ericio mio! Dunque chiamate beni le mie lettere, le quali per esser così mal composte come vuol la necessità del tempo a cui le rubbo, tremano a venir nelle mani d'huomo che tanto intende! Io certo arrossisco nell' intendere come voi non solo degnate le mie lettere della vostra lettura (alla quale senza dubbio non l' esporrei se non m'affidasse più la vostra bontà che non mi sgomenta la mia ignoranza), ma ancora le comunicate ne i vostri per voi fortissimi paesi agli amici.

Voglia Dio, che l'autorità del saper vostro tanto mi giovi, che passando la mia fama nei freddi del settentrione, non s'agghiacci le penne, ma perchè temo di così fatta sventura? L'ardente desiderio che la mia fama accompagna per farmi in tutti i miei detti ammiratrice dell' infinita vostra virtù, non basta ad assicurarmi da qual si vogl'ia induratissimo gelo? oltre che sapendo gli amici vostri il vostro valore et essend' ella da quello portata, è forza che voli sicura in quelle parti, dove per voi veggo spuntar nuovo Olivo e fabbricarsi altra Athene; ma non sia, ch' io entri ne vostri meriti che veramente divini non hanno da essere scritti da penna mortale. S^r Ericio, quando mi fu dato di conoscervi, io n' elessi patrone e non amico, ne poteva amico eleggervi poi che solo tragli eguali si mantien l'amicitia, la qual uguaglianza non è tra noi, poichè voi con l'altezza del vostro ingegno toccate il cielo, et io con la bassezza

del mio mi giaccio in terra; e se pure alcuna volta surgo, è solo quando mi porgete l'aiuto vostro, e quando penso alle vostre virtù, le quali mi fecero l'altra sera formar questo sonetto, ch'io vi mando prima che sia aggiunto con altri alle Rime che si ristamperanno in breve. Siate contento di gradir non il dono, ma l'animo della donatrice, ch'è tutto vostro. Siate servito poi di presentar con mille saluti quest' altro sonetto al mio Sr Gherardo ¹, al quale per fretta non lo mandai scritto come si conveniva. Il Sr Gio. Paulo e mio marito vi rendono duplicati i saluti ringratiandovi della memoria che di loro tenete; le compositioni mandatemi oltre modo mi son care e rendo gratie a quel pensiero, che nacque in voi d'illustrarmi con la loro dedicatione. Io non havendo altro che dedicarvi vi dedico la mia pronta volontà, e per fine senza fine vi bacio la mano pregandovi da Dio ogni contento. Di Mantova, li 6 di marzo 1601.

Di V. S. Ill.

Affema serce,
ISABELLA ANDREINI.

Ill. Sr mio oss^{mo}.

Piacesse a Dio, che'l dolore c'ho del male di V. S. si potesse cambiare in salute, che certo non havereste bisogno ch' Esculapio s'affaticasse per voi, essendo che sareste più sano dell' istesso Apollo. Ma perch' io non possa far questo, ho io da procurar di consolarmi con parole? Certo no, sì, perch' io non son atta a farlo, come ancora, perchè farei grandissimo torto alla sua prudenza, alla quale è noto, che poi che gli accidenti delle cose non vengono per lo più conformi alla volontà nostra, è forza che noi disponiamo la nostra volontà in conformità degli accidenti che avvengono. La sanità è uno de' beni della Fortuna, onde per lo contrario diremo che l'infirmità sia uno de' suoi mali. Ma perchè la Fortuna è sempre minor dell' huomo savio, possiamo concludere, che uno de suoi effetti, ch' è tanto minor di lei, sia tale, ch'appresso alla saviezza dell' huomo egli sia nulla. Ecco dunque che'l Sr Ericio, savissimo tra i savii, benchè sia aggravato dal male, non è molestato da cosa alcuna.

Non rispondo all' altra sua, ch' io ricevei prima di questa, perchè le sue lettere son tali, che la risposta haverebbe di bisogno di grandissimo studio, et io non posso attendervi, contendendolo i giorni in che siamo, che chiamano ad altre cure, e vietandolo ancora il non sentirmi a mio

¹ Dans les *Rime*, la canzonetta VII, le sonnet CLXXVI sont dédiés à Gherardo Borgogni, l'Errante Academico Inquieto di Milano, avec des sonnets en retour de celui-ci. Dans la 2^e partie le sonnet XIX Sopra la sua Fonte del Diporto... (un poème?) P. 63, Canzone del Sr Gherardo Borgogniet réponse en sonnet.

modo, rispetto alla quadragesima che m'ha sbattuta assai. Se poi la buona volontà, e' l'obbligo, che all'altrui cortesia si tiene, possono far ch'altri componga bene, io dirò con V. S. che' l' sonnetto, ch'io feci per V. S. sia veramente bello com'ella scrive. Mio marito bacia le mani di V. S. desiderandole da Dio ogni contento, il che faccio anch'io con tutto il cuore; qui termino per non fastidirla con la lunga lettura. Di Mantova, il di primo d'Aprile 1602.

Di V. S. Ill^{re}.

Affema ser^{te},
ISABELLA ANDREINI.

S^r Ericio, Milano.

Ill^{re} S^r mio oss^{mo}.

Vengo con queste poche righe a romper il lungo et noioso silentio che passa da molti-giorni in quà tra di noi, il quale non voglio che più lungamente si vanti di privarmi del cibo soave de suoi nobilissimi concetti, che sono stati (sua mercede) per tanto tempo dati per esca nutritiva all'anima mia, la quale se non fosse per se stessa immortale, saria (mi dubito) morta per così lungo digiuno. Ho ben io scritto e da Mantova, e da Verona, a V. S. et a S^r Gherardo per ricever gratia com'è lor costume, e dall'uno e dall'altro, ma convien che le mie sieno andate in sinistro non potendo io argomentar in loro mancamento d'amore o di creanza. Passò il S^r Sadeler per Verona, e seppi che in Milano alloggiò con V. S. onde con tal occasione mi venne pensiero d'un intaglio di sua mano, e subito mi feci ritrarre, e sarà mandato a Vinetia, e ben ch'io habbia cavalieri, che mi favoriscono, sapendo quanto V. S. gli sia amico, e quanto l'amiticia possa ne' cuori virtuosi, la prego caldamente a scrivere una lettera al suditto, pregandolo a servirmi subito, accioch'io possa come sarò a Milano metterlo nelle mie rime, che si ristamperanno tosto ch'io giunga. Non son più lunga, le bacio la mano e la prego a tenermi in sua gratia et a salutar in mio nome il S^r Calderone. E N. S. la felicità. Di Brescia, li 18 di Giugno 1602.

Di V. S. Ill^{re}.

Affema ser^{te},
ISABELLA ANDREINI.

Ill^{re} S^r mio oss^{mo}.

Se la penna potesse esser tanto pronta quanto è il desiderio, a pena giunta haverei salutato il S^r Ericio; ma perchè è impossibile, convien che la sua benignità scusi la mia tardanza, la quale è veramente degna di scusa, poi che non m'avanza tempo di respirare, non che di visitar i miei carissimi amici e padroni, con lettere. Noi siamo il più delle volte

chiamati da S. A. S. fuori della città, e quando non andiamo fuori, bisogna servir qui, tanto che sempre siamo in volta, onde a gran fatica ho potuto far questi sonetti, ch' io mando per segno d'amoré a V. S. et ho anchor mandati al Sr Gherardo mio. Ho cercato della sua lettera e non l' ho trovata, havendola io lasciata con altre di V. S. a Mantova tra quelle cose ch' io bramo di preservar dall' ingiuria del tempo il più che sara possibile, benché in tutti i luoghi sono dal tempo sicure le cose ch' escono dell' intelletto nobilissimo del Sr Ericio ; poichè teme il tempo dell' opere sue non meno che l'opere altrui temano del tempo, par laqual cosa egli s'affretta, ancor che vecchio e zoppo, di fuggir da loro per non esser abbattuto e vinto. E senza più, bacio a V. S. la mano con mio marito, e'l Sr Gio Paulo. E N. S. la conservi. Di Torino, li 14 d'Agosto 1602.

Di V. S. Ill^{re}.

Affema ser^{co}.
ISABELLA ANDREINI.

Lettres d'Erycius Puteanus dans l'ordre de leur publication.

EPISTOLARUM FERCUŁA SECUNDA.

EPISTOLA V.

Isabellæ Andreinæ. Ticinum.

Tantam facundiam, tantas litteras in feminam cadere ! Ubi robustior ille sexus, qui in chartis pollet, in pulpitis sudat, in studiis consenescit ? Ecce litteris : unc quoque Amazones sunt, et Penthesileam suam habent. Annon sic meritò te appellem Andreina, et τῶς ἀνδρῶσι opponam ? Feminis a Naturà insitum, loqui : tibi verò, bene loqui, quo fit, ut corrigendo muliebre vitium, virilem virtutem superes. Platoni olim, ut in prodigio est, mel suum apes, velut divinæ facundiæ indices, in os inseruerunt : tibi vero Gratia ipsæ, non montem Hymettum (Valerii verbis utor) thymi flore redolentem, sed Musarum Heliconios colles omni genere Doctrinæ virentes, Dearum instinctu depastæ, maximo ingenio dulcissima alimenta summæ eloquentiæ instillasse videntur. Scribis acute, accurateque : dicis ex tempore, sed quasi scripseris, eâ ubertate et copia, ut cum nihil addi possit, nihil supersit ; eo gestu, ut loqui ipsos digitos ; eâ voce, ut intus canere Sirenium concordiam putem, eâ denique felicitate et successu, ut nutu arbitrioque tuo

.... pleni mo' ereris frena theatri.

Quoties te audiui, inscitiam et infantiam quorundam deprehendi, qui se doctos disertosque profitentur: ac meipsum quoque, cui dicendi partes in publico sunt, puduisset tituli mei; nisi tu eum elegantissimo carmine asservisses. Ego augurium interpretor, quod tu elogium esse voluisti: et sic elogii luce circumfusus, tueor dignitatem nominis mei, velut augurio promissam. Tu vero beata, o Suada, o Musa, cui jam immortalitas parta! Tua enim, dum vivis, aliorum quoque de te monumenta habes, et posteritati tuæ cœpisti interesse. Eja, Eja: lege, et legere; imò excitare, ut scribendo scribentium præconia superes: excitare, ut posterorum accessuram admirationem augeas. Te nobis Natura ipsa, temporisque pater: tu te posteris dabis, quodque te admiramur, tuæ industriæ, et simul benignæ Naturæ acceptum ferimus; sed quod posteri admirabuntur, in te unam redundabit. Quo te vehementius hortor et rogo, ne minus scribendo teipsum posteris, quam dicendo benignitatem Naturæ nobis commendes, Mirtyllam Eclagam, et nunc Epigrammata vidimus: plura emolire; ut liberis fœcunda libris quoque evadas. Ergo Epistolares lucubrationes, queis comicas omnes delicias, tragicas divitias, et quicquid elegantiarum est, includisti de manu pro me, ut in manus multorum veniant: nos heredes, et deinceps posteri erunt tu tamen semper domina. Aliter enim se Fortunæ ludibria, aliter hæc ingenii monumenta habent: illa post te alium atque alium possessorum sortientur: hæc nunquam tua esse desinent, etiam cum videbuntur desiisse. Est etiam, quod jure quodam amplius a modestia tua exigimus: ut, præmio ingenii publice sumpto, ostendas te non ingrato seculo tam præclaris ac luculentis dotibus illuxisse. Itaque laurum carpe, et tempora, venustamque illam χρυσῆς Ἀφροδίτης venustatem inumbra; ita enim futurum, ne dum verborum nectare audientium sensum mulces, vultus igneo nitore et oculorum radiis accendas. Nec renue. Posteri ipsi iniquè laturo, quod promereri Phæbæum hunc honorem potueris, non assumpseris: nos male audituri, quasi præmium inviderimus. Cogita, o Suada, o Musa, et te ipsum, nos hominesque venturos cogita; me quidem ingenii, et eloquii tui miratorem et cultorem æternum habitura. Sic carmen hoc habe, non ut ipsum (impolitum enim est), sed ut animum inspicias. Vale. Mediolani, Postridie Eidus decembris 1601.

AD

ISABELLAM ANDREINAM, SEculi NOSTRI SULPICIAM,
Florem illibatum populi Suadaque medullam.

Ter dilecta Jovi, cui tres tria munera cœlo
Contribuere Deæ, Cypris, Tritonia, Juno;
Carmine te facili dicam, tua munera dicam,

Quæ tribuere Deæ, Cypris, Tritonia, Juno.
Cypris, natalem creperi cum luminis auram
Libares, medio spumantis gurgite Ponti
Emergens. vultumque tibi, ciliumque, comamque,
Flore venustatis tinxit; Geniumque Leporum
Omnibus inspersit membris, Venus altera ut esses;
Alma Venus, sed casta, et casti mater Amoris.
Mox, ubi conspexit neglecta crepundia Pallas,
Indidit ingenii vires, et semina Famæ,
Pierio facilem perfundens nectare montem,
Pierio facilem perfundens nectare linguam:
Mentem, qua prisci duraret Musa Lycei,
Linguam, quâ prisci duraret Suada Theatri.
Pennato sequitur gressu Saturnia Juno,
Nubilis indignans sine conjuge virginis annos
Labi: felicem thalamum, tædasque jugales,
Et tabulas ornat: carmen canit ipse Hymenæus.
Ducers a caro, et numero fœcunda marito,
Multiplici pateris Lucinæ prole labores.
Constans connubii vinclum! Tu conjuge digna:
Te pariter conjux, cui pignora cara dedisti.
Nunc ternæ veterem Divæ posuere furorem,
Quasque Paris peperit rixas, feliciter aufers.
Tu ne va diceris Cypris, Tritonia, Juno:
Casto conjugio, Sophiâ, vultusque decore.

FERCULA 2^a EPIST. XIX.

Isabellæ Andreinæ, Academicæ Intentæ. Ticinum.

Næ tu mihi animo defectum Naturæ supple, Andreina, virilis gloriæ non capax tantum sed consors: imò tu sexum tuum linquens, ipso virtutis nisu in virum te transformas. Quod si a viro virtus dicenda, felicior tu viro, quæ mulier fructum virtutis procreas: si vero a virtute vir, tibi præmium melioris nominis debetur, quæ munia melioris nominis, viri inquam, obis. Vir igitur es; et vir quoque diceris, si Andreinæ nomen examinas. Ego quantum te laudo, tantum accuso ignaviam nostram, qui ne nominis quidem dignitatem amplius tuemur. Fuimus Troes. Nunc descissimus paulatim, animique neglecto cultu, ne dicam spreto, formæ fortunæque vanissimis deliciis fastum profitemur. Hæc doleo, sed te amo, quod damnata nobis studia et vota amas. Die Lunæ Orationem hic publice habiturus sum, *de Munere meo publico*. Utinam propitiam tuam Suadam experiar, et audacter ac feliciter dicam! Utrumque subdificile,

sive apud hæc ingenia, quibus difficulter satisfacias; sive mea natura, qui timidior, sive verecundior sum. Commasculabo animum, et conabor inter paucos viri nomen retinere. Vale cum Caleno tuo, atque Antalogistam tuum saluta. Mediolani V Eid. Novembr. 160s. (9 novembre 1601).

FERCULA 2a EPIST. LVI.

Isabellæ Andreinæ, Academicæ Intentæ, Mantuam.

O Suada! ut amer, sinam me laudari; laudare tamen facilius poterit, quam amare: cum laus ad gratiam sæpe profecta, immerentem quoque ornet; amor non possit nisi e vero proficisci. Eo te ingenio et benignitate novi, ut laudare et amare quemcumque velis: eo tamen judicio et prudentiâ, ut non nisi dignum; unde qui merebitur, hunc laudabis et amabis: qui non merebitur, hunc non amabis; etsi verborum aliquo lenocinio laudabis, ne despicere videare. Digno igitur Laudem amoremque tribuas; indigno Laudem eloquioingas, verum e pectore Amorem nunquam promas; ita facilius Artem, quam Naturam ad fucum detorquemus; quod autem laudamus, Arte fieri; quod amamus, Naturâ, planum est: et sic difficiliorem Arte Naturam esse; cum laudare quemcumque Arte possis, nisi pectus tibi commoveat, et de Virtutis suæ igni scintillam adspiret. Quid igitur? facile tu amare? facilius ego censeo laudare. At delicias etiam facis, vovesque, ut æque Virtute ac Amore possis respondere. Respondes vero, nisi alio a fonte tuum velis, alio amorem meum derivare. Virtutis tu me caussâ amas, et ego te virtutis; parem Amorem habemus: ergo et Virtutem. Revoco, revoco, et discindo hunc ambitiosi *σφιγμυτο*; nodum. Imparem Amorem habemus, et imparem Virtutem, ego quippe Amore vinco, tu Virtute. Sic igitur triumphum hunc agamus, ego Amoris, tu Virtutis. Vale. Mediolanum, Eidibus febr. 1602. (13 février 1602).

IB. EPIST. LXXVIII.

Isabellæ Andreinæ Academicæ Intentæ. Ticinum.

Animum impedire stili languor non potuit, quominus scribendi fervorem demonstrarem. Ita enim excitatus suavissimis tuis litteris sum, ut reluctantem manum in scriptiois obsequium coëgerim. Tuis litteris: et simul adolescentis hujus petitione, qui commendari a me voluit, et meruit, rogavit et obtinuit. Cur autem commendari? Ut specimen Comici studii daret, et in numerum sive Collegium vestrum adoptaretur. Adolescens est dicendi non ignarus, qui aliâs etiam ora hominum et pulverem publicum non exhorruit. Nisi fallor, *ex hoc ligno Mercurius fiet*. De Epistolis tuis invitissimus audiui, sepositas esse, Cave, per omnes Musas.

καὶ γὰρ ἀισχύνην φέρει
πραγμ' ἐς χέρας λαβόντ' ἀπίσασθαι τόδε

Iterum, cave, si cothurnum Euripidis aestimas, a quo moneris. Vale. Mediolanⁱ, XVIII. Kal. Jan. 1602.

Epistolarum Bellaria.

EPIST. XI.

Isabellæ Andreinæ. Ticinum.

Scribendi desiderium, et simul argumentum mihi e litteris tuis crescit; decrescit stilus et eloquentia. Tantum videlicet ab animo manus discrepat, ut illum excitari ad respondendum, hanc retardari sentiam ab eadem tua Suadâ. Animus enim modestiam tuæ scriptionis, manus elegantiam æmulatur. Modestiam, quam imitari (liceat dicere) possum: elegantiam quam non possum. Sic igitur excitare me profiteor, ad id quod possum: retardari in eo, quod non possum. Scribere enim ad te cupio, et non cupio: cupio, ne officio desim; non cupio, ne infantiâ peccem. Et tu tamen ut scribam, eloquentiæ mihi laudem impertis. Desine: scribam, ut deinceps infantiam meam accuses, officium non desideres. Vale. Mediolani. XV. Kal. Jan. 1601.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1889.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents: MM. P. Cogels, vice-président; P. Henrard, secrétaire; E. Gife, trésorier; H. Wauwermans, L. de Burbure, J. Schadde, E. Varenbergh, H. Hymans, A. Goovaerts, Baeckelmans, M. Rooses, membres titulaires; A. Blomme, A. Goemaere, van Caster, membres correspondants; Th. Sme-kens, membre honoraire.

Se sont excusés: MM. le chevalier G. van Havre, P. Génard, Alex. Henne, Ch. Ruelens, E. Soil, membres titulaires; Alph. de Witte, membre correspondant.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et approuvé; toutefois un membre remarque-qu'on a omis d'y mentionner la nomination de la commission composée de MM. le chev. L. de Burbure et Gife, chargée du rapport sur le travail manuscrit intitulé: *La corporation des quatre couronnés d'Anvers, ou les architectes anversoïs au moyen-âge* (1334-1542) par M. Clément van Cauwenberghs.

L'Académie a perdu, depuis sa dernière séance, M. R. Chalon, membre titulaire et ancien président, et M. Ant. Bamps, membre correspondant. Des lettres de condoléance de la part de la compagnie seront adressées à leurs familles; dans la prochaine séance, il sera pris une décision au sujet des notices biographiques de ces deux membres, à insérer au *Bulletin*.

M. Soil, en s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, nous fait connaître qu'il se propose d'entretenir l'Académie dans la séance de juin d'un travail analogue à l'*Inventaire de 1527* qui a paru il y a quelque temps dans les *Annales*.

Les livres reçus depuis la dernière séance, sont les suivants:

De M. Alfred Bequet, membre titulaire et conservateur du musée de Namur :

Une intaille carolingienne. (Extrait des *Annales de la Société archéologique de Namur*.)

De M. P. Henrard, membre titulaire :

Les premières bombes. (Extrait de la *Revue militaire belge*, 1888.)

De M. Eug. Soil, membre titulaire :

Cimetière gallo-romain à Tournai, rue de Monnel et rue Childeric. (Extrait des *Bulletins de la Société historique et littéraire de Tournai*.)

De M. le dr J. Van Raemdonck, membre titulaire :

Le Pays de Waas à l'époque du mammouth. (Extrait des *Annales du Cercle archéologique du Pays de Waas*.)

De M. Alph. de Witte, membre correspondant :

1^o *Un plomb des draps d'Ath*;

2^o *Nicolas Del Ré, élève graveur à la Monnaie de Bruxelles* (1783-1787).

De M. le chanoine van Caster, membre correspondant :
Fêtes jubilaires de Notre-Dame d'Hanswyck à Malines.
Cavalcade suivie de l'ancien « Ommegang ».

De M. le baron de Loë :

Compte rendu succinct des travaux du Congrès de la
Fédération historique et archéologique de Belgique à
Charleroi.

De M. le D^r C. Bamps :

Notes historiques sur Hasselt (1473-1580).

De M. Joseph Destrée, conservateur-adjoint du musée royal
d'antiquités à Bruxelles :

1^o *Lustre en défenses de morse trouvé dans la Meuse*
à Bouvigne. (Extrait des *Annales de la Société archéo-*
logique de Namur.)

2^o *Les accroissements du musée royal d'antiquités et*
d'armures, 1887-1888. (Extrait du *Bulletin des Commissions*
royales d'art et d'archéologie.)

Du ministre de la justice :

Procès-verbal de la Commission royale pour la publi-
cation des anciennes lois et ordonnances de la Belgique.
7^e vol., 11^e cahier.

De l'administration communale de Borgerhout :

Inventaris van de plaatselijke archieven der gemeente
Borgerhout, par J.-B. Stockmans, archiviste.

De M. J.-F. de Raadt, de la Société d'archéologie de
Bruxelles :

A propos d'un diplôme relatif à la maison des Berthout.

De M. Fr. Magnier, conseiller à la cour d'appel de Chambéry :

Procès devant le Sénat de Savoie pour la succession
du cardinal de Granvelle, 1598-1599. (Extrait du *Bulletin*
du Comité des travaux historiques de France.)

De MM. A. de la Grange, membre correspondant étranger,
et Louis Cloquet :

Études sur l'art à Tournai et sur les anciens artistes
de cette ville. Première et deuxième partie.

Des remerciements sont adressés aux donateurs.

Une commission composée de MM. H. Hymans, M. Rooses

et H. Wauwermans est chargée de proposer des questions de concours pour 1891. Elle se réunira, avec les membres du bureau, avant la séance de juin, pour décider du choix des questions à présenter à l'Académie.

Il est donné lecture des rapports de MM. Gife et de Burbure, sur le mémoire de M. van Cauwenberghs. On décide d'admettre ce mémoire à correction. Les rapports des deux commissaires seront communiqués à l'auteur.

M. le chanoine van Caster donne lecture d'un mémoire intitulé: *Origine et histoire des cavalcades de Malines* (1302-1888). M. le président remercie l'auteur et propose l'insertion de cette intéressante communication dans les *Bulletins*. — Adhésion.

La séance est levée à 2 1/2 heures.

Les membres titulaires se constituent en comité secret pour discuter le mérite des candidats proposés pour les places vacantes.

ORIGINE ET HISTOIRE DES CAVALCADES DE MALINES

PAR

M. VAN CASTER, MEMBRE CORRESPONDANT.

Le 12 octobre 1300, Hugues de Châlons, évêque de Liège, avait cédé la seigneurie de Malines à Jean II, duc de Brabant, et ses descendants jusqu'à la troisième génération, à la condition qu'il ferait tous ses efforts pour mettre un terme aux empiètements des Berthoud.

Le prince-évêque s'aperçut bien vite qu'il n'avait pas été heureusement inspiré en se confiant à la loyauté du duc. Celui-ci, en effet, s'entendit aussitôt avec Jean Berthoud,

avoué de l'église de Liège dans Malines. Le jour de sainte Lucie ¹, 13 décembre 1301, les deux usurpateurs donnèrent une charte qui demeura jusqu'à la fin du XVIII^e siècle la constitution de Malines.

Peu de temps après cet événement, le duc préposa au gouvernement de la cité un écoutète qui n'était pas du goût des Malinois. Le nouveau gouverneur s'attira de grandes difficultés de la part des métiers et fut mis à mort.

Jean II arma aussitôt et vint à Malines pour venger la mort de son représentant. Il croyait en finir vite avec les rebelles, mais il trouva les portes de la ville bien closes et les habitants, très décidés à la résistance, avaient eu recours aux inondations pour empêcher l'ennemi de s'approcher. Le duc fit alors appel à ses sujets et vint assiéger Malines avec des forces assez considérables. Ceux d'Anvers et de Lierre campèrent au nord de la cité et les Brabançons au sud. Les Malinois firent quelques sorties très heureuses et parvinrent même à faire entrer, par la rivière, des munitions dans la ville. Un nouvel essai de ravitaillement ne leur réussit point, et les bateaux qui devaient amener les vivres furent capturés par l'ennemi. Les assiégés, pris par la faim, durent se rendre. Ils le firent, non à merci, mais en posant eux-mêmes les conditions de paix à leur vainqueur. Le duc, heureux du succès, accepta tout et fit son entrée dans Malines en passant par une brèche faite pour la circonstance dans le mur d'enceinte, dont il avait d'abord exigé le rasement complet.

Pendant ce siège fameux, les habitants de Malines firent une procession ou *Ommegang* avec les reliques de saint Rumold, évêque et martyr, leur apôtre et patron. Ils les portèrent d'abord autour de la ville, par les remparts, puis hors de la porte du cimetière ², où campaient ceux d'Anvers et de Lierre. Les Malinois, encouragés par la présence des glorieux

¹ Et non saint Lucien comme l'a dit M. Gachard dans sa *Notice sur les archives de la ville de Malines*. Le texte original porte : *in sinte Luciën daghe*.

² Cette porte se trouvait à l'extrémité de la rue du même nom, actuellement la rue de Stassart. Elle fut murée vers 1460 et démolie en 1806.

restes de leur saint protecteur, se précipitèrent avec acharnement sur l'ennemi et le pourchassèrent jusques près de Waelhem. En souvenir de cette victoire, ils promirent de porter tous les ans les reliques de saint Rumold autour des remparts. Ce vœu, qui date du 21 avril 1302, s'exécute encore aujourd'hui et tous les ans la procession des reliques se fait dans les principales rues de la ville, le premier dimanche de juillet.

Voici comment cette procession, dite *de la paix* (Peysprocessie), donna lieu à la formation de ces cortèges historiques dont Malines semble avoir acquis la spécialité.

Dès les premières années de l'institution de cette procession, il y avait dans le cortège des ménestrels chargés de chanter les louanges de saint Rumold en s'accompagnant d'instruments à cordes. Après un bon demi-siècle, on introduisit d'autres groupes dont la variété et le nombre allèrent toujours croissant, au point qu'il fallut les séparer du cortège religieux et en faire ce que l'on est convenu d'appeler une cavalcade.

Les comptes de la ville de 1375 à 1387 mentionnent les dépenses faites annuellement pour la représentation des *Apôtres* et des *Prophètes*. Plus tard, on figura d'autres personnages de l'histoire biblique, et en 1401 apparaissent les premiers chars sur lesquels on représentait différents épisodes de l'histoire sacrée. Des spécialistes étaient chargés de l'organisation des groupes. Le nommé Jean de Visscher et son compagnon Jean van Battele reçoivent, en 1406, quatre escalins de gros pour avoir bien représenté la Passion, et ils sont en même temps engagés pour les années suivantes à la condition d'améliorer toujours leur représentation, autant que faire se pourrait³.

Trente ans plus tard, apparaissent les *Rois mages* avec douze compagnons, entourés de chameaux et d'éléphants; puis *saint George terrassant le dragon*, et la *Conversion de St.-Paul*. En 1484, on ajoute trois nouvelles scènes : *Le Juge*.

¹ *Om datse de Passie Wale geordineert hadden op haren coste, enle van jare te jare houden moet (sic,) ende te beteren, ende argheren.*

ment, la Transfiguration et la Chute du premier homme. Le compte de 1492 mentionne *David, Aaron, la Tige de Jessé*. Nous trouvons ensuite *la Vallée de Josaphat, l'Annonciation, l'Étable de Bethleem, la Circoncision, la Présentation au temple*, etc.

Vers cette même époque s'introduisent insensiblement des scènes tirées de l'histoire profane et même de la mythologie ; mais elles ne furent jamais nombreuses.

Les épisodes de la vie de saint Rumold formaient, jusques vers le milieu du XVI^me siècle, une des parties principales du cortège.

Le XVII^e siècle fut très fécond en sujets de tous genres. On construisit un char sur lequel on représenta la scène décrite au cinquième chapitre de Daniël : — Baltassar, dernier roi de Babylone, qui régna de 554 à 538 avant notre ère, donna un jour une grande fête pendant laquelle il se fit apporter les vases enlevés au temple de Jérusalem, afin de les faire profaner par ses courtisans. Soudain une main mystérieuse écrit sur le mur ces trois mots : MANE, TEKEL, PHARES. Le prophète Daniël, mandé par le roi pour expliquer le phénomène, annonce à ce prince que son impiété allait être punie et qu'il perdrait en même temps son royaume et la vie. La prédiction est réalisée la nuit même.

Au premier plan du char se trouvait le roi et sa cour ; plus en arrière, des musiciens qui amusaient les convives par de gais refrains ; au fond, les paroles de la vengeance divine apparaissaient étincelantes. Les registres des comptes nous donnent tous ces détails. Ils nous apprennent même que le banquet (*Banket van Balthazar*) n'était pas simplement figuré, mais que les convives mangeaient bien pendant la procession ¹ et ne buvaient pas mal le lendemain, car on leur octroyait alors une tonne entière de bière brune.

A l'époque des archiducs Albert et Isabelle, on construisit un char représentant les XVII provinces des Pays-Bas ; il roula dans les cortèges pendant plus de soixante ans.

¹ *Een venesoen-pasteye voor den wagen van Balthazar. 2 Libras.*

En 1644, il y avait dix chars, désignés comme suit : le Monde, le Banquet de Baltassar, l'Agriculture, les XVII Provinces, la Justice, les Arts libéraux, la Religion, le Triomphe de l'église, l'Enfer, le Paradis.

La guerre entre l'Espagne et la France empêcha la célébration du jubilé de saint Rumold en 1675; mais, cinq ans plus tard, il y eut de grandes réjouissances. De nombreux arcs de triomphe furent érigés sur les places publiques et dans les principales rues. Celui de la Grand' Place existe encore. Il a des dimensions colossales : sa hauteur est de 148 pieds (41^m45) et sa largeur de 125 (35 m.) On l'a monté la dernière fois en 1875 et le placement seul coûta plus de trois mille francs ¹. Dans cette dépense ne sont pas compris les frais de restauration de la peinture.

Le dessin de cet arc triomphal fut fait par Daniël Janssens, qui le peignit à la détrempe et fut aidé dans ce travail par son ancien maître, Jacques de Hornes, et un autre artiste du nom de Jean de Hondt.

En 1680, le cortège de la grande procession était composé ainsi : les trente-six métiers venaient en premier lieu ; ensuite les ordres religieux, le clergé séculier, le chapitre métropolitain et l'archevêque. Cette première partie était suivie de la *cavalcade* composée de groupes de cavaliers et de dix chars ². Le cortège des Géants formait la troisième partie, après laquelle venaient les gildes ³ et la chässe contenant les reliques de saint Rumold ; le magistrat de la ville fermait la marche.

On s'y prit longtemps d'avance pour préparer la célébration

¹ La dépense exacte fut de 3367,85 fr., dont 2244,25 pour les matériaux de l'échafaudage et 1123,60 fr. pour le placement proprement dit.

² Ils représentaient : la *Religion*, les *Arts libéraux*, la *Justice*, la *Pucelle de Malines*, le *Pays de Malines*, le *Banquet de Baltassar*, les *quatre Eléments*, les *Douze Mois*, la *Prédication de saint Rumold*.

³ Les *Escrimeurs* ou *Hallebardiers*, les *Couleuvriniers* ou *Arquebussiers*, les *Archers*, la *jeune Arbalète* et la *vieille Arbalète*.

du millénaire du martyr en 1775. Les membres du magistrat délégués dans ce but se réunirent la première fois en octobre 1770. Les doyens des métiers, convoqués ensuite, s'entendirent avec leurs jurés pour déterminer la part de coopération qu'ils pouvaient prendre à l'organisation de la cavalcade.

Dans une réunion tenue par le magistrat le 24 juillet 1769, on avait proposé de demander un plan de cavalcade aux Oratoriens et aux Jésuites. Quelques-uns des membres du magistrat, plus portés pour les Jésuites, leur demandèrent en secret de vouloir faire un plan. Dans leur rapport du 18 novembre 1771, ils conclurent naturellement en faveur des Jésuites. Ces derniers, disaient-ils, leur avaient exposé toutes les difficultés qui résulteraient inévitablement du conflit, si les Oratoriens se mêlaient de la chose. Le principe de l'admission de ceux-ci fut pourtant maintenu.

Deux jours plus tard, le recteur et le préfet des Jésuites se présentèrent à la chambre des communes-maitres avec le plan suivant : l'introduction représentait la joie de la ville et de la province à l'occasion du millénaire ; elle était suivie de dix parties qui formaient tout le cortège. Malines : 1. plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, 2. éclairée par St. Rumold, 3. fortifiée dans la foi par les miracles du saint apôtre, 4. croissant en vertus, 5. fidèle à Dieu, 6. fidèle à ses souverains. Ce plan fut provisoirement adopté sous réserve de la décision du magistrat relative à la participation des Oratoriens avec leurs élèves. On insista, mais en vain, auprès des Jésuites pour obtenir un plan détaillé ; ils refusèrent de donner les renseignements demandés, alléguant qu'il était encore trop tôt pour publier leur plan et l'exposer ainsi à beaucoup de critiques.

D'un autre côté, la commission fit des démarches auprès des Oratoriens pour savoir ce qu'ils se proposaient de faire et examiner si l'on n'aurait pu s'entendre en admettant une partie de chaque plan ; mais ces messieurs fermèrent l'oreille.

Les autres, au contraire, mirent alors tout en œuvre pour arriver à la réalisation de leur projet et rendre toute modification impossible. G. Herreyns, directeur de l'académie, fut

aussitôt chargé de faire les dessins des chars. On lui donna, ainsi qu'au sculpteur P. Valckx, des explications écrites qui devaient les diriger dans leur travail et qu'il leur était défendu de montrer à qui que ce fût. Le 15 juin 1772, le magistrat approuva les dessins de Herreyns et les maquettes de Valckx; quelques jours plus tard, ces modèles furent présentés aux différents métiers qui choisirent alors chacun le dessin dont il voulait prendre l'exécution à sa charge.

On résolut aussi de faire ériger, comme en 1680, de grands arcs de triomphe aux endroits du parcours de la cavalcade, qui se prêtaient le mieux à ce genre de décoration, et de demander aux communautés religieuses de vouloir en couvrir les frais. Les démarches faites dans ce but furent couronnées d'un plein succès.

Les Jésuites, supprimés par bulle pontificale du 21 juillet 1773, avaient dû quitter leur résidence au mois de septembre; mais quelques-uns d'entre eux étaient restés à Malines.

Le 24 avril 1774, le commune-maître van den Venne se rendit à l'Oratoire pour traiter la question de la cavalcade; mais les Oratoriens refusèrent net, parce qu'en participant à l'exécution du plan adopté ils pourraient être regardés comme incapables d'élaborer eux-mêmes un sujet de cortège. On leur proposa alors d'adopter la division de la matière d'après laquelle les dessins des chars avaient été faits et déjà en grande partie exécutés, en leur assurant pour le reste toute latitude. Le 6 juillet, ils présentèrent leur plan; le magistrat l'approuva et chargea le pensionnaire et le secrétaire de la ville de pourvoir à son exécution.

Mais tout n'était pas fini. Des mauvaises têtes, dont quelques-unes même au sein du magistrat, répandirent le bruit que les fêtes seraient remises d'un an. On essaya par tous les moyens d'en entraver l'exécution et de retarder les travaux. Le public finit par croire que rien ne serait prêt et ces rumeurs parvinrent à s'accréditer au point que la question fut mise à l'ordre du jour en séance du magistrat tenue le 16 janvier 1775. Il y fut décidé de ne rien différer, mais de nommer une commission exécutive avec pleins pouvoirs de faire tout ce

qu'elle jugerait opportun et convenable pour arriver à la réalisation complète du programme de la cavalcade dont voici le résumé.

INTRODUCTION. *Joie de Malines à l'occasion du jubilé.* Trompettes, tymbalier, deux génies, les quatre parties du monde. — Porte-étendard de la ville, id. de l'école latine ; les archiducs Albert et Isabelle, fondateurs de cette école ; cavaliers espagnols. — Le char de la Pucelle de Malines, conduit par Apollon.

1^{re} PARTIE. *État de Malines avant l'arrivée de saint Rumold.* — Des sauvages à cheval. — Le *Paon* (payé par les étainiers) emblème de l'ignorance orgueilleuse du paganisme ; quelques satires entourant Bacchus assis sur un rocher. — Le deuxième char (construit aux frais des jardiniers et des chapeliers). Il coûta 1554 flor. 7 sous.

2^e PARTIE. *La conversion des Pays-Bas à la vraie foi.* Le cortège représente les anciens habitants de Malines. — Sur le char se trouvent les différents évêques qui évangélisèrent nos contrées (Les brasseurs payèrent 934 flor. 2 sous pour leur quote-part et les bouchers 750 flor.)

3^e PARTIE. *Arrivée de saint Rumold.* Deux chevaux marins montés par des divinités. (L'un d'eux fut fait aux frais des plafonneurs). — Le bateau amenant saint Rumold. — Sur le char (fait par les boulangers et les épiciers) le saint évêque reçu par le comte Adon et sa cour.

4^e PARTIE. *Saint Rumold convertit les habitants de Malines.* — La lumière chassant les ténèbres, les vertus cardinales. — Le *Lion* (payé par les chirurgiens) emblème de la courageuse vigilance du saint évêque ; les trois vertus théologiques ; le bonheur temporel et éternel. — Le char figurant saint Rumold érigeant la croix sur les ruines d'un temple de Diane (les orfèvres, les peintres et les sculpteurs en couvrirent les frais).

5^e PARTIE. *Naissance et résurrection du jeune Libert.* Musiciens ; emblèmes de vertus. — Sur le char (payé par les menuisiers, les chaussetiers, les tailleurs et les fabricants de

couvertures de laine,) se trouvaient Adon et Élise heureux de voir leur enfant unique rappelé à la vie.

6^e PARTIE. *Mort de saint Rumold*. Groupe d'héroïnes. La *Licorne* (payée par les drapiers) figurait le saint évêque détruisant le venin de l'incrédulité. — Le *Pélican* (payé par les cordonniers), emblème de la sollicitude pastorale de saint Rumold. — Sur le char, Malines plongée dans la douleur et, plus bas, le martyr étendu ; près de là, ses deux meurtriers.

7^e PARTIE. *Malines pleure la mort de son Apôtre et se réjouit de sa gloire*. Le *Phénix* (payé par les portefaix et les brouettiers) figurait saint Rumold vivant dans les cœurs de ses serviteurs, auxquels il procure les faveurs célestes. — Le char représentait le saint martyr élevé dans la gloire.

8^e PARTIE. *Malines heureuse de sa conversion qu'elle doit à saint Rumold*. La pucelle de Malines accompagnée de la Piété et de la Méditation. Elles sont suivies de quelques amazones qui portent les titres d'honneur dont Malines a joui depuis longtemps, sous la protection de son saint protecteur : Bellicosa, Prudens, Beata, Felix, Elegans, Virgo, In fide Constans. — Le char (payé par les merciers) représente la victoire que la sainte Église a remportée sur le paganisme, par le zèle apostolique de saint Rumold.

9^e PARTIE. *La maison d'Autriche*. Les princes qui gouvernèrent la seigneurie de Malines depuis 1350, année de l'inauguration de Jean III, duc de Brabant. — L'*Aigle* figurant la piété et la magnanimité de la maison d'Autriche. (Cet emblème était dû à la munificence des pharmaciens.) — Sur le char, conduit par la Prudence, se trouvait Marie-Thérèse entourée de ses enfants. (Les poissonniers payèrent 1155 florins pour couvrir les frais de ce char, et les tanneurs se chargèrent du reste de la dépense.

LE CORTÈGE DES GÉANTS.

Cette cavalcade coûta à la ville plus de 18,000 florins, sans compter la somme de 7000 florins fournie par les métiers. Ajoutons encore à cela une note de 4612 flor. 6 sous, 3 den. payée pour le banquet offert au prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas autrichiens à cette époque.

En 1825 on déploya moins de luxe. Voici le programme de la cavalcade : un corps de dragons à cheval ouvrait la marche. Le cortège comprenait cinq parties : 1°. Quatre Renommées, le porte-étendard de la ville, emblèmes des sciences et des arts. — Char figurant la ville de Malines entourée de Vertus. 2°. Officiers de la cour papale. — Sur le char, saint Rumold recevant sa mission. — 3°. Malines payenne représentée par 30 personnages. — Sur le char, saint Rumold prêchant l'évangile. — 4°. Chœur des Anges. — Sur le char, le saint dans la gloire. — 5°. Officiers de la cour. — Sur le char, la maison d'Orange-Nassau. — Le *Cortège des Géants*. — Un corps de dragons fermant la marche.

Le onzième centenaire du martyre du saint apôtre de Malines fut célébré en 1875. Le programme du cortège comprenait huit divisions :

1° *Établissement du christianisme à Malines*. VIII^e siècle. Quatre hérauts. La porte-étendard de la ville. Huit cavaliers armés. Le char de la prédication de saint Rumold. Suite du comte Adon. Quatorze dames nobles. Huit nobles Franks. Huit fauconniers.

2° *Les croisades et la féodalité*. XIII^e siècle. Quatre trompettes. Un gonfalonier. Deux écuyers. Gauthier Berthout I et ses deux fils. Son épouse Sophie de Looz et deux suivantes dans une litière portée par deux chevaux. Un moine portecroix. Deux gentilshommes.

3° *Établissement du régime communal à Malines*. XIV^e siècle. Procession dite Peys-processie, en 1302. Cortège de piétons. Vingt enfants de chœur. Quatre diacres. Deux chanoines portant la chässe primitive. Doyens et jurés des métiers. Nobles et bourgeois en armes. Le char de Thibaud de Bar, évêque de Liège et seigneur de Malines, érigeant la cité en commune en 1305.

4° *Les reliques de saint Rumold*. XV^e siècle. Vingt-quatre jeunes filles à cheval. Le char représente l'exposition solennelle des reliques du patron de Malines, en 1479.

5° *Les chambres de Rhétorique*. XVI^e siècle. *La Pivoine*

et la *Fleur d'Iris* retournant du landjuweel d'Anvers, en 1561. Cortèges équestres suivis d'un traineau et de deux petits chars en style Renaissance.

6° *Les corporations et les gildes*. XVII^e siècle. Cortège de piétons. La fanfare des orphelins de l'hospice sainte Hedwige. Doyens et membres des gildes. Seize membres des métiers. Huit hommes portant la chässe de 1631. Quatre membres du magistrat.

7° *Les personnages célèbres nés à Malines*. Quatre Renommées. Douze jeunes filles représentant les sciences et les arts. Le char de la ville de Malines couronnant ses enfants.

8° *Les Géants*.

L'usage de célébrer tous les vingt-cinq ans un jubilé en l'honneur de Notre-Dame d'Hanswyck fut introduit en 1738, lorsque les chanoines réguliers qui desservaient l'église fêtèrent pour la première fois l'anniversaire de leur arrivée à Malines ¹. Le programme de la cavalcade comprenait quatre parties : 1° La conversion du hameau d'Hanswyck par saint Lambert et l'arrivée de la statue ; 2° Les bienfaits obtenus dans le sanctuaire d'Hanswyck ; 3° l'Assomption de la sainte Vierge ; 4°. La dévotion des archiducs et de la maison d'Autriche.

En 1763, on organisa un cortège dans lequel les diverses invocations des litanies de la sainte Vierge étaient représentées au moyen d'emblèmes.

Le huitième centenaire ne put être célébré en 1788, à cause des désordres occasionnés à Malines par l'expulsion des séminaristes. La cavalcade fut remise jusqu'en 1790 : elle n'était que la répétition de la précédente.

On fit mieux en 1813. Un premier groupe figurait encore les litanies jusqu'à l'invocation : *Secours des chrétiens* inclus. Huit autres groupes représentaient les dernières invocations depuis *Reine des Anges* jusqu'à la fin des litanies. La seconde

¹ Ces religieux, chanoines réguliers de saint Augustin, avaient été mandés de Léau, dès 1286, mais la confirmation de la fondation du monastère ne fut donnée que le 15 mars 1288 (vieux style).

partie se rapportait à la fondation de l'Église, ses persécutions, sa doctrine et ses privilèges. Venaient ensuite deux chars : les Vertus de la sainte Vierge, et l'Assomption.

Lors du jubilé de 1838, on mit pour la première fois les chevaux de la troupe à la disposition des enfants. Le cortège ressemblait aux précédents : après les emblèmes des litanies, venait la Pucelle de Malines et enfin le char royal. Les dessins des groupes furent édités en lithographie, mais le texte de la description formait une brochure séparée.

La cavalcade de 1863 se composait de huit parties et avait pour sujet la *Gloire et le Triomphe de Marie dans sa naissance et dans sa mort* : 1^o Malines reconnaissante envers Marie ; 2^o l'Immaculée Conception préconisée par les prophètes et les docteurs ; 3^o la proclamation du dogme, en 1854 ; 4^o le dogme reconnu par l'univers ; 5^o l'Assomption ; 6^o Marie invoquée par toutes les conditions ; 7^o les Puissances de la terre aux pieds de Marie ; 8^o la Belgique sous la protection de la reine des Cieux. *L'Ommegang*.

A l'occasion du neuvième centenaire célébré au mois d'août 1888, nous avons organisé une cavalcade qui différait de toutes les précédentes sous plus d'un rapport. Elle était à peu près complètement historique, ce qui avait permis d'y faire figurer une quantité de costumes de diverses époques, parmi lesquels ceux des ducs et des duchesses de Bourgogne n'étaient pas les moins remarquables. Ces costumes, d'une correction historique que l'on pouvait dire scrupuleuse, étaient avantageusement portés par de jeunes personnes et des jeunes gens des premières familles de la ville. C'était là une grande innovation, car, dans toutes les cavalcades précédentes, il n'y avait jamais eu que des enfants. Enfin la cavalcade de 1888 comptait 555 personnages, c'est-à-dire un nombre double de celui que l'on avait généralement atteint jusqu'alors. En voici le programme :

I. HISTOIRE DE NOTRE-DAME D'HANSWYCK.

1. *Arrivée de la statue miraculeuse vers 988*. Dans le cortège figure la famille impériale d'Allemagne et sa suite. Sur le bateau, en forme originale de barque normande, se

trouvait la statue de Marie qui semblait arriver triomphalement pour prendre possession de son sanctuaire.

2. *Fondation du monastère en 1288.* Le cortège était formé par les chevaliers de l'Ordre Teutonique de la commanderie de Pitsembourg à Malines. Sur le char, on avait figuré la réception des chanoines réguliers au hameau d'Hanswyck.

3. *Construction de l'église actuelle, en 1663.* Dans le cortège figuraient les gildes, dont les membres avaient contribué à l'érection du sanctuaire. Le char représentait la pose de la première pierre par l'archevêque André Cruesen, le 10 mai 1663.

4. *Couronnement de la statue en 1876.* Ce cortège formé de piétons, comprenait la Fanfare des orphelins de Sainte-Hedwige, le groupe du Rosaire, les emblèmes du Couronnement portés sur un brancard, les membres du clergé qui avaient été présents à la cérémonie.

II. LES PÈLERINS DE NOTRE-DAME D'HANSWYCK.

1. *Pèlerins de Malines.* Le cortège était composé des princes de la maison de Bourgogne qui furent seigneurs de Malines, depuis Philippe-le-Hardi jusqu'à Philippe-le-Beau. Sur le char se trouvaient les personnages de distinction qui habitèrent Malines à diverses époques et se rendirent au sanctuaire d'Hanswyck.

2. *Pèlerins de l'étranger.* Les hérauts d'armes des XVII provinces formaient le cortège. Sur le char figuraient les archiducs Albert et Isabelle, et d'autres personnages de distinction qui ont visité l'église d'Hanswyck et inscrit leurs noms dans le registre de la confrérie de l'Immaculée Conception.

III. GLORIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

1. *Marie glorifiée par les ordres religieux.* Le cortège était formé par les Ordres militaires. Sur le char se trouvaient les membres des Ordres monastiques et réguliers.

2. *Marie glorifiée par les sciences et les arts.* Douze personnages allégoriques figurant les sciences et les arts formaient le cortège. Sur le char étaient groupés les savants et les artistes qui ont écrit la vie de la sainte Vierge, célébré ses louanges ou reproduit ses traits.

3. *Marie glorifiée par les peuples de la terre et par les habitants des cieux.* Les cinq parties du monde et les diverses nations étaient représentées dans le cortège. Sur le char, s'élevait un groupe de la Vierge soutenue par deux anges. Un grand nombre d'anges et de saints étaient rangés autour de ce groupe. L'*Ommegang* traditionnel faisait suite à la cavalcade.

L'organisation de cavalcades est entrée dans les mœurs de la population malinoise et l'on profite de toutes les occasions pour former des cortèges historiques ou allégoriques.

C'est ainsi qu'une cavalcade eut lieu en 1849, lorsqu'on érigea la statue de Marguerite d'Autriche. Une autre fut organisée en 1854, à propos de la visite que fit la famille royale, après le mariage du duc de Brabant avec l'archiduchesse Marie-Henriette.

Des cavalcades moins importantes eurent lieu à l'occasion des entrées des archevêques ou de leur élévation à la pourpre.

Il est encore un autre genre de cortèges organisés parfois dans un but de bienfaisance, à l'occasion du carnaval ou de la mi-carême. Le succès de ces entreprises est toujours assuré.

Les grandes cavalcades composées de groupes de piétons et de cavaliers et de chars de triomphes sont toujours suivies d'une série de figures symboliques et grotesques, à laquelle on a conservé le nom de *Ommegang*. Parfois on l'appelle aussi *Cortège des géants*.

L'*Ommegang* se composait autrefois des pièces suivantes, dont quelques-unes ont disparu ou ne figurent plus actuellement. Le groupe principal est la famille des géants, composée de six personnages :

Le Géant. Il en est parlé pour la première fois dans le compte de 1492, lorsqu'il reçut un nouveau tabard. La tête fut repeinte à cette occasion. Ce personnage figura seul dans l'*Ommegang* pendant un bon demi-siècle ; mais il se trouvait si isolé qu'il demanda une compagne : on la lui donna en 1549.

La Géante. L'osier qui formait son corps coûta 2 fl. 5 s. On acheta ensuite 14 aunes de damas jaune, 4 de satin blanc, 2 de

velours noir, de l'or de Chypre, de la sandale rouge et blanche, des franges de soie, des floches, 21 aunes de passement, des cordes et du taffetas pour l'accoutrement qui coûta en tout 58 fl. 14 s. 5 den. ; l'on paya encore 10 s. pour l'arrangement de la chevelure. En 1553 commença l'usage de faire danser le couple devant les maisons des magistrats situées sur le parcours de l'Ommegang.

Chacun de ces personnages avait un gardien, qui le conduisait au moyen d'une bande en velours ornée de broderies. Il appert des comptes que les géants subissaient annuellement quelques réparations et recevaient même parfois des costumes entièrement neufs, et aussi de nouvelles têtes et de nouvelles mains.

Le vieux Géant dit Grootvader, père du géant ou de la géante (les chroniques ne nous apprennent pas ce détail généalogique) vint s'établir auprès de ses enfants. Ce grand-papa se payait le luxe, à chaque sortie, de se faire traîner par six chevaux noirs. Sa tête était l'œuvre d'Alexandre Colins, auquel la ville paya 275 florins tant pour son salaire que pour celui de son neveu qui l'avait aidé dans l'exécution. La peinture de ce nouveau géant coûta 237 florins. Comme il est entièrement modelé, la peinture constitue son unique entretien de garde-robe. Depuis 1680 sa tête est rendue mobile : un homme caché sous la plate-forme du char la fait tourner de côté et d'autre pendant les sorties du cortège.

Une suivante (Cameriere) vint augmenter le groupe en 1615. Les comptes de cette année donnent toutes les dépenses faites pour cette nouvelle figure, régulièrement portée dans l'Ommegang jusqu'en 1680. Après il n'en est plus fait mention.

Trois enfants. La gigantesque famille s'accrut tout à coup en 1618 par la naissance de *Mieke*, *Janneke* et *Klaaske*. Martin van Caestre en sculpta les têtes et les mains et Libert van Tielen reçut 153 florins pour les habillements qu'il avait fournis. Voilà donc trois personnages de plus à entretenir, et partant une augmentation dans les dépenses annuelles. On pratiquait pourtant l'économie dans la famille, car parfois les anciens habits étaient appropriés pour les marmots. D'après

les comptes, on faisait pour la petite fille plus de frais que pour ses deux frères. Ainsi, par exemple, elle portait sur le bras un petit lionceau et plus tard un petit chien dont la peau était annuellement renouvelée ; elle avait encore un éventail, une coiffure que l'on changeait parfois selon la mode du moment, des épingles dorées dans les cheveux ; elle poussa même la coquetterie jusqu'à se faire farder, ce qui, d'après les comptes, coûta 5 florins 6 sous. Jean de Dryver reçut cette somme « voor het schilderen ende cireren oft blanquetten van een van de cleyn reuskens ». Parfois il y avait un renouvellement général des costumes : en 1662 les six personnages¹ reçoivent de nouvelles perruques, en 1665 de nouvelles mains.

Voici les autres pièces de l'Ommegang, d'après l'ordre chronologique de leur confection.

Le cheval Bayard, monté par les quatre frères Aymon dont vous connaissez la légende, date de 1415. Il a pu, grâce aux soins dont on l'a entouré, traverser des siècles sans trop perdre de sa vigueur. Je ne vous signalerai pas toutes les restaurations que le vieux coursier a nécessairement dû subir. La crinière et la queue occasionnaient le plus de frais. Pendant la première période de son existence, le cheval était monté par trois frères seulement. L'examen des comptes ne nous a pas permis d'établir la date à laquelle le quatrième frère est venu s'asseoir derrière les autres.

Le navire de guerre fut fait en 1594, probablement aux frais des bateliers. Les comptes de la ville n'accusent que le pourboire payé à cette occasion. Les bateliers se chargeaient de l'entretien du navire, et leurs enfants ont toujours eu le privilège d'en former l'équipage. Le trois-mats actuel date de 1647.

Les chameaux. Les huit premiers dataient de 1501. Diverses corporations les avaient fait exécuter et les entretenaient de leurs deniers. Ils étaient presque toujours montés par des Indiens, et ceux qui voulaient figurer ces personnages devaient consentir à se laisser noircir la figure. Depuis un bon siècle, il n'existe plus que deux chameaux. Dans les cavalcades actuelles ils portent des cupidons qui lancent des flèches.

¹ Le père, la mère, les trois enfants et la suivante.

Les petits chevaux. En 1648 on fit une quantité de petits chevaux en osier. Il en existe encore huit. Lors de la cavalcade de l'an dernier, on les a laissés à l'écurie pour éviter les désordres et les retards dans la marche du cortège. Les cavaliers qui les montent ont les jambes et une partie du corps engagées dans le panier, et portent le cheval sur lequel ils paraissent assis. Des jambes bottées peintes sur les flancs complètent l'illusion.

La roue de Fortune. Ce symbole des vicissitudes de la vie humaine date de 1615. Une grande roue est placée sur un traîneau muni d'un pivot oblique de façon que les jantes aient un point de contact avec le sol. Le traîneau en s'avancant fait tourner la roue. Huit personnages (un avocat, une dame, un mendiant, une paysanne, un arlequin, une bigote, un chasseur et une mendiante,) sont placés sur les jantes de la roue qui les entraîne dans sa rotation autour d'une figurine de la Fortune. Celle-ci, debout sur une colonnette, demeure impassible au bonheur et à l'adversité de ceux qui s'agitent autour d'elle.

Le *Vuylen-Bruydegom*, mieux connu de nos jours sous le nom de *Op-Signorke*, est le dernier venu de l'Ommegang. Il vit le jour à Malines en 1644 sous le nom de *Vuylen-Bras*, qu'il conserva pendant plus de trente ans. Il figurait à la fin du cortège et subissait annuellement quelques réparations. Il avait ses porteurs et son gardien. Le mot gardien vous fait peut-être sourire et vous rappelle les légendes de Collin de Plancy et de Félix Bogaerts. Ce gardien pourtant ne servait qu'à éloigner la foule. Toutes les pièces de l'Ommegang avaient leurs gardiens : les géants, le cheval Bayard, le navire. Or il ne viendra à l'idée de personne, je suppose, que la géante par exemple, qui pèse plus de 100 kilos, pourrait jamais devenir l'objet d'un vol. Et le cheval Bayard que huit hommes ont de la peine à porter ! Et le navire ! Ce dernier a toujours ses gardiens : deux bateliers en pantalon blanc et grand habit de velours rouge galonné, relique d'une garde-robe du dernier siècle. Coiffés d'un panama et armés d'une canne, ils sont, aujourd'hui comme autrefois, chargés d'écarter les curieux et surtout les enfants, qui empêcheraient la marche régulière du cortège.

Mais revenons au *Vuylen-Bruydegom*. On commença à le

berner en 1678, s'il faut en croire les comptes, car on fit alors le premier achat d'un drap qui devait servir au bernement. Cet usage fut introduit pour récréer les étrangers qui affluaient à Malines à l'occasion de l'Ommegang (tot recreatie van de kermisgasten). Depuis qu'on le bernait, le Vuylen-Bruydegom était devenu un véritable souffre-douleurs. Aussi fallait-il le raccommoder sans cesse et renouveler de temps en temps la bourre qui formait ses entrailles. Le personnel de son service comprenait un gardien et quatre berneurs. Le nombre de ces derniers fut doublé en 1737.

Lors du jubilé de 1775, on fit pour le mannequin des chaussures en peau de chamois. Il y eut quatre sorties de la cavalcade. C'est pendant la sortie du 4 juillet qu'arriva le fait qui a donné naissance aux légendes signalées plus haut. Le bonhomme, mal lancé, allait retomber à côté du drap, ou peut-être même sur les curieux : un nommé Jacques De Leeuw, d'Anvers, étendit la main pour écarter la poupée, mais aussitôt on lui prêta de mauvaises intentions et le malheureux fut roué de coups : contusionné et blessé, De Leeuw s'enfuit dans une maison pour échapper à de plus grands malheurs. Le 30 août suivant, il écrivit au magistrat de Malines pour demander une indemnité et réclamer sa canne et son chapeau.

Le 5 juillet, il y eut une troisième sortie de la cavalcade et une quatrième le lundi 10. Le Vuylen-Bruydegom y était et fut berné comme d'habitude. Les comptes accusent une dépense de 85 fl. 12 s. payés à Antoine Geeraerts comme salaire des berneurs. (Voor die personen de welcke geworpen hebben den Vuylen-Bruydegom).

Depuis lors le Vuylen-Bruydegom fut exclu de l'Ommegang comme n'étant plus à la mode, mais il a continué à végéter sous le nom de *Op-Signorke*. En 1817, il se plaint de ne pouvoir faire partie du cortège organisé pour l'inauguration du prince de Méan. A l'occasion du jubilé de 1825, le graveur Joseph Hunin représente le héros berné par quatre hommes, d'après la planche de l'album de 1775. Il fait encore une autre gravure où Signorke se trouve représenté sortant d'une armoire dont il a fait sauter la serrure. Comme en 1817, J.-B. Ryme-

nans composa une pièce de vers, dans laquelle, tout en badinant à propos de la prétendue tentative de vol, il se moque de ceux qui croyaient à l'origine anversoise de la poupée. Il termine en faisant prédire par son héros que, malgré sa séquestration, les gravures de Hunin le feront connaître au loin et lui donneront une renommée sans pareille dans l'histoire. Signorke est pourtant abandonné et l'on ne fait plus rien pour l'entretenir. La cocarde orange, dont on avait orné son chapeau en 1825, il la porte encore, comme s'il n'avait jamais entendu parler de notre indépendance nationale. Quelques rares visiteurs le consolent dans son isolement en venant distraire les mites qui le rongent. Son masque en bois, artistement sculpté, mériterait une place au musée communal ; mais le reste de sa personne ne pourrait être utilisé que par les fripiers.

J'ajouterai encore un mot pour résumer tout ce qui a été écrit au sujet du Vuylen-Bruydegom devenu Op-Signorke.

Collin de Plancy raconte que le duc Jean le Victorieux avait fait berner un bourgeois d'Anvers, coupable d'avoir maltraité sa femme. La première expérience de ce genre de punition eut un fâcheux résultat. Un des berneurs ayant lâché un coin du drap, le patient se brisa le crâne contre un poteau. Le duc ordonna que dans la suite on ne bernerait les coupables qu'en effigie, et l'on fit un mannequin. Cette première leçon profita si bien aux Anversois que, pendant deux siècles, il n'y eut plus lieu d'appliquer la peine. A l'époque de Charles-Quint (toujours d'après Collin), un seigneur espagnol se permit de maltraiter sa doña et le bernement fut décidé. La vieille poupée ne put servir à la cérémonie, rongée qu'elle était par les mites. On en fit une nouvelle dont la ressemblance avec le señor coupable fut frappante. On la berna devant sa demeure. Il ne fallut que ce seul exemple. Les Espagnols s'amendèrent comme les bourgeois d'Anvers, et la poupée courut risque d'être reléguée à son tour dans quelque grenier communal. Il fut résolu de la berner annuellement. En 1546, les Malinois volèrent la poupée pour se venger des reproches que les Anversois leur adressaient au sujet de l'incendie de la tour de Saint-Rombaut. Cette méprise eut lieu en 1687. Le

rapprochement des dates fait suffisamment ressortir l'anachronisme.

D'après F. Bogaerts, Signorke représenterait le fou de la chambre de Rhétorique d'Anvers, qui l'avait emporté sur celui de la Pivoine de Malines, lors d'un Landjuweel donné à Bruxelles en 1542, et les Malinois l'auraient enlevé en 1546 lors d'une fête littéraire analogue donnée à Anvers. Mais ces deux fêtes n'ont jamais eu lieu. Après leur triomphe de Diest en 1540, les Anversoïis auraient dû donner un Landjuweel, selon les usages en vigueur ; or ils n'en firent rien avant 1561. Ceux de Malines, dit Bogaerts, venus à Anvers par centaines, s'emparent de la poupée, sans que les intéressés puissent les en empêcher. Les Anversoïis, enflammés de colère, s'adressent au magistrat pour obtenir vengeance. Une guerre civile semble imminente, et elle aurait éclaté sans doute sans la présence d'esprit d'un des communes-maitres, qui promit aux émeutiers de leur faire un nouveau mannequin. Comme tout cela est naturel !

En 1873, Haegens écrivit dans la revue *De Vlaamsche School* un article intitulé : *Geschiedenis van Signorken aan de kinderen verteld*, qui n'est qu'une traduction de la prose de Bogaerts.

Peu après parut, dans la même revue, une réponse signée C. Seffen (pseudonyme de Corn. Neeffs). Elle avait pour titre : *Geschiedenis van Signorken aan groote menschen verteld*. L'auteur y démontre que la poupée en question fut confectionnée à Malines en 1644 et n'a jamais eu de rapport avec Anvers.

A l'occasion du jubilé de Saint-Rumold, en 1875, J.-H. J. (J.-H. Jongeneelen) réédita, en flamand, les contes de Collin de Plancy et de Bogaerts. Quelques semaines plus tard, M. V. Hermans, archiviste de Malines, fit paraître une brochure dans laquelle il donna l'histoire complète du Vuylen-Bruydegom et réfuta toutes les rêveries et fausses légendes qui s'y rapportent.

M. Hermans m'a très gracieusement communiqué les notes relatives à l'Ommegang, qu'il avait extraites des 466 registres des comptes de la ville, et m'a mis ainsi en état de vous faire cette lecture. En la terminant, j'ai à vous remercier de l'attention que vous avez bien voulu me prêter.

SÉANCE DU 2 JUIN 1889.

La séance est ouverte à 1 1/2 heures.

Sont présents : MM. C. Ruelens, président ; P. Cogels, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; MM. le chev. L. de Burbure, P. Génard, A. Goovaerts, J. Helbig, A. Henne, H. Hymans, E. Reusens, J. Schadde, H. Wauwermans, membres titulaires ; MM. A. Blomme et H. Siret, membres correspondants.

MM. Soil, membre titulaire, Goemaere, van Caster et Alph. de Witte, membres correspondants, se sont excusés.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le secrétaire communique à l'Académie : 1^o la circulaire de la Société française d'archéologie, annonçant le congrès annuel sous sa direction qui se tiendra le mardi 2 juillet prochain à Évreux (Eure) ; 2^o la circulaire annonçant le congrès international pour la protection des œuvres d'art et des monuments, qui se tiendra à Paris du 24 au 29 juin prochain. Le président de l'Académie d'archéologie est désigné parmi les délégués de la commission belge. M. le baron de Witte et M. Frans Welens, membres de notre Académie, sont également parmi les délégués ; 3^o la circulaire de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de Belgique annonçant la constitution du congrès de 1889, le 2 septembre à Anvers, pour se transporter le même jour à Middelbourg, en Zélande, où les 3, 4 et 5 septembre doivent avoir lieu les séances.

Il a été fait hommage à l'Académie des livres suivants :

- 1^o de M. D. A. VAN BASTELAER, président du congrès de Charleroi, membre correspondant : *La question franque devant le congrès de Charleroi* ;
- 2^o de MM. EM. DE MUNCK et le baron ALFRED DE LOË : *Compte rendu des séances de la première section du congrès de Charleroi* ;

3° de M. ALPH. DE WITTE, membre correspondant : *Des monnaies de nécessité émises par la ville de Bruxelles en 1584 et 1585* ;

4° de M. HENRY PHILLIPS, Jr, secretary of the American Philosophical Society : *An attempt towards an International Language, by Dr Esperato* (Warsaw, Russia) translated by Henry Phillips ;

5° *Inscripcion arabiga de Evora*, por D. EDUARDO SAAVEDRA ;

6° de M. A. BERTOLOTTI, membre correspondant étranger : *Le Arti minori alla corte di Mantova, nei secoli XV, XVI e XVII.*

Remerciements.

M. le président s'engage à présenter prochainement une analyse succincte de ce dernier ouvrage.

La Commission chargée avec le bureau de présenter des questions de concours pour 1891, propose les questions suivantes, parmi lesquelles l'Académie devra en choisir deux :

1° Faire l'histoire de l'orfèvrerie en Belgique. (Question instituée par M. le chevalier Gustave van Havre) ;

2° Rechercher si les Romains ont eu des établissements dans la province d'Anvers, notamment sur la rive droite de la Petite-Nèthe et du Rupel ;

3° Faire l'histoire de l'origine et du développement de la gravure à Anvers jusqu'à Rubens ;

4° Faire la monographie d'un château du moyen âge dont les vestiges subsistent encore en Belgique, et en faire la restitution en se basant sur les indications données par ces vestiges.

La discussion est ouverte.

1^{re} QUESTION. — Quelques membres trouvent que la première question est bien vaste et demanderait de longues recherches dans les diverses archives du pays. Il semble qu'on aboutirait plus sûrement à une solution en limitant d'abord la question à une province, ce qui permettrait plus tard, en réunissant les divers travaux produits, de donner une histoire complète. Un membre propose de formuler la question de la manière suivante : *Faire l'histoire de l'orfèvrerie dans une des neuf provinces de Belgique.* (L'émaillerie est comprise dans le

terme orfèvrerie). L'Académie ayant adhéré à cette proposition, elle sera communiquée à M. le chevalier Gustave van Havre, le fondateur du prix.

2^e QUESTION. — M. Gife, de qui émane cette question, remarque que, maintes fois, on a nié l'existence d'établissements romains dans la province d'Anvers, alors que :

1^o des fouilles faites à Casterlé (Castrum) par MM. Cuypers, de Breda et van Genechten ont fait découvrir plusieurs objets d'origine romaine :

2^o qu'un grand nombre d'urnes ont été trouvées dans deux tertres au nord-est du village de Grobbendonck ;

3^o qu'au nord du même village il a été trouvé des débris de tuiles romaines à un endroit où, d'après la tradition, doit avoir existé un bourg nommé Ouwen ;

4^o que les fondations de l'église de Rumpst (Oppidum Rumesta), reconstruite en 1861, étaient en grande partie faites de débris de tuiles romaines et que, sous le sol de l'église, il a été trouvé des tuiles entières, déposées au musée du Steen (série B, n^{os} 54-55) et une pièce de monnaie à l'effigie d'Adrien (117 à 138) ;

5^o que dans ce même village on a trouvé un débris d'une statuette en bronze, qui doit faire partie de la collection de M. de Meester.

A cet énoncé, M. le chanoine Reusens ajoute les découvertes faites à Waarloos, par M. Thys. M. Gife ajoute à Hove.

Tout en reconnaissant que cette question présente de l'intérêt, des membres pensent que les découvertes faites jusqu'à présent ne sont pas assez considérables, ni assez connues pour amener une solution. La question est écartée par un vote.

Le rapport sur les fouilles faites à Grobbendonck et à Ouwen n'ayant pas été publié, M. Gife, qui a été l'un des membres chargés de les exécuter, est prié d'en faire connaître les résultats les plus remarquables.

3^e QUESTION. — Elle est développée par M. H. Hymans. On ne sait rien, dit-il, des graveurs ayant travaillé à Anvers avant le XVII^e siècle, créateurs de l'école de gravure à laquelle on doit les artistes qui ont popularisé les œuvres de Rubens et de l'école flamande. Quelques noms apparaissent sur quelques gra-

vures et cartes géographiques, mais on ne sait s'ils appartiennent aux graveurs ou aux éditeurs. Le nom de Jean Cox surtout est très souvent reproduit, mais on ne sait rien de lui.

M. le général Wauwermans pense que si Anvers est devenu au XVI^e siècle le centre de la cartographie, principalement pour les cartes continentales, c'est qu'un groupe de graveurs y était établi. Anvers, place commerciale, n'avait pas de savants capables de dresser les cartes ; mais elle exportait par les voies de terre les marchandises qui lui arrivaient par l'Escaut, et les caravanes qu'elle envoyait dans toute l'Europe devaient se munir d'une carte itinéraire indiquant à leurs convoyeurs les chemins à suivre, ceux à éviter à cause de la rencontre qu'on pouvait y faire des armées en campagne, les foires à visiter, etc. L'idée première des atlas paraît émaner d'un des grands commerçants de l'époque, du nom de Hofmann, qui réclama d'Ortélius un recueil de format moins encombrant que les itinéraires qu'on gravait alors.

4^e QUESTION. — Le général Wauwermans dit qu'il existe dans le pays des ruines de châteaux anciens qu'une intelligente restitution tirerait de l'oubli ; travail éminemment archéologique qu'en France, à l'exemple de Violet-le-Duc, plusieurs architectes ont entrepris avec plus ou moins de succès. Le choix du château devrait être laissé aux concurrents, les considérations de voisinage devant surtout les décider à entreprendre ce travail. Les dessins géométriques devraient toutefois être évités, et l'on prendrait exemple sur ceux de Violet-le-Duc.

Les 3^e et 4^e questions présentant un grand intérêt, M. le secrétaire propose de les porter toutes deux sur le programme de concours, la 4^e pour l'année 1891, la 3^e pour l'année 1893. Sur la proposition de M. Hymans, vu son importance et les frais que les recherches dans les archives étrangères nécessiteraient probablement, le prix attribué à cette dernière question serait doublé. M. Génard propose de prendre ce supplément de 300 fr. sur le reliquat que le congrès de géographie de 1871 a abandonné à l'Académie. — Adhésion. En définitive les questions mises au concours sont formulées ainsi qu'il suit :

1^e QUESTION. — *Faire l'histoire de l'orfèvrerie dans une*

des neuf provinces de Belgique. L'émaillerie est comprise dans l'orfèvrerie.

N. B. L'attention des concurrents est appelée sur les notes recueillies par M. Pinchart et qu'a acquises la Bibliothèque royale de Bruxelles.

2^e QUESTION. — *Faire l'histoire de l'origine et du développement de la gravure à Anvers jusqu'à Rubens, en y comprenant la gravure des cartes géographiques.*

3^e QUESTION. — *Faire la monographie d'un château du moyen âge dont les vestiges subsistent encore en Belgique, ainsi que sa restitution, en se basant sur les indications fournies par ces vestiges.*

N. B. Les dessins que l'auteur jugerait devoir joindre à son travail doivent être exécutés d'après la méthode adoptée par Violet-le-Duc.

Les manuscrits pour les première et deuxième questions devront parvenir au secrétaire de l'Académie avant le 31 janvier 1891 ; les prix sont : une somme de 300 francs et une médaille en vermeil. Pour la 3^e question le délai est fixé au 31 janvier 1893 : le prix est une somme de 600 francs et une médaille en vermeil. Si l'impression dans les *Annales* des ouvrages couronnés est votée par l'Académie, l'auteur recevra 50 exemplaires tirés à part.

M. Génard demandant la parole, dit qu'entre la séance d'avril et celle de ce jour se place le 300^e anniversaire de la mort de L. Guicciardini, l'auteur de la première description des Pays-Bas. Tout en reconnaissant que l'œuvre principale de l'auteur italien n'est pas exempte d'erreurs, M. Génard tient à constater sa haute valeur pour l'histoire et la géographie des Pays-Bas. Le savant Cornelius Kilianus et d'autres écrivains illustres ont attaché leurs noms aux nombreuses éditions qui en ont été faites.

Le magistrat d'Anvers qui, pendant la vie de Guicciardini, ne manqua aucune occasion de l'honorer, après sa mort fit placer sur sa tombe, dans l'église cathédrale, une épitaphe qui a été renouvelée en 1719.

M. le président s'associe aux paroles de M. Génard.

La séance ordinaire est levée à 2 ³/₄ heures.

Dans la séance extraordinaire pour les membres titulaires seuls qui suit la séance ordinaire, les élections donnent les résultats suivants :

Sont nommés membres titulaires : MM. A. Blomme, Alph. de Witte, A. Goemaere et H. Siret, membres correspondants.

Sont nommés membres correspondants :

MM. D^r J. Alexandre, archiviste, à Liège.

Barbier, chanoine, à Namur.

Cumont, numismate, à Bruxelles.

N. de Pauw, avocat général, à Gand.

J. Destrée, conservateur-adjoint du Musée d'antiquités, à Bruxelles.

B^{on} A. de Vinck de Winnezelee, archéologue, à Anvers.

Eug. Geefs, architecte, à Anvers.

L. Theunissens, archéologue, à Anvers.

van Neuss, archiviste, à Hasselt.

abbé Aug. van Speybrouck, archéologue, à Bruges.

Sont nommés membres honoraires :

MM. E. Del Marmol, membre correspondant, à Namur.

A. Dubois, id. à Gand.

J. Fréson, id. à Liège.

J.-B. Rousseau, id. à Bruxelles.

Somzé, id. à Bruxelles.

B^{on} Osy, gouverneur de la province, à Anvers.

La séance extraordinaire est levée à 3 heures 20.

La Corporation des Quatre Couronnés d'Anvers

OU

LES ARCHITECTES ANVERSOIS

DU MOYEN AGE

(1324-1542)

PAR M. CLÉMENT VAN CAUWENBERGHS.

Le corps de métier, dont nous essayons d'esquisser la plus belle période, a droit au souvenir à plus d'un titre. Son ancienneté, le caractère artistique qu'il revêt au moyen âge et les hommes éminents qu'il a produits à cette époque mémorable, lui assignent un des premiers rangs parmi les anciennes institutions communales de notre ville.

Connu sous le nom des « *Quatre Couronnés* »¹ ou des « *Maçons* », il comprenait, outre ceux-ci et les tailleurs de pierre, les couvreurs en ardoises et les paveurs. Nous négligerons dans le cours de cette notice ces deux dernières fractions, lesquelles ne présentent qu'un intérêt secondaire, pour nous occuper seulement de ces architectes célèbres, qui, sous la modeste dénomination de maître tailleur de pierre et de maçon, ont été, en réalité, les constructeurs hardis de nos plus glorieux monuments anciens, dont quelques-uns font époque dans l'histoire de l'art ogival.

¹ La gilde était ainsi désignée parce qu'elle honorait comme patrons quatre martyrs, qui sont, suivant les uns, SS. Sévère, Victorin, Christophe, Sévérien, suivant les autres, SS. Castor, Claudin, Nicostrate et Symphorien. Elle célébrait leur fête le 9 novembre.

Avant d'aborder ce récit, il ne sera pas sans intérêt de consacrer quelques pages à l'organisation de la gilde.

I.

Ses attributs étaient de gueules au maillet d'or auxquels sont attachés deux ciseaux d'argent passés en sautoir et soutenu d'un compas d'or, le tout lié d'azur ; à dextre un pied de chèvre d'argent, à senestre une équerre d'or ¹.

La première ordonnance générale octroyée par le magistrat aux maçons remonte au 21 août 1458 ². Cette pièce se compose de XXVIII articles, très longs pour la plupart, comme le sont, du reste, presque tous les anciens documents de l'espèce. Aussi, faisant grâce à nos lecteurs de citations inutiles, ne donnerons-nous que le contenu succinct de ses principales dispositions.

Commençons par l'article indiquant les diverses professions de l'art plastique dont l'exercice relevait de la gilde qui nous occupe. Contrairement à ceux qui suivent, cet article important demande qu'on s'y arrête quelque peu, à cause de la portée absolue de son texte à l'endroit des sculpteurs. Celui-ci porte : *« soe wie van beelden oft van metselrien wercken willen bynnen der stad, het zij van houtte ofte van steenen, dat die in 't voirs. ambacht sal moeten comen. »* Cette rédaction ferait supposer que, outre les architectes, tous les statuaires, sans aucune distinction, appartenaient à la corporation des Quatre Couronnés, ce qui n'est pas tout à fait exact. Il appert, en effet, d'une ordonnance du magistrat de 1382, accordée aux membres de la gilde des peintres ou de St.-Luc, que, déjà à cette époque, les imagiers en bois, *houtenbeeldsniders*, relevaient de cette dernière institution ³. Voilà aussi pourquoi, sans rien affirmer

¹ GÉNARD, *Armorial des institutions communales d'Anvers*, planche XX, fig. 4.

² *Ambachtsboeken*, vol. I, fol. 42. Le même volume contient une ordonnance antérieure du 9 avril 1423 relative à cette corporation, mais elle concerne seulement les ardoisiers et les paveurs.

³ Voir : *Jaerboek der gilde van Sint-Lucas binnen de stad Antwerpen*, par J.-B. Van der Straelen, p. 1 à 4.

dans un sens ou dans l'autre, nous sommes portés à croire que l'article en question n'a visé les tailleurs d'images en bois, que pour autant qu'ils s'occupaient exclusivement de l'ornementation des motifs architectoniques des constructions en bois ¹ — lesquelles, comme on sait, formaient encore la généralité dans toutes les villes importantes du pays au XV^e siècle — sans s'étendre aux sculpteurs en bois, dont les productions étaient destinées à l'embellissement du mobilier de nos temples et de nos appartements. Cette dernière catégorie d'artistes a très probablement toujours été comprise au nombre des membres de la gilde de St.-Luc.

Il est vrai toutefois que, depuis la renaissance, les sculpteurs indistinctement, et même les architectes, se faisaient recevoir dans cette gilde, en dépit des prérogatives des maçons et des sentences favorables rendues dans les longs et fréquents procès qu'ils soutinrent vis-à-vis de ceux qui violaient leurs privilèges. Ce fait prouve tout au moins que la corporation des Quatre Couronnés, comme la plupart des institutions du même genre, devait être déjà tombée en déconsidération à cette époque et que dès lors, jusqu'à la fin de l'ancien régime, son rôle s'est presque borné à celui d'une association ouvrière.

Les autres articles de l'ordonnance peuvent se réduire, en substance, aux considérations suivantes :

La gilde était administrée par deux doyens et deux sous-doyens ou jurés, élus pour le terme d'un an et rééligibles ², auxquels incombaient des charges et des devoirs multiples, comme la gestion des deniers du métier, la vérification des épreuves pour la maîtrise, la présentation des requêtes aux autorités communales. Ils avaient aussi le droit de convoquer les compagnons pour le service du prince, de la ville et du métier, et le pouvoir d'interdire temporairement l'exercice de leur profession, dans l'intérieur de la ville et la banlieue, à

¹ Ces ouvrages de revêtement en bois étaient appelés en flamand *houten metselryen* et l'on désigna ceux qui exerçaient la même profession sous le nom de *metselrysnyders* ou de *metselrywerckens van houten*.

² Choisis par les anciens du métier, les candidats n'étaient nommés qu'avec l'assentiment du magistrat.

ceux qui étaient trouvés en défaut d'acquitter les cotisations annuelles ou avaient contrevenu gravement aux points principaux de l'ordonnance.

A leur tour, les doyens et jurés étaient obligés de rendre compte chaque année de l'état des finances commises à leurs soins. La vérification des comptes avait lieu au *Gildekamer*, le jour de la fête de Saint-Martin, qui était, de temps immémorial, celui auquel se clôturaient les comptes de la ville. Elle se faisait en présence de deux échevins, assistés d'un clerc juré en même temps que des compagnons du métier.

Quatre conditions étaient requises pour être reçu dans la gilde : 1° être bourgeois d'Anvers ; 2° ne faire partie d'aucun autre corps de métier ; 3° payer pour entrée dix florins d'or du Rhin ou la valeur en autres espèces courantes et 4° se procurer un armement complet en l'année de son admission.

On pourrait encore y ajouter une cinquième condition, laquelle, *ad usum*, obligeait le récipiendaire à faire hommage à chacun des deux doyens et des jurés d'une mesure (*ghelte*) ¹ de vin du Rhin, ainsi que d'un pot de vin au garçon. Ces formalités remplies, le nouveau compagnon recevait la livrée du métier.

Cependant deux fils légitimes de membres, nés depuis que leur père avait acquis le droit de bourgeoisie, étaient exemptés de toute prestation, sauf à faire hommage comme dessus aux doyens, jurés et au clerc.

Pour avoir droit à la maîtrise, le compagnon tailleur de pierre ou maçon devait avoir atteint l'âge de 18 ans révolus, fait un apprentissage ininterrompu de quatre années dans une ville ou franchise, chez un ou plusieurs francs-mâîtres, et subir l'épreuve ².

¹ La mesure *ghelte* équivaut à 2 pots ; le pot à litre $1, \frac{374}{4000}$.

² Nous ignorons de quelle nature était cette épreuve pendant la période gothique. A l'époque de la renaissance le chef-d'œuvre des tailleurs de pierre consistait à exécuter des colonnes avec base et chapiteaux d'après les cinq ordres, en marbre ou en pierre bleue, et selon les proportions au choix du candidat. Ils devaient aussi dessiner des cintres et des demi-cintres et dresser les plans d'une façade et d'un portique. L'épreuve

D'autre part, il était interdit aux patrons de prendre à leur service plus d'un apprenti à la fois dans le même espace de quatre années, et même de le remplacer s'il venait à les quitter avant le terme complet de son apprentissage ¹. Seuls le magistrat et les fabriques d'églises pouvaient, dans des cas déterminés, engager à leur service des ouvriers maçons étrangers, à charge pour ces derniers de payer à l'entretien de la chapelle du métier une cotisation annuelle de deux escalins ².

Afin de répartir autant que possible le travail entre tous les ouvriers, l'ordonnance défend aux compagnons d'entreprendre isolément, ou en collectivité, plus de deux ouvrages à la tâche (*taswerck*). Les ouvriers étrangers ne pouvaient travailler qu'à la journée ³.

Aux membres de la corporation des Quatre Couronnés était accordé le monopole de la vente en gros des matériaux en pierre ; mais tout bourgeois avait la faculté de faire ce commerce en détail, à la condition de payer chaque année 12 gros au métier. Enfin un article établit un droit de sortie de trois florins du Rhin, à payer par ceux qui quitteront le métier.

Aux statuts de 1458 on peut encore ajouter une ordonnance du magistrat du 26 novembre 1493, autorisant la création d'une

des maçons se bornait à dessiner les plans d'une façade, d'un escalier de cave, et de voussures de portes, le tout tracé et profilé à la main.

Ces examens avaient lieu au local de la gilde en présence et à l'approbation des jurés.

¹ Les apprentis (*leerknapen*) ne touchaient pas de salaire jusqu'à l'âge de 16 ans. Si à cet âge ils comptaient 2 ans de service, le taux du salaire était fixé par la maîtrise, de demi-année à demi-année.

² Une contribution de 5 sols perçue, sous la forme de *keersgelt*, était applicable à tous les membres du métier. Les apprentis qui ne touchaient qu'un demi-salaire payaient la moitié de cette taxe.

³ Le magistrat, par une ordonnance du 8 août 1526, règle le salaire des ouvriers maçons travaillant à la journée : il est fixé à 6 sols maximum sous peine d'une amende de 2 florins de Bourgogne. Une ordonnance du 18 juin 1544, relative au même objet, fixe le taux à 5 sols depuis la mi-mars jusqu'au 1^{er} octobre, et le reste de l'année autant qu'il serait accordé par les intéressés, sans jamais excéder le maximum de 5 sols, sous peine de 3 florins carolus à chaque contravention.

caisse de secours ouvrière, à la formation de laquelle chaque nouveau membre contribuait par un apport de 5 escalins, monnaie de Brabant, et une contribution annuelle de 6 deniers de gros. Ce fond était confié à la garde de deux maîtres des pauvres, choisis dans le métier.

De tout temps les maçons avaient eu à leur usage un autel dans l'église Notre-Dame. Par acte du 8 octobre 1476, passé devant les échevins, le chapitre désigne à l'administration de la corporation la quatrième chapelle au pourtour méridional, où la famille Bode avait sa sépulture ¹.

L'autel qu'on y éleva peu après, était orné d'un magnifique retable en pierre, représentant la Sainte-Croix, la Circoncision et Saint-Sébastien, dont les reliques étaient vénérées dans cette chapelle. Y figuraient aussi les emblèmes du métier. Au XVI^e siècle, l'autel des maçons, un des plus élevés et des plus artistiques de cette église, se trouvait dans la nef latérale et en atteignait la voûte. Il fut réduit en pièces avec les autres monuments de l'art, par la tour'e révolutionnaire de Modet, dans la nuit du 20 août 1566. Relevé de ses ruines en 1598 dans la même chapelle, ce nouvel autel, d'ordre ionique, fut orné dans la suite d'un tryptique dû au pinceau du célèbre François Francken II ; les sujets en étaient empruntés aux principaux épisodes de la vie des Quatre Couronnés ². Il était en outre surmonté de leurs statues.

¹ La corporation s'engage en même temps à entretenir les vitraux de la chapelle, qui ne pourront être décorés que d's armoiries de la famille Bode, et de respecter la pierre tombale armoriée de ces derniers. L'autel, à l'exception des services célébrés par les maçons, sera toujours drapé des nappes et entouré de courtines dus à la munificence des Bode. (Archives de la cathédrale *Capsa octava capellaniarum*. Source indiquée par M. le chev. Léon de Burbure).

² Ces tableaux font partie aujourd'hui de la collection du Musée des anciens (catalogue, nos 295 à 299). Les divers panneaux représentent : celui du centre, les Quatre Couronnés condamnés au martyre ; le volet de droite, la flagellation des Quatre Couronnés ; le revers de ce volet, les Quatre Couronnés mandés par Dioclétien (Grisaille). Le volet de gauche, la lapidation des Quatre Couronnés ; le revers du même volet, les Quatre Couronnés au travail.

L'ancien local de la corporation, situé canal au Fromage (n^{os} 2 et 4), appelé anciennement « *de Vier Gekroonden* », est encore vulgairement connu sous le nom de « *Metserskamer* ». Cette maison, construite en 1531, fut presque totalement détruite par un incendie, le 1^{er} novembre 1562¹. Réédifiée depuis, il ne reste actuellement du bâtiment primitif que la partie de façade en retraite où l'on remarque, au-dessus de l'ancienne porte d'entrée, un petit bas-relief ; à côté, un escalier en hélice donne accès aux étages.

Les maçons s'y réservaient la grande chambre au premier, donnant sur la rue, deux autres plus petites, la cuisine et une dépendance ; le reste de la maison, formant deux demeures, était loué à des tiers, moyennant 132 florins par an.

La salle des réunions seule était remarquable ; on y voyait des statues, un bas-relief et, au-dessus des lambris, sept grandes toiles² représentant l'histoire des Quatre Couronnés³.

Là se conservaient le collier (*breuck*) et les cannes (*gaenstokken*) que portaient les doyens dans les grandes solennités, ainsi que les bannières, cartels, porte-flambeaux et autres objets de valeur du métier.

La gilde des Quatre Couronnés possédait aussi des méreaux ; celui qu'elle fit frapper en 1546 a été reproduit par Mertens et Torfs dans leur histoire de la ville d'Anvers⁴. A l'avvers, la pièce a pour légende les noms des trois premiers martyrs, savoir : CLAUDYN. NYCOSTRATUN. SIMPHORIANUN. ; au revers, le nom du quatrième : CASTORIUM DE. VIER. GHE-CROONDE. 1546. Sur chaque face sont représentés des outils de maçon et de tailleur de pierre.

Nous bornons à ces principaux détails nos renseignements sur l'organisation de la gilde, car nous avons hâte d'appeler

¹ AUGUSTIN THYS, *Historique des rues d'Anvers*, p. 30.

² Ces tableaux dataient du XVIII^e siècle. Ils furent payés au peintre la somme de 1200 florins de Brabant, plus une gratification de 100 florins.

³ Un de ces tableaux figure au musée du *Steen*, où se conserve également une buire en verre taillé avec couvercle en argent ciselé, provenant de la même corporation.

⁴ Vol. IV, p. 201.

l'attention sur les membres qui l'ont illustrée durant le moyen âge.

II.

A peine subsiste-t-il quelques vestiges des œuvres principales des bâtisseurs anversois antérieurs au XIV^e siècle. A partir de cette époque, au contraire, la nuit répandue sur le passé artistique de notre antique cité se dissipe graduellement.

Les premiers renseignements sur ce sujet, que nous avons pu recueillir, sont consignés dans le plus ancien compte de la ville, daté de 1324¹ : il cite les marchands de matériaux qui fournissent à la ville de la pierre, du bois et de la chaux, en assez grande quantité, pour certains travaux de reconstruction importants que le magistrat fait exécuter cette année à l'ancienne maison de ville et à la halle aux draps y attenante. Nous tenons d'autant plus à les citer, qu'outre le peu de données qui nous soient parvenues sur les constructeurs de cette époque reculée, les marchands de matériaux en question étaient aussi, en quelque sorte, entrepreneurs de bâtisses, et partant se rattachent plus ou moins directement à la profession de maçon.

Le premier d'entre eux dont le compte fasse mention est Gauthier Quarele. Il livre, pour être employées à la halle, 13,400 briques, qu'on lui paye 11 livres 10 escalins ; il fournit aussi, un peu plus tard, et au prix de 5 livres 18 escalins, une partie des tuiles destinées à couvrir les toitures de ce bâtiment et de la maison de ville.

Puis l'on trouve Guillaume van den Eechoven, échevin d'Anvers², et maître Jean van Ympenghem, patricien de cette ville³, livrant dans le même but : le premier 52 *virtels* de chaux, pour 3 livres 2 escalins ; le second, 50 *virtels*, pour 3 livres.

Le salaire des maçons et des charpentiers dirigeant ces

¹ Compte en rouleau.

² Il fut aussi du nombre des délégués anversois aux assemblées des communes, à Cortemberg.

³ Van Ympenghem portait : d'azur à la fasce échiquetée d'argent et de gueules de deux tires.

travaux s'élève à la somme totale de 6 livres, 18 escalins et 6 deniers.

Le compte mentionne encore Henri Romanse ou Romansche, qui entreprend la reconstruction du pont de Dambrugge, près de la ville et l'exhaussement du terrain situé en deçà de ce pont. Il lui est payé, pour frais de différents matériaux employés, 7 livres 17 escalins 8 deniers. Il reçoit aussi, bientôt après, 5 livres 12 escalins 6 deniers pour la charpente du pont et celle de la halle aux draps, dont il est également un des entrepreneurs.

La tour des Boulangers ¹, achevée cette année, et les restaurations faites aux murs du quai et à l'enceinte, donnent lieu également à de grandes dépenses. Mais pas un seul des maçons, ni des obscurs tailleurs de pierre, *steenbielaren*, qui ciselèrent si délicatement les profondes voussures des portes de la ville, n'est mentionné dans le compte. Tout ce qu'il apprend finalement, c'est que maître Jean van Ympenghem touche cette année pour ses gages la somme de 10 livres, tandis que Jean l'arpenteur reçoit pour les siens 4 livres de gros.

Une trentaine d'années plus tard, on allait mettre à exécution le projet d'une nouvelle église Notre-Dame, édifice qui, par son style sévère et ses proportions colossales, devait surpasser tous les autres monuments analogues du pays.

La première église Notre-Dame d'Anvers datait de 1124. Bien que déjà remarquable, ce temple, du style roman transitoire, ne répondait plus entièrement aux besoins du culte, à cause de l'augmentation progressive de la population pendant plus de deux siècles. Le chapitre songea donc sérieusement à le remplacer ².

Les fondements du chœur de la basilique actuelle furent jetés, selon toute probabilité, vers 1352, à proximité de l'ancienne

¹ Appelée ainsi parce qu'elle aurait été élevée aux dépens des boulangers. Papebrochius lui donne le nom de *Accynsentoren* ou tour de l'octroi. On commença sa reconstruction en 1304.

² Voyez au sujet de cette collégiale la notice intitulée : *O.-L.-V. op't Staeksken te Antwerpen*, par P. Génard.

église, d'après les plans d'un architecte dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, mais qui occupait, assurément, un des rangs les plus distingués parmi les plus célèbres constructeurs de son siècle ¹. Par contre, ceux qui, dans la suite, eurent la direction de l'immense bâtisse nous sont connus : on les rencontrera successivement dans le troisième chapitre, spécialement affecté aux architectes de la cathédrale.

Entretemps on remarque, parmi les constructeurs anversoïis de la seconde moitié du XIV^e siècle, l'architecte Jean Everaert et les maîtres maçons Jean Ympe le vieux et Guillaume Plattebourse, choisis par Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne et de Brabant, pour diriger la reconstruction du Bourg, ordonnée par ce prince. Ces travaux importants — il s'agissait de rebâtir sur les vieilles assises la forteresse avec ses portes flanquées de donjons et ses murailles crénelées renforcées de vingt et une tours — reçurent un commencement d'exécution en 1382. Ils furent continués en 1398 sous la direction de Michel de Mellebrouck, assisté de Ympe et de Plattebourse, et terminés sous la direction unique de Jean Ympe ².

Si les traces encore existantes de l'œuvre de ces maîtres permettent de juger de leur grande habileté à élever des constructions militaires, ils cèdent cependant en renom à leur concitoyen maître Jean Appelmans. Cet architecte, dont le nom est justement populaire à Anvers, est l'ancêtre d'une de ces familles où l'art de fuiller la pierre s'est transmis de père en fils pendant plusieurs générations ³.

Il naquit à Anvers antérieurement à l'année 1353 et habita Rempart des Tailleurs de pierre ⁴, n^o 22, maison contiguë à celle

¹ Ne pourrait-on pas, avec beaucoup d'apparence de raison, en attribuer la création à un ancêtre des Appelmans ? Le nom même d'*Appelmans* ou *Appelleerder*, c'est-à-dire préposé qui faisait l'appel, tenait le rôle des ouvriers d'un même chantier (en français piqueur), trahit une origine en situation de produire des maîtres capables et expérimentés.

² Voyez aussi P. GÉNARD, *Anvers à travers les âges*, t. II, pp. 42 et 43.

³ Il avait épousé, dès avant 1373, Mersote ou Soete Buys, fille de Henri Buys d'Anvers.

⁴ C'est dans cette rue et les rues avoisinantes qu'habitèrent, depuis

enseignée « *den Donderclood* », (le boulet de canon). Jean Appelmans prit une très large part à la construction du chœur de la cathédrale ¹ et est reconnu pour l'auteur des plans de la belle église St.-Georges, terminée vers 1397, vendue comme bien national par la première république française et démolie de fond en comble par son cupide acquéreur.

Il mourut à Anvers entre le 1^{er} avril et le 28 septembre 1395 (nouveau style) et fut inhumé dans le chœur de l'église St.-Georges. On y voyait jadis une épitaphe à sa mémoire et à celle de son fils Pierre ; elle était, selon Mertens et Torfs, ainsi conçue :

Thier legb begraven Jan Appelman
Metser vander metselryen der kercken
In de stadt Antwerpen
Die den tooren tot Onser=Liever=Wrouwe
Toeleyde en sterft
Int jaer m. cccc. xxx iiii, xv d. in mei².

Un autre architecte, nommé Jean Sanders, vivait à Anvers du temps de Jean Appelmans et en épousa la veuve. Nous ignorons ses mérites. Les comptes de la ville de 1398 à 1404 mentionnent encore plusieurs maîtres tailleurs de pierre et maçons qui prennent part à tous les travaux publics ordonnés à cette époque, consistant notamment dans le relèvement des murailles, des portes et des ponts de la ville, le percement

une date très reculée jusque vers la fin du XVI^e siècle, les artistes et les industriels exerçant la profession qu'indique le nom du rempart. La maison habitée par Jean Appelmans, dont l'enseigne existe encore, appartient longtemps à sa descendance.

¹ Nous avons même la conviction qu'il fut le « maître de l'œuvre » comme semble l'indiquer l'épitaphe ci-dessus.

² Cette inscription a été incorrectement relevée. En effet, elle ne fait aucune mention du décès de Jean Appelmans, tandis que le nom de son fils, Pierre Appelmans, décédé le 15 mai 1434, y est également omis. Elle attribue enfin au père la construction des fondations de la grande tour, qui ne fut commencée que bien plus tard d'après les plans de son fils.

de nouvelles rues et l'établissement de conduites d'eau souterraines et de puits publics. Ce sont : maître Jacob, qualifié de « *der stat meester van metselbrye* », en langage moderne : architecte de la ville. Il touchait en cette qualité un salaire annuel de 5 florins et remplissait encore ses fonctions en 1404 ; maître Gilles Huysman, à la fois architecte et ingénieur, au talent duquel le magistrat rendit hommage en le nommant aux fonctions délicates de délimitateur juré¹ (*erfscheyder*) d'Anvers, charge qui lui valut les mêmes émoluments que ceux accordés à l'architecte officiel.

A leur suite et travaillant sous leurs ordres, nous voyons les tailleurs de pierre et maçons : Henri Heylen, Jean Ympe le jeune, Gérard Drake, Gauthier de Waghemaker, Gilles Turchant, Josse Coloms, Bartholomé Wielancke, Nicolas de Pape, Jean Bruynbaert, Jean van der Vesten, Pierre Courthals, Henri Hoeden, Jacquemart van den Branden, Jean de Witte, Jean Michiels, Guillaume de Vleeschouwere, Geoffroi van Espemde, Nicolas Fieryns, Jean de Brouwer, Jacques Janssone, Henri Plattyn, Arnout van der Moere, Michel Schruyte, Jean Haghe, Jacques Wellens, Pierre Kiste, Jean Landereye, Jean Janssone et Jean Godens. Ceux-ci s'associèrent parfois Pierre van den Werve et Jean Pynaert, successivement maîtres charpentiers de la ville, maître Wauthier d'Impenghem, Michel van den Werve et Gilles de Roede.

Le salaire journalier attribué par la ville à ces patrons différait de 6 $\frac{1}{2}$ à 7 $\frac{1}{2}$ deniers de gros.

Notons encore en passant les frères Jean et Nicolas van Lyere, Renaud de Witte, Nicolas Quisthout et Rombaut de Leeuw, maîtres maçons ; le maître charpentier de la ville Claesen, qui florissaient dès avant 1426, pour nous arrêter à quatre architectes qui, avec Pierre Appelmans I et Jean Tack, architectes

¹ Les délimitateurs ou arpenteurs étaient au nombre de trois. Leurs attributions comprenaient l'examen et la solution arbitraire des différends relatifs aux servitudes, à l'usage et à la démarcation des propriétés urbaines. » (Chev. L. de Burbure).

Ce poste, tout de confiance, ne s'accordait qu'à des bourgeois d'Anvers connaissant les coutumes locales.

de la cathédrale, dominant la première moitié du XV^e siècle. Ce sont : Herman de Waghemaker I^{er} de ce nom, Pierre de Waghemaker, conseiller de la ville en 1441, Lambert Blydeleven ¹, fils de Martin, et Nicolas van den Eynde.

L'existence de ces maîtres nous a été révélée par les anciens comptes de l'hôpital Ste.-Élisabeth ², (établissement dont l'état de délabrement des locaux et peut-être aussi leur exiguité pour une population déjà dense réclamaient le remplacement par des bâtiments spacieux et commodes ³.

Les trois premiers architectes ci-dessus reconstruisirent, d'après leurs plans, différents corps de logis et le chœur de l'église, de 1430 à 1545. Le quatrième, maître Nicolas van den Eynde, n'y prit aucune part active, mais servit de guide et de conseil, de même que son illustre collègue Pierre Appelmanns qui eut la direction de toutes ces bâtisses. Les relations de ce dernier avec ces maîtres, surtout avec les de Waghemaker, furent des plus étroites, ainsi qu'il résulte d'un acte de main levée d'hypothèque, passé le 3 janvier 1426 devant les échevins ⁴.

Maître Pierre de Waghemaker et son parent Herman de Waghemaker, probablement le même qu'on trouve inscrit dans la bourgeoisie à la date du 21 mai 1417 ⁵, procédèrent d'abord

¹ Il vend, le 10 janvier 1465, à Jean van den Berghe, maçon, une maison avec jardin et dépendances, sise rue St.-Michel, entre celle du maçon Nicolas van Nyele et celle habitée par Jean Gelders.

² Nous remercions l'administration des hospices et en particulier M. E. Geudens, l'un de ses chefs de bureau, de nous avoir autorisé à examiner les archives de ce bien-fonds.

³ Les bâtiments primitifs, à l'emplacement actuel, dataient de 1237 ou de 1274.

⁴ « Wouter Pepercoren ende Wouter Lonys geloofde Peteren Appelmann ende Hermane den Waghemaker *et omnia eorum bona* scadeloes tontheffene ende wel te quitene van alden geloiften die zy voir hen tot den dage toe van heden met brieven oft anders geloift moegen hebben, *unde obligaverunt seipsos et omnia sua* ende elc voor al ».

⁵ Peut-être encore est-ce notre architecte qui se maria le 14 juillet 1417 et acheta une maison au rempart des *Tailleurs de pierre*, le 23 janvier 1432. Communiqué par M. de Burbure).

à la reconstruction de la cuisine, de la buanderie et de leurs dépendances.

Lorsqu'on jeta les fondations de ces bâtiments, les maçons et leurs aides furent gratifiés de huit paires de gants, coûtant ensemble 16 deniers de gros ¹. Ils reçurent en plus, à titre de pourboire, la somme de 3 escalins 6 deniers, lors de la pose de la première pierre et quand furent terminées les voûtes du souterrain ².

Grâce à l'activité qu'y avaient apportée les ouvriers des Waghemaker et de Blydeleven, dans les ateliers desquels tous les matériaux en calcaire avaient été façonnés ³, les bâtiments étaient déjà sous toit en 1431-1432. Ce fut à cette date en effet que, selon la coutume des maîtres d'œuvres du moyen-âge, maître Pierre Appelmans et Herman de Waghemaker en mesurèrent toutes les parties, afin de faire l'estimation des frais de construction et d'établir le montant de leurs honoraires, le tout calculé à la verge de superficie maçonnée. Ils trouvèrent ainsi 46 verges, lesquelles, entreprises par le maçon Henri Oeden à raison de 11 escalins, donnent 25 livres 6 escalins ⁴, et ils touchèrent pour cette expertise, gratification comprise, la somme de 6 escalins ⁵.

¹ « It. doen men dit huys voirs. ierstwerwen toeleghede ende fondeerde, gegeven den metser ende de dyeners vijf paer nye handtschoenen, coste tsamen xvi gr. »

² « It. doen men den iersten steen vanden huys voirs. int fundament leyde, ende doen beyde de fauten boven geslote werden, geg. de geselle te dryncgelde iij sc. vi d. gr. »

³ Compte de 1431-1432. « It. gecocht jegens Herman de Waghemaker ende Lambr. Blydeleven, alrehande gehouden witwerce, dat aen dat huys voirs. (de coken) ende in die faute georbert ende ghebesicht es, bel. te samen in eenre sommen. xii ℔ ij sc. gr. »

⁴ « It. soe waert dat huys voirs by mee ter Petren Appelman ende Herman die Waghemaker overslaghen ende gemeten soe dat die metselrye vanden huys, die fauten, die mantel, die schoersteene, dat dach vanden huys ende dat paveysel boven in die coken ende in die fauten, ende dat plaesteren vanden huys boven ende beneden, b loept die metselrye daer af xlvj roeden, ende daer af gegheven ende betaelt Heyn Oeden van elker roede xj sc. groete, bel. die sommen vande metselryen xxv ℔ vj sc. gr. »

⁵ « It. geg. meester Peteren ende Herman de Waghemaker voirs. van

L'année suivante, la direction du même établissement fit élever une autre annexe, appelée *torfhuys*, (magasin de tourbe). La fondation de ce bâtiment se fit avec moins de cérémonie, car les maçons et leurs aides ne reçurent que 5 paires de gants, dont coût 10 deniers ¹. Maître Pierre de Waghemaker et Lambert Blydeleven furent les seuls fournisseurs des pierres préparées qu'on y utilisa, tels que : montants pour portes et fenêtres, corbeaux, modillons et un manteau de cheminée, le tout pour 9 livres 8 escalins 8 deniers 12 mailles ². Ils livrèrent en même temps les évier, les pierres de recouvrement de la cheminée et cent pieds ³ de carreaux blancs, pour des ouvrages complémentaires de la cuisine et de la buanderie. Le magasin une fois terminé, les maîtres Pierre Appelmans et Pierre de Waghemaker en prirent la mesure ⁴. Cette opération amena 44 verges superficielles de maçonnerie et 12 verges de superficie de toiture ; les premières à raison de 11 escalins, les secondes à raison de 5 escalins 6 deniers, ce qui porte les frais de ces constructions à 27 livres 10 escalins de gros ⁵.

dat zyt oversloeghen ende maten, voir hoiren loen ende oec som int gelaghe, bel. vj sc. gr.

¹ « It. doen men dit torfhuys voirs. ierstwerwen toelegghede ende fondeerde, geg. den metsers ende den dinaers V paer hanschoene, costen tsamen x gr. »

² « It. so hebben Peter de Waghemaker ende Lambrecht Blydeleven gelev rt aen dat torfhuys voirs. alrehande gehouden witwerck, te weten aen doiren, vensteren, balcesteene, noten ende 1 scoersteen bel. tsamen in eenre somen ix ℥ viij sc. viij d. xij m. »

³ Le pied d'Anvers équivaut à 0^m,2858.

⁴ Compte de 1432-1433. « It. gecocht jegens Lambrecht Blydeleven ende Peteren de Waghemaker viij voete cleynder goten die op die mose vander nyer cokene ligghen om xi gr. It. C voete witte paveysteene omme die mose voirs. mede te paveyen coste x sc. gr. It. xx voete lyste die ligge boven op die pypc vande mantel vand. nyer cokene voirs. coste elken voet 1 cui-terte coemt te samen in eene sommen ix ℥ viij sc. viij d. xij m. »

⁵ « It. so es dat torfhuys voirs. by meesteren Petren Appelman ende Peter de Waghemaker overslagen ende gemeten, soe dat die metselrye vander steenwercke hout xliij roeden metten paveyselle binnens huys ; daerof geg. Heyn Oeden van elke roeden van metsene op syn seloes cost^t

L'engagement qui liait maître Pierre Appelmans et maître Nicolas van den Eynde expirait sans doute avec l'achèvement du magasin, car ils reçurent en solde de compte la somme de 11 escalins 1 denier 8 mailles ¹, leur revenant du chef de nombreuses consultations que le régent de l'hôpital avait eues avec eux touchant ces ouvrages.

Quelques années plus tard, l'architecte Pierre de Waghemaker entreprit la réédification du chœur de l'église. Les divers matériaux en pierre ouvragée, tels que formerets, appuis, larmiers, chainages, cordons, pieds-droits, menu entablement, de même qu'une croix avec socle en pierre et 1042 pieds de carreaux dits *bruesselers* pour le dallage du chœur, provenaient de son atelier. La somme de toutes ces livraisons, y compris 40 journées à 4 gros revenant à ses ouvriers pour s'être occupés de temps à autre de la taille de ces matériaux, s'éleva à 15 livres 11 escalins 6 deniers ². La construction était debout en 1444-1445, époque à laquelle Pierre de Waghemaker vérifia l'ouvrage de l'ardoisier Henri Symoens, qui venait de couvrir la toiture et reçut comme indemnité de cet examen 2 escalins 6 deniers ³.

sc. gr. Ende dat dac dat hout **xij** roeden, daeraf geg. denselven Heyne Oeden, van elk roede van deckene v sc. vj d. gr. coemt te samen . . .
 **xxvij** *fl* x sc. gr. »

¹ « It. meester Peeter Appelman ende meester Claes vanden Eynde omme datse die meester dickwyle ende menichwerf gemoeyt heeft ende te rade gegaen als vande metselryen ende der tymmeringhe vande twee nyen huysen voirs. hen geg. te haefscheyde . . . **xj** sc. j d. gr. viij m. »

² « Meester Peeter de Waghemaker, die heeft geleverd toten nyeuwen choer alrehande gehouwen wit werck, te weten : aenden boghe vanden choere, xl voete elken voet **xiiij** gr. ; lvij voet advenkels elken voet ix gr. It. dat steene cruyce ende daert cruyce in staet **xij** sc. gr. Item l duser ende xlij voet bruesselers omme den choer mede te paveyen elc. cxi. sc. gr. ende voert van alrehande dorpels, onderdorpels, egsteene, haecksteene, sameye, maneelen ende smael tafelmments aende choer gheoirbaert, beloept tsamen in eenre sommen, met xl dachueren die meesteren Peeteren knechten hadde vanden stenen somwile te verhouwen, elc sdachs **iiij** gr. vls. **xv** *fl*. xi sc. xi d. »

³ Compte de 1444-1445. « Meester Peeter den Waghemaker gegeven van dat hy dat scaelie daek mat, overmids dat de meester metter royen besteet hadde **ij** sc. vi d. »

De plus amples recherches faites au sujet de maître Pierre de Waghemaker nous ont démontré qu'il prêta son concours aux travailleurs de la cathédrale en cas d'urgence. Aussi est-il inscrit au nombre des fournisseurs étrangers au chantier, pour avoir livré, en 1434, avec son associé Lambert Blydeleven, 14 pieds de pierre de taille, un jambage de cheminée, un bloc de trois pieds pour entablement et 6 seuils, le tout pour 13 escalins 2 deniers ¹. Le 2 février 1438, il fournit, en compte à demi avec Jean Blydeleven, 22,000 briques à 2 gros le mille, soit 4 escalins 3 deniers 8 mailles. Le 12 mars suivant, la fabrique leur demande encore 28,000 briques à 23 1/2 de gros, soit 2 livres 13 escalins 9 deniers ². Dans la suite, Lambert Blydeleven réparait encore de temps à autre, pour son compte particulier, comme sous-issionnaire de la pierre blanche façonnée, *witwerck*.

L'on remarque à cette même époque les statuaires Guillaume van Vorsjoel ³, d'une famille qui a donné plusieurs doyens à la gilde des maçons, et Barthélémy van Raephorst. Ils travaillaient beaucoup pour les églises et celui-ci, paraît-il, jouissait de la faveur des ducs de Bourgogne.

La seconde moitié du XV^e siècle n'est pas moins fertile en architectes de mérite et l'on peut relever dans leurs rangs maint artiste vraiment remarquable. Seulement, il est vivement regrettable que, en dehors des archives que possèdent la cathédrale et l'ancienne collégiale de St.-Jacques, les documents existants restent trop souvent muets quant aux œuvres exécutées et presque toujours à l'égard de leurs auteurs. On est donc obligé, la plupart du temps, de s'arrêter soit à de simples

¹ « Item Peeter de Waghemaker ende Lemmen Blileven ghelevert xiiij voeten kerteelsteen ende een zye van eenen scoersteen, 1 stuk tafelmēt van iij voeten, vi dorpels, maken te gader xiiij sc. ij d. »

² « Item xij february leverde Pieter de Waghemaker ende Jan Blileven xxij^m coereels elc duysent ij gr. vt. iiij sc. iij d. viij m. »

« Inden iersten xij in meerte leverde Pieter de Waghemaker ende Jan Blileven xxvij^m correels, elc duysent xxij 1/2 gr. vt. ij lib. xiiij sc. ix. d. »

³ Ce statuaire en pierre et en bois sculpta en 1450, au prix de 7 escalins, les ornements du buffet d'orgue de la cathédrale. (Comptes de l'église).

traits glanés de droite et de gauche à force de patience, soit aux indications que l'on trouve du passage de ces maîtres à la gestion des affaires du métier. A cette occasion, nous demandons pardon au lecteur des nombreuses dates dont le texte de la dernière partie de ce chapitre se trouve émaillé.

Nous mentionnerons simplement à cette place maître Everaert et Herman de Waghemaker II, architectes de la cathédrale, puis nous ouvrirons la liste par l'architecte maître Floris de Vriendt ¹, assez connu comme chef d'une véritable postérité d'artistes, architectes, peintres, sculpteurs, verriers et céramistes, mais au sujet duquel on n'a jusqu'à ce jour aucun renseignement précis. Nous avons été heureux de recueillir dans les archives de l'hôpital des annotations démontrant que ce maître jouit dans l'opinion publique de la confiance accordée à ses devanciers, lorsqu'il s'agissait d'élever ou d'achever une bâtisse d'une certaine importance. C'est ainsi que, dès 1454-1455, il livre, pour compte de la direction de l'hôpital, les châssis en pierre des fenêtres du chœur pour la somme de 2 livres 8 escalins 9 deniers ². Lorsque, une couple d'années après, on rebâtit le couvent du même établissement, c'est à maître Floris que le régent commande les seuils, modillons, corbeaux de poutres, pierres d'angles, croisillons, colonnes et autres matériaux en pierre taillée ³. En 1458-1459, il renouvelle la citerne et fait encore diverses fournitures pour les ouvrages maçonnés du couvent et de la maison ou quartier de la supérieure ⁴.

¹ Voir notices sur les De Vriendt, par P. Génard, dans la *Biographie nationale*, t. VII, p. 118 et suiv.

² « It. verent ghecocht by meester Florys wit ghehouwen steenwerck totte ghelaes veynsteren inde choer boven mede te boghene, tsamen omme ij lib. viij sc. ix d. »

³ Compte de 1457-1458. « Meester Florys gheg. van dorpels, noten, padden, haecksteen, lateylen, calummen diewelcke men dit jaer aen het susterhuys ende elwaerder georbert heeft, comt. xvij sc. xj 1/2 d. gr. »

⁴ « Meester Florys gheg. vande putsteen vanden liggher ende vanden velgen opten putte, tsamen xij sc. gr. »

« Meester Florys noch gheg. van eender calumpen van iiij 1/2 voete elken voet ij lelyaerts; van haecksteen aent susterhuys, vande avenkel aen onser vrouwen huyse iiij sc. ix 1/2 d. »

De 1460, date, selon Diercxsens ¹, de l'entier achèvement du chœur de l'église ainsi que du réfectoire et du dortoir, jusqu'en 1484, il y a une lacune dans les comptes ; mais il est très probable que Floris de Vriendt continua à pourvoir régulièrement aux besoins des maçons occupés à ces travaux. Il est possible même que ce maître ait appartenu à l'administration de la gilde des Quatre Couronnés. Toutefois un auteur a fait erreur en disant qu'il fut juré en 1476 : ces fonctions furent remplies cette année-là par son fils Jean de Vriendt, qui suit.

Jean de Vriendt *alias* Floris ², élève de son père, substitua le prénom de « Floris » à son nom patronymique, exemple suivi par ses descendants.

Cet habile architecte fut délimitateur juré de la ville et, d'après ce que nous avons pu découvrir, l'entrepreneur des travaux publics, *stadswerckman*. Des nombreuses contructions qu'il a dû élever par ordre de l'administration communale, il n'en est pour ainsi dire aucune qui soit venue à notre connaissance. Nous osons donc encore une fois recourir aux livres des recettes et des dépenses où ont été puisés les détails qu'on vient de lire. Ils constatent que maître Jean Floris prit part, en 1484-1485, à la reconstruction de la brasserie, de l'abattoir et du magasin de tourbe ³ ; en 1496-1497, à celle de la façade principale de l'hôpital et qu'il livra les pierres taillées destinées aux battées et aux seuils des portes, aux appuis des fenêtres et au recouvrement des gradins des pignons, le tout pour la somme de 1 livre 4 1/2 deniers ⁴. De 1497 à 1499, l'importance de ses livraisons en pierres à bâtir est de 3 livres 1 escalin 9 1/2 deniers ⁵. Lui aussi contribue à l'achèvement de

¹ *Antverpia Christo nascens et crescens*, t. III, p. 10.

² Il épousa Agnès van den Eynde, veuve de Jean Massys, forgeron et étalonneur.

³ « It. Jan Florys gegeven van dorpels, haecsteen die aent brouhuys, slachhuys ende torfhuys georboert zyn, tsamen . . . v sc. ix d. »

⁴ « It. meester Jan Florys noch geg. van rebat, dorpels ende van cantelen opten gevel . . . xiiij sc. vij 1/2 d. »

⁵ 1497-1498. « It. meester Jan Florys van iij groote steenen aende put, ende van iij liggers ende van meer ander witte steenen . . . xxiij sc. ix 1/2 d. »

l'église Notre-Dame par des entreprises faites en 1469, 1472, 1480, 1487, 1490 et 1491.

Jean Floris de Vriendt, comme nous l'avons dit, fut sous-doyen ou juré de la corporation des Quatre Couronnés en 1476 ; il en fut élu doyen en 1478, 1487, 1489 et dirigea la caisse de secours des ouvriers pauvres de la même gilde, entre autres en 1497. Il mourut en 1500, laissant deux fils, Corneille Floris I et Claude Floris, qu'on retrouvera plus loin.

Comme contemporains de Floris de Vriendt, de Jean de Vriendt et des architectes de la cathédrale Herman II de Waghemaker et Dominique son fils, une foule de noms ignorés et pourtant chers aux arts se pressent sous notre plume : Je n van Vorspoel le vieux ¹, statuaire et tailleur de pierre, qui orna du produit de ses ciseaux des églises et des édifices publics de notre ville et décéda en 1488-1489. Le maître maçon Henri van der Plast, fils de Gilles le vieux, doyen de la gilde des Quatre Couronnés en 1477 et 1479 et Jean van der Clocken, statuaire. Ces deux derniers acceptent à leur service chacun un apprenti, à des conditions garanties par contrats, du 8 juillet et du 24 octobre 1465, passés devant les échevins et que nous insérons en note comme spécimens ². Jean van Vorspoel le jeune, maître

1498-1499. « It. noch tot meester Jan Florys, om dorpels, canteelen, egsteen, paveysteen xxxvij s. gr. »

¹ Jean van Vorspoel le vieux épousa Jeanne Maerscalex, fille de Florent et de Marguerite s' Raeymakers. (Lettres scabinales du 14 novembre 1492).

² Acte scabinal du 8 juillet 1465 : « Gielis vander Plast, woenende te Vilvoerden ende Henric, syn wettich zone, *ex una*, ende Gielis vander Plast, des voers. Gielis wettich zone, metssere, *ex altera*, bekenden dat zy met malcanderen overcomen syn ende gesloten hebben de vorwaerden hierna bescreven. Te wetene es dat de voers. Gielis vander Plast, de jonge, den voers. Henricke, synen broeder, leeren sal dambacht vanden metssene ende hem inde poorterye ende in dambacht alhier vryen ende coopen, ende hem houden van etene ende drinckene, van cleederen ende schoenen ende van allen anderen nootdorften ende behoeften, ziec ende gezond, redenlic ende tamelic, den tyt van vij jaeren lanc, die ingingen tSinte Jansmisse in midzomere inden jaere van lxiiij voerleden, ende dien tyt lanc sal de voers. Henric den voergenoemden Gielise, zynen broeder, wercken ende dienen, doende al dat den ambachte toebehoort

tailleur de pierre, doyen en 1476 et comme tel mandataire et témoin avec Henri de Gramme, son co-doyen, et les jurés Nicolas Libbrechts et Jean Floris de Vriendt à l'acte de cession faite par le chapitre au métier d'une chapelle à l'église Notre-Dame. Jean van Vorspoel remplit la même charge en 1486, 1489, 1496 et 1501. Laurent van Vorspoel¹, son fils. Les maîtres

ende dat een goed leerknape sculdich is te doene sonder eenigen anderen loon oft luere te winnen. Maer waert dat de voers. Henric, by des voers. Gielis, syns broeders, consente, yemende anders yet buyten wrachte voere oft na der wercklocken, dat de voers. Henric vanden ghelde daeraf comende hebben sal deen helft, omme synen wille daarmede te doene, ende dat de voers. Gielis, syn broeder, hem daertoe gheven sal de leste iij jaeren lanc, telker weken eenen groten brabant, omme ooc synen wille daarmede te doene. Ende waert dat de voers. Henric bynnen den voergenoempden tyde ziec ware, soe hy daeromme nyet gewercken en conste, dat hy dan inde stede van dien den voers. Gielse, synen broeder, al soe vele tyt3 wercken sal i.a den tyt vanden jaeren voersc., *unde obligarunt seipsos et sua.* »

(Prot. scab. 1465, fol. 427^v).

Acte scabinal du 24 octobre 1465 : « Wouter vander Varenbraken, torfdragere, *ex una*, ende Jan vander Clocken, beeldsnydere, *ex altera*, bekenden ende verlieden *ex utraque* dat zy met malcanderen overcomen zyn ende gemaect hebben zekere vorwaerden als van Adryane, des voers. Wouters wettich zone, die hy aenden voers. Janne vander Clocken bestaet heeft te learne ende te doene dambacht vanden beeldsnydene alsoe hy best sal kunnen, ix jaer lanc, in desselfs Jans cost, alsoe 1 leerknape sculdich is te doene, sonder den voers. Wouteren oft zinen sone daerin bynnen yet daeraf te gevene oft den vors. Janne yet daeraf te hebbene, *salvo* waert dat de voers. Adryaen dan voersc. Janne, zinen meester, bynnen desen ix jaeren ontginge, dat hy3 bynnen de jaeren niet weder en gecrege, dat de voers. Woutere, de vadere, dan daervoere terstont soude moeten betalen iij fl gr. br. eens, ende waert dat de voers. Adryaen daer in teynden weder quame in zyn3 leeringe, dat dan de voers. Jan deselve iij fl gr. eens onder behouden soude, totter tyt dat hy zyn geheele ix jaer vuyte volvuert ende voldaan sal hebben. *Pro istis obligarunt ex utraque seipsos et sua.* »

(Prot. scab. 1465, fol. 464).

Ils nous ont été signalés par M. le chev. L. de Burbure.

¹ Il vend en 1497, au profit de la caisse des pauvres, une rente annuelle et héréditaire de 4 escalins de gros, levée sur une maison sise à Anvers, longue rue Neuve, près de la rue St.-Jacques. (Prot. scab. 1497, vol. II, fol. 67 recto).

maçons et tailleurs de pierre de Gramme, parmi lesquels nous relevons : Henri, doyen en 1476, 1480, 1482, 1488?, 1491, 1494, 1496 ; Pierre, doyen en 1477, 1487, 1490 ; Augustin et Gilles, doyens, l'un en 1478, l'autre en 1493. Maître Gilles van den Plassche, architecte, qui préside en 1481 aux dernières démolitions de l'antique collégiale de Notre-Dame avec Herman de Waghemaker et est le maître des maçonneries de l'église en construction, de 1483 à 1492 inclusivement ; il fut en outre doyen de la gilde des maçons en 1485 et 1488. Servais et Antoine van Etterbeke et Jean Rankaert, statuaires et ornementistes de l'église Notre-Dame en 1488. Pierre Tack, maître tailleur de pierre, qui de 1454 à 1483 fut employé par intervalles aux travaux de l'église ¹. Maître Pierre Appelmans III, sculpteur de mérite et un des collaborateurs les plus assidus de Herman de Waghemaker aux travaux de la cathédrale. Maître Thierry de Coffermakere le vieux ², maçon de la même église en 1478 et 1481, ensuite conducteur des travaux de la magnifique église St.-Jacques à Anvers, depuis sa fondation en 1491 jusqu'en 1522 ou 1523.

L'entrepreneur Pierre van Buersdyck, *alias* de Bystere, qui eut la direction de la caisse des ouvriers indigents en 1497 et fut élu doyen de la gilde des Quatre Couronnés successivement en 1490, 1492, 1494, 1499, 1503, 1509, 1512, 1514, 1518, 1522 et 1524. Simon van den Bossche, dès avant 1488 architecte en titre de l'hôpital Ste.-Élisabeth, doyen en 1508, 1510, 1513, 1527 et 1529 ; et Jean van den Bossche, tailleur de pierre, doyen en 1531. Le célèbre artiste Jean van Vlierden *alias* van Nymwegen, architecte, orfèvre et graveur en médailles d'égal mérite, d'après les plans duquel on reconstruisit une partie de l'antique église Ste.-Walburge et qui éleva entre autres les hôtels des

¹ Pierre Tack vend en 1494, au profit de la caisse ouvrière, (déjà en possession de la première moitié), l'autre moitié d'une rente à l'intérêt annuel de 3 livres de gros. soit 30 escalins, levée sur deux maisons sises à Anvers, rempart des Tailleurs de pierre, près de la porte St.-Jean.

(*Protocoles scabinaux sub Bost et Steck*, vol. II, folio 241 recto).

² Il acheta en 1523, avec son épouse Elisabeth van Aken, une maison appartenant à l'église St.-Jacques.

Welzer, des Hochstetter et d'autres négociants opulents de notre cité. L'architecte Guillaume Zeghers, invité par le magistrat de Louvain, le 12 mai 1502, à inspecter, avec Antoine Keldermans, architecte de Malines, les travaux de construction des tours de l'église St.-Pierre à Louvain.

Puis vient maître Corneille de Vriendt I¹, fils de Jean et père du grand architecte-sculpteur Corneille II, un des promoteurs en Belgique du style néo-classique dit renaissance. Il naquit à Anvers vers 1488 et succéda à son père dans les fonctions d'arpenteur juré de la ville. Corneille Floris, dont la réputation d'excellent architecte a survécu à ses œuvres, mourut le 17 septembre 1538 et fut enterré au couvent des Récollets. Son épitaphe porte ce qui suit :

Thier leet begravē Cornelis de Vrint
Alia Floris steēhouder sterf
A.^o 1538 dē. 17. septemb.^r ende syn
Thuysvrouwe Margriete Goos, sterf.
A.^o 1577 dē 11. octob^r 2.

Le reste de la suscription se rapporte à sa descendance.

L'on trouve encore le sculpteur Jacmyn, un des compagnons de la loge, qui, en 1500-1501, exécuta, au prix de 3 livres 6 escalins, différents ornements à la voûte du portique au couvent de l'hôpital, de même que la niche pour une statue de Ste.-Elisabeth, à la porte d'entrée de cet établissement de charité. Il sculpta encore 3 piédestaux de statues à placer au fond du portique du couvent et toucha pour cet ouvrage 7 escalins

¹ Il épousa, vers 1516, Marguerite Goos et en eut, outre Corneille Floris II, auteur du splendide tabernacle de Léau exécuté en 1550-1557, François I, peintre célèbre, Jacques, peintre sur verre et Jean, qui s'adonna à la céramique.

² *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers*, t. VI, p. 240.

6 deniers. Josse Coen et Jean Smccaert, connus pour avoir achevé en 1515-1516 le grand portail extérieur — repris à une époque plus récente — de l'église St.-Jacques ¹. Pierre van Vorspoel, fils de Laurent, qui fut doyen de la gilde des Quatre Couronnés en 1516. Il entreprit, en 1529, au prix de 6 escalins 3 deniers, la restauration de l'image de la Vierge, à la porte ouest de l'église Notre-Dame.

Pour terminer, nous citerons : l'architecte Herman de Waghemaker III, fils de deuxième lit du célèbre Herman II et frère consanguin du non moins célèbre architecte Dominique de Waghemaker qui, entre un nombre prodigieux de travaux remarquables, termina la tour de la cathédrale ; Herman de Waghemaker III fut associé par son frère Dominique à la construction de la collégiale de St.-Jacques, notamment en 1503, 1504, 1512, 1513, 1515 et 1516 : son salaire comme collaborateur principal de son frère s'élevait, en 1503-1504, à 3 livres 15 escalins ; en 1512 et en 1513, à 5 livres. Maître Guillaume de Cremer, entrepreneur architecte, doyen en 1502, 1504, 1506 et Corneille de Cremer, architecte de la ville avant 1530 jusqu'en 1536 inclusivement. Josse van Limbosch lui succéda dans cet emploi de 1537 à 1542. Maître Pierre van Vyanden, auteur d'un projet d'agrandissement de l'église Notre-Dame. Corneille Yman, statuaire (*cleynsteker*). Claude Floris ², frère de Corneille I ci-dessus, sculpteur très habile, dont les œuvres d'art subsistèrent jusqu'à une époque assez rapprochée de nous ; admis d'abord à la maîtrise de St.-Luc en 1533, il passa, peut-être sur les instances de la gilde qui nous occupe, en cette dernière et figure comme doyen en l'année 1543 ; Claude Floris, comme grand nombre de maîtres s'occupant de taille et de sculpture en pierre, avait son atelier et son domicile au rempart des Tailleurs de pierre, à la maison nommée "*de vier leeraren*" (les quatre docteurs). Enfin, maître Antoine Vekemans, un des entrepreneurs de l'église St.-Jacques, et surtout les frères Adrien et Pierre Spillemans, qui entrèrent en relation avec Dominique

¹ VAN LERIIUS, *Notice des œuvres d'art de l'église St.-Jacques*, p. 4.

² Il épousa Catherine vander Vekene, qui mourut avant 1545 et dont il eut deux enfants, Jean et Anne.

de Waghemaker en 1525 et exécutèrent, entre autres, d'après les ordonnances de cet illustre architecte, l'ancien local de la Bourse élevé en 1531. Les colonnes en pierre bleue du portique, avec leurs bases circulaire, octogonale et polygonale et leur fût cylindrique couvert de sculptures gracieuses et variées où l'œil se repose si agréablement, sont de la composition de ces maîtres. Adrien était déjà l'aide-pareilleur des travaux de la collégiale de St.-Jacques depuis la mort de Thierry de Coffermakere.

Les frères Spillemans, qu'on retrouve dans toutes les entreprises importantes du temps où Dominique de Waghemaker occupait dans sa sphère la place la plus éminente, sont au nombre des derniers artistes qui suivirent les traditions de l'école gothique. Sans doute, il faut chercher parmi ces constructeurs et leurs auxiliaires, déjà cités ou à citer, les auteurs de nos rares édifices gothiques anonymes encore existants et de ceux dont l'ignorance et le mauvais goût ont provoqué la destruction, sans qu'aucun motif sérieux puisse être invoqué pour excuser ces déplorables vandalismes.

III

Après avoir fait la connaissance d'architectes qui ne nous sont proprement connus que pour s'être appliqués à des travaux de construction autres que ceux de la cathédrale, nous allons passer en revue ceux qui se succédèrent à l'édification de ce splendide monument gothique.

Soixante-huit années d'un travail opiniâtre avaient à peine suffi pour terminer entièrement le grand chœur, le circuit, les onze chapelles qui l'entourent, les salles du chapitre et du trésor, les sacristies des chanoines et des chapelains et la bibliothèque. Ce fut alors seulement, en 1420, que l'on s'aperçut du mauvais choix de l'emplacement. Le terrain sur lequel on avait bâti étant trop bas, les eaux de l'Escaut, à marée haute, pénétraient jusque dans le sanctuaire et en inondaient tout le pavement. Pour remédier à ce grave inconvénient, l'on n'eut d'autre ressource que d'élever le niveau du sol de deux pieds

six pouces, soit 73 centimètres ¹. On employa, entre autres, à cet effet, les terres provenant du creusement des fondations de la grande tour.

Ce remblai, qui dépassait les bases des colonnes, eut pour résultat fâcheux, non seulement de défigurer celles-ci, mais encore d'ôter toute proportion entre leur hauteur et l'entrecolonnement des archivoltas. A part ce défaut, qu'il est possible de corriger, le chœur de Notre-Dame est un des plus beaux spécimens du style ogival secondaire.

L'entrée du pourtour, ainsi que les grands oratoires septentrionaux du chœur et du transept dédiés à St.-Joseph et à St.-Antoine, sont ornés de curieux culs-de-lampes à figures humaines et grotesques ou à feuillages, et toutes les voûtes ont des clefs historiées. Entre les grandes arcades et l'appui des fenêtres hautes se voit une ornementation de bon goût quoique d'une grande simplicité : elle se compose, disposée par travée, d'une suite de dix arcatures aveugles trilobées, supportant une double rangée de quatre-feuilles encadrés, les inférieurs simulés les supérieurs découpés en *triforium* et séparés les uns des autres par un cordon feuillagé. En outre, les nervures verticales de l'encadrement des fenêtres se prolongent jusque près de la naissance de l'ogive, où elles se réunissent en triples feuilles accouplés et se confondent avec des figures géométriques qui recouvrent le tympan de la voûte. Des panneaux trilobés décorent aussi le bas des murs des chapelles absidales.

Tous ces motifs d'architecture sont adoptés dans les autres parties de l'église.

¹ Sur la foi des renseignements fournis à ce sujet par Papebrochius, nous allions verser dans la même erreur commise par d'autres auteurs, en portant le remblai à la hauteur excessive de 6 à 7 pieds.

M. E. Gife, architecte de la province, en cela d'accord avec l'ancien chroniqueur anversois Snyders, nous a fait remarquer que le haut de la dernière assise des fondations se trouvant à 0,87 centimètres en contrebas du carrelage actuel du pourtour du chœur et en tenant compte de l'épaisseur probable de l'ancien carrelage, l'écart ne serait que de 0,73 centimètres ou deux pieds six pouces.

On pourrait cependant admettre, avec le savant auteur des *Annales antverpienses* (t. I, p. 301), qu'au lieu d'être à niveau, ce pavement accusait une pente, à partir du maître-autel.

A remarquer une particularité : contrairement à d'autres édifices gothiques du XV^e siècle, les colonnes en faisceau de la cathédrale d'Anvers, au lieu d'être à nervures seulement, ce qui est la règle à cette époque, sont exceptionnellement encore formées par la réunion de colonnettes cylindriques à chapiteau. Celles qui supportent la retombée des voûtes hautes sont triples ; dans les bas-côtés, où cette ornementation a été suivie, elles sont simples au contraire.

Avec la construction du transept, de la grande nef et des tours, apparaît cette phalange de maîtres tailleurs de pierre de premier ordre qu'on appellerait aujourd'hui des artistes. Parmi eux brille Pierre Appelmans, premier de ce nom, un des plus célèbres architectes de son temps, qui mérita d'attacher son nom à ce monument.

Maître Pierre Appelmans, fils de Jean, cité plus haut, naquit à Anvers, au plus tard en 1373, dans la maison occupée par son père, *Rempart des Tailleurs de pierre* ¹.

Quoique déjà majeur en 1398, cet architecte appartient par sa carrière à la première moitié du XV^e siècle.

• Ayant embrassé la profession de tailleur de pierre comme son père », dit M. le chevalier Léon de Burbure, dans une étude critique sur les deux architectes, « Pierre Appelmans était déjà en 1406 parmi les principaux *operarii* ou ouvriers employés aux travaux de construction de la cathédrale. Quelques années après, il obtint la direction supérieure de ces imposantes bâtisses en qualité d'architecte ou *maître de l'œuvre*, en flamand *meester van den wercke ende metselrien van Onzer Vrouwen kerke t' Antwerpen*. »

• Sous sa conduite et très vraisemblablement d'après un plan nouveau dû à son génie, furent commencées les deux tours et la partie sud de l'église précédant le chœur. » ²

¹ Il contracta mariage vers 1414, avec Élisabet Reynere, fille naturelle de Jean Reynere et de Béatrix Poirters ; mais il se sépara d'elle en 1427. Élisabeth Appelmans, enfant unique née de cette union, était mariée dès avant 1434, avec le tailleur de pierre Jean Smit.

Laurent Volmaer, marguillier de la cathédrale, légua à Pierre Appelmans, par testament, une somme de 12 gros de Flandre.

² *Biographie nationale*, t. I, p. 354.

Les anciens auteurs s'accordent à peu près quant aux dates où furent entrepris ces différents travaux. Selon le chanoine Snyders, la tour septentrionale (la grande tour) fut commencée en 1419 ; selon Gramaye en 1422 ; d'après Diercxsens en 1423. Celle du côté méridional l'aurait été d'après la chronique de Snyders, en 1430, d'après Papebrochius, l'année précédente. Le même auteur rapporte que les fondations de la grande nef et de ses collatéraux furent creusées en 1419 ou 1420.

Ce fut donc Pierre Appelmans qui présida aux premiers travaux de la majeure partie du vaste temple ; ce fut lui aussi qui, à cette dernière date, ordonna l'exhaussement du pavé au chœur, pour les motifs susmentionnés, et rapporta à peu près à ce niveau la base des nouvelles maçonneries. Cependant, lui ou un de ses successeurs s'éloigna du plan primitif, en supprimant aux murs extérieurs de la nef les arcs-boutants qui prêtent tant de cachet de grandeur au chœur de l'édifice. A notre avis, cette modification fut faite en prévision de l'agrandissement de l'église par des chapelles latérales, en ajoute aux doubles nefs basses, c'est-à-dire, à la place naturellement destinée aux buttes massives des arcs-boutants. Papebrochius, au contraire, ne vit là qu'une mesure d'économie de la part du magistrat, afin d'éviter la trop grande dépense qu'aurait occasionnée la continuation intégrale du premier plan ¹.

Il faut bien qu'il y ait eu une raison majeure, qui déterminât le chapitre ou l'édilité à laisser la haute nef et les transepts, ces parties les plus considérables de l'église, recouverts simplement d'un voûtement en bois pendant près de cinq quarts de siècle après leur construction. En effet, passé ce laps de temps plus que suffisant pour permettre à la maçonnerie de durcir et se tasser, l'on put songer à couvrir utilement les nefs par une voûte en pierre, sans avoir à redouter les graves conséquences qui, cent ans auparavant, eussent pu résulter de l'action des poussées de la voûte sur les piles et les murs, à défaut d'un juste équilibre obtenu par l'opposition de forces extérieures.

¹ *Annales antverpienses*, t. 1, p. 301.

Quoi qu'il en soit, il a déjà été question aujourd'hui d'orner la nef d'arcs-boutants semblables à ceux du chœur, dont les pieds-droits auraient leurs bases sur les piliers des doubles colatéraux ¹.

Si les travaux d'édification de l'église Notre-Dame réclamèrent de Pierre Appelmans et sa présence presque constante sur les lieux et une étude soutenue, son intervention dans les reconstructions à l'hôpital démontre qu'il trouva néanmoins l'occasion de se distinguer par d'autres ouvrages. Ajoutons-y la belle chapelle St.-Nicolas, de l'ancien hospice des merciers, longue rue Neuve, bâtie en 1419, dont le plan lui est attribué ². D'autre part, en reconnaissance de services éminents rendus, le magistrat le nomma, en 1425, à l'emploi, autant brigué que rémunérateur, de délimitateur juré.

L'illustre architecte mourut dans sa ville natale le 15 mai 1434 et fut inhumé près de son père dans l'église St.-Georges. L'année de son décès coïncida avec celle du premier incendie de l'église Notre-Dame, qui anéantit la partie méridionale du monument auquel il avait consacré la meilleure partie de son existence.

Au nombre des tailleurs de pierre qui l'avaient secondé dans sa tâche ardue, l'on doit une mention toute spéciale aux suivants : Godefroid van den Eynde, probablement parent de Nicolas, ci-dessus, Jean van der Weghe, Henri de Coninck, Jacques van Loe, Adrien van Espemde, Jean Quisthout, Jean van Edeghem, Mathieu de Buzeer et quelques autres. Parmi les maçons l'on distingue : Jean et Corneille de Voghelaer, Jacques van der Vesten, Jean Douwe, Arnold de Duytsche, Guillaume Bus, Gauthier et Boniface Lonys, Rombaut Scilleman, Jacques de Vos, Guillaume van der Molen, Thierry Manssel, Nicolas Been, Jean de Smit et Guillaume de Backer.

¹ Les arcs-boutants du chœur sont à double volée et renforcés, à leur extradors, de deux étais parallèles superposés, reliés ensemble par des quatre-feuilles percés à jour et à chaperon à crochets. Les contre-forts à panneaux sont surmontés d'aiguilles pyramidales à crochets.

² AUGUSTIN THYS, *Historique des rues d'Anvers*, p. 238.

Les comptes de la fabrique de Notre-Dame nous ont conservé le taux des salaires accordés à ces artistes et à leurs successeurs : les gages du maître de l'œuvre, de 1431 jusqu'en 1453, s'élevaient à 1 livre ancien gros, soit, en argent de Brabant de cette époque, 2 livres 10 escalins, la livre comptée à 40 gros ou deniers. En 1454 cette somme fut doublée et, l'année suivante, la fabrique la porta à 2 1/2 livres. Enfin, depuis 1458 exclusivement, les gages des maîtres d'œuvre et de leurs auxiliaires furent fixés à 3 livres de gros. Ils touchaient de plus, en qualité de conducteurs, un salaire journalier de 9 à 10 gros ou deniers, lequel fut majoré de 3 deniers en cas de déplacement. Les autres tailleurs de pierre et chefs-maçons qui, en moyenne, touchaient des journées de 6 à 9 gros, selon leur mérite, recevaient aussi 12 deniers ou un escalin en cas d'absence pour compte de la fabrique de l'église ¹. Le paiement des salaires se réglait tous les deux mois.

Cependant le nombre des artisans, régulièrement employés à ces vastes constructions, ne suffisant pas à exécuter la taille préparatoire des quantités énormes de grès nécessaires, une grande partie de ces matériaux dut être façonnée en ville, chez des marchands entrepreneurs ². Ceux-ci sont, depuis 1431, Jean Trappaert, Jean Tarwen ou Tarwaert, Lambert et Jean Blydeleven, Guillaume Quisthout, Gauthier van Beneden, Ruele Terwaert et Guillaume de Smit. Les livraisons faites par les deux premiers surtout, pendant plus de quarante ans, égalent, peut-être, en valeur, celles de tous les autres marchands réunis. La brique provenait ordinairement de Jean de Manke et des

¹ Maître Pierre Appelmans, se rendit à Bruxelles en 1431, pour achat de pierre dite *balksteen* ; peu après, Godefroid van den Eynde fut envoyé acheter des *scorren*, sorte de petite pierre blanche du Brabant, utilisée surtout dans les fondations. L'absence de l'un et de l'autre s'était prolongée pendant trois jours.

² Le grès blanc employé à l'église Notre-Dame provenait ordinairement des carrières des abbayes d'Aflighem et de Dieghem. « Pour les statues et la sculpture décorative on a souvent employé, dans le nord de la Belgique, un grès blanc extrait à Avennes, village de la province de Liège, situé près de Hannut, » (REUSENS, *Éléments d'archéologie chrétienne*, t. II, p. 31).

enfants van Ranst, qui étaient à cette époque les principaux fournisseurs des établissements publics.

Le successeur immédiat de maître Pierre Appelmans dans la conduite de l'immense bâtisse est l'appareilleur ou sous-chef de l'œuvre, maître Jean Tack. Ses gages commencent à courir en effet le lendemain du décès de son illustre devancier. Les travaux en voie furent poursuivis activement par cet architecte, jusqu'au moment de sa mort prématurée, survenue entre les années 1438 et 1449 ¹. La grande tour avait presque atteint, à cette dernière date, la hauteur de la première galerie qui règne entre les contre-forts.

Interrompons ici un instant notre récit, pour dire un mot des ouvriers employés à ces travaux.

A côté des maîtres capables de travailler d'après leurs propres ordonnances, il y avait les compagnons ou ouvriers proprement dits, lesquels, suivant leurs aptitudes, dégrossissaient et ébauchaient la pierre : aux plus habiles était réservé d'y mettre la dernière main.

Comme ces ouvrages se faisaient ordinairement à pied-d'œuvre, dans des ateliers ou loges établis à l'intérieur même et autour de la construction, on désigna les ouvriers employés à ces travaux sous le nom de compagnons des loges, *Gesellen van der logiën* ². Ils sont déjà nommés ainsi dès 1426, à l'occasion du don fait par eux d'une quantité de gravier prise dans leurs loges, pour être transportée sur un terrain appelé *Meulendyck* près de l'enceinte ³.

Gens, dans son histoire d'Anvers, rapporte, d'après des extraits des comptes de la ville de Lierre, que ces affiliés formaient une sorte de confrérie, dont les membres donnaient des représentations dramatiques et allaient même dans les communes voisines égayer les solennités religieuses de leurs *jeux et esbat-*

¹ Les comptes de l'église de 1439 à 1449 inclusivement font défaut.

² Ces loges, au nombre de vingt-six, étaient louées par l'église de 6 à 20 escalins par an. La plus grande se trouvait au nord de la haute tour.

³ *Compte de l'hôpital Ste.-Élisabeth.* « It. geg. den gesellen die in die logye opt kerckhof steenhouwen te drinckgelde van den gruyse dat zy gaven dat men op den molendyck voerde iiij gr. »

tements. C'est à Lierre, à l'occasion de l'*Ommegank*, que nous les rencontrons pour la première fois en 1443. Nous les y trouvons encore dans les années 1446, 1447, 1448, 1456 et 1462¹. »

Ainsi, dit le même auteur, l'institution de la première société littéraire et dramatique qu'Anvers ait possédée, se rapporte à l'édification de l'église Notre-Dame ; et, ajouterons-nous, étant en majeure partie composée de tailleurs de pierre et de maçons², l'honneur de cette initiative revient aux membres de la gilde des Quatre Couronnés.

Inutile de faire remarquer que les ouvriers des loges à Anvers, régis par les statuts d'un corps de métier parfaitement organisé au XV^e siècle, n'avaient rien de commun avec les bâtisseurs célèbres d'une époque plus reculée, jouissant de faveurs spirituelles et d'exemptions leur accordées par l'Église et les seigneurs et qui, en raison de ces privilèges, étaient appelés les *francs-maçons*. Il se peut toutefois qu'en se soumettant aux règlements particuliers de ces ateliers, véritables académies d'architecture et de sculpture, l'artiste et l'ouvrier participassent à certains droits consacrés par l'usage et nullement contradictoires aux lois communales, ni aux ordonnances de la jurande. Ajoutons, pour terminer cette digression, que les architectes gothiques se recrutaient pour ainsi dire exclusivement parmi les tailleurs de pierre. Leur supériorité sur les maçons et les autres métiers concourant à l'achèvement de constructions leur vient de ce que le façonnage de la pierre jouait un rôle capital dans l'art de bâtir, à une époque où les procédés d'exécution différaient essentiellement de ceux adoptés depuis. Le tailleur de pierre, contrairement à ce qui se pratique de nos jours, achevait les matériaux sur le chantier, jusqu'à leur moindre détail d'architecture et d'ornementation, avant de les remettre au maçon, qui n'avait plus qu'à les poser.

Ce système, le seul réellement efficace pour un genre de construction uniquement basé sur l'équilibre et qui partant exige la plus grande précision d'appareil, initiait le futur architecte à toutes les difficultés de son art par l'étude pratique et rai-

¹ Page 239.

² Les charpentiers de l'église étaient aussi admis dans leur confrérie.

sonnée de chaque membre d'architecture ; il prévenait les erreurs trop souvent constatées à nos édifices modernes épannelés sur le tas, et assurait au bâtiment, quel que fût son état d'avancement, l'avantage d'avoir ses moulures et autres détails architecturaux entièrement achevés.

Après maître Tack, maître Everaert prêta serment devant la fabrique comme architecte de la cathédrale. Il put déployer, pendant vingt-quatre années au moins, le talent et le zèle nécessaires pour mener de front la construction de l'édifice et des deux tours. La fabrique, de son côté, voulant répondre à l'activité de son architecte, renforça le nombre des travailleurs ; elle s'était déjà vue obligée en effet de s'adresser, en 1450, au grand architecte malinois Wauthier Coelman pour livraison de six niches en pierre sculptée ¹. Parmi ceux qui s'engagèrent en 1454 au service des maçons, nous remarquons Pierre Appelmanns II, probablement le fils du grand architecte, Herman de Waghemaker II, Pierre Tack et le maçon Nicolas Libbrechts. Les grands entrepreneurs de la pierre taillée hors du chantier sont, à partir de cette date, outre Jean Trappaert et Jean Tarwen, Étienne Ellens, Lambert et Jean Blydeleven, Godefroid van den Bossche, Jean Gillebyn, Gilles Vriendt et Pierre de Smit. Plus tard on comptera dans leurs rangs, entre autres, Gisbert de Wilde et Jean Platteborse. Pierre et Gilles de Gramme sont alors des fournisseurs de briques.

L'année suivante, les travaux en cours s'augmentent de ceux de la chapelle du vénérable. La solennité de sa fondation valut aux maçons un don de circonstance de 18 paires de gants, du prix de 3 escalins ². Dix années plus tard, soit qu'une divergence de vues se produisit entre la fabrique de l'église et son architecte, soit que celui-ci, avant de poursuivre les travaux, tint à consulter ses confrères des autres grandes villes, on invita, en mai 1465, les hommes des maîtrises de Louvain et de Bruxelles à venir les examiner et à faire un rapport sur leur mérite.

¹ Compte de novembre-décembre. • Item meester Wouter Coelman van Mechelen van 6 tabernaculen v *fl.* gr. •

² Compte de l'église de 1455. • Item xviiij paer hantscoen voer de gesellen doen men fundeerde de nyeuwe capellen v^t iij sc. gr.

Les frais d'arbitrage et de séjour de ces architectes coûtèrent à la fabrique la somme de 40 escalins 4 deniers, plus un salaire de 4 escalins 8 deniers au messenger qui les avait accompagnés jusqu'à Anvers ¹. Cette même année nous voyons prendre part à la construction Corneille Everaert, de la famille de l'architecte, et trois années plus tard Jean Plasman.

Maître Everaert se démit de ses fonctions le 13 novembre 1473, époque à laquelle l'état précaire des ressources de la fabrique amena un ralentissement forcé des travaux ² et fit suspendre définitivement ceux de la tour méridionale, restée inachevée. Quant à la tour septentrionale, qui était la plus avancée, elle s'élevait en ce moment jusqu'à peu de distance de la deuxième balustrade, ou se trouve le cadran. Les travaux en furent repris, lorsqu'en 1491 l'équilibre se fut fait dans les finances. Cependant avant 1473 avaient pu être terminées également les nefs latérales sud, commencées en 1425, ainsi que la chapelle du vénérable.

Dans ces conditions difficiles un architecte célèbre, Herman de Waghemaker II, dit le vieux, fut appelé au poste laissé vacant par le décès de maître Everaert.

Herman de Waghemaker, né à Anvers vers 1430 ³, eut, peut-être, pour ascendant, Pierre ou Herman I^{er}, architectes que nous avons appris à connaître précédemment. On a vu qu'il prit rang, en 1454, parmi les tailleurs de pierre de l'église, avec

¹ Compte de mai-juin. « Inden yersten den goeden mannen die hier onthoden waren van Lovene ende van Bruesele om haer beste avys te segghen ende raet te gheven vanden nieuwen wercke ende timmeringhe hadden elc enen leeu vt xxx sc.

Item van haren costie die sy deden inde baer-ye vt x sc. iiij d.

Item Lenaert de boeye diese haelde iiij sc. viij d. »

² Voir, au sujet des causes de leur interruption, la notice de M. le chev. L. de Burbure, intitulée : *Toestand der Beeldende Kunsten in Antwerpen omtrent 1454*, pp. 9 à 14.

³ Il contracta deux fois mariage. Du premier avec Élisabeth van Uden, naquit le célèbre Dominique; du second avec Élisabeth Schielkens, fille de Guillaume, étaient issus : l'architecte Herman III et Rombaut. (GÉNARD, *Notice sur Herman le vieux et Dominique de Waghemaker* dans le *Bulletin des commissions royales d'art et d'archéologie*, 9^e année (1870), p. 429.)

le fils du grand Pierre Appelmans. Mais, tandis que celui-ci, après trois années abandonnait le chantier, Herman, persévérant et doué des meilleures dispositions, se forma sous l'enseignement habile de l'architecte Everaert, dont il put profiter pendant près de vingt ans.

Devenu lui-même architecte de la cathédrale, il y termina la grande nef et éleva les bas-côtés, au nord entre le chœur et la grande tour, qui ne furent terminés entièrement par son successeur que vers 1506. On avait aussi exécuté d'après ses plans, en 1491, la chapelle ou chœur dit du *Magistrat* (chapelle St.-Antoine) construit en hors-d'œuvre entre le chœur principal et le transept nord. On y remarque les belles voûtes surbaissées en anse de panier. Enfin la grande tour construite jusqu'à la deuxième galerie par les maîtres Appelmans, Tack et Everaert, fut continuée par ses soins jusqu'à peu près la hauteur de la troisième galerie, que surmonte la flèche.

Le plan de cette prodigieuse construction, fidèlement suivi jusqu'à la deuxième galerie, a subi au delà des transformations qui n'échappent pas à un œil un peu exercé. Les arcs brisés qui, à cette hauteur, commencent à se compliquer avec les arcs en tiers-point, sans altérer le caractère essentiel du style, et l'ornementation encore empruntée, il est vrai, aux parties inférieures, mais chargée, font regretter quelque peu la pureté et la délicatesse premières. Toutefois ces changements impliquent moins un défaut architectural que le goût faussé de l'époque, qui fait pressentir la décadence prochaine du style ogival.

Maitre de Wagemaker n'était pas seul à supporter tout le poids de sa charge, mais il put s'appuyer sur l'expérience de plusieurs hommes de premier mérite, parmi lesquels nous distinguons le sous-chef de l'œuvre ou piqueur, maître Jean Claes, et maître Gilles van den Plassche, conducteur des maçonneries. (celui-ci résigna son emploi en 1492-1493 en faveur de maître Pierre Coelman, qui eut lui-même pour successeur, en 1503, maître Jean Pagie.

Au nombre de ceux qui ne partagèrent pas les responsabilités de la direction supérieure, on relève encore plus d'un

artiste remarquable : c'est d'abord Jean de Bourgogne ou van Bourgondien *alias* Pasteyken, devenu bourgeois d'Anvers en 1481 ¹, qui coopéra à l'achèvement de l'église de 1474 à 1481 et décéda vers 1490. Il avait travaillé, en 1468, aux *En'remets de Bruges*, et est l'auteur principal d'un jubé en pierre richement sculpté et polychromé, qu'on voyait autrefois à Bourbourg ² et qui fut commencé vers 1485. Puis Mathieu Keldermans *alias* van Mansdale le jeune, d'une ancienne famille malinoise où les professions d'architecte et de sculpteur étaient héréditaires. Cet architecte exécuta entre autres, dans ses loges, les châssis et les meneaux élégants de plusieurs fenêtres de l'église, collabora au jubé de Bourbourg et fut mêlé à des entreprises importantes à Berg-op-Zoom et dans d'autres villes des Pays-Bas. Mentionnons spécialement maître Pierre Appelmans III, *alias* de Smit, qui resta attaché aux ateliers de l'église depuis 1478 jusqu'en 1520-1521, alors que la tour était entièrement achevée ³. C'est à cet artiste qu'est dû le retable tryptique en pierre avec ses ornements et ses groupes sculptés, qui ornait primitivement la chapelle des maçons. Cette œuvre d'art, quoique entreprise par maître Pierre Appelmans au prix de 60 livres de gros, monnaie de Brabant, lui fut payée, à la suite d'expertise et contre quittance du 26 mars 1478 délivrée devant échevins, la somme de 75 livres de gros ⁴.

N'oublions pas non plus les imagiers Gérard de Cuyper, Corneille Mees, Arnold Lips, Jean Scoen-Jan et Antoine van der

¹ Jean van Bourgondier, dit Pasteyken, se maria à Anvers en premières nocés à Elisabeth Douwe ou s' Douwen ; en secondes nocés, à Elisabeth van der Voort. Il eut du premier lit un fils nommé Jean comme lui, qui était encore mineur lors du décès de son père.

² Petite ville de l'ancienne West-Flandre, qui fait partie aujourd'hui du département du Nord. Voyez au sujet de son jubé la notice de M. de Burbure, insérée dans le *Bulletin du Comité flamand de France*, t. III.

³ Pierre Appelmans III possédait une maison sise à Anvers hors de la porte St.-Jean.

⁴ Acte scabinal. Il nous a été obligeamment signalé par M. L. Theunissens, marguillier de l'église Notre-Dame.

Mortere, obscurs mais habiles artisans qui, en 1489-1490, sculptèrent les fines dentelures, les gracieuses arabesques et les statues du grand portail ¹.

Maîtres Guillaume van den Berghe et Liévin, mais surtout maître Martin Geerds et Jean Quaeywant, bien que n'appartenant pas à la ville d'Anvers ², n'en méritent pas moins de figurer ici, en raison des fournitures importantes dont ils furent les adjudicataires par soumission ³. C'est ainsi que, selon conditions stipulées par Herman de Waghemaker, Martin Geerds

¹ Voici exactement, d'après les comptes de l'église, le nombre des journées qu'y travaillèrent chacun de ces artistes, et le prix de leur salaire.

« Item Geerdt de Cuyper heeft lxxij 1/2 dagen te xxi gr. comt vi *fl.* viij sc. vij 1/2 d. ende xxx 1/2 dagen te xij gr. comt xxx sc. vi d. comt . . . vij *fl.* xix sc. i 1/2 d. »

« Item Cornelis Mees heeft lxix 1/2 dagen te xv gr. comt iij *fl.* xi sc. x 1/2 d. ende xxix dage te x gr. comt xxiiij sc. ij d. comt . . . v *fl.* xi sc. xij d. »

« Item Aert Lips heeft lj dagen te xv gr. comt ij *fl.* iij sc. ix d. ende xxix dage te x gr. comt xxiiij sc. ij d. comt . . . iij *fl.* vij sc. xi d. »

« Item Jan Schoen-Jan heeft xlix dage te ix gr. comt xxxvi sc. ix d. ende cxiiij dage te xij gr. comt v *fl.* xiiij sc. comt . . . vx *fl.* x sc. ix d. »

« Item Thonys vander Mortere heeft xxxiiij dage te ix gr. comt xxv sc. vi d. e. de clxj 1/2 dage te xij gr. comt viij *fl.* i sc. vj d. comt . . . ix *fl.* vij sc. »

L'année précédente, 1488, les imagiers (*clynstekers*) Servais et Antoine van Etterbeke et Jean Ranckaert, que nous avons cités dans le chapitre II, avaient reçu les salaires suivants :

« Item Faes van Etterbeke heeft liij 1/2 dage te x 1/2 gr. comt ij *fl.* vj sc. ix d. xvij m. ende clxxxj dage te xiiij 1/2 dage te xiiij 1/2 gr. comt x *fl.* iij sc. vij 1/2 d. v 1/2 m. tsamen . . . xij *fl.* x sc. v d. vj m. »

« Item Anthonis van Etterbeke heeft lix dage te x 1/2 gr. comt ij *fl.* xj sc. vij 1/2 d. ende clxxxij 1/2 dage te xiiij 1/2 gr. comt ix *fl.* xv sc. ij d. vi m. comt tsamen . . . xij *fl.* vj sc. ix d. xvij m. »

« Item Jan Ranckaert heeft lx dage te x 1/2 gr. comt ij *fl.* xij sc. vj d. ende cxviiij dage te xiiij 1/2 gr. comt xj *fl.* ij sc. ix d. comt . . . xiiij *fl.* xv sc. iij d. »

² Guillaume van den Berghe, Liévin et Jean Quaeywant étaient bruxellois; Martin Geerds était originaire d'Aflighem.

³ On sait que le mode de construire à forfait était général au moyen âge; il était usité tout autant pour des portions infimes de maçonneries,

livre, de 1489 à 1499, les principaux matériaux employés à l'achèvement des nefs et des voûtes latérales nord. En cette dernière année, il entreprend la construction définitive de la façade et du porche septentrionaux, jusque-là provisoirement établis. Quant à Jean Quaeywant, cet entrepreneur, outre des engagements contractés dès 1475, date probable de son établissement à Anvers, exécuta, avec son contre maître Mathieu, les travaux inachevés de la tour jusqu'à la troisième galerie et ensuite ceux de la flèche ¹.

Herman de Waghemaker ne se borna pas à accomplir ces bâtisses grandioses, œuvre de ses aînés, mais il manifesta surtout son profond génie par la création de plusieurs monuments signalés. Ainsi, sans faire valoir les nombreuses constructions particulières élevées par lui à Anvers, il fut chargé, en 1485, par le chapitre de St.-Gommaire à Lierre, de la réédification du chœur et de la chapelle Notre-Dame de cette magnifique collégiale : il lui avait déjà été confié, quelques années auparavant, d'en réédifier le pourtour. En 1499, il commença aussi la reconstruction du chœur de l'antique église Ste.-Walburge, à Anvers.

sous entreprises par les tâcherons, qu'à l'égard de lots importants. Dans ce cas, les ouvriers, afin de distinguer leur ouvrage de celui des autres, marquaient chaque morceau sur sa face nue.

¹ Les autres chefs-ouvriers de l'église dont le nom revient le plus souvent dans les comptes de 1450 à 1502, sont les tailleurs de pierre : Jean van Eleghem, Henri Bal, Guillaume van den Bogaerde, Pierre Dictus, Maes Blydeleven, Gilles van den Lare, Nicolas Stuc, Meys et son fils, Hermelyn, Jacques Selle, Henri van Utrecht, Henri Wysgaert, Henri Tuc, Jean Mathys, Laurent Muffele, Laurent van Belleghem, Pierre Smit, Dielis van den Lare, Corneille Stampe, Corneille Scoesetter, Hannekin van den Lare, Henri Smeeckaert, Jean van Diest Servais, Jean Houtvaert, Hannekin van den Bogaerde, Michel, Josse et Jacques Verlinden, Marcel et Martin Coelman, Philippe Verhaeghen, Jean et Adrien Ranckaert. — Les maçons : Mathieu de Buzeer, Jean van den Berghe, Jean van der Vekene, Henri de Pape, Thierry Plattyn, Hannekin de Pagghe, Henri de Cuper, Gérard van Cudseghem, Jean van Leemputte, Corneille van den Kerchove, Lauwereys, Corneille vande Male, Chrétien Bellens, Gilles Baert, Gilles van den Couter, Jean, Martin, Godefroid et Hannekin Coelman, Jean Sanen, Christophe Stevens, Martin Sibbs, Thielman van Tielen et Antoine de Vuyster.

La partie nouvelle de ce temple, bâtie sur une voûte jetée sur la rue du Fossé du Bourg, excitait l'admiration générale.

Mais deux autres édifices élevés dans la même ville, d'après les plans de ce maître, ont fixé à jamais sa réputation de grand architecte.

Le premier est la collégiale de St.-Jacques, comptée avec raison au nombre des plus superbes monuments religieux de la Belgique. Les fondations de son imposante tour furent établies en 1491 ; celles de l'église elle-même peu de temps après. Les honoraires de Herman comme chef des maçons de cette bâtisse s'élevèrent, en 1492 et les années suivantes, à 5 livres, outre une indemnité de 2 livres pour le dessin des plans et des épures.

L'autre édifice auquel nous faisons allusion est la halle aux viandes, construite de 1501 à 1503. Ce vaste bâtiment avec ses murs en briques cordonnés de pierres blanches, ses larges fenêtres à meneaux, ses contre-forts, ses hauts pignons et ses sveltes tourelles à clochetons, constitue un des plus remarquables spécimens de l'architecture civile du moyen âge. Aussi répondons-nous au vœu de tous les amis de l'art, en formulant l'espoir que ce monument ne tardera pas à être entièrement restauré. Toutes ces constructions sont empreintes d'un cachet individuel, qui laisse facilement deviner leur auteur. C'est en effet Herman de Waghemaker qui, le premier, introduisit dans les édifices gothiques tertiaires élevés à Anvers la colonne avec chapiteau, au lieu du pilier à nervures. Comme ces particularités se retrouvaient dans la riche église abbatiale St.-Michel, incendiée dans la nuit du 28 octobre 1830, on est porté à croire que lui ou son fils Dominique n'ont pas été étrangers au renouvellement de la grande nef, après l'un des incendies de 1501 ou de 1527.

La haute réputation artistique que maître Herman avait acquise dans d'autres villes du pays, n'était pas moindre que son autorité reconnue dans sa ville natale. Rappelons seulement à cet égard qu'il fut appelé à Louvain, en 1481, pour y examiner le campanile de l'église St.-Pierre, conjointement avec les célèbres architectes André Keldermans van Mansdale de Malines et Mathieu de Layens de Louvain.

Herman de Waghemaker II qui, durant sa belle carrière, s'était fait une position aisée, se retira en 1502. Le 14 février 1503, il régla la succession de sa première épouse et de son fils du premier lit, et décéda peu après dans sa maison située au coin de la place de Meir et du rempart Ste.-Catherine appelé alors *Ancien Rempart*. Il fut enseveli dans l'église Notre-Dame sous une pierre tombale dont l'inscription est parvenue très imparfaitement jusqu'à nous. Les seules lignes qui se rapportent au maître sont les suivantes :

**Thier leet begraven
Mr Herman de Wagemaecker ¹.**

.
.

Il avait laissé de ses deux unions trois fils, dont l'aîné surtout, Dominique, élève et successeur de son père, hérita en même temps de son génie. Cet artiste infatigable et ingénieux constructeur, qui exerça pendant tant d'années une prépondérance manifeste sur les architectes de son temps, clot dignement la série de ceux qui présidèrent aux travaux de fondations et d'achèvement de la cathédrale.

Dominique de Waghemaker naquit à Anvers vers 1460 ². En 1488, alors déjà artiste accompli, il se rangea parmi les tailleurs de pierre de la loge et y travailla régulièrement pendant plusieurs années. S'étant distingué ensuite dans la direction des travaux de la collégiale de Lierre et par des ouvrages remarquables dans sa ville natale, il n'eut pas de peine à se faire agréer comme architecte de l'église, lorsque en 1502 la fabrique de Notre-Dame eut à pourvoir au remplacement de son père.

¹ *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers*, t. I, p. 134.

² Il épousa Catherine Melys, fille de Georges et de Catherine van Espemde et habitait rue du Couvent, près de l'abbaye St.-Michel. Il eut sept enfants, parmi lesquels Herman de Waghemaker IV.

A cette époque l'édifice faisait déjà l'orgueil des Anversois, mais la tour était inachevée : le quatrième étage, de forme octogonale et à pyramides, qui monte de la deuxième à la troisième galerie et dont les travaux étaient en retard par l'interruption de 1474 à 1491, devait être surélevé de plusieurs pieds et voûté avant qu'on pût entamer les travaux ultérieurs. Entretemps Dominique conçut un nouveau plan d'achèvement, d'après lequel fut exécutée la flèche à base rectangulaire, renforcée par quatre piliers butant à arcs divergents, qui couronne la tour.

Nous ne discuterons pas ici les opinions opposées émises au sujet de cette flèche, ni les motifs qui décidèrent le grand artiste à altérer sensiblement la conception d'un illustre architecte ; constatons seulement que si le style se ressent de l'époque de sa construction et que si l'aire trop restreinte de son plan interrompt brusquement l'harmonie des retraites qu'on observe depuis la base de la tour jusqu'à la naissance du pinacle, celui-ci n'en donne pas moins une très haute idée de l'originalité géniale et de la hardiesse de son auteur, pour avoir réussi à faire porter toute cette masse sur les reins d'une voûte inférieure.

Commencée après 1503, cette dernière partie de la prodigieuse construction fut terminée en 1518 : espace très court, si l'on considère l'imperfection des moyens de montage dont on disposait, et le temps qu'il avait fallu pour laisser sécher et asseoir la maçonnerie de la voûte sur laquelle elle s'élève ¹.

¹ Un croquis de l'église Notre-Dame par Albert Durer, pris lors de son passage à Anvers en 1514 et conservé au musée impérial d'estampes à Vienne, donne l'état de l'église et le degré d'avancement de la tour. Il en résulte clairement que, cette année, la flèche n'était pas encore à mi-hauteur.

La tour comprend un rez-de-chaussée et cinq étages de diverses grandeurs ; elle mesure 122 mètres, 925 millimètres depuis la crête du coq jusqu'au pavé de l'église. Celle-ci mesure dans l'œuvre 117 mètres de long sur 65 de large, dans les transepts, et 52 dans les bas-côtés. Elle est éclairée par un dôme, une rose et 86 fenêtres. On y compte 125 colonnes, y compris celles engagées dans les murs et qui forment 230 arcades gigantesques. Enfin cinq entrées donnent accès au monument, dont trois à l'ouest s'ouvrent sur les trois nefs centrales et les deux autres se trouvent aux extrémités sud et nord du transept. Ces deux dernières portes

Dans le même intervalle fut achevée complètement l'aile nord de l'église.

Très probablement aussi faut-il rapporter à Dominique de Waghemaker la construction de la coupole, cette charmante production architecturale, unique exemple qu'offre en Belgique la période gothique. Elle a tant d'élégance par ses dispositions particulières, que nous ne saurions nous résoudre à n'en pas donner ici une brève description. Élevée sur un plan carré, à l'intersection du chœur, des transepts et de la nef, elle présente un octogone régulier, formé de huit ogives redentées et à écoinçons ajourés, portées par des culs-de-lampe en corbeille et reliées par des pendentifs évidés. Au-dessus de cette œuvre, d'un travail fort délicat, règne une galerie avec garde-corps à dessins capricieux. L'aspect général du dôme est celui d'un dais suspendu ; les murs qui le contiennent sont couverts d'arcatures figurées en guise de meneaux de fenêtres. Nous ne dirons rien des deux galeries factices superposées qu'on voit au lanterneau : c'est là un legs assez médiocre du XVII^e siècle.

L'église Notre-Dame ne fut pas de sitôt achevée, que le chapitre résolut d'y apporter de notables modifications.

Le remblai fait un siècle avant, au chœur qui existe encore, n'avait été, paraît-il, qu'un expédient temporaire, jusqu'au moment où, l'édifice terminé, il fut devenu possible d'entreprendre la reconstruction de l'abside.

Dominique de Waghemaker, architecte ordinaire de l'église et Rombaut Keldermans *alias* van Mansdale, célèbre architecte malinois établi à Anvers depuis 1518¹ et qui dès lors s'associait aux grandes entreprises de son ami, furent reconnus les plus propres à élaborer le nouveau projet. Les plans soumis

et celle du milieu de la façade occidentale sont placées dans de profondes voussures à nervures et séparées en deux voûteaux par un pilier.

¹ Rombaut Keldermans acheta en cette ville, en 1519, une maison sise au Rempart des Tailleurs de pierre, enseignée le Bélier (*den Ram*). A partir de 1521-1522, il apparaît comme architecte adjoint (*mede meester*) dans les comptes de l'église.

Il fut nommé premier architecte de l'empereur Charles-Quint et anobli. Ses armoiries étaient de sable à la croix d'argent ; sur le tout, un écu de sinople au sautoir d'or, ayant une merlette de sable en abîme.

par ces deux maîtres à l'approbation du chapitre furent agréés et leur valurent les honoraires considérables de 37 livres 10 escalins. De plus, selon convention, il fut encore attribué à maître Keldermans la valeur d'un pourpoint de drap, soit 57 escalins 6 deniers, pour avoir mis de la diligence à la confection des plans. Le neveu de cet architecte (Laurent Keldermans) qui l'avait aidé dans ce travail, obtint une gratification de 6 escalins 3 deniers. Quant à maître Pierre van Vyanden, architecte dont le projet avait été rejeté, il lui fut accordé, à titre d'indemnité, la somme de 34 escalins.

Le projet Waghemaker-Keldermans était traité sur un pied colossal. D'après les plans à exécuter, le chœur nouveau n'avait pas moins du double de l'étendue de celui qui subsiste, et sa hauteur était en proportion. En outre, le souterrain aurait été converti en crypte, tandis que deux tours flanquées aux portails latéraux devaient compléter cette conception gigantesque. L'on ne tarda pas à mettre la main à l'œuvre : la première pierre fut solennellement posée par l'empereur Charles-Quint en présence de Christiern de Danemark, son beau-frère, et d'une nombreuse suite, le 14 juillet 1521 ¹. Les énormes maçonneries se dessinaient déjà à une belle élévation, lorsque l'incendie terrible éclaté dans la nuit du 6 octobre 1533 et qui menaça le temple d'une ruine totale, fit abandonner pour toujours ces travaux ².

¹ Comme dans l'occurrence, il fut offert aux maîtres et aux ouvriers, pour fêter cet événement, la somme de 11 escalins 6 deniers.

² Lorsqu'après 1533, les dégâts causés par l'incendie eurent été réparés, les travaux de la nouvelle œuvre furent repris mais avec tiédeur et délaissés tout à fait peu d'années plus tard. Vers la fin du XVI^e siècle, on commença à démolir les tronçons de colonnes et les pans de murs qui présentaient l'aspect d'une vaste ruine, et les beaux matériaux qu'on en tira comme d'une carrière servirent à rebâtir plusieurs constructions de la ville et en 1612, 1616 et 1620, les portails latéraux de la cathédrale eux-mêmes.

Aujourd'hui encore, les restes des colonnes et des voûtes de la crypte à ras du sol, sont cachés sous les terres amoncelées du jardin du presbytère et plusieurs maisons s'adossent aux contre-forts.

Ce chœur, qui aurait eu deux rangées de fenêtres, était incliné sur l'axe de l'église.

Il ne faut cependant pas regretter trop vivement qu'un sinistre ait mis obstacle à la réalisation de cette œuvre; car, s'il est vrai qu'elle l'eût emporté sur le chœur existant par ses dimensions exagérées, il est de fait qu'au point de vue de la concordance du style et de la bonne entente des proportions, elle eût laissé absolument à désirer.

Le personnel qui a participé à l'œuvre abandonnée fut aussi nombreux que choisi. Mais, afin de ne pas encombrer le texte de noms propres, nous y distinguerons seulement les artistes suivants, comme appartenant à des familles plus particulièrement connues¹: maître Guillaume Smeeckaert, piqueur de 1505 à 1514; maître Jean Pagie, conducteur des maçonneries de 1503 à 1526, et son successeur, en 1527, maître Guillaume de Kempenaere ou de Kempeneere; Adrien Appelmans, le dernier membre de la célèbre dynastie de maçons-taillieurs de pierre que nous rencontrons dans cette notice et qui prit part aux travaux de 1520 à 1524; Laurent et Marcel Keldermans, Cornille Vorspoel, les Pierre Floris ou de Vrient, le vieux et le jeune, Jean et Henri van den Bogaerde, Jean Ranckaert, Pierre Mouwen et André Keldermans².

Au nombre des fournisseurs de la pierre taillée, nous trouvons le nom de Simon Mommaerts, qui livra entre autres, en 1521-

¹ Les autres tailleurs de pierre sont: Josse van Houte, Michel van Nieuwerstadt, Henri de Wolf, Jean et Josse Ransbeecke, Henri de Brasseur, Pierre van Liskerke, Henri Moens, Josse van Berssele, Jean de Raet, Antoine, Henri de Vaddere, Étienne Crabbel, François Verstappen, Jacques Jacquemaert, Hannckin Weijns, Gommaire Perre, Gosuin Thys, Jean de Ronde, Guillaume Voertman, Michel Theens, Jean van Laken, Nicaise le sculpteur, Adrien Racoert, Pierre Adriaenssen, Guillaume Norenborch, Josse van Lint, Paul de Man, etc.

² André Keldermans et Pierre Mouwen sont deux sculpteurs-architectes qui ont travaillé en commun à l'église Notre-Dame. Entre autres produits de leurs ciseaux, ils exécutèrent en 1538-1539, pour 6 livres, deux statues avec niches représentant SS. Pierre et Paul. En 1540, ils sculptèrent deux niches et deux statues de saints pour la somme de 7 livres, et André Keldermans, seul, entreprit cette année la taille de deux chapiteaux sous le jubé, pour 22 1/2 deniers de gros.

1522, 18 $\frac{3}{4}$ *lasten* de grès dit *balcsteen* servant au revêtement, à 8 livres par *last*, soit pour une importance de 110 livres, argent de Brabant. Les comptes de l'année courante 1522-1523 le citent pour livraison de 3 $\frac{1}{4}$ *lasten* des mêmes matériaux et à l'ancien prix, donc pour 26 livres. Guillaume Delinck fournit la même année 8 $\frac{3}{4}$ toises de granit de Flandre, au prix de 9 livres 10 escalins la toise, ce qui fait 82 livres 2 escalins 6 deniers de Brabant ; Torren van Bruessel, de son côté, reçut 23 livres 2 escalins 6 deniers pour 2 $\frac{3}{4}$ toises de la même pierre et dans les mêmes conditions. Cet entrepreneur fournit en plus, dans le courant de l'année, en compte avec Chrétien Raes, 14 $\frac{1}{2}$ toises 31 $\frac{1}{2}$ pieds de pierre de taille, au prix de 9 livres 10 escalins, soit 143 livres 14 escalins. En 1523-1524, les comptes citent Adrien den Mandemaker comme fournisseur de tablettes. Étienne Raes livra dans le courant de l'année 1525-1526 les matériaux façonnés en pierre de grès et en pierre bleue, pour la somme totale de 25 livres. Les comptes de la même année mentionnent finalement Simon Mommaerts, pour avoir livré 23 marches d'un escalier en colimaçon, au prix de 4 livres 17 escalins 9 deniers.

Ces quelques extraits des dépenses allouées pour ces œuvres colossales donnent une idée des sommes dispendieuses qu'elles auraient demandées avant d'être menées à terme. La nécessité d'en entretenir le lecteur nous a fait interrompre quelque peu l'examen de la brillante carrière parcourue par Dominique de Waghemaker.

Il serait trop long d'énumérer par le menu tous les travaux accomplis d'après les plans ou sous la direction de ce grand maître. Bornons-nous à en citer les plus marquants. Dès 1494, il fut chargé par son père de conduire les travaux d'achèvement de l'église St.-Gommaire à Lierre. De 1496 à 1497, il éleva l'ancien hôtel *van Immerseel*, dont la charmante petite chapelle, dite de Bourgogne, existe encore. Ce joyau d'architecture ogivale atteste à la fois la richesse de cette ancienne demeure seigneuriale et le bon goût qui présida à sa construction.

Nous avons vu que Dominique devint architecte en chef de la cathédrale, en 1502 ; il fut appelé cette même année par les

fabriciens de St.-Jacques à la direction supérieure des travaux de cette collégiale. Pour cette dernière, élevée en majeure partie de son vivant, il suivit religieusement les plans laissés par son père. Il acheva aussi d'après ce maître le chœur de l'église Ste.-Walburge, auquel on travaillait encore en 1509. Le 12 mai 1512, à la demande du magistrat de Louvain, il inspecta les travaux des tours de la collégiale de cette ville, conjointement avec ses collègues Guillaume Zeghers et Antoine Keldermans. Il avait à peine terminé, en 1515, l'église St.-Gommaire à Lierre et l'*ancienne Bourse* dans la rue de ce nom, à Anvers, que le magistrat de Bruxelles convoqua les sommités des maîtrises de différentes villes, pour leur soumettre les plans du bel édifice, qui décore la Grand-Place de la capitale, connu sous le nom de *maison du Roi*. A la suite de cette conférence, Dominique de Waghemaker, délégué d'Anvers, et Rombaut Keldermans furent désignés un peu plus tard pour en diriger la construction, jusqu'à son entier achèvement, en 1523. En 1516, on construisit, d'après les plans du premier, l'hôtel van Lierre, rue du Prince¹, à Anvers, édifice que le grand Albert Durer disait tellement magnifique qu'il n'avait jamais rien vu de semblable en Ademagne.

Toutes ces entreprises, qui auraient suffi amplement à son illustration, n'empêchèrent pas Dominique de Waghemaker de produire, à court intervalle, différentes œuvres capitales, de concert avec Rombaut Keldermans. Les deux maîtres venaient de terminer, en effet, en 1517, les plans à l'étude d'un somptueux hôtel de ville, dont le magistrat de Gand avait résolu de doter l'antique cité flamande. Commencés en 1518, sauf un léger retard entre 1522 et 1523, les travaux furent activement poursuivis jusqu'en 1533. Mais depuis, les amendes énormes auxquelles la commune rebelle fut astreinte à la suite d'un soulèvement populaire tarirent ses ressources et privèrent ainsi le pays d'un monument qui, dans son genre, n'eût peut-être pas eu son pareil comme magnificence.

¹ Les frères Adrien et Pierre Spillemans, maîtres maçons tailleurs de pierre, cités au chapitre II, habitaient une maison rue du Prince à côté de cette splendide demeure, à la construction de laquelle ils ont probablement contribué.

Les traitements alloués à nos architectes par la ville de Gand s'élevaient à 100 florins de 90 gros, pour la direction, et à 27 florins Philippus de 25 sous, pour les dessins.

Au milieu de leurs occupations en cette ville, Dominique et Rombaut commencent, en 1521, l'immense chœur de la cathédrale d'Anvers. Peu après, ils reconstruisent, à la demande de Charles-Quint, la façade principale du château du Bourg ou *Sleen* d'Anvers, monument actuellement en voie de restauration.

L'année 1531 est marquée par la construction de la *nouvelle Bourse*. Cet édifice remarquable, commencé le 11 juillet de cette année, d'après le plan de Dominique inspiré par celui qu'il avait fait quelques années auparavant pour l'ancien local ¹, mais dressé sur une plus large échelle, était déjà terminé avant la fin de l'année suivante. On sait que ce monument servit de type à toutes les bourses élevées depuis dans les principales villes commerciales de l'Europe. Il ne fut pas donné à maître Keldermans de le voir achevé ; il mourut dans sa ville adoptive au rempart des Tailleurs de pierre, le 15 décembre 1531, et fut inhumé à la cathédrale avec l'épithaphe suivante :

Hier leet begraven
Joncker Rombout van Mansdale
sterft 1531 den 15 ^{X^{ber}}
ende Barbara van Baeren ²
syne huysvrouw sterft 1547 den 24 Juny ³.

A partir de cette date, Dominique maintient seul l'éclat et l'influence de la haute position que, jusque-là, il avait partagée avec son éminent collègue. Il eut bientôt l'occasion de

¹ Au-dessus des piliers entre les arcades de l'ancienne Bourse étaient répétées des armoiries que l'on suppose être celles de la famille de *Waghemaker*. Le même écusson figurait au nouveau local de 1531.

² Rombaut Keldermans était veuf de Catherine Dancermé.

³ *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers*, t. I, p. 339.

déployer son habileté dans la restauration de l'église Notre Dame, après l'incendie de 1533 ; grâce à ses soins, toute trace des dégâts avait disparu quelques années plus tard. A part cette multitude de travaux dans lesquels on retrouve aisément les caractères de sa manière ¹, on attribue, peut-être avec raison, à Dominique de Waghemaker le plan de la belle église St.-André, commencée en 1513 et déjà inaugurée le 6 juin 1529 ; et il est établi que l'on doit à son génie inépuisable la façade principale, la nef et le transept de la magnifique église St.-Paul avec crypte, construite notamment de 1528 à 1571. Ce dernier édifice religieux est l'un des plus beaux échantillons du style gothique tertiaire.

Une des dernières œuvres de Dominique de Waghemaker aurait consisté dans le projet d'un nouvel hôtel de ville à Anvers, à élever entre la Grand'Place, la rue des Émaux, le marché aux Gants et la rue dite Pont de Fer. Déjà les dispositions en étaient arrêtées et la partie décorative et sculpturale prête à être mise en œuvre ², lorsqu'ici encore les troubles politiques et religieux en ajournèrent l'exécution. En 1542, à l'approche de Martin van Rossem, qui voulait s'emparer de la ville par surprise, les beaux matériaux déjà réunis furent employés à des ouvrages de fortifications.

L'architecte octogénaire ne survécut pas longtemps à ce triste spectacle ; il mourut dans sa maison rempart Ste.-Catherine, 25, vers juillet 1542, date de l'attaque infructueuse du Gueldrois, et fut inhumé près de son père dans l'église Notre-Dame ³.

¹ Les motifs qu'il affectionnait et qu'on rencontre dans tous ses ouvrages, sont les arcs surbaissés, en accolade et trilobés, que surmontent très souvent des arcs semblables renversés et accompagnés de fleurons et de moulures en orillés.

² Les tailleurs de pierre qui avaient exécuté ces sculptures, comme colonnes, baldaquins, pinacles, etc., sont : Guillaume Smeeckaert, Wenceslas van Wuelewe, Antoine de Vleeschouwere, Gosuin Moons, Christophe van Beveren et Perceval Tant. La pierre blanche et la pierre bleue avaient été commandées à Malines, à Dieghem et à Bruxelles, tandis que les briques provenaient de Boom.

³ L'acte de partage de ses biens fut passé le 19 août 1542 ; il résulte de

Il avait été élu doyen de la corporation des Quatre Couronnés en 1492, 1495, 1499, 1503, 1505 et 1510 et avait rempli pendant des années la charge de trésorier de la caisse des ouvriers pauvres.

Ici se termine notre tâche. A l'époque où s'éteint l'illustre Dominique de Waghemaker, une révolution complète s'opère dans le domaine des arts comme en toute chose ; l'architecture ogivale brille encore d'un dernier éclat, mais pour être bientôt abandonnée sous l'empire des idées et des tendances nouvelles. Aux lignes majestueuses, rigoureusement actées et motivées des gothiques, succéderont les formes tourmentées avec la profusion et l'ampleur qu'affecte l'école naissante. Toutes les expressions de l'art suivront ce mouvement et l'ère de la renaissance proscriera définitivement le style chrétien qui nous a légué tant de merveilles, et qu'une impulsion heureuse fait revivre partout aujourd'hui.

SÉANCE DU 4 AOUT 1889.

La séance est ouverte à 1 ¹/₄ heure.

Sont présents : MM. P. Cogels, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; E. Gife, trésorier ; chev. L. de Burbure, A. de Ceuleneer, P. Génard, A. Blomme, J. Schadde, membres titulaires ; J. Destrée, Eug. Geefs, Theunissens, van Speybroeck, membres correspondants.

ce document que la position de Dominique de Waghemaker était des plus aisées. Outre des immeubles rempart Ste.-Catherine et au coin de la place de Meir et de la rue des Claires et des valeurs mobilières assez considérables, il possédait des biens à Borgerhout, Hoboken, Loenhout, Broechem, Brecht, des parcelles à Santvliet et à Bearendrecht. Une rente sur la ville d'Anvers, des rentes hypothéquées sur des maisons sises à Anvers longue rue Neuve, hors de la porte Rouge, rue des Pommes, rue Porte-aux-Vaches, rue de la Vigne, au Pré, Vliersteeg, et sur un pré à Haringrode.

Se sont excusés : MM. C. Ruelens, général Wauwermans, A. Goemaere, M. Rooses, Alph. de Witte, H. Hymans, A. Henne, Alph. Goovaerts, membres titulaires ; J. Alexandre, van Neuss, baron de Vinck, membres correspondants.

Le procès-verbal est lu et adopté après une rectification de M. Gife, qui fait observer que c'est principalement à Rumpst qu'il a présidé aux fouilles exécutées en 1862. Il est décidé que la note qu'il a rédigée à ce sujet sera imprimée au *Bulletin*.

M. le secrétaire donne lecture de la correspondance :

M. le chev. Gust. van Havre fait connaître qu'il accepte la nouvelle rédaction de la question dont il a fondé le prix. Les trois questions de concours seront donc publiées conformément aux décisions prises dans la dernière séance.

MM. les membres nouveaux, honoraires, titulaires et correspondants, nommés lors des dernières élections, remercient l'Académie et accusent réception de leurs diplômes.

L'Académie apprend avec regret la mort de trois de ses membres les plus anciens : M. le docteur Lambrechts, le dernier survivant de ses membres fondateurs, président honoraire ; M. le baron de Witte, également président honoraire, membre de l'Académie royale de Belgique et associé de l'Institut de France, et M. l'abbé Aug. Kempeneers, membre titulaire.

M. le lieutenant-général Wauwermans s'est offert d'écrire la notice nécrologique de M. Lambrechts ; M. de Ceuleneer consent à faire celle de M. le baron de Witte ; M. le chanoine Reusens sera prié de se charger de celle de M. Kempeneers.

Il est donné communication d'une liste de souscription à une médaille frappée en l'honneur de M. le comte Maurin de Nahuys ; d'un prospectus d'une *Histoire du chapitre de Sclayn*, par le chanoine V. Barbier ; d'un autre de deux ouvrages de M. E. Harroy intitulés : *Les Eburons à Limbourg*, *Le véritable Aduntica castellum de César et Cromlechs et Dolmens de Belgique*.

Le *Canadian Institute* de Toronto demande l'échange de ses publications avec celles de l'Académie et envoie à l'examen le fascicule d'avril 1889 de ses *Proceedings*. — Renvoi au bureau pour rapport et décision.

Un journal hebdomadaire intitulé : *La curiosité universelle*, publié à Paris (1, rue Rameau, place Louvois) est mis sous les yeux des membres présents à la séance.

L'Académie a reçu depuis la dernière séance les publications suivantes :

A. De M. JACOB VON FALKE, membre honoraire étranger :

1° *Geschichte des Deutschen Kunstgewerbe* (Berlin, 1888) in-4°.

2° *Das K. K. Oesterreichische Museum für Kunst und Industrie* (Wien, 1889) in-4°.

B. De M. le comte MAURIN DE NAHUY, membre correspondant étranger :

1° *Étude sur un médaillon artistique du XVI^e siècle symbolisant la chasteté dans le christianisme et l'impudicité dans le paganisme*. (Extrait des Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles) 18 p., in-8°.

2° *Age des volets d'un triptique historique sur lesquels sont représentés Philippe-le Beau et Jeanne de Castille* (id.) 11 p.

3° *Explication d'un emblème franc-anglo-saxon, etc.* (id.) 11 p.

4° *La numismatique à l'Exposition retrospective d'art industriel, à Bruxelles 1888*. (Extrait de la Revue belge de numismatique, 1889) 22 p.

5° *Les monnaies du royaume des Pays-Bas* (id.) 18 p.

6° *Un mémoire d'Isaac Newton sur la monnaie* (id.) 13 p.

7° *Jetons de Messire Louis Quararé, maître de la Chambre des comptes du duché de Luxembourg et de Messire Gilles de Bus'cyden, maître de la Chambre des comptes en Brabant* (id.) 19 p.

8° *Wapenteekenkunst en Wapen-Album (Alba amicorum)*. (Verschenen in de Dietsche Warande) 12 p.

C. De M. le général WAUWERMANS, membre titulaire :

Le château de la Ferté-Milon, en Valois. (Extrait du compte-rendu du Congrès archéologique de France, Caen, 1889), in-8°, 76 p.

D. De M. ALEX. HENNE, membre titulaire :

De 'a Prière. (Extrait des Bulletins de l'Académie royale de Belgique) in-8° 12 p.

E. De M. ALPH. DE WITTE, membre titulaire :

Trois deniers variés de Gislebert, duc de Lotharingie (919-940). (Extrait de l'Annuaire de la Société numismatique, 1889) in-8°, 9 p.

F. De M. GEORGES CUMONT, membre correspondant :

Bibliographie générale et raisonnée de la numismatique belge, Bruxelles, 1883.

G. De M. EUGÈNE GEEFS, membre correspondant :

Recueil de portes style renaissance flamande XVII^e siècle. Carton avec 20 planches, 1880.

H. De M. ALPH. DE SCHODT, président de la Société royale belge de numismatique :

Ren'er Ch'ton. Biographie numismatique. Bruxelles, 1889.

I. De M. le baron ALFRED DE LOË, secrétaire de la Société d'archéologie de Bruxelles :

1° *Les sépultures belgo-romaines*, in-f°, 4 p.

2° *Le Dolmen de Solwaster près de Spa.* (Extrait des Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles).

J. De M. CLÉMENT VAN CAUWENBERGHS :

L'industrie de la soie à Anvers depuis 1552 jusqu'à nos jours. (Extrait des Bulletins de la Société royale de géographie d'Anvers) in-8°, 44 p. Anvers, 1887.

Des remerciements seront adressés aux donateurs.

M. J. de Raadt renvoie son manuscrit : *Berlaer et ses seigneurs*, suivi d'une notice historique sur la commune de Berlaer. Il informe l'Académie qu'il attend encore quelques renseignements sur l'histoire ecclésiastique de Berlaer et qu'il compte décrire l'église de cette commune aussitôt qu'il l'aura visitée. Aussitôt que ce complément au mémoire de M. de Raadt sera parvenu à l'Académie, le travail en entier sera renvoyé à l'examen de la commission nommée précédemment.

M. le secrétaire rend compte des résolutions prises par la commission pour la commémoration du troisième centenaire de la mort de Chr. Plantin. Reportées à 1890, les solennités com-

prendront surtout : 1^o Une *Conférence du Livre*, à laquelle seront invités les imprimeurs, éditeurs et bibliophiles des deux mondes et où seront traitées les questions relatives : au transport à bas prix des livres ; à la fixation des dénominations à donner aux divers formats, aux caractères d'imprimerie, etc., etc. ; 2^o Une exposition, dans les locaux du Musée Plantin, des livres dus aux anciens imprimeurs anversois ; 3^o Une exposition des chefs-d'œuvre de la librairie contemporaine ; 4^o Une nouvelle exposition de l'œuvre de Rubens représentée par la gravure et la photographie, beaucoup plus complète que l'exposition de 1887.

M. Génard entre dans quelques détails à ce sujet. La commission espère que M. Vandenpeereboom, ministre des chemins de fer et l'un de nos plus éminents bibliophiles, acceptera la présidence de la conférence.

M. le chev. L. de Burbure soumet à l'examen des membres une médaille à la double effigie de Maximilien, père de Philippe-Beau, et de Blanche Sforza, sa seconde femme.

M. Génard rappelle que, d'après une ancienne tradition, l'hôtel de ville d'Anvers avait une communication souterraine avec la Citadelle du sud. Cet ouvrage de fortification a disparu depuis 15 ans et aucune trace de communication souterraine n'y a été découverte. Il annonce toutefois qu'il a trouvé dans les archives de la ville la preuve que, lors de la construction de l'hôtel de ville, deux passages souterrains ont été ménagés ayant leur issue dans deux maisons de la Grand'Place : l'une, maintenant détruite, ayant appartenu au métier des pelletiers, l'autre, encore debout, au serment de la petite arbalète. Ces passages avaient pour but d'assurer la retraite des magistrats communaux en cas d'émeute populaire. M. Génard espère trouver plus de détails à ce sujet, lorsqu'il aura mis la main sur les actes concernant la construction de maisons dans le voisinage de l'hôtel de ville.

D'autres membres disent que, selon la tradition, de semblables passages existaient à Gand, à Bruges, etc. Selon toute probabilité, les magistrats communaux avaient voulu éviter le sort de leurs collègues de Louvain, dont la défenestration date de 1379.

M. Destrée expose le résumé d'une notice manuscrite relative

au livre d'heures du duc d'Alençon, conservé à la bibliothèque nationale de Paris. Ce livre, d'un très petit format, offert au duc en 1582, renferme des miniatures de Hans Bol d'un fini remarquable, dont l'une représente une vue d'Anvers prise de la Tête de Flandre; une autre le duc d'Alençon en prière dans une église avec voûte en bardeaux; une troisième, le duc en promenade, etc. M. Destrée demande à joindre à sa notice la reproduction photographique de deux ou trois de ces miniatures. L'Académie émet un avis favorable.

M. Destrée fait connaître que plusieurs retables et sculptures en bois conservés à St.-Germain l'Auxerrois et au Musée de Cluny, à Paris, sont marqués de la *main* d'Anvers, indiquant l'origine de ces œuvres d'art. L'histoire de la sculpture sur bois à Anvers est encore à faire; elle pourra devenir l'objet d'une de nos prochaines questions de concours.

M. l'abbé van Speybrouck, secrétaire général du congrès d'archéologie d'Anvers-Middelbourg, demande qu'un bureau de renseignements soit installé à la gare le 1^{er} septembre, à l'usage des étrangers qui ont adhéré au congrès. — Adhésion.

La séance est levée à 2 ³/₄ heures.

SÉANCE DU 6 OCTOBRE 1889.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. Ch. Ruelens, président ; P. Cogels, vice-président; E. Gife, trésorier; P. Henrard, secrétaire ; P. Génard, Baeckelmans, Alph. de Witte, membres titulaires ; van Speybrouck, Destrée, membres correspondants ; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. Wauwermans, Goovaerts, Goemaere, comte van der Straten-Ponthoz, H. Hymans, L. de Burbure.

Le procès-verbal du 4 août est lu et adopté.

M. le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Ch. Ruelens, datée du 1^{er} septembre et accompagnant le compte rendu du volume de notre confrère, M. A. Bertolotti, intitulé : *Le Arti minori alla corte di Mantova*, etc., que notre président s'était engagé à faire. Remerciements ; l'impression en est votée au *Bulletin*. M. le président appelle l'attention des membres sur cet ouvrage qui donne des renseignements très importants sur un grand nombre d'artistes belges, importateurs à la cour des Gonzague des arts industriels si renommés dans les Pays-Bas, et particulièrement des tapisseries des Flandres. M. Destrée dit que, dans un récent voyage à Berlin, il a examiné des tapisseries originaires d'Italie et qui étaient exécutées dans le goût flamand.

L'Académie a reçu depuis la dernière séance :

1^o De M. le docteur J. VAN RAEMDONCK, membre titulaire :

(A) *Le pays de Waas à l'époque du mammoth*, complément d'une 1^{re} notice. (Extrait du t. XII des Annales du Cercle archéologique du pays de Waas).

(B) *Sphères connues de Mercator*. (Id.)

(C) *Le cimetière gallo-romain de Tamise*. (Id.)

2^o De M. le docteur V. JACQUES, membre correspondant :

Le Catalogue officiel de l'exposition des sciences anthropologiques, section belge de l'exposition universelle de Paris, dont il est l'auteur (17 pages d'introduction).

3^o De M. JULES FRÉSON, membre honoraire :

La Justice criminelle dans l'ancien pays de Liège. Liège, Ch. Aug. Desoer, 1889.

Remerciements. Ce dernier envoi est accompagné d'une lettre de l'auteur au président et membres titulaires de l'Académie, accusant réception du diplôme de membre honoraire et les remerciant.

L'Académie a reçu les programmes des concours de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, et de l'Académie nationale de Reims. Parmi les questions de concours se trouvent les suivantes :

ACADÉMIE ROYALE. — Pour 1890 (1^{er} février). — *Faire l'histoire des origines, des développements et du rôle des officiers fiscaux près les conseils de justice, dans les anciens Pays-*

Bas, depuis le X^e siècle jusqu'à la fin du XVIII^e. (Médaille d'or de 800 fr.)

Faire le tableau des institutions civiles et politiques de la Belgique pendant la période qui s'étend depuis le couronnement de Pépin le Bref jusqu'à la confirmation de l'hérédité des fiefs par Hugues Capet, en France, et par Conrad le Salique, en Allemagne. (Médaille d'or de 1,000 fr.)

Pour 1891 (1^{er} février). — *Quelle a été en Flandre, avant l'avènement de Gui de Dampierre, l'influence politique des grandes villes, et de quelle manière s'est-elle exercée?* (Médaille d'or de 800 fr.)

On demande une *étude critique sur les vies des saints de l'époque carlovingienne, (depuis Pepin le Bref jusqu'à la fin du X^e siècle.)* — L'auteur ne s'attachera qu'aux vies présentant un intérêt historique.

Pour 1892 (1^{er} février.) — *Notice sur la vie et les travaux de Lambert Lombard, peintre et architecte à Liège (1506-1566).* (Prix de Stassart de 1,000 fr.)

Pour 1894 (1^{er} février). — *Faire l'histoire du conseil privé aux Pays-Bas, à partir de son origine jusqu'en 1794; examiner les attributions de ce corps, ses prérogatives et sa compétence en matière politique, d'administration et de justice.* (Prix de Stassart de 3,000 fr.)

ACADÉMIE NATIONALE DE REIMS. — Pour 1890 (31 mars). — *Biographie de Dom Marlot, historien de Reims.* (Médaille d'or de 300 fr.)

Pour 1891 (31 mars). *Histoire des établissements hospitaliers de Reims du moyen âge jusqu'à nos jours.* (id. id.)

Prix annuels. 1^o *Monographie d'une commune importante du diocèse de Reims, soit ancien, soit nouveau.* (id. id.)

2^o *Notice historique et descriptive des monuments civils et religieux de l'un des cantons de l'arrondissement de Reims ou du département des Ardennes.* (id. id.)

M. le secrétaire donne lecture de *Notes recueillies dans un livre d'heures du X^e siècle*, par M. Clément van Cauwenberghs. L'impression dans le *Bulletin* en est autorisée.

A ce propos MM. Ruelens, Génard et Destrée déplorent qu'on

n'ait pas recueilli avec plus de soin ces *livres de raison*, si rares en Belgique et qui pourraient souvent donner des renseignements utiles sur l'histoire des anciennes familles en l'absence d'état-civil. Ce sont les annotations d'un livre semblable qui ont permis d'affirmer qu'il y a eu dans notre pays trois peintres du nom de Teniers. M. Ruelens a trouvé dans la bibliothèque de Seldenham et rapporté à la Bibliothèque royale un *livre de raison* concernant la famille du célèbre bourgmestre La Ruelle de Liège.

M. le baron de Borrekens en possède plusieurs; notre confrère M. le chev. Gust. van Havre en possède également un très complet sur sa famille.

M. Destrée fait circuler des photographies de divers retables qu'il a examinés en Allemagne, quelques-uns portant la marque (*la main*) d'Anvers. Aux XV^e et XVI^e siècles, nos sculpteurs travaillaient beaucoup pour l'exportation, et l'on peut reconnaître, dans les œuvres que nous possédons, la facture des écoles d'Anvers et de Bruxelles. Généralement les retables des ateliers anversois sont à compartiments et renferment fréquemment, dans leur partie centrale, *l'arbre de Jessé*, au pied duquel se trouvent agenouillés les donateurs, ou qui porte dans ses branches les effigies de leurs ascendants. Un caractère particulier aux artistes anversois, c'est qu'ils ne terminent pas les parties de sculpture qui restent cachées au spectateur, tandis qu'il n'en est pas de même à Bruxelles. Le marché d'Anvers, plus important, finissait moins pour produire plus. Dans l'église de Marienkirch à Lubeck, existe un magnifique retable représentant la vie de la Vierge et qu'on peut attribuer à cette école, de même qu'un autre dans l'église protestante d'Osnabruck, où l'on retrouve la *main* en plusieurs endroits. Un retable à Oplinter est surtout remarquable par la conservation de la polychromie. Hans Bruggerman et les autres artistes allemands qui se sont distingués dans ces travaux de sculpture, ont presque tous imité le type d'Anvers à compartiments.

M. Génard cite parmi les retables les plus importants celui de Hérenthals, qui est peut-être de Barthélemi Rupperts,

cité parmi les tailleurs d'images envoyés à Bruges en 1468 pour les noces de la duchesse d'York et de Charles le Téméraire ; on connaît de cet artiste quelques détails biographiques, mais aucune œuvre authentique.

M. Baeckelmans fait observer qu'à l'un des retables dont la photographie est présentée par M. Destrée, on semble s'être servi d'un fragment d'un autre retable pour constituer une *predella*.

M. l'abbé van Speybrouck fait circuler la photographie d'un groupe en bois de 0^m50 sur 0^m80, représentant St.-George terrassant le dragon, emprunté à l'église du village de *St.-George aux chardons*, près de Bruges. St.-Georges porte le harnais militaire du XV^e siècle et le collier de la Toison d'or. M. van Speybrouck pense que peut-être il est à l'effigie de Charles le Téméraire. — M. le président n'est pas de cet avis. Il ne reconnaît pas dans le St.-George le type de ce duc de Bourgogne, bien connu par plusieurs portraits existant à la Bibliothèque royale ; il suppose que l'artiste a dû figurer le portrait du donateur. M. l'abbé van Speybrouck est prié de faire exécuter une autre photographie du groupe, afin de le faire figurer en planche phototypée dans le *Bulletin*.

Avant de lever la séance, M. le président propose d'adresser à M. Jos. Schadde, membre titulaire et ancien président, les félicitations de l'Académie à l'occasion du grand prix qui vient de lui être décerné par le jury de l'Exposition universelle de Paris. — Cette proposition est acclamée.

La séance est levée à 2 1/4 heures.

Le Arti minori alla Corte di Mantova nei secoli XV, XVI e XVII. Ricerche storiche negli Archivi Mantovani per A. BERTOLOTI. Milano; 1889, un vol. gr. 8°. 257 pp.

par M. Ch. RUELENS, président.

Sous ce titre, l'infatigable archiviste de l'État, à Mantoue, s'est proposé de recueillir dans les riches documents provenan

de la célèbre famille princière des Gonzague, tout ce qui concerne les orfèvres, les ciseleurs en métal, en bois, en ivoire, etc., les graveurs sur les mêmes matières et sur verre ou cristal, les tapissiers de haute lice, etc. En un mot, sous ce nom d'*arts secondaires*, il comprend ces mille espèces de travaux que nous groupons aujourd'hui sous le terme générique d'*art industriel*.

Mais il a soin de nous avertir, avec raison, qu'en opposant ce terme d'*arti minori* à tout ce qui n'appartient pas directement à l'architecture, à la peinture, à la sculpture, il n'entend pas amoindrir le mérite de ces ouvriers, qui devaient souvent posséder les mêmes connaissances que ceux des arts dits supérieurs et qui, souvent aussi, exécutaient des chefs-d'œuvre dans l'une et l'autre catégorie d'art ; témoins Benvenuto Cellini, Lorenzo Ghiberti, Maso Finiguerra et tant d'autres. En effet, l'Italie — comme tous les pays où l'art a fleuri — l'Italie a rempli ses palais et ses temples d'innombrables objets que l'on retrouve en partie aujourd'hui dispersés dans les grandes collections publiques et particulières, œuvres dont la conception et l'exécution ont demandé autant d'efforts de génie, autant d'habileté que telle autre appartenant à l'art dit supérieur, et dont nous regrettons de ne pas connaître les auteurs, car, la plupart du temps, les humbles créateurs de ces joyaux artistiques n'apposaient point leur nom à leurs produits.

L'époque actuelle semble s'être donné la mission d'arracher de l'oubli le nom de ces vaillants inconnus. En fouillant les montagnes d'archives que nous a léguées le passé, on en découvre de tous côtés : mais, parmi ces fouilleurs contemporains, M. Bertolotti est incontestablement au premier rang. Longue serait la liste de ses publications consacrées à des nomenclatures d'artistes, à des documents concernant les arts, tirés par lui d'une foule de dépôts d'archives d'Italie. Nous l'avons vu opérer cette ingrate besogne ; nul n'a atteint à un aussi haut degré le *flair*, ce sens particulier dont il faut être doué pour trouver un nom, un renseignement dans les fardes épaisses des vieux parchemins et papiers. Il a consacré sept années à parcourir les archives de la maison de Gonzague,

qui comptent parmi les plus précieuses de l'Italie : « Je crois avoir tout vu », dit-il, « cependant je ne puis affirmer que j'ai tout recueilli. » Nous oserions affirmer que l'on ne trouvera plus grand'chose après lui.

Comme tous ses travaux antérieurs, ce nouveau volume de M. Bertolotti a une importance considérable pour l'histoire de l'art en Italie, mais il est difficile d'en donner une analyse. Nous nous bornerons à en extraire quelques articles offrant un intérêt spécial pour la Belgique. Les Gonzague, on le sait, ne se bornaient pas à être les Mécènes de leurs compatriotes : ils commandaient des œuvres à l'étranger, ils appelaient à leur cour des artistes de tous pays. Nous n'avons qu'à citer, en première ligne, Rubens, qui fut à leur service pendant huit années.

Le 22 septembre 1597 décédait à Mantoue, via del Bue, un orfèvre flamand, âgé de 80 ans et nommé « Orlando Gisghem. » Probablement un Rcelant van Gyseghem.

En 1599, Roberto Staes, joaillier flamand de S. A., avait chargé un certain Quenzate, dit *il Romanino*, joaillier à Milan, de faire imprimer en diverses villes un avis du vol commis à son préjudice, d'un rubis de valeur. Ce rubis fut trouvé, mis en gage pour dix ducats, chez un juif.

Le 20 juin 1594, Jacques Roymans, orfèvre à Anvers, écrit au duc de Mantoue qu'il a obéi aux ordres à lui donnés verbalement, à son départ de Mantoue, par le duc. Il décrit son voyage par Francfort et Cologne et son séjour de deux mois à Liège, auprès du prince-évêque, frère du duc de Bavière. « J'ai fait envoyer de Francfort à Votre Altesse, écrit-il, quatre petits tableaux représentant les Quatre Saisons de l'année, œuvre très rare du miniaturiste Hoefnaghel. »

Il s'agit sans doute encore ici de quatre pièces du célèbre peintre et graveur Hoefnaghel, l'auteur de la *Vue de Séville* de la Bibliothèque royale de Bruxelles, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de la miniature au XVI^e siècle. Que sont devenus ces *Quatre Saisons* ?

En 1595, Arrigo de Honthorts, *liamingo*, demeurant à Gênes, fait pour la Cour des travaux de dorure.

En 1615, les héritiers de Carlo Hilman, orfèvre à Anvers, réclament le paiement de 12,400 *lire* et de 14,800 *ducati* pour des livraisons.

En 1601, Jacques Roymans, orfèvre flamand, associé de Nicolas Rogiers, un autre Flamand domicilié à Paris, prie le duc de lui payer 1607 scudi. C'est le même dont il vient d'être question. Plusieurs lettres, datées d'Anvers 1608, ont trait à la vente de diamants du duc. Nous avons parlé de cette affaire dans la *Correspondance de Rubens*, t. I.

Parmi les *arquebusiers* des Gonzague, il y a quelques noms de Flamands. Un certain Silvio Moremans, entre autres, écrit de Bruxelles au duc, le 8 décembre 1618, qu'il est né à Mantoue; fils de *Anis*, mort au service du duc Vincent, qu'il est le filleul du duc et qu'il désire se mettre à son service.

Un chapitre important de l'ouvrage de M. Bertolotti est celui qui concerne l'art de la tapisserie.

« L'Italie, dit l'auteur, voulut être aussi la reine de cet art. Étant connu que les Flamands y étaient les maîtres, elle s'empressa, dès le commencement du XV^e siècle, de les inviter à venir s'établir dans les cours et les villes. Dès 1419, les Gonzague eurent des tapisseries fabriquées à Mantoue par des Flamands, auxquels se joignirent bientôt des Italiens. Au XVI^e siècle, l'Italie rivalisait en cet art avec ses premiers maîtres. »

« Rinaldo di Gualtieri Fiamingo » dont le vrai nom était Botram ou Boteram, de Bruxelles, s'établit à Mantoue de 1444 à 1457, après avoir travaillé à Sienne et à Ferrare avec plusieurs compagnons. Un de ses parents, Rigo, se trouvait encore à Mantoue en 1474 et lui-même obtint, en 1479, une nouvelle concession à Mantoue.

De 1511 à 1522, on trouve mentionné un « Martinus tapicerius » de Bruxelles. Il mourut à Mantoue le 25 novembre 1522.

Le plus important de ces artistes industriels semble avoir été Nicolas Clarcher, de Bruxelles, qui obtint, en 1539, l'autorisation de fonder un atelier à Mantoue, en compagnie de

onze ouvriers et qui travailla immédiatement pour la Cour. Scize ans après, il reçut encore une autorisation nouvelle, avec exemption de diverses taxes. En 1546, associé à un certain Jean Rost, il fit une convention avec la cour de Toscane pour la confection de tapisseries : il avait travaillé aussi pour la cour de Ferrare. C'est probablement lui qui exécuta ces merveilleuses compositions dont Raphaël avait fourni les cartons pour la cour de Mantoue.

Nous nous bornons à ces quelques extraits qui donneront, croyons-nous, une idée de l'importance du nouveau recueil de M. Bertolotti. Il y a beaucoup à glaner pour nous au milieu de tous ces faits et de tous ces noms : beaucoup de ceux-ci ne sont point précédés de l'épithète *Fiamingo*, mais sous leur désinence, souvent altérée, on peut reconnaître suffisamment leur origine néerlandaise.

En félicitant notre collègue de l'Académie d'avoir donné, par ce livre utile, une preuve nouvelle de son étonnante activité, nous le remercions tout particulièrement des services qu'il vient de rendre, encore une fois, à notre histoire artistique.

NOTES RECUEILLIES DANS UN LIVRE D'HEURES

du **XV^e** siècle

par M. Clément VAN CAUWENBERGHS.

C'était anciennement encore une coutume générale chez les familles lettrées, de suppléer à l'insuffisance de l'état-civil en inscrivant elles-mêmes dans un registre spécial, ou simplement sur les feuillets de garde de quelque livre précieux, à côté de bien d'autres détails, les événements ordinaires qui marquent dans l'existence humaine. De là les « *livres de famille*. »

Le manuscrit que nous possédons, et auquel sont empruntées

les annotations suivantes, a appartenu au XVI^e et au XVII^e siècle aux *van Eyck* et aux *van Dyck*, deux familles aisées de Bois-le-Duc, à cette époque. Les dates circonstanciées qu'il donne au sujet de la naissance et du décès de plusieurs de leurs membres, nous engagent à les publier parce qu'elles pourront servir, peut-être, à compléter la parenté de deux célèbres peintres flamands.

D'autres notes se rapportent à des troubles politiques dont la ville de Bois-le-Duc fut le théâtre pendant la révolution des Pays-Bas. Ces dernières non plus ne sont pas dépourvues d'une certaine importance. En voici l'objet :

En 1577, à l'approche des troupes de Champagney, gouverneur d'Anvers, qui, après avoir opéré sa jonction avec celles du comte de Hohenloe, marcha sur Bois-le-Duc pour faire évacuer la place des hordes de Hauts-Allemands qui y commettaient de fréquentes déprédations sous prétexte d'arriérés de leur solde, ceux-ci se retranchèrent sur la Grand'Place. Le 9 septembre, ils sortent de leur retraite au nombre de plus de deux cents, se répandent dans les divers quartiers de la ville et, dit le témoin oculaire que nous suivons, après avoir désarmé la milice bourgeoise, tuent et blessent bon nombre des habitants. Ce sont surtout les personnes faibles et sans défense qui deviennent les victimes des brutalités de cette soldatesque ; car plus de vingt-six femmes sont précipitées dans la rue par la fenêtre et un plus grand nombre d'entre elles maltraitées d'une façon inouïe (1). Ajoutons que, dans la même journée, les demeures de l'intendant et de plusieurs notables furent mises à sac.

Après cette année calamiteuse, ceux de Boix-le-Duc éprouvèrent la disette, corollaire de la guerre. De mémoire d'homme l'on n'avait vu une telle cherté de vivres : un pain de 13 livres,

(1) « Anno dusent vyff hondert 77, den neegensten dach September, hebben die Duytssche knechten het geweer aff genoemen den borgers, ende daer toe zeer sommighe doot gesteecken, sommige geslagen, sommige deerlycke gewont. jae dat meer is, 26 vrouwen te venster uwt geworpen ende meer ander vrouwen oock derlyck geslaegen, soo dat men sulckx noyet en heeft hooren seggen. »

dit la note, se vend 25 sols, et un muid de seigle 65 florins, le florin compté à 20 sols de Brabant. Le beurre vaut 5, 6 et même 7 sols la livre ; un litron de lait 2 sols et toutes autres victuailles en proportion ⁽¹⁾.

Une dernière note a trait au départ du régiment wallon d'Hachincourt, resté comme garnissaire à Bois-le-Duc, depuis le siège de la place en 1601. Son renvoi par la population vexée s'effectua le 27 juin 1603, à midi ⁽²⁾.

Nous arrivons maintenant aux annotations plus intéressantes d'état civil, concernant les familles prénommées.

Naissances :

N. VAN EYCK eut de son union quatre enfants, nés dans l'ordre suivant :

A. JEAN VAN EYCK, né entre 4 1/2 et 5 heures, le vendredi 16 octobre 1577 ⁽³⁾.

B. CATHERINE VAN EYCK, née entre 6 et 7 heures du matin, le mardi 11 septembre 1578. Elle eut pour parrain messire van Veen, de Bruxelles ; pour marraine Catherine, épouse de Guillaume van Eyck ⁽⁴⁾ ;

(1) « Item daernae anno 1577, waest soe grooten duren tyt dat voir Godts geboirten oft nae Godts geboirten diesgelycken geweest en is, jae noyt olt mensschen en heeft gevonden die van alsulcken dueren tyt heeft hooren sprecken, alsoe dat een Boosch broot van dartien ponden heeft gegouwen XXV stuvers, ende een Boossche mudde rogghen vyffentseschtich gulden, den gulden tot twintich brabants stuvers gereeckent, ende een pont boteren vyff, ses ofte soeven stuvers ; een kan roomenen twee stuvers twee terwyn ende alle dinck soe nae advenant. »

(2) « Item A^o 1603, den 27 dach Junyus, doen vas de heer van Assencoert met syn saelda'en witter stadt van den Boos getogen opten myddach met acht vendelen sonder trommen, opgevouden vendelen sonder myer »

(3) « Item geboren Jan van Eyck mynen zoon den sestienden Octoeb Frydachs tussen vyfft alven en vyffuer A^o 1577. »

(4) « Geboeren Kaetelyn myn dochter tussen ses ende seeffnen vuer smoergens opeenen Dinstach den elliffsten dach September anno 1578. Die peeteren hyet mynheer van Veen, woonende tot Bruessel ; ende haer peet hyt Katelyn van Eyck, Willem van Eyck huysvrou. »

C. HENRI VAN EYCK, né entre 5 et 5 1/2 heures, le 10 juin 1581 ⁽¹⁾ ;

et D. CORNEILLE VAN EYCK, né entre 4 et 5 heures de relevée, le samedi 27 juillet 1583 ⁽²⁾ .

PIERRE VAN DYCK eut de son mariage :

A. ANNE VAN DYCK ; et

B. AGNÈS VAN DYCK, née le 17 janvier 1614.

Décès :

CATHERINE VAN DER HEYEN, épouse VAN EYCK, décédée le 6 octobre 1586 ⁽³⁾ .

ANNE VAN DYCK, ci-dessus, décédée le 20 juin 1634.

N. VAN DYCK, mère d'Anne et d'Agnès, décédée le 11 février 1644.

AGNÈS VAN DYCK, décédée le 20 août 1664. Elle était entrée en religion le 30 mai 1628 et professe le 28 août 1632 ⁽⁴⁾ .

(1) « Item gebooren Hendrick van Eyck mynen soon tusschen vyff uer ende sestalfft den tienden dach Junius, A^o 1581. »

(2) « Item geboeren Cornelis van Eyck mynen zoon op eenen Saterdach savonts tusschen vieren ende vyffuer den seventwintichsten dach Julius A^o 1583

(3) « Item gestorven Catelyn van der Heyen nae haren vader genaempt oft nae haeren man Catelyn van Eyck. Anno 1586 den 6st n October. »

(4) « Ick Agnes Peters van Dyck ben geboeren int jaer Ons Heere 1614, den 17 Januari, ende ben int cloester gegaen 1628, den 30 mey, geproefest 1632, den 28 Augusti.

« Myn beminde moeder is gestorven int jaer 1644, den 11 Februari. Anna myn suster is gestorven int jaer 1634, den 20 Junius. » On y a ajouté : « Noch is suster Angenes van Dyck gestorven den 20^{en} Augustus 1664. »

ST.-GEORGES.

Une Statue du XV^e siècle,

par M. Aug. VAN SPEYBROUCK, membre correspondant.

L'église de St.-Georges-aux-Chardons, à trois lieues de Bruges, possède une magnifique statue de son patron, statue qui appartient à l'art et à l'histoire et qui cependant jusqu'ici n'était point encore connue des artistes ni des archéologues. Nous croyons donc bien faire en la signalant aux uns et aux autres et en en donnant une courte description.

La statue est en chêne sculpté et polychromé. Elle mesure en hauteur, depuis le bout de la lance jusqu'au bas du socle, 104 centimètres. La largeur prise en projection est de 79 centimètres, mais du bout du nez du cheval jusqu'à la queue elle est de 84 centimètres. Remarquons que les pieds de devant dépassent de 8 centimètres l'extrémité du nez du magnifique animal.

St.-Georges nous apparaît sous l'armure complète d'un chevalier flamand du XV^e siècle. Cette armure est de fer battu ; toutefois la cotte de mailles n'est point encore entièrement abandonnée, on en voit les grosses mailles qui forment de larges manches et couvrent entièrement l'arrière-bras. En outre, sous les tassettes, elle s'aperçoit encore, formant une espèce de robe qui recouvre la partie inférieure du corps. Les cuisses sont également protégées par une seconde pièce de mailles contourant le dessus et passant sous la robe. Le sculpteur a rendu d'une manière parfaite et les brassards avec cubitières et les canons de l'avant et de l'arrière-bras.

Remarquons comme le gantelet droit rend bien la forme de la main et fait douter s'il est en fer battu ou en cuir. Le gantelet de la main gauche laisse voir clairement une rivure et des lames au pouce et à l'index ; la manchette en est raidie.



La cuirasse est bombée sans forte saillie; elle porte sur la pansière une croix de St.-André, comme tous les militaires de Bruges en avaient au temps des Bourguignons sur leurs vêtements militaires. En effet, dans les comptes ¹ de la ville de Bruges, 1474-75, nous lisons : " Van iij ellen rood lakene daer of dat Sint Andries crusen up de voors. journeyen ghe-maect waren.... Den borduerwerkere van die te borduerne vooren en bachten met Sint-Andries cruse ende metter Beghe-croneert. .. »

Entre les bras de la croix, on aperçoit de chaque côté deux petits carrés; mais les couches successives de peinture que les générations qui se sont suivies pendant trois siècles y ont mises, les encrassent tellement qu'il n'y a plus moyen de rien distinguer.

La braconnière est formée de trois lames, dont la dernière, plus large que les autres, est échancrée sur le devant (entre-jambes). Sur les braconnières sont bouclées quatre tassettes : une de chaque côté, au-dessus des cuisses, les deux autres recouvrant un peu le dessus des premières et placées derrière ; elles sont larges du haut, fixées à la seconde lame de la braconnière et ne vont qu'à mi-cuisse, diminuant de moitié en largeur pour se terminer, par des coins arrondis et des creux, en une pointe obtuse. Enfin une cannelure règne de haut en bas. Notons encore que les tassettes de derrière sont moins longues d'un tiers.

Les jambières sont unies et complètes, comprenant la talonnière.

Les solerets à lames sont à pointe arrondie.

Les étriers, de forme simple et massive, sont en fer forgé; forte tige dédoublée contournant le soleret, reliée par le support.

La hampe de la lance est courte et légère.

Le pommeau de la selle est très élevé : il dépasse de quelques pouces la ceinture du chevalier, qui semble s'y appuyer, et se termine en fleuron replié, de forme élégante.

Une belle rondelle en fer repoussé rattache au mors les rênes. Ces dernières, ainsi que le frontal et les autres parties

¹ GILLIODTS-VAN SEVEREN, Inv., ch. VI, 80.

du harnais qui couvrent le cheval, sont bordées et garnies de boutons et de festons, les uns semi-circulaires, les autres en forme de cœur.

Un grelot, gros comme une pomme, est fixé sur la croupière. Les grelots ¹, clochettes ou campanes, sont tout à fait de l'époque. " Charles le Téméraire, dit de Barante, le jour de son mariage avec Marguerite d'Yorck, après le dîner, se rendit à la joute. Le duc était à cheval, vêtu d'une robe couverte de broderie et fourrée de martre ; *des sonnettes d'or pendaient aux harnachements de son cheval* ; les chevaliers et les gentilshommes qui l'accompagnaient avaient aussi les plus riches vêtements. „

Nous choisissons à dessein ce texte de l'historien des ducs de Bourgogne, parce que plusieurs personnes, depuis que nous avons appelé l'attention sur ce chef-d'œuvre du XV^e siècle, ont voulu reconnaître dans cette mâle figure si pleine d'expression les traits de Charles le Terrible ou le Téméraire. La toque de duc, dont il est coiffé, et le collier de la Toison d'or, qu'il porte au cou, sont encore des arguments en faveur de cette opinion.

D'ailleurs, à cette époque où l'art chrétien quitte la voie des premiers principes, le portrait, même en iconographie, était tout à fait à l'ordre du jour.

Comme preuve de ce que nous avançons, nous ne pouvons rien invoquer de mieux que le groupe, donné par Charles le Téméraire à la cathédrale de Liège, où est aussi représenté St.-Georges la main sur l'épaule du duc de Bourgogne agenouillé devant lui et portant la relique de St.-Lambert. Il est encore revêtu de l'armure en fer battu et porte au cou le collier de la Toison d'or. Si l'on nous objecte que le duc ne remplit dans le groupe qu'un rôle secondaire et ne représente aucun saint, nous rappellerons un autre grand maître, mais celui-ci dans l'art de la peinture, l'immortel Hans Memlinc, qu'on retrouve dans ses tableaux figurant St.-Jean-Baptiste.

¹ M. DE BARANTE. *Histoire des ducs de Bourgogne avec des remarques par le baron de Retffenberg*, Bruxelles, 1836.

La manière de représenter le fils de Philippe-le-Bon, d'après M. de Laborde, concorde parfaitement avec notre sculpture. Ainsi t. I, p. 507, nous lisons que Charles le Téméraire fit exécuter en métal précieux des figures assez semblables à notre St.-Georges. Il s'agit du paiement des objets suivants :

“ La fachen de deux grands personaiges d'argent représentant
„ à la personne dudit feu MS.... et ordonnance d'icellui feu
„ MS, il a faits, pour iceulx estre présentez par lui, à sa
„ dévociion assavoir : les dits deux personaiges es églises
„ de Notre-Dame d'Ardembourg et Notre-Dame de Grâce-lez-
„ Bruxelles.... garny et estoiffes assavoir : iceulx deux per-
„ sonnaiges chascun d'un chapeau de duc sur la teste, fait
„ de grandes feuilles percées à jour, et le cercle dudit chap-
„ peau semblablement garny de feuilles aussi faictes à jour,
„ et est le dit chapeau tout vermeil doré dedans et dehors,
„ habilliez chascun d'une cotte d'armes, armoyez des armes
„ dudit feu MS et au dessus un long collier de la Thoison,
„ tout vermeil doré, armés de gorgerin, avant bras, de falde,
„ de harnas, de jambes à tout soleretz et autres pièces y
„ servans, à une espée chainte, garnie tout le long de la
„ gaine, de fulsils, de caloux et flambées.... ”

Loin de nous de croire que le duc ait commandé lui-même cette statue; mais à cette époque était seigneur de St.-Georges-aux-Chardons le haut et puissant conseiller à la cour de Bourgogne sire Jean de Baenst. Pourquoi, voulant honorer son église paroissiale d'une statue de son saint patron, n'aurait-il pas fait représenter ce dernier sous les traits de Charles le Téméraire ?

Le duc Charles fut le plus chevaleresque des ducs de Bourgogne.

St.-Georges, le chevalier du Christ, *miles Christi*, était le patron de la chevalerie.

Lors de la réception des chevaliers, dans les diverses cérémonies, c'était ce saint qui, avec St.-Michel, était principalement invoqué. Comme tout bon chevalier, Charles le Téméraire ne jurait que par St.-Georges, et ce serment, pour lui, valait tous les autres.

Divers ordres de chevalerie étaient placés sous la protection du saint martyr ; le plus célèbre fut celui de la noblesse immédiate de l'empire germanique, dont la bannière tenait le premier rang après la bannière impériale.

D'aucuns cependant ne peuvent reconnaître dans notre statue les traits du terrible duc de Bourgogne et préfèrent y voir le portrait du donateur, le sire de St.-Georges.

L'on nous permettra cependant d'observer que Charles le Téméraire créa deux sires de St.-Georges chevalier, mais qu'aucun d'eux ne fit partie de l'ordre illustre de la Toison d'or. Nous ne pouvons donc admettre qu'il en ait pris les insignes.

Enfin, le sculpteur, pour indiquer que son chef-d'œuvre a été exécuté spécialement pour l'église de St.-Georges-aux-Chardons, a orné le socle de cette magnifique plante, dont les feuilles sont si bien sculptées.

SÉANCE DU 22 DÉCEMBRE 1889.

La séance est ouverte à 1 heure.

Sont présents : MM. P. Cogels, vice-président ; P. Henrard, secrétaire ; Gife, trésorier ; A. Blomme, Al. Goovaerts, A. Goemaere, H. Hymans, H. Wauwermans, J. Schadde, membres titulaires ; G. Geefs, baron de Vinck, Theunissens, J. Destrée, membres correspondants ; Smekens, membre honoraire.

Se sont excusés : MM. Ch. Ruelens, président ; Al. Henne, Alp. de Witte, Scheler, P. Génard et le comte van der Straten-Ponthoz.

Le procès-verbal de la séance du 6 octobre est lu et adopté.

M. J. Schadde remercie vivement ses confrères pour les félicitations qu'ils lui ont adressées et auxquelles il a été très sensible.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le comte Le Grelle, informant l'Académie du décès de son beau-frère M. le chev. L. de Burbure de Wesembeek, et de la lettre de condoléance que le bureau écrit au nom de l'Académie. M. H. Hymans, en s'associant aux sentiments exprimés dans cette lettre de condoléance, croit devoir insister sur l'obligeance parfaite, sur la générosité, peut-on dire, que notre regretté confrère a toujours témoignée envers tous les chercheurs, en mettant largement à leur disposition ses trouvailles dans les archives qu'il avait consultées. Combien d'entré nous n'ont pas reçu de lui quelques notes curieuses ou caractéristiques, leur permettant d'enrichir la notice ou la monographie à laquelle ils travaillaient ?

M. le président et M. Smekens font également ressortir l'importance de la perte que les études historiques ont faites, principalement au point de vue anversoï.

M. Goovaerts écrira pour nos *Bulletins* la notice nécrologique de M. le chev. de Burbure. Ce même membre consent également à se charger de la notice de M. Kempeneers, dont M. le chanoine Reusens ne peut s'occuper.

M. H. Hymans demande des renseignements sur un Jean Caffart d'Arras, dont un portrait inédit, du graveur très distingué Jacques Granthomme, portant la date de 1597, existe à la Bibliothèque royale. Une pièce de vers, gravée sous le portrait, fait connaître que, banni d'Arras, Jean Caffart aurait été chercher refuge à Anvers ¹.

¹ Le portrait porte les inscriptions suivantes :

De Jean Caffart d'Arras tu vois icy le traict.

Correctier en Colongne où louverier la pourtraict.

æta. suæ. 50. Au-dessus de la tête du personnage, la date 1597.

La pièce de vers est ainsi conçue :

En toy Arras, ville de ma naissance
J'ay exercé charge publicquement
A mon cher coust sans autre payement
Que le regret de ta mescongnissance.
Tu m'as bannis et distraict ma substance,
D'un Archiduc, foullant le mandement :
Anvers ma eu, jusqu'à l'apointement
Sans d'icelluy avoir la joyssance :

Les ouvrages reçus depuis la dernière séance sont les suivants :

1° De M. H. HYMANS, membre titulaire :

Notice sur la vie et les travaux de Nicaise De Keyser.
Bruxelles, 1889.

2° De M. D. A. VAN BASTELAER, membre correspondant :

Les grès wallons, grès-cérame ornés de l'ancienne Belgique ou des Pays-Bas, improprement appelés grès flamands. 1 vol. in-8°. Bruxelles, Mons, 1885.

3° De M. DE WITTE, membre titulaire :

Médailles historiques de Belgique. (Suite).

4° De M. HENRY PHILLIPS, junior, membre correspondant étranger :

An account of the Congo independent state.

5° De M. ARMAND DE BEHAULT :

Histoire généalogique de la famille de Boussu de Mons, accompagnée de la biographie de l'historien de ce nom. (Extrait des Annales du Cercle archéologique de Mons, t. XXII). Louvain, 1889.

6° De M. ALF. DE LOË :

(A) *Découverte des vestiges de deux établissements belgo-romains aux environs de Mons.* (Extrait du vol. III des Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles.)

(B) *Nouvelle découverte d'antiquités franques au village de Moxhe.* (Id.)

7° De M. J. TH. DE RAADT :

(A) *Les Micault belges, leurs portraits et leur histoire,* (Id.) par M. DE RAADT et ÉMILE DE MUNCK.

(B) *Relation de l'entrée de son Excellence Monseigneur le prince de Grimberghe à Grimberghe, le 29 septembre 1729,* par JULES CARBY, avocat. *Note sur Louis-Joseph, comte d'Albert, prince de Grimberghe,* par J. TH. DE RAADT. (Id.)

Mais nonobstant, Dieu, qui des siens a soin,
A subvenu toujours à mon besoin
Et m'envoia, pour pratiquer le change,
D'Aix à Colongne, vu son vouloir puissant
Mes durs labeurs a esté bénissant
Dont à jamais je luy rendray louange.

(c) *Égide Berthout I^{er}, dit A-la-barbe*, par id. (Id.)

(d) *Compte-rendu de la visite faite le 28 avril 1889 par la Société d'archéologie de Bruxelles à l'exposition d'art héraldique à Gand*, par id. (Id.)

8° Du Ministère du Commerce et des Colonies de France :

Procès-verbaux sommaires du Congrès international pour la protection des œuvres d'art et des monuments, tenu à Paris du 24 au 29 juin 1889.

MM. les secrétaire et trésorier lisent leurs rapports sur les travaux de l'Académie en 1889 et sur sa situation financière.

M. le secrétaire dépose sur le bureau :

1° Une notice de M. Ch. Ruelens, président, sur un nouveau volume de notre confrère M. A. Bertolotti, intitulé : *Architetti, ingegnori e matematici in relazione lei Gonzaga, signori di Mantova nei secoli XV, XVI e XVII*. Ricérche archivistiche Mantovane di A. Bertolotti. Genova, 1889. In-8°, 140 pp.

La notice sera imprimée au *Bulletin*.

2° Un manuscrit de M. P. Henrard, intitulé : *Les Fondateurs d'artillerie au Pays-Bas*.

Commissaires : MM. le général Wauwermans et Alph. Goovaerts.

3° Un manuscrit de M. Paul de Noüe, fils de M. Arsène de Noüe, membre correspondant étranger.

Commissaires : MM. S. Bormans et Smekens.

4° Deux notices de M. le Dr S. van Spelbeeck, intitulées :

(A) *Coffret du XVII^e siècle conservé à l'abbaye de Soleilmont*.

(B) *Reliquaire à l'abbaye de Soleilmont*.

L'examen des dessins accompagnant le texte des deux notices ne permettant pas de juger de la valeur de ces deux objets, dont le dernier seul semble avoir une réelle importance, il est décidé de demander à M. van Spelbeeck de bien vouloir faire photographier le reliquaire, de façon à pouvoir, au besoin, en faire tirer des épreuves phototypiques.

M. van Caster, qui a examiné le mémoire révisé de M. de Raadt sur *Berlaer et ses seigneurs*, fait connaître que ce travail satisfait actuellement aux désirs exprimés lors d'un premier examen. — En conséquence l'impression aux *Annales* est approuvée.

Les bulletins constituant le catalogue de la bibliothèque ayant été complétés récemment par M. H. Van Cuyck, une commission est chargée de décider de la forme à donner à ce catalogue. M. Blomme, membre titulaire, est chargé de rédiger un rapport à ce sujet.

M. Destrée, en mettant sous les yeux de la compagnie quelques photographies de retables appartenant à divers, pense que le retable de Lombeke (Brabant) peut être considéré comme une des œuvres les plus importantes de l'Ecole de Bruxelles, dont il a entretenu l'Académie dans sa dernière séance. Il est aussi d'avis que le retable de Saluces, dont il montre une reproduction, sort également des mains du maître anonyme contemporain de Jean Boremans. Un retable, qui a figuré à l'Exposition de 1880 et est passé de la collection Malfait dans celle d'un riche Anglais, doit de même être attribué au maître de Lombeke. Un autre retable appartenant à M. le comte Pillet-Wyle, de Paris, présente aussi avec ces œuvres certaines analogies.

M. Destrée communique également la photographie d'une miniature de Hans Bal représentant une joute sur l'eau, empruntée au Musée de Dresde ; il fait remarquer combien Bal a su mettre de naturel dans la disposition de ses groupes.

La séance est levée à 2 ¹/₄ heures.

Dans la séance extraordinaire des membres titulaires, M. Alexandre Henne, conseiller, est nommé vice-président pour l'année 1890. MM. Max Rooses et Blomme sont nommés conseillers respectivement en remplacement de MM. le chev. L. de Burbure et R. Châlon.

Architetti, ingegneri e matematici in relazione coi Gonzaga signori di Mantova nei secoli XV, XVI e XVII. Ricerche archivistiche Mantovane di A. BERTOLOTTI. Genova, 1889, in-8° 140 pp.

par M. CH. RUELENS, président.

Après le volume consacré aux *Arti minori*, dont j'ai eu l'honneur de rendre compte dans nos *Annales*, voici un nouveau contingent de recherches opérées dans les Archives des Gonzague à Mantoue, par notre infatigable collègue A. Bertolotti. Comme tous les précédents, ce recueil nous révèle une foule de noms et de faits peu ou point connus, parmi lesquels, comme toujours, il en est qui intéressent la Belgique. Je me permets de vous donner une analyse sommaire de ces derniers.

On y trouvera de nombreux renseignements sur les *Paciotto*, une vraie dynastie d'ingénieurs militaires, dont l'un fut, comme on sait, maître des fortifications d'Anvers sous Philippe II, et dont un autre, Frédéric, fut tué ici en 1599, dans un combat contre les Hollandais. D'autres ingénieurs militaires cités dans l'histoire d'Anvers, tels que Gabrio Serbellone, Vincenzo Locatelli, Frederic Gianibello ou Janbelli furent également employés à des travaux de défense de villes pour les ducs de Mantoue et les extraits d'archives publiés par M. Bertolotti ajoutent des détails nouveaux à ce que l'on savait déjà d'eux par les savantes biographies des ingénieurs militaires d'Italie de M. Ch. Promis (1879).

Un autre ingénieur très estimé à la cour de Mantoue, est le Milanais Pierre-Paul Marioni, qui vint en 1604 se mettre au service de l'archiduc Albert. Celui-ci semble l'avoir beaucoup apprécié.

Il faut citer encore Claudio Cogorano, né à Parme, qui fut au service d'Alexandre Farnèse, aux Pays-Bas, pendant douze ans, puis s'en alla en Hongrie comme ingénieur de l'archiduc Maximilien, en 1596. Vers la même époque, un Romain, Pompeo Targone, se fit une réputation, pendant les guerres aux Pays-Bas sous Philippe III, par ses inventions de machines de guerre et ses stratagèmes.

M. Jean-François Fiammelli, de Florence, qui s'intitulait mathématicien, auteur de plusieurs ouvrages, fut ingénieur dans les Pays-Bas ; il se trouvait en 1579 au siège de Maestricht. En 1592, sur les ordres d'Alexandre Farnèse, il opéra une reconnaissance vers le camp de Henri IV, près de Rouen, et réussit dans son entreprise. Après la mort de Farnèse, il se rendit à Rome.

Nicolo Sebregondi, de la Valteline, fut encore un de ces ingénieurs italiens attachés à l'armée espagnole pendant l'époque des Troubles. Après la paix, il se mit au service du duc Ferdinand de Gonzague et fit pour lui les plans du palais dit de la Favorite.

Un écrivain célèbre d'art militaire, Ludovic Melzi, a résidé en Belgique et publié à Anvers, en 1611, un grand ouvrage intitulé : *Regoli militari sopra il governo e servizio della cavalleria*, in f°. En 1612, il offre son livre au duc de Mantoue, par une lettre datée de Bruxelles. Plus tard, il annonce qu'il est nommé, par le roi d'Espagne, membre du Conseil privé de Milan. Il meurt en cette ville, en 1617.

Le cav. Francesco Tensini, né à Crema, en 1581, vint également déployer ses talents d'ingénieur dans les Pays-Bas espagnols. Il est auteur d'un traité nouveau de fortification, publié à Venise en 1624.

Ce ne sont pas seulement des ingénieurs italiens qui figurent dans le livre de M. Bertolotti, on y rencontre plus d'un nom qui, par sa désinence seule, à défaut de qualification positive, semble appartenir à un Flamand. Ainsi, le livre nous donne une lettre datée de Munich, 28 oct. 1617, et signée il Barone de Groote, lettre dans laquelle celui-ci fait savoir qu'il a passé 35 ans en Flandre, en France et en Allemagne à recueillir des matériaux pour un livre sur un nouveau système de fortification, livre qu'il a fait imprimer et envoie au duc de Mantoue.

Ailleurs, il est question, en 1659, de paiements faits à Daniel Wandendeych, ingénieur du duc Charles II. Ce nom doit probablement se lire van den Dycke et pourrait bien être le nom d'un Flamand. Il eut pour successeur un certain François

Geffels, peintre et architecte, qualifié de Flamand, dans sa patente de nomination.

Je m'arrête, je crois avoir assez démontré l'importance du travail de notre collègue Bertolotti. Comme ses travaux précédents, ces notices souvent sommaires, mais officielles, nous donnent des points certains, des dates, des faits qui fonctionnent dans l'histoire ou la biographie, comme des positions fixées dans une triangulation géodésique. A ce titre il est utile, je crois, de signaler ce livre à l'attention de nos spécialistes en art militaire. Ils y trouveront de fréquents sujets d'études et de recherches : nul pays, en Europe, n'a, plus que le nôtre, été le théâtre de la guerre et n'a donné lieu, par conséquent, à des travaux de défense ou d'attaque des villes, et l'histoire est encore à faire des innombrables condottieri et des ingénieurs étrangers qui ont exercé leurs talents — bons ou mauvais — dans notre cher pays.

LISTE DES OUVRAGES PÉRIODIQUES

reçus du 1^{er} Janvier au 31 Décembre 1889.

ABBEVILLE. *Société d'Émulation*: *Bulletin*, 1886-87. — *Mémoires*, 1839 à 1860, 6 vol.

AGRAM. *Viestnik Hrvatskoga archeologickoga druztva*, Godina, X, Br. 1, 2, 3, 4.

ALTEMBURG. *Mittheilungen der Geschichts und Alterthumsforschenden Gesellschaft des Osterlandes*, 10. Band, 1. Heft, 1888.

AMIENS. *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, 3^e série, t. X, 1889. — *Bulletin*, 1889, n^o 1.

Album archéologique, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules, 1886-87-88.

ANVERS. *Bulletin de la Société royale de géographie*, 1889, t. XIII, 3^e et 4^e fascicules.

ARLON. *Institut archéologique du Luxembourg*: *Annales*, t. XX, 34^e fascicule, 1888.

- Publications de l'Institut archéologique du Luxembourg. Les communes luxembourgeoises*, par Émile Landel, t. I et II
- ARRAS. *Bulletin de la Commission des antiquités départementales ou monuments historiques du Pas-de-Calais*, t. I, 1849 à 1860; t. II, 1862 à 1868; t. III, 1869 à 1874; t. IV, 1875 à 1878; t. V, 1879 à 1884; t. VI, 1885 à 1888.
— *Mémoires de l'Académie des sciences, lettres et arts d'Arras*, 2^e série, t. XIX, 1888.
- BALTIMORE. *American Journal of archaeology and of the history of the fine arts*. December 1887.
- BATAVIA. *Tijdschrift van indische Taal-, land- en volkenkunde uitgegeven door het Bataviaasch genootschap van kunsten en wetenschappen*, onder redactie van Dr J. Brandes en Mr J. H. Abendanon. Deel XXXII, aflevering 6.
Dagh-Register gehonden int Casteel Batavia vant passerende daer ter plaetse als over geheel Nederlandts-India. Anno 1659, van Mr J. A. Van der Chys, 1889.
Notulen van de algemeene en bestuursvergaderingen van het Batavia genootschap van kunsten en wetenschappen. Deel XXVI, 1888, aflevering IV.
- BEAUNE. *Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune: Mémoires*, 1887.
- BÉZIERS. *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault)*. 2^e série, t. XIV, 2^e livraison.
- BONE. *Académie d'Hippone: Bulletin*, 2^e fasc. — *Bulletin*, n^o 11. fasc. n^{os} 16, 13 août 1888, n^{os} 16, 15 août 1888. — *Bulletins*, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. 1886-87.
- BONN. *Das Roemische Lager in Bonn*, 1888.
Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande. Heft 87, 1889.
- BORDEAUX. *Société archéologique*, t. X, 3^e fasc., 1888; t. XI, 2^e fasc., 1888; t. XII, 4^e fasc., 1887; t. XIII, 1^{re} et 2^e fasc., 1888.
État au 30 juin 1888.
- BOSTON. *The american Journal of archaeology and of the history of the fine arts*. December 1888.
- BRUGES. *Annales de la Société d'Émulation pour l'étude de l'histoire et des antiquités de la Flandre*. 4^e série, t. X, vol. XXXVII, livr. 4; 1889, 5^e série, t. I, vol. XXXVIII, 1^{re} et 2^e livr.
- BRUXELLES. *Société royale belge de géographie: Bulletin*, 12^e année 1888, n^o 6; 13^e année 1889, n^{os} 1, 4 et 5.
— *Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts: Mémoires de l'Académie*, t. 47. — *Bulletin*, 59^e année, 3^e série, t. XVII n^{os} 1, 2, 3, 4, 5 et 6; t. XVI, n^{os} 11, 12; t. XVIII, n^{os} 7, 8, 9, 10 et 11.
— *Mémoires couronnés*, t. XLII et LI — *Annuaire*, 1889. — *Biographie nationale*, t. X, fasc. 2.

— *Académie royale de Médecine: Bulletin*, t. I, II, III, IV, V, VI, VII et VIII, 2^e série, t. VI, n^o 4; 3^e série, t. IV, n^o 9; t. XIII, n^o 2; t. XIV, n^o 10; t. XVIII, n^o 12; t. XX, n^{os} 2 et 3. 4^e série, t. II, III, n^o 11. — *Mémoires* : in-4^o, n^{os} 1, 2, 3 et 4. — *Mémoires couronnés*, in-8^o, t. I, 3^e et 4^e fasc., t. IX, 1^{er} fasc. — *Mémoires couronnés des savants étrangers*, in-4^o, t. I, II, III, IV et V, 2^e et 3^e fasc.

— *Commission royale pour la publication des anciennes lois et ordonnances de la Belgique. Procès-verbaux des séances*, VII^e vol. 11^e cah.

— *Précis historiques, mélanges religieux, littéraires et scientifiques*, t. XXXVIII, 1889, 1852, 24 livr. : 1853, 24 livr.; 1881, n^{os} 10 et 11; 1888, n^o 2; 1888, n^o 8; 1886, 1 vol.

CAEN. *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*. Caen, 1887-88.

CAMBRAI. *Mémoires de la Société d'Émulation de Cambrai*, 1888, t. XLIII.

CAMBRIDGE. (Mass.) *Archaeological and ethnological papers of the Peabody Museum, Harvard University*, vol. I, n^o 1. 1883.

Standard of head-dress! By Zelia Nuttal. (Index., p. 387-12).

Twentieth report of the trustees of the Peabody Museum, vol. IV. n^o 2.

CHAMBÉRY. *Mémoires et documents publiés par la Société savoisiennne d'histoire et d'archéologie*, t. XXVII, 1888, 2^e série, t. II; t. III, 1859; t. X, 1866; t. XI, 1867; t. XVI, 1877; t. XVII, 1878.

CHARIEROL. *Compte-rendu des travaux du Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, par Victor Tahon, secrétaire-général, 1889.

COPENHAGUE. *Aarloger for Nordisk oldkyndighed og historie, udgivne af det kongelige nordiske oldskrift selskab*, 1888.

II raekke. 3 bind, 4 hefte; 4 bind. 1. 2. 3. hefte; 1889; 1865, 45, 46 et 48; 1866 et 1867, 55 et 60.

Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord. Nouvelle série, 1878-79-80.

DAVENPORT, IOWA. *Proceedings of the Davenport Academy of natural sciences*, vol. V, part I. 1888-89.

DIJON. *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*. 2^e série, t. VII à XIII, 1859 à 1865; 3^e série, t. I à X.

DOUAI. *Souvenirs de la Flandre wallonne. Recherches historiques et choix de documents relatifs à Douai et aux anciennes provinces du Nord de la France*, 2^e série, t. VI et VII.

DUNKERQUE. *Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts*, 1884, 23^e vol. — *Séance mensuelle du 8 janvier 1854*. — *Mémoires*, 1857-58, 2^e vol., 1860-61; 20^e vol., 1875-76; 21^e vol., 1877-80; 22^e vol., 1881-83.

ENGHIEN. *Annales du Cercle archéologique*, t. II, 3^e livr. 1885; t. IV, 1^{re} livr. 1888.

GAND. *Annales de la Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand*, 1844-45, 46-47, 48-50, 51-52, 53-54, 55-56, 57-58, 60-61, (3^e et 4^e livr.) 1863-64, 65-66, 67-68, 69-72.

— *Maatschappij der vlaamsche bibliophilen*, 1888, 4^e reeks, n^o 7. —

Het klooster ten Walle en de abdij van den Groenen Briel, n^o 8.

— *Oude nederlandse liederen, etc.*, door Van Duyse.

— *Messenger des sciences historiques ou archives des arts et de la bibliographie de Belgique*, 1889, 1^{er}, 2^e et 3^e fasc.

GIESSEN. *De Neocoria*. — *Dissertation inaugurale*, par Guil. Buechner, 1888.

Occams-Traktat gegen die Unterwerfungsformel Clemens VI, von Dr Karl Müller, 1888.

Dissertation inaugurale de Ferd. Ohly, 1889.

GÖRLITZ. *Neues Lausikisches Magazin*. — *Im Austrage der Oberlausikischen Gesellschaft der Wissenschaften herausgegeben aus dem Nachlasse des Professor Dr Schönwälder und von Dr Richard Jecht*, 64^{er} Ban¹, 1^{er} und 2^{er} Heft, 1888.

GRATZ. *Beiträge zur Kunde Steiermärkischer Geschichtsquellen*. Herausgegeben vom historischen Vereine für Steiermark, 11^e année, 1874.

— *Mittheilungen des historischen Vereins für Steiermark*. Herausgegeben von dessen Ausschnsse, 1859, 9^{er} Heft; 1874, 22^{er} Heft; 1855, 6^{er} Heft; 1851, 2^{er} Heft; 1889, 37^{er} Heft.

GRENOBLE. *Bulletin de l'Académie delphinale*, 4^e série, t. II, 1887-1888.

HANNOVRE. *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*, 1889.

HUY. *Cercle hutois des sciences et beaux-arts: Annales*, t. VII, 2^e livr.

JENA. *Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte und Alterthumskunde*, 9 F. 7. Band, 1889.

Thüringische Geschichtsquellen, 9 F. 24 Band, 1889.

LA HAYE ('S Gravenhage). *Algemeen Nederlandsch Familiebla¹, tijdschrift voor geschiedenis*, enz., onder leiding van A. A. Vosterman van Oijen en G. J. Hanig, 1888, nos 10 et 11; 1889, nos 1 à 11.

LAIBACH. *Mittheilungen des Musealvereines für Krain*. Herausgegeben von dessen Ausschnsse, 2^e année, 1889.

LEIDEN. *Handelingen en mededeelingen van de maatschappij der Nederlandsche letterkunde te Leiden over het jaar 1888*.

Levensberichten der afgestorvene medeleden van de maatschappij der Nederlandsche letterkunde.

(Bijlage tot de Handelingen van 1888. Leiden; 1888.

LANDSHUT. *Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern*. XXVI^{er} Band, 1^{er} und 2^{er} Heft, 1880.

LEIPZIG. *Der Bilderschnuck in den Sacramentarien des frühen Mittelal-*

ters, von Anton Springer, *Mitglied der Königl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, des XI Bandes der Abhandlungen der philologischen Classe, n° 4, 1889; nos 2 et 3, 1889.

Berichte über die Verhandlungen der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig. — *Philologisch-historische Classe*, 1849—56, 1858, livr. 2, 1859, 1860, livr. 1 et 2, 1861, livr. 1-4. 1888, 1889, I.

Die Classen der Hancfitischen Rechtsgelahrten, von G. Flugel, 1860, in-4°.

Abhandlungen der Philologisch-historischen Classe der Königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, 1^{er} Band, 1850; 4^{er} Band, 1865, in-4°.

LIEGE. *Institut archéologique liégeois: Rapports de 1865 à 1887*. Liège, 1889. — *Bulletin*, t. XXI, 2^e livr.

LIMOGES. *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, 1888, t. XXXVI, 1^{re} et 2^e livr.

Société archéologique du Limousin. Registres consulaires de la ville de Limoges, t. IV, 3^e registre, 1^{re} partie, 1662-1740.

LISBOA. *Documentos relativos ao primeiro congresso agricola celebrado em Lisboa em Fevereiro de 1888*.

LOUVAIN. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, 1888, 2^e série, t. V; 1889, t. 2. 3. 4

LUND. *Lunds Universitets-biblioteks accessions, katalog*, 1884. *Id.*, 1882.

Lunds Universitets Ars-skrift Theologi, Mathematik und Naturvetenskap, t. XXIV, 1887-88.

LUNEBURG. *Vaterländisch Archiv des historischen Vereins für Niedersachsen*, de 1835 à 1843.

Neues Vaterländische Archiv oder Beiträge zur allseitigen Kenntniss des Königreichs Hannover und des Herzogthums Braunschweig, 1822 à 1833.

LUXEMBOURG. *Publications de la section historique de l'Institut royal Grand-ducal*. Vol. XL, 1889.

LYON. *Mémoires de l'Académie des sciences, des belles-lettres et arts de Lyon*. Classe des lettres; 24^e vol., 1887; 25^e vol., 1888, 26^e vol., 1889.

MADRID. Publication de l'Académie royale d'Espagne.

Cortes de los antiguos reinos de Leon y de Castilla. 4 vol. in-f°, 1861-1882.

Id. Introduction, por Don Manuel Calmeiro, 2 vol. in-f°; parte primera, 1883; parte segunda, 1884.

Historia general y natural de las Indias, islas y tierra-firme del mar Oceano, per el Capitan Gonzalo Fernandez de Oviedo y Valdès

primer cronista del nuovo mundo. Publié par D. José Amador de los Rios. T. II de la 2^e partie, 1853; t. IV de la 3^e partie, 1855.

España Sagrada. Su autor El RMO. P. M. Fr. Enrique Florez, in-8°.

T. IV, V, VI, VIII, IX (1859-1860); t. XI (1792); t. XIX (1792). *La Cantabria*. (Discurso preliminar al t. XXIV); t. XXIV (1804); t. XXV (1859); t. XXVI (1771); t. XXVII (1824); t. XXVIII (1774); t. XXX (1859); t. XXXI (1859); t. XXXII (1878); t. XXXIII (1799); t. XXXIX (1795); t. XL (1796); t. XLI (1798); t. XLII (1859); t. XLIII (1819); t. LI (1879).

España Sagrada. Teatro geographico-historico de la Iglesia de España. t. I (1879); t. XIII (1816).

Villanueva. *Viage literario a las Iglesias de España*, in-8°, t. IV à X. Madrid, 1806 à 1820.

Memorias de la Real Academia de la Historia, t. IX (1879); t. X (1885); t. XI (1888) in-4°; t. XIII, 2^e partie, 1888; 3^e partie, 1889.

Elogio de la Reina Catolica Doña Isabel, par D. Diego Clemencin. In-f°, 1820.

Elogio de Antonio de Lebrija, par Muñoz. In-4°, 1796.

Revistas de los progresos de los ciencias exactas, físicas y naturales, t. XXII, nos 5, 6 et 7.

METZ. *Mémoires de l'Académie de Metz*. 2^e période, 67^e année, 3^e série, 15^e année, 1885-86. Metz, 1889.

MONS. *Mémoires et publications de la Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut*. 5^e serie, t. I, 1888-89.

— *Cercle archéologique: Bulletin*, 4^e série, n° 5 et table, 5^e série, nos 1 et 3. — *Annales*, t. XVII. — *Catalogue de la bibliothèque*, 1888.

MONTPELLIER. *Académie des sciences et lettres de Montpellier: Mémoires de la section des lettres*, t. VIII, 3^e fasc., 1888-89, in-4°.

MOSCOU. *Bulletin de la Société impériale des naturalistes de Moscou*, 1888, nos 3 et 4; 1889, n° 1.

Meteorologische Beobachtungen ausgeführt am Meteorologischen Observatorium der Landwirthschaftlichen Akademie bei Moskau. 1888. Erste und zweite Hälfte. Moskau, 1889.

MUNICH. *Oberbayerischen Archiv für vaterländische Geschichte*, 45^{er} Band, Heft 1, 2.

Bericht bei der Feier des funfzigjährigen Bestehens des historischen Vereins von Oberbayern am 26 Mai 1888. Ersttattet durch den erstend Vorstand. Oberstlieutenant Joseph Würdinger, 1888.

NAMUR. *Annales de la Société archéologique*, t. XVIII, 1^{re} et 2^e livr.

Statuts. Rapports sur la situation de la Société en 1848, 49 à 50, 51, 52, 59, 72 à 79, 81, 82, 87, 88.

NANCY. *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain*, 3^e série, t. VIII, 1880; t. XI, 1883; t. XVI, 1888.

- Bulletin des séances de la Société des Sciences*, 1^{re} année, nos 2, 3, 4 et 5.
- NAPLES. *Società reale di Napoli. Atti della reale Accademia di archeologia, lettere e belle arti*, vol. XIII, 1887-88-89, in-4°. Napoli, 1889.
- NEW-YORK. *Joseph Henry and the Magnetic Telegraph*.
- NIVELLES. *Annales de la Société archéologique de l'arrondissement de Nivelles*, t. III, 4^e livr., 1889.
- NURNBERG. *Jahresbericht der Naturhistorischen Gesellschaft zu Nürnberg*, 1888. Abhandlungen, VIII B. Bog. 6, 7.
- SAINT-NICOLAS (WAAS). *Annales du Cercle archéologique du Pays de Waas*, t. VIII, 4^e livr., janvier 1882; t. IX, 4^e livr., juin 1884; t. X, 1^{re} livr., janvier 1885, 2^e livr., juin 1885, 3^e livr., janvier 1886, 4^e livr., juin 1886; t. XI, 1^{re} livr., janvier 1887, 3^e livr., janvier 1888, 4^e livr., juin 1888; t. XII, 1^{re} livr., février 1889, 2^e livr., août 1889.
- SAINT-OMER. *Société des antiquaires de la Morinie : Bulletin historique*, 1888, 37^e année, 147^e et 148^e livr.; 1889, 149^e et 150^e livr.
Les Chartes de Saint-Bertin, publiés par M. l'abbé Daniel Haigneré, 1888, t. II, 1^{er} fasc., p. 1 à 208.
Mémoires de la Société, t. XXI, 1888-89.
- ORLÉANS. *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais*, 1889, t. XXII.
Bulletin, 1889, t. IX, n° 137.
- PADOUE. *Atti e memorie della R. Accademia di scienze, lettere et arti in Padova*, anno CCLXXXIX (1887-88). Nouvelle série, t. IV.
- PARIS. *Polybiblion. Revue bibliographique universelle*, 1889, t. XV.
 — *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, année 1888, nos 1 à 4.
 — *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 1888, nos 2 et 3; 1889, n° 1.
 — *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques* (section des sciences économiques et sociales), 1888.
 — *L'Institut de France. Lois, statuts et règlements concernant les anciennes académies et l'Institut de 1635 à 1889. Tableau des fondations*. Collection publiée par M. Léon Aucoc, membre de l'Institut. Paris, 1889.
 — *Revue de l'histoire des religions*, 1888, 9^e année, t. XVIII, nos 2 et 3; 1889, 10^e année, t. XIX, nos 1 à 3.
 — *Bulletin et mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, 5^e série, t. VIII.
- PARIS-AMIENS. *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie*, 1887, t. IX; 1888, t. X, n° 3; 1886-87-88, t. XVI, p. 518 à 566.
- PÉRIGUEUX. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1882, t. IX, 1^{re} livr.; 1888, t. XV, 6^e livr.; 1889, t. XVI, livr. 1 à 5.

- ST.-PÉTERSBOURG. *Matériaux pour servir à l'archéologie de la Russie*, n° 3. — *Antiquités sibériennes*, par W. Radloff, t. I, livr. 1, 1888.
- POITIERS. *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. IV, 2^e série, 1886-87-88, p. 525 à 580. — *Mémoires*, 1887; 1888, 2^e série, t. X: 1889.
- RIO DE JANEIRO. *Catalogo da Exposicao permanente dos simelios da bibliotheca nacional*, 1885.
— *Guida da Exposição permanente da bibliotheca nacional*, 1885.
- ROME. *Atti della reale Accademia dei Lincei*, Anno CCLXXV, 1888.
Biblioteca nazionale centrale Vittorio Emanuele, Bollettino delle opere moderne straniere, vol. III et IV.
- ROUEN. *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pendant l'année 1887-1888*.
- SAINTES. *Revue de Saintonge et d'Aunis*, 1888, 8^e vol., 6^e livr.; 1889, 9^e vol., 2^e et 3^e livr.
- SALEM. (Mass.). *The old new world. An account of the explorations of the Hemenway South-Western archeological expedition in 1887-88, under the direction of Frank Hamilton Cushing*, by Sylvester Baxten, 1888.
- STOCKHOLM. *Sveriges Offentliga bibliotek*. Stockholm. Upsala. Lund.
Accessions 1-3, 1887-78.
Kongl. Vitterhets Historie och antiquitets Akademien Monadsblad. Sextode argangen, 1887.
Antiqvarisk tidskrift for Sverige. Hans Hilderband. Tionde delen.
- STRASBOURG. *Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace*, 1888, t. XXII, fasc. 11; 1889, t. XXIII, fasc. 1-9.
— *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*. II^e série, 13^e vol., 2^e livr.; II^e série, 14^e vol., 1^{re} livr.
- TOULOUSE. *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*, 1888, série in-8°, n°s 2 et 3, 1889.
— *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*, 8^e série, t. I, 1879; t. II, 1880; t. X, 1888; 1823, 24, 25, 26, 27, t. II, 2^e série; t. V, 4^e série, 1855.
— *Annuaire de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres*, années 1853, 54, 55, 56, 60, 51, 62, 63, 64, 65, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 86.
- TOURNAI. *Mémoires de la Société historique et littéraire*, t. XXI, 1888, fasc. 12 à 16; 1873, 76, 74, 77.
- UTRECHT. *Werken van het historisch Genootschap gevestigd te Utrecht*. Nieuwe série.
— N° 51. *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas (1576-1583)*, publiés par P. L. Muller et Alph. Diegerick. t. I, 1889.
— N° 52. *Resolutiën genomen bij de Vroedschap van Utrecht, betreffende de illustre school en de Academie in hare stad, van de jaren 1632-1693 (1888)*.

— N^o 53, deel, n^o 1. — *De registers en rekeningen van het Bisdom Utrecht* (1385-1386) uitgegeven door M^r S. Muller, Fz. 1889.

UTRECHT. *Bijdragen en mededeelingen van het Historisch genootschap gevestigd te Utrecht*, Elfde deel, 1888.

VIENNE. *Archiv für österreichische Geschichte*, B. 71, 72, 73 ; 1888, 74.

— *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, CXVI B., 1888 ; CXIV B., H. 2, 1887 ; CXV B., 1887 ; CXVII B., 1889 ; CXVIII B., 1889.

— *Mittheilungen der kais. königl. Geographischen Gesellschaft in Wien*, 1888, XXXI band.

WASHINGTON. *Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution for the year ending June 30, 1886*, Part I, 1889.



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00612 3711

